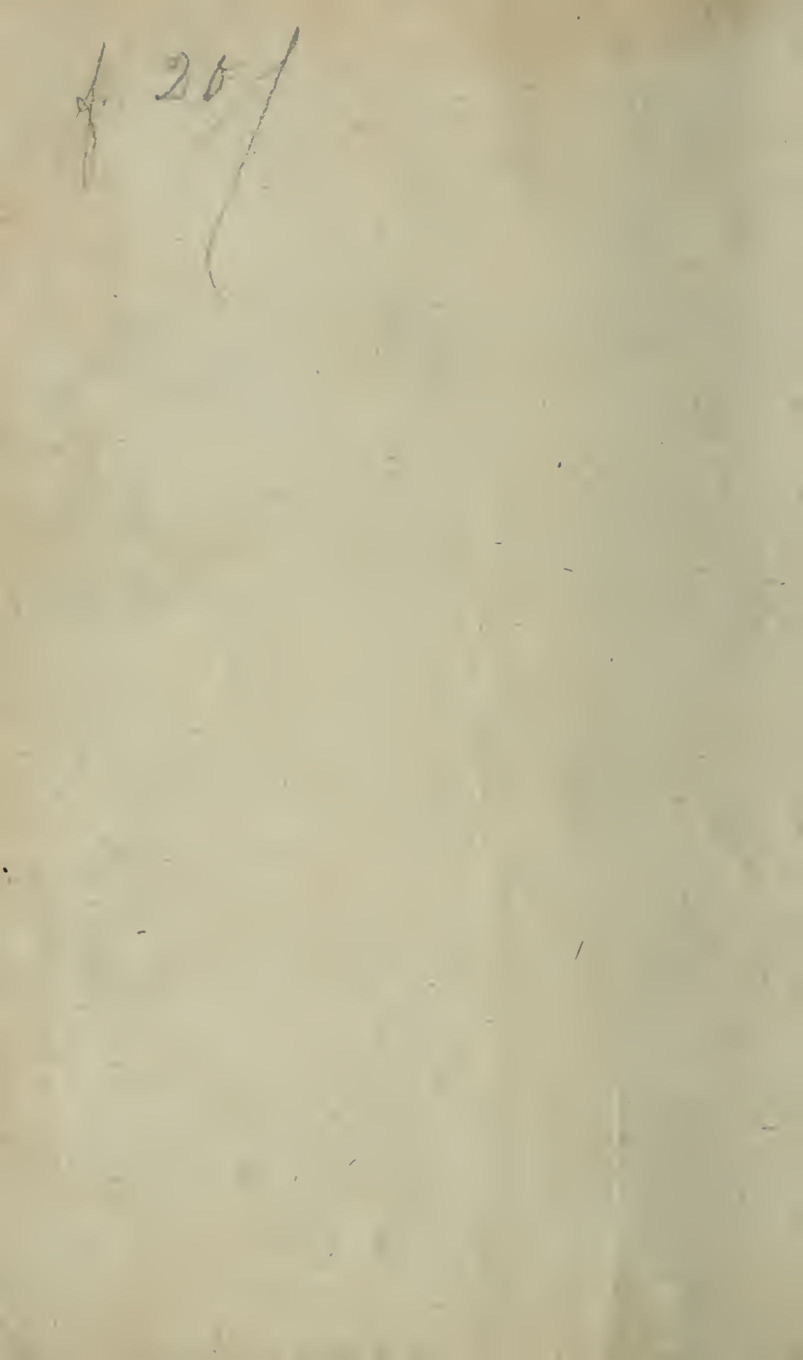








MÉDECINE
DOMESTIQUE.

TOME QUATRIEME.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

Des moyens de ſe conſerver en ſanté, de güérir & de prévenir les Maladies, par le régime & les remedes ſimples:

Ouvrage utile aux perſonnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde;

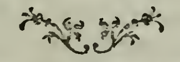
Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College Royal des Médecins d'Edimbourg.

Traduit de l'Anglois par J. D. Duplanil, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Comte d'Artois.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée & conſidérablement augmentée ſur la ſixieme Edition de Londres.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez G. Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Valetudo ſuſtentatur notitiâ ſui corporis ; & obſervatione quæ res aut prodeſſe ſoleant , aut obeſſe ; & continentiâ in victu omni atque cultu corporis tuendi cauſâ ; & prætermittendis voluptatibus , &c. *Cicer. de Offic.*

Optimum verò medicamentum eſt opportunè cibus datus. *Cels. de Medic.*

Omnes homines artem medicam noſſe oportet : & ex his maximè eos qui eruditionis ac eloquentiæ cognitionem habent. Nam ſapientiæ cognitionem Medicinæ ſororem ac contubernalem eſſe puto. Sapientia enim animam ab affectibus liberat : augeſcit autem intelligentia præſente ſanitate , cujus providentiam habere honeſtum eſt eos qui recte ſentiunt. At ubi corporis habitus ægrotat , neque mens ipſa alacritatem habet ad virtutis meditationem. Morbus enim præſens , animam vehementer obſcurat , intelligentiam ad adfectionem per conſenſum ducens.

Hippocrates , Lib. de Nat. hom.



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA IIe PARTIE.

CHAPITRE XXXVI.

De la Maladie vénérienne.

DANS une édition précédente de cet Ouvrage, j'avois omis de traiter de cette espece de Maladie; j'ai cru devoir réparer cette omission dans celle-ci. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'avoient empêché d'en parler, se sont évanouies.

Raisons qui ont porté à parler de la vérole dans cet Ouvrage.

Il est bien vrai que des ignorants, se mêlant d'administrer des *remedes* dans cette Maladie, peuvent être cause de plusieurs accidents fâcheux; mais ce danger est plus que balancé par les grands & solides avantages que retirera un malade d'avoir,

de bonne heure, une connoiſſance de ſon état & de l'attention qu'il doit au *régime* que cette Maladie exige : car ſi ce *régime* ne guérit pas ſa Maladie, il la rendra au moins plus *bénigne*, & moins funeſte à ſon *tempérament* (1).

Inconvénients dans leſquels entraîne la néceſſité où l'on eſt ſouvent de cacher cette Maladie.

Un malheur, particuliérement attaché à cette Maladie, eſt qu'il y a une eſpece de honte à déclarer qu'on en eſt attaqué. Cette opinion rend le déguiſement néceſſaire & force le malade, ſoit à cacher ſa Maladie, ſoit à s'adreſſer à ceux qui lui promettent une guériſon prompte & ſecrete; mais qui, dans la réalité, ne font qu'éloigner les *ſymptomes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le *ſang*. C'eſt ainſi qu'une Maladie légere, qu'on auroit pu facilement guérir, ſe trouve ſouvent convertie en une Maladie opiniâtre & quelquefois incurable.

Pourquoi elle ne peut être guérie par des remedes ſecrets;

Un autre malheur, également attaché à la *vérole*, eſt qu'elle prend mille formes diverſes; de ſorte qu'elle pourroit plutôt être appellée un aſſemblage de Maladies, qu'une Maladie unique. Deux Maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ſes différentes périodes : de-là on voit com-

(1) Nous ſommes diſpenſés de juſtifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement, qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au ſoulagement & à la conſervation des citoyens, a jetté un regard paternel ſur cette foule de malheureux, qui, quoique victimes, pour la plupart, du libertinage le plus honteux, ne méritent pas moins notre pitié, puiſqu'ils ſont hommes. Par ſes ordres, on fait des cours publics, dont l'objet eſt de donner l'hiſtoire, la connoiſſance & le traitement des *Maladies vénériennes;* & il vient de fonder des Maiſons publiques, où les indigents reçoivent des ſecours gratuits,

bien il y a de folie & de danger de ſe confier, pour ſa guériſon, à aucun ſecret en particulier.

Cependant on voit tous les jours ces *remedes* ſecrets ordonnés & adminiſtrés, exactement de la même maniere, à tous ceux qui veulent en faire uſage, ſans avoir la moindre attention à l'état de la Maladie, à la *conſtitution* du ſujet, à l'intenſité des *ſymptomes*, à l'âge du malade & à mille autres circonſtances, qui ſont de la plus grande importance (2).

---

(2) Ces réflexions doivent s'appliquer, non-ſeulement aux *remedes* ſecrets, mais encore aux diverſes méthodes d'adminiſtrer le *ſpécifique* de la *Maladie vénérienne*, c'eſt-à-dire, le *mercure* : car quoique les différences que préſentent le *tempérament*, l'âge, les *ſymptomes*, &c., ſoient parfaitement connus des Médecins ; quoique leur importance ne puiſſe être révoquée en doute, » il n'en exiſte pas moins, dit, » avec raiſon, M. DE HORNE, dans le traitement des *Maladies vénériennes*, un abus, qu'il ſeroit très-avantageux » de déraciner. Chacun, en effet, a ſa méthode, & des » Praticiens du premier mérite, n'en ont ſouvent qu'une; » chacun eſt, conſéquemment, attaché à la ſienne, & la » croit préférable à toutes les autres; & ce qui eſt ſouvent plus dangereux encore, chacun ſuit ſa méthode, » ſans vouloir s'en écarter. Ni par des méthodes excluſives.

» Ce qui ſert à fomenter & à entretenir une opinion » auſſi pernicieuſe à l'art de guérir, c'eſt que les obſervations ſur les *Maladies vénériennes*, qui ſeules pourroient aſſigner la juſte valeur de chaque méthode, ſont » de nature, par le ſecret qu'elles exigent, à ne pouvoir » preſque jamais être rendues publiques, & que les Charlatans ont, de tout temps, abuſé de la permiſſion d'être » peu délicats, en en fabriquant eux-mêmes, qui paroiſſent convenir à leurs *remedes*, & les faire valoir : ce » qui a jetté ſur cette maniere de procéder en Médecine, » la plus eſſentielle, mais la moins ſuſceptible d'être dénaturée, un diſcrédit, qu'il eſt très-important de faire » tomber. »

La ſeule maniere d'y réuſſir, étoit donc de faire des

Les innocents sont exposés à cette Maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet Ouvrage.

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant aujourd'hui les innocents y sont exposés comme les coupables : lès enfants, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées, dont les époux ont été débauchés, en sont souvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis en devoir de prévenir le danger assez tôt.

Les malheurs, auxquels ces personnes sont exposées, nous serviront d'excuse, si toutefois nous en avions besoin, en entreprenant de décrire les *symptomes* & le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune.

Plan de ce Traité.

Si nous faisions l'énumération de tous les *symptomes* différents de la *vérole ;* si nous peignions cette Maladie sous toutes ses faces, nous nous

---

observations, qui, non-seulement, pussent être avouées, mais même vérifiées; & c'est sous ces deux points de vue, qu'on ne peut avoir que dans les Hôpitaux, que le même M. de Horne a entrepris de rédiger les observations intéressantes qu'il vient de donner, sous le titre d'*Observations faites & publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, 2 vol. *in*-8°., à Paris, chez Monory, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

Qu'on lise cet Ouvrage nécessaire & indispensable à tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, & l'on sera convaincu de cette vérité ; que les méthodes de guérir les *Maladies vénériennes*, doivent varier suivant les circonstances, & qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale & exclusive.

Nous nous écarterons donc, à cet égard, du plan de M. Buchan ; nous donnerons l'exposé des méthodes avouées, & nous indiquerons les circonstances qui exigent que l'une soit préférée à l'autre, ou qui exigent le concours de plusieurs, pour parvenir à la guérison. L'Ouvrage de M. de Horne sera notre guide.

étendrions beaucoup au-delà de l'eſpace que nous avons deſtiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos obſervations aux circonſtances les plus importantes, ſans faire mention de celles qui ſont légeres, ou qui ne ſe rencontrent que rarement.

Nous ne traiterons pas non plus de l'hiſtoire de cette Maladie, ainſi que des différentes méthodes qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été tranſportée en Europe, (Voyez ci-devant la fin de la note 2 de ce Chapitre,) & de pluſieurs autres objets de cette nature, bien propres, ſans doute, à amuſer le Lecteur, mais fort peu capables de lui donner aucune connoiſſance utile.

(On va traiter, dans les ſix Paragraphes ſuivants, des principaux *ſymptomes* de la *Maladie vénérienne*, conſidérés comme ne ſuppoſant pas l'exiſtence du *virus vérolique* dans la maſſe du *ſang*, & par conſéquent n'exigeant pas un traitement auſſi complet que la *Maladie vénérienne confirmée*, dont on parlera §. VII de ce Chapitre.

Pourquoi on traite en particulier des principaux ſymptomes de la Maladie vénérienne.

En effet, indépendamment de ce que la plupart de ces *ſymptomes* peuvent exiſter ſans qu'on ſe ſoit expoſé à la *contagion vénérienne*, comme nous aurons ſoin de le faire remarquer, on ſent que lors même qu'on s'eſt expoſé à cette *contagion*, ils peuvent être ſi légers, ils peuvent être d'un caractere ſi doux, que ſi on les attaque dans leur principe & qu'on les traite méthodiquement, on peut parvenir à exempter les parties internes de l'infection du *virus*.

C'eſt qu'ils peuvent exiſter ſans que le virus ſoit paſſé dans le ſang.

Cependant il faut convenir que ces cas ſont rares, & d'autant plus rares, que la honte attachée juſtement à cette Maladie, fait que ſouvent on ne ſe réſout à déclarer qu'on en eſt attaqué,

que lorſqu'elle a déja fait plus ou moins de progrès. D'ailleurs il n'eſt pas toujours aiſé de décider que l'infection n'a point paſſé dans le *ſang*, à moins que le *ſymptome* ne ſoit très-léger, & que ce ne ſoit poſitivement dans les premiers inſtants de la *contagion*. Dans tout autre cas, il y auroit le plus grand inconvénient à pallier une Maladie qui, faute d'être traitée dans toute ſon étendue, prépare ſouvent l'avenir le plus funeſte. Il y a ſans doute beaucoup moins de danger à ſuppoſer tous ces *ſymptomes virulents* & à les traiter comme tels, cependant avec les modifications qu'exigent le caractere & l'état même de la Maladie. L'expérience n'a que trop ſouvent prouvé qu'on a lieu de ſe repentir, lorſqu'on n'uſe pas de cette précaution & de cette prudence.)

§. I.

De la Gonorrhée virulente, appellée vulgairement Chaude-piſſe.

Caracteres de cette Maladie.

LA *gonorrhée virulente*, que le vulgaire appelle *chaude-piſſe*, eſt un écoulement involontaire de matiere *purulente* par les parties de la génération, dans l'un ou dans l'autre ſexe (3).

---

(3) M. BUCHAN avance un peu trop, quand il dit que la matiere de la *gonorrhée* eſt *purulente*. Tous les Médecins inſtruits croient que ce n'eſt autre choſe que l'humeur des *glandes* qui ſont dans la duplicature du *canal de l'uretre*. Et en effet, ſi c'étoit du *pus*, ou une matiere *purulente*, qui formât l'écoulement dans la *chaude-piſſe*, à l'abondance avec laquelle elle ſort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition conſidérable de ſubſtance, dans les parties qui en ſont le ſiege. D'ailleurs cette matiere coule quelquefois pendant pluſieurs mois, ſans douleur, ne venant alors que de relâchement. (Voyez le §. II de ce Chapitre.)

Les premiers *ſymptomes* de cette Maladie, paroiſſent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'eſt expoſé à l'infection. Cependant c'eſt quelquefois le deuxieme ou le troiſieme jour; d'autres fois auſſi on ne s'en apperçoit qu'à la fin de la quatrieme & même de la cinquieme ſemaine. Combien elle eſt de temps à ſe déclarer.

ARTICLE PREMIER.

Symptomes de la Gonorrhée virulente.

AVANT que l'écoulement ſe ſoit établi, le malade reſſent un chatouillement, accompagné d'une douleur légere dans les parties de la génération: enſuite une humeur claire, glaireuſe, commence à couler par le *canal de l'uretre;* elle teint le linge, & occaſionne un petit chatouillement, ſur-tout dans le temps qu'on urine. Ce chatouillement allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur, accompagnée de chaleur, ſur-tout vers l'extrémité du *canal de l'uretre*, où l'on commence bientôt à appercevoir auſſi une légere rougeur & de l'*inflammation*. Symptomes qui précedent l'écoulement;

Si la Maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'*urine* & l'écoulement augmentent, & de nouveaux *ſymptomes* ſe manifeſtent de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuſe & involontaire, plus fréquente & de plus longue durée que dans l'état de ſanté; *ſymptome* qui incommode davantage le malade, quand il eſt chaudement dans ſon lit. Qui accompagnent l'écoulement.

La douleur, qu'on ne reſſentoit d'abord que vers les extrémités du *canal de l'uretre*, gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, & eſt plus vive au moment où le malade vient d'uriner. L'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur de la *ſe-*

mence qu'il avoit d'abord, devient jaune, & prend enfin tous les caracteres du *pus*.

Symptomes de la gonorrhée virulente parvenue à son plus haut dégré.

Lorsque la Maladie est parvenue à ce dégré, tous les *symptomes* augmentent d'intensité. La chaleur de l'*urine* devient si grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie : enfin il ne rend ses *urines* qu'avec la plus grande difficulté, & souvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente & douloureuse. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, & un sentiment de pesanteur vers le fondement. La matiere de l'écoulement est âcre & abondante; elle est brune, verte, & quelquefois d'une couleur de *sang*.

Ordre dans lequel tous ces symptomes disparoissent, lorsque la Maladie est traitée méthodiquement.

Un traitement convenable diminue peu-à-peu la violence de ces *symptomes*; la chaleur des *urines* s'éteint insensiblement; les érections douloureuses & involontaires, la chaleur, la douleur au fondement deviennent plus supportables; l'écoulement cesse par dégré, & la matiere devient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparoisse entiérement.

Maladies avec lesquelles la gonorrhée peut être confondue.

Une attention réfléchie à la nature de ces *symptomes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de toute autre Maladie. Il y en a cependant quelques-unes avec lesquelles on peut la confondre : telles sont les *ulceres* des *reins* ou de la *vessie*, les *fleurs blanches* chez les femmes, &c.; mais dans les deux premieres de ces Maladies, le *pus* ne sort qu'avec les *urines*, & seulement quand le *sphincter* de la *vessie* est ouvert; au lieu que dans la *gonorrhée*, l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer de la derniere, ou des *fleurs blanches*. Il faut

Ce qui la distingue des ulceres des reins & de la vessie :

Des fleurs blanches ;

alors s'attacher à la reconnoître principalement par ſes effets, comme la douleur qu'elle cauſe, la *contagion* qu'elle communique, &c. (Voyez le Chapitre XXXVII, §. I, Article V de cette ſeconde Partie.)

Des petits ulceres fiſtuleux des parties de la génération chez les femmes.

(Indépendamment des *ulceres* des *reins* & de la *veſſie*, des *fleurs blanches*, &c., il exiſte ſouvent, dit M. DE HORNE, de petits points *ſuppurants* aux *nymphes*, aux grandes levres & aux autres parties de la *vulve*, qui ſont quelquefois imperceptibles, & dont le fond fournit un ſuintement habituel, que l'on peut confondre avec l'écoulement de la *gonorrhée*. En ouvrant ces *ſinus fiſtuleux*, on parvient bientôt à en produire la *cicatriſation*, & à tarir cet écoulement.

Mais ces points *ſuppurants* ne ſe rencontrent gueres que chez les femmes débauchées. Ils ont toujours la *contagion vérolique* pour cauſe. L'opération qu'ils exigent, demande donc à être précédée du traitement de la *gonorrhée*. Cependant l'obſervation de M. DE HORNE eſt très-importante, en ce que réſiſtant à ce traitement, l'écoulement qu'ils fourniſſent donneroit lieu de croire que la *gonorrhée*, qui les accompagne, n'eſt point guérie, & porteroit à prolonger infructueuſement les *remedes*, & à employer des *aſtringents* qui ſeroient au moins inutiles.)

ARTICLE II.

Régime qu'il faut preſcrire dans la Gonorrhée virulente.

DÈS qu'une perſonne a lieu de ſoupçonner qu'elle eſt attaquée de cette Maladie, elle doit obſerver, auſſi-tôt & très-exactement, un *régime*

Aliments qu'il faut éviter ; *rafraîchiſſant*. Elle évitera toutes les choſes qui ſont d'une nature échauffante, comme le *vin*, les *liqueurs ſpiritueuſes*, les ſauces au jus, les *aliments épicés*, ſalés, de haut gout, fumés, ſéchés, &c., ainſi que tous les végétaux *aromatiques* & *âcres*, comme les *oignons*, l'*ail*, les *échalottes*, la *muſcade*, la *moutarde*, la *cannelle*, le *macis*, le *gingembre*, &c.

Dont il faut uſer. Elle ne vivra que de *végétaux adouciſſants*, de *lait*, de *bouillons*, de *potages légers*, de *panade*, de *gruau*, &c.

Boiſſon qui convient. Elle boira de l'*eau d'orge*, du *lait* coupé, des *décoctions* de racines de *guimauve* & de *régliſſe*; des *infuſions* de *graines de lin*, ou du *petit lait clarifié*. Il faut que le malade uſe de ces boiſſons en grande abondance.

Tout *exercice* violent, de quelque eſpece qu'il ſoit, ſur-tout l'*exercice du cheval* & les plaiſirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut qu'il ſe garantiſſe du froid, &, pour peu que l'*inflammation* ſoit violente, il doit garder le lit.

Article III.

Remedes qu'il faut adminiſtrer dans la Gonorrhée virulente.

Cette Maladie ne peut être guérie promptement. Il eſt rare qu'on puiſſe guérir promptement & radicalement à la fois, une *gonorrhée virulente* : il ne faut donc pas que le malade compte ſur une guériſon rapide, & le Médecin ne peut pas la promettre.

Temps qu'elle dure, quoique traitée méthodiquement. La *gonorrhée virulente* dure ſouvent deux, trois mois, quelquefois même cinq & ſix, quoiqu'on ait employé le traitement convenable, & que le malade ait été docile.

Traitement de la Gonorrhée virulente très-légere.

CEPENDANT il faut convenir qu'on peut arrêter une *gonorrhée virulente* très-légere en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'*eau* & du *lait* chauds, & en injectant, dans le canal de l'*uretre*, souvent dans la journée, un peu d'*huile d'amandes douces*, ou une *infusion* de *graine de lin*, chauffés au dégré du *lait* qui vient d'être trait; & lorsque ces moyens ne suffisent pas pour emporter la Maladie, ils en diminuent toujours la violence. Bain local. Injection adoucissante.

Quant aux *injections astringentes*, on ne doit les employer qu'avec la plus grande précaution, & uniquement lorsque la Maladie est très-légere & absolument récente; car lorsqu'elle est violente ou ancienne, de sorte que le *virus* a eu le temps de passer dans la masse des humeurs, ces *remedes* ne font que rendre la guérison plus longue & la Maladie plus dangereuse. Avec quelle précaution il faut employer les injections astringentes.

C'est aujourd'hui une pratique commune d'arrêter les *gonorrhées* légeres par le moyen des *injections astringentes*. Il n'est pas douteux que cette pratique ne soit bonne, toutes les fois qu'on peut en user avec sureté; mais elle ne peut être employée que par les personnes instruites & expérimentées dans le traitement de cette Maladie. Il n'y a qu'un Médecin qui puisse les prescrire.

Les *injections astringentes*, dont il est question, se font avec la *dissolution* suivante. Dissolution astringente pour les injections.

Prenez de *sucre de plomb*, trente grains;
d'*eau rose*, six ou sept onces.
Mêlez.

Lorsque les circonstances permettent de l'employer, on la fait un peu chauffer; on en emplit une petite seringue, qu'on introduit dans le *canal* Maniere de l'employer lorsqu'elle est indiquée.

de l'uretre ; on en injecte cinq ou six fois par jour, & on continue jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté.

Avantages des purgatifs rafraîchissants.

Qu'on emploie les *injections*, ou non, les *purgatifs rafraîchissants* conviennent toujours dans la *gonorrhée.* Il ne faut cependant pas qu'ils soient forts, encore moins qu'ils soient pris dans la classe des *drastiques.* Tout *remede* capable de secouer fortement la machine, augmenteroit le danger, & donneroit à la Maladie de plus profondes racines.

But qu'on doit se proposer en administrant des purgatifs.

Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la premiere quinzaine ; autant tous les quatre ou cinquieme jour dans la seconde, suffit, en général, pour diminuer l'*inflammation ;* ralentir l'*écoulement ;* changer la couleur & la consistance de la matiere, qui devient plus blanche & plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Quels sont les purgatifs rafraîchissants qu'il faut prescrire. Sel de Glauber & manne. Dose.

Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de Glauber* & de *manne*, on lui donnera six gros de ce *sel*, & une demi-once de *manne ;* ou, si sa *constitution* l'exige, on peut aller jusqu'à une once du même *sel*, avec la même quantité de *manne.* On dissout ces deux substances dans une chopine d'eau bouillante, ou de *petit lait*, ou d'eau légere de *gruau*, & le malade prend le tout dans la matinée.

Infusion de séné, de tamarins & de sel de Glauber. Maniere de la préparer.

Si une *infusion* de *séné* & de *tamarins* lui paroît moins désagréable, on la préparera de la maniere suivante.

Prenez de *séné*,	deux gros ;
de *tamarins*,	une once.

Laissez *infuser* toute la nuit, dans une chopine d'eau bouillante : on passe le lendemain matin, & on ajoute une demi-once de *sel de Glauber.* On

en donne une taſſe toutes les demi-heures, juſqu'à ce qu'elle opere.

Si le malade préfere de ſe *purger* avec un *électuaire*, le ſuivant eſt très-convenable. Electuaire purgatif rafraîchiſſant.

Prenez d'*électuaire lénitif*, quatre onces;
de *crême de tartre*, deux onces;
de *jalap en poudre*, deux gros;
de *rhubarbe en poudre*, un gros;
de *ſirop de roſes pâles*, quantité ſuffiſante.

Mêlez le tout; faites un *électuaire* mollet.

On en donne deux ou trois cuillers à café, les ſoirs & les matins, des jours où le malade veut ſe *purger*. On peut augmenter ou diminuer les doſes de ces *remedes*, ſelon les circonſtances. Doſe.

Nous avons preſcrit de diſſoudre le *ſel de Glauber* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

Traitement de la Gonorrhée virulente grave.

Premier état, ou *état inflammatoire.*

Lorsque les *ſymptomes inflammatoires* ſont violents, il faut toujours commencer par ſaigner. Cette opération, ainſi que dans les autres *inflammations* locales, doit être répétée ſelon la force & le *tempérament* du malade; ſelon l'urgence & la violence des *ſymptomes* (4). Saignée.

---

(4) On obſervera que M. Buchan ne preſcrit la *ſaignée*, que dans le cas où les *ſymptomes d'inflammation* ſont violents; car dans les *inflammations* légeres, comme elles le ſont ordinairement dans la *gonorrhée virulente*, qui n'eſt pas tombée dans les *bourſes*, (Voyez ci-après §. III de ce Chapitre,) en privant le malade d'une partie de ſes forces, la *ſaignée* conduiroit au relâchement, & par-là Elle ne peut être faite que quand l'inflammation eſt violente.

Utilité des diuretiques. Les *remedes* propres à exciter la *ſecrétion* des *urines*, conviennent encore dans cette *période* de la Maladie. En conſéquence on donnera le ſuivant.

Nitre & gomme arabique. Prenez de *ſel de nitre*, une once ;
de *gomme arabique*, deux onces.
Broyez le tout enſemble, diviſez en vingt-quatre priſes égales.

Doſe. Le malade prendra une de ces doſes, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de ſa boiſſon. Si ce *remede* forçoit le malade à uriner aſſez ſouvent pour le fatiguer, il faudroit, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'on lui donnât, au lieu Magnéſie blanche. de *nitre*, la même quantité de *magnéſie blanche*.

Circonſtances qui indiquent les lavements. Leurs avantages. Lorſque la douleur & l'*inflammation* ont leur ſiege aux environs du *col* de la *veſſie*, il faut donner ſouvent des *lavements émollients*, qui, outre l'avantage de procurer des *ſelles*, ont encore celui de ſervir de *fomentation* interne aux parties *enflammées*.

---

tendroit à prolonger l'*écoulement*, qui n'eſt déja que trop difficile à arrêter.

C'eſt ce que paroiſſent ignorer la plupart de ceux qui ſe regardent comme ſeuls en poſſeſſion de traiter la *Maladie vénérienne*. Au moindre *ſymptome* ils ſaignent ; & leur routine, à cet égard, eſt ſi aveugle, qu'ils n'entreprennent jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'aient commencé par la *ſaignée*, même dans les cas où la Maladie n'exiſte que dans leur imagination, ou dans leur mauvaiſe foi. (Voyez ci-devant Chapitre XXVIII, §. III, note 7 de cette ſeconde Partie.) Cependant la *Maladie vénérienne* n'a aucun privilege ſur toutes les autres : la *ſaignée* n'y eſt néceſſaire & même utile, que quand elle eſt accompagnée des *ſymptomes* que nous avons ſpécifiés l'indiquer ; & l'employer, comme on fait, à tout indiſtinctement, décele, de la maniere la moins équivoque, ou la témérité, ou l'ignorance la plus complete. (Voyez Chapitre II, §. II de cette ſeconde Partie, fin de la note *6*.)

Les *cataplaſmes adouciſſants* ſont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément ſur les parties malades. On les fait de farine de *lin*, ou de mie de pain de *froment* & de *lait* adouci avec du *beurre* frais, ou de la bonne *huile*.

Cataplaſmes avec la mie de pain & le lait, le beurre ou l'huile;

(Un *remede*, qui n'a jamais manqué de me réuſſir dans les cas où les *cataplaſmes*, dont on vient de parler, ne calmoient pas aſſez promptement les douleurs, eſt le *cataplaſme* avec la mie de pain & l'*eau végéto-minérale* de *Goulard*, qu'on renouvelle toutes les deux ou trois heures : en moins de douze heures, ils procurent un ſoulagement marqué, & ſouvent en un jour l'*inflammation* & les douleurs ſont diſſipées. Ce *cataplaſme* ſe fait à l'ordinaire. (Voyez à la Table le mot *Cataplaſme*.)

Avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale de Goulard.

Si l'on ne peut faire uſage de ces *cataplaſmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des veſſies pleines de *lait* & d'eau. J'ai vu ſouvent les douleurs les plus atroces, durant la *période inflammatoire* de la *gonorrhée*, être appaiſées par l'un ou l'autre de ces *remedes* externes.

Fomentations.

Un *ſuſpenſoir*, pour ſoutenir le *ſcrotum*, eſt un des moyens les plus propres à calmer l'*inflammation* des *vaiſſeaux ſpermatiques*. Il faut qu'il ſoit fait de maniere à ſoutenir les *teſticules*, & le malade doit le porter dès le commencement de la Maladie, & pluſieurs ſemaines encore après la guériſon.

Avantages du ſuſpenſoir.

Le traitement que nous venons d'expoſer, guérit quelquefois la *gonorrhée* ſi promptement, que le malade reſte fort incertain s'il en étoit véritablement attaqué ou non. Cependant on ne doit compter que rarement ſur une tournure auſſi fa-

vorable. Il arrive beaucoup plus ſouvent que ce traitement ne fait qu'abattre ou ſuſpendre les *ſymptomes inflammatoires*, de maniere à avoir recours, ſans danger, au grand *ſpécifique*, c'eſt-à-dire, au *mercure*, qui paroît abſolument néceſſaire dans toutes les *Maladies vénériennes* obſtinées, pour en compléter la guériſon. (Voyez ci-devant pag. 5.)

Second état de la Gonorrhée virulente, ou *temps d'adminiſtrer le mercure.*

Lorsque les *ſaignées*, les *purgations*, les *fomentations*, tous les autres moyens que nous venons de propoſer, ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des *urines*, & diminué la fréquence des érections involontaires, le malade doit commencer l'uſage du *mercure*, ſous la forme qui lui paroîtra la moins déſagréable. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre, où nous donnons l'*expoſé des principales méthodes d'adminiſtrer le mercure*, & le choix qu'on doit faire de celle indiquée par les circonſtances).

Pilules mercurielles communes.

S'il ſe détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il ſuffira qu'il en prenne d'abord deux le ſoir & une le matin : doſe qu'on diminuera, ſi le *mercure* porte trop à la bouche, & que, s'il n'y porte pas, on augmentera graduellement juſqu'à cinq ou ſix par jour.

Calomélas en bol.

Si le malade préfere le *calomélas*, il en prendra tous les ſoirs, étant dans le lit, deux ou trois grains, dont on fera un *bol* avec un peu de *conſerve de roſes*; il augmentera cette doſe peu à peu juſqu'à huit ou dix grains. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'adminiſtrer le Mercure inſoluble*, ou *les Pilules mercurielles.*)

Sublimé corroſif.

Une des *préparations mercurielles* des plus communes

munes & actuellement des plus en uſage, eſt le *ſublimé corroſif.* On le donnera de la maniere que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée.* Ce *remede*, adminiſtré avec les précautions qu'il exige, m'a toujours paru être l'un des plus sûrs & des plus efficaces dans ces Maladies. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'adminiſtrer le Sublimé corroſif.*)

Le malade prendra celui de ces *remedes* qu'il aura choiſi, ou tous les jours, comme nous venons de le dire, ou ſeulement de deux jours l'un, ſelon que ſon *eſtomac* pourra le ſupporter.

Il ne faut pas exciter la ſalivation. Pourquoi?

La doſe ne doit jamais être aſſez forte pour exciter la *ſalivation*, à moins qu'elle ne ſoit très-légere. Car cette Maladie peut être guérie plus efficacement & avec autant de certitude ſans *ſalivation*, qu'en l'excitant. Lorſque le *mercure* ſort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas la Maladie avec autant de ſuccès, que lorſqu'il reſte long-temps dans le corps, & qu'il n'en eſt évacué que peu à peu (5).

(5) Le ſentiment de M. Buchan, relativement à la *ſalivation*, eſt celui de tous les bons Praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit M. Lieutaud, que le *ptyaliſme* (ou la *ſalivation*,) qu'on croyoit autrefois néceſſaire, eſt non-ſeulement inutile, mais encore dangereux. Voici comme M. de Horne s'explique ſur la *ſalivation*, dans un autre Ouvrage, qu'il a publié en 1775, ſous le titre d'*Expoſition raiſonnée des différentes méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, pag. 62 & ſuivantes.

» On crut, (dans le temps des premiers eſſais du traitement de la *vérole*,) & de grands hommes, dans la Médecine, ont même été de ce ſentiment, que la *ſalivation* étoit indiſpenſable pour la guériſon de la *vérole*; & c'eſt ſur cette *excrétion* qu'on fondoit ſes eſpé-

Ce qu'il faut faire lorsque le mercure purge ou donne des coliques.

Quand le *mercure* purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il faut qu'il prenne une *infusion* de *séné* ou quelque autre *purgatif*, & qu'il boive de grandes quantités de *tisane* de *gruau* pour prévenir les *déjections sanglantes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas préparé convenablement.

Ce qui tient souvent à ce que ce remede n'est point révivifié ou mal préparé.

(Car un des grands malheurs attachés à la *Maladie vénérienne*, est de ne pouvoir compter sur l'intégrité du *mercure* & de ses préparations. Cela tient, sans doute, à la grande consommation qui

---

» rances & qu'on régloit l'administration du *mercure*. Cette » erreur étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle sembloit » plus accréditée par la virulence & l'horreur même de » cette *excrétion*. Il a fallu, pour la détruire, que des » observateurs attentifs & conséquents, joignissent aux ex» périences les plus répétées, qui constatoient l'insuffi» sance & le danger de la *salivation*, le raisonnement le » plus convaincant pour ramener les incrédules.

» En effet, le *mercure* étant le *remede spécifique* du *vi*» *rus vénérien*, il étoit indispensable que ce *remede* par» courût toutes les parties du corps qui en étoient in» fectées : aucune portion de ce *virus* ne pouvoit échap» per à son action, sans reproduire bientôt, par une com» munication, que la *circulation* rendoit nécessaire & in» dispensable, de nouveaux désordres, pires que les pre» miers. On comprit donc que la *salivation*, en attirant » toutes les *parties mercurielles* aux *glandes* de la bouche » & du *palais*, en privoit les autres parties du corps ; que » les *purgatifs* qui calmoient & arrêtoient la *salivation*, » avoient le même inconvénient qu'elle : ce qui, joint aux » rechutes qu'éprouvoient beaucoup de malades, traités » par cette méthode, d'ailleurs dangereuse & cruelle, l'a » enfin décriée ; & s'il lui reste encore quelques sectateurs, » elle les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à la routine ; » défauts vraiment insurmontables, quand ils sont réunis. »

ſe fait de cette ſubſtance, & au peu d'intelligence, au peu d'attention de la plupart de ceux qui l'emploient. Cependant ces motifs peuvent-ils juſtifier la négligence des Apothicaires? Elle eſt telle, à cet égard, qu'il n'eſt pas rare de voir des accidents réſulter de ſon uſage, & même des traitements abſolument manqués, ſoit parce que le *mercure* n'a point été précédemment révivifié du *cinabre*, opération eſſentielle & indiſpenſable; ſoit parce qu'il n'eſt point employé à la doſe convenable dans les préparations qu'on en fait; ſoit enfin parce qu'il n'eſt pas entiérement éteint dans la graiſſe dont on fait l'*onguent*, ou dans les *gommes*, les *extraits*, &c., dont on prépare des *pilules*, des *bols*, &c. L'année derniere, on fut obligé de faire préparer ſous ſes yeux les *remedes* que prit un Officier qui avoit été déja traité deux fois & infructueuſement, & qui guérit dans l'eſpace de temps ordinaire & radicalement par ce troiſieme traitement).

Diaſcordium ou confection japonoiſe.

Potion purgative.

Lorſque les *inteſtins* ſont irritables, & que le *mercure* tend à donner des *coliques* ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol*, ci-deſſus preſcrits, (Voyez p. 16 de ce Volume), trente ou quarante grains de *diaſcordium* ou de *confection japonoiſe*. Après qu'on aura répété ces *pilules* ou ces *bols*, on donnera une *potion purgative*, pour emporter le *mercure* & prévenir la *ſalivation*.

Moyens d'empêcher le mercure d'exciter la ſalivation. Pilules mercurielles laxatives. Doſe.

La maniere d'empêcher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *ſalivation*, eſt de le combiner avec les *purgatifs*. C'eſt dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La doſe ordinaire eſt de trente-ſix grains, ou de trois *pilules*, ſoir & matin, qu'on répete tous les deux jours; mais il eſt plus prudent de

commencer par deux ou même par une de ces *pilules*, & de n'aller jusqu'à trois que graduellement.

Attention qu'exige l'administration de ces pilules.

(Il faut bien faire attention de ne donner de ces *pilules laxatives* qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes salivaires*; car, comme nous venons de le voir, note précédente, les *purgatifs*, continués trop long-temps, auroient le même inconvénient que la *salivation*, c'est-à-dire, d'attirer vers les *intestins* toutes les *parties mercurielles*, & d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *symptomes* de la *salivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qu'on donnera à plus petite dose, ou sous une forme différente, comme nous le dirons même §. VII, *Exposé des diverses méthodes d'administrer le mercure.*)

Mercure sous forme liquide.

Quant aux personnes qui ne peuvent avaler, ni *bols*, ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remede*.

Dissolution mercurielle gommeuse, ou mercure gommeux.

Voici la maniere de faire cette *dissolution*.

Prenez de *mercure*, *révivifié du cinabre*, un gros;
de *gomme arabique réduite en mucilage*, deux gros.

Broyez le *mercure* & le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entiérement disparus. Alors, peu à peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *sirop balsamique*, demi-once;
d'*eau de cannelle simple*, huit onces.

Dose.

On donne, soir & matin, une cuillerée de cette *dissolution*.

Il y en a qui regardent cette *préparation de mercure* comme la meilleure qu'on puiſſe adminiſtrer dans la *gonorrhée* (6).

Heureuſement pour ceux qui ne peuvent prendre le *mercure* intérieurement, ou dont les *inteſtins* ſont trop délicats pour en ſupporter les effets; cette ſubſtance réuſſit également & même mieux, à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement, pendant un certain temps, affoiblit & nuit ſinguliére- Mercure en frictions.

(6) Cette *préparation mercurielle* eſt connue ici ſous le nom de *mercure gommeux* : nous en devons l'invention à M. PLENCK, *Chirurgien-Accoucheur*, qui l'a publié dans un Ouvrage intitulé : *Methodus nova & facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi, &c. Vindobonæ*, 1766. Mais au lieu d'*eau de cannelle ſimple*, M. PLENCK preſcrit l'*eau de fumeterre* à la même doſe. Cependant, dit M. DE HORNE, (Ouvrage cité, note 5, pag. 17 de ce Volume,) malgré les magnifiques promeſſes de l'Auteur, cette préparation n'eſt point encore parvenue à anéantir toutes les autres : c'eſt que, loin d'avoir été toujours confirmées (ces promeſſes) elles ont été, au contraire, quelquefois contredites par les obſervations les moins équivoques & les plus déſintéreſſées.

M. DE HORNE en trouve la raiſon dans la difficulté qu'a le *mercure* à reſter uni à la *gomme*, lorſqu'on y a ajouté le *ſirop* & l'*eau de fumeterre*. Il faut lire dans ſon Ouvrage, pag. 253 & ſuivantes, les expériences qu'il a répétées, & qui le conduiſent à donner la préférence à la forme, ſous laquelle l'a préparé le premier, M. COSTEL, Apothicaire de Paris, & qu'il appelle *mercure gommeux ſous forme ſeche*. En effet, ſous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *Maladies vénériennes*, ſur-tout dans celles de l'eſpece la plus *bénigne*, & on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne, ou qu'il occaſionne l'*hémoptyſie*, la *phthiſie*, ou d'autres Maladies à-peu-près du même genre, qui ne permettent que des *remedes* doux. Mercure gommeux ſous forme ſeche.

ment aux *inteſtins*. On doit en conſéquence, lorſqu'il eſt néceſſaire d'en uſer long-temps, on doit, dis-je, préférer la méthode des *frictions* à toute autre.

Onguent mercuriel.

L'*onguent* ou *pommade mercuriel*, ou l'*onguent gris*, eſt la *préparation* la plus commune pour l'uſage externe. Cet *onguent* ſe fait en broyant enſemble parties égales de *mercure* & de *ſain-doux*. On en emploie un gros, pour chaque *friction*, dans la *gonorrhée virulente*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, eſt le ſoir; & la partie la plus avantageuſe eſt l'intérieur des cuiſſes. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte, & on couvre la partie frottée avec une flanelle, que le malade doit porter pendant tout le temps des *frictions*.

L'*onguent mercuriel* contient quelquefois plus de *mercure*, comme deux tiers; d'autres fois il en contient moins, comme un tiers. On peut donc augmenter ou diminuer la doſe, proportionnellement aux circonſtances. (Voyez même §. VII de ce Chapitre, la *Méthode d'adminiſtrer le mercure par le moyen des frictions.*)

Conduite qu'il faut tenir pendant l'uſage des frictions.

Si, pendant l'uſage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer; ſi la chaleur & la *fievre* reparoiſſent; ſi la bouche vient à s'*ulcérer*; ſi les gencives s'attendriſſent; ſi la *poitrine* paroît s'affecter, il faut donner une doſe ou deux de *ſel de Glauber*, ou de quelque autre *purgatif rafraîchiſſant*, (Voyez page 12 de ce Volume,) & interrompre les *frictions* pendant quelques jours.

Cependant auſſi-tôt que la *ſalivation* & les autres *ſymptomes* ſont tombés, ſi la Maladie n'eſt pas parfaitement guérie, il faut recommencer les *frictions*; mais il faut employer moins d'*onguent*

& mettre plus d'intervalle entre chaque frottement (7).

---

(7) Les *frictions* ont été très-long-temps la ſeule méthode, regardée comme ſure & infaillible de guérir les *Maladies vénériennes*; & elles jouiſſent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croient que la *ſalivation* eſt indiſpenſable, parce que c'eſt la méthode qui l'excite, avec le plus de force & de promptitude. (Voyez ci-devant note 5 de ce Chap.) Cependant les ravages qu'elles ont occaſionnés entre les mains des Médecins, même les plus ſages & les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent; l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégout, la mal-propreté dans leſquels elles entraînent; les *excrétions* ſales & ſordides, qui portent à tous nos ſens les impreſſions les plus déſagréables, ont peu-à-peu éloigné les Praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidele & d'une eſtimation impoſſible. Car, dit M. de Horne, (*ibid.* p. 77 & ſuivantes,) la même doſe d'*onguent mercuriel* produiſant, dans différents ſujets, des effets abſolument & même quelquefois contradictoires, on ſe trouve par-là hors de tout calcul.

En effet, il exiſte des malades qui ont la *peau* ſi lâche, d'un tiſſu ſi flexible, ſi rare, & dont les *pores* ſont ſi naturellement ouverts, qu'elle abſorbe, pour ainſi dire, avec avidité, tous les corps qui lui ſont préſentés, ou appliqués: il en eſt d'autres, au contraire, dont le tiſſu de la *peau*, extrêmement denſe & compacte, n'admet & ne reçoit preſque rien. Dans le premier cas, le *mercure* introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte & trop viſiblement dangereuſe, ſi elle eſt ſoutenue. Dans le ſecond cas, les malades ne ſont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure*; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De ſorte que s'il étoit déterminé, par des expériences réitérées, quelle eſt la doſe de *mercure*, néceſſaire à la guériſon de la *vérole* par cette méthode, on pourroit en conclure qu'elle ne ſeroit jamais aſſurée, puiſque cette doſe ſeroit toujours dépendante de la *réſorbtion*, qu'on ne

Combien de temps il faut continuer l'ufage du mercure.

De quelque maniere que le *mercure* foit adminiftré, il faut en continuer l'ufage tant qu'on a lieu de foupçonner qu'il refte du *virus*, (& le prolonger jufques quinze jours par-delà le temps où tous les *fymptomes* feront difparus.)

Régime qu'il faut prefcrire pendant l'ufage du mercure.

Pendant l'ufage du *mercure*, temps qu'on peut appeller la feconde *période* de la Maladie, il ne faut pas que le *régime* foit auffi févere que dans la premiere période, ou dans le temps de l'*inflammation* : cependant le malade doit éviter les excès de quelque genre qu'ils foient.

Aliments & boiffon.

Les *aliments* doivent être fimples, légers & de facile *digeftion*, & on ne peut permettre que très-

---

peut raifonnablement déterminer, & dont l'eftimation eft, pour ainfi dire, impoffible.

Ces inconvénients ne font pas les feuls que produife la méthode des *frictions*. Les *frictions* entraînent fouvent après elles une infinité de maux, prefque auffi fâcheux que la Maladie primitive : les douleurs de tête habituelles, celles des *articulations*, le tremblement d'un ou de plufieurs membres, la *perte* des *dents*, quelquefois même la *confomption* ou le *marafme*, font des fuites malheureufes de l'adminiftration peu réfléchie du *mercure* par cette méthode. De plus elle eft pernicieufe dans la *phthifie*, l'*hémoptyfie*, l'*hydropifie*, le *fcorbut*, &c., & dangereufe dans la *groffeffe*, parce qu'elle peut occafionner l'*avortement*.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent abfolument prendre le *mercure* intérieurement, par délicateffe ou par trop de fenfibilité de l'*eftomac* ou des *inteftins*, comme l'obferve M. BUCHAN, qui doivent recourir à cette méthode. Au refte, on n'en fera jamais ufage, qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps, au moyen des *bains* & des adouciffants, pour rendre les vaiffeaux fouples, & diminuer, autant qu'il eft poffible, les réfiftances. On obfervera d'ailleurs, pendant l'ufage des *frictions*, les préceptes que prefcrit l'Auteur. (Voyez §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'adminiftrer le mercure par le moyen des Frictions*.)

peu de *vin*, mêlé avec une suffisante quantité d'*eau.* Quant aux *liqueurs spiritueuses*, il faut s'en priver absolument, de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptomes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse, & l'*écoulement* augmenter, enfin la Maladie devenir très-difficile & très-longue à guérir, par une seule débauche de *vin.*

Troisieme & dernier état de la Gonorrhée virulente.

Lorsque le traitement, que nous venons d'exposer, a calmé l'ardeur des *urines*, & tous les autres *symptomes* qui affectoient les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement diminué, qu'il n'y a plus de douleur & de gonflement dans les *aines*, ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre; lorsque le malade n'éprouve plus d'*érections* involontaires, que la matiere de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur & collante; lorsqu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à son troisieme & dernier état, & on peut procéder par dégrés à l'usage des *astringents* doux, ou des *remedes agglutinatifs* : cependant il ne faut encore les employer qu'avec précaution.

Symptomes qui caractérisent le troisieme état de la gonorrhée virulente.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même; & lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entiérement dissipé; ce dont on s'apperçoit bientôt : car lorsqu'on arrête l'*écoulement*, & que la Maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcere*, & les *bubons* & plusieurs autres *symptomes* de la *vérole confirmée*, se manifestent.

A quoi l'on reconnoît que le virus est détruit.

Comment il faut se comporter lorsque les symptomes reparoissent.

Dans ces cas, il faut rappeller l'*écoulement* par les *purgations*, & faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*. Afin donc de n'agir que prudemment, & de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *astringents* aux purgatifs de la maniere suivante.

Bol astringent purgatif.

Prenez d'*électuaire lénitif*, deux onces;
de *crême de tartre*, } de chaque
de *rhubarbe en poudre*, } demi-once;
de *baume de copahu*, une once & demie.

Mêlez; faites un *électuaire* avec le *sirop* de *roses pâles*.

Dose.

On en prend environ la grosseur d'une *noix muscade*, soir & matin.

Astringents plus actifs. Térébenthine, baume du Perou, de Giléad. Elixir de vitriol dans du vin rouge, ou dans une infusion de quinquina.

Si ces *remedes* ne sont suivis d'aucun inconvénient, on peut passer à des *astringents* plus forts; comme la *térébenthine de Venise*, le *baume du Pérou*, le *baume de Giléad*, &c. Si ces *baumes* occasionnent des *nausées*, ou des soulévements de cœur, le malade pourra prendre, à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*, dans un verre de *vin* rouge, ou une tasse d'*infusion* de *quinquina*.

Ce qu'il faut faire lorsque l'écoulement persiste, sans être accompagné de symptomes vénériens.

Si l'*écoulement* persiste, malgré l'usage de tous ces *remedes*, sans être cependant accompagné d'aucun *symptome* de *virus vénérien*, on aura recours aux *injections astringentes*, qu'on prépare de la maniere suivante.

Dissolution astringente pour injections.

Prenez de *gomme arabique*, deux gros;
d'*eau rose*, cinq onces;
de *sucre de Saturne*, douze grains.

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau rose*; ajoutez le *sucre de Saturne*.

On en injecte deux ou trois gros à la fois, dans le *canal de l'uretre*, par le moyen d'une petite se-

ringue. Il faut que cette *injection* ſoit un peu chaude, & on la fait, ou plus forte, ou plus foible, ſelon les circonſtances.

Il faut encore avoir attention au *régime* pendant cette fin de traitement. Le malade doit prendre un *exercice* modéré en plein *air*, mais ſans s'échauffer, ni ſe fatiguer. Ses *aliments* doivent être ſecs & conſolidants, comme le *biſcuit*, le *riz*, le *millet*, les *gelées de corne de cerf* & autres d'une nature *fortifiante*. Il prendra pour boiſſon les *eaux de Briſtol*, celles de *Pyrmont*, ou de *Spa*, ou de *Paſſy*; du *vin de Bordeaux* ou de *Porto*, en y ajoutant un peu d'*eau*. Il évitera toute eſpece d'excès, ainſi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affoiblir la *conſtitution*. Régime qu'il faut preſcrire pendant le troiſieme état de la gonorrhée virulente.

Quand tous ces moyens ſont infructueux & que l'*écoulement* perſiſte, quoique le *virus* ſoit parfaitement détruit, cette Maladie n'eſt plus qu'une *gonorrhée ſimple*, dont nous allons donner le traitement.

§. II.

De la Gonorrhée ſimple, ou *Ecoulement non virulent.*

ARTICLE PREMIER.

Cauſes de cette eſpece de Gonorrhée, lorſqu'elle eſt la ſuite de la Gonorrhée virulente.

LA *gonorrhée virulente*, gagnée pluſieurs fois, ou mal traitée, ſe termine ſouvent par un *écoulement*, provenant, ou de relâchement, ou de quelques *ulceres* cachés, dans quelques-unes des parties qu'occupoit la *gonorrhée virulente*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt de la plus grande importance, pour la Le relâchement, ou des ulceres.

cure de cet *écoulement*, de bien reconnoître de laquelle de ces deux causes il procede. (Voyez pag. 9 de ce Volume.) Lorsqu'il est très-opiniâtre, & qu'il ne cede que peu ou point aux *remedes astringents*, il y a lieu de soupçonner qu'il vient d'*ulceres*. Si, au contraire, cet *écoulement* n'est pas continu, s'il n'a lieu que lorsque le malade est excité par des idées lascives, ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement.

A quoi l'on reconnoît qu'il vient d'ulceres; De relâchement.

Causes de la Gonorrhée simple, ne dépendant point du virus vénérien.

(On voit que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout du commerce avec les femmes. En effet, le plus souvent, il n'est accompagné d'aucune douleur; la matiere qu'il fournit est blanche & de pure *semence*. D'autres fois, il vient de plénitude à l'égard de ceux qui gardent le célibat & qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lascives; il est alors peu à craindre. Mais s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare, parmi les *cachétiques* & les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jetter, par sa durée, dans l'*épuisement* & le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes*, des *pollutions* volontaires, &c.)

Plénitude. Vice de la liqueur séminale. Pollutions.

Article II.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend de relâchement.*

Les remedes sont ceux du troi-

Dans le cas de relâchement, on doit avoir pour objet de fortifier & de donner aux *vaisseaux* foi-

bles & relâchés un certain dégré de tenſion. En conſéquence, outre les *remedes* conſeillés, dans la troiſieme période de la *gonorrhée virulente*, il faut recourir à des *aſtringents* plus forts & plus actifs: tels ſont le *quinquina*, l'*alun*, le *vitriol*, la *noix de galle*, les *racines* de *tormentille* & de *biſtorte*, les *balauſtes*, &c. ſieme état de la gonorrhée virulente. Aſtringents plus forts.

On peut combiner le *quinquina* avec les autres *aſtringents* de la maniere ſuivante. Potion de quinquina avec la noix de galle.

Prenez de *quinquina concaſſé*, ſix gros;
de *noix de galle concaſſée*, deux gros.

Faites bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, juſqu'à réduction de chopine; paſſez.

Ajoutez de *teinture de quinquina ſimple*, trois onces.

On prend une petite taſſe de cette *décoction* trois fois par jour, ajoutant à chaque taſſe quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*. Doſe.

Il faut, pendant que le malade prend ces *remedes*, faciliter ſa guériſon par les *injections aſtringentes*, telles que nous les avons recommandées dans le dernier état de la *gonorrhée virulente*. (Voyez ci-devant, pag. 26 de ce Volume.) On peut y ajouter quelques *grains d'alun*, ou de *vitriol blanc*, ſelon les circonſtances. Injections aſtringentes.

Enfin, le dernier *remede* qu'on prendra, eſt le *bain froid*, qui eſt peut-être le plus puiſſant de tous ceux qu'on emploie pour fortifier & donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer de l'employer dans cette eſpece d'*écoulement*, occaſionné par relâchement, à moins que quelques circonſtances, dépendantes de la *conſtitution* du malade, ne s'y oppoſent. Bain froid; ſon importance dans cette maladie.

La raiſon la plus forte qu'on puiſſe apporter contre le *bain froid*, eſt qu'il nuit dans le cas de *pléthôre* Objections ſur l'uſage du bain froid.

Réponses. ou d'un mauvais état des *viſceres*. Mais, dans le premier cas, on a la *ſaignée* & les *purgations*, qui, ſi elles ne guériſſent point entiérement la *pléthôre*, la diminuent au moins conſidérablement. Quant au mauvais état des *viſceres*, c'eſt un obſtacle inſurmontable, parce que le poids de l'eau & la contraction ſubite des *vaiſſeaux* extérieurs, en refoulant le *ſang* avec trop de force vers les parties internes, peuvent occaſionner des ruptures de *vaiſſeaux* ou un *flux* d'humeurs ſur les *organes* malades. Mais lorſqu'on n'a rien de ce genre à craindre, il faut employer le *bain froid*.

Maniere de prendre le bain froid. Le malade, en conſéquence, ſe plongera dans l'eau froide en entier, & juſques pardeſſus la tête, tous les matins à jeun, pendant trois ou quatre ſemaines, ſans interruption; mais il ne faut pas qu'il y reſte long-temps. Il aura grand ſoin de ſe faire eſſuyer, auſſi-tôt qu'il en ſera ſorti.

Le *régime* convenable dans ce cas, eſt préciſément le même que celui que nous avons conſeillé dans la derniere *période* de la *gonorrhée virulente*. (Voyez ci-devant, pag. 27 de ce Volume.) Les *aliments* ſeront de nature ſeche & *aſtringente*; le malade boira des *eaux de Spa*, de *Pyrmont*, ou de *Briſtol*, auxquelles il ajoutera un peu de *vin* rouge.

(Voyez Tome II, note 11, pag. 412, pour les *eaux minérales* de France qui peuvent être ſuppléées à celles-ci.)

Traitement de la Gonorrhée ſimple, ou *Ecoulement non virulent*, *qui dépend d'ulceres.*

Mercure, décoction de ſquine, de ſalſepareille, Lorsque l'*écoulement* ne cede, en aucune façon, à ces *remedes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelque *ulcere*. Dans ce cas, il faut re-

courir au *mercure* & aux autres *remedes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine & affecte les humeurs : telles sont les *décoctions* de *squine*, de *salsepareille*, de *sassafras*, &c.

de sassafras, &c.

M. Fordyce avance qu'il a vu des *écoulements* opiniâtres, subsistant depuis deux, trois, ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remedes*.

Frictions mercurielles.

Mais le Docteur Chapman, en convenant de leurs succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine* & aux autres *remedes agglutinatifs* : aussi recommande-t-il des *pilules* faites de *calomélas* & de *térébenthine de Venise*, & veut-il que leur usage soit accompagné de *décoction* de *gaïac* & de *salsepareille*.

Pilules de calomelas avec la térébenthine; decoction de gaïac, de salsepareille.

Les *pilules* de *calomélas* & de *térébenthine* se préparent comme il suit.

Maniere de preparer ces pilules.

Prenez de *térébenthine de Venise*, bouillie jusqu'à un dégré suffisant de dureté, — demi-once ;
de *calomélas*, demi-gros.

Mêlez ; faites soixante *pilules*, avec quantité suffisante de *sirop*.

On en prend cinq ou six, matin & soir.

Dose.

Si durant l'usage de ces *pilules*, la bouche vient à s'*ulcérer*, ou la *poitrine* à s'affecter, il faut les interrompre jusqu'à ce que ces *symptomes* soient disparus.

Le dernier *remede* que nous avons à recommander, contre les *ulceres* du *canal de l'uretre*, sont les *bougies suppuratives*. Comme il y en a de beaucoup d'especes, & qu'on en trouve presque par-tout de toutes faites, nous ne nous occuperons

Bougies suppuratives.

pas à décrire les *ingrédients* qui entrent dans leur composition, ni la maniere de les préparer (8).

Maniere de les employer.

Nous ferons seulement observer, qu'avant d'introduire une *bougie* dans le *canal de l'uretre*, il faut la tremper dans de l'*huile d'amande douce*, pour l'empêcher de produire son effet trop subitement. On la laisse dans le *canal* sept ou huit heures, plus ou moins, selon que le malade peut la supporter.

Elles guérissent de plus les tumeurs, les carnosités.

Je dois ajouter que ces *bougies* guérissent souvent, non-seulement les *ulceres* opiniâtres, mais encore les *tumeurs*, les *carnosités* qui se trouvent dans l'*uretre*, enfin tout ce qui peut faire obstacle au passage de l'*urine*.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou Ecoulement non virulent qui dépend d'autres causes que de relâchement & d'ulceres.

Lorsque la liqueur séminale est viciée; remedes de la maladie qui a occasionné ce vice.

Lorsque cet écoulement tient à un vice de la liqueur *séminale*, comme il arrive à quelques *cachetiques* ou à quelques *scorbutiques*, on sent qu'il faut employer les *remedes* qu'exige la maladie dont il est l'effet. Voilà pourquoi les *vulnéraires*, les *antiscorbutiques* & les *analeptiques* ont souvent guéri des écoulements, qui avoient résisté aux *astringents* les plus actifs & les mieux administrés.

Lorsqu'elle est due aux pollutions.

Quant à l'écoulement occasionné par les *pollutions*, la trop fréquente émission de la *semence*,

(8) Les especes de *bougies* ne sont pas moins nombreuses en France qu'en Angleterre. Chaque Chirurgien a sa maniere de les composer, qu'il juge, comme on le pense bien, préférable à toutes les autres. (Voyez à la Table le mot *Bougie*.)

&c., nous renvoyons ci-après au Chapitre XLIV, §. IV de cette seconde Partie.

§. III.

Du Gonflement & de l'Inflammation des testicules, appellés vulgairement chaude-pisse tombée dans les bourses, quand ils dépendent du virus vénérien.

ARTICLE PREMIER.

Causes de ces symptomes, dépendant du virus vénérien.

Le *gonflement* des *testicules*, que, dans ce cas, on appelle vulgairement *chaude-pisse tombée dans les bourses*, peut avoir pour cause le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déja passé dans le *sang*; mais ce dernier cas est très-rare. Quant au premier, il est assez fréquent; car on voit le *gonflement* des *testicules* arriver très-souvent dans le premier & dans le second état de la *gonorrhée virulente*, surtout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, soit pour avoir pris du froid; soit pour avoir bu des liqueurs fortes, ou pris des *purgatifs* trop forts, *drastiques*, &c., ou fait un *exercice* violent; soit enfin pour avoir fait usage trop tôt de *remedes astringents*.

Causes de ces symptomes, ne dépendant pas du virus vénérien.

(Cependant les *testicules* peuvent être gonflés & enflammés, sans qu'il existe chez le sujet de *virus vénérien* : les coups, les *contusions*, les efforts peuvent produire ces mêmes effets. Mais lorsqu'ils reconnoissent ces causes, ils sont accompagnés de

vomiſſements, de *convulſions* & d'autres accidents graves; ce qui les rend très-faciles à diſtinguer.)

Article II.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des teſticules, dépendant du virus vénérien.

Saignée. Dans le *gonflement inflammatoire* du *teſticule*, la *ſaignée* eſt néceſſaire, & il faut la répéter ſelon l'urgence des *ſymptomes*. Les *aliments* doivent être légers & la boiſſon *délayante*. Le malade s'abſtiendra de viandes fortement aſſaiſonnées; de *vin*, d'*épices*, enfin de tout ce qui eſt de nature *échauffante*.

Aliments.

Fomentations & cataplaſmes. Les *fomentations* ſont ici ſinguliérement utiles, ainſi que les *cataplaſmes de mie de pain* & de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. (Les *cataplaſmes* de *mie de pain* & d'*eau végéto-minérale de Goulard*, réuſſiſſent également dans ce cas.) (Voyez ci-devant page 15 de ce Volume.) Le malade doit en avoir conſtamment tant qu'il eſt au lit; & lorſqu'il eſt debout, les *teſticules* doivent être tenus chaudement, & ſoutenus par un *ſuſpenſoir*, de maniere qu'il prévienne l'effet réſultant de leur poids.

Suſpenſoir.

Il eſt important que le malade reſte au lit. (Il eſt important d'obſerver que le lit eſt ici de la plus grande utilité; qu'en conſéquence, il ne faut permettre au malade de ſe lever, que lorſque le *gonflement* & l'*inflammation* ſont diſſipés en grande partie, & qu'ils n'occaſionnent plus de douleurs.)

Si l'on ne peut réuſſir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchiſſant* que nous venons d'expoſer, & qu'on doit varier, ſelon les circonſtances, il faut alors faire ſubir au malade un traite-

ment *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entiérement assurée.

En conséquence, on lui fera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans *la gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu, toutefois, qu'il n'y ait pas de douleur; car s'il y en avoit, il faudroit les faire sur les cuisses. En outre le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines, s'il est nécessaire, ayant, pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, & buvant abondamment d'une forte *décoction* de *salsepareille*. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des frictions mercurielles.*) Frictions mercurielles.

Traitement du Gonflement des testicules, après que le virus vénérien est détruit, & qu'on soupçonne un vice squirrheux ou cancereux.

Lorsque ces *remedes* sont insuffisants, & qu'il y a lieu de soupçonner un vice *squirrheux* ou *cancereux* qui entretienne l'un ou l'autre, (malgré la destruction du *virus vénérien*,) une dureté dans le *testicule*, il faut alors *fomenter* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplasmes* les feuilles de cette plante, & en faire prendre, en même-temps, l'*extrait* intérieurement. Fomentations & cataplasmes de ciguë.

On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, & l'administrer de la maniere que nous l'avons conseillé pour le *cancer*. (Voyez Tome III, Chap. XXXIV, §. II.) Extrait de ciguë.

Cette pratique est singuliérement recommandée par le Docteur Storck, dans les cas de *squirrhe* & de *cancer*; & M. Fordyce assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirrheux* depuis

deux ou trois ans, même *ulcérés*, & où les douleurs *pungitives* & *lancinantes* avoient déja commencé à se faire sentir.

Article III.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des testicules, ne dépendant pas du virus vénérien.

Saignée, cataplasmes, suspensoir, repos du lit, lavements émolients.

(Lorsque cette Maladie dépend des causes exposées ci-devant, pag. 33 de ce Volume, outre la *saignée*, les *cataplasmes émollients*, le *suspensoir* & le repos du lit, qui sont ici également importants, il faut encore employer les *lavements émollients* & *anodins*; il faut même recourir aux *cataplasmes maturatifs*, lorsque le gonflement ne cede pas à ces premiers *remedes*. Enfin, on en viendra aux préparations de *ciguë*, qu'on vient de conseiller plus haut, si les parties prennent un caractere *squirrheux* ou *cancereux*.

Cataplasmes maturatifs.

Suites que peut avoir l'inflammation des testicules.

Quelle que soit la cause de l'*inflammation* des *testicules*, il arrive quelquefois que, malgré les secours les mieux administrés, elle donne lieu à des *abcès* ou des *ulceres fistuleux*, à la *gangrene*, à l'*hydrocele* ou *hydropisie* du *scrotum*, &c. Ces cas, toujours embarrassants, exigent beaucoup de dextérité & de savoir : il faut donc, dès qu'ils se manifestent, appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter à ses avis.

On doit prévenir que la *gangrene*, lorsqu'elle a lieu, détruit facilement le *scrotum*; mais qu'il se régénere de la maniere la plus surprenante. On voit tous les jours des *testicules* nuds, sans aucun reste de *téguments*, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement* des *testicules* commence presque toujours

par l'*épididyme*, & qu'il eſt le dernier guéri ; qu'il reſte même ſouvent gonflé long-temps après la guériſon, mais ſans aucune douleur.)

§. IV.

Des Bubons vénériens, appellés vulgairement Poulains, & des faux Bubons.

Article premier.

Des Bubons vénériens.

Les *Bubons vénériens* ſont des *tumeurs* dures, ſituées dans les *aines*, & cauſées par le *virus vénérien*, qui ſéjourne dans ces parties. Il y en a de deux eſpeces : les uns, qui viennent d'un *virus* récent ; les autres, d'une *vérole confirmée*. Caracteres des bubons.

Traitement des Bubons vénériens.

La guériſon des *bubons* naiſſants ou récents, c'eſt-à-dire, qui ſe manifeſtent peu après un commerce impur, peut ſe tenter d'abord par la *réſolution* ; & au cas qu'on ne réuſſiſſe pas, par la *ſuppuration*.

Pour opérer la *réſolution* d'un *bubon*, il faut que le malade ſuive le même *régime* que celui que nous avons conſeillé dans le premier état de la *gonorrhée virulente*. (Voyez ci-devant, pag. 13 de ce Volume.) On le ſaignera, & il prendra des *purgatifs rafraîchiſſants*, comme une *décoction* de *tamarins* & de *ſéné*, du *ſel de Glauber*, &c., preſcrits pag. 12 de ce Volume. Moyens d'opérer la réſolution. Saignée, purgatifs rafraîchiſſants.

Lorſque, par ce traitement, le *gonflement* & les autres *ſymptomes inflammatoires* ſont diſſipés, on peut, en toute ſureté, commencer l'uſage du

Mercure. *mercure*, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le *virus vénérien* soit entiérement dissipé. (Voyez ci-devant le *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag. 16 & suivantes de ce Volume.)

Moyens de favoriser la suppuration. Mais si le *bubon* est accompagné, dès le commencement, de douleur, de *pulsation* & d'une grande chaleur, il faut alors travailler à favoriser la *suppuration*.

Régime. Dans ce cas, on permettra au malade de suivre son *régime* ordinaire, & même de prendre de temps à autre un verre de *vin*.

Cataplasmes émollients; On appliquera sur la partie malade, des *cataplasmes émollients*, composés de *mie de pain* & de *lait*, adouci avec du *beurre frais*, ou de l'*huile*; de *mie de pain* & d'*eau végéto-minérale de Goulard*. (Voyez ci-devant, pag. 15 de ce Volume.) Si le sujet est d'un *tempérament phlegmatique*, de sorte que la *suppuration* n'avance que très-lentement, on ajoutera aux *cataplasmes* des *oignons de lis*, bouillis; ou des tranches d'*oignons* ordinaires, crus, mêlés avec une quantité suffisante de *basilicum jaune*.

Suppuratifs.

Temps d'ouvrir la tumeur. Quand la *tumeur* est mure, ce qu'on reconnoît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau*, & à la *fluctuation* de la matiere très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, & ensuite la panser avec un *digestif*.

Combien de temps on doit entretenir la suppuration. (Lorsqu'on est parvenu, par ces moyens, à exciter la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, trente ou quarante jours : c'est la plus sure maniere de hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure*, comme on le prescrira ci-après, §. VII de ce Chapitre.)

Article II.

Des faux Bubons.

(Les *bubons*, dont on vient de parler, sont incontestablement dus au *virus vénérien*; mais il est très-important d'être averti, dit M. Lieutaud, à l'occasion des *bubons vénériens*, que la douleur vive de l'*uretre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales* un *gonflement*, qui ne manque pas de se dissiper, lorsque la douleur cesse : on sait que les douleurs du bras & de la bouche, produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou & des *aisselles*. Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales*, pour le *bubon vénérien*, & dont les ignorants ont regardé la guérison, toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remedes*?

Causes de cette espece de bubons.

On a encore pris quelquefois la *hernie*, ou *descente crurale*, pour un *bubon*; on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même; mais la *hernie crurale*, ou la *tumeur* que forme le déplacement du *boyau*, est toujours plus régulièrement sphérique, & sa base est plus étroite; elle cede d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractere.)

Ce qui distingue le bubon de la hernie ou descente crurale.

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés, ni à *résolution*, ni à *suppuration*, & restent durs & indolents. Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies; mais si ces *tumeurs* prennent le caractere du *squirrhe*, on travaille alors à les résoudre, par

Ce qu'il faut faire lorsque le bubon ne peut être amené, ni à résolution, ni à suppuration.

le moyen de la *ciguë*, employée intérieurement & extérieurement, comme nous l'avons recommandé dans le Paragraphe précédent. (Voyez ci-devant, pag. 35 & ſuivantes de ce Volume.)

§. V.

Des Chancres vénériens & non vénériens.

Caracteres des chancres.

Les *chancres* ſont des *ulceres ſuperficiels, calleux*, rongeants, qui peuvent exiſter, & avec la *gonorrhée virulente*, & ſans elle. Ils ont ordinairement leurs ſieges ſur le *gland* ou aux environs, & ſe manifeſtent de la maniere ſuivante.

Article premier.

Des Chancres vénériens eſſentiels.

Symptomes.

D'abord on voit paroître une petite *puſtule* rouge, qui pointe bientôt, & qui enſuite diſtille une matiere blanchâtre tirant ſur le jaune. Cette *puſtule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, & dégénere enſuite en un *ulcere* opiniâtre, dont le fond eſt couvert d'un *mucus viſqueux*, & dont les bords deviennent par dégrés durs & *calleux*.

Quelquefois les premieres apparences de ces *puſtules* reſſemblent à de ſimples *excoriations* de l'*épiderme*, qui cependant ſe transforment bientôt en *chancres*, lorſqu'elles ont pour cauſe le *virus vénérien*.

Les chancres font le plus ſouvent ſymptomatiques.

Un *chancre* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou *eſſentielle* & primitive; mais le plus ſouvent, il eſt *ſymptomatique*, & annonce une *vérole confirmée*. Les *chancres* primitifs ſe manifeſtent bientôt après une cohabitation impure, & ſont

ordinairement ſitués ſur les parties qui ne ſont recouvertes que d'un *épiderme* très-mince, comme ſur les grandes *levres*, & ſur le bout des *mamelles* chez les femmes; ſur le *gland* chez les hommes, &c. Leur ſiege.

Lorſque les *chancres* ſont ſitués ſur les levres de la bouche, on peut communiquer la *vérole* par de ſimples baiſers. J'ai vu aux levres des *ulceres vénériens* très-opiniâtres, que j'avois toutes les raiſons du monde de croire qui venoient de baiſers d'une perſonne attaquée de la Maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfants gâtés, ou de ſe laiſſer tetter par des perſonnes attaquées de la *vérole*. Cette précaution eſt ſur-tout de conſéquence pour les nourrices, qui demeurent dans le voiſinage des grandes Villes.

Traitement des Chancres vénériens eſſentiels.

Lorsqu'un *chancre* paroît auſſi-tôt après un commerce impur, le traitement eſt, à tous égards, le même que celui que nous avons conſeillé pour la *gonorrhée virulente*. Le malade obſervera le *régime rafraîchiſſant*. On lui tirera un peu de *ſang*, & il prendra quelques doſes de *ſel de Glauber* & de *manne*. (Voyez page 12 & ſuiv. de ce Volume.) Régime rafraîchiſſant, ſaignée.

On baignera très-ſouvent la partie affectée, ou plutôt, on la trempera dans du *lait* chaud, coupé avec de l'eau; & s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera un *cataplaſme émollient*. Ces *remedes* ſuffiſent dans la plupart des circonſtances pour calmer l'*inflammation* & préparer le malade à prendre du *mercure*. (Voyez le *Traitement du ſecond état de la Gonorrhée virulente*, page 16 & ſuiv. de ce Volume.) Petits bains locaux. Cataplaſmes émollients.

Article II.

Des Chancres vénériens ſymptomatiques.

Caracteres de cette eſpece de chancres. Les *chancres ſymptomatiques* ſont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulceres* dans la gorge; de douleurs nocturnes; d'*éruption farineuſe* à la racine des cheveux, & de pluſieurs autres *ſymptomes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puiſſent avoir les mêmes ſieges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que ſur les parties de la génération & dans l'intérieur des cuiſſes. Ils ſont moins douloureux que ceux dont nous venons de parler; mais très-ſouvent ils ſont plus étendus & plus durs.

Leur ſiege.

Traitement des Chancres ſymptomatiques.

Le même que celui de la vérole confirmée. Comme leur traitement eſt le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne ſont qu'un *ſymptome*, nous n'en dirons rien ici, nous renvoyons entiérement à ce traitement. (Voyez §. VII de ce Chapitre.)

Article III.

Des Chancres non vénériens.

Cauſe; la mal-propreté. (Les *chancres* ne dépendent pas toujours de la *vérole*, quoiqu'elle en ſoit la cauſe la plus fréquente. Le défaut de *propreté* peut les occaſionner, & il n'eſt pas rare que les gens mal-propres en aient autour du *gland*. Mais, dans ce cas, la *propreté* en eſt le vrai *remede*. De ſimples *lotions* avec de l'eau, du *vin*, &c., ne manquent point de les faire diſparoître. S'ils réſiſtoient à ces moyens, on auroit recours à quelques *eaux thermales*, com-

Remede; la propreté.

me celles de *Balaruc*, qu'on emploie également en petits *bains*, qu'on réitere souvent dans la journée, & elles suffisent pour les guérir.) Eaux de Balaruc.

§. VI.

De plusieurs autres Symptomes vénériens, tels que les Verrues, les Poireaux, les Condylomes, les Crêtes, les Choux-fleurs, &c.; la Strangurie, la Dysurie, le Phimosis, le Paraphimosis ou Inflammation du prépuce, le Priapisme, la Chaude-pisse cordée, &c.

En parlant de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptomes* qui l'accompagnent ou qui la suivent, & nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux; cependant il en est encore plusieurs autres, qui accompagnent quelquefois cette Maladie, comme les *verrues*, les *poireaux*, les *condylomes*, les *crêtes*, les *choux-fleurs*, &c.; la *strangurie*, la *dysurie*, le *phimosis*, le *paraphimosis*, le *priapisme*, la *chaude-pisse cordée*, &c.

Article premier.

Des Verrues, des Poireaux, des Condylomes, des Crêtes, des Choux-fleurs, &c.

(On donne ce nom à de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne different entre elles que par la figure. Leur siege est particuliérement autour de l'*anus*, au *périné*, &c. Elles affectent encore le *gland* & le *prépuce*, & rendent quelquefois une espece de *sanie*, sur-tout les *verrues* & les *poireaux*. Caracteres de ces symptomes. Leur siege.

Ces *symptomes* tiennent le plus souvent à la Ils ne dépendent pas

toujours de la verole. *vérole*; cependant ils peuvent exifter indépendamment de ce *virus*.

Traitement lorfqu'ils ne dépendent point de la vérole.

Eau phagédénique, beurre d'antimoine, pierre infernale.

LORSQUE ces *fymptomes* ne tiennent point au *virus vénérien*, on les emporte avec les *cauftiques* ou avec les *cathérétiques*; comme l'*eau phagédénique*, le *beurre d'antimoine*, la *pierre infernale*, &c., dont on ne doit cependant ufer qu'avec beaucoup de précaution. On emploie quelquefois les cifeaux ou la ligature, lorfque leur forme le permet; d'autres fois on les détruit avec l'*alun calciné*, la *poudre de fabine*, le *précipité rouge*, &c. On en faupoudre la partie qu'on a mouillée avec de la falive, & on les enveloppe dans de l'*onguent bafilicum*, &c.

Alun calciné, poudre de fabine, précipité rouge.

Traitement lorfque ces fymptomes dépendent de la vérole.

Il eft le même que celui de la vérole.

LORSQUE ces *fymptomes font vénériens*, comme il arrive le plus fouvent, il faut, en même-temps qu'on fait ufage des moyens propofés ci-deffus, employer les *remedès* internes prefcrits contre cette terrible Maladie.) (Voyez §. VII de ce Chapitre.)

ARTICLE II.

De la Strangurie.

Caufes.

Conftriction fpafmodique ou inflammation.

LA *ftrangurie* reconnoît pour caufe, ou une conftriction *fpafmodique* du *canal de l'uretre*, ou l'*inflammation* de cette partie & de celles qui avoifinent le *col de la veffie*.

(Ces caufes font le plus fouvent *vénériennes*;

cependant elles peuvent dépendre de l'uſage, même externe, des *cantharides*, & de la *biere* nouvelle.)

Symptomes de la Conſtriction ſpaſmodique du canal de l'uretre, cauſe de la Strangurie.

Lorsque la *ſtrangurie* reconnoît cette cauſe, le malade commence à uriner avec aſſez de facilité; mais dès que l'*urine* a lavé la partie de l'*uretre* qui eſt *ulcérée* ou enflammée, il ſe fait un reſſerrement ſubit dans cet endroit, & l'on ne rend plus l'*urine* que par jets, & quelquefois par gouttes ſeulement.

Symptomes de l'inflammation du canal de l'uretre, cauſe de la Strangurie.

Dans la *ſtrangurie* qui dépend de l'*inflammation* du *canal de l'uretre*, le malade ſent une chaleur & une douleur conſtantes dans ces parties: il a des envies perpétuelles d'uriner; mais il ne rend que quelques gouttes à la fois, & il eſt tourmenté par le *teneſme*, ou par des envies continuelles d'aller à la garde robe.

Traitement de la Strangurie occaſionnée par la conſtriction ſpaſmodique du canal de l'uretre.

Lorsque la *ſtrangurie* eſt cauſée par la *conſtriction ſpaſmodique* du *canal de l'uretre*, il faut prendre les *remedes* qui peuvent étendre & émouſſer les parties *ſalines* dont les *urines* ſont compoſées. Ces *remedes*, outre les boiſſons *délayantes* ordinaires, l'eau de *graine de lin*, &c., ſont les *émulſions adouciſſantes* & *rafraîchiſſantes édulcorées* avec le *ſirop de pavot*. Eau de graine de lin, émulſions, &c.

Si ces *remedes* ne produiſent pas l'effet deſiré, on *ſaignera*; on appliquera des *fomentations émol-* Saignée, fomentations.

Demi-bains. *lientes* ſur les parties naturelles, & on preſcrira des *demi-bains.*

Traitement de la Strangurie occaſionnée par l'inflammation du col de la veſſie.

Saignées. Lorsque la *ſtrangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voiſines du *col de la veſſie*, il faut faire une *ſaignée* copieuſe, & la répéter ſelon l'urgence des cas. Si, après la *ſaignée*, la *ſtrangurie* perſiſte encore, on donnera des *lavements adouciſſants*, & on appliquera des *fomentations émollientes* ſur la *région* de la *veſſie*.

Lavements & fomentations émollientes.

Boiſſon diurétique. En même-temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une taſſe de la boiſſon *diurétique* ſuivante.

Prenez d'*eau d'orge*, une chopine;
de *ſirop de guimauve*, ſix onces;
d'*huile d'amandes douces*, quatre onces;
du *ſel de nitre*, demi-once.

Mêlez.

Si ces *remedes* ne ſoulagent pas, & que la *ſuppreſſion d'urine* devienne totale, il faudra *ſaigner* de nouveau, & plonger le malade dans un *bain chaud*, juſqu'à la *poitrine*; mais alors il faudra interrompre la boiſſon *diurétique* que nous venons de preſcrire, (parce que les *diurétiques*, en excitant la *ſecrétion* de l'*urine*, & en l'accumulant dans la *veſſie*, dont le *ſphincter* ne prête plus à l'évacuation, rapprocheroient encore davantage les envies d'uriner, déja trop multipliées; augmenteroient la tenſion de la *veſſie*, &, par conſéquent, aggraveroient les douleurs.)

Bain chaud. Interruption de la boiſſon diurétique. Pourquoi?

Il eſt quelquefois néceſſaire, dans ce cas, de donner iſſue à l'*urine*, par le moyen du *cathétèr* ou de la *ſonde*; mais comme le malade en peut rare-

ment souffrir l'introduction, nous préférons l'usage des *bougies adoucissantes*. Elles lubréfient le passage, & facilitent singuliérement l'évacuation de l'*urine*. Dès qu'elles commencent à irriter, ou à causer quelques douleurs, il faut les retirer. Bougies adoucissantes.

(Quand tous les *symptomes* sont calmés, & que le malade urine avec facilité, si l'on est certain de l'existence du *virus vénérien*, il faut procéder à l'administration du *mercure*, comme on l'a prescrit dans le *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*. (Voyez ci-devant, pag. 16 de ce Volume.)

ARTICLE III.

De la Dysurie, ou *difficulté d'uriner.*

(IL est une autre Maladie, qui a beaucoup de ressemblance avec la *strangurie*, & qu'on confond le plus souvent avec elle, sous le nom générique de *difficulté d'uriner* avec plus ou moins d'ardeur. Cette Maladie s'appelle *dysurie*. Caractere de cette Maladie.

Symptomes de la Dysurie.

DANS la *dysurie*, l'*urine* coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de pisser cesse, dès que la *vessie* est déchargée; au lieu que dans la *strangurie*, on a de continuelles envies d'uriner, & l'on ne peut rendre l'*urine* que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois, & même souvent, ces deux Maladies se rencontrent ensemble ou se succedent l'une à l'autre. Ce qui distingue la dysurie de la strangurie.

Causes de la Dysurie.

LA *dysurie* est l'effet ordinaire des *Maladies vénériennes*, &, dans ce cas, elle reconnoît les mêmes causes que la *strangurie*. (Voyez ci-dessus, pag.

44 de ce Volume.) Des *carnosités* ou des *brides*, suites de la *gonorrhée virulente*, l'occasionnent fréquemment. Mais elle peut encore être due à l'usage, tant interne, qu'externe des *cantharides*, à la boisson de *biere* nouvelle, à la suppression des *regles* & des *lochies* chez les femmes en couche. Je l'ai vue occasionnée par le *coït* chez une femme qui n'étoit pas dans le cas de voir souvent son mari, &c. Elle est familiere aux vieillards, qui n'en guérissent guere; aux *scorbutiques*, aux *hypocondriaques*, &c.

Traitement de la Dysurie.

Mêmes remedes que contre la strangurie.

La *dysurie* admet absolument le même traitement que la *strangurie*, dont elle ne differe en effet que par le moins d'intensité. (Voyez ci-dessus page 45 & suiv. de ce Vol.) On proportionnera les *remedes* relativement au dégré des *symptomes*; & lorsqu'ils seront calmés, on en viendra au *mercure* pour ceux dont la Maladie dépend du *virus vénérien*, & on l'administrera comme nous l'avons dit ci-devant, pag. 16 de ce Volume.

Lorsqu'elle n'est point due à la Maladie vénérienne. Lavements, bains & petit lait nitré.

Ceux chez qui on ne peut soupçonner ce *virus*, useront des mêmes moyens que contre la *strangurie*, & ils suffisent le plus souvent. La femme dont j'ai parlé, fut guérie en trois ou quatre jours, au moyen des *lavements émollients*, des *bains* & du *petit lait nitré*. Il faut travailler à rétablir les *regles* & les *lochies*, lorsqu'elles sont supprimées, & traiter les *scorbutiques* & les *hypocondriaques*, comme nous l'avons conseillé Chap. XXVIII, §. I, & Chap. XXXII, §. XII de cette seconde Partie.

Lorsqu'elle est occasionnée par des carnosités,

Quant à ceux chez qui la *dysurie* est occasionnée par des *carnosités* ou des *brides*, situées dans le *canal de l'uretre*, suites très-communes de la *gonorrhée*

gonorrhée virulente, & qui se manifestent quelquefois de longues années après, quoiqu'elle ait été parfaitement guérie, outre les *bains*, les *lavements* & les boissons *émollientes*, il faut qu'ils fassent usage des *bougies suppuratives*, dont on a parlé ci-devant, pag. 31 & 32 de ce Volume. Comme il faut qu'ils appellent un Chirurgien, pour diriger l'usage de ce *remede*, nous n'en dirons pas davantage ici : nous leur conseillons seulement de ne s'adresser qu'à un Chirurgien instruit.

des brides, &c., dans le canal de l'uretre.

Bougies suppuratives;

Les vieillards se serviront des *bougies adoucissantes*, que l'on vient de prescrire dans le traitement de la *strangurie*. (Voyez ci-devant, pag. 47 de ce Volume.)

Adoucissantes.

ARTICLE IV.

Du Phimosis & du Paraphimosis, ou *Inflammation du Prépuce.*

Le *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce*, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland* : le *paraphimosis* est la Maladie contraire, c'est-à-dire, un étranglement du *prépuce* au-dessous du *gland*, de maniere qu'il ne peut recouvrir cette partie, qui reste à nud.

Caractere du phimosis;

Du paraphimosis.

Traitement du Phimosis & du Paraphimosis, ou *Inflammation du Prépuce.*

Le traitement de ces deux *symptomes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente*, qu'il est inutile d'en parler en détail. En général, les *saignées*, les *purgatifs rafraîchissants*, les *cataplasmes*, les *fomentations*, suffisent pour calmer les accidents de l'*inflammation*.

Saignées, purgatifs rafraîchissants, cataplasmes, fomentations, &c.

Mais si ces *remedes* ne parviennent pas à di-

Circons-

tances qui indiquent un vomitif. minuer le resserrement, & qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrene*, il faudra alors faire vomir le malade avec quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha*, ou un grain de *tartre émétique*, dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude, ou une légere eau de *gruau*.

Ce qu'il faut faire lorsque la gangrene est menaçante; Il arrive cependant quelquefois que, malgré tous nos efforts, l'*inflammation* va toujours en augmentant, & que la *gangrene* donne déja les premiers signes de son existence. Dans ce cas, il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette, &, s'il est nécessaire, le fendre dans toute sa longueur, pour empêcher le retour de l'étranglement; & dans le *phimosis*, il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la maniere de faire cette opération, parce qu'elle doit toujours être faite par un Chirurgien.

Lorsqu'elle existe déja. Lorsque la *gangrene* existe déja, il faut, outre l'opération dont nous venons de parler, *fomenter* très-souvent les parties avec des linges, trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* & de *quinquina*; panser la *plaie* avec le *baume de Genevieve*, (Voyez ce mot à la Table,) & donner au malade, toutes les deux ou trois heures, un gros de *quinquina* en poudre.

Temps d'administrer le mercure. (Lorsqu'on aura dissipé l'*inflammation* & la *gangrene*, si elle existoit déja, on administrera le *mercure*, comme on l'a conseillé au *traitement du second état de la Gonorrhée virulente*. (Voyez ci-devant, pag. 16 de ce Volume.)



ARTICLE V.

Du Priapiſme.

LE *priapiſme*, c'eſt-à-dire, l'érection continuelle, douloureuſe & involontaire de la *verge*, ſans aucun ſentiment de plaiſir, accompagne très-ſouvent la *gonorrhée virulente*, dans ſon premier état.

Caractere de cette Maladie.

Mais il n'eſt pas toujours un *ſymptome* de la *vérole*. La *dyſurie* & la *ſtrangurie*, même lorſqu'elles ne ſont pas *vénériennes*, l'occaſionnent quelquefois. ZACUTUS LUSITANUS parle d'un *priapiſme* cauſé par le froid. La poudre de *cantharides*, priſe intérieurement, même à petite doſe, peut cauſer un *priapiſme* très-douloureux, accompagné d'accidents très-fâcheux. (Voyez Chapitre précédent, §. I, Article V.)

Elle n'eſt pas toujours un ſymptome de la vérole. Autres cauſes.

Le *priapiſme* eſt aſſez ſouvent l'effet d'une tenſion des parties génitales, accompagnée d'un deſir inſatiable de l'acte *vénérien* : or, ce deſir, qui va quelquefois juſqu'à troubler le jugement & faire perdre toute pudeur, affecte également les deux ſexes. On l'appelle chez les femmes *fureur utérine*.

La *fureur utérine* dépend rarement de la *vérole*. Au moins n'en ai-je pas d'exemple, & n'en ai-je point vu chez les Auteurs. Nous renvoyons donc, pour ce qui concerne cette Maladie, au Chapitre ſuivant, §. VI.

Le *priapiſme* n'attaque gueres que les perſonnes qui ſont dans la jeuneſſe & qui ont un *tempérament* très-échauffé. Il n'eſt pas toujours de longue durée : mais il eſt quelquefois mortel. Il eſt peu à craindre chez les vieillards, qui en ſont d'ailleurs beaucoup moins attaqués : mais il eſt chez eux plus rebelle.

Qui ſont ceux qui y ſont ſujets.

Nous ne donnerons point les *ſymptomes* du *priapiſme :* ils ſont aſſez connus d'après la définition même du mot.

Traitement du Priapiſme dépendant de la Vérole.

Le même que la gonorrhée virulente.

Laudanum dans un verre d'émulſion, le ſoir.

Le *priapiſme* demande abſolument les mêmes *remedes* que la *gonorrhée virulente.* (Voyez §. I, Article III de ce Chap.) Si cependant les douleurs étoient exceſſives, on donneroit le ſoir quelques gouttes de *laudanum liquide* de *Sydenham*, dans un verre d'*émulſion*, ſur-tout les jours où le malade auroit pris un *purgatif.*

Traitement du Priapiſme qui ne dépend pas de la Vérole.

Saignée, petit lait, emulſions, boiſſons nitrées, bains, &c.

Le premier *remede* qu'on doive preſcrire contre cette Maladie, eſt d'éviter les cauſes qui l'ont fait naître; enſuite viennent les *tempérants*, les *raffraîchiſſants*, comme la *ſaignée*, lorſqu'il y a lieu de craindre quelque *inflammation ;* le *lait*, le *petit lait*, la *limonnade*, l'*orgeat*, les *émulſions*, les boiſſons *nitrées*, les *bains*, les *demi-bains*, tant tempérés, que froids, &c.

Article VI.

De la Chaude-piſſe cordée.

Caracteres de cette Maladie.

On donne le nom de *chaude-piſſe cordée*, à la *gonorrhée virulente*, parvenue au point de rendre l'érection de la *verge* très-douloureuſe, & de faire éprouver au malade une ſenſation pareille à celle que produiroit une main robuſte, qui ſerreroit fortement la *verge*. Dans cet état, l'*inflammation* eſt conſidérable; le *frein* de la *verge* la courbe dans

l'érection, pendant laquelle elle ſemble tirée avec une corde.

On voit que la *chaude-piſſe cordée* n'eſt qu'un dégré violent de la *gonorrhée virulente ;* auſſi le traitement eſt-il abſolument le même. (Voyez §. I, Art. II & III de ce Chapitre.) Lorſqu'elle occaſionne des douleurs violentes atroces, comme il n'arrive que trop ſouvent, il ne faut pas manquer de donner au malade, le ſoir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ſur-tout quand il aura pris, dans la journée, un *purgatif ;* (& lorſque ce *ſymptome* ſera calmé, on en viendra au *mercure*, comme on l'a dit pag. 16 de ce Volume.)

Le traitement eſt le même que celui de la gonorrhée virulente.

Laudanum.

Mercure.

§. VII.

De la Vérole confirmée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des *ſymptomes* de la *Maladie vénérienne*, dans leſquels le *virus* eſt ſuppoſé arrêté dans la partie qui l'a reçu. Nous allons actuellement enviſager la *verole*, comme étant *confirmée* ou invétérée, c'eſt-à-dire, comme ayant paſſé dans le *ſang ;* circulant dans toutes les parties du corps ; ſe mêlant à toutes les *ſecrétions ;* enfin empoiſonnant toute la *conſtitution*.

Article premier.

Symptomes de la Vérole confirmée.

Les *ſymptomes* de la *vérole confirmée* ſont, des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête & des membres, ſur-tout la nuit, ou lorſque le malade eſt chaudement dans ſon lit.

(Un des principaux caracteres de ces douleurs, eſt d'abord d'être plus ſenſible la nuit, & enſuite

d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paroisse en être le siege. Elles sont encore fixes ou vagues; mais les deux caracteres que nous venons de spécifier, doivent les faire distinguer de celles de la *goutte* & du *scorbut*, avec lesquelles on les confond souvent, & fort mal à propos.) (Voyez Chapitre XXVII, qui traite de la *goutte*, pages 173 & suiv. du troisieme Volume.)

Les autres *symptomes* sont, des *gales*, des *éruptions dartreuses* de couleur jaune, ressemblantes à des rayons de *miel*, sur différentes parties du corps, particuliérement à la tête; des *ulceres rongeants*, qui commencent à se manifester à la gorge, & qui gagnent peu à peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruisent, &c.; des *excroissances*; des *exostoses* sur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités spongieuses deviennent quelquefois fragiles, & se cassent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils sont mous & pliants comme de la cire.

Les *glandes conglobées* deviennent dures & *calleuses*, & forment au *cou*, sous les *aisselles*, dans les *aines*, & dans le *mésentere* des *tumeurs* dures, mobiles, semblables à celles des *écrouelles*. Il se forme encore des *tumeurs* de différents caracteres dans les *vaisseaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligaments* & dans les *nerfs*, comme des *ganglions*, des *nodus*, des *tophus*, & celles qu'on appelle *gommes* ou *tumeurs gommeuses*.

Les yeux sont affectés de *démangeaisons*, de douleurs, d'*ophthalmie*, & quelquefois d'une *cécité* complete. Le malade a un tintement dans les oreilles: il y ressent de la douleur; il devient sourd, & l'*oreille interne* s'ulcere & se carie.

Toutes les *fonctions animales*, *vitales* & *naturelles* sont viciées: le visage devient pâle & livide,

le corps ſe deſſeche. Enfin le malheureux affecté de cette Maladie, devient incapable d'aucun mouvement, & tombe dans une *atrophie*, ou dans une *conſomption* mortelle.

Symptomes particuliers aux femmes.

Les femmes ont des *ſymptômes* particuliers à leur ſexe. Tels ſont, le *cancer* au *ſein*, les *regles* exceſſives, ou leur *ſuppreſſion*, les *fleurs blanches*, les *affections hyſtériques*, l'*inflammation*, l'*abcès*, le *ſquirrhe*, la *gangrene*, le *cancer*, ou l'*ulcere* de la *matrice*. Les femmes qui ont cette Maladie, ſont, pour l'ordinaire, *ſtériles*, ou ſujettes à *avorter*; ou ſi elles accouchent, leurs enfants ſont, en naiſſant, en partie corrompus, ou tout couverts d'*ulceres*, ou d'une *éréſipelle* univerſelle.

Telle eſt la liſte des affreux *ſymptomes* qui accompagnent cette terrible Maladie, quand elle eſt une fois confirmée ou invétérée. A la vérité, on les rencontre rarement tous chez la même perſonne, ou en même-temps. Cependant il y en a toujours, en général, un aſſez grand nombre, pour que le malade ſoit fondé à en prendre de juſtes alarmes. Or, dès qu'il a lieu de ſoupçonner que le *virus* eſt paſſé dans le *ſang*, il ne peut trop ſe preſſer de travailler à l'expulſer; ſans quoi il s'expoſeroit aux conſéquences les plus terribles.

(La *vérole* eſt plus ou moins à craindre, relativement à ſon ancienneté, au nombre des *ſymptomes* qui l'accompagnent, à la nature des parties léſées & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & ſans incommodité : rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette Maladie ne ſe manifeſte qu'après vingt ou trente ans : il eſt aiſé de juger qu'elle eſt alors très-rebelle.

On la guérit très-difficilement, lorſqu'elle ſe

rencontre avec le *ſcorbut*, ou les *écrouelles*; lorſqu'elle eſt invétérée, ou que les déſordres qui arrivent aux *viſceres*, ont fait un certain progrès. Elle eſt plus à craindre, dans les enfants & les vieillards. Les femmes n'en ſont gueres incommodées tant qu'elles ſont *réglées*; mais le temps où elles ceſſent de *voir*, eſt le commencement de leurs ſouffrances. La *vérole* négligée ſe termine ſouvent par l'*hydropiſie* ou le *maraſme*.)

Article II.

Traitement de la Vérole confirmée.

Le ſpécifique de la verole eſt le mercure.

Le ſeul *remede* connu, juſqu'à préſent, en Europe, pour guérir, avec certitude, cette Maladie, eſt le *mercure*, qu'on emploie ſous un grand nombre de formes, ſuivies preſque toutes d'un égal ſuccès.

Il guérit plus ſurement ſans exciter de ſalivation.

Autrefois on regardoit comme impoſſible de guérir la *vérole confirmée* ſans la *ſalivation*. Cependant cette méthode eſt, en général, aſſez peu ſuivie aujourd'hui, & l'on trouve que le *mercure* eſt auſſi efficace, qu'il l'eſt même davantage, pour déraciner le *virus*, quand il eſt adminiſtré de maniere à ne point ſortir par les *glandes ſalivaires*. (Voyez ci-devant notes 5 & 7 de ce Chapitre.)

La préparation la plus ſimple doit être preférée.

Chaque ſiecle, chaque Auteur a vanté ſes préparations de *mercure* pour guérir la *vérole*; mais on a enfin reconnu que les formes les plus ſimples ſous leſquelles on l'introduit dans le corps, réuſſiſſent, en général, tout auſſi-bien que les préparations *chymiques* les plus recherchées. Ainſi les *pilules mercurielles*, ou un *onguent* préparé en triturant du *mercure pur*, c'eſt-à-dire, *révivifié du cinabre* avec de la *graiſſe*, de la *réſine* ou du *mucila-*

ge, (Voyez ci-devant pag. 22 & ſuivantes de ce Volume,) guériſſent les *ſymptomes vénérieus* les plus opiniâtres, ſi on en continue l'uſage pendant un temps ſuffiſant, à moins que la *conſtitution* ne ſoit tellement altérée, que la guériſon en ſoit impoſſible.

(Quand la *Maladie vénérienne* n'eſt pas conſidérable; quand elle eſt récente, & qu'il n'y a pas de complication, une ſeule méthode ſuffit communément pour la guérir. Il ne faut pas même les multiplier légérement, ni inutilement. L'eſſentiel eſt de faire un bon choix, & de le régler ſur le caractere de la Maladie; ſur la gravité des *ſymptomes;* ſur le *tempérament* du malade, & ſur l'effet preſſenti de la préparation *mercurielle* qu'on doit employer.

Il ne faut pas multiplier les méthodes.

Le *mercure inſoluble*, ou les *pilules mercurielles*, priſes intérieurement, & l'*onguent mercuriel*, employé en *frictions*, peuvent donc, chacun à part, guérir, & guériſſent en effet aſſez ſouvent, une *vérole* confirmée. Mais comme ils ne peuvent pas toujours la guérir, il eſt important de ſpécifier les circonſtances où l'on peut compter ſur l'action iſolée de chacun de ces *remedes :* c'eſt ce que nous allons faire connoître dans l'Expoſé des méthodes ſuivantes.

Exposé des principales méthodes de traiter la Maladie vénérienne.

Méthode d'adminiſtrer le mercure inſoluble, ou *les pilules mercurielles.*

On doit donner la préférence au *mercure inſoluble*, c'eſt-à-dire, aux *pilules mercurielles*, ſur toute autre préparation de *mercure ſoluble*, » quand, » dit M. de Horne, Ouvrage cité note 2 de ce

Symptomes qui indiquent cette méthode. » Chapitre, il y a des humeurs épaissies & engorgées, qui obstruent les *glandes* & les *visceres*, » qui en alterent la texture & l'organisation : il » faut alors des forces, principalement dirigées vers » les *solides*, & qui, en stimulant la *fibre* & augmentant son ressort, en multiplient les vibrations, & produisent graduellement une action » pressante sur les humeurs, qu'on cherche d'ailleurs à diviser, & à rendre évacuables par les » boissons.

» C'est vainement qu'on insisteroit, dans ce cas, » sur des moyens plus doux : ils seroient, par cela » même, insuffisants, & il en résulteroit à la fin » l'inertie de la *fibre*, pour avoir négligé de la » stimuler à temps, & successivement l'*oblitération* » des *vaisseaux* entrepris : ce qui s'opposeroit au » parfait rétablissement des *fonctions* lésées, & laisseroit souvent l'*organe* dans un état de dégradation vraiment insurmontable.

» C'est dans ces circonstances que les *pilules de* » *Keyser*, dont on a tant abusé d'ailleurs; les *pilules de Belloste*; la *panacée*, le *mercure doux*, » & les autres préparations de *mercure insoluble*, » multipliées à l'infini, mais dont l'action *fondante* » est à peu près la même, doivent être employées » de préférence, & qu'elles produisent souvent un » effet, qu'on attendroit vainement des autres méthodes. »

Remedes préparatifs; saignée, décoction de salsepareille, purgatifs & bains.

Avant que d'administrer les *pilules mercurielles*, (Voyez ce mot à la Table,) ou toute autre préparation de *mercure insoluble*, on saignera le malade, s'il y a des *symptomes* qui indiquent la *saignée*; on lui prescrira une *décoction de salsepareille*, dont il prendra une pinte par jour; on le purgera une couple de fois, comme il est pres-

crit pag. 12 de ce Volume, & il prendra quelques *bains*, s'il en a la commodité.

Enſuite on lui preſcrira ſix grains de *pilules mercurielles* le matin, & ſix grains le ſoir : on augmentera progreſſivement juſqu'à dix-huit grains le matin, & autant le ſoir. Dès que les gencives commenceront à ſe gonfler, on interrompra, & on purgera avec ſix ou huit *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloſte*, plus ou moins, ſelon que le malade eſt, plus ou moins, facile à émouvoir.

Doſes des pilules mercurielles.

Circonſtance qui demande de purger. Pilules mercurielles purgatives.

Le lendemain on reprendra les *pilules mercurielles fondantes*, à la même doſe de trois, matin & ſoir; & on continuera ainſi, en purgeant avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloſte*, tous les huit ou dix jours, juſqu'à la diſparition de tous les *ſymptomes*, & une quinzaine de jours par-delà. On terminera ce traitement par deux *purgations*, avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloſte*.

On ne ceſſe ces remedes que quinze jours après la parfaite gueriſon.

Pendant le traitement, le malade boira tous les jours une pinte de *décoction de ſalſepareille*, & il ſuivra exactement le *régime* preſcrit ci-devant, (pag. 9 & 24 de ce Volume.)

Salſepareille pendant tout le traitement. Régime.

Cette méthode réuſſit aſſez conſtamment ſeule, lorſqu'elle eſt employée dans les circonſtances ſpécifiées ci-deſſus. Cependant le *tempérament* des malades de cette claſſe, & le caractere des *ſymptomes* qu'ils préſentent, ſont de nature à exiger ſouvent le ſecours de quelques *antiſcorbutiques* : auſſi les aſſocie-t-on, avec beaucoup de ſuccès, à cette méthode. On donne les *ſucs antiſcorbutiques*, depuis deux juſqu'à quatre onces par jour, ſelon qu'ils ſont plus ou moins indiqués.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'aſſocier à cette méthode les antiſcorbutiques.

Doſe.

Mais lorſqu'il s'agit de rétablir les *fonctions* lé-

Cas où

cette méthode ne suffit pas. sées, & de prévenir la destruction des *organes*, le *mercure insoluble* ne suffit pas; il faut l'associer à d'autres préparations *mercurielles*.

Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec le sublimé corrosif.

Symptomes qui exigent cette association. Ainsi, quand il est nécessaire de donner aux *fibres* relâchées le ressort dont elles ont besoin pour se débarrasser des *fluides* qui les surchargent & les oppriment; de diviser & d'évacuer en même-temps les humeurs croupissantes qui s'opposent au desséchement des anciennes *gonorrhees*, ou à la *cicatrisation* des vieux *ulceres*; lorsque les *chancres* de vieille date exigent un *spécifique* très-énergique, qui les déterge, les vivifie, pour ainsi dire, & un *fondant* qui en résolve les bords, & qui, par des évacuations répétées, détourne les humeurs qui s'y portent, comme à un *cautere* naturel, on trouve ces avantages réunis dans l'action combinée des *pilules mercurielles* & du *sublimé corrosif*, qu'on administrera de la maniere suivante.

Préparation. Après avoir préparé le malade, comme nous l'avons dit page précédente, on commence par donner le *sublimé corrosif*, à la dose d'un quart de grain, dissous dans une pinte de *décoction de salsepareille*, par jour. On le continue, à cette dose, pendant huit jours : on le donne ensuite à un demi-grain, dissous dans la même quantité de *tisane*, pendant huit autres jours; enfin on en vient à trois quarts de grain, qu'on continue jusqu'à la disparition des *symptomes*, s'il ne fatigue pas trop le malade.

Dose du sublimé par jour : quart de grain.

Demi-grain.

Trois quarts de grain.

Pendant qu'il prend tous les jours la dose de *sublimé corrosif* que nous venons de prescrire, on lui donne également tous les jours, à compter du

cinquieme ou ſixieme jour de l'uſage du *ſublimé*, ſix grains de *pilules mercurielles*, qu'on peut augmenter graduellement juſqu'à douze : on purge tous les huit jours avec des *pilules mercurielles purgatives*, ou de *Belloſte*, à la doſe preſcrite ci-deſſus, page 59 de ce Volume ; & ce jour de *purgation*, le malade ne prend, ni *ſublimé*, ni *pilules mercurielles fondantes*. Doſes des pilules mercurielles. Purgatifs.

Le *régime* qu'il faut ſuivre pendant ce traitement, eſt le même que celui indiqué dans la méthode précédente ; & quinze jours après que tous les *ſymptomes* ſont diſparus, on purge une couple de fois le malade comme nous l'avons dit ci-devant. Régime.

Méthode d'adminiſtrer le mercure inſoluble, conjointement avec les lavements antivénériens.

Si l'*eſtomac* du malade & d'autres circonſtances, s'oppoſent à l'adminiſtration du *ſublimé corroſif*, comme on l'obſerve aſſez fréquemment, & comme nous le dirons à la *Méthode d'adminiſtrer le ſublimé corroſif*, il faut, avec les *pilules mercurielles fondantes*, donner des *lavements antivénériens*, qui étant compoſés d'une préparation *mercurielle* d'une ſolubilité exacte, ont la plus grande analogie avec la *diſſolution de ſublimé corroſif*. On preſcrira ces *remedes* combinés, de la maniere ſuivante. Circonſtances qui demandent qu'on préfere les lavements antivénériens au ſublimé corroſif.

On commence le traitement par la préparation indiquée plus haut : enſuite on adminiſtre deux *lavements antivénériens* par jour, (Voyez ci-après la *Méthode d'adminiſtrer les lavements antivénériens*,) & on continue la même quantité de ces *lavements* tous les jours juſques quinze jours après la ceſſation de tous les *ſymptomes*. Pendant l'uſage de ces *lavements*, le malade prend de ſix à douze grains de *pilules mercurielles* matin & ſoir, & on Préparation. Deux lavements antivénériens par jour. Doſe des pilules mercurielles.

Purgatifs. le purge tous les huit jours avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou de *Bellofte*, comme il a été dit ci-deffus. Même *régime* pendant le traitement; même nombre de *purgations*, lorfqu'il eft achevé, que dans la méthode précédente.

Régime.

Cette méthode combinee ne remplit pas toujours toutes les indications.

Cependant lorfque le *virus venérien* eft compliqué, lorfqu'il eft très-ancien, &, pour ainfi dire, identifié avec le fujet; lorfque plufieurs parries du corps en font en même-temps, quoique diverfement, affectées relativement à leurs *fonctions*, & que le mal eft à fon comble, il eft bien difficile de remplir toutes les *indications* avec ces méthodes, même combinées. Il arrive affez fouvent que le *mal vénérien*, qui a réfifté à une ou plufieurs préparations de *mercure*, fe guérit par l'application de quelques autres, quoiqu'on ne puiffe toujours en rendre une raifon fatisfaifante. C'eft, dit M. de Horne, que, dans certains cas, il faut quelquefois les éprouver les unes après les autres, en en réglant toutefois rationnellement l'application fuivant le befoin & d'après leur action connue : ce qui, en multipliant les différentes combinaifons de ce *remede*, ne peut qu'offrir de nouveaux réfultats plus avantageux, & augmenter conféquemment les reffources de l'art de guérir.

Pourquoi?

Il ne faut donc méprifer, ni rejetter aucune méthode; mais en ne les appréciant que d'après l'analyfe, il faut favoir les ranger dans leur claffe, & ne les juger enfuite définitivement que d'après leurs effets.

Il faut quelquefois placer quelques frictions ou fumigations;

Si donc, vers le milieu du traitement dirigé d'après l'une ou l'autre des méthodes combinées, dont nous venons de parler, on n'apperçoit que peu ou point de diminution dans les accidents, il faut favoir placer à propos quelques *frictions* &

quelques *fumigations* locales. Il eſt impoſſible de déterminer le nombre de fois qu'il faut employer ces *remedes*. Comme ils ne ſont que ſecondaires, dans ces méthodes, l'intenſité & la gravité des *ſymptomes* doivent être les ſeuls guides du Médecin. En quelle quantité.

Nous allons voir, dans la méthode ſuivante, la maniere d'adminiſtrer les *frictions* : nous parlerons enſuite de la *Méthode des fumigations*.

Méthode d'adminiſtrer le mercure par le moyen des frictions.

TOUTES les fois que le *virus vénérien* eſt récent, qu'il occupe encore le *tiſſu cellulaire* de la *peau*, ou qu'il s'eſt arrêté aux *chairs* & aux *glandes*, & qu'il n'a produit d'ailleurs aucune *inflammation* urgente, les *frictions mercurielles*, employées avec prudence & précaution, deviennent un moyen ſuffiſant de guériſon, parce que le *mercure*, introduit à l'*organe* de la *peau*, par cette méthode, exerce alors une action prompte & naturellement dirigée ſur le *virus*, pour ainſi dire, concentré dans ſes parties. Son action, dans ce cas, eſt ſouvent auſſi ſure & auſſi complete qu'on peut le deſirer. Symptomes qui indiquent cette méthode;

Il eſt même des circonſtances où cette méthode ſembleroit mériter la préférence ſur quelques autres : c'eſt quand les principaux *organes* de la vie & de la ſanté ſont notablement léſés; ou quand, à raiſon de leur texture, de leur délicateſſe & de leur configuration, on a lieu de craindre cette léſion. Qui demandent qu'on la préfere à toute autre.

Mais pour préférer, dans ce cas, les *frictions* à toute autre méthode, il faut que la *peau* ne ſoit point ſuſceptible d'*éréſipelle*, ni d'une aſtriction opiniâtre, que les *bains* même ne puiſſent vaincre. (Voyez ci-devant note 7 de ce Chap.) Il faut en outre qu'il n'y ait point, ou qu'il y ait peu d'écou- Qualités de la peau néceſſaires à l'adminiſtration des frictions.

Elles ne conviennent pas lorſqu'il y a écoulement gonorrhoïque. Pourquoi?

lement *gonorrhoïque :* car il eſt prouvé que le *mercure*, employé en *frictions*, engorge & relâche étonnamment les *vaiſſeaux lymphatiques*, qu'il les rend bâillants, & qu'il leur fait perdre preſque tout leur reſſort : ce qui rend ces ſortes d'écoulements quelquefois incurables, ſur-tout ſi on n'adminiſtre les *frictions*, comme on le fait communément, qu'à la fin du traitement des *gonorrhées*.

Préparation, Saignée, bains, purgatifs.

Lors donc que toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour faire eſpérer le ſuccès de la méthode iſolée des *frictions*, on commence par ſaigner le malade, ſi les *ſymptomes* l'exigent; par lui preſcrire deux *bains* par jour, un le ſoir & l'autre le matin, juſqu'à concurrence d'une vingtaine, plus ou moins, ſelon le caractere connu de la *peau*, & par lui faire prendre une ou deux *purgations*, telles que celles preſcrites ci-devant page 12 de ce Volume.

Doſe d'onguent mercuriel pour chaque friction.

Enſuite on adminiſtre la premiere *friction*, à la doſe de deux gros d'*onguent mercuriel* bien préparé, à parties égales de *mercure* & de graiſſe. (Voyez ci-devant pag. 22 de ce Volume.) Le ſurlendemain, on donne la ſeconde *friction*, & on continue ainſi en mettant un jour d'intervalle entre chaque *friction*. La premiere *friction* ſe donne à la cheville d'un pied; la ſeconde à la cheville de l'autre pied; la troiſieme depuis la cheville juſqu'au gras de la jambe; la quatrieme à la même place de l'autre jambe; la cinquieme depuis le gras de la jambe juſqu'au genou, &c., ainſi de ſuite, en montant par gradation le long des cuiſſes, des feſſes, des lombes, du dos, des épaules, & en paſſant alternativement d'un côté à l'autre.

Parties qui doivent recevoir les frictions, & ordre dans lequel il faut les donner.

On n'en fait, ni ſur

Lorſque toutes ces parties ont reçu ſucceſſivement une *friction*, & que le malade n'eſt pas guéri, on recommence

recommence par les chevilles, & on suit la même marche. On évitera de faire des *frictions* sur la *poitrine* & sur le *ventre*. la poitrine, ni sur le ventre.

Quand les *symptomes*, quoique récents, sont graves, on augmente la dose de l'*onguent* jusqu'à trois & même jusqu'à quatre gros, après avoir toutefois fait les premieres *frictions* avec deux gros seulement. Quand il faut augmenter la dose de l'onguent.

Dès que la bouche commence à s'échauffer, on interrompt les *frictions*, & on purge; on reprend ensuite les *frictions* comme il vient d'être prescrit. Si, malgré la *purgation*, le *mercure* affecte encore la bouche, il faut éloigner les *frictions* d'un jour, & en mettre deux d'intervalle. Si ce moyen ne réussit pas, il faut diminuer la quantité d'*onguent mercuriel* à chaque *friction*, & la réduire à un gros, si ce n'est qu'à cette quantité qu'on peut obtenir la cessation des accidents de la bouche. Mais lorsqu'à cette derniere dose ces accidents persistent, il faut passer à une autre méthode, & choisir celle qui est la plus appropriée aux circonstances. (Voyez chacune des *Méthodes* de cet *exposé*.) Maniere de diriger les frictions, lorsque le mercure porte à la bouche.

Pendant ce traitement, le malade prendra tous les jours une pinte de *décoction de salsepareille*; il ne sortira point à l'*air*, mais restera dans son appartement, tenu modérément chaud. Il ne changera, ni de caleçons, ni de bas tout le temps du traitement, qu'on ne cessera qu'une quinzaine de jours après que tous les *symptomes* seront dissipés. Alors on purgera une ou deux fois. Décoction de salsepareille Comment le malade doit se conduire pendant le traitement.

Le malade suivra d'ailleurs le *régime* prescrit ci-devant page 24 de ce Volume. Régime.

Mais comme il est rare, pour peu que la Maladie soit compliquée, de la voir céder aux seules *frictions*, il faut, le plus souvent, leur associer une

autre méthode; & de toutes les préparations *mercurielles*, il n'y en a guere dont la combinaison soit plus heureuse & plus universellement pratiquée que celle du *sublimé corrosif*, avec les *frictions mercurielles :* cette méthode combinée est celle qu'on appelle à Paris *mixte*.

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, combinées avec le sublimé corrosif.

Symptomes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes.

La *méthode mixte* convient sur-tout, lorsqu'aux autres *symptomes vénériens* se joignent des *ulceres*, des *pustules*, des *éruptions dartreuses*, des écoulements *virulents*, &c.

Préparation.

Dans ces cas, après avoir saigné le malade, si la *saignée* est indiquée, l'avoir purgé, lui avoir fait prendre quelques *bains* & des *boissons émollientes*, on lui fait donner par jour un quart de grain de *sublimé corrosif*, & on augmente par gradation, comme nous l'avons dit ci-devant, *Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec le sublimé corrosif*. (Voyez pag. 60 de ce Vol.)

Dose du sublimé;

Dose de l'onguent mercuriel.

Le lendemain, on lui administre une *friction*, du poids d'un gros, d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié. On réitere cette *friction* tous les quatre ou cinq jours, plus ou moins promptement, selon l'intensité de la Maladie, & les progrès des *remedes*.

S'il survient la salivation, on suspend les *frictions* & le *sublimé*, & on purge : on reprend quand elle est cessée. Quinze jours après que tous les *symptomes* ont disparu, on purge.

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les lavements antivénériens.

Si la *solution du sublimé corrosif*, jointe aux *frictions mercurielles*, en facilite & en assure le succès;

ſi le *mercure*, appliqué à la *peau* ſous cette forme, a quelquefois beſoin d'un véhicule, pour en déterminer & en accélérer l'action, les *lavements antivénériens*, dont la baſe eſt un *mercure* exactement *ſoluble*, doivent remplir le même objet dans les mêmes circonſtances. Ils méritent même d'être employés de préférence, quand l'*eſtomac*, fatigué ou révolté, par quelque cauſe que ce ſoit, ne peut ſupporter la premiere impreſſion du *ſublimé*.

Cas qui demande néceſſairement cette méthode combinée.

Mais il eſt des cas où les *lavements antivénériens*, joints aux *frictions mercurielles*, produiſent des effets encore plus ſurs & plus marqués, & ne peuvent être que difficilement remplacés par une autre méthode : c'eſt quand aux *ſymptomes vénériens* ordinaires, ſe joignent d'anciennes *gonorrhées*, qui ont réſiſté à tous les *remedes*, ou qui, ayant été traitées peu méthodiquement, ſe ſont aigries, & préſentent des complications de *tenſion* & de relâchement qui contrarient la cure, & qui ſont difficiles à ſurmonter. Les *lavements antivénériens* faiſant, en ce cas, l'office d'un *bain* légérement *vulnéraire & tonique*, dirigé ſur le mal même, agiſſent avec une ſupériorité marquée, & portent une impreſſion déciſive ſur tous les *organes* entrepris : d'où réſulte preſque toujours une *criſe* complete & ſalutaire, produite par une ample évacuation de l'humeur *gonorrhoïque*, & le reſſerrement proportionnel & ſucceſſif des *fibres* relâchées & diſtendues par l'excédance de cette humeur; de ſorte que pour produire ce ſecond effet, on n'a preſque jamais beſoin d'*aſtringents*, ſi dangereux à employer, lors même qu'ils ſont néceſſaires.

Maniere dont operent les lavements antivénériens.

Les *frictions* concourent, avec les *lavements antivénériens*, à la deſtruction totale du *virus*, & elles l'aſſurent encore plus poſitivement : de ſorte qu'on

peut dire que de la combinaiſon de ces deux *remedes*, il réſulte ſouvent un effet qu'on n'auroit pu ſe promettre auſſi complétement d'un ſeul.

Préparation. Doſe des lavements antivénériens,

Après avoir préparé le malade, comme pour les méthodes précédentes, on lui fait donner par jour deux *lavements antivénériens*, un le matin & l'autre le ſoir. (Voyez ci-après la *Méthode d'adminiſtrer le mercure, par le moyen des lavements antivénériens*, pag. 72 de ce Vol.) Le troiſieme ou quatrieme jour, on lui fait adminiſtrer une *friction* d'un ou deux gros d'*onguent mercuriel*, ſelon l'intenſité des *ſymptomes*, & on réitere cette *friction* tous les trois ou quatre jours, ſans interrompre les *lavements antivénériens*, à deux par jour.

De l'onguent mercuriel.

S'il ſurvient la *ſalivation*, on interrompt les deux eſpeces de *remedes*, & l'on purge. On les reprend enſuite, & on continue juſques quinze jours après la diſparition de tous les *ſymptomes*. Le malade prend, pendant tout ce traitement, une pinte de *décoction de ſalſepareille*, & ſuit le *régime* preſcrit pag. 24 de ce Volume.

Salſepareille.

Méthode d'adminiſtrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations.

Symptomes qui indiquent la combinaiſon de ces deux méthodes.

Quant à tous les *ſymptomes vénériens* qui exigent l'adminiſtration des *frictions mercurielles*, ſe joignent des *puſtules* ſuppurantes parſemées ſur la *peau*, qui rendent cette eſpece de *remede* difficile à employer, ou des *ulceres* rongeants & rebelles, qui ne cedent, ni à ce premier *remede*, ni à aucun panſement méthodique, les *fumigations locales* en produiſent alors la déterſion & la cicatriſation; &, loin de contredire l'effet des *frictions*, elles l'aſſurent au contraire, & le rendent plus complet.

Préparation.

Après avoir preſcrit au malade une *ſaignée*, ſi

elle eſt indiquée, quelques *bains* & une *purgation*, on commence par lui faire donner une *friction* de deux gros d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié; le lendemain on lui donne une *fumigation* d'un gros de *mercure doux*, qu'on dirige principalement ſur les parties attaquées de *puſtules* & d'*ulceres*. (Voyez ci-deſſous la *Méthode d'adminiſtrer les fumigations.*)

Doſe de l'onguent mercuriel; Du mercure doux en fumigation.

Le troiſieme jour, on donne une ſeconde *friction*, & le jour d'après une ſeconde *fumigation*. Cette marche ne doit point être ſuivie à la rigueur: il eſt quelquefois néceſſaire de donner pluſieurs jours de ſuite les *fumigations*, ſelon qu'il eſt néceſſaire de pénétrer, de déterger & de cicatriſer; ou de les ſuſpendre, relativement aux effets qu'elles produiſent. Ce ſont les *ſymptomes* dominants & les circonſtances qui doivent ſervir de guide.

Dès que la *ſalivation* ſe manifeſte, on interrompt ces *remedes mercuriels*, & l'on purge. Quand elle eſt calmée, on les reprend, & on les continue juſques quinze jours après la diſparition entiere de tous les accidents.

Pendant tout le traitement, le malade ſuit le *régime* preſcrit page 24 de ce Volume, & il boit chaque jour une pinte de *décoction de ſalſepareille.*

Régime. Salſepareille.

Méthode d'adminiſtrer le mercure par le moyen des fumigations ſeules.

Lorsque le corps eſt parſemé de *puſtules* ou de *dartres* ſuppurantes; qu'il exiſte d'anciens *écoulements gonorrhoïques*, ou des *ulceres* interminables aux parties de la génération & à l'*anus*, les *fumigations* deviennent néceſſaires, parce que le *mercure*, ſous cette forme, eſt plus pénétrant, plus

Symptomes qui demandent la methode des fumigations;

deſſicatif, & qu'il procure plus ſurement la déterſion & la *cicatriſation* des *ulceres*.

Qui la contr'indiquent.

Cependant, comme employé de cette maniere, le *mercure* exerce une action *tonique*, & en quelque façon *aſtringente*, il faut éviter de preſcrire les *fumigations* toutes les fois qu'il y a *phlogoſe*, *inflammation*, ſenſibilité, douleur, ou diſpoſition au *carcinome*. Il faut également s'en abſtenir, quand le malade a la *poitrine* délicate, qu'il eſt attaqué d'un *aſthme ſec & convulſif*, qu'il eſt menacé, ſi c'eſt une femme, d'un *ulcere* à la *matrice;* quand le malade eſt d'un *tempérament* trop ſec & amaigri par la Maladie.

Les fumigations ſont générales ou locales. Maniere d'administrer les générales;

Les *fumigations mercurielles* ſont *générales* ou *locales*. Les *fumigations générales* s'adminiſtrent au moyen de la *Chaiſe fumigatoire*, imaginée par M. LA LOUETTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui l'on doit d'avoir perfectionné cette méthode, jusqu'à lui d'un ſuccès peu sûr, d'un effet preſque toujours dangereux, & en conſéquence proſcrite. Mais, indépendamment de cette machine, dont nous donnerons la deſcription à la Table, au mot *Chaiſe fumigatoire*, & qui en garantiſſant la tête, épargne aux yeux & aux *dents* l'impreſſion vive que peut faire ſur ces *organes* la *fumigation mercurielle*, la *préparation mercurielle* qu'il preſcrit, rend ces *fumigations* très-utiles. Cette méthode eſt donc un moyen de plus pour concourir à la deſtruction du *virus vénérien*, & il faut bien ſe garder de le négliger.

Celles qui ſont locales.

Les *fumigations locales* s'adminiſtrent avec un entonnoir, qu'on dirige ſur les parties que l'on ſoumet au *mercure* employé ſous cette forme. Ces *fumigations locales* ſont un moyen ſecondaire &

même indiſpenſable dans bien des circonſtances, pour parvenir à une guériſon radicale. (Voyez ci-deſſus la *Méthode d'adminiſtrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations*, page 68 de ce Volume.)

Préparation.

On commence par ſaigner le malade, ſi la *ſaignée* eſt indiquée; on lui preſcrit quelques *bains*, & on le purge. Enſuite on expoſe tout le corps à la vapeur d'un gros de *cinabre artificiel* ou de *mercure doux*. On obſervera de n'employer jamais le *cinabre naturel*, parce que la doſe de *mercure*, que contient ce dernier, peut varier, au lieu qu'on eſt certain de la quantité préciſe qui eſt contenue dans l'*artificiel*. On eſt d'ailleurs plus raſſuré ſur la qualité même du *mercure* employé dans l'*artificiel*, puiſqu'avant d'en former le *cinabre*, il eſt poſſible & facile de le purifier de tous les corps étrangers auxquels il peut être uni, en ſortant de la mine. Mais nous conſeillons de préférer, autant qu'il ſera poſſible, le *mercure doux* au *cinabre*, même *artificiel*; l'effet en eſt plus aſſuré & plus prompt (9).

Doſe du cinabre ou du mercure doux.

Le cinabre artificiel eſt préférable au naturel. Pourquoi?

Mais on doit encore lui préférer le mercure doux.

Le ſurlendemain on donne la ſeconde *fumigation* à la même doſe, & on continue ainſi de deux en deux jours, pendant deux ou trois ſemaines. Alors on porte la doſe du *cinabre artificiel*, ou du *mercure doux*, à un gros & demi; & en mettant un jour

(9) Il ſeroit encore plus sûr d'employer les préparations *mercurielles* de M. LA LOUETTE, décrites dans ſa *nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes, par la fumigation*, &c., publiée par ordre du Roi, à Paris, chez Mérigot, l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, 1776. M. LA LOUETTE prévient qu'il en a donné les procédés à M. ROUELLE, célebre Apothicaire, rue Jacob, chez lequel on trouve ces *remedes* tout préparés.

d'intervalle entre chaque *fumigation*, on ne les cesse que quinze jours après l'entiere disparition de tous les *symptomes*.

Circonstances qui indiquent les fumigations locales.

Il est souvent nécessaire d'employer les *fumigations locales*, conjointement avec les *générales*, sur-tout dans les cas d'*ulceres* & d'écoulements opiniâtres. Alors on dirige la vapeur d'un gros de *mercure doux* sur la partie même, au moyen d'un entonnoir. On administre cette *fumigation*, le soir de la *fumigation générale*, ou le lendemain.

Régime. Salsepareille.

Pendant ce traitement, le malade suit le *régime* indiqué, page 24 de ce Volume, & il prend une pinte de *decoction de salsepareille* par jour.

Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens.

» La méthode d'introduire le *mercure* dans le » corps humain, par le moyen des *lavements*, est, » dit M. de Horne, assez récente, & on peut » dire qu'elle est très-ingénieuse. On la doit à » M. Royer, ancien Chirurgien-Aide-Major des » Camps & Armées, qui, dans un petit Ouvrage » qui a paru en 1764, & qu'on vient de réimprimer depuis peu, a détaillé assez amplement les » motifs qui l'ont porté à publier cette méthode.

Circonstances qui nécessitent la méthode des lavements antivénériens.

» Cette manière d'administrer le *mercure*, est préférable, toutes les fois qu'on a à traiter des personnes qui ont la poitrine foible & délicate; qui sont » sujettes aux *cardialgies*, aux maux d'*estomac*, aux » *vomissements*; ou qui ont une répugnance invincible pour les *remedes* internes, & qui ne peuvent être assujetties aux *frictions*, pour les causes » exposées plus haut. (Voyez la *Méthode d'administrer les frictions mercurielles*, pag. 65 de ce Vol.)

Symptomes

» On guérit, par le moyen des *lavements anti-*

» *vénériens*, les *chancres*, les *pustules*, les vieux » *ulceres*, les *poireaux* & autres excroissances du » même genre : la *carie*, les *exostoses* souvent ne » leur résistent pas, non plus que les douleurs & » les insomnies *vénériennes*. qu'on guérit par cette méthode.

» Cette méthode peut être regardée comme su- » périeure à toutes celles déja connues pour la gué- » rison des vieilles *gonorrhées*, &, à plus forte rai- » son, des récentes. On sait combien cette Mala- » die est ingrate à traiter, & combien elle est re- » belle, dans les femmes sur-tout : les *lavements* » *antivénériens* la terminent quelquefois d'une ma- » niere qui tient du prodige ; & ces succès, sou- » vent répétés, sont dus sur-tout à la maniere dont » ce *remede* est administré. Elle réussit sur-tout contre les gonorrhées.

» Il faut, en effet, le considérer comme un *spé-* » *cifique*, appliqué presque immédiatement sur le » mal même, qu'il pénetre aisément, prompte- » ment & sans aucune altération : c'est un *topique* » agissant ; c'est une espece de *bain* local, dont » l'effet se continue quelquefois pendant des heu- » res entieres, sans augmenter pour cela le relâ- » chement, tant à craindre dans cette Maladie ; & » s'il agit d'une maniere non équivoque comme » *spécifique*, il exerce presque aussi complétement » son action *tonique*, & même graduellement *as-* » *tringente*, sur des parties originairement engor- » gées, & quelquefois devenues relâchées jusqu'à » l'*atonie* complete. » Idée qu'il faut se faire des lavements antivénériens.

Mais pour que le *mercure*, qui fait la base des *lavements antivénériens*, produise tous ces effets, il faut que le malade puisse les garder un temps suffisant, sans quoi la résorbtion seroit imparfaite, ou ne seroit guere possible. Conditions nécessaires au succès de ces lavements.

Il est une autre condition également indispen-

ſable au ſuccès de ce *remede* ; c'eſt qu'il ne produiſe, ni *colique*, ni douleur vive, ni *hémorrhoïdes* enflammées : auſſi eſt-il moins convenable aux perſonnes qui ont les entrailles délicates, facilement irritables, & particuliérement aux *vaporeux*. Ceux qui, par une extrême ſenſibilité, ne peuvent garder un inſtant un *lavement* ordinaire, pourroient encore moins ſupporter l'effet de ceux-ci, qui doivent avoir néceſſairement une certaine activité.

Malades à qui ils ne conviennent pas.

Moyens d'en faciliter l'uſage : y ajouter des narcotiques, & les prendre froids.

Cependant on parvient quelquefois, malgré ces deux obſtacles, à donner avec ſuccès les *lavements antivénériens*, en y mêlant quelques *narcotiques*, qui, loin d'en diminuer, en aſſurent au contraire l'effet ; & cette addition eſt communément ſuffiſante pour prévenir le premier des inconvénients énoncés, & remédier au ſecond. Dans ces mêmes cas, il faut auſſi les prendre preſque froids.

Néceſſité de purger avant & pendant le traitement.

Pour recevoir avec plus de fruit les *lavements antivénériens*, il faut que le *canal inteſtinal* ſoit libre ; ce qui oblige preſque toujours à purger les malades avant de les commencer, & même à revenir quelquefois aux *purgations* dans le cours du traitement.

Caracteres extérieurs de la liqueur mercurielle qui compoſe ces lavements.

La liqueur *antivénérienne* qui entre dans la compoſition de ces *lavements*, eſt un *mercure* parfaitement *ſoluble*, & miſcible à toutes nos humeurs. Elle eſt rougeâtre, claire, d'une odeur nauſéabonde, dominée par celle du *camphre* ; mais la *recette* eſt encore un myſtere : il faut eſpérer que l'Auteur en enrichira un jour la *Matiere médicale*. La doſe de cette liqueur eſt depuis dix gros juſqu'à vingt, qu'on mêle exactement dans une *décoction* de graine de *lin*.

Doſe.

Préparation.

Lors donc que le malade a été préparé par la *ſaignée*, ſi elle eſt indiquée, & par une ou deux

purgations, qui ſont indiſpenſables, dans ce traitement, on lui fait adminiſtrer deux *lavements antivénériens* par jour, composés, comme nous venons de dire, d'une *décoction* de graine de *lin*, dans laquelle on mêle exactement dix gros de la liqueur *antivénérienne* de M. ROYER; & on continue tous les jours le même nombre de *lavements*, en augmentant par gradation la doſe de la liqueur, juſqu'à vingt gros. On ne ceſſe le traitement que quinze jours après la parfaite diſparition de tous les *ſymptomes*.

Deux lavements antivénériens par jour.

Pendant le traitement, le malade ſuit le même *régime* que pour les autres méthodes, & l'on purge lorſqu'on s'apperçoit de quelque ralentiſſement dans le progrès des *remedes;* ce qui indique que des matieres, ramaſſées dans le *canal inteſtinal*, s'oppoſent à l'effet des *lavements antivénériens*.

Régime & purgations.

Nous avons déja dit que ces *lavements* étoient des moyens ſecondaires très-avantageux qui concourent ſouvent avec les autres méthodes à la guériſon des *Maladies vénériennes* les plus graves & les plus compliquées. Nous n'indiquerons pas ici les circonſtances dans leſquelles cette combinaiſon eſt ſi utile. Nous les avons expoſées dans les méthodes précédentes. (Voyez la *Méthode d'adminiſtrer le mercure inſoluble* ou les *pilules mercurielles*, & la *Méthode des frictions*, pages 57 & 63 de ce Vol.)

Méthode d'adminiſtrer le mercure par le moyen des bains antivénériens.

NOUS devons cette méthode nouvelle & très-intéreſſante à M. BAUMÉ, célebre Apothicaire de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Loin de faire, comme tant d'autres, un myſtere de

la préparation *mercurielle*, qui lui a paru préférable à remplir, d'une maniere exacte & certaine, ses vues à ce sujet, il l'annonce au contraire avec la franchise & l'assurance qui conviennent à son désintéressement & à son savoir. C'est le *sublimé corrosif*, dissous d'abord à la dose d'un demi-grain dans chaque pinte d'eau, & porté ensuite successivement & suivant le besoin à une dose plus forte, qui forme toute la composition des *bains antivénériens*.

La liqueur des bains antivéneriens est le sublimé corrosif.

Circonstances où la méthode des bains antivénériens suffit seule pour guérir.

Quoique les *bains antivénériens* ne doivent être communément regardés que comme un moyen secondaire de guérir la *Maladie vénérienne*, cependant il est des cas où ils peuvent suffire, & même être quelquefois employés de préférence, sur-tout quand les autres méthodes ont été à peu près inutiles, ou quand l'*organe* de la *peau* est tellement entrepris & dégradé par le *virus*, qu'il est nécessaire de la soumettre à l'impression habituelle & continue des *bains*; alors on réunit l'avantage de remplir par un seul moyen cette premiere & indispensable *indication*; ensuite d'attaquer le *virus* par le *sel mercuriel* dissous dans les *bains*, d'énerver son action & de travailler à l'anéantir tout-à-fait.

Symptomes qui la rendent nécessaire.

Il est sur-tout une circonstance où les *bains antivénériens* sont très-recommandables; c'est quand des affections *nerveuses*, des accès répétés de *vapeurs* ou de *mélancolie*, se joignent à la *Maladie vénérienne*, la précedent ou la suivent, & la rendent conséquemment plus grave & plus difficile à guérir. On sait le danger des autres méthodes dans ces circonstances : la plupart sont même quelquefois impraticables. Les *bains antivénériens* au contraire peuvent toujours, dans ce cas, s'employer

avec succès, & apporter au moins quelque soulagement.

Nous allons transcrire l'observation que M. de Horne donne en preuve de l'utilité de cette méthode : elle est trop importante pour que nous la passions sous silence; elle servira d'ailleurs de guide dans l'administration des *bains antivénériens*.

Une femme, âgée de vingt-quatre ans, avoit éprouvé, depuis sa naissance, plusieurs incommodités qui se succédoient ou se répétoient très-fréquemment. Les principales étoient des *ophthalmies* presque habituelles & différentes éruptions de la *peau*. Depuis quatre ans sur-tout ce dernier vice n'avoit fait qu'augmenter, & son caractere n'a plus été équivoque. Observation.

Une *dartre* presque universelle, farineuse, écailleuse, blanche, quelquefois suppurante, en affoiblissant, en dénaturant toute la *peau*, cet *organe* si intéressant du tact, occasionnoit des *prurits*, des démangeaisons, & la défiguroit totalement.

Le *vice dartreux* répandu par-tout, & qui n'avoit pas épargné la propre racine des cheveux, avoit résisté jusqu'à ce jour à tous les *remedes :* & ce qui paroîtra encore plus étonnant, c'est que cette malade, qui n'avoit jamais habité avec aucun homme, & qui portoit les preuves physiques les moins équivoques de sa sagesse, éprouvoit un écoulement de même qualité que celui qui caractérisoit le *vice dartreux* répandu sur toute la superficie de son corps.

Comme on avoit lieu de soupçonner que c'étoit un vice héréditaire, puisqu'il ne pouvoit raisonnablement être imputé à cette malade, & qu'en tout état de cause, l'administration du *sublimé* ne pouvoit que produire un changement avantageux à son état, on la prépara à recevoir ce *remede* par

une *ſaignée*, une *purgation* & des *bains* ſimplement *émollients*. Elle commença à prendre le *ſublimé* le 20 Octobre 1776, avec la précaution de continuer les mêmes *bains* d'eau tiede, au moins tous les deux jours.

On lui donna d'abord un quart de grain de *ſublimé*, diſſous dans une pinte de *tiſane émolliente*, & pendant la journée, elle buvoit quelques verres de *petit lait*. Les 21, 22, 23 & 24, elle continua le même *remede* à la même doſe, & avec les mêmes précautions.

Le 25, on augmenta la doſe du *ſublimé*, qui fut portée à un demi-grain par jour; & elle y fut aſſujettie les ſix jours ſuivants, ſans qu'elle en éprouvât aucun inconvénient, & ſans qu'il en réſultât non plus aucun changement à la Maladie.

Le premier Novembre, elle prit les trois quarts d'un grain de *ſublimé* par jour, diſſous dans la même quantité de *tiſane*, & elle le continua à cette doſe juſqu'au 5, ſans aucune amélioration dans ſon état, & ſans qu'elle en fût aucunement incommodée : nulle douleur, nul *cours de ventre*, nulle *ſalivation :* aucune des *fonctions* ne fut altérée, & l'appétit ſur-tout ſe ſoutint comme dans la plus parfaite ſanté.

Le 6 Novembre, cette malade prit un grain de *ſublimé* par jour, diſſous dans une pinte de *tiſane ſudorifique*, & elle en continua l'uſage à la même doſe juſqu'au 20 Novembre, qu'on s'apperçut d'une légere diminution dans le *vice dartreux :* les démangeaiſons étoient auſſi affoiblies; quelques écailles commençoient même à tomber, & l'écoulement de la *vulve* étoit fort diminué.

Mais on fut alors obligé de quitter le *ſublimé corroſif*, dont la malade avoit déja pris vingt-quatre

grains, parce qu'il excitoit des *nausées* & des soulévements d'*estomac* qui en rendoient la boisson insupportable : on lui substitua les *bains antivénériens*, c'est-à-dire, qu'on changea l'administration du *remede*, sans le quitter pour cela.

Le 21 Novembre, elle prit les *bains antivénériens* à la dose indiquée par M. Baumé, c'est-à-dire, à un demi-grain de *sublimé corrosif*, dissous dans chaque pinte d'eau, ce qui faisoit une cinquantaine de grains de *sublimé* par chaque *bain* : elle y restoit deux heures entieres sans aucun inconvénient.

Dose de sublimé corrosif par chaque bain,

On augmenta journellement la dose du *sublimé*, & on la porta insensiblement jusqu'à cent grains : elle prenoit ces *bains* tous les deux jours, & alternativement de la *tisane sudorifique* légere.

Qu'on prend tous les deux jours.

Salsepareille.

Le 28 Novembre, les *dartres* écailleuses commençoient à tomber; celles qui suppuroient se desséchoient, & la *peau* se nettoyoit visiblement; l'écoulement *gonorrhoïque* étoit presque totalement tari.

Le 10 Décembre, la *peau* étoit presque totalement purgée du *vice dartreux*, quoiqu'elle fût encore, en quelques endroits, inégale & raboteuse; l'écoulement étoit tari.

Le 15, il ne paroissoit plus de *dartre*, & la *peau* étoit aussi unie qu'on pouvoit le désirer, & beaucoup plus qu'on n'auroit jamais osé l'espérer.

Le 17 Décembre, on cessa les *bains antivénériens*, qu'elle avoit pris au nombre de douze, & qui n'avoient occasionné aucune douleur, aucune espece d'irritation ; & aucune *évacuation* extraordinaire.

La malade fut purgée deux fois, après le traitement, avec les *pilules de Belloste*, & on lui con-

ſeilla de ſe purger avec cette médecine au moins tous les mois. Comme elle avoit négligé cette précaution, & vécu ſans aucun *régime*, ſes *dartres* reparurent un peu le printemps ſuivant : mais quelques pintes de *tiſane apéritive* & une *pommade* ſimple, ſuffirent alors pour les ſécher ; & depuis ce temps elles n'ont plus reparu, & la *peau* unie, blanche & douce, en paroît délivrée pour toujours. D'ailleurs la ſanté de cette femme eſt on ne peut pas meilleure.

On n'auroit oſé donner par la bouche, à cette malade, la quantité de *ſublimé corroſif* qui auroit été néceſſaire pour la guérir radicalement. Mais en ſoumettant toute la *peau* à l'impreſſion de ce *remede*, outre que le ſecours devenoit immédiat & plus ſûr, il en a été repompé ſuffiſamment, pour opérer la mutation & la deſtruction du *virus*, ſans que les *viſceres* aient pu en être affectés.

Il eſt peu de Maladies de ce genre, auſſi étendues & auſſi graves ; mais cet exemple ſuffit pour ſavoir ce qu'on peut attendre & ce qu'on doit eſpérer du *ſublimé* pris avec conſtance, & qui ne peut être adminiſtré en auſſi grande quantité qu'en *bains*) (10).

On ne peut fixer la quantité de mercure néceſſaire dans chaque méthode.

Il eſt impoſſible de fixer, & la quantité exacte des *remedes* employés dans chaque méthode, & le temps précis pendant lequel il faut les continuer, pour achever la cure. Ces circonſtances varieront toujours ſelon la *conſtitution* du malade,

(10) Le *ſublimé* réuſſit aſſez conſtamment dans les Maladies de la *peau*, & ſur-tout dans les affections *dartreuſes* ; mais il faut y joindre les *bains*, un *régime rafraîchiſſant*, le donner long-temps & à petite doſe. (M. de Horne, *ibid.* Tome I, pag. 268, note *a.*)

la ſaiſon de l'année, l'intenſité de la Maladie, ſon ancienneté, &c.

Mais quoiqu'il ſoit difficile en effet, & comme le célebre ASTRUC l'obſerve, de déterminer *à priori* la quantité préciſe de *mercure* qu'il faut donner pour opérer la guériſon complete de la *vérole*, cependant on peut le faire *à poſteriori*, d'après la diminution & la ceſſation des *ſymptomes*. Le même Auteur ajoute que dans les cas ordinaires, il ne faut pas employer moins de deux onces d'*onguent mercuriel* fort, lorſqu'on emploie la méthode des *frictions*, (Voyez ci-devant page 63 de ce Vol.) & que, dans les autres cas, il ne faut jamais en employer plus de trois ou quatre onces.

De toutes les préparations *chymiques* de *mercure*, tant vantées pour la guériſon de la *vérole*, nous ne parlerons que du *ſublimé corroſif*. L'illuſtre Baron VAN-SWIETEN mit cette préparation en pratique en Allemagne il y a déja nombre d'années, & bientôt le ſavant Docteur PRINGLES, qui étoit alors premier Médecin de l'armée Angloiſe, en introduiſit l'uſage en Angleterre.

Méthode d'adminiſtrer le mercure ſublimé corroſif.

LA compoſition de ce *remede* ſe fait comme il ſuit. Recette pour le donner ſous forme liquide;

Prenez de *ſublimé corroſif*, un grain;
d'*eau-de-vie de France*, ou
d'*eſprit de grain*, deux onces.

Faites diſſoudre le *ſublimé corroſif* dans cette quantité d'*eau-de-vie*, ou d'*eſprit de grain*.

On donne une cuillerée ordinaire de cette *ſolution*, ou la quantité d'une demi-once deux fois par jour, & on la continue juſqu'à ce que les *ſymptomes* ſoient entiérement diſparus. Quand l'*eſtomac* ne

En pilules. peut pas ſupporter ce *remede* ſous cette forme, on donne alors le *ſublimé corroſif* ſous la forme de *pilules*, préparées avec de la *conſerve de roſe.*

Il ne peut être donné qu'à très-petite doſe ; (Que l'on preſcrive le *ſublimé corroſif* en boiſſon ou en *pilules*, il ne faut jamais le donner, en commençant, qu'à une très-foible doſe, comme à un quart de grain, c'eſt-à-dire, une cuillerée de la

Dans une décoction de ſalſepareille, d'ichthyocole, ou de gomme arabique. *ſolution* ci-deſſus, mais une ſeule fois par jour, noyée dans une pinte de *décoction de ſalſepareille*, d'*ichthyocole* ou *colle de poiſſon*, ou de *gomme arabique.* Le malade ne prendra également qu'un quart de grain de *ſublimé corroſif*, enveloppé d'un peu de *conſerve de roſe*, lorſqu'il ſe déterminera, pour quelque cauſe que ce ſoit, en faveur des *pilules.*

On n'augmente la doſe du *ſublimé* que graduellement, & quand on voit que le corps n'éprouve aucun mal-aiſe, & qu'il eſt au contraire en meilleur état qu'avant d'avoir commencé. On peut la porter inſenſiblement, de quart de grain en quart de grain, juſqu'à un grain par jour; mais il n'eſt guere permis d'outre-paſſer cette doſe, que l'expérience a d'ailleurs prouvé être ſuffiſante, qui même n'eſt pas néceſſaire à tous, & qui ſeroit quelquefois trop forte pour pluſieurs.

Préparation, ſaignée, purgatif. Après donc avoir fait ſaigner le malade, ſi la *ſaignée* eſt néceſſaire, & l'avoir purgé, on commencera par lui donner un quart de grain de *ſu-*

Quart de grain de ſublimé ; *blimé corroſif*, diſſous dans une pinte de l'une ou l'autre des *tiſanes* ſpécifiées ci-deſſus, & il le continuera à cette doſe ſept à huit jours. Alors, ſi rien

Demi-grain ; ne s'y oppoſe, on le portera à un demi-grain par jour, & le malade prendra cette doſe encore ſept à huit jours ; enfin on l'augmentera juſqu'à trois

Trois quarts de grain. quarts de grain, que le malade continuera juſques quinze jours après la diſparition de tous les *ſymp-*

tomes. Le malade, pendant ce traitement, suivra le *régime* prescrit pag. 24 de ce Vol. Régime.

» Peu de Médecins nient à présent la vertu du » *sublimé corrosif* pour la guérison des *Maladies* » *vénériennes*; & il paroît démontré qu'il ne peut » produire aucun effet sinistre, quand il est sage- » ment administré. Mais on a tant abusé de la faci- » lité qu'on a trouvée à se procurer un *antidote* aussi » assuré que peu couteux; tant de personnes se sont » permis de l'employer, & d'y avoir recours sans » le connoître, qu'il a pu en résulter des inconvé- » nients, qu'un grand nombre de personnes, & » même quelques gens de l'art, ont l'injustice de re- » jetter sur ce *remede* même, tandis qu'on ne les doit » qu'à la mauvaise administration qu'on en a faite.

C'est à la mauvaise administration du sublimé, qu'on doit les malheurs qu'on lui attribue.

» Mais ceux qui connoissent la nature du *su-* » *blimé corrosif*, qui en ont bien étudié & suivi » les effets, ne l'ont jamais considéré comme un » *remede* qui convient indistinctement à tout le » monde, (& il n'y en a point de cette espece:) » ils ont, au contraire, mille fois répété, qu'il » falloit bien distinguer les circonstances où il étoit » indiqué, d'avec celles où il ne pouvoit être que » nuisible, & sur-tout calculer son action sur le » *tempérament* des malades auxquels on le desti- » noit. Guidés par ces principes, il n'est pas éton- » nant qu'ils n'aient jamais éprouvé de mauvais » effets du *sublimé corrosif* : il a toujours été entre » leurs mains, dans un grand nombre de circonstan- » ces, un moyen aussi sûr que facile de guérir la *Ma-* » *ladie vénérienne*. Ils ont même reconnu qu'il exis- » toit des cas particuliers où, sans le secours de ce » *remede*, la guérison étoit quelquefois impossible.

Il ne convient pas à tous les malades, ni dans toutes les circonstances chez le même malade.

» Mais quand on descend à la classe innombrable » de gens de tout état, qui, sans qualité, sans con-

» noiſſance, ſans précaution, ſans aucune diſtinc-
» tion d'âge, de ſexe & de *tempérament*, & ſans
» égard au caractere eſſentiel de la Maladie, don-
» nent indiſtinctement ce *remede* à tout le monde,
» on gémit d'un abus qui peut avoir ſouvent des
» ſuites fâcheuſes, & on voudroit peut-être que
» les vertus de ce *ſpécifique* fuſſent encore igno-
» rées. Il n'eſt pas, en effet, de bon citoyen qui,
» d'après ce dernier expoſé, qui n'eſt que trop vé-
» ritable, ne déſirât, peut-être, que le Gouverne-
» ment proſcrivît l'uſage interne du *ſublimé corro-*
» *ſif*. Mais s'il eſt démontré que ce *remede* eſt par
» lui-même très-bon, & que, bien adminiſtré, il
» n'a aucun inconvénient, tous les vœux alors ſe
» réuniſſent, pour qu'à une excluſion trop géné-
» rale, qui priveroit les Médecins d'un *remede* ſou-
» vent difficile à remplacer, on ſubſtitue les moyens
» d'en prévenir les abus.

» Tout doit céder à l'expérience, en médecine
» ſur-tout : c'eſt donc elle qu'il faut conſulter; c'eſt
» ce guide qu'il faut ſuivre, pour ſavoir ſi l'on doit
» rejetter le *ſublimé* de la pratique, ou l'admettre
» avec de juſtes & ſages reſtrictions.

La méthode du ſublimé eſt une des meilleures pour guérir les chancres, les puſtules, le phimoſis, les éruptions, les gonorrhées;

» Or ſi, par le raiſonnement, on eſt parvenu à
» ſavoir que le *ſublimé* ne convient & ne peut con-
» venir à toutes les eſpeces de *Maladies vénérien-*
» *nes*, l'expérience a appris que c'eſt un des meil-
» leurs *remedes* pour procurer la guériſon des *chan-*
» *cres*, des *puſtules*, des *phimoſis*, des *éruptions*
» *cutanées*, & que dans les *gonorrhées virulentes*,
» qui exigent preſque toujours, dès le commence-
» ment, l'uſage du *mercure*, on ne peut l'adminiſ-
» trer ſous une forme plus heureuſe & plus con-
» forme au traitement réfléchi de cette Maladie.

La carie

» Il agit puiſſamment dans les cas de *carie*, & il

» peut être regardé alors comme l'*antiſeptique* le plus avantageux & le mieux indiqué.

vénérienne, &c.

» Mais il n'a pas un ſuccès toujours auſſi certain, auſſi conſtant pour la *réſolution* des engorgements *lymphatiques*, ſur-tout s'ils ſont de vieille date. Les *bubons* & les excroiſſances fongueuſes de tout genre, & principalement les *exoſtoſes*, qui ont le même caractere, au moins dans leurs principes, ne cedent pas toujours également à ce *remede*, ſur-tout quand il eſt donné ſeul.

Elle ne réuſſit pas également contre les bubons, les excroiſſances fongueuſes, les exoſtoſes, &c.;

» Il eſt beaucoup d'autres cas, ſans doute, où il ne faut jamais employer le *ſublimé*, & dans leſquels il ſeroit au moins inutile, comme quand les engorgements ſont *inflammatoires* & déja trop avancés; quand les *obſtructions* ſont déja formées & ſenſibles; quand elles ont un caractere *ſquirrheux*, &, à plus forte raiſon, quand le *ſquirrhe* menace de devenir *carcinomateux*.

Contre les engorgements inflammatoires; les obſtructions ſquirrheuſes ou cancéreuſes;

» Quoiqu'il ſoit ſupérieurement indiqué pour procurer la déterſion & la *cicatriſation* des *ulceres*, il ne faut cependant le donner qu'avec circonſpection, &, pour ainſi dire, en tâtonnant, ſi les *ulceres* ſont trop étendus, trop profonds, ou s'ils occupent des parties trop intéreſſantes; & il eſt plus prudent de s'en abſtenir, s'il y a une *fievre lente* jointe à la *Maladie vénérienne*, qui faſſe ſoupçonner la léſion de quelques *viſceres*; ſi le *genre nerveux* eſt très-ſenſible & très-irritable; ſi le malade eſt ſujet à des *ſpaſmes*, & ſur-tout s'il éprouve des accès d'*épilepſie*.

Contre les ulceres profonds; dans le cas de fievre lente, d'irritabilité nerveuſe, de ſpaſme, d'épilepſie, &c.

» On ne peut également employer ſans riſque ce *remede*, quand il y a une diſpoſition au *vomiſſement*, ou un *vomiſſement* journalier; quand il y a des *hémorrhoïdes* douloureuſes & *enflammées*, ou quand la *vérole* eſt compliquée avec quelqu'au-

Dans les cas de vomiſſement, d'hémorrhoïdes & de complication de Maladie grave.

» tre Maladie grave, que le *ſublimé* ne feroit qu'au-
» gmenter. »

Il faut ſuſpendre le ſublimé dès qu'il ſe déclare une toux, une colique même legeres.

D'ailleurs, quand les *ſymptomes* décrits plus haut, & toutes les circonſtances dépendantes du malade, exigent l'adminiſtration du *ſublimé corroſif*, il faut en ſuſpendre l'uſage, dans quelque temps que ce ſoit du traitement, dès qu'il ſe déclare une *toux*, une *colique*, &c., quelque légeres qu'elles ſoient. Il faut lui ſubſtituer un *remede* plus doux, tels que les *lavements* ou les *bains antivénériens*, (Voyez ci-devant les *Méthodes d'adminiſtrer ces remedes*, pages 72 & 75 de ce Volume,) ou attendre, pour les reprendre, que le calme ſoit tout-à-fait rétabli.

Le ſublimé eſt un remede ſecondaire dans pluſieurs circonſtances.

Au reſte, il eſt des circonſtances où le *ſublimé corroſif* devient un *remede* ſecondaire très-important, & qu'il n'eſt pas permis de négliger. Nous les avons expoſés ci-devant. (Voyez *Méthodes d'adminiſtrer le mercure inſoluble & les frictions mercurielles, conjointement avec le ſublimé corroſif*, pages 60 & 66 de ce Volume.)

Méthode de traiter la Maladie vénérienne, par le moyen des ſudorifiques.

Les remedes ſudorifiques donnés conjointement avec le mercure, en accélerent les effets.

On a vanté pluſieurs racines, pluſieurs eſpeces de bois & d'écorces *ſudorifiques* pour la cure de la *vérole*; mais aucun d'eux n'a répondu, du moins ſelon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en étoit formée. Cependant, quoiqu'on ne puiſſe compter ſur aucune de ces plantes, lorſqu'on les emploie ſeules, pour la guériſon de cette Maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer, quand on les donne conjointement avec le *mercure*.

Circonſ-

(Les circonſtances où ces *remedes ſudorifiques*

ſont indiqués, ſont ſur-tout lorſque le *tempéra-ment* du malade eſt relâché, & dans les cas où l'on a quelque raiſon de craindre le relâchement produit par l'admiſſion du *mercure*. Ils ſont également néceſſaires toutes les fois qu'on aura à traiter des ſujets dont le *tempérament* eſt *phlegmatique* & abondant en féroſité, ou qui eſt devenu tel par la Maladie & l'exceſſive *évacuation* d'une humeur *gonorrhoïque*, ou laiteuſe.) Celle de ces plantes que nous croyons qu'on doive préférer, eſt la *ſalſepareille*, dont la *décoction* ſe fait comme il ſuit.

tances où ils ſont indiqués.

Sur-tout pour les temperaments phlegmatiques.

Prenez des *racines* de *ſalſepareille* ſeche & épluchée, deux onces;
de copeaux de *bois de gaïac*, une once.
Faites bouillir à petit feu dans trois pintes d'eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à une.

Décoction de ſalſepareille; maniere de la faire.

Ajoutez, vers la fin,
de *bois de ſaſſafras*, demi-once;
de racine de *réeliſſe*, trois gros,
pour en rendre le gout moins déſagréable; paſſez.

On prend depuis une juſqu'à deux pintes de cette *décoction*, dans les vingt-quatre heures.

Doſe.

Cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guériſon, a encore celle de fortifier l'*eſtomac*, & d'agir en qualité de *reſtaurant* : elle eſt donc ſingulièrement utile dans les cas où les malades ſont très-foibles & preſque épuiſés par la Maladie.

Vertus de cette décoction, & cas où elle eſt particuliérement indiquée.

(Mais la *ſalſepareille* n'a-t-elle que ces vertus? Voici une obſervation que m'a fournie, au mois de Janvier 1779, un homme de trente & quelques années, petit, (ayant été *rachitique* dans ſon enfance,) maigre & épuiſé par la Maladie, qu'il portoit depuis dix mois, autant que par une foule de *remedes* qu'il avoit pris preſque ſans interruption, pendant tout ce temps.

Vertu antivénérienne de la ſalſepareille. Obſervation ſur un malade guéri par la ſalſepareille ſeule.

Tableau de la Maladie.

La Maladie s'étoit déclarée par une *gonorrhée virulente* forte, accompagnée d'un *chancre* à la *verge*, & bientôt de deux *bubons*, un à chaque *aine*. Il ſe mit entre les mains d'un Chirurgien, qui, le traitant à ſa maniere, diſſipa ces *ſymptomes* pour environ un mois, après lequel il ſe manifeſta un *chancre*, qui rongeoit la *luette* & les deux *piliers du voile du palais*. Ce même Chirurgien fit alors beaucoup de *remedes*, mais infructueuſement. Il appella un Confrere en conſultation, & leurs ſecours réunis n'eurent pas plus de ſuccès.

A cette époque, il ſurvint des douleurs violentes à la tête, qui ôtoient abſolument le ſommeil. La famille manda un Médecin très-inſtruit, qui fit diſparoître le *chancre* de la *gorge*, & adoucit les *maux de tête* : mais le malade, preſſé par un ami, ſe mit entre les mains d'un Charlatan, qui promit de le guérir en quinze jours. En effet, au bout de ce terme les douleurs de tête parurent entiérement diſſipées, & le malade croyoit parfaitement en être quitte, lorſque cinq ou ſix ſemaines après, les *maux de tête* reparurent plus violents que jamais. Il ſembloit au malade qu'on lui déchiroit les *téguments* de la tête, & qu'on lui ouvroit le *crâne*. Ces douleurs atroces, qui lui prenoient par accès, lui faiſoient jetter des cris horribles. Elles le réduiſoient au déſeſpoir, & un jour, il ſe jettoit par la fenêtre, ſans une perſonne vigoureuſe qui le prit dans ſes bras, & l'étendit avec lui dans le milieu de la chambre. Les nuits étoient ſur-tout cruelles; il ne fermoit pas l'œil, quoiqu'il prît habituellement ſix gros de *ſirop diacode*.

Le Charlatan fut rappellé, & malgré des *purgations* ſans nombre, des *potions*, des *tiſanes* & des *frictions*, qu'il préparoit & adminiſtroit lui-même,

il ne procura que quelques inſtants de calme. Le reſte du temps, les douleurs étoient à peu de choſe près les mêmes, & le malade dépériſſoit, quoiqu'il eût toujours eu aſſez d'appétit, & que le Charlatan lui eût conſeillé de beaucoup manger & boire, ſur-tout du *vin* & de l'*eau-de-vie* le ſoir. Enfin excédé, autant par le traitement ridicule qu'on lui faiſoit éprouver que par ſes douleurs, il congédia ce Médicâtre, réſolu d'abandonner ſon ſort à la Nature.

Il y avoit deux mois environ qu'il ne faiſoit plus aucun *remede;* qu'il cherchoit à s'étourdir ſur ſa ſituation, en ſe répandant chez ſes amis, ſe livrant à la table, buvant ſans aucune retenue, prenant de l'*eau-de-vie* & du *ſirop diacode* le ſoir, lorſqu'étant le premier Janvier chez un de ſes parents, je le vis pour la premiere fois. On ſaiſit cette occaſion pour lui faire faire le détail de ſa Maladie, & me porter à l'entreprendre. Effrayé de ce que j'entendois, je ne pus que promettre de tenter, ſans promettre de réuſſir. Je commençai par demander à voir le malade plus en particulier, & nous primes jour au lendemain matin, chez lui.

Voici ce que l'examen me préſenta, indépendamment des *ſymptomes* dont j'ai parlé plus haut. La gorge étoit parfaitement guérie. On voyoit, & on voit encore, les traces du déſordre, occaſionné par le *chancre;* la *luette* eſt rongée dans ſa partie inférieure, & eſt reſtée comme tordue. Le *pariétal* gauche m'a offert vers ſa partie moyenne une *tumeur* large d'un écu de ſix livres, à peu près réguliere, mollaſſe, *gommeuſe*, cédant légérement ſous les doigts, & occaſionnant des douleurs atroces, pour peu qu'on appuyât. Une autre *tumeur*, mais plus petite, s'offroit ſur le *coronal*, vers la

ſuture temporale, du même côté. Cette *tumeur*, ainſi qu'une troiſieme ſur la partie ſupérieure de l'*occipital*, réſiſtoit à la preſſion. Toutes les *ſutures* des *os* du *crâne* faiſoient ſaillie & étoient dures. Il y avoit une *exoſtoſe* très-ſenſible ſur la crête du *tibia* de la jambe gauche, dans preſque toute ſa longueur. Elle étoit moins dure que la ſaillie des *ſutures*, & étoit très-douloureuſe. L'œil gauche étoit renfoncé & terne. Les paupieres & tous les *téguments* du viſage, de ce côté, étoient *tuméfiés*. Le malade étoit exceſſivement maigre, & la totalité du teint étoit verdâtre.

Cette foule de *ſymptomes* alarmants ne m'auroient pas permis de concevoir la moindre lueur de ſuccès, ſi je n'euſſe obſervé que les *viſceres*, même le *cerveau* étoient intacts. Le malade n'avoit de douleurs, ni dans la *poitrine*, ni dans l'*eſtomac*, ni dans le *ventre*, & ſes douleurs de tête n'étoient point augmentées par l'*éternument*. Une des narines étoit bouchée par des croutes qui s'y régénéroient ſans ceſſe; mais il ſe mouchoit de l'autre ſans aggraver ſes douleurs. Enfin je crus pouvoir prononcer que l'état du malade n'étoit pas ſans reſſource, & l'événement a juſtifié mon *pronoſtic*.

Régime preſcrit au malade.

Je commençai par preſcrire au malade de garder la chambre & de la tenir modérément chaude, parce que la ſaiſon étoit alors très-froide. Je lui interdis le *vin*, excepté à ſes repas, noyé dans beaucoup d'eau. Il renonça de lui-même à l'*eau-de-vie*, même au *ſirop diacode*, qui ne lui faiſoit aucun effet, & dont je ne voulus pas augmenter la doſe. Je lui fis donner à ſon déjeuner un demi-ſetier de *lait* & du pain, à dîner une ſoupe graſſe & peu de viande, & à ſouper le *lait* comme à déjeuner.

J'ordonnai, dans l'intention de préparer le malade au *mercure*, trois onces de *ſalſepareille* bouillie dans trois pintes d'eau, juſqu'à réduction de la moitié : on ajoutoit, ſur la fin, un peu de *régliſſe*, & il prenoit ces trois chopines de *tiſane* dans la journée. On obſervera qu'il n'entroit dans cette *décoction*, ni *gaïac*, ni *ſaſſafras*, & que la *ſalſepareille* étoit ſeule.

Doſe de la ſalſepareille ſeule.

Rien ne parut changé dans ſa ſituation pendant les huit premiers jours; mais à cette époque, il commença à tranſpirer fortement la nuit, & la nuit du treizieme au quatorzieme jour, il eut une *ſueur* copieuſe, qui emporta le mal de tête preſque entiérement. Huit jours après il n'en avoit pas la plus légere idée. Il étoit lui-même dans le plus grand étonnement de cette diſparition de douleurs; il ne lui reſtoit plus que la crainte du retour d'un mal qui, depuis plus de ſix mois, lui avoit à peine laiſſé le temps de reſpirer; mais les douleurs ne reparurent plus. Les *tumeurs oſſeuſes* de la tête & de la jambe furent abſolument éteintes en moins d'un mois. Cependant il continuoit toujours ſon *régime* & la *ſalſepareille* à la même doſe, & il les continua encore tout le mois ſuivant.

Le bien-être perſiſtant depuis un mois, les nuits étant très-bonnes & le ſommeil très-paiſible; le malade reprenant, avec la ſanté, ſa gaieté ordinaire, des couleurs naturelles & de l'embonpoint, j'étois fort tenté d'en reſter là, & de ne pas preſcrire de *mercure*. Cependant les récidives fréquentes qu'avoit éprouvées le malade; la longueur de la Maladie; les douleurs atroces auxquelles il avoit été livré; une certaine défiance ſur la ſolidité d'un traitement qui avoit lieu de m'étonner; enfin les reproches que je me ſerois faits à moi-même, dans le cas d'une re-

Diſparition de tous les ſymptomes au bout d'un mois.

chute, si j'avois négligé le grand moyen connu de la prévenir, tout me força d'administrer le *spécifique.*

J'ordonnai, en conséquence, les *frictions*, que le malade reçut jusqu'à concurrence de dix, dont cinq à deux gros d'*onguent mercuriel*, trois à trois gros, & deux à quatre gros. L'*onguent* étoit préparé à moitié, & on mit deux jours d'intervalle entre chaque *friction*. Le malade continua la *salsepareille* à la même dose, pendant les *frictions*, & quatre jours après la derniere, il fut purgé.

Le *mercure*, sous cette forme, n'a pas occasionné le plus petit accident, la moindre révolution; à peine la bouche a-t-elle été échauffée; & depuis le mois de Mars que cet homme est guéri, il jouit de la santé la plus parfaite. C'est ce que je puis attester, ayant occasion de voir fréquemment lui, ou quelques-uns de ses parents.

Quiconque réfléchira sur ce traitement, ne conviendra-t-il pas que la *salsepareille* est un moyen de plus que nous offre la Nature, pour combattre une Maladie cruelle? Car enfin, avant de prendre le *mercure*, il y avoit un mois que le malade se portoit aussi-bien, qu'il fait aujourd'hui; & si j'eusse eu quelques observations de plus, nulle considération n'auroit pu me porter à le prescrire. J'avois déja vu la *salsepareille* ordonnée par un célebre Praticien de cette Capitale, faire disparoître un *chancre*, qui reparoissoit pour la troisieme fois, après avoir été traité d'abord par les *pilules mercurielles*, ensuite par les *frictions*; & ce troisieme retour avoit tellement rongé la *luette*, qu'elle étoit absolument séparée du *voile du palais* dans son milieu, & qu'elle ne tenoit plus qu'à deux filets de chaque côté. Mais ce Médecin, malgré la disparition parfaite du *chancre*, fit sur le champ administrer les

frictions; de sorte que son observation concluroit encore moins, parce que je n'ai prescrit le *mercure* qu'un mois après la cessation complete de tous les *symptomes*.

Parmi les *sudorifiques*, vantés par les anciens, pour guérir la *vérole*, le *gaïac* a reçu le plus d'éloges; & quoiqu'il fût d'usage d'y joindre, dans la *décoction* qu'on en faisoit, la *salsepareille*, on ne lui attribuoit pas plus de vertu qu'au *sassafras*, à la *squine*, à la *scorsonere*, &c., qu'on lui associoit également; & tout le monde sait qu'il y a long-temps qu'on a abandonné la méthode des *sudorifiques*, comme insuffisante. M. DE HORNE lui-même, quoiqu'il rapporte l'observation d'une femme guérie par les *sudorifiques*, hésite de l'attribuer entiérement à ces *remedes*. » S'ils réussissent, dit-» il, c'est sur-tout quand le *mercure* a échoué. Ils » produisent alors un effet d'autant plus marqué, » que le corps est surchargé de *mercure*, sans qu'il » ait opéré aucun changement à la Maladie; parce » qu'ils exercent presque nécessairement une action » sur le *mercure* même; action qui l'ébranle, le vo-» latilise & le porte successivement vers les *émonc-» toires* du corps; ce qui en prépare & en faci-» lite la sortie; & que ce dégagement ne peut » guere avoir lieu, que le *mercure* ne réfléchisse » son action sur les parties *virulentes* elles-mêmes, » & ne les entraîne avec lui.

La vertu antivénérienne de la salsepareille étoit inconnue jusqu'ici.

La méthode des sudorifiques est abandonnée, comme insuffisante.

» Ce moyen de guérir la *Maladie vénérienne*, » continue M. DE HORNE, appartient, il est vrai, » autant au *mercure*, qu'aux *sudorifiques* : mais sans » le secours de ces derniers *remedes*, le premier eût » été au moins insuffisant. Il est d'autres cas, peut-» être, où les *sudorifiques* seuls pourroient opérer » surement la guérison; mais ils sont plus rares,

» & je n'ai pas été à portée de m'en convaincre » par ma propre expérience, parce qu'on n'aban- » donne pas aisément des moyens de guérir con- » nus & assurés, pour en adopter d'autres qui sont » au moins équivoques. »

Il faut multiplier les faits sur la salsepareille seule.

Quoi qu'il en soit, la *salsepareille* est certainement un *remede* à tenter seul. C'est aux Médecins à multiplier les faits & à répandre leurs observations : ils doivent diriger toute leur attention vers les méthodes simples : nous en manquons, tandis que les moyens compliqués de guérir ne sont que trop communs.)

Vertus du méseréum contre la Maladie vénérienne.

La racine du *méséréum*, ou l'*auréole* est encore très-capable d'aider l'action du *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'emploie, ou seule, ou conjointement avec la *salsepareille*. Quand on les combine ensemble, la dose de l'écorce fraîche du *méséréum* est d'une once sur huit onces de *salsepareille* dans huit pintes d'eau réduites à moitié : on ajoute un peu de *reglisse* comme ci-dessus. Si on emploie l'écorce de la racine du *méséréum* seule, on en prend alors une once de fraîche qu'on fait bouillir dans six pintes d'eau, réduites à quatre, & on ajoute sur la fin, une once de racine de *réglisse* : cette *décoction* se prend à la même dose que la *salsepareille*.

Méthode des Naturels de l'Amérique.

On nous a dit que les Naturels de l'Amérique guérissoient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoction* de la racine d'une plante appellée *lobélia*, qu'ils emploient, ou fraîche, ou seche; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, au *céanothus*, &c. : on ne sait pas davantage, si c'est pour en aider l'action, ou pour en déguiser le gout. Le malade prend une forte dose de cette *décoction* le matin, & il con-

tinue à s'en ſervir comme de boiſſon ordinaire pendant le reſte de la journée.

Quoique nous ſoyons très-peu inſtruits de la méthode que les Naturels de l'Amérique emploient pour ſe guérir de la *vérole*, cependant rien de plus certain qu'ils s'en guériſſent promptement, ſurement & parfaitement, ſans avoir la moindre connoiſſance du *mercure*. Il ſeroit donc très-important de connoître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en faiſant des eſſais avec les plantes qui nous viennent de cette partie du monde, & particuliérement avec celles que nous ſavons être employées à cet effet par les Nations ſauvages qui l'habitent.

Ces Nations tirent leurs principaux *remedes* du *regne végétal*, & poſſedent ſouvent des ſecrets très-puiſſants, relativement aux plantes, qu'ignorent parfaitement les Nations éclairées. Il eſt vrai que l'on ne peut douter que pluſieurs plantes de nos Pays, ſi l'on vouloit prendre la peine de les éprouver, ſeroient auſſi efficaces contre la *vérole* que celles de l'Amérique; mais tant que les Médecins ne ſeront menés que par de grands noms, & que le reſte des hommes n'oſera pas tenter des expériences, ces plantes nous ſeront toujours parfaitement inconnues.

Le gaïac, le ſaſſafras, la ſquine, &c., n'ont pas plus de vertus que les plantes qu'on vient de nommer.

Nous pourrions faire mention de pluſieurs autres racines, de pluſieurs autres bois, de pluſieurs autres ſubſtances, &c., vantés pour la guériſon de cette Maladie, tels que la racine de *ſquine*, celle de *ſaponaire*, celle de *bardane*, &c.; les bois de *gaïac*, de *ſaſſafras*, &c.; mais, ni ces bois, ni ces plantes ne paroiſſent, en aucune façon, ſupérieurs à ceux dont nous avons déja parlé.

L'ichthyocole,

(Nous nommerons ſeulement l'*ichthyocole*, ou

colle de poiſſon, qu'un Médecin célebre, & digne par ſon talent & ſon ſavoir de la place éminente qu'il occupe, emploie avec le plus grand ſuccès dans la *vérole confirmée*, lorſqu'un traitement méthodique & ſuivi n'a pas guéri parfaitement cette Maladie. Nous n'avons rien de précis ſur la maniere de l'adminiſtrer, & nous n'avons pas encore eu occaſion de nous en ſervir. Mais nous ſavons qu'on en a fait pluſieurs eſſais qui, à ce qu'on dit, ont parfaitement réuſſi. Nous l'avons ſeulement preſcrit en *décoction* dans la *Méthode d'adminiſtrer le ſublimé corroſif*, pour ſervir de véhicule à ce *ſel mercuriel*. Il eſt probable que quand le nombre d'obſervations ſera aſſez complet pour conſtater l'efficacité de l'*ichthyocole*, ce Médecin, ami de l'humanité, publiera cette importante découverte.)

Nous terminerons ce que nous avions à dire ſur la *vérole*, par quelques réflexions générales ſur les attentions qu'exigent les malades attaqués de cette Maladie, & ſur la nature du *virus* qui la produit.

Réflexions générales ſur les Maladies vénériennes.

Attention qu'il faut avoir à la conſtitution.

Il faut toujours faire attention à la *conſtitution* & à l'état du malade, avant de lui adminiſtrer le *mercure*, ſous quelque forme que ce ſoit.

Le mercure ſeroit dangereux dans le cas de Maladies aiguës ;

Il eſt également dangereux & peu sûr de le donner à une perſonne attaquée d'une *Maladie aiguë*, comme d'une *fievre putride*, d'une *pleuréſie*, d'une *péripneumonie*, &c.

De Maladies chroniques, à moins qu'elles ne ſoient cauſées par la vérole.

Le *mercure* nuiroit encore dans les *Maladies chroniques*, comme dans l'*hydropiſie*, le *ſquirrhe*, la *fievre lente hétique*, dans le dernier dégré de la *conſomption*, &c. Quelquefois cependant ces deux dernieres Maladies ont pour cauſe la *vérole confirmée*;

firmée; alors le *mercure* devient indispensable.

Lorsque les *Maladies chroniques* sont d'une nature moins dangereuse, comme, par exemple, l'*asthme*, la *gravelle*, &c., on peut administrer le *mercure* en toute sureté.

On peut le donner lorsqu'elles sont peu dangereuses.

Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la Maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos & d'une *diete* nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets.

Il ne faut pas le donner dans le cas d'épuisement;

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *regles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, & que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, & à des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement: avec ces précautions, on a souvent guéri la mere & l'enfant tout à la fois.

Pendant les regles, ni dans les derniers mois de la grossesse, mais bien dans les premiers mois.

Si on ne parvient pas à guérir, on empêchera au moins la Maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, & ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sure, qui, si elle nourrit son enfant, sera probablement suffisante pour les guérir l'un & l'autre.

(M. de Horne rapporte, dans l'Ouvrage cité, note 2 de ce Chapitre, l'observation d'une femme grosse de quatre à cinq mois, guérie parfaitement d'une *vérole* très-caractérisée, au moyen des *lavements antivénériens*. (Voyez ci-devant la *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens*, page 72 de ce Vol.) Il dit même,

La méthode qui convient aux femmes grosses, est celle des lavements antivénériens.

Qui peuvent être administrés, même dans le temps des regles.

dans une obſervation ſuivante, qu'une femme a pris ſoixante-quatorze *lavements antivénériens*, à deux par jour, ſans les avoir interrompus pendant le temps de ſes *regles*, qui ſont revenues toutes les trois ſemaines, comme elle y étoit accoutumée. Mais, ajoute-t-il, comme elle n'éprouvoit aucune eſpece de douleur, on n'a pas interrompu pour cela les *lavements*, qui ont en effet la propriété, peut-être unique, hors quelques cas particuliers, de pouvoir être adminiſtrés, même pendant le temps des *regles*.)

Précautions qu'exige l'adminiſtration du mercure chez les enfants;

Quant aux enfants, on ne peut leur adminiſtrer le *mercure* avec trop de précautions : car leur *conſtitution* délicate, les rendant incapables de ſupporter la *ſalivation*, demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remede* qu'avec les plus grandes réſerves. (Voyez ci-après Chapitre XXXVII, §. XV, qui traite de la *Maladie vénérienne* chez les enfants.)

Chez les vieillards;

Ce précepte eſt également applicable aux vieillards, qui ont le malheur d'avoir cette Maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé, ne doivent rendre les effets de la *ſalivation* encore plus dangereux; mais, comme nous l'avons déja obſervé, elle eſt rarement néceſſaire. D'ailleurs nous avons remarqué, en général, que le *mercure* a moins d'action ſur les vieillards que ſur les perſonnes moins avancées en âge.

Chez les hyſtériques, les hypocondriaques, ceux qui ſont ſujets à la dyſenterie, à l'epilepſie, aux

On doit encore l'adminiſtrer, avec beaucoup de précaution, aux *hyſtériques*, aux *hypocondriaques*, à ceux qui ſont ſujets à une *diarrhée*, ou à une *dyſenterie* habituelles; qui ont de fréquentes & de violentes attaques d'*épilepſie*; enfin à ceux qui ſont affligés d'*écrouelles* & du *ſcorbut*. Lorſqu'une de ces Maladies domine chez un malade, il faut, s'il eſt

possible, la guérir, ou au moins la pallier, avant d'employer le *mercure*. Que si on ne peut y réussir, il ne faut le donner alors qu'à très-petites doses, & dans des intervalles plus longs que pour les autres Maladies. (On a vu ci-devant, pages 57 & suivantes de ce Volume, dans l'*Exposé des principales méthodes de traiter les Maladies vénériennes*, celle qui convient à chacun de ces malades.)

écrouelles, au scorbut, &c.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure*, sont le printemps & l'automne, lorsque l'*air* est modérément chaud. Cependant si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, & l'administrer toujours; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'*air* extérieur, selon que la saison le demande. (Voyez l'observation des pages 87 & suiv. de ce Volume.)

Saisons les plus convenables à l'administration du mercure.

Quant à la préparation qu'exige le malade, avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux* & par corriger le vice qui domine dans le *sang*, non-seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore qu'on préviendra un grand nombre d'inconvénients.

Nécessité de préparer le malade;

Nous avons déja recommandé les *purgatifs doux* & la *saignée*, avant d'administrer le *mercure*. (Voyez page 12 de ce Volume, & note 4 de ce Chapitre.) Nous ajouterons seulement ici qu'il faut répéter ces *remedes*, plus ou moins, selon l'âge, les forces & le *tempérament* du malade : s'il en a la commodité, il prendra ensuite une ou deux fois par jour, pendant quelque temps, un *bain d'eau tiede*; il se mettra à un *régime* léger, *humectant*

Par les purgatifs doux, la saignée & les bains, réitérés selon les circonstances;

Par le régime.

& *rafraîchiſſant ;* il s'abſtiendra de *vin*, de *liqueurs fortes échauffantes*, de tout *exercice* violent, & de toute application conſidérable de l'eſprit.

Importance du régime pendant l'uſage du mercure ;

Pendant l'uſage du *mercure*, il y a auſſi un *régime* à obſerver ; & cela eſt d'autant plus important, que l'inattention ſur cet objet, non-ſeulement s'oppoſe ſouvent à la guériſon du malade, mais encore peut mettre ſa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moindre de *mercure* pour une perſonne qui obſerve un *régime* modéré, qui fuit toute eſpece d'excès & qui ſe tient chaudement, que pour celles qui ne peuvent, en aucune maniere, ſe contraindre dans leurs appétits. Il faut le dire, & on ne peut même trop le répéter, rarement ces dernieres perſonnes guériſſent-elles parfaitement de cette Maladie.

Et de la propreté.

Rien de plus important, pour prévenir ou pour guérir les *Maladies vénériennes*, que la *propreté*. En y faiſant attention de bonne heure, on prévient ſouvent le progrès du *virus ;* on empêche qu'il ne corrompe toute la *conſtitution ;* & quand ce malheur eſt déja arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets, en s'y prenant dès l'inſtant qu'on a lieu de ſoupçonner qu'on eſt infecté. Il faut ſe laver les parties naturelles avec de l'*eau* & de l'*eau-de-vie*, ou avec de l'*huile*, ou avec de l'*eau* & du *lait*, & même, ſi on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'*eau* & de *lait* dans le *canal de l'uretre.*

Peut-être la vérole tire-t-elle ſon origine de la mal-propreté.

Il eſt difficile de dire ſi cette Maladie tire ſon origine de la mal-propreté ; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que par-tout où cette mal-propreté regne, les *ſymptomes* & la virulence de cette Maladie ſont toujours au plus haut dégré ; ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande

propreté, on parviendroit, peut-être, à l'anéantir entiérement.

J'ai vu souvent non-seulement la *vérole* récente disparoître en peu de jours par le moyen de la *propreté*, c'est-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, &c., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux sur une *vérole* beaucoup plus invétérée.

Observations qui tendroient à le faire croire. J'en ai eu derniérement un exemple frappant dans un homme, dont la *verge* étoit presque entiérement rongée par des *ulceres vénériens*. On n'avoit pris aucun soin de les nettoyer, & ils étoient parvenus à cet état, malgré l'usage du *mercure* & des autres *remedes*. J'ordonnai qu'on injectât trois ou quatre fois par jour du *lait* & de l'eau dans tous les *ulceres* où il y avoit des *sinus*, afin d'en faire sortir le *pus*; ensuite de les bien remplir de *charpie*, pour en absorber le *pus* à mesure qu'il se renouvelleroit : le malade prenoit en même-temps, tous les jours, un demi-grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une once d'*eau-de-vie*, & il buvoit une pinte de *décoction* de *salsepareille*. Par ce traitement il fut parfaitement guéri en six semaines; &, ce qui est très-remarquable, la partie de la *verge*, qui avoit été rongée, se régénéra.

Le Docteur GILCHRIST nous a donné l'histoire d'une espece de *vérole*, fort commune dans la partie occidentale de l'Ecosse, à laquelle les gens du Pays donnent le nom de *sibbins* ou *siwins*. Il observe que cette Maladie ne se propage, en général, que par le défaut de *propreté*, & il paroît penser qu'en y apportant une attention convenable, on pourroit entiérement anéantir cette Maladie. Le traitement en est le même que celui de la *vérole confirmée*.

Les yaws, Maladie commune en Amérique, se guerit comme la verole confirmée.

On peut guérir aussi de la même maniere les *yaws*, Maladie fort commune actuellement en Amérique & aux Isles (11).

---

(11) Il n'est point de Praticien qui n'ait fait la même observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparoître, en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *excoriations*, même de petits *chancres*, des *poireaux*, des *verrues*, &c., par les seules *lotions* sur les parties naturelles : j'emploie ordinairement à cette intention, l'eau *végéto-minérale de Goulard*, légere, & je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son Auteur. Des *cataplasmes* faits avec la mie de pain & cette eau, font également disparoître les *poulains*. Mais, ni M. Buchan, ni les Médecins, ne regardent la disparition de ces *symptomes*, comme une guérison de la *vérole*, &, par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté*, comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne*; & leur confiance, à cet égard, seroit d'autant plus téméraire, que l'expérience prouve tous les jours que si on suspend l'usage de ces *lotions*, de ces *cataplasmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparoître tous ces *symptomes*.

La propreté n'est que remede palliatif de la vérole, sans en être le préservatif.

Insuffisance des prétendus préservatifs qui se multiplient tant de nos jours.

Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs*, dont le Public est inondé depuis quelque temps. Tels sont l'*eau alumineuse* de M. de Malon; l'*huile* & l'*onguent mercuriel* en *lotion*; l'*alkali caustique*, *en injection*, de M. Waren, *Médecin d'Edimbourg*; l'*eau fondante préservative* de M. Guilbert de Préval; l'*eau fondante* nouvelle de M. Cézan, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; l'*eau végéto-mercurielle* de M. Pressavin, Membre du College de Chirurgie de Lyon, &c.

Tous ces *remedes*, présentés sous l'aspect le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'utilité que leurs Auteurs leur supposent, que les substances *astringentes*, qui font la base de leur composition, les rendroient dangereux. (Voyez l'Ouvrage de M. de Horne, cité note 6, page 21 de ce Volume.) Qu'on nous présente donc, dit cet Auteur, vraiment ami de l'humanité, des *reme-*

Lorsque la *vérole* est négligée ou mal traitée, elle devient souvent comme une Maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par les *restaurants*, comme le *lait*, la *décoction* de *salsepareille*, &c., auxquels on peut ajouter le *mercure*, selon l'occasion. Dans le Nord de l'Angleterre, il est d'usage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chevre :* cette méthode est très-sage, pourvu qu'on ait entiérement extirpé le *virus* auparavant. Car, sans cela, & lorsqu'on se fie à ce *remede*, pour achever la guérison, on est fort sujet à être trompé dans son attente. J'ai vu souvent cette Maladie revenir avec toute sa violence, après avoir usé du *petit-lait de chevre* pendant un temps considérable, & même avoir imaginé que ce *régime* étoit absolument suffisant pour compléter la cure. Ce qu'il faut faire lorsque la vérole a été négligée ou mal traitée.

Une des circonstances les plus malheureuses pour ceux qui sont attaqués de cette Maladie, est la nécessité où ils sont souvent d'être guéris promptement; car ils sont forcés par-là de prendre les *remedes* trop précipitamment, & de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auroient suffi pour parfaire la cure; pendant qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laisse une petite portion du *virus* dans les humeurs, qui, Malheurs qui résultent de vouloir être guéri de cette Maladie promptement.

---

des plus conséquents, moins contraires à la foiblesse de nos organes; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé; ou qu'on cesse de nous vanter, comme tels, des moyens aussi destructifs que peu surs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume & la peine, où l'on ne cherchoit que la sureté & le plaisir.

quelque petite qu'elle ſoit, les corrompt par dégrés, & en empoiſonne à la fin toute la maſſe.

On ne doit ceſſer les remedes que quelque temps après qu'on eſt entiérement guéri.

Pour parer entiérement à une mépriſe qui a des ſuites ſi funeſtes, nous conſeillons, & de la maniere la plus ſérieuſe, de ne jamais abandonner les *remedes* à l'inſtant qu'on s'apperçoit que les *ſymptomes* ſont diſparus; mais de les continuer au contraire encore quelque temps, en diminuant par dégré la quantité qu'on en prend, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré que la Maladie ſoit parfaitement guérie.

Il eſt plus sûr de continuer les remedes trop long-temps, que de les quitter trop tôt.

Comme il eſt difficile & même abſolument impoſſible de fixer exactement le dégré de *virulence* dont cette Maladie peut être accompagnée, il eſt toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remedes* plus de temps qu'il ne faut, que de les quitter trop tôt. Un Praticien moderne, renommé pour la guériſon de cette Maladie, paroît être entiérement guidé par cette maxime : car il fait toujours faire à ſes malades une eſpece de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *décoction* (ſelon ce que j'imagine) de *ſalſepareille*, ou de quelque autre ſimple *anti-vénérien*. Quoi qu'il en ſoit, en ſuivant cette méthode, & en prenant conjointement la quantité néceſſaire de *ſublimé corroſif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Accidents qui ſont les ſuites du peu de régime que ſuivent les malades pendant l'uſage du mercure.

Il eſt encore un malheur attaché particuliérement au traitement de cette Maladie, que, ſur dix perſonnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui ſoit dans la poſition, ou qui ait la volonté de ſe ſoumettre au *régime* néceſſaire. Le malade veut bien prendre les *remedes*; mais il eſt obligé de vaquer à ſes affaires; & pour prévenir tout ſoup-

çon, il faut qu'il boive & mange comme tout le monde de la maison. Telle est la source des neuf dixiemes des malheurs que causent les *Maladies vénériennes.*

Je n'ai jamais vu que cette Maladie fût difficile à guérir, ou qu'elle fût accompagnée de dangers, lorsque le malade suivoit strictement les avis du Médecin; mais un volume ne suffiroit pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirrhes* des *testicules*, les *ulceres* de la gorge, la *consomption*, la *carie* des *os*; des enfants *infectés*, &c., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Fausse maniere de raisonner sur la vérole, & qui la rend funeste à un grand nombre de malades.

Nous ne pouvons trop prévenir contre une espece de faux raisonnement, qu'on fait souvent sur cette Maladie, & qui la rend funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légere; il en guérit sans faire beaucoup de chose, ou sans prendre beaucoup de *remedes.* Aussi-tôt il en conclut qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en sera toujours de même. Quelque temps après il gagne, de nouveau, la même Maladie, & avec des *symptomes* dix fois plus violents; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légérement que la premiere, & ruine son *tempérament.* On voit par-là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille méprise.

La vérole présente des variétés qui se jouent de la meilleure constitution.

Les variétés, dans cette Maladie, sont toutes aussi grandes que dans la *petite vérole*, dont SYDENHAM disoit, que, dans des cas, le plus habile Médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que dans d'autres la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cepen-

dant elle peut devenir fort nuiſible, ſi on y a trop de confiance.

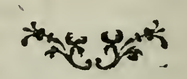
La conſtitution la plus robuſte ne peut ſurmonter le virus vénérien paſſé dans le ſang. Les remedes ſont d'une néceſſité abſolue.

En effet, comme une ſoule d'obſervations ont prouvé que la *conſtitution* la plus robuſte ne peut avoir, par elle-même, ou ſans aucun ſecours étranger, la force de ſurmonter le *virus vénérien*, ou d'en triompher, quand une fois il a paſſé dans le *ſang*, ſe fier à ſa *conſtitution* en pareil cas, c'eſt un grand abus, puiſqu'il faut toujours avoir recours aux *remedes*, & qu'ils ſont d'une néceſſité abſolue.

Quoique par les différents dégrés de *virulence*, obſervés dans cette Maladie, il ſoit totalement impoſſible de fixer des regles certaines ſur le traitement qu'elle exige, cependant on trouvera toujours que le plan général que nous allons expoſer, ſera le plus exempt de danger, & qu'il ſera ſouvent accompagné de ſuccès.

Réſumé du traitement qu'il faut ſuivre dans la vérole.

Selon ce plan; on ſaignera, (Voyez note 4, p. 15 de ce Volume,) & on adminiſtrera quelques *purgatifs* doux pendant le temps de l'*inflammation*; enſuite & auſſi-tôt que ces *ſymptomes* ſeront calmés, on donnera le *mercure* ſous la forme la plus agréable au malade : ce dernier *remede*, aidé d'une *décoction* de *ſalſepareille* & d'un *régime* approprié, (Voyez pages 24 & 56 de ce Volume,) le préſervera, non-ſeulement des ſuites de la *vérole confirmée*, mais encore le conduira à la guériſon.



CHAPITRE XXXVII.

Des Maladies des Femmes.

L'Usage aujourd'hui, chez toutes les Nations civilisées, est de confier aux femmes le soin des affaires du ménage ; & c'est avec beaucoup de raison, la Nature les ayant rendues moins propres que les hommes aux occupations actives & laborieuses. Mais, en général, on a poussé l'indulgence trop loin sur ce sujet : car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert de cette coutume, faute d'*exercice* & de respirer un *air* libre. Les occupations auxquelles sont destinées les femmes, sont contraires à leur santé.

Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes, avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La Nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes & les hommes, relativement à la force du corps & à la vigueur de la *constitution* ; mais surement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, & que les autres fussent toujours dehors. Preuve tirée de la différence qui existe entre les femmes des villes & celles des campagnes.

La vie renfermée des femmes, non-seulement nuit à leur figure & à leur complexion, mais encore relâche leurs *solides*, affoiblit les facultés de leur esprit, & dérange toutes leurs fonctions corporelles. Delà les *indigestions*, les *flatuosités*, les *obstructions*, les *avortements* & la foule de *Maladies de nerfs* : Maladies qui, non-seulement rendent les femmes incapables d'être meres & de nourrir, mais encore capricieuses & souvent ridicules. En effet, l'esprit dépend tellement de la santé, que Maladies qui sont les suites de la vie ordinaire des femmes.

rarement trouve-t-on un eſprit ſain dans un corps malade.

Les femmes des campagnes ſont preſque auſſi robuſtes que les hommes.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étoient employées, hors de la maiſon, au jardinage, aux travaux de la Campagne, & à d'autres occupations de ce genre, étoient preſque auſſi robuſtes que leurs maris, & que leurs enfants étoient forts & bien portants comme elles. Mais nous avons déja décrit les inconvénients de la vie ſédentaire & de l'inaction chez l'un & l'autre ſexe. (Voyez premiere Partie, Chapitre II, §. II & III.)

Plan de ce Chapitre.

Nous allons actuellement indiquer les différents états & fonctions des femmes, qui réſultent de leur conformation, & des vues auxquelles la Nature les a deſtinées : fonctions qui les rendent ſujettes à des Maladies particulieres, dont les principales ſont, les *regles* ou *évacuations menſtruelles*, la *groſſeſſe*, l'*accouchement*, &c. Il eſt vrai qu'à proprement parler, on ne peut appeller, ni les *regles*, ni la *groſſeſſe*, ni l'*accouchement*, des Maladies : cependant, d'après la délicateſſe des femmes, & la mauvaiſe maniere dont elles ſe gouvernent la plupart, dans ces occaſions, ces effets naturels de leur conformation deviennent ſouvent des ſources fécondes d'infirmités.

(Les perſonnes du ſexe exigent donc une attention particuliere de la part de ceux qui veillent ſur leur ſanté : car comme individus de l'eſpece humaine, elles ſont expoſées à toutes les Maladies qui affligent les hommes ; & comme femmes, elles ſont ſujettes à nombre d'infirmités, qui ne tiennent qu'à leur propre conformation. Mais elles-mêmes doivent ſans ceſſe s'obſerver dans leur maniere de vivre, puiſque les Maladies, qui leur ſont particulieres, n'ont, le plus ſouvent, d'autres cauſes que les erreurs qu'elles commettent dans leur *régime*.)

§. I.

Des Regles, ou Flux menſtruel; de la premiere éruption des Regles; de la ſuppreſſion des Regles; des Pâles-Couleurs ou Chloroſe, & du gout dépravé, appellé pica & malacia; des Regles immodérées; de la Perte de ſang ou Hémorrhagie & ſuintement de la matrice; du Polype de la matrice, & du Polype du vagin; des Fleurs blanches, & de la ceſſation des Regles.

ARTICLE PREMIER.

Des Regles, ou Flux menſtruel, en général.

LES femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de quinze ans, & ceſſent de l'être à cinquante; ce qui rend ces deux périodes de leur vie très-critiques.

A quel âge les femmes commencent à être réglées.

(Il eſt important de prévenir que l'âge où les *regles* ſe montrent chez les femmes, n'eſt point le même par-tout. Le climat qu'elles habitent, & le genre de vie qu'elles menent, influent conſidérablement ſur les premieres apparitions de ce *flux périodique*. Dans les pays chauds, les filles ſont réglées à neuf ans & ſouvent plutôt : on a l'hiſtoire d'une fille qui, dans les Indes, fut réglée à trois ans, & accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes ſont à peine réglées à vingt, vingt-cinq ans, & dans les pays très-froids, elles ne le ſont point du tout, comme les Groenlandoiſes.

Cet âge varie ſelon le climat, le genre de vie, &c.

Il y a même, dans le même pays, des variétés conſidérables à cet égard. Les femmes des villes ſont, en général, réglées plus jeunes que celles des campagnes, & celles qui habitent ſur les monta-

gnes, que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *regles* eſt, en général, depuis douze juſqu'à quatorze ans, & dans nos Provinces méridionales depuis dix juſqu'à douze.

Durée de l'intervalle entre chaque apparition des regles.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'eſt-à-dire, tous les vingt-ſept ou vingt-huit jours : ce terme eſt au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui, ſans être malades, ſont naturellement réglées deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le ſont qu'une fois en cinq ſemaines.

Durée des regles.

La durée de cette évacuation eſt aſſez variable. Il eſt pourtant rare qu'elle ne ſoit point de trois jours, ou qu'elle aille au-delà de ſix.

La quantité de ſang qu'elles donnent eſt difficile à évaluer.

Il eſt difficile d'évaluer la quantité de *ſang* qui s'évacue chaque fois; car elle varie dans chaque ſujet, ſouvent même à chaque retour, dans le même ſujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis ſix juſqu'à ſeize onces, quoiqu'il y ait des femmes qui perdent moins, & qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, ſans être malades.

Le ſang des regles eſt ſain dans les femmes ſaines, & n'a point de qualité véneneuſe.

Le *ſang*, qui s'évacue dans les *regles*, eſt ſain dans les femmes qui ſont elles-mêmes ſaines & bien conſtituées. Ainſi tout ce qu'on dit de ſa qualité *vénéneuſe*, de ſa propriété particuliere de faire tourner les vins, les confitures, &c., eſt un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

Les regles ſont, en général, précédées ou ſuivies d'un écoulement en blanc.

L'évacuation des *regles* eſt précédée ou ſuivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui eſt plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes & à la *conſtitution* de la *matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes ſaines & bien conſtituées en qui on n'obſerve, ni avant, ni après, aucun écoulement de cette eſpece.

Les *regles* manquent dans la *grossesse*, sur-tout dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles se maintiennent encore pendant les trois premiers mois. Elles manquent aussi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques paysannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danseuses, qui ne sont jamais réglées, sans en ressentir aucune incommodité, & qui sont très-propres à concevoir. Il est évident que, dans ces cas, la *sueur* & les autres pertes suppléent au *flux menstruel*.

Qui sont les femmes chez qui les regles manquent communément, sans qu'elles en soient malades.

Enfin les *regles* continuent de couler dans le même ordre, & en observant les mêmes *périodes* jusqu'à quarante, quarante-cinq, cinquante années, où elles cessent d'elles-mêmes. Il est vrai que comme le temps de leur venue est variable, celui de leur cessation l'est aussi, & elle arrive plutôt ou plus tard, suivant le *tempérament* & le genre de vie des femmes; suivant les Maladies qu'elles ont essuyées, ou le climat qu'elles habitent, &c.)

A quel âge les regles cessent de couler.

Vers le temps où les premieres apparences des *regles* se manifestent, la *constitution* éprouve un changement, considérable à la vérité, & c'est, en général, en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé & le bonheur futurs des femmes, dépendent, en grande partie, de la maniere dont elles se comportent dans ce temps (*a*).

Les regles sont précédées d'un changement considérable dans la constitution.

(*a*) Il est du devoir des meres & des femmes qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la maniere dont elles doivent se conduire & se ménager dans cette *période* si *critique* de leur vie. Une pudeur mal-entendue, l'inattention & l'ignorance

Il est nécessaire que les jeunes personnes soient instruites de ce

Article II.

De la premiere apparition des Regles.

Combien il eſt important que les jeunes perſonnes jouiſſent d'un bon air & faſſent de l'exercice.

Si une fille de quatorze ou quinze ans, plus ou moins, ſelon le climat qu'elle habite, (Voyez ci-devant, page 109 de ce Volume,) eſt contrainte de reſter enfermée dans un appartement, toujours aſſiſe, ſans pouvoir y jouer & courir de côté & d'autre; enfin, ſans y être employée à aucune occupation active, qui puiſſe exercer toutes les parties du corps, elle deviendra foible, débile & chétive : ſon *ſang* mal élaboré, lui donnera un teint pâle & blême; ſa ſanté, ſon courage & ſes forces diminueront, & elle deviendra valétudinaire pour le reſte de ſa vie.

Tel eſt le ſort d'une multitude de filles infortunées, qui, ſoit par trop de négligence de la part de leurs meres, ou par les circonſtances difficiles dans leſquelles elles ſe trouvent, ſont privées vers ce moment *critique* de leur vie, des avantages de l'*exercice* & du bon *air.* (Voyez Tome I, pages 64 & ſuivantes.)

Suite de l'indolence chez les filles.

L'indolence & une inclination à la pareſſe, deviennent également nuiſibles aux filles de cet âge.

---

qu'elles doivent éprouver lors de l'apparition des regles.

de ce qui eſt favorable ou nuiſible à cette époque, ſont la ſource d'une multitude de maux & de Maladies, qu'une femme ſage & expérimentée auroit facilement prévenus par quelques inſtructions données à propos.

Il n'eſt pas moins néceſſaire d'avoir une grande attention aux retours ſuivants des *regles*. Des *aliments* mal-ſains, ou contraires à la *conſtitution ;* de violentes *paſſions* de l'ame ; le froid pris par imprudence, ſuffiſent ſouvent pour ruiner la ſanté, & pour mettre une femme entiérement hors d'état d'avoir des enfants dans la ſuite.

Parmi

Parmi les femmes qui menent une vie active & laborieuse, à peine en trouve-t-on qui se plaignent d'*obstructions*, tandis que les femmes paresseuses & indolentes en sont rarement exemptes, & que presque toutes sont la proie des *pâles-couleurs* ou d'autres Maladies semblables. Nous recommandons en conséquence, à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence & l'inaction, comme leurs plus mortelles ennemies, & d'être en plein *air* autant qu'il leur sera possible.

Une autre cause de Maladies chez les filles, dans cette période, est la nourriture mal-saine. En effet, passionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent souvent sans mesure, & jusqu'à ce que leurs humeurs soient entiérement *viciées*. Delà les mauvaises *digestions*, le défaut d'appétit & d'autres incommodités sans nombre. Si les *fluides* ne sont pas bien préparés, il est absolument impossible que les *secretions* se fassent d'une maniere convenable. Aussi voyons-nous que les filles qui menent une vie indolente & qui ne mangent que des *drogues*, sont non-seulement sujettes à la *suppression des regles*, mais encore aux *engorgements* des *glandes*, aux *écrouelles*, &c.

Maladies qui sont les suites de la mauvaise nourriture & des drogues, pour lesquelles les filles sont en général passionnees;

Une disposition triste & mélancolique, est encore nuisible aux filles de cet âge. Rarement voit-on une jeune fille vive & gaie, ne pas jouir de la meilleure santé; tandis que celles qui sont sérieuses, difficiles & chagrines, sont dévorées par les *vapeurs* & par les *affections hystériques*. La jeunesse est la saison de la dissipation & de la gaieté. Il faut donc que les jeunes filles s'y livrent; il faut leur en faire un devoir.

De la tristesse & de la mélancolie, à laquelle elles ont de la disposition.

Faire provision de santé dans le jeune âge, est un acte de prudence aussi nécessaire que de se pré-

Il faut leur faire un devoir de la

gaieté & de la diſſipation.

cautionner contre les maux de la vieilleſſe. Ainſi, puiſque la ſage Nature porte la jeuneſſe à la jouiſſance des amuſements bruyants, que les conſeils ſéveres de l'âge glacé ne viennent pas s'oppoſer à cette utile impulſion, ni empoiſonner, par une ſombre triſteſſe, cette belle ſaiſon de la vie, deſtinée à la gaieté & à tous les plaiſirs innocents.

Combien les corps de baleines ſont funeſtes à cet âge.

Mais ce qui nuit, ſur-tout aux femmes, à cet âge, ce ſont les *corps de baleine* trop ſerrés. Elles veulent, à toute force, avoir une taille fine, & leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir, en ſe faiſant bien ſerrer lorſqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digeſtion* & ne cauſe un plus grand nombre de Maladies incurables, que la manie de ſe faire ſerrer l'*eſtomac* & les *inteſtins* de cette maniere. (Voyez Tome I, pages 32, 33, 34, & notes *f* & 13.)

Il faut pourtant convenir que cette manie eſt moins générale aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois; mais comme rien n'eſt auſſi variable que les modes, & que celle-là, toute inſenſée, toute meurtriere qu'elle ſoit, pourroit revenir encore, ce que nous diſons ici n'eſt pas hors de propos, & l'on ne ſauroit trop en démontrer toute la folie.

Je connois pluſieurs femmes qui ſe reſſentent encore aujourd'hui des funeſtes effets de cette pitoyable coutume, tant en vogue autrefois, de ſerrer, avec violence, les filles vers le milieu du corps, en ſorte qu'elles ſoient le plus menues qu'il eſt poſſible dans cet endroit. Jamais l'eſprit humain n'a pu imaginer d'uſage plus contraire à la ſanté. (Voyez premiere Partie, Chapitre I, note 12, pages 31 & ſuiv.)

De la premiere éruption des Regles, s'annonçant difficilement.

QUAND une fille eſt arrivée au terme où les *regles* doivent ordinairement paroître, & que, loin de ſe manifeſter, on voit, au contraire, ſa ſanté & ſes forces diminuer, mon avis eſt, au lieu de la renfermer & de la bourrer d'*acier*, d'*aſſafœtida* & d'autres *drogues* auſſi déſagréables, qu'on l'envoie dans un endroit où elle puiſſe reſpirer un bon *air* & jouir d'une ſociété agréable; que là elle ſe nourriſſe de bons *aliments*; qu'elle faſſe un *exercice* ſuffiſant; qu'elle cherche à ſe récréer & à s'amuſer de la maniere qui lui ſera la plus agréable; & nous aurons peu de ſujet de craindre que la Nature, ainſi ſecourue, n'acheve pas ſon ouvrage; rarement y manque-t-elle, & ce n'eſt toujours que lorſque le tort eſt de notre côté.

Ce qu'il faut faire au lieu de donner des drogues.

(Il eſt toujours avantageux que les *regles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'eſt-à-dire, vers la douzieme, treizieme, quatorzieme ou quinzieme année; (Voyez ci-devant, page 109 de ce Vol.) qu'elles viennent facilement & ſans accident, parce que l'*éruption*, qui réunit ces conditions, épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *conſtitution*, & promet les diſpoſitions les plus heureuſes pour la fécondité.

Circonſtances qui doivent accompagner la premiere éruption des regles, pour qu'elles ſoient avantageuſes.

C'eſt donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles, que cette *éruption* manque de quelqu'une de ces conditions, c'eſt-à-dire, que les *regles* viennent, ou trop tôt, ou trop tard; qu'elles s'établiſſent difficilement & avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidents. Outre que c'eſt une marque preſque ſure de la mauvaiſe *conſtitution* de la *matrice*; l'expérience fait voir d'ail-

leurs, que les filles à qui cela arrive, ſont ſouvent expoſées à des infirmités opiniâtres; ſont preſque toujours ſujettes à n'avoir jamais que des *regles* laborieuſes, & ſont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfants, & ſur-tout des enfants bien ſains. (Astruc, *Maladies des Femmes*, Tome I, pages 109 & 110.)

Symptomes qui précedent la premiere éruption des Regles.

Les *regles* viennent rarement aſſez ſubitement pour ſurprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles ſont, pour l'ordinaire, précédées de *ſymptomes* qui les annoncent : ces *ſymptomes* ſont des chaleurs, des peſanteurs, des douleurs ſourdes dans les *reins;* une tenſion & une dureté dans le ſein; des *maux de tête*, la perte de l'appétit, des laſſitudes, une pâleur ſur le viſage, & quelquefois même une petite *fievre.*

Traitement qu'exigent ces Symptomes.

Lorsqu'une fille eſt dans l'âge d'être *réglée*, & qu'elle s'apperçoit de ces *ſymptomes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui ſoit dans le cas de retarder cette *évacuation* ſalutaire & néceſſaire; il faut, au contraire, qu'elle emploie tous les moyens capables de la ſolliciter; qu'elle s'aſſeie ſouvent au-deſſus de la vapeur d'eau chaude; qu'elle boive des *tiſanes délayantes* chaudes; qu'elle mette ſouvent les pieds & les jambes dans l'eau chaude, &c.

Vapeurs d'eau chaude. Boiſſons délayantes. Bains de jambes, &c.

De la maniere de ſe conduire dans le temps des Regles.

Dès qu'une fois les *regles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand ſoin pour ſe garantir de tout ce qui pourroit les ſupprimer. Les femmes, dans le temps des *regles*, doivent donc être fort attentives ſur ce qu'elles mangent & ſur ce qu'elles boivent. Elles doivent éviter tout ce qui eſt froid, ou ſujet à s'aigrir dans l'*eſtomac*, comme les *fruits cruds*, le *lait de beurre*, &c. Elles s'abſtiendront auſſi de poiſſon, & de tous les *aliments* qui peuvent être de difficile *digeſtion*.

Régime que doivent ſuivre les femmes dans ce temps.

Mais comme il eſt impoſſible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui ſe trouve dans ce cas, nous leur recommandons, à toutes en général, d'être particuliérement attentives à ce qui leur eſt ordinairement contraire, & de ne jamais en faire uſage dans ce temps-là.

Elles doivent fuir tout ce qui leur eſt contraire habituellement.

Le froid eſt ſinguliérement nuiſible aux femmes, dans le temps des *regles*. On voit nombre de femmes dont les Maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *regles*, que de toute autre cauſe. Elles doivent donc s'en garantir & être très-circonſpectes dans leur conduite à cette époque. Un dégré de froid, incapable de leur nuire dans tout autre temps, ſuffit, lorſqu'elles ont leurs *regles*, pour ruiner entiérement, & leur ſanté, & leur *conſtitution*.

Combien il eſt important qu'elles ſe garantiſſent du froid;

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur eſprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaieté. Les *paſſions* ont la plus grande influence ſur toutes les fonctions de l'*économie animale*; mais

Des affections de l'ame & des paſſions.

elles n'en ont ſur aucune autant que ſur les *regles.* La *colere*, la *peur*, le *chagrin* & les autres affections de l'ame occaſionnent ſouvent des *ſuppreſſions* qui deviennent abſolument incurables. (Voyez premiere Partie, Chap. X.)

Article III.

De la ſuppreſſion des Regles.

Régime qu'il faut preſcrire dans la ſuppreſſion des Regles, quelle qu'en ſoit la cauſe.

Quelle que ſoit la cauſe qui ait donné lieu à la *ſuppreſſion des regles*, excepté dans le cas de *groſſeſſe*, d'allaitement, de danſe, de travail forcé, &c., (Voyez ci-devant page 111 & ſuiv. de ce Volume.) il faut travailler à les rétablir. En conſéquence nous conſeillons aux femmes, qui ſont dans ce cas, de faire un *exercice* ſuffiſant, de reſpirer un *air* libre, ſec & un peu frais, & de manger des *aliments* ſains.

Exercice, air libre, aliments ſains.

Si le corps eſt foible & languiſſant, elles boiront des *liqueurs généreuſes*, rechercheront les compagnies agréables, & ſe récréeront de quelque maniere que ce ſoit. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, on aura recours aux *remedes* dont nous allons parler.

Circonſtances qui indiquent les boiſſons généreuſes.

Traitement de la ſuppreſſion des Regles, cauſée par relâchement.

Lorsque la *ſuppreſſion* des *regles* dépend d'un relâchement dans les *ſolides*, (on le reconnoît aux *ſymptomes* ſuivants : la malade éprouve des laſſitudes, des foibleſſes, des douleurs & des peſanteurs aux *lombes*; des *maux de tête*, l'*inſomnie*, une *reſpiration* gênée, des *vents* & des gonflements dans l'*eſtomac*; des envies de vomir, des *coliques*,

Symptomes de la ſuppreſſion des regles par relâchement.

une pâleur univerſelle qui ſe répand ſur toute la *peau*, très-remarquable au viſage, qui en devient quelquefois verdâtre : ce dernier *ſymptome* conſtitue la Maladie appellée *pâles-couleurs*, dont nous parlerons dans l'Article ſuivant.)

Dans ce cas, il faut faire uſage des *remedes* qui ſont capables de faciliter les *digeſtions*, de fortifier les *ſolides*, de mettre les *organes* en état de préparer un bon *ſang*. Les principaux d'entre ces *remedes* ſont le *fer* & le *quinquina*, combinés avec les autres *amers aſtringents*. Fer, quinquina.

La *limaille de fer* ſe prend infuſée dans du *vin* ou de la *biere* douce, de la maniere ſuivante : Maniere d'adminiſtrer le fer.

Prenez de *limaille de fer*, deux ou trois onces;
de *vin* ou de *biere* douce, deux livres,
ou une pinte.

Faites infuſer, dans un lieu chaud, pendant deux ou trois ſemaines; paſſez.

La malade en boira aux environs d'un verre deux fois par jour; ou bien on prend de la *limaille de fer* préparée, à la doſe de trente grains, qu'on mêle avec un peu de *miel* ou de *thériaque*, & on réitere cette doſe trois ou quatre fois par jour.

Le *quinquina* & les autres *amers* ſe prennent en *ſubſtance*, ou en *infuſion*, au gout de la malade.

Traitement de la ſuppreſſion des Regles, occaſionnée par la pléthôre & la viſcoſité du ſang.

Lorsque cette Maladie a pour cauſe un *ſang* épais, *viſqueux*, & que les femmes, qui en ſont attaquées, ſont repletes & d'une *conſtitution plethorique*, les *remedes* qui conviennent ſont les *évacuants*, & tous ceux qui diviſent & atténuent les humeurs.

Dans ce cas, il faut ſaigner la malade, lui faire Saignée.

Bains de pieds. mettre ſouvent les pieds dans l'eau chaude, lui donner de temps en temps quelque *purgatif ra-*

Purgatifs. *fraîchiſſant.*

Aliments. Boiſſons. On ne lui preſcrira que des *aliments* légers & liquides. Sa boiſſon ne doit être que du *petit lait*, de l'eau, de la petite *biere*, & il faut qu'elle faſſe

Exercice. de l'*exercice*. On lui donnera deux fois par jour

Teinture d'ellebore. une cuiller à café de *teinture d'ellébore blanc*, dans un verre d'eau chaude. (En général, la *ſuppreſſion* des *regles* occaſionnée par la *pléthôre*, eſt la plus ſuſceptible de guériſon. Il eſt rare qu'elle ne cede point à la *ſaignée* du pied, aux *pédiluves*, &c.)

Traitement de la ſuppreſſion des Regles, cauſée par les affections de l'ame, &c.

Importance du changement de lieu & de la diſſipation dans ce cas. Lorsque la *ſuppreſſion* eſt occaſionnée par les affections de l'ame, par le *chagrin*, la *peur*, la *colere*, &c., il faut tout employer pour amuſer & récréer la malade. Le moyen le plus ſûr pour détruire la cauſe de cette Maladie, eſt, autant qu'il eſt poſſible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premieres impreſſions. Le changement de lieu, en préſentant à l'ame de nouveaux objets, a ſouvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manieres affables, tendres & flatteuſes avec les femmes dans cette occaſion, ſont encore de la plus grande importance.

Circonſtances qui demandent la ſaignée. (Ces moyens, toujours excellents, ne ſont cependant pas ſuffiſants, lorſque la *ſuppreſſion* eſt ancienne. Ces cas préſentent ſouvent des ſignes de *pléthôre*; il faut alors en venir aux *ſaignées* : mais on a obſervé qu'il étoit en général avantageux de commencer par la *ſaignée* du bras, pour en venir enſuite à celle du pied. On a même ſouvent été

obligé d'appliquer des *ſang-ſues* à la *vulve*, aux *vaiſſeaux hémorrhoïdaux*; des *ventouſes* aux cuiſſes & aux *aines*, &c. Sang-ſues. Ventouſes.

Mais les moyens les plus employés, dans les cas qui ne ſont pas graves, après ceux qu'on vient de preſcrire, ſont la vapeur d'eau chaude, ſur laquelle on fait aſſeoir les malades. Les *bains* chauds & l'immerſion des jambes dans l'eau tiede, les *fomentations* relâchantes, les *lavements laxatifs*, &c., ſont encore très-bien, & ces moyens conviennent également, ſoit que la *ſuppreſſion* ſoit occaſionnée par les *paſſions* violentes, ſoit qu'elle ſoit due au froid ſubit, ou à quelque autre accident.) Vapeurs d'eau chaude, bains, fomentations, lavements laxatifs, &c.

Traitement de la ſuppreſſion des Regles, occaſionnée par quelque Maladie.

Mais une obſervation importante à faire ſur la *ſuppreſſion* des *regles*, c'eſt qu'elle n'eſt ſouvent que l'effet d'une autre Maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les *remedes* propres à rétablir les *regles*, ce qui pourroit être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la Maladie qui a cauſé la *ſuppreſſion*, & à fortifier la malade; &, quand ſa ſanté ſera rétablie, les *regles* reviendront enſuite d'elles-mêmes.

Attention qu'il faut avoir avant que de traiter la ſuppreſſion des regles, de quelque cauſe qu'elle provienne.

(En général, avant que d'entreprendre de guérir la *ſuppreſſion* des *regles*, de quelque cauſe qu'elle nous paroiſſe dépendre, il faut commencer par bien s'aſſurer ſi elle n'eſt pas l'effet de la *groſſeſſe*; car on y eſt trompé tous les jours, par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & ſur la vertu Il faut s'aſſurer ſi elle n'eſt pas l'effet de la groſſeſſe.

desquelles on n'a quelquefois aucun soupçon. Il faut même, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les *remedes* jusqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la *suppression*, afin qu'on puisse décider alors, avec plus de connoissance de cause, de cette *suppression;* car cette époque est communément celle où les signes de la grossesse commencent à être plus certains & plus sensibles. La main froide, appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la *matrice*, sans parler des autres signes de la *grossesse* dont il sera question ci-après, §. II de ce Chapitre.

Temps où il faut administrer les remedes dans la suppression des regles.

On observera, & c'est un point essentiel, que le temps le plus favorable aux *remedes* dont il vient d'être parlé dans cet article, est celui de l'*éruption* des *regles*, ou plutôt où elle devroit se faire, en calculant ses périodes, d'après le temps où la Maladie n'existoit pas encore, sur-tout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvoient dans ce temps-là, comme la douleur gravative des *lombes*, la *colique*, la chaleur *fébrile*, &c.

Article IV.

Des Pâles-Couleurs, ou *Chlorose*, *& du Gout dépravé*, *appellé Pica & Malacia.*

Qui sont les femmes sujettes à cette Maladie.

Nous avons déja dit que les *pâles-couleurs*, c'est-à-dire, cette teinte blême & quelquefois verdâtre, répandue sur le visage des femmes, dont les *regles* sont supprimées, étoient un *symptome* de cette même *suppression* des *regles*. Mais cette Maladie peut avoir lieu lors même que les *regles* continuent de couler, quoiqu'en moindre quantité,

à leurs périodes ordinaires. Il n'eſt pas rare de la voir de cette eſpece chez les filles nubiles & chez les jeunes veuves, qui ont ce qu'on appelle du *tempérament*, & qui ſont contrariées dans leurs deſirs.

Symptomes des Pâles-Couleurs, ou *Chloroſe.*

A meſure que la pâleur de la *peau* fait des progrès, il ſe manifeſte des *bouffiſſures* aux paupieres & aux autres parties du viſage, ainſi qu'aux jambes, aux pieds, &c. Les douleurs de tête augmentent : la malade a des inquiétudes dans les jambes; elle éprouve des *oppreſſions de poitrine*, au moindre mouvement; des *palpitations de cœur*, des *anxiétés*, des défaillances. Il ſurvient une *fievre lente*, plus ſenſible la nuit que le jour; un gonflement dans les *hypocondres*, une élévation dans le ventre, quelquefois au point de faire naître des doutes ſur la *groſſeſſe :* cette mépriſe eſt cependant de grande conſéquence, parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-ſages, ou laiſſer les femmes dans une ſécurité qui leur devient quelquefois funeſte.

Cette *tumeur* du ventre, qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *regles*, qu'à la *ſuppreſſion*, ſe termine ſouvent par une *hémorrhagie*, que l'on a priſe pluſieurs fois pour une *fauſſe couche.* Dans le temps de ce gonflement du ventre, les *malléoles* s'enflent; mais cette enflure eſt plus ſenſible le matin que le ſoir, & ne reçoit point l'impreſſion des doigts, comme dans l'*hydropiſie.* (Voyez Chapitre XXVI de cette ſeconde Partie.)

Symptomes du gout dépravé, appellé Pica & Malacia.

Les femmes qui ont les *pâles-couleurs*, ont souvent un appétit déréglé, qui les porte à manger les choses les plus extraordinaires, comme du *sel* & du *poivre* seuls & en quantité; des fruits verds; de la viande & du poisson cruds; des lézards, des crapauds, des araignées, du plâtre, de la *chaux vive*, de la cendre & du charbon; de la neige & de la glace; du papier, du vieux cuir, même des excréments, & une infinité d'autres matieres très-nuisibles & incapables de nourrir.

Il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables; à manier, à briser sous leurs doigts certains corps dégoutants; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs, &c. Ce *gout dépravé*, qui est une véritable Maladie, se nomme *pica* chez les filles, & *malacia* chez les femmes grosses, qui en sont aussi attaquées quelquefois.

Quoique la *suppression* des *regles* soit la cause générale des *pâles-couleurs*, il arrive cependant quelquefois que cette *suppression* n'est pas totale; que les *regles* coulent de temps à autre; &, dans ce cas, la Maladie est d'autant plus dangereuse, qu'on a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue par l'*obstruction des visceres du bas-ventre*.

Suites des pâles-couleurs.

Les *pâles-couleurs* forment un obstacle à la *conception*. Elles peuvent durer long-temps; mais ordinairement elles sont peu à craindre, à moins qu'elles ne reconnoissent la cause que nous venons d'assigner. Le retour des *regles* les dissipe pour l'ordinaire; cependant si on les néglige, elles peuvent jetter dans la *cachexie*, l'*hydropisie*, &c.

Traitement des Pâles-Couleurs, ou Chlorose, & du gout dépravé, appellé Pica & Malacia.

Le traitement des *pâles-couleurs* eſt abſolument le même que celui qu'on vient de preſcrire contre la *ſuppreſſion* des *regles*, occaſionnée par le relâchement des *ſolides*; (Voyez ci-devant, page 118 de ce Vol.) mais on doit obſerver, que lorſque le gout dépravé a duré long-temps, ou qu'ayant duré peu de temps, il a porté les filles ou les femmes à manger des ſubſtances pernicieuſes, telles qu'une partie de celles que nous avons dénommées plus haut, on ne peut s'empêcher de commencer par donner les *délayants*, un *vomitif* & un *purgatif*, pour débarraſſer l'*eſtomac* & les *premieres voies*, qui ſont farcies de ces matieres étrangeres : enſuite on en vient aux *fortifiants*, tels que le *fer*, le *quinquina* & les autres *amers*.

Circonſtances qui indiquent les délayants, les vomitifs, les purgatifs. Fer, quinquina, amers.

On fait encore un grand uſage des *eaux ferrugineuſes*, telles que celles de *Paſſy*, de *Forges*, de *Vals*, de l'*eau de boule*, &c. Barbeirac regardoit les *bains* comme très-efficaces dans ces cas; mais la plupart des Praticiens, dit M. Lieutaud, ſe contentent de faire tenir, pendant quelque temps, les jambes dans l'eau chaude, ou de les échauffer par des *frictions*. On éprouve enfin tous les jours, que le mariage eſt le plus ſûr & le plus prompt *remede* qui puiſſe opérer la guériſon.

Eaux de Paſſy, de Forges, de Vals, de boule. Bains de pieds, frictions. Le mariage.

Quant aux femmes *groſſes* qui ont le *gout dépravé*, comme elles en ſont délivrées, pour l'ordinaire, vers le quatrieme mois de leur *groſſeſſe*, ou, au plus tard, à leur *accouchement*, elles n'ont, en général, beſoin d'aucune eſpece de *remedes*, ſurtout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire, eſt de s'oppoſer, autant qu'il dépendra de ſoi, à ce qu'elles

Les femmes groſſes qui ont le gout dépravé, n'ont beſoin d'aucun remede. Ce qu'il eſt néceſſaire de faire.

n'abusent de l'indulgence qu'on a ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.)

Article V.

Des Regles immodérées.

Les *regles* peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité (1).

Symptomes des Regles immodérées.

Dans le premier cas, la malade devient foible & pâle : elle perd l'appétit; les *digestions* sont mauvaises; l'enflure *œdémateuse* des pieds, l'*hydropisie*, la *consomption*, en sont souvent les suites.

A quel âge les femmes y sont exposées.

Les femmes sont ordinairement exposées à ces accidents, vers l'âge de quarante-cinq, cinquante ans, & il est très-difficile de les en guérir.

Causes des Regles immodérées.

L'abondance des *regles* peut venir de la vie sédentaire; d'une nourriture trop forte, composée d'*aliments* salés, de haut gout, ou *âcres*; de l'usage des *liqueurs spiritueuses*; d'une fatigue excessive; du relâchement des *vaisseaux*, d'un état de *dissolution* dans le sang, de violentes *passions* de l'ame, &c.

---

(1) Par cette expression, M. Buchan entend la diminution des *regles*, soit que les intervalles, entre leur retour, soient plus longs, soit que l'écoulement reste audessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne differe de la vraie *suppression* qu'en ce qu'il est moins marqué & moins instant, l'Auteur ne fait que l'indiquer, &, en effet, il exige le même traitement que la *suppression* des *regles*, proportionné cependant aux circonstances & à l'intensité des accidents qu'il occasionne. (Voyez Article III de ce Chapitre, page 118 de ce Volume.)

Traitement des Regles immodérées.

Le traitement de cette Maladie doit être varié comme la cause qui l'a fait naître : quand elle vient de quelques fautes dans le *régime*, il faut y remédier en suivant un *régime* contraire, & en y joignant les *remedes* qui ont une tendance à arrêter ce flux trop abondant, & à s'opposer aux affections maladives de la personne, qui y ont donné lieu.

Il faut commencer par éloigner la cause qui a fait naître cette Maladie.

Pour s'opposer à la trop grande abondance des *regles*, il faut tenir la malade absolument tranquille, & de corps, & d'esprit. Si cette abondance est excessive, elle se tiendra au lit la tête basse, (& on lui tirera du *sang* au bras, relativement à l'âge, au *tempérament* de la malade & à la violence des accidents.)

Repos, saignée.

On la mettra à une *diete* légere & *rafraîchissante*; on ne lui donnera que des bouillons de veau, de poulet & un peu de pain : elle boira une *tisane* de *racines d'orties* ou de *grande consoude*, ou de *mille-feuilles*, qu'on fera plus forte ou plus foible, selon les cas.

Régime. Aliments.

Tisane d'orties, de grande consoude, ou de mille-feuilles.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut en venir à des *astringents* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun*, au *quinquina*, &c.

Voici la maniere de prescrire ces *remedes*.

Poudre astringente.

Prenez d'*alun*,	deux gros;
de *cachou*,	un gros.

Broyez le tout ensemble; divisez en huit ou neuf prises égales, ou faites-en huit *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de rose*.

La malade prendra une de ces doses trois fois par jour.

Les personnes, dont l'*estomac* ne pourra supporter l'*alun*, prendront, à sa place, le *remede* suivant.

Prenez de *teinture de roſe*, une once;
de *laudanum liquide de Sydenham*, dix gouttes.

Mêlez.

La malade prendra cette doſe trois ou quatre fois dans la journée.

Quinquina avec l'elixir de vitriol dans du vin.

Si ces *remedes* ne réuſſiſſent pas, la malade prendra trente-ſix grains de *quinquina* en poudre, dans un verre de *vin* rouge, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol*.

On répétera cette doſe quatre fois par jour.

Réflexions ſur les Regles, ou *Flux menſtruel.*

Les *regles* ſont ſujettes à beaucoup de variations qu'il eſt important de faire connoître, parce que, comme ce ne ſont pas de vraies Maladies, ſi les femmes s'aviſent de faire des *remedes*, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils leur ſont d'autant plus contraires, qu'ils contrediſent la Nature, qui, lorſqu'elle a une marche conſtante, parvient toujours à ſon but, quoique par des routes oppoſées en apparence.

Variétés que préſentent les regles chez certains ſujets.

C'eſt ainſi qu'il y a des femmes qui ont leurs *regles* pluſieurs fois dans un même mois; d'autres qui les attendent deux & trois mois; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de *ſang*; d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendant huit, dix & quinze jours, ſans que, ni les unes, ni les autres, en éprouvent aucune incommodité, jouiſſant toutes au contraire d'une ſanté ferme & conſtante.

Parties du corps par leſquelles on voit les regles ſortir quelquefois.

L'écoulement des *regles* ne ſe fait pas ſeulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps; c'eſt ce qu'on appelle *regles dévoyées*. En

En effet, on a vu les unes les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des *hémorrhagies* tous les mois par ces parties. Dans d'autres, on a vu le *ſang* ſortir par la bouche, tant des organes de la *ſalive*, que par les gencives & les *alvéoles*. Celles-ci ont un *crachement*, ou un *vomiſſement* de *ſang périodique*; celles-là un *flux de ſang*, ou un *piſſement de ſang* régulier : enfin on a vu des femmes dont le *ſang* ſortoit même du ſommet de la tête, des joues, des mamelles, du *nombril*, des *aines*, des mains, des pieds, des doigts, &c. Il s'éleve, dans ces cas, ſur ces parties, une ſorte de *tumeur inflammatoire*, douloureuſe & rénitente, de laquelle le *ſang* coule naturellement, & laiſſe une *plaie* qui ſe ferme bientôt, mais qui s'ouvre tous les mois.

Symptomes qui précedent les regles dans ces cas.

On peut, à la vérité, tenter de détourner les *regles*, & de les rappeller à leur ſiege naturel, ſoit par les *ſaignées* du pied, & par les *ventouſes* aux *aines* & aux *extrémités* inférieures, ſoit par des *demi-bains* chauds, par la vapeur de l'eau chaude ou des *décoctions émollientes*, &c. Mais ſi l'on a réuſſi quelquefois, ce n'a été que dans les commencements & chez les filles jeunes encore; car quand on voit que ces *évacuations*, par des parties par leſquelles elles ne doivent pas ſe faire, ſont bien établies, & que la perſonne qui les éprouve ſe porte bien d'ailleurs, il faut reſter tranquille, & laiſſer la Nature remplir ſes vues à ſa maniere : elle eſt toujours plus ſage que nous.

Lorſque les regles dévoyées ſont bien établies, il ne faut pas chercher à les rappeller aux parties naturelles.



Article VI.

De la Perte de ſang, ou *Hémorrhagie & ſuintement de la matrice.*

Ce qu'on doit entendre par le mot perte.

On donne le nom de *perte* à tout écoulement ſanguin par la *matrice* & le *vagin*, qui ne retient abſolument rien de la période des *regles*, & qui peut arriver dans tous les temps de la vie. Si la *perte* eſt conſidérable, on l'appelle *hémorrhagie de la matrice;* ſi elle eſt médiocre, mais continue & opiniâtre, on la nomme *ſuintement de la matrice.*

Cauſes de la Perte de ſang, ou *Hémorrhagie & ſuintement de la matrice.*

Les cauſes immédiates des *pertes* ſont des *ulceres*, des *plaies*, des déchirures, ou des écorchures, qui arrivent quelquefois au-dedans de la *matrice*, dans les *fauſſes couches* & les *accouchements laborieux;* ou des gerçures cauſées par des *fleurs blanches* trop âcres, des injections trop *corroſives*, des coups d'ongle d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme mal-adroits. Il faut compter au nombre de ces cauſes, une trop grande dilatation des *veines* de la *matrice*, ou une dilatation trop long-temps continuée de ces mêmes *veines*, occaſionnée par le *ſuintement* de la *matrice.*

Toutes ces cauſes ſont favoriſées par l'excès de la chaleur de l'*air*, les violents *accès* de *fievre*, les veilles fréquentes, les trop vives *paſſions* de l'ame, l'uſage immodéré des *demi-bains*, l'action ſubite du froid, les terreurs imprévues, le trop grand uſage des plaiſirs de l'amour, les *exercices* fatigants, les chutes, les ſecouſſes, les cris violents, la déclamation à haute voix, les éternuments fré-

quents, les épreintes trop long-temps ſoutenues dans la *diarrhée*, le *tenême*, les *fauſſes couches*, les *polypes* de la *matrice*, l'abus des *emménagogues*, enfin les *ſaignées* du pied trop répétées.

Symptomes de la Perte de ſang, ou *Hémorrhagie & ſuintement de la matrice.*

Dans toutes les *pertes de ſang*, les malades ſont pâles, abattues; le *pouls* eſt lent & foible; les *extrémités* ſont froides. L'appétit ſe perd, les *digeſtions* ſe font mal. Souvent il ſe forme des *obſtructions* dans les *viſceres* du *bas-ventre*. Lorſque les malades ſont debout, les jambes & les pieds deviennent *œdémateux*. Le *ſang* coule de la *matrice* à meſure qu'il y arrive, ou bien il s'y coagule & y forme des caillots. Quand il y a léſion de continuité, les *pertes de ſang* ſont ſuivies de *pertes* en blanc; ce qui n'arrive pas quand il n'y a pas de léſion.

Maladies qui peuvent être les ſuites de la perte de ſang.

En général, toute *perte de ſang* par la *matrice* eſt une Maladie fâcheuſe. Souvent elle eſt ſuivie de *cachexie*, d'*hydropiſie*, de *conſomption*, &c. Celles qui ſont invétérées ou qui arrivent aux femmes âgées, ſont les plus funeſtes. Celles qui dépendent de quelque vice dans l'intérieur de la *matrice*, ſont les plus difficiles à guérir.

Traitement de la Perte de ſang, ou *Hémorrhagie & ſuintement de la matrice.*

Néceſſité du repos du lit dans la perte de ſang. Poſition qu'il faut donner à la malade.

Quand une femme eſt attaquée d'une *perte* abondante & actuelle, c'eſt-à-dire, d'une *hémorrhagie de matrice*, on commence par la mettre au lit, le repos étant d'une néceſſité abſolue. Il faut qu'elle y ſoit couchée la tête très-baſſe, & ſon lit doit être compoſé d'un ſimple ſommier de crin, ou d'une

Comment doit être composé son lit. Elle doit s'abstenir de remuer, même de parler.

paillasse, les matelas & les lits de plumes, dont l'effet est d'échauffer, étant absolument contraires. La malade aura la plus grande attention à ne point remuer; il faut même qu'elle s'abstienne de parler, si cela est possible.

Saignées.

Alors on saigne la malade au bras, & on répete ces *saignées* relativement à l'âge, à la *constitution* de la malade, & à la violence des accidents. Quand la *perte* est considérable & menace d'un danger imminent, il faut même répéter ces *saignées*, de quatre en quatre heures, dans la premiere journée, en supposant que la malade n'est pas déja épuisée.

Remedes astringents.

Mille-feuille; élixir de vitriol; sirop de grande consoude.

Cependant on fait prendre à la malade, d'heure en heure, trois ou quatre cuillerées de *suc* des *plantes astringentes*, ou le *bol*, prescrit dans l'Article précédent, & on lui donnera toutes les demi-heures un petit verre de *décoction de mille-feuille*, dans lequel on mettra huit ou dix gouttes d'*élixir de vitriol*, & un peu de *sirop de grande consoude*.

Circonstances qui indiquent les bouillons. Il faut les donner froids, ainsi que les boissons.

La malade n'a pas besoin d'*aliments* dans les deux ou trois premiers jours, à moins qu'elle n'ait des foiblesses; alors on lui donne un ou deux bouillons. Tout ce qu'elle boit doit être froid, même le bouillon. Il est inutile de dire que le *vin* doit être absolument interdit, ainsi que toutes les *drogues* qui sont d'une qualité échauffante.

Vinaigre.

S'il arrive que la malade tombe en *syncope*, comme il est assez ordinaire, on lui fera respirer du *vinaigre*; on lui en frottera les *temples*, &c., comme nous l'avons prescrit ci-devant, Chapitre XXXII, §. VIII de cette seconde Partie.

Bain de pied d'eau froide.

Quelquefois ces secours ne suffisent pas : alors il faut en venir aux *remedes* externes. On ordonnera à la malade de mettre les pieds dans l'eau

froide ; on lui appliquera des linges trempés dans l'eau froide ſur le *bas-ventre* & ſur le *pubis* ; on injectera dans la *matrice* le *ſuc* de *plantain*, d'*ortie*, de *grande conſoude*, ou du *vinaigre*, &c. Fomentations d'eau froide. Injection aſtringente.

La *perte* eſt aſſez ſouvent ſuivie du *ſuintement de la matrice*, qui a lieu ſur-tout lorſqu'il y a un *polype*, un *ulcere*, un *ſquirrhe* ou un *cancer* dans ce *viſcere*. Dans ce cas, il faut combiner les *remedes* indiqués contre ces Maladies, avec ceux qu'on vient de conſeiller, mais modifiés, relativement à la gravité de ce *ſuintement*, qui, comme on le penſe bien, demande des *aſtringents* moins actifs que la *perte* elle-même.

Le *ſuintement*, qui ſuit la *perte*, eſt ſouvent dû à l'*atonie* & au relâchement de ce *viſcere*. Dans ce cas, il faut avoir recours aux doux *fortifiants*, qu'on emploie intérieurement & extérieurement. Parmi ces derniers, on preſcrit ſur-tout la vapeur du *vinaigre*, jetté peu à peu ſur une pelle chaude, & qu'on dirige vers la *matrice*, au moyen d'un entonnoir : on applique ſur le *pubis* des compreſſes trempées dans le *vinaigre* froid, & l'on preſcrit à la malade des gelées de viande, du potage, des crêmes de riz au bouillon, des œufs à la coque, &c. ; mais il ne faut conſeiller la viande & le *vin*, que lorſque le *ſuintement* eſt ceſſé. Remedes du ſuintement de la matrice. Vapeurs de vinaigre. Compreſſes de vinaigre froid. Régime.

Lorſque le *ſuintement de la matrice* ſurvient ſans qu'il ait été précédé de *perte*, & qu'il eſt la Maladie principale, il faut ſuivre le même *régime*, & preſcrire les mêmes *remedes* que ceux ordonnés contre la *perte*, bien entendu que les *ſaignées* doivent être modérées ſur le dégré de ce *ſuintement*.

En général, tous les écoulements de *ſang* par la *matrice*, & toutes les *hémorrhagies*, ſont des Maladies très-délicates, par la nature des *remedes aſ-* Ces Maladies ſont très-délicates à traiter. Il

faut appeller un Medecin. *tringents* qu'elles exigent : elles demandent des lumieres & une prudence, dont il s'en faut de beaucoup que tout le monde ſoit capable. Il faut donc, dans ces cas, recourir à des Médecins & à des Médecins inſtruits.

Moyens de prévenir les Pertes, ou *Hémorrhagies & Suintement de la matrice.*

Quand on eſt parvenu à tarir la *perte*, le *ſuintement de la matrice*, &c., il faut travailler à empêcher qu'ils ne ſe renouvellent. On défendra donc à la malade tout *exercice* violent; on lui preſcrira de garder le lit le plus qu'elle pourra, pendant un certain temps; de modérer ſes *paſſions*, de s'abſtenir des devoirs conjugaux, & d'être réſervée ſur l'uſage du *vin* & des viandes.

Régime.

Eaux ferrugineuſes. Lait. On preſcrira les *eaux minérales ferrugineuſes*, telles que celles de *Forges*, de *Provins*, de *Paſſy*, &c. : l'uſage du *lait* peut très-bien convenir. On donnera tour-à-tour celui de *chevre*, d'*âneſſe* & de *vache*, qu'on coupe avec une *infuſion de vulnéraires*, quand on veut adoucir le *ſang*, fortifier les *vaiſſeaux* & raffermir les *cicatrices*.

Article VII.

Du Polype utérin, ou *de la Matrice*, & *du Polype du vagin.*

Caracteres de ces Maladies. On donne le nom de *polype utérin*, (Voyez ce que c'eſt que le *polype*, Chapitre XXXIII, §. III, Article III de cette ſeconde Partie, où nous parlons du *polype du nez*;) on donne, dis-je, le nom de *polype utérin*, ou de la *matrice*, à une excroiſſance charnue ou fongueuſe, qui prend naiſſance dans la ſubſtance même de la *matrice*; & on

nomme *polype du vagin*, celui qui ſe forme aux dépens de la ſubſtance même du *vagin*.

Symptomes du Polype de la matrice & du vagin.

Le *polype* de la *matrice* a ſon attache, ou au fond de ce *viſcere*, ou au col, ou ſur le bord de ſon orifice. Dans les deux premiers cas, il occaſionne toujours la *perte de ſang* : c'eſt pourquoi il eſt de la plus grande importance de toucher les femmes dans toutes les *pertes de ſang* opiniâtres, puiſqu'un *polype utérin* peut quelquefois en être la cauſe, & que dans ce cas un Chirurgien habile & expérimenté, pourroit en délivrer promptement les malades. Dans le dernier cas, il n'y a pas de *perte*, parce que l'orifice de la *matrice* n'eſt pas bâillant, comme dans les deux premiers.

Siege du polype de la matrice.

Il eſt impoſſible de s'appercevoir des premiers progrès du *polype utérin*, dont la baſe eſt au fond de la *matrice* ou au col de ce *viſcere* : il faut que, s'étant accru peu-à-peu, il ait gagné l'orifice, & que l'ayant dilaté, il ſoit parvenu dans le *vagin*, où, trouvant de la place pour s'étendre, il prend ordinairement la forme d'une poire. Le *polype*, dont la baſe eſt à l'orifice de la *matrice*, eſt moins de temps à ſe faire reconnoître. Au moyen du toucher, on le découvre promptement ; il en eſt de même du *polype* du *vagin*.

Ces deux derniers, celui du *vagin* ſur-tout, n'ont gueres d'autre cauſe que le *virus vénérien*. Il eſt donc de la plus grande importance de queſtionner la malade, & de lui faire avouer ſi elle n'a pas eu la *Maladie vénérienne*, ou quelques-uns des *ſymptomes* expoſés dans le Chapitre précédent.

Le virus vénérien eſt la cauſe la plus fréquente de ces polypes.

Les *polypes* de la *matrice* & du *vagin*, qui ont pris un accroiſſement conſidérable, peuvent faci-

lement en impoſer pour des *deſcentes* de *matrice* avec renverſement. On eſt ſouvent tombé dans cette erreur. C'eſt d'après cette mépriſe, que des Auteurs ont dit avoir vu des femmes guérir facilement de *deſcentes* de *matrice*, & quelques-unes avoir conçu après l'amputation totale de ce *viſcere*. Mais ces prétendues *deſcentes* de *matrice* n'étoient, dit M. Levret, pour la plupart, que des *polypes utérins*, toujours accompagnés d'*hémorrhagies* plus ou moins conſidérables, tantôt continuelles, tantôt périodiques.

On les confond ſouvent avec les deſcentes de matrice.

Symptomes qui diſtinguent la deſcente de matrice avec renverſement d'avec le polype.

Les ſignes auxquels on reconnoît la *deſcente* de *matrice avec renverſement*, ſont une ſenſibilité extrême dans la *tumeur* qui ſort de la *vulve*, & une aiſance ſinguliere à être rentrée, quoiqu'elle retombe auſſi-tôt après, lorſqu'on n'uſe pas des moyens capables de la retenir en place; tandis que le *polype* eſt abſolument inſenſible, & qu'il eſt impoſſible de le faire rentrer. (Voyez Chapitre XLI, §. III, qui traite des *deſcentes*.)

Traitement du Polype de la matrice & du vagin.

Ligature, extirpation.

Le grand *remede* contre ces *polypes* eſt la ligature, au moyen de laquelle on en fait l'extirpation. Nous voudrions pouvoir donner le détail & la deſcription des procédés que M. Levret, célebre Accoucheur, a mis en uſage pour la pratiquer; mais comme nous ne pourrions nous faire comprendre qu'à l'aide de planches, nous renvoyons les Chirurgiens à celle que ce Praticien a fait graver dans les Ouvrages qu'il a publiés ſur cette matiere.

Nous nous contenterons de dire, relativement au *polype* du *vagin*, que lorſqu'il eſt évidemment occaſionné par la *vérole*, il faut commencer par

adminiſtrer le *mercure*, ſelon la méthode qui conviendra au ſujet, & qu'on trouvera expoſée au §. VII du Chapitre précédent. Souvent ce traitement a diſpenſé de tout autre, même de la ligature, qu'on doit faire cependant lorſque les *tumeurs polypeuſes* ſubſiſtent indépendamment de l'adminiſtration du *mercure*.)

ARTICLE VIII.

Des Fleurs blanches.

LES *regles* peuvent également pécher par la qualité, comme elles pechent par la quantité. La Maladie, appellée ordinairement *fluor albus* ou *fleurs blanches*, eſt fort commune, & a des ſuites quelquefois très-fâcheuſes chez les femmes délicates.

(Les *fleurs blanches*, Maladie qu'on ne voit gueres que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaquent les filles, les femmes mariées & les veuves. Cet écoulement ne commence, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans. Cependant on a vu des filles de huit ans & même de quatre, en éprouver les premieres atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *fleurs blanches* ſont les *regles*, qui pechent par leurs qualités; car les très-jeunes filles, chez qui on les obſerve, bien loin d'être réglées, le ſont ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs, la *groſſeſſe* n'en exempte pas, comme elle exempte des *regles*. Cependant cet écoulement eſt, en général, ſuſpendu pendant que les *regles* fluent : il eſt tantôt continu & tantôt *périodique*. Il précede, ou ſuit les *menſtrues* : dans pluſieurs, ſes retours ſont irréguliers, & vont juſqu'à troubler les *périodes menſtruelles*.)

Qui ſont celles qui y ſont ſujettes.

Symptomes des Fleurs blanches.

L'écoulement appellé *fleurs blanches*, n'eſt cependant pas toujours blanc; il eſt quelquefois pâle, jaune, verd, noirâtre, &c.; quelquefois il eſt clair & d'une *âcreté* qui le rend *corroſif;* d'autres fois, il eſt ſale, fétide, &c. Les femmes qui en ſont attaquées ſont pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégout, & ſont ſujettes à avoir les pieds enflés, &c.

(Outre ces *ſymptomes*, les femmes éprouvent encore des *laſſitudes*, des *peſanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégout, des douleurs dans l'*eſtomac*, que la plupart rapportent à la *poitrine*, & qui jointes aux douleurs de dos, les portent à ſe croire *pulmoniques*. J'ai même vu des Chirurgiens & quelquefois des Médecins inattentifs les confirmer dans cette opinion dangereuſe. Leurs *urines* dépoſent un *ſédiment pituiteux*, ou ſoutiennent des flocons, qui paroiſſent être de la même nature, &c.)

Cauſes des Fleurs blanches.

Abus des boiſſons aqueuſes.

Cette Maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une foibleſſe des *organes*, quelquefois de la *ſuppreſſion* des *régles*, de l'inaction, & de l'uſage exceſſif du *thé*, du *café*, ou d'autres boiſſons aqueuſes.

Vie ſédentaire.

(Il faut ajouter la vie ſédentaire, cauſe principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *fleurs blanches* dans les Villes; l'habitude de s'aſſeoir très-bas, habitude familiere aux femmes, & qui, en faiſant ſtagner les humeurs dans les *vaiſſeaux* de la *matrice* & du *vagin*, contribue à entretenir les *fleurs blan-*

Habitude de s'aſſeoir très-bas.

ches qui, d'après les obſervations du célebre TRONCHIN, ont ceſſé par la ſeule attention d'avoir un ſiege plus haut.

Une cauſe importante à connoître, & qui joue le plus ſouvent un grand rôle dans les *fleurs blanches*, eſt la foibleſſe de l'*eſtomac*, qui, donnant lieu aux mauvaiſes *digeſtions*, & à des *ſucs* mal préparés, occaſionne le relâchement de tous les *organes*, & plus ou moins celui de la *matrice*. Foibleſſe d'eſtomac.

Les *accouchements laborieux*, les *fauſſes couches*, les *chagrins*, les peines d'eſprit, &c., donnent ſouvent lieu aux *fleurs blanches*, ou les entretiennent. Accouchements laborieux, &c.

Elles peuvent auſſi reconnoître un *vice ſcorbutique*; elles peuvent encore être le produit de la *vérole*, ſans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe & un autre ſiege. C'eſt ce qu'ignorent certaines femmes, qui eſſaient tous les jours de faire paſſer une *gonorrhée* pour des *fleurs blanches*. Il eſt très-certain que l'hiſtoire tronquée qu'elles font de leur état, & que l'ambiguité dont elles le couvrent, ne préſente communément que des doutes & des incertitudes; & ſi on ajoute à ces difficultés, que ces deux Maladies ſe compliquent ſouvent l'une l'autre, on ſentira combien il eſt difficile, dans ce cas, de ſavoir la vérité. Heureuſement cependant qu'elles ont chacune leurs *ſymptomes* particuliers. Le ſcorbut, la vérole.

Dans les *fleurs blanches*, la matiere de l'écoulement ne devient âcre, rongeante & fétide que lorſque la Maladie eſt ancienne; au lieu que dans la *gonorrhée*, on la voit en très-peu de temps, jaune, verte, *purulente* & *corroſive*, mais très-rarement fétide. Les *fleurs blanches* ſouffrent communément une interruption pendant le *flux des* Symptomes qui diſtinguent les fleurs blanches de la gonorrhée.

menſtrues; au lieu que la *gonorrhée* ne ceſſe point pendant le cours des *regles*; la matiere eſt ſeulement moins abondante. D'ailleurs, la *gonorrhée* eſt accompagnée d'ardeur d'*urine*, de *ſtrangurie* & de *démangeaiſon*; ſon ſiege eſt principalement aux environs de l'*uretre* : les *fleurs blanches* viennent du *vagin* & de la *matrice*. La *gonorrhée* qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, ſe termine, lorſqu'elle n'eſt pas négligée, dans l'eſpace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-ſenſiblement; les *fleurs blanches* ſont toujours plus rebelles : elles durent des années. (Voyez ci-devant pages 8 & 9 de ce Volume.)

Circonſtances qui rendent les fleurs blanches difficiles à guérir.

Les *fleurs blanches*, qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant ou après les *menſtrues*, & qui ne ſont accompagnées d'aucune ſenſation douloureuſe, ne ſont pas à craindre; mais lorſque ce flux eſt plus abondant, ſans intermiſſion, invétéré, & qu'il cauſe des irritations, on doit en redouter les ſuites. Dans ce dernier cas, cette Maladie paſſe pour une des plus rebelles, ſurtout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, qu'elle rend le plus ſouvent ſtériles. Elle eſt encore plus difficile à guérir après la ceſſation des *regles*; elle paſſe enfin pour incurable lorſqu'elle eſt héréditaire. Les *fleurs blanches* jettent ſouvent dans le *maraſme*, ou produiſent des *ulceres* dans la *matrice* qui peuvent donner lieu à des *hémorrhagies* très-alarmantes & même mortelles.

Maladies qui peuvent en être les ſuites.

Cas où les fleurs blanches ne doivent pas être guéries.

Enfin, lorſque cet écoulement a duré très-longtemps, & qu'il eſt devenu comme habituel, il ſemble alors comme néceſſaire à pluſieurs femmes *cachectiques*, dont le *ſang* & les humeurs ſe purgent par cette voie des matieres viciées, dont la *matrice* devient l'égout, faiſant alors fonction de *cau-*

tere, & en ayant toutes les propriétés : cet écoulement, souvent très-abondant, peut garantir ces *visceres*, & c'est avec raison qu'on en redoute la cessation.

Ce fait doit donc rendre très-circonspect sur le traitement de cette Maladie. Les femmes, qui sont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de se faire guérir des *fleurs blanches*, qu'elles n'aient consulté un Médecin très-instruit. Quant aux autres, elles suivront exactement les préceptes qu'on va exposer ; & si elles ont de la constance, dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries.)

Traitement des Fleurs blanches.

Pour combattre cet écoulement, il faut que la malade fasse autant d'*exercice* que ses forces peuvent le lui permettre, sans se fatiguer, & qu'elle ne reste pas trop au lit ; qu'elle prenne des *aliments* solides, nourrissants, mais de facile *digestion* ; qu'elle boive du bon *vin*, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, &c. coupé avec les *eaux de Pyrmont*, ou de *Bristol*, (Voyez Tome III, note 1, p. 24) ou avec de l'*eau de chaux* ; enfin qu'elle s'abstienne de *thé* & de *café*. Exercice. Aliments. Vin de Bordeaux. Eau de Forges, ou de chaux.

J'ai souvent vu, dans cette Maladie, d'excellents effets de bons consommés, ou de bouillons très-forts ; de même que j'ai vu quelquefois le *lait* pris pour toute nourriture, suffire seul pour la guérir. Consommés. Bouillons forts. Lait.

Lorsqu'il faut en venir aux *remedes*, je n'en connois pas de meilleur que le *quinquina*, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en substance, c'est-à-dire, en poudre. Dans le temps chaud, le *bain froid* est d'un grand secours. (Mais il est pres- Quinquina. Bain froid.

que toujours néceſſaire de faire précéder quelques *évacuations*, même de preſcrire douze ou quinze
Ipéca-cuanha. grains d'*ipécacuanha*, ſur-tout quand il eſt évident que la cauſe eſt la foibleſſe de l'*eſtomac* & les mau-
Rhubarbe. vaiſes *digeſtions*. La *rhubarbe* eſt le *purgatif* qu'il faut préférer. On la donne à la doſe d'un gros, en poudre, ou en *bol*, composé avec le *ſirop de noirprun*. La *ſaignée* n'eſt néceſſaire dans cette Maladie, que lorſque la *ſuppreſſion* des *regles* l'a occaſionnée, & ce cas eſt rare; & encore la *ſaignée* ne peut-elle être preſcrite qu'à des femmes jeunes
La ſaignée eſt preſque toujours contraire. & vigoureuſes. Dans toute autre circonſtance, elle eſt abſolument contraire. Lorſque les *fleurs blanches* tiennent au *virus ſcorbutique* ou *vérolique*, elles ne peuvent être guéries que par les *remedes* qu'exigent ces dernieres Maladies. (Voyez ci-devant le Chap. XXVIII, §. I, & Chap. XXXVI, §. VII de cette ſeconde Partie.)

(J'ai guéri, le printemps de 1776, une jeune Demoiſelle de vingt & un ans, en lui preſcrivant l'*exercice*; l'eau de *boule* pour boiſſon, avec laquelle elle coupoit ſon *vin* à ſes repas; les *lotions* froides & la poudre de *ſel eſſentiel de quinquina* & de *rhubarbe*, dont elle prenoit tous les jours une priſe dans ſa premiere cuillerée de ſoupe. (Voyez Tome II, page 361.) Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Paſſy* & cette même *poudre*. Les *eaux de Vals*, de *Forges*, ſont également avantageuſes dans ce cas.)

ARTICLE IX.

De la cessation des Regles.

LE temps de la vie où les *regles* cessent, est *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; & c'est une observation constante, que la cessation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle soit, suffit pour altérer toute la *constitution*, & souvent même pour mettre la vie en danger. Aussi voit-on nombre de femmes tomber dans des Maladies de langueur, ou mourir vers ce temps (2); mais aussi celles qui passent cette *période*, sans avoir contracté de *Maladies chroniques*, acquierent souvent une santé meilleure, plus forte que celle qu'elles avoient auparavant, & vivent jusques dans un âge très-avancé, jouissant d'une force & d'une vigueur singulieres.

Traitement qu'exige la cessation des Regles, lorsqu'elle arrive subitement.

LORSQUE les *regles* cessent subitement chez une femme d'une *constitution* replete, il faut qu'elle Régime.

(2) Cette conséquence effrayante n'est heureusement pas juste, au moins en France. D'après les Tables mortuaires de différentes Villes, entr'autres d'Avranches en Basse-Normandie, il est prouvé que l'âge de quarante à cinquante ans, que l'on dit si redoutable aux femmes, n'est pas plus critique pour elles que pour les hommes; puisque depuis l'âge de vingt jusqu'à cinquante ans, il n'est mort, dans l'espace de quarante années, que sept cents dix-huit femmes, contre sept cents soixante hommes: donc le terme de la révolution *menstruelle*, n'influe pas autant qu'on se l'imagine sur la mortalité des femmes. (Voyez *la Collection d'Observations sur les Maladies & Constitutions Epidémiques*, par M. LE PECQ DE LA CLÔTURE.)

La cessation des regles n'est pas aussi dangereuse aux femmes qu'on le croit.

diminue quelque chose de sa nourriture ordinaire, & qu'elle renonce sur-tout aux *aliments* nourrissants, comme la viande, les œufs, &c. Il faut qu'elle prenne un *exercice* suffisant, qu'elle se tienne le ventre libre, en prenant, une ou deux fois la semaine, un peu de *rhubarbe*, ou une infusion d'*hiera-picra* dans du *vin* ou dans de l'*eau-de-vie*.

Exercice.

Rhubarbe & hiera-picra.

Il arrive souvent que les femmes grasses ont, vers ce temps, des especes d'*ulceres* aux chevilles des pieds, ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulceres* comme *critiques*, & les entretenir, ou y suppléer par un écoulement artificiel, comme un *seton*, un *cautere*, &c. Les femmes qui veulent qu'on desseche ces *ulceres* artificiels, le paient cher dans la suite; car, aussi-tôt qu'ils sont arrêtés, elles sont souvent attaquées de Maladies *aiguës* ou *chroniques*, dont elles périssent.

Cas où il est nécessaire de prescrire un cautere.

(La plupart des Maladies, suite si commune de la *cessation des regles*, dépendent beaucoup moins de causes naturelles, (Voyez la note précédente) que du traitement, auquel les femmes se soumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-cinq à cinquante-cinq ans ne se faisoit pas beaucoup *saigner*, beaucoup *purger*; si elle attendoit patiemment que la Nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remedes*, elle croiroit s'exposer à un déluge de maux, & ses amies ne manqueroient pas d'ajouter, à ses inquiétudes, les reproches les plus amers.

Quelles sont les causes les plus ordinaires des Maladies, suites de la cessation des regles.

Je pensai me brouiller, pour la vie, avec une femme qui, à cet âge, s'étoit fait un plan de se faire *saigner* & *purger* tous les mois. Après avoir suivi cette pratique, pendant quelque temps, sans en être autrement incommodée, il arriva que le lendemain d'une *purgation*, les *regles* s'annoncerent,

A quoi s'exposent les femmes qui se conduisent dans ce cas d'après la méthode ordinaire.

rent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption*, qui ne dura que quelques minutes, fut suivie d'une *fievre* violente, de maux de tête excessifs, de douleur dans le dos & dans l'*estomac*, de *maux de cœur*, de *vomissement* & d'un écoulement abondant en blanc. Après avoir calmé tous les accidents, je voulus lui faire sentir l'inconséquence & le danger d'une pareille conduite; mais elle étoit tellement persuadée de son efficacité, qu'il ne fut pas possible, pour le moment, de la convaincre : je la quittai même, entiérement persuadé que je ne la reverrois jamais. Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent suspendre ses *remedes*; & après avoir passé six mois en bonne santé, sans *saignée*, ni *purgation*, elle me rappella pour une de ses amies.

Je conduis actuellement une autre femme qui, étant arrivée à la même époque, étoit dans la même intention : cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien faire sans consulter, & depuis neuf mois que les *regles* sont cessées, elle n'a éprouvé, à deux reprises différentes, que deux *cours de ventre* légers, pour lesquels elle a pris deux *purgatifs stomachiques*.

Il ne faut jamais faire de remedes que d'après les indications de la Nature, même lors de la cessation des regles.

Si c'est une loi puisée dans la Nature, de ne jamais prescrire de *remedes* que d'après les *indications* qui en constatent la nécessité, pourquoi les femmes, lors de la *cessation des regles*, prétendroient-elles la transgresser impunément? Il est certain qu'il y a des femmes qui alors ont besoin de *saignée*; qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger*; qu'il y en a enfin qu'il faut *saigner* & *purger* tour-à-tour; mais que toutes indistinctement se persuadent être dans cette nécessité, voilà ce qui répugne

à la marche variée de la Nature, &, par conséquent, à la raison.

La cessation des regles n'est pas une Maladie par elle-meme. Seules circonstances où elle exige des remedes.

La *cessation des regles* n'est pas une Maladie par elle-même; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, &c., causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple & les paysannes, parmi lesquelles on n'en voit guere de malades, que celles qui ont mené une vie très-irréguliere & qui ont le *sang* vicié, parce que la *cessation des regles* devient pour elles la cessation d'un écoulement, par le moyen duquel les humeurs se purgent des principes quelconques qui les corrompent. C'est à ces femmes qu'il faut des *remedes;* & après le *régime* qu'on vient de prescrire, *régime* dont toutes les femmes, sans exception, doivent faire usage, le *cautere* est le premier & souvent le seul *remede* qu'il faille employer; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.)

Cautere.

§. II.

De la Grossesse.

La grossesse n'est pas une Maladie; mais elle est sujette à des incommodités, qui quelquefois demandent des remedes.

Quoique la *grossesse* ne soit point une Maladie, elle est cependant souvent accompagnée de différentes incommodités, même douloureuses, qui méritent attention, & qui, quelquefois, exigent des *remedes.* Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. La plupart *engendrent dans la douleur,* & sont incommodées presque tout le temps de leur *grossesse.*

Les femmes grosses ne sont ex-

Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de Maladies dangereuses pendant ce

temps, si on en excepte l'*avortement*. Aussi donnerons-nous une attention particuliere à cet accident, puisque, pour l'ordinaire, il est fatal à l'enfant, & quelquefois même à la mere. (Voyez ci-après le §. III de ce Chapitre.)

posées qu'à un petit nombre de Maladies graves.

ARTICLE PREMIER.

Symptomes de la Grossesse.

(AVANT que de faire connoître les Maladies auxquelles sont exposées les femmes *grosses*, nous allons donner les signes les moins équivoques auxquels se reconnoît la *grossesse*. Nous avons déja fait voir, (Tome III, note 2, page 150,) qu'il y avoit des filles qui étoient intéressées à vouloir faire passer des *grossesses* pour l'*ascite* : d'autres, pour la *suppression* de leurs *regles*, &c., dans la vue d'obtenir des *remedes* qui les fissent *avorter*. (Voyez ci-devant, page 121 de ce Vol.) Il y a même des femmes mariées, qui, n'ayant rien à dissimuler, sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude sur leur état, & s'exposent souvent par pure ignorance. Il seroit donc important que l'on fût instruit à cet égard; & c'est certainement un malheur, que les signes de la *grossesse* soient aussi incertains depuis l'instant de la conception, jusqu'au quatrieme mois.

Les signes de la grossesse sont équivoques jusqu'au quatrieme mois.

Il est, sans doute, ordinaire que chez les femmes qui ont conçu, les *regles* soient supprimées; cependant on en rencontre plusieurs qui les ont encore pendant les premiers mois, quoiqu'en plus petite quantité : il y en a même qui ne cessent point de les avoir pendant toute leur *grossesse*.

Les regles sont, en général, supprimées pendant la grossesse, mais pas toujours.

Le dégout, l'appétit dépravé, les envies, les *nausées*, ou le *vomissement*, sont encore des *symptomes* familiers à la plupart des femmes *grosses*,

dans les premiers mois. Cependant on en voit beaucoup à qui ils ſont parfaitement étrangers, & qui paſſent toute leur *groſſeſſe* ſans être incommodées en aucune maniere. Il eſt donc ſage de ne point prononcer avant le quatrieme mois, temps où les ſignes de la *groſſeſſe* deviennent plus certains. Il faut juſques-là, ſur-tout avec les perſonnes ſuſpectes, ſe contenter, dans le cas où elles demanderoient des *remedes*, de ne leur en preſcrire que de doux, & qui ſoient incapables de faire tort à leur état.

Signes qui ſont évidents au quatrieme mois.

Mais au quatrieme mois, la *groſſeſſe* n'eſt plus ſi difficile à diſtinguer : le ventre commence à être très-apparent ; la *tumeur* qu'il préſente, differe des autres, tant par la ſaillie qu'il fait vers l'*umbilic* & la *ligne blanche*, que par les diverſes formes qu'il prend par le mouvement de l'enfant ; mouvement ſenſible à peu près vers ce temps : les *mamelles* ſe gonflent & deviennent douloureuſes ; le *mamelon* change de couleur & devient livide ; le *lait* donne des ſignes de ſa préſence, &c.)

Article II.

Traitement des incommodités, auxquelles ſont expoſées les femmes, pendant la groſſeſſe.

Telles que la cardialgie, le ſoda, ou fer chaud ;

Les femmes enceintes ſont ſouvent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'*eſtomac*, ou de ce que nous avons appellé *cardialgie*, & *ſoda* ou *fer chaud*. (Voyez Chapitre XXXI, §. IV de cette ſeconde Partie, où nous avons expoſé la maniere de calmer ce *ſymptome*.)

Le mal de cœur & le vomiſſement ;

Elles ſont encore, pendant la *groſſeſſe*, ſur-tout dans les commencements, incommodées de *maux*

de cœur & de *vomissements.* Nous avons également fait voir, (Tome II, pages 442 & 443,) comment il falloit combattre ces incommodités.

Les *maux de tête*, les *maux de dents*, fatiguent beaucoup les femmes *enceintes.* Dans le premier cas, on les soulage pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre; en leur faisant manger des *pruneaux*, des *figues*, des *pommes cuites* devant le feu, &c. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la *saignée.* Quant aux *maux de dents*, nous renvoyons à ce que nous en avons dit (Chapitre XXIII, §. II de cette seconde Partie.)

Les maux de tête & de dents;

(Nous ajouterons seulement que le célebre HELVÉTIUS conseilloit, dans ce cas, aux femmes grosses de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent: c'est par ce moyen simple & facile qu'il a conservé les *dents* à la REINE, dont il étoit alors premier Médecin, & à nombre de Dames de la Cour. M. LE ROY, de l'Académie des Sciences, qui m'a communiqué ce fait, le tient de Madame HELVÉTIUS, veuve de l'illustre Auteur du Livre de l'*Esprit.*)

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidents qui accompagnent la *grossesse*, comme de la *toux*, de la *difficulté* de *respirer*, de la *suppression* ou de l'*incontinence d'urine*, &c.; mais comme nous en avons parlé dans les Chapitres précédents, nous sommes dispensés d'en parler ici. (Voyez Tome II, page 364, & Tome III, depuis la page 6 jusqu'à la page 18.)

La toux, la suppression, ou l'incontinence d'urine, &c.

Quant aux femmes enceintes qui ont la *vérole*, il faut les traiter pendant la *grossesse*, si l'on veut prévenir l'*avortement* & la mort de l'enfant, pourvu que ce soit dans les six premiers mois. Si elles sont

plus avancées, on attendra l'*accouchement*, & alors on traitera la mere & l'enfant en même-temps. (Voyez ci-devant page 56 & suiv. de ce Vol., & ci-après Chap. XXXVIII, §. XV, qui traite de la *Maladie vénérienne chez les enfants.*)

Article III.

Maniere dont doivent se conduire les femmes grosses, lors même qu'elles n'éprouvent aucune incommodité.

(Les femmes *grosses*, qui n'ont aucune des incommodités, même des Maladies dont on vient de parler, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de beaucoup de ménagements.

Temps de saigner dans la grossesse.

Il y en a qui ont besoin de *saignées*, & le temps de leur tirer du *sang* est le troisieme, le septieme & le neuvieme mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le plus grand nombre des *saignées* qu'on fait aux femmes, dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grosse* n'éprouve, ni douleurs dans les *lombes* & dans les *reins*, ni *oppression* dans la *poitrine*, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, &c., elle n'a pas besoin d'être *saignée*, & le *sang* qu'on lui tire ainsi sans *indication*, ne contribue qu'à l'affoiblir, qu'à la disposer à l'*avortement*, sur-tout si elle est *nerveuse*. J'ai vu plusieurs de ces femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

La saignée n'est pas nécessaire à toutes les femmes grosse. Circonstances où il faut s'en passer.

Temps de purger dans la grossesse.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. Hippocrate défendoit qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur gros-

sesse, ainsi que vers la fin de leur terme : on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte.

Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un *cours de ventre*, &c., se manifestoient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudroit, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptomes*, & attendre au cinquieme ou sixieme mois pour donner une *purgation* douce, dans le cas où elle seroit encore nécessaire.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des symptomes qui exigent de purger dans les premiers mois.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *aliments* de facile *digestion*, & elles doivent plutôt multiplier leur repas, que de manger trop à la fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidents les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'*exercice* pendant toute leur *grossesse*, à compter sur-tout du quatrieme mois. Il est de la plus grande importance qu'elles soient gaies & qu'elles aient l'esprit tranquille. Il faut qu'elles fuient avec le plus grand soin les occasions de s'attrister; car elles n'ont rien de plus à redouter que le *chagrin*. En général, les *passions* vives leur sont funestes dans tous les temps.)

Régime que doivent observer les femmes grosses.

Aliments doux & répétés souvent : Exercice, dissipation & tranquilité de l'esprit.

Il faut qu'elles fuient le chagrin & toutes les passions vives.

§. III.

De l'Avortement, ou *Fausse-couche*.

Toute femme enceinte est plus ou moins en danger d'*avorter*. Elles doivent donc prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir cet accident, parce que non-seulement il affoiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même malheur dans la suite.

Toute femme grosse est plus ou moins en danger d'avorter.

Temps de la grossesse où arrive l'avortement.

L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse*; mais il est plus ordinaire dans le deuxieme ou troisieme mois : quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrieme, ou dans le cinquieme.

Quand il est appellé fausse conception ou faux germe.

Lorsque l'*avortement* arrive dans les deux premiers mois, on l'appelle communément *fausse conception*, ou, comme les femmes disent, *faux germe*; s'il arrive après le septieme, l'enfant peut vivre, en y apportant les soins convenables.

Article premier.

Causes de l'Avortement, ou *Fausse-Couche.*

Les causes les plus communes de l'*avortement*, sont la mort de l'enfant, la foiblesse de la mere, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un *exercice* violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesants, ou pour atteindre à des choses trop élevées; le *vomissement*, la *toux* & les *convulsions*; les coups reçus dans le *ventre* & les chutes; les *fievres*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de *sang*, l'inaction, une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante; les *passions* violentes & les affections de l'ame, comme la *peur*, le *chagrin*, &c.

(Ajoutons à toutes ces causes la *constipation*, qui fait souffrir les femmes *grosses* à un point étonnant, & cependant à laquelle elles ont tant de peine à remédier. Je connois une femme qui a eu trois *fausses-couches* de suite. Elle n'alloit à la garderobe que tous les six ou huit jours, & elle n'y alloit jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la qua-

trieme grossesse, à prendre des *lavements*, de deux jours l'un, & son enfant vint à terme.

L'abus du *café*, du *vin*, des *liqueurs fortes*, certaines envies non satisfaites, des Maladies *aiguës*, la mauvaise position de la *matrice*, le *virus vérolique*, *scorbutique*, &c., peuvent encore être des causes de l'*avortement*.

Article II.

Signes qui annoncent l'Avortement.

Les signes prochains de l'*avortement* sont, des douleurs dans les *reins*, ou vers la partie inférieure du ventre; des douleurs sourdes & pesantes dans l'intérieur des cuisses; un sentiment de froid ou un frisson; des défaillances, des *palpitations* de cœur; l'affaissement des mamelles & leur mollesse, & la chute du ventre; enfin un écoulement de *sang* ou d'humeurs aqueuses par les parties naturelles, qui revient par intervalle; ces *symptomes* paroissent un mois avant l'*avortement*, & durent jusqu'au temps où il arrive.

Article III.

Moyens dont on doit user pour prévenir l'Avortement.

Ce que doivent faire les femmes foibles & délicates;

Pour prévenir l'*avortement*, je conseillerois volontiers aux femmes, d'une *constitution* foible & relâchée, de ne faire usage que d'*aliments* solides; de ne jamais se permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boissons foibles & aqueuses; de se lever & de se coucher de bonne heure; de fuir les *maisons humides*; de prendre très-souvent de l'*exercice* en plein *air*, sans se fatiguer, & de ne jamais sortir, autant qu'il leur sera possible, par un temps de brouillard ou de pluie.

Les femmes grasses & repletes.

Quant aux femmes qui sont grasses & repletes, elles mangeront peu : elles se priveront de *liqueurs fortes* & de tout ce qui est capable d'échauffer, ou d'aügmenter la quantité de *sang*. Leurs *aliments* seront de nature relâchante, composés sur-tout de *végétaux*.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie, & satisfaire ses envies.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie & qu'elle ait l'esprit tranquille. Il faut la satisfaire dans ses envies, quelque dépravées qu'elles soient, autant que la prudence peut le permettre.

Article IV.

De ce qu'il faut faire lorsque les signes de l'Avortement l'annoncent comme prochain.

Position qu'il faut donner à la femme.

Lorsque les signes de l'*avortement* se manifestent & l'annoncent comme prochain, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de maniere qu'elle ait la tête fort basse. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaie & qu'on l'encourage.

Ses aliments & sa boisson doivent être pris froids.

Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud, & qu'elle ne prenne rien d'*échauffant*. Ses *aliments* doivent consister en bouillons, ou *riz au lait*, en *gelées* ou en *gruau d'avoine*, &c., & elle doit toujours les prendre froids.

Saignée, lorsqu'elle peut la supporter.

Si elle est assez forte pour le soutenir, on lui tirera au moins six onces de *sang* du bras. Elle boira de l'*eau d'orge*, *acidulée* avec du jus de *limon*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures.

Ce qu'il faut faire s'il y a cours de ventre ou vomissement.

Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera une *décoction* de *corne de cerf calcinée & préparée*. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *potion saline*. (Voyez Chap. XX, §. IV de cette seconde Partie.)

En général, les *calmants* peuvent être utiles; mais on ne doit jamais les donner sans précaution.

(Cependant ces *remedes* ne seront pas d'une grande utilité, s'il y a déja un écoulement de *sang* ou d'humeurs par les parties naturelles, parce que l'expérience apprend tous les jours que cet écoulement, &, à plus forte raison, l'*hémorrhagie* ou la *perte*, lorsqu'elles ont lieu, ainsi que le *vomissement*, ne peuvent cesser que lorsque la *matrice* est délivrée du *fœtus*, du *placenta* & des caillots; ce qui est le pur ouvrage de la Nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la *perte* ne devienne excessive, & qu'elle ne soit accompagnée de *convulsions*; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine.

Circonstances où il faut nécessairement recourir à un Accoucheur.

On doit alors avoir recours à un Accoucheur, ou à une Sage-Femme expérimentée; mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation, permettent d'opérer; car s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la *matrice* avec ses *membranes*, après s'être détaché naturellement du fond de ce *viscere*, la main de l'opérateur devient impuissante.

Après que le *fœtus* est sorti, il faut que la femme suive, à tous égards, le *régime* qu'on va prescrire, Article II du Paragraphe suivant, qui traite *de ce qu'il faut faire aux femmes en couches.*)

ARTICLE V.

De ce que doivent faire les femmes qui sont sujettes à avorter.

Temps où il faut qu'elles soient saignées.

Les femmes robustes & sanguines, qui sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, doivent toujours être saignées quelques jours avant

que ce temps arrive. En prenant cette précaution, & en suivant le *régime* que nous venons de prescrire, elles pourront échapper souvent au malheur de l'*avortement*.

Combien il est important que les femmes grosses fassent de l'exercice.

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'*avortement*, nous n'entendons pas par-là empêcher les femmes enceintes de se livrer à leurs *exercices* ordinaires ; car de cette privation, on verroit arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet, le défaut d'*exercice*, non-seulement relâche les *fibres*, mais encore produit la *piéthôre*, ou une trop grande plénitude de *vaisseaux*, qui sont les deux causes les plus ordinaires de l'*avortement*.

Cependant il y a des femmes d'une *constitution* si délicate, qu'elles sont forcées de ne faire presqu'aucun *exercice* pendant tout le temps de leur *grossesse*.

§. IV.

De l'Accouchement simple ou *naturel; de l'Accouchement contre Nature, difficile & laborieux; de l'Inflammation de la matrice; de la Suppression des lochies; de l'Inflammation des mamelles; de la Fievre miliaire; de la Fievre pourprée; de la Fievre de lait, & du Poil.*

Article premier.

De l'Accouchement simple ou *naturel.*

Le peu de précautions qu'on apporte dans les accouchements, est la

Les femmes éprouvent un grand nombre de Maladies, qui sont produites uniquement par le peu de précautions qu'on prend dans les *accouchements*; & les plus robustes sont, en général, celles qui les

méprisent le plus : défaut qui est sur-tout celui des jeunes femmes.

source d'un grand nombre de Maladies.

Elles s'imaginent que lorsque les douleurs du travail sont finies, tout le danger est passé ; mais, dans le vrai, on peut dire qu'il ne fait que commencer. La Nature, abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulser le *fœtus* ; (Voyez Chap. VII, note 15 de cette seconde Partie.) Mais il est constant que la mere ne se rétablira pas sans un certain ménagement & des soins convenables.

Il ne faut cependant pas que ces précautions soient portées à l'excès.

J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là comme de l'autre : car on observe que les femmes qui ont le plus de monde autour d'elles, pendant leurs couches, sont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que leur état demande une certaine attention.

L'excès de précautions est nuisible dans toutes les Maladies.

Au reste, cette observation, sur le danger des soins trop multipliés, n'est pas seulement applicable au traitement des femmes en couches ; elle l'est encore à beaucoup d'autres Maladies, où ces soins trompent presque toujours notre attention & nos vœux, & font, en général, plus de mal que si l'on n'en avoit point du tout.

Sur quel pied est l'art des accouchements entre les mains des Sages-Femmes.

Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé l'art de secourir les femmes en *travail*, en une profession distincte ; cependant il faut convenir que l'*Art des Accouchements* est encore, dans la plupart des Pays, sur un fort mauvais pied entre les mains des Sages-Femmes. Peu de femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre ; ce qui fait que la plupart n'ont eu, ni l'éducation convenable, ni acquis les connoissances nécessaires à cette profession importante.

La plupart des Sages-Femmes font beaucoup de mal dans les accouchements.

Il eſt vrai que la Nature, abandonnée à elle-même, délivre, pour l'ordinaire, une femme en *travail* de ſon enfant; mais il eſt également vrai que la plupart des femmes, dans cet état, ont beſoin d'être conduites & dirigées avec attention & avec habileté, & que ſouvent les *Sages-Femmes* ignorantes & officieuſes, leur font beaucoup de mal, par leurs préjugés ſuperſtitieux ou ridicules.

Avantages qui réſulteroient, ſi on ne permettoit d'accoucher qu'aux Sages-Femmes, jugées en état de le faire.

Les malheurs qui en réſultent, ſont beaucoup plus conſidérables qu'on ne l'imagine communément; tandis qu'il ſeroit facile de les prévenir, en grande partie, ſi on ne permettoit à aucune *Sage-Femme* de pratiquer l'Art des accouchements, ſans avoir été reconnue pour être en état de le faire; & en donnant une attention néceſſaire à une loi ſi importante, non-ſeulement on ſauveroit la vie à beaucoup d'individus, mais encore on ôteroit aux hommes cette partie ſi déſagréable de la Chirurgie, qui, par beaucoup de raiſons, convient cent fois mieux aux femmes (3).

Combien d'enfants meurent dans les campagnes par l'impéritie des Sages-Femmes & des Accoucheurs de Villages.

(3) Il paroît qu'en Angleterre, ſelon ce que dit M. Buchan, il périt beaucoup d'enfants par l'impéritie des *Sages-Femmes*. Cependant il ſemble que cette mortalité n'y eſt pas, à beaucoup près, auſſi conſidérable qu'elle l'eſt dans nos Campagnes : elle l'eſt à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du Gouvernement, & qu'il ſeroit important que le Roi rendît, au plutôt une Ordonnance, qui empêchât abſolument aucune femme, ni aucun Chirurgien, de pratiquer l'Art des Accouchements dans les Campagnes, ſans avoir été au préalable examinés & reconnus capables par les gens de l'Art, & en avoir des atteſtations en bonne forme.

Combien de femmes périſſent ou reſtent infirmes par

Je tiens du ſavant M. le Roy, de l'Académie Royale des Sciences, qui a été à portée de s'en aſſurer, par des obſervations certaines, que, dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfants,

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail.

PENDANT qu'une femme est en *travail*, il ne faut lui rien donner d'*échauffant*. Elle peut pren- Point d'échauffant. Pourquoi?

---

par l'ignorance des *Sages-Femmes*, & que, pendant tout le temps où les femmes ont des enfants, qui est ordinairement à la Campagne, depuis vingt jusqu'à quarante-cinq ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que des hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidents auxquels celles qui ne meurent pas, sont exposées, par la mal-adresse & l'ignorance de ces prétendues *Sages-Femmes*, ou Accoucheurs de Campagne. cette même cause.

Quant à ce que l'Auteur dit, que l'Art des Accouchements convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence & la pudeur répugnent également à ce que les hommes le pratiquent; mais qu'on nous donne des *Sages-Femmes* instruites, & les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la Chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talents, sont heureusement très-rares : car il est de fait que sur cent *accouchements*, il y en a quatre-vingt-dix qui sont uniquement l'ouvrage de la Nature; & que, sur les dix autres, il y en a huit qui ne demandent qu'une pratique commune : sur cent *accouchements*, il n'y en a donc pas deux qui exigent du savoir & de l'habileté. Pourquoi les hommes se sont mêlés de faire les accouchements. Sur cent accouchements, il y en a 90 qui sont l'ouvrage de la Nature.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talents & le savoir d'un habile *Accoucheur*. Pour faire sentir combien celui qui excelle dans cette partie de la Chirurgie, est utile & précieux à l'humanité, il nous suffira de dire, que cette branche de l'Art rassemble les deux extrêmes, c'est-à-dire, que s'il n'y a rien d'aussi simple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté, il n'y a rien d'aussi difficile qu'un *accouchement laborieux* ou *contre Nature*, & que le genre humain doit une éternelle reconnoissance à des hommes tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, &c., qui ont employé leurs talents supérieurs à porter l'*Art des Accouchements* au point où il est aujourd'hui. Combien est précieux à l'humanité un habile Accoucheur.

Qu'on nous cite une *Sage-Femme* qui se soit distinguée dans les *accouchements contre Nature*. On en vante quel- Indolence & ineptie

des Sages-Femmes. dre, de temps en temps, un peu de *panade*, & boire de l'eau *panée*, ou de l'eau de *gruau*. Les *liqueurs ſpiritueuſes*, le *vin*, les *eaux cordiales*, toutes les autres *drogues*, qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la fortifier & d'avancer l'*accouchement*, ne tendent, la plupart du temps, qu'à augmenter la *fievre*, enflammer la *matrice*, & prolonger le *travail*.

Maladies qu'occaſionne le régime échauffant dans ce cas. De plus, elles rendent les ſuites de l'*accouchement* dangereuſes, parce que ſouvent elles occaſionnent des *hémorrhagies* mortelles, & diſpoſent l'accouchée à des *fievres éruptives*, ou d'un autre caractere. (Voyez Chap. X, §. V de cette ſeconde Partie.)

Le terme de l'accouchement n'eſt pas toujours à la fin du neuvieme mois. (On ſait que le terme de l'*accouchement* eſt à la fin du neuvieme mois : cependant il eſt quelque-

---

ques-unes qui ont eu le ſecret de ſe faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent; mais on n'en peut nommer une ſeule qui ait contribué à l'avancement de l'Art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, eſt telle, que la concurrence des *Accoucheurs* n'a pas ſeulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation; & depuis qu'il y a des Accoucheurs, & qu'à l'envi chacun cherche, par ſes talents & ſon travail, à illuſtrer ſa profeſſion, on n'a pas vu les *Sages-Femmes* faire un pas de plus : enfin, ſoit faute de courage ou d'émulation, ce qui eſt plus vraiſemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *Sages-Femmes* qui en méritent le nom, qu'autrefois.

C'eſt aux Sages-Femmes qu'il faut s'en prendre, ſi les hommes font les accouchements. Qu'on ne ſe plaigne donc plus ſi les hommes font leur métier; l'ignorance des *Sages-Femmes* en eſt la premiere cauſe. Ce ſont elles qui ont appellé les hommes, dans les cas difficiles, & la femme, qu'un Accoucheur a débarraſſée habilement de ſon fardeau, ou qu'il a ſauvé des périls d'un *accouchement contre Nature*, croira ſe tacher d'ingratitude, ſi elle ne lui donne pas ſa confiance, au préjudice d'une femme qui l'auroit laiſſé périr, ou qui auroit prolongé ſes ſouffrances.

fois

fois *prématuré*, c'eſt-à-dire, qu'il arrive au huitieme, au ſeptieme & même au cinquieme mois, comme pluſieurs obſervations ſemblent l'aſſurer : d'autres fois il eſt tardif, c'eſt-à-dire, qu'il arrive au dixieme, douzieme, &, comme quelques-uns l'ont avancé, même au ſeizieme mois, ce dont il eſt très-important d'être prévenu.)

Lorſque le *travail* devient long & difficile, il faut *ſaigner*, afin de prévenir l'*inflammation :* il faut encore donner & répéter des *lavements émollients*, faire aſſeoir la femme ſur la vapeur d'eau chaude, frotter légérement le *vagin* avec de la pommade adouciſſante, ou du *beurre* frais, & appliquer ſur le ventre des linges trempés dans l'eau chaude. Ce qu'il faut faire lorſque le travail devient long;

Si la Nature paroît s'affoiblir, ſi les forces de la femme paroiſſent épuiſées par la fatigue, on peut alors, mais jamais dans un autre cas, lui donner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boiſſon *cordiale*. Lorſque la Nature paroît s'affoiblir.

Les ſecours que nous venons de propoſer, ſuffiſent dans les *accouchements naturels.*

De l'opération de la Nature dans l'Accouchement ſimple ou *naturel.*

(Nous allons décrire l'*accouchement naturel.* Cette deſcription ſervira à prouver ce que nous avons avancé dans la derniere note, que cette eſpece d'*accouchement*, la plus commune de toutes, eſt abſolument l'ouvrage de la Nature, & que tous les ſecours qu'on s'empreſſe de donner aux femmes, dans ce cas, bien loin d'avancer, en la moindre choſe, le *travail*, ne ſervent, au contraire, qu'à le retarder, & quelquefois même à le rendre *difficile* & *laborieux.* L'accouchement naturel eſt abſolument l'ouvrage de la Nature.

Temps où se déclarent les premieres douleurs que les femmes appellent mouches.

Une femme grosse, arrivée au terme où la *matrice* ne peut plus prêter à la dilatation, commence par éprouver, un, deux & quelquefois trois jours avant que le *travail* ne se déclare, un mal-aise extraordinaire; & lorsque le *travail* s'annonce réellement, elle sent des douleurs dans le dos, vers la *région des reins :* ces douleurs ne durent pas long-temps; mais après une demi-heure ou environ d'*intermittence*, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes, qui ont déja eu des enfants, s'affectent si peu de ces premieres douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, & qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domestiques.

Ces douleurs n'étant point celles du travail, il n'y a rien à faire.

Mais les jeunes femmes, qui sont *grosses* pour la premiere fois, croient être sur le point d'accoucher : elles appellent du secours; & les *Sages-Femmes*, soit par ignorance, soit pour se faire valoir, ne manquent pas de les tourmenter par le *toucher*, les *lavements irritants*, les *dilatations*, les *onctions* avec l'*huile*, le *beurre*, la *pommade*, &c.; cependant il n'y a rien à faire absolument. Il faut, au contraire, que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affoiblir, & que, dans peu, elles auront besoin de toutes leurs forces, pour faire valoir les véritables douleurs de l'*enfantement*.

Ce qu'on veut dire quand on dit que la femme marque.

Dès les premieres douleurs, qu'on appelle *mouches*, même quelques jours auparavant, il sort du *vagin* & de la *matrice* un *mucus* épais, qui devient successivement de plus en plus abondant : ce *mucus* sert à lubréfier les parties, & à leur donner la souplesse nécessaire pour qu'elles se dilatent convenablement. Quelquefois il est un peu teint de *sang*, & alors on dit vulgairement que la femme *marque*.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs, multipliées, deviennent plus fortes, & s'étendent circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombril*, & de-là à l'orifice de la *matrice* : c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir, & d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur vers le lieu où elle tend, c'est-à-dire, vers le siege. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé; le visage est rouge, & tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement. Caracteres des vraies douleurs.

Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs; mais bientôt elles reparoissent plus fortes, plus longues & plus précipitées.

Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *membranes*, dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant : ces *membranes* se jettent au-dehors, par l'orifice dilaté de la *matrice*, & forment un sac *élastique*, rond & régulier : c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux*. Ce qu'on appelle la formation des eaux.

De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent lieu à la sortie d'une partie de ces *eaux* & à l'avancement de la tête de l'enfant, vers les parties naturelles externes. Les douleurs qui sont toujours, & plus fortes, & plus longues, engagent insensiblement la tête, qui enfin est poussée fortement, & entraîne, avec elle, le corps de l'enfant & les *eaux*. Sortie de l'enfant.

Quelquefois le *délivre* vient avec l'enfant, & il en reste une partie sur la tête en forme de calotte; c'est ce qu'on appelle *naître coëffé* : mais plus souvent il reste encore quelques minutes, un quart-d'heure au plus dans la *matrice*, & n'en est expulsé Le délivre sortant en même-temps, on dit que l'enfant naît coëffé;

Mais le plus souvent il ne soit qu'après, au moyen de douleurs appellées tranchees.

que par de nouvelles douleurs, mais infiniment plus modérées que celles qui ont précédé, & auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées*.

Necessité des douleurs d'après la forme & la structure des parties de la génération.

Telle est la marche de la Nature dans cette grande opération, appellée *accouchement*. D'après la forme & la structure que devoient avoir les parties de la génération de la femme, pour recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y animât, s'y développât & y parvînt à un dégré d'accroissement qui le mît en état de soutenir, sans risque, les impressions de l'*air*, auquel il est exposé lorsqu'il vient au monde, il étoit impossible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle que l'enfant pût sortir du sein de sa mere, sans lui faire éprouver les douleurs indispensables d'une *dilatation*, d'autant plus grande, que l'enfant a plus de volume.

Un accouchement sans douleurs est en général suivi d'accidents fâcheux.

La femme ne peut donc enfanter sans douleurs; & telle est, à cet égard, la loi universelle, qu'un *accouchement* subit & sans douleurs, comme il en arrive quelquefois, par relâchement, est presque toujours suivi d'accidents funestes. Hippocrate l'a dit, *Aphor.* 238, & cette vérité n'est que trop confirmée tous les jours. Que les femmes cessent donc de s'effrayer : le Créateur les a pourvues d'une somme de forces nécessaires à cette opération : aussi est-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement*; ce malheur n'a lieu que dans les accouchées qui ont été saisies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le *travail* a été contrarié par des imprudents, des ignorants, &c.; ou enfin dans les femmes dont la conformation viciée s'opposoit absolument à la sortie de l'enfant. (Voyez Chap. VII, note 15 de cette seconde Partie.)

L'Accoucheur le plus

L'Accoucheur le plus expérimenté & le plus ha-

bile ne peut donc, dans un *accouchement naturel*, garantir une femme des douleurs de l'enfantement. Il est même douteux qu'il puisse abréger le *travail*, quoique la plupart le prétendent; & c'est d'après cette prétention, que les *Sages-Femmes* & quelques jeunes Chirurgiens sont, sans cesse, à toucher les femmes en *travail*, à dilater, à tirailler les parties naturelles, &c. : manœuvres imprudentes & douloureuses, qui occasionnent le desséchement de ces parties, des *inflammations*, des *meurtrissures*, &, par suite nécessaire, la prolongation du *travail*, souvent même des Maladies très-graves. Aussi l'Accoucheur le plus sage se garde-t-il de rien faire dans les *accouchements* simples : s'il y assiste, ce n'est que pour satisfaire la vanité de ceux qui l'appellent; il n'y est que spectateur oisif; & si quelquefois il paroît, mal-à-propos, agir beaucoup, c'est que la plupart des femmes sont dans le préjugé faux & absurde, que plus on les aide, & plus on rend l'*accouchement* facile.

habile ne peut garantir une femme des douleurs de l'accouchement, ni en abréger le travail.

Ce n'est pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner, à elle-même, une femme en *travail*; elle a certainement besoin que des personnes sensées l'encouragent dans ces instants orageux, flattent son esprit, égaient son imagination, & l'étourdissent sur les douleurs qu'elle ressent. Nous voudrions seulement qu'elle chassât, d'autour d'elle, toutes ces commeres, aussi dangereuses par leurs craintes, que par les conseils ridicules & souvent funestes, dont elles la fatiguent.

Une femme en travail n'a besoin que d'une ou deux personnes sensées qui l'encouragent & l'égaient.

De l'utilité dont peuvent être des aides, aussi-tôt que l'enfant est sorti du sein de sa mere.

Mais si la Nature se suffit à elle-même, dans l'*accouchement naturel*, la femme qui vient d'ac-

Pourquoi une femme qui vient

d'accoucher, a beſoin d'aides dans ce moment.

coucher, exige des ſoins que l'état de foibleſſe, de fatigue & ſouvent d'épuiſement, dans lequel elle ſe trouve, en général, l'empêche de ſe donner à elle-même & à ſon enfant. Il eſt donc important qu'il y ait auprès d'une femme qui accouche, une ou deux perſonnes ſages & intelligentes, ou une *Sage-Femme*, ou un Accoucheur, pour lui prêter les ſecours dont elle va avoir beſoin.

Premiere attention que doivent avoir les aſſiſtants.

La premiere choſe qu'elles ont à faire, eſt de préparer un fil plié en quatre, & des ciſeaux pour lier & couper le *cordon umbilical* auſſi-tôt que l'enfant ſera ſorti du ſein de ſa mere.

Où il faut lier & couper le cordon umbilical, lorſque le délivre eſt ſorti avec l'enfant :

Si le *délivre* ſort avec l'enfant, comme il arrive quelquefois, il ſuffira de lier le *cordon* dans un ſeul endroit, c'eſt-à-dire, à deux ou trois pouces de l'*umbilic* de l'enfant, & de le couper à un pouce ou deux au-deſſus du fil : on aura ſoin de lier ce fil très-ſerré, parce qu'il s'agit d'empêcher le *ſang* de l'enfant de s'écouler par les *arteres umbilicales*. On ſent que s'il étoit lâche, on expoſeroit l'enfant à perdre tout ſon *ſang*.

Lorſque le délivre eſt reſté dans la matrice, & que l'enfant eſt ſorti ſeul.

Lorſque le *délivre* reſte dans la *matrice*, après que l'enfant en eſt ſorti, il faut faire deux ligatures au *cordon*; la premiere à l'endroit que nous venons d'indiquer, & la ſeconde à trois ou quatre pouces au-deſſus de cette premiere, & on coupe le *cordon* entre les deux ligatures. Ces deux ligatures ſont néceſſaires, 1°. par la raiſon que nous venons de donner; 2°. pour empêcher le *ſang* de s'échapper par la *veine umbilicale*.

Temps où il faut lier & couper le cordon.

Il faut lier & couper le *cordon* dans le temps que l'enfant eſt encore entre les cuiſſes de ſa mere ; & l'on a grand ſoin de ne pas perdre de vue le bout de ce *cordon*, qui tient au *placenta*, renfermé dans la *matrice*, & qui pend au-dehors. Le plus ſûr

est de le tenir dans la main, jusqu'au moment de délivrer la femme, comme nous le dirons plus bas, parce que les *contractions* que va éprouver la *matrice*, pourroient le faire rentrer en-dedans : ce qui forceroit à porter la main dans ce *viscere*, dans le cas où l'on seroit obligé d'en venir à ce que les femmes appellent, l'*opération*, c'est-à-dire, à délivrer : mais ce cas est rare; cette *opération* étant, en général, celle de la Nature.

Circonstances où il ne faut, ni lier, ni couper le cordon.

Il est cependant un cas où il ne faut, ni lier, ni couper le *cordon*, à moins que le *délivre* ne sorte de la *matrice* en même-temps que l'enfant : c'est celui où l'enfant ne présente aucun signe de vie. Ce cas, heureusement peu commun, puisqu'il ne se rencontre guere qu'après des *accouchements difficiles, laborieux & contre Nature*, n'est toujours que trop fréquent, entraînant pour l'ordinaire après lui, & la perte de l'enfant, & la désolation des familles. Nous croyons donc devoir prescrire, à cet égard, les préceptes suivants; & nous espérons qu'on nous en saura d'autant plus gré, que les moyens qu'il faut employer, dans ces circonstances, sont aussi simples, qu'efficaces, & qu'en les mettant en usage, on échappera à l'horreur de faire enterrer des enfants vivants, & on se procurera le plaisir indicible de rendre à la patrie des citoyens, & à des familles des rejetons qui peuvent un jour les perpétuer & peut-être les illustrer.

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui, au sortir du sein de sa mere, ne présente aucun signe de vie.

Frictions seches sur la poitrine & sur le bas-ventre.

LORS donc qu'un enfant, sorti du sein de sa mere, ne donne aucun signe de vie, & qu'on ne sent, ni le *battement de son cœur*, ni celui de ses *arteres*, il ne faut point lier le *cordon umbilical*,

à moins que le *délivre* ne ſoit ſorti avec lui : il faut, dans ce cas, laiſſer l'enfant, quelques inſtants, entre les cuiſſes de ſa mere : on lui fera de légeres *frictions*, avec la main chaude ſur le ventre & ſur la *poitrine* ; ſouvent il n'en faut pas davantage : peu de temps après, le mouvement du *cœur* ſe reſſuſcite, & quelques légeres *contractions* de cet *organe*, ſe font ſentir à la main appliquée ſur la *poitrine*. Si on continue ces petites *frictions*, ces ſignes d'exiſtence deviennent de plus en plus marqués ; les *pulſations* des *arteres* ſe manifeſtent, & bientôt les membres font quelques petits mouvements. L'enfant eſt alors en poſſeſſion de la vie ; & on peut, en toute ſureté, lier & couper le *cordon umbilical*.

Inſufflation d'air dans la bouche de l'enfant.

Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, il faut introduire de l'*air* dans les *poumons* de l'enfant, ſoit en appliquant la bouche ſur la ſienne, ſoit en introduiſant dans ſa bouche un tuyau de pipe, un chalumeau de paille, & en pinçant le nez de l'enfant avec les doigts, pour forcer l'*air* de pénétrer par la *trachée-artere* dans les *poumons*, &c. ; parce que, dans ce cas, il ne paroît pas douteux que la cauſe qui tient l'enfant, dans cet état d'inertie qui le fait paroître mort, dépend de la difficulté qu'il a à *reſpirer*. Que cette difficulté ſoit occaſionnée par une humeur épaiſſe, *viſqueuſe* & tenace qui obſtrue les *voies* de la *reſpiration*, ou au peu de reſſort dont jouit l'*air* de la chambre où eſt l'accouchée ; qu'elle ſoit due à l'une & à l'autre de ces cauſes, l'*air* qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force, & les *frictions* légeres qu'on fait ſur la *poitrine*, détruiſent promptement l'obſtacle. Cette *inſpiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration*, & l'introduction de l'*air*, réi-

térée trois ou quatre fois, plus ou moins, met en mouvement ce jeu des *poumons* qui conſtitue la *reſpiration.*

On continue ces ſecours, juſqu'à ce qu'on apperçoive le corps de l'enfant ſe couvrir d'une couleur un peu animée qui annonce le ſuccès. Alors on donne un peu de relâche à l'inſufflation, pour la reprendre quelques inſtants après; mais il ne faut pas interrompre les légeres *frictions* ſur le ventre, la poitrine & même le long de l'*épine du dos*; il faut de plus le ſecouer, le ballotter, &c.

Si, malgré la perſévérance dans tous ces moyens, l'enfant ne donne aucun ſigne de vie, il faut jetter avec force & rapidité ſur la poitrine & le viſage de cet enfant, une certaine quantité d'eau très-froide, que l'on prend dans le creux de la main.

Projection d'eau très-froide.

Quand, dans ce même cas, c'eſt-à-dire, celui où l'enfant paroît mort, le *délivre* eſt ſorti du ſein de la mere avec l'enfant; qu'on a par conſéquent été forcé de lier & couper le *cordon*, il faut commencer par donner un coup de lancette dans la *veine umbilicale*, (au-deſſous de la ligature, bien entendu.) Cette *ſaignée* eſt de toute néceſſité, lorſque les *vaiſſeaux* ſont gonflés, & que le viſage & le corps de l'enfant ſont violets. Quelquefois même le *ſang* s'eſt épaiſſi, coagulé dans les *vaiſſeaux umbilicaux*, au point de ne pouvoir couler par la ſeule piquure de la lancette; dans ce cas, il faut faire des *ſcarifications*. Enſuite on emploie les mêmes ſecours que ceux que nous avons conſeillés plus haut, & qui réuſſiſſent également; mais, par la raiſon que la *circulation* de la mere à l'enfant eſt interceptée, il faut être plus conſtant, & ne quitter que lorſque la *reſpiration* & la chaleur ſont parfaitement établies.

Comment il faut ſe conduire lorſqu'on a été obligé de lier & de couper le cordon.

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui expire quelques instants après sa naissance.

Mêmes secours que dans le cas précédent.

On se comporte de la même maniere, envers les enfants qui paroissent expirer quelques instants après leur naissance, ou que, faute d'attention, on regarde d'abord comme vivants, & qu'on trouve sans mouvements quelques instants après. On sent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention & de soins : ils ne sont cependant pas désespérés. Voici un fait, dont j'ai été témoin, dans un cours d'accouchement.

Observation.

Une femme, mal conformée, dont un *accouchement* très-*laborieux* captivoit toute notre attention, nous fit négliger l'enfant, que nous crumes très-vivant, auquel on lia & coupa le *cordon*, & qu'on mit dans le tablier d'une jeune éleve, qui elle-même n'étoit occupée, comme nous, que de la mere. Après avoir donné à celle-ci tous les secours que son état exigeoit, & avoir paré aux accidents auxquels elle étoit exposée, nous vinmes à l'enfant, que nous trouvames sans mouvement, & qui paroissoit absolument mort. Notre Professeur fit, sur le champ, apporter de l'eau tiede, dans laquelle on jetta un peu de *vinaigre*, (peu nécessaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité,) il le plongea dans cette eau; il lui fit des *frictions* légeres sur la *poitrine*, sur le ventre & le long de l'*épine du dos*; il lui souffla, à plusieurs reprises, dans la bouche : bientôt la *poitrine* entra en action, & peu de temps après l'enfant fit entendre des cris.

Combien il est important de ne rien faire

Avant que de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfants qui sont dans

ce cas. Les liquides quelconques, & à plus forte raiſon les *liqueurs ſpiritueuſes*, tueroient infailliblement.

avaler à l'enfant qui ſe trouve dans ce cas;

Il faut encore ſe garder de couvrir les enfants qui paroiſſent morts, avec un linge, une ſerviette, &c.; c'eſt vouloir le tuer en rendant encore plus difficile la faculté de *reſpirer.*

Et de ne pas le couvrir.

De ce qu'il faut faire à l'enfant bien vivant, après qu'on a lié & coupé le cordon umbilical.

Mais revenons. Auſſi-tôt qu'on a achevé de lier & couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on donne cet enfant à un des aſſiſtants, qui le poſe près du feu, ſur des linges blancs, juſqu'à ce qu'on puiſſe s'en occuper; mais il faut qu'il ſoit placé ſur le côté, pour qu'il puiſſe ſe débarraſſer des *phlegmes* qui ſe détachent de toutes les parties de ſa bouche & de ſon goſier.

Où il faut mettre l'enfant & dans quelle poſition.

De la maniere de délivrer l'accouchée & de la garnir.

Après que l'enfant eſt placé, comme nous venons de le dire, on obſerve ce qui ſe paſſe chez la mere, que nous ſuppoſons ne pas être *délivrée.* Bientôt les contractions de la *matrice*, qui, débarraſſée de la majeure partie de ſon fardeau, cherche à ſe rétablir dans le petit volume qu'elle avoit avant la *groſſeſſe*, détachent le *placenta* qui eſt collé à ſon fond; ce qui occaſionne des douleurs aſſez vives, quoiqu'elles le ſoient moins & d'un autre genre que celles du *travail.* Ces contractions, qui ſe ſuccedent, dans des intervalles plus ou moins courts, font évacuer le *placenta*, qui gagne inſenſiblement l'orifice de la *matrice*, & ſort le plus ſouvent de lui-même.

De la délivrance naturelle.

Cependant, s'il tardoit trop, la Sage-Femme,

De l'opération par la

quelle on dé-livre la fem-me qui vient d'accoucher.

ou l'Accoucheur, qui doit toujours avoir le bout du *cordon umbilical* dans la main, pour les raiſons expoſées pages 166 & 167 de ce Vol., le tireroit légérement, & l'entraîneroit facilement. Si ce petit mouvement ne ſuffit pas, cela indique que le *placenta* n'eſt pas entiérement détaché; il faut attendre & conſeiller à l'accouchée de ſe frotter le ventre en tous ſens avec la main, pour précipiter les contractions de la *matrice* & le détachement du *délivre*. S'il ne vient pas encore, on peut tirer le *cordon*, qu'on tient dans la main, de droite & de gauche, mais toujours légérement; & le *délivre* ne réſiſte pas à l'un ou l'autre de ces moyens.

Il faut examiner ſi le délivre eſt entier. Pourquoi?

Il eſt important que le *délivre* ſoit entier, parce que les portions, quelque petites qu'elles ſoient, reſtées dans la *matrice*, entretiennent les contractions qu'elle fait pour ſe débarraſſer de ces corps étrangers, & par conſéquent les douleurs, quelquefois des *hémorrhagies* & des *pertes*. On examine donc le *placenta* & ſur-tout ſes bords; & s'il y a quelque déchirure, on les rapproche pour voir s'il n'y manque pas quelque partie. Dans ce cas, ſi la partie qui manque eſt forte, il faut ſur le champ porter la main dans la *matrice*, pour la ſaiſir & l'emporter; mais ſi elle eſt petite, il vaut mieux en laiſſer le ſoin à la Nature, qui, par de nouvelles contractions, la rejettera bientôt.

Importance du repos après l'accouchement.

La ſortie du *délivre* eſt ordinairement ſuivie d'un écoulement de *ſang* plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, & ſe tienne le plus tranquille qu'il eſt poſſible: elle reſtera ſur le lit ſur lequel elle eſt accouchée. On aura ſoin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, & on appliquera, ſans compreſſion, entre ſes cuiſſes, des

En quoi doivent conſiſter les linges qui ſer-

linges secs & chauds, pour recevoir le *sang* ou les *vuidanges*. On changera ces linges dès qu'ils seront salis : elle restera dans cette position, une demi-heure, une heure plus ou moins, ou jusqu'à ce que l'écoulement soit un peu modéré. Enfin on apportera le plus grand soin pour qu'elle ne soit point saisie par le *froid*.

vent à garnir l'accouchée.

On est dans l'habitude de serrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrieres, ou des linges préparés à cet effet. Cette pratique absurde est fondée sur deux opinions des plus fausses. La premiere, que plus on serre le ventre, & plutôt il se rétablit dans son volume naturel. La seconde, que c'est le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides ; mais il en arrive tout le contraire.

Les ventrieres ne repondent pas à l'intention dans laquelle on les applique.

En serrant le ventre, on comprime la *peau*, les *muscles* & tous les *visceres* dont ils sont l'enveloppe, & on empêche par-là les *muscles* & la *peau* de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élasticité* de toutes les *fibres* & de la force qu'elles ont pour se rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort distendues. Enfin, par ces ligatures, on intercepte la *circulation* dans les parties, & on force chacune d'elles à rester dans l'état où elles étoient lorsqu'on les a appliquées : de-là la grosseur du ventre de la plupart des femmes, qui vivent dans les Villes, pendant que les paysannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfants ; de-là les rides, parce que la *peau* est comme engourdie par ces *compressions*, & qu'elle n'a plus de ressort pour revenir à son état naturel : de-là enfin, ce qui est infiniment plus important, le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, source de Maladies sans nombre.

Accidents & Maladies auxquelles donnent lieu les ventrieres.

Seule ligature dont ait besoin le ventre;

Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrieres, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, seche & chaude, qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entre elle & la *peau*.

Le sein des accouchées.

Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on garrotte le sein des nouvelles accouchées, comme on verra ci-après aux Articles III, IV, V, &c., de ce Paragraphe.

Combien il est important d'examiner l'enfant aussi-tôt qu'on a délivré & garni la mere.

Quand la mere est garnie, comme nous venons de le dire, & qu'elle jouit de la tranquillité & du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, que nous supposons ici bien vivant & placé, comme nous l'avons conseillé plus haut, page 171 de ce Volume, & on examine avec beaucoup d'attention toutes les parties de son corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformés : cependant, on en trouve quelquefois dont l'*anus* & l'extrémité du *canal de l'uretre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfants : il faut donc appeller, sur le champ, un Chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires en pareils cas.

Ce que c'est que le filet, & ce qu'il faut faire dans ce cas.

On voit plus souvent des enfants avoir ce qu'on appelle le *filet :* c'est une trop grande briéveté du *ligament membraneux*, qui concourt à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure : cette briéveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcheroit l'enfant de tetter & de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant; &, si on s'apperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un Chirurgien.

On examinera encore s'il n'a, ni *meurtrissure*,

ni *luxation*, ni *fracture*, &c, dans ces cas, on consultera le Chap. XXXIX, §. V, & les Chap. LX & LXI de cette seconde Partie.

Après cet examen on enleve la croute *muqueuse*, qui se fait appercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légérement avec de l'*huile*; ensuite on lui lave le corps avec de l'eau tiede, dans laquelle on aura mis un peu de vin; mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement, pour ne pas froisser & même *excorier* sa *peau* tendre. Il vaudroit mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer, comme il arrive souvent : ensuite on le mettra, toujours sur le côté, dans une corbeille garnie de linges blancs, doux & secs, & on le couvrira légérement, de maniere seulement à empêcher qu'il n'ait froid : on le laissera dans cet état dix ou douze heures; après ce temps expiré, on le présentera au tetton de sa mere. (Voyez Chap. I, §. III de la premiere Partie.)

Comment & avec quoi il faut laver l'enfant qui vient de naître.

Article II.

De l'Accouchement contre Nature, difficile & laborieux.

On appelle *accouchement contre Nature*, tous ceux dans lesquels l'enfant ne peut sortir à la maniere ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes* de la *génération* de sa mere; soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages; soit enfin que l'obstacle dépende de la mere & de l'enfant : car il est possible que la mere étant mal conformée, l'enfant se présente mal, & on sent que ce cas est le plus dangereux.

Ce qu'on entend par accouchement contre Nature;

Il y a encore des *accouchements* qui sont simple-

Par accou-

chement difficile & laborieux.

ment *difficiles & laborieux*, ſans être *contre Nature*: ce ſont ceux qui, la mere étant bien conformée, & l'enfant dans une bonne poſition, ſont précédés de la perte de toutes les *eaux*, & accompagnés de grandes foibleſſes, de Maladies graves, &c.

Ces accouchements ne doivent être entrepris que par des Accoucheurs très-inſtruits.

Toutes ces eſpeces d'*accouchements*, ſur-tout ceux *contre Nature*, exigent une expérience & une habileté, dont le plus grand nombre des *Sages-Femmes* ſont incapables. Dans ces circonſtances, on voit leur vanité faire mille efforts pour couvrir leur ignorance : elles devroient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'elles s'apperçoivent que l'enfant eſt dans une poſition *contre Nature*, ou qu'il y a quelque autre obſtacle qui s'oppoſe à ſa ſortie. Par cet aveu, que leur conſcience & l'humanité devroient leur dicter, elles préviendroient les accidents ordinaires des *accouchements difficiles*, & qui, le plus ſouvent, ne ſont funeſtes, ou à la mere, ou à l'enfant, que par les délais.

Nous n'entrerons point dans le détail des ſignes qui caractériſent les *accouchements contre Nature* & les *accouchements difficiles*. Cette importante matiere ne peut être traitée que par un homme de l'Art. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'Ouvrages ſur cette eſpece d'accouchement. Ceux des Mauriceau, des Lamotte, des Smélie, des Levret, des Burton, ne laiſſent rien à deſirer à cet égard : mais comme ils ne ſont faits que pour les Accoucheurs, ils ſe trouvent au-deſſus de la portée du Public, & peut-être d'un grand nombre de *Sages-Femmes*. Voilà ce qui a porté M. Baudelocque, jeune *Accoucheur* du premier mérite, à publier des principes ſur l'Art d'accoucher, par demandes & par réponſes.

Il n'avoit entrepris ce petit Ouvrage que pour favoriſer

favoriser l'étude & les progrès d'une jeune *Sage-Femme*, destinée à exercer sa profession dans la campagne d'un grand Seigneur; mais il a cru qu'il pourroit être utile aux autres aspirantes, & certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises & plus solides : même les personnes qui ne se destinent pas à cette profession, & qui desirent seulement avoir des notions exactes sur les *accouchements*, ne peuvent mieux faire, que de se procurer cet Ouvrage. Il se vend à Paris, chez Didot, jeune, Quai des Augustins; Ruault, rue de la Harpe; & à Amiens, chez Godart.

Nous nous contenterons de prescrire qu'il faut appeller un *Accoucheur*, ou une *Sage-Femme* expérimentée, dès qu'on s'apperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite ci-dessus, &, à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, &c.) *(d)* Dès qu'un accouchement languit, il faut appeller un Accoucheur.

Article III.

Traitement qui convient aux femmes en couches.

Lorsque la femme est *délivrée* & garnie, comme nous venons de le dire ci-devant, pages 171 & suiv. de ce Volume, on doit lui éviter toute inquiétude, & la tenir le plus tranquille qu'il est possible. On ne lui donnera que des *aliments* lé- Régime. Tranquillité de l'esprit. Aliments & boisson.

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'usage ridicule, toujours en vogue dans la plupart de nos Campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces commeres, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre, & à nuire aux personnes nécessaires : en outre elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, & souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal-à-propos. Combien il est dangereux d'assembler beaucoup de monde dans la chambre d'une femme qui accouche.

gers & liquides, comme du *gruau*, de la *panade*; &c.; sa boisson sera légere & *délayante*. Ce précepte, cependant, a beaucoup d'exception. J'ai vu des femmes, dont il falloit soutenir les forces après l'*accouchement*, avec des *aliments* solides & des *vins généreux*. Dans ce cas, on peut leur donner du poulet & un verre de bon *vin*. (Il y a même des femmes qui, sans en avoir besoin, demandent du *vin* avec instance, & à qui on ne peut raisonnablement en refuser, crainte, en les contrariant, d'irriter leurs *passions*. Cependant voyez Chapitre X, §. V, pages 192 & suiv. du Tome II.)

Circonstances qui demandent du vin.

Il arrive quelquefois, qu'après être délivrée, une femme a une *hémorrhagie* ou des *vuidanges* trop abondantes : il faut alors que la malade ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, & qu'elle soit traitée, à tous égards, comme dans les *regles* excessives. (Voyez Article VI du §. I de ce Chapitre, pages 130 & suiv. de ce Volume.)

Ce qu'il faut faire lorsque les vuidanges sont très-abondantes.

Si les *vuidanges* deviennent excessivement abondantes, on trempera des linges dans une *mixture* de parties égales d'eau & de *vinaigre*, ou de *vin* rouge, & on les lui appliquera sur le ventre, sur les *reins* & sur les *cuisses*. Il faut changer ces linges aussi-tôt qu'ils sont secs, & les renouveller jusqu'à ce que l'*hémorrhagie* ait commencé à se calmer.

Fomentations d'eau & de vinaigre, ou de vin.

Dans un cas pareil, j'ai éprouvé d'excellents effets de la *mixture* suivante.

Mixture calmante & astringente.

Prenez d'*eau distillée de pouillot*,
d'*eau distillée simple de cannelle*,
de *sirop diacode*,
} de chaque deux onces;
d'*élixir de vitriol*, de quarante à soixante gouttes.

Mêlez.

On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus ſouvent, s'il eſt néceſſaire. Doſe.

(Il eſt important d'être averti que le *flux* exceſſif des *lochies* eſt quelquefois entretenu, ainſi que l'*hémorrhagie* de la *matrice*, par une portion de l'*arriere-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*, dont un habile *Accoucheur* peut délivrer ſur le champ. A quoi tiennent quelquefois les lochies trop abondantes :

D'ailleurs, les *lochies* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, ſans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité ; de ſorte que ce n'eſt pas toujours par l'abondance apparente de cette matiere, qu'on doit juger du *flux* immodéré, mais par les accidents qu'il entraîne à ſa ſuite, comme la tenſion du ventre, l'obſcurciſſement de la vue, les défaillances, les *convulſions*, l'enflure *œdémateuſe* des jambes, &c. Ce n'eſt donc que dans ces cas qu'il faut en venir aux *remedes* propoſés ici.) Qui ne demandent pas toujours des remedes. Symptomes qui les indiquent.

Si, après qu'une femme eſt *délivrée*, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tiſane délayante* chaude, comme du *gruau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *ſafran* : on lui donnera des bouillons légers, dans leſquels on mettra des ſemences de *carvi*, ou un peu d'*écorce d'orange*. On peut encore lui donner, ſouvent dans la journée, une once d'*huile d'amandes douces*, dans un verre des boiſſons précédentes. Si la malade a des *inſomnies* opiniâtres, on lui donnera de temps en temps une cuillerée de *ſirop diacode* dans un verre de ces mêmes boiſſons. Ce qu'il faut faire lorſque l'accouchée éprouve de violentes douleurs ; Des inſomnies opiniâtres ;

Si elle a de la chaleur, ou une diſpoſition à la *fievre*, elle prendra toutes les cinq ou ſix heures, dans un verre de ſa boiſſon ordinaire, une doſe de la poudre ſuivante. De la chaleur, de la diſpoſition à la fievre

Prenez de *pattes d'écrevisses préparées*, demi-once;
de *nitre purifié*, deux gros;
de *safran en poudre*, un gros.

Mêlez le tout ensemble; divisez en huit ou neuf doses.

Des douleurs hystériques.

Lorsque la malade est affaissée ou tourmentée par des douleurs *hystériques*, on lui donnera, souvent dans la journée, douze ou quinze gouttes de *teinture* d'*assafœtida* dans un verre d'*infusion de pouillot*.

ARTICLE IV.

De l'Inflammation de la matrice.

L'*INFLAMMATION de la matrice* est une Maladie dangereuse & assez fréquente, après l'*accouchement*.

Causes de l'Inflammation de la matrice.

LA suppression des *lochies* est la cause la plus commune de cette Maladie; cependant elle peut encore être la suite des *contusions*, des *passions* vives, des *fausses-couches*, de la rétention du *placenta* ou du *délivre* dans la *matrice*, & quelquefois de la suppression des *regles* chez les femmes qui ne sont, ni grosses, ni accouchées.

Symptomes de l'Inflammation de la matrice.

CETTE *inflammation* se manifeste par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui sont ordinairement plus violentes au toucher; par la tension ou la roideur des parties; par une grande foiblesse; par un changement subit dans toute la personne; par une *fievre continue*, accompagnée d'un *pouls foible & dur*; par un léger *délire* ou un *rêvassement*; quelquefois par un *vomissement* continuel; par le *hoquet*; par un écoulement d'eau rousse,

fétide; *âcre* par la *matrice ;* par des envies fréquentes d'aller à la garde-robe; par des ardeurs d'urine, & d'autres fois par leur *suppression* totale.

(L'*inflammation* de la *matrice* est presque toujours mortelle, & ne va guere au-delà du septieme jour, qui est le plus redoutable : elle se termine rarement par la *résolution ;* mais le plus souvent par la *suppuration* & la *gangrene.*

Signes qui annoncent la suppuration & la gangrene de la matrice.

Les élancements les plus vifs & le redoublement de la violence de tous les accidents, annoncent la *suppuration.* Les *frissons*, les défaillances & la sueur froide, annoncent la *gangrene.* On a vu l'*inflammation* de la *matrice* dégénérer encore en *squirrhe*, en *cancer*, &c.)

Traitement de l'Inflammation de la matrice.

Temps de saigner.

Cette Maladie doit être traitée comme toutes les autres *inflammations*, par la *saignée* & les *délayants.* (L'instant où l'on doit faire les *saignées*, est dans les trois premiers jours; & c'est un point des plus importants. On les répétera selon l'âge, les forces de la malade & l'urgence des *symptomes.*)

Boisson nitrée.

La malade boira de l'eau de *gruau* ou de l'eau d'*orge* légere, & elle en boira une tasse trois ou quatre fois par jour, dans laquelle elle fera dissoudre douze grains de *nitre.* On lui donnera souvent des *lavements* d'eau & de *lait ;* on appliquera sur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* chaud, coupé avec de l'eau.

Lavements & fomentations.

Article V.

De la suppression des Lochies ou *Vuidanges.*

Temps pendant lequel coulent les lochies.

(Les *lochies* coulent ordinairement de huit à quinze jours : il arrive cependant quelquefois qu'el-

les ſe terminent en deux ou trois jours, ou qu'elles ſe prolongent juſqu'à vingt, trente & même quarante jours, ſans qu'il ſurvienne le moindre accident.

Dans quelle quantite elles coulent.

Leur quantité eſt auſſi indéterminée que leur durée : on a vu des *accouchées* qui n'en rendoient point, & ce ſont ſur-tout celles qui n'ont jamais été réglées; & d'autres qui les ont ſi abondantes, qu'on ne manqueroit point de s'alarmer, ſi l'on n'étoit d'ailleurs raſſuré par le bon état des malades. (Voyez ci-deſſus page 179 de ce Volume.)

Caractères des lochies.

L'écoulement des *lochies* eſt extrêmement chargé de *ſang*, pendant un ou deux jours : il s'éclaircit enſuite & prend l'aſpect d'une *ſéroſité* teinte, qui blanchit inſenſiblement & s'épaiſſit en matiere de *lait* trouble, en diminuant à proportion. Quelle que ſoit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au ſujet, s'il vient à ſe ſupprimer, il donne lieu aux plus grands accidents; la mort en eſt ſouvent le déplorable effet.

Cauſes de la ſuppreſſion des Lochies.

Cette Maladie eſt de toutes les *ſuppreſſions*, la plus formidable : auſſi enleve-t-elle les malades avant le quatorzieme jour. Les autres *évacuations*, telle que la *ſueur* abondante & la *diarrhée*, ſont ſouvent la cauſe de cette *ſuppreſſion*. Mais les cauſes les plus ordinaires ſont les fautes commiſes dans le *régime*, le froid, les ventrieres trop ſerrées, la *colere*, la terreur & les autres *paſſions* vives; les *accès hyſtériques*, les odeurs, &c.)

Symptomes de la ſuppreſſion des Lochies.

Le *friſſon* & la *fievre* ſuivent de près cette ſuppreſſion; & l'on voit éclore immédiatement tous

les *ſymptomes* de l'*inflammation*, qui ſont, une chaleur conſidérable, la ſoif, des *anxiétés*, des douleurs de tête & des maux de *reins* cruels : les yeux ſont étincelants, le viſage eſt rouge & le *pouls* fort dur. Peu à peu le ventre s'éleve & devient très-douloureux, au point que la malade ne peut ſouffrir le plus léger attouchement. Les *urines* ne coulent pas, ou elles ne coulent qu'en très-petite quantité : la *reſpiration* eſt très-gênée ; le *délire*, les *convulſions*, la *ſuffocation* & les foibleſſes qui ſurviennent, ſont les ſignes précurſeurs de la mort.

Nous avons déja vu que cette *ſuppreſſion* étoit la cauſe ordinaire de l'*inflammation* de la *matrice* & de tous les *ſymptomes* graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'*inflammation du ſein*, des douleurs aux *lombes* & aux *aines* ; des *coliques* très-vives ; la *paſſion iliaque* ; la *fievre pourprée*, ou *miliaire*, (Voyez ci-après :) des *accès hyſtériques* les plus violents, une *affection comateuſe* & même l'*apoplexie* ; l'*hémoptyſie* & l'*oppreſſion*, des *ſueurs* froides, la *ſyncope*, &c. : elle occaſionne des *laits répandus*, ou *dépôts purulents* qui deviennent funeſtes, ſi le *pus* ne ſe fait point une iſſue au-dehors.) Maladies auxquelles peut donner lieu la ſuppreſſion des lochies.

Traitement de la ſuppreſſion des Lochies.

La *ſuppreſſion des Lochies*, après l'accouchement, ainſi que la *fievre de lait*, (Voyez ci-après Article IX de ce Chap.) doivent être traitées à peu près comme de la même maniere que l'*inflammation de la matrice*. (Voyez l'Article précédent, page 181 de ce Vol.) Dans tous ces cas, les ſecours les plus ſurs ſont les boiſſons abondantes, de légeres *évacuations*, & des *fomentations* ſur le *bas-ventre* & le *pubis*.

(Le premier but, dans le traitement d'une *ſup-* But qu'il

faut se proposer. *pression des lochies*, doit être de rappeller l'écoulement de *sang*, & l'on ne peut y parvenir, qu'en travaillant à détruire la cause qui l'a occasionnée & qui l'entretient.

Traitement de la suppression des lochies, lorsqu'elle est due à la sueur ; Si elle est due à la *sueur*, que le nombre des assistants, les portes closes de la chambre de l'accouchée, les rideaux & les couvertures du lit ne sollicitent que trop souvent, il faut commencer par congédier toutes les personnes inutiles, (une accouchée n'a besoin que de sa garde,) par renouveller avec prudence l'*air* de la chambre, ouvrir les rideaux de son lit & diminuer le nombre des couvertures. Nous disons d'employer ces moyens avec prudence; car il seroit aussi dangereux qu'elle eût trop froid, puisque le froid produit également la *suppression des lochies*.

Lorsqu'elle est due au froid ; Dans ce dernier cas on applique des linges chauds sur le ventre, entre les cuisses & sur les pieds; on les renouvelle dès qu'ils commencent à se refroidir, & on couvre modérément la malade pour entretenir la chaleur qu'on lui communique.

Aux ventrieres, &c. On observera si les ventrieres, ou linges avec lesquels on a la pitoyable manie de garrotter le ventre d'une accouchée, ne sont pas trop serrés. Dans ce cas, il faut les supprimer absolument. On n'aura pas cela à craindre, si on garnit l'accouchée comme nous l'avons conseillé ci-devant pages 172 & 173 de ce Volume.

Régime. Boisson délayante & legere. On réformera le *régime*, si la malade n'a pas suivi celui qui est prescrit page 177 de ce Volume, & on le réduira à de l'eau simple de poulet, de veau ou de *capillaire*, pour peu que les accidents soient graves.

Remedes. Pendant qu'on s'occupe de tous ces moyens, qui sont de la plus grande importance, il faut remé-

dier aux *ſymptomes* les plus graves & les plus preſſants de cette cruelle Maladie. Nous allons donner une obſervation de M. Clerc, qui donnera une idée juſte du traitement qu'elle exige. » Mad.... » accoucha doûloureuſement d'un premier enfant : » pendant les trois premiers jours, tout alloit bien ; » la nuit ſuivante les choſes changerent de face ; » les *lochies* ſe ſupprimerent, la *fievre* s'alluma, » l'*abdomen* devint douloureux, le ventre ſe tendit, & la malade fut travaillée de *coliques d'eſtomac* : la célérité & la grandeur des accidents » annonçoient un danger prochain.

Obſervation.

» Mon pere, qui ſoignoit la malade, propoſa » une conſultation : M. Butet y fut appellé avec » moi. Je revenois de Paris alors, & M. Astruc » m'avoit appris que dès qu'une partie étoit engorgée, enflammée & *ſpaſmodiquement* reſſerrée, » il falloit bien ſe garder d'augmenter les accidents par la *dérivation* du *ſang* vers elle. C'étoit » le cas où ſe trouvoit Mad...... Aidé du principe, *per largiora vaſa*, j'oſai propoſer mon avis, » qui étonna d'abord le Médecin conſultant.

» La diſcuſſion fut courte : la Dame fut *ſaignée* » du bras ; une demi-heure après, nous lui ordonnames de mettre les jambes dans l'eau tiede avec » une ligature au-deſſus de chaque *malléole* ; nous » fimes appliquer ſur le ventre des *fomentations* » *émollientes*. Preſque dans le même temps, la malade vomit, à différentes repriſes, une quantité » étonnante de matiere *laiteuſe* très-*fermentée* : je » lui aurois fait prendre, avec précaution, un grain » ou deux d'*émétique*, diſſous dans beaucoup d'eau, » ſelon l'*indication*, ſi la Nature agiſſante ne m'eût » interdit tout autre ſecours. La malade ſe ſentoit » revivre, & les ſecours externes réuſſirent ſi bien,

Saignée du bras, pourquoi ? Bains de jambes. Fomentations émollientes.

» que trois ou quatre heures après la *ſaignée*, les » *lochies* reparurent, & tous les accidents ceſſerent.

Importance des antiſpaſmodiques dans la ſuppreſſion des lochies.

Cependant comme le *ſpaſme* joue un grand rôle dans la *ſuppreſſion des lochies*, indépendamment de ce qu'elle eſt très-ſouvent occaſionnée par des chagrins, des peines d'eſprit & les affections de l'ame, il eſt important de calmer l'action des *nerfs*. Il n'eſt donc guere poſſible de ſe diſpenſer d'adminiſtrer des *antiſpaſmodiques*, & le plus ſouvent ils produiſent des effets ſurprenants. Ceux qu'on emploie avec le plus de ſuccès, ſont : la *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, l'*eau de fleurs d'orange*, les *teintures de myrrhe* & de *caſtoreum*, le *ſirop diacode*, l'*huile d'amandes douces* & le *ſirop de limon* mêlés enſemble, &c.

Liqueur d'Hoffmann, eau de fleurs d'orange, teinture de myrrhe & de caſtoreum, &c.

Doſe.

On preſcrit la *liqueur d'Hoffmann* & la *teinture de myrrhe* & de *caſtoreum*, à la doſe de vingt à trente gouttes dans un verre de la boiſſon : l'*eau de fleurs d'orange* à la doſe d'une cuillerée ordinaire, & le *ſirop diacode*, depuis un ſcrupule juſqu'à deux, dans la même quantité de boiſſon. Quant à l'*huile d'amandes douces* & au *ſirop de limon*, mêlés enſemble, on en donne une cuillerée ordinaire toutes les heures.

Modele de potions antiſpaſmodiques.

On peut faire des *potions* compoſées avec ces *remedes*, telles que les ſuivantes.

Prenez d'*eau de laitue*, ſix onces;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once;
de *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, deux gros;
de *ſirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, ſix onces;
de *teinture de myrrhe*, } de chaque un
de *caſtoreum*, } demi-gros;

de *ſirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, ſix onces;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once & demie;
de *ſirop diacode*, demi-once.

Mêlez.

Chacune de ces *potions* ſe prend par cuillerée, l'heure en heure. Doſe.

Au lieu de la *ſaignée* du bras, qu'a employée ici avec ſuccès M. Clerc, mais qui ne réuſſit pas dans tous les cas, ne ſeroit-il pas plus avantageux d'appliquer ſur le champ des *ſang-ſues* à la *vulve*, le long des grandes *levres*, aux environs de l'*anus*, entre les cuiſſes, aux *aines*, enfin d'en tapiſſer toutes ces parties, comme le propoſe M. Robert, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, dans ſon *Traité des principaux objets de Médecine*, &c.? Il donne deux obſervations à l'appui de ce conſeil, où elles ont parfaitement réuſſi dans la *ſuppreſſion des regles* : ces deux Maladies ont trop de rapport entre elles pour négliger cet avis important.

Avantages des ſang-ſues. Où il faut les appliquer.

Il fait encore des réflexions très-ſages ſur l'*émétique*, dont l'uſage eſt devenu trop familier dans cette Maladie. Les *nauſées*, dit-il, & les efforts que font quelques femmes pour vomir, ſont l'effet d'un *ſpaſme* violent qui contre-indique les *vomitifs*, puiſqu'ils augmentent le *ſpaſme*, & qu'en procurant une ſecouſſe, ils précipitent la malade au tombeau.

Dangers des vomitifs.

» Lorſque, continue M. Clerc, faute d'attention, on a laiſſé aggraver les accidents; que le » Médecin arrive trop tard; que le reflux du *ſang* » *laiteux* vers la tête occaſionne un aſſoupiſſement, » un *coma*, un *délire obſcur*, ou que la malade croit

» voir des étincelles & ramasse des *flocons*, le pé-
» ril est encore plus certain, dans cette circonstan-
» ce; que dans toutes les Maladies accompagnées
» de ces *symptomes*. Alors les *saignées* du bras &
» du pied sont inutiles; la seule indiquée est celle
» de la *jugulaire*, qui réussit quelquefois. De larges
» *emplâtres vésicatoires* entre les épaules, de puis-
» sants *épispastiques* à la plante des pieds, & peut-
» être l'*émétique*, qui peut produire une secousse
» générale, sont les seules ressources qui restent au
» Médecin. Il y a quelques exemples de leurs suc-
» cès; mais ils sont rares : d'ailleurs les *vésicatoires*
» exigent du temps pour agir, & la malade meurt
» avant leur effet. «) (*Histoire naturelle de l'Homme malade*, T. I, pag. 396 & suiv.)

Saignée de la jugulaire. Vesicatoires, sinapismes.

Article VI.

De l'Inflammation des mamelles, & de la Gerçure des mamelons ou bouts des mamelles.

(Il ne s'agit ici que de l'*inflammation* du *sein*, occasionnée par la stagnation ou le séjour du *lait* dans les *mamelles*.

Causes & symptomes de l'Inflammation des mamelles.

Le froid subit, les *passions* vives; les *contusions*, les coups, &c., donnent le plus souvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui est toujours accompagné de *fievre* & souvent de soif, de *mal de tête*, de difficulté de respirer, &c.)

Traitement de l'Inflammation des mamelles.

Quand la suppuration est menaçante.

Lorsqu'il y a *inflammation* aux mamelles, & qu'elle est accompagnée de rougeur, de dureté & des autres *symptomes* d'une *suppuration* menaçante,

le *remede* externe le plus sûr, eſt un *cataplaſme* de mie de pain & de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais* : on le renouvelle quatre & cinq fois par jour, & on continue juſqu'à ce que la *tumeur* ſoit réſolue ou vienne à *ſuppuration*.

Cataplaſmes de mie de pain & de lait.

Les *répercuſſifs*, dans ce cas, ſont très-dangereux ; ſouvent ils occaſionnent la *fievre*, & quelquefois ils menent au *cancer* ; au lieu que la *ſuppuration* eſt rarement accompagnée d'aucun danger, & qu'elle a ſouvent des effets très-ſalutaires.

Dangers des répercuſſifs.

(L'*inflammation* du *ſein*, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, ſe réſout aſſez facilement, lorſqu'on ne laiſſe pas le mal faire des progrès : mais celle qui provient de *lait grumelé* dans le *ſein*, ainſi qu'on le ſuppoſe, ne ſe termine guere que par l'*abcès*, & on ne ſauroit l'éviter lorſque la *phlogoſe* dure au-delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une *fiſtule* très-rebelle, ſi on y laiſſe croupir le *pus* trop long-temps. (Voyez Article X de ce Paragraphe.)

Outre les *cataplaſmes* de *mie de pain* & de *lait*, qui ſont, ſans contredit, de bons *remedes*, il faut quelquefois en venir à la *ſaignée* du bras ou du pied, ou plutôt à des *ſang-ſues*, appliquées ſur la mamelle même, pour empêcher les progrès de l'*inflammation*, & ſouvent elles favoriſent la *réſolution*. Il faut, en outre, avoir ſoin d'entretenir la liberté du *ventre* par des *lavements émollients* & *adouciſſants*.)

Saignées.

Sang-ſues.

Lavements.

Traitement de la Gerçure des mamelons ou bouts des mamelles.

Lorsque les bouts des mamelles, ou les *mamelons* ſont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture* d'*huile* & de *cire vierge*, ou

Embrocations d'huile & de cire,

De gomme arabique, d'eau de la Reine de Hongrie.

avec une *diſſolution* de *gomme arabique.* J'ai vu l'eau de la *Reine de Hongrie* produire de bons effets dans ce cas. Lorſque ces accidents deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchiſſant*, auquel rarement ils réſiſtent.

Purgatifs rafraîchiſſants.

Article VII.

De la Fievre miliaire chez les femmes en couches.

(Le temps où ſe manifeſte la *fievre miliaire* des femmes en couches, eſt le plus ſouvent celui de la *fievre de lait*, dont on va parler Article IX de ce Paragraphe.)

La *fievre miliaire* eſt une Maladie très-ordinaire aux femmes en couche; mais comme elle differe peu de celle qui vient dans d'autres circonſtances, & dont nous avons déja traité, nous ne nous en occuperons pas davantage. (Voyez Chap. X de cette ſeconde Partie.) (Nous obſerverons ſeulement que la peſanteur de tête avec tintement d'oreilles, l'*oppreſſion de poitrine*, & le *pouls foible & inégal*, ſont, dans la *fievre miliaire* des *femmes en couche*, d'un très-mauvais préſage : il en eſt de même du *cours de ventre*, qui peut troubler l'écoulement des *vuidanges* & déranger l'*éruption*. Le *délire*, s'il n'eſt pas mortel, peut dégénérer, dans ces circonſtances, en *manie* qui dure long-temps, & même quelquefois toute la vie.)

Symptomes mauvais & dangereux.

Moyens de prévenir la Fievre miliaire chez les femmes en couches.

Pendant la groſſeſſe ;

Le célebre Hoffmann obſerve qu'on vient, en général, à bout de prévenir cette *fievre* chez les femmes en couche, ſi, durant la groſſeſſe, on leur fait obſerver un *régime* exact; ſi elles font un *exer-*

cice modéré; si elles prennent, de temps en temps, un *laxatif* composé de *manne* & de *rhubarbe*, ou de *crême de tartre*; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois; si enfin elles se garantissent des impressions d'un *air* trop vif.

Une circonstance, non moins nécessaire à observer, c'est de ne pas précipiter le *travail* par des *remedes* qui peuvent enflammer le *sang* & les humeurs, ou leur procurer un mouvement & une agitation contre Nature. Pendant le travail.

Il faut veiller, lorsqu'elles sont accouchées, à ce que les *lochies* aient leur cours ordinaire; & si le *pouls* est *vif*, leur ordonner un peu de *nitre*, &c. Après l'accouchement.

Article VIII.

De la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

La Maladie la plus dangereuse pour les femmes en couches, est le *pourpre* ou la *fievre pourprée*. Maladie la plus dangereuse aux femmes en couches.

Elle se manifeste, pour l'ordinaire, le deux ou le troisieme jour après l'*accouchement*. Quelquefois cependant elle arrive plutôt; mais d'autres fois, quoique plus rarement, elle ne paroît pas avant le cinq ou sixieme jour.

Symptomes de la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

Elle commence, comme la plupart des autres *fievres*, par le *frisson*, auquel succede l'*insomnie*, des douleurs à la tête, des *maux de cœur* violents & des *vomissements bilieux*. La malade sent ordinairement une grande douleur dans le dos, dans les hanches & dans la *région de la matrice*. Il se fait un changement subit dans la quantité & dans la qualité des *lochies*.

La malade eſt tourmentée du *teneſme* ou de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine* qui eſt fort haute en couleur, ne ſort qu'en petite quantité, & ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume conſidérable & fort douloureux, au plus léger toucher.

Elle prend le caractere de putride au bout de quelques jours.

Lorſque la *fievre* a continué pendant quelques jours, la violence des *ſymptomes inflammatoires* diminue pour l'ordinaire, & la Maladie prend alors un caractere plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* ſe manifeſte ſouvent, à cette époque, & même plutôt; & ce *cours de ventre* opiniâtre & dangereux accompagne enſuite la Maladie dans tous ſes états poſtérieurs.

Traitement de la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

Il n'eſt pas de Maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence & d'attention que celle-ci. En conſéquence, il faut appeller du ſecours le plutôt poſſible.

Circonſtances qui demandent la ſaignée,

La *ſaignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencements; cependant on ne peut en uſer qu'avec précaution, & on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des ſignes très-graves d'*inflammation*, auquel cas il faut encore y joindre un *emplâtre véſicatoire* ſur la *région de la matrice*.

Un véſicatoire.

Ce qu'il faut faire pendant le friſſon.

Pendant le *friſſon*, il faut mettre tout en uſage pour en diminuer la violence & la durée : c'eſt pourquoi on donnera de grandes quantités de boiſſons *délayantes* chaudes; & ſi la malade eſt affaiſſée, on y joindra, de temps en temps, un verre de *petit-lait au vin*. On appliquera, ſur les *extrémités*, des corps chauds, comme des briques chauffées,

fées, des bouteilles ou des vessies remplies d'eau chaude, &c.

Il faut, pendant tout le cours de cette Maladie, donner & répéter souvent des *lavements émollients*, composés d'eau & de *lait*, ou d'*eau de veau*. Ils sont utiles en ce qu'ils débarrassent les *intestins*, & qu'ils servent comme de *fomentations* internes à la *matrice* & aux parties adjacentes : cependant ces *lavements* demandent de l'adresse pour être administrés à cause de la sensibilité, dont toutes les parties, qui sont renfermées dans le *petit bassin*, sont affectées dans ce temps. Lavements émollients pendant tout le cours de cette fievre.

Pour débarrasser l'*estomac* de la *bile*, dont il est surchargé, on donne, en général, un *vomitif*; mais comme les *vomitifs* sont fort sujets, dans cette occasion, à augmenter l'irritation de l'*estomac* déja trop grande, il est plus sûr de s'en passer, & de donner à la place quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entrailles*, & d'évacuer la *bile*. Doux laxatifs.

Les *remedes* que j'ai toujours employés avec le plus de succès dans cette Maladie, sont les *remedes salins*. Si on les répete convenablement, ils arrêtent le *vomissement*, & calment, en même-temps, la violence de la *fievre*. Avantages des remedes salins.

S'ils procurent un *dévoiement*, ou si la malade est tourmentée par l'*insomnie*, on lui donnera, selon les circonstances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *sirop diacode*. Circonstances qui indiquent les calmants.

Lorsque le *cours de ventre* est assez considérable pour épuiser la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum*: on lui donnera pour boisson de l'eau de *riz*, dans chaque chopine de laquelle on dissoudra une once de *gomme* Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a un cours de ventre considérable.

Racine de colombo.

arabique. Si ces *lavements* ne réussissent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, ou à quelque autre *astringent* fort. (Voyez Chap. XXII, §. VIII de cette seconde Partie, page 89 du Tome II.)

Aliments & boisson.

Il faut, en général, que les *aliments* soient légers, & que la boisson soit *délayante :* cependant lorsque la Maladie traîne en longueur, il est nécessaire de soutenir la malade avec des *aliments* nourrissants & des *cordiaux* puissants.

Traitement de la Fievre pourprée chez les femmes en couches, lorsqu'elle prend le caractere de putridité.

Quinquina en infusion ou en décoction. Pourquoi?

Nous avons déja fait observer que cette Maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractere de *fievre putride.* Dans ce cas, il faut donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des *cordiaux*, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelque autre *astringent doux*, ou de la maniere suivante.

Prenez d'*extrait de quinquina*, vingt grains;
d'*eau de cannelle spiritueuse*, demi-once;
d'*eau de cannelle simple*, deux onces;
de *laudanum liquide*, dix gouttes.

Mêlez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lavements nourrissants.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce *régime*, il faut soutenir la malade avec des *lavements* d'e[redacted] de bœuf ou d'eau de poulet.

Moyens de prévenir la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

Pour prévenir cette Maladie, il faut qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille; qu'elle ne se nourrisse que d'*aliments* légers & simples; que sa chambre soit tenue fraîchement, & qu'on y fasse circuler un *air* nouveau. Rien de plus dangereux, pour une femme, dans cet état, que d'être tenue trop chaudement. Il ne faut point qu'elle soit trop couverte & qu'elle se leve trop promptement. Il faut qu'elle ait une attention particuliere à la *propreté*, & cet article est un des plus importants. (Voyez le §. V du Chap. X de cette seconde Partie.)

Aliments, air renouvellé.

Attention à la propreté.

Article IX.

De la Fievre de lait.

(Aussi-tôt que la *matrice* a été débarrassée de l'enfant, elle se contracte & se replie sur elle-même; elle chasse, à mesure qu'elle se resserre, toutes les humeurs qu'elle contenoit, ce qui donne lieu à l'écoulement des *lochies* ou *vuidanges*. Les *sucs* nourriciers qui y abordoient pour servir de nourriture à l'enfant, changent de route & se portent aux mamelles, où ils prennent bientôt la forme & la consistance de *lait*.

Causes des lochies;

Du lait dans le sein;

La Nature, sage & prévoyante, dont le but est évidemment que la femme qui met un enfant au monde, le nourrisse elle-même, envoie sans cesse aux mamelles, après l'*accouchement*, une nouvelle quantité de *lait*, pour réparer la perte de celui que l'enfant doit avoir sucé; mais si la mere a la barbarie de se refuser au devoir sacré d'allaiter, les ma-

De la fievre de lait.

melles s'étendent, deviennent douloureuſes, & s'enflamment. Le *lait* s'y épaiſſit; il empêche l'abord de celui qui vient après; il le force à refluer en partie, & ce qui en reſte n'ayant pas été ſéparé dans les *vaiſſeaux ſanguins*, y forme une *pléthôre* de *lait*. Le *ſang*, troublé par la préſence de cette humeur étrangere, circule avec tumulte : il ſe fait dans l'*économie animale* un mouvement inteſtin qui excite la *fievre*.

La fievre de lait n'eſt ordinaire qu'aux femmes qui ne nourriſſent pas.

Il n'y a donc que les femmes qui ne nourriſſent pas, qui éprouvent la *fievre de lait* : auſſi cette Maladie ne devroit-elle point ſe trouver dans la claſſe nombreuſe de celles qui affligent l'humanité, puiſqu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour ſentir la néceſſité impoſée à toutes les femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfants. (Voyez le Chapitre I de la premiere Partie.)

Il faut cependant avouer qu'il y a des femmes qui, ne nourriſſant pas, n'ont pas de *fievre de lait*; mais ce cas eſt très-rare, & ce ne ſont guere que les femmes qui accouchent pour la premiere fois.

Symptomes de la Fievre de lait.

Moments après l'accouchement où ſe déclarent les premiers ſymptomes.

Soixante ou ſoixante-douze heures après être délivrée, l'accouchée éprouve d'abord un pointillement entre cuir & chair, & une laſſitude : enſuite vient le mal de tête; le ſein ſe gonfle, s'engorge & devient inégal : elle y ſent des élancements : le *pouls* s'éleve; il eſt *fort*, *plein* & tendu. Il arrive aſſez ſouvent que cette *fievre* eſt compliquée avec la *miliaire*; quelquefois auſſi cette derniere eſt la *criſe* de la *fievre de lait*.

La *fievre de lait* eſt, en général, peu de choſe en elle-même, quand elle eſt circonſcrite dans les bornes ordinaires, ou qu'elle eſt ſimple; mais

quand la *ſuppreſſion des lochies* a lieu en même-temps, le danger eſt augmenté de beaucoup; & l'on a tout à craindre pour une mort prochaine, s'il ſurvient la peſanteur de tête, le tintement d'oreille, l'*oppreſſion de poitrine*, la foibleſſe, la petiteſſe du *pouls*, le délire, &c. : la *fievre de lait* ſimple dure ordinairement vingt-quatre, trente-ſix, & quelquefois quarante-huit heures.

Symptomes dangereux.

Combien dure la fievre de lait.

Traitement de la Fievre de lait.

QUAND cette *fievre* ſuit la marche ordinaire, elle n'exige que du *régime*, qui doit être ſévere, non-ſeulement pour empêcher la Maladie d'empirer, mais encore pour prévenir la trop grande *ſecrétion* du *lait*. (Voyez le §. V du Chapitre X de cette ſeconde Partie.)

Le régime ſuffit quand la Maladie ſuit la marche ordinaire.

Les ſeuls *remedes*, lorſqu'ils ſont néceſſaires, ſont de tenir les mamelles enveloppées avec des linges chauds, d'y faire des *onctions* avec de l'*huile de graine de lin* chaude, ou d'y appliquer des feuilles de *chou rouge*. Il faut préſenter ſouvent l'enfant au tetton, ou faire tetter la malade par une perſonne.

Seuls remedes, lorſqu'ils ſont néceſſaires.

Onctions avec l'huile de lin, chou rouge.

Rien de plus propre à prévenir la *fievre de lait*, que de préſenter l'enfant de bonne heure à la mamelle. L'habitude où l'on eſt de ne pas faire tetter l'enfant dans les trois premiers jours, eſt contraire à la Nature & à la raiſon; elle eſt également nuiſible à la mere & à l'enfant.

Il eſt contraire à la Nature de ne pas préſenter l'enfant au tetton de bonne heure.

Toute femme qui a du *lait* dans les mamelles, doit ſe faire tetter, ou par ſon propre enfant, ou par d'autres perſonnes, au moins pendant les premiers mois : c'eſt le ſeul moyen de prévenir la plupart des Maladies, ſi funeſtes aux femmes en couches.) (Voyez Chapitre VII, §. II, note 15 de cette ſeconde Partie.)

Toute femme qui a du lait, doit ſe faire tetter.

Moyens de prévenir la Fievre de lait.

Se faire tetter dès les premieres apparences du lait dans le sein.

POUR prévenir la *fievre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles*, il faut que la femme en couche se fasse tetter fréquemment : il faut même qu'elle emploie ce moyen dès les premieres apparences du *lait* dans son sein, quand même il n'y auroit encore aucun signe précurseur de la *fievre*, afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigrisse, & ne soit, dans cet état, repompé dans la *masse du sang*.

Eviter la constipation.

Lavements.

Il faut encore qu'elle évite la *constipation*; & elle ne peut rien faire de mieux, pour la prévenir, que de prendre tous les jours des *lavements adoucissants*, & de se mettre à un *régime relâchant*.

ARTICLE X.

Du Poil ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

D'où vient le nom de cette Maladie.

(LES femmes qui ont beaucoup de *lait*, & qui ne sont pas assez tettées par leur enfant, sont sujettes à des *engorgements* aux mamelles, dans lesquelles le *lait* se caille & se grumele ; c'est ce que les femmes appellent *poil de lait*, parce qu'elles ont cru que c'étoient de véritables poils qui bouchoient les tuyaux *lactiferes*, & s'opposoient au dégorgement des *glandes* du sein.

Causes du Poil ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

LES *passions* vives, la *colere*, la joie subite, la terreur, sont des causes fréquentes de cette Maladie ; mais l'action du froid qui frappe inopinément le sein, & le refus de se faire tetter, en sont les causes les plus communes & les plus ordinaires. On a vu cette Maladie être encore occasionnée par des applications *acides* & *astringentes* sur les mamelles.

Symptomes du Poil ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

La mamelle eſt dure au tact : elle eſt inégale ; elle devient douloureuſe & s'enflamme. Quelquefois on ſent des grumeaux de *lait* endurcis : la *fievre*, précédée de *friſſon*, ſe met de la partie ; mais, pour l'ordinaire, elle dure peu de temps.

Quand on ne porte pas un prompt *remede* à cet accident, il peut avoir des ſuites fâcheuſes. Il n'eſt pas rare de lui voir occaſionner un *abcès* ; d'autres fois une *tumeur* qui devient *ſquirrheuſe*, & qui, dégénérant en *cancer*, conduit, pour l'ordinaire, la malade au tombeau. Maladies qui peuvent en être les ſuites.

Traitement du Poil ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

Le *régime* ſévere, pendant les ſept ou huit premiers jours, eſt ici très-néceſſaire. On couvre le ſein de linges chauds, qu'on renouvelle lorſque le *lait* les mouille ; mais il faut bien prendre garde que la malade n'amaſſe de froid : car la chaleur, dans ce cas, eſt au-deſſus de tous les *topiques* qu'on eſt dans l'uſage d'appliquer. Régime ſevere. Linges chauds ſur le ſein. Importance de la chaleur.

On donne intérieurement des *diurétiques*, pour entraîner vers les *reins* la matiere dont on veut délivrer les mamelles. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, eſt le *remede* dont on voit les meilleurs effets, lorſque l'état du *pouls* permet d'en uſer ; & ce *remede*, dit M. Lieutaud, mérite d'être plus connu. Diurétiques. Térébenthine de Chio & cloportes.

Il faut faire tetter par un ou pluſieurs enfants, même par une perſonne adulte, ou avoir recours à de petits chiens ; mais lorſque les mamelles, engorgées à un certain point, ſont douloureuſes, on Se faire tetter.

Cas où il faut faigner & purger.

eſt quelquefois forcé d'en venir à la *ſaignée*, & même aux *purgatifs*. D'ailleurs on ſe comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*.) (Voyez page 188 de ce Volume.)

Article XI.

De l'attention que doivent avoir les femmes lorſqu'elles relevent de couches.

Il ne faut pas que les accouchées relevent trop tôt.

Nous terminerons nos obſervations ſur les *femmes en couches*, en leur recommandant ſur toute choſe de ſe garantir du froid. Les femmes pauvres, que la néceſſité force de quitter leur lit trop tôt, amaſſent ſouvent du froid, qui les jette dans des Maladies dont elles ne guériſſent jamais par la ſuite : c'eſt en vérité un grand malheur qu'on ne prenne pas plus de ſoin des pauvres dans ces circonſtances.

Dangers de ſe tenir trop chaudement pendan la couche;

Mais les femmes riches courent encore de plus grands riſques en ſe tenant trop chaudement : elles ſont, pour la plupart, dans une eſpece de bain, les huit ou dix premiers jours de leur couche, & bientôt on les voit toutes parées pour recevoir des viſites. Il n'eſt perſonne qui ne ſente le danger d'une pareille conduite.

De ne ſortir que pour aller dans une Egliſe froide.

La coutume ſuperſtitieuſe qui oblige les femmes de garder la chambre juſqu'à ce qu'elles aient été à l'Egliſe, eſt encore une cauſe très-commune pour elles d'amaſſer du froid. Toutes les Egliſes ſont humides, & la plupart ſont froides; elles ſont, en conſéquence, le lieu le plus dangereux qu'elles puiſſent choiſir pour faire leur premiere viſite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un mois. (Voyez premiere Partie, Chap. XI, §. III, Article IV, & note 5.)

§. V.

De la Stérilité.

On doit mettre la *ſtérilité* au rang des *Maladies des femmes*, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfants, ne jouiſſent gueres d'une bonne ſanté.

Article premier.

Cauſes de la Stérilité.

Cette Maladie peut reconnoître un grand nombre de cauſes : une nourriture trop forte & trop ſubſtantielle, le *chagrin*, le relâchement, (le libertinage, la crapule, & la *vérole* qui en eſt la ſuite; le vice *ſcorbutique*, l'excès du vin, des *liqueurs ſpiritueuſes*, du *café*, la *pléthôre*, l'embonpoint exceſſif, les *fleurs blanches.*) Mais elle eſt particuliérement occaſionnée par la *ſuppreſſion* des *regles*, ou le cours irrégulier de cette *évacuation.*

Il eſt très-certain que les *aliments* trop ſucculents vicient les humeurs, & s'oppoſent à la fécondité. On voit rarement des femmes *ſtériles* parmi les pauvres Artiſans, tandis que rien n'eſt plus commun parmi les gens riches & fort opulents. On voit la fécondité, dans tous les Pays, être proportionnée à la pauvreté, & il ne ſeroit pas difficile de rapporter pluſieurs exemples de femmes, qui, réduites au *lait* & aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu & enfanté, quoiqu'elles n'aient jamais mis d'enfants au monde auparavant.

La ſtérilité eſt plus commune parmi les riches que parmi les pauvres. Pourquoi?

Si les riches ſe nourriſſoient comme le plus grand nombre des Payſans; s'ils faiſoient autant d'*exercice* qu'eux, ils ſeroient rarement dans le cas d'en-

vier à leurs pauvres vaſſaux & domeſtiques, de nombreuſes familles, tandis qu'eux-mêmes meurent de chagrin de n'avoir pas un ſeul héritier, à qui ils puiſſent laiſſer leurs vaſtes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non-ſeulement vicie les humeurs, mais encore conduit les *ſolides* à un relâchement univerſel : état abſolument contraire à la génération.

Article II.

Traitement de la Stérilité.

Exercice, régime végétal.

Pour prévenir ces accidents, nous conſeillons, 1°. un *exercice* ſuffiſant en plein air; 2°. un *régime* compoſé de *végétaux* & ſur-tout de *lait*.

Le Docteur Cheyne atteſte, que la privation des enfants eſt plus ſouvent la faute du mari que de la femme : auſſi recommande-t-il plus expreſſément les *végétaux* & le *lait* au premier qu'à la derniere. Il ajoute que ſon ami le Docteur Taylor, qu'il appelle *the milk Doctor of Croydon*, le *Docteur au lait de Croydon*, a mis pluſieurs perſonnes opulentes, de ſes environs, qui étoient mariées, depuis pluſieurs années, ſans avoir eu d'enfants, en état d'en avoir de beaux & de bien portants, en les réduiſant au *lait* & aux *végétaux* pendant un temps conſidérable.

Aſtringents. Eaux ferrugineuſes. Bain froid.

3°. L'uſage de quelques *remedes aſtringents*, comme l'*alun*, le *fer*, le *ſang-dragon*, l'*élixir de vitriol*, les *eaux de Spa* ou de *Tunbridge*, (ou de *Forges*,) le *quinquina*, &c. enfin, & de préférence à tout autre, le *bain froid*.

Ce qu'il faut faire lorſque la ſtérilité eſt

La *ſtérilité* eſt ſouvent la ſuite du *chagrin*, d'une peur ſubite, de la douleur, de toutes les *paſſions* qui ſont capables de ſupprimer les *regles*. Lorſqu'on

a lieu de ſoupçonner que cette Maladie dépend des affections de l'ame, il faut que la malade s'égaie & ſe récrée le plus poſſible : il faut qu'elle fuie tous les objets qui lui ſont déſagréables, & qu'elle mette tout en uſage pour s'amuſer & pour ſatisfaire ſes fantaiſies.

due aux affections de l'ame ;

(Nous ne parlons pas ici de la *ſtérilité* qui dépend des vices de conformation & du mauvais état des *organes :* tels ſont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices*, qui ſont les ſuites des *accouchements laborieux*, de la *petite vérole*, de la *brulure*, des *Maladies vénériennes*, &c., du *deſſéchement*, ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin*, ou de la *cavité de la matrice*, &c., parce que ces vices ne demandent que la main du Chirurgien, s'ils ne ſont pas abſolument incurables.)

A des Maladies ou à des vices des parties de la génération.

§. VI.

De la Fureur utérine, ou Nymphomanie.

(On donne ce nom à un *délire mélancolique*, furieux, laſcif & ſans *fievre*, dont les filles, les veuves & même certaines femmes mariées, ſont quelquefois atteintes, en conſéquence d'une *paſſion* exceſſive pour un objet aimé.

Caracteres de cette Maladie.

Les jeunes perſonnes ſont plus ſujettes à cette Maladie que celles d'un âge plus avancé : cependant on a vu des femmes de ſoixante & dix ans l'éprouver avec beaucoup de violence : on parle même d'une fille de trois ans qui en a reſſenti les premieres atteintes. Il n'eſt pas douteux qu'elle étoit héréditaire chez cette enfant. Les filles ſeches & d'un *tempérament bilieux*, qui jouiſſent d'ailleurs d'une bonne ſanté & qui ſont d'une forte complexion, y ſont plus expoſées que les autres.

Qui ſont les femmes qui y ſont ſujettes.

Article premier.

Cauſes de la Fureur utérine, ou *Nymphomanie.*

Les jeunes perſonnes ſe diſpoſent à éprouver cette Maladie, lorſqu'elles ſe livrent à des lectures licencieuſes, à des propos, des converſations, des images obſcenes, à des careſſes d'un objet aimé, &c.

Mais ce qui la ſuſcite immédiatement, ce ſont les irritations de la *matrice*, du *vagin*, des parties génitales, les attouchements, la *maſturbation*, le *coït*, & quelquefois l'action ſtimulante de quelques humeurs âcres, dont ces parties ſont abreuvées.

La bonne chere, l'oiſiveté, la vivacité, l'âge, certains *aliments*, certaines *drogues*, que l'on dit capables de produire cette irritation, doivent être miſes au rang de ces cauſes.

Article II.

Symptomes de la Fureur utérine, ou *Nymphomanie.*

Premiers ſymptomes.

Cette Maladie ne ſe déclare pas ſubitement dans les filles & dans les femmes. La pudeur les retient pendant quelque temps. Elles ſont d'abord d'une humeur ſombre & mélancolique : elles deviennent taciturnes, triſtes, & il leur échappe de temps en temps des ſoupirs, des regards laſcifs, ſur-tout lorſqu'il ſe préſente à elles des hommes, ou que l'on tient quelques propos qui a rapport au plaiſir de l'amour. Leur viſage & leur regard s'enflamment, & ſi on touche leur *pouls*, on le trouve agité.

Symptomes caractériſtiques.

Lorſque cette Maladie a déja fait quelques progrès, les filles ou femmes qui en ſont atteintes, perdent l'appétit, le ſommeil, & le gout qu'elles

avoient pour leurs occupations ordinaires : elles deviennent de plus en plus *mélancoliques*. Cette *mélancolie* dégénere infenfiblement en une telle fureur amoureufe, que les malades ne gardent plus aucune mefure, aucune retenue, & s'abandonnent à toutes fortes d'indécences, tant dans leurs actions, que dans leurs paroles. Elles pouffent quelquefois les chofes au point de provoquer les hommes, ou de les forcer à éteindre l'ardeur dont elles font dévorées.

Préjugé injufte fur la plupart des perfonnes attaquées de cette Maladie.

Cette Maladie porte avec elle un caractere honteux; & les femmes qui en font attaquées, font prefque toujours deshonorées. Néanmoins ce préjugé eft quelquefois fort injufte, fur-tout lorfqu'il arrive que celle qui en eft attaquée, a toujours mené une vie fage & réglée. Cet accident vient, fans doute, de certaines impreffions auxquelles il eft difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raifon.

Article III.

Traitement de la Fureur utérine, ou *Nymphomanie*.

Poffeffion de l'objet aimé.

Le premier des *remedes* dans cette Maladie, celui qui furpaffe, fans contredit, tous les autres en efficacité, eft la poffeffion de l'objet aimé, & l'on ne peut s'y refufer fans de grandes raifons. (Voyez premiere Partie, Chapitre X, §. IV, & les notes *a* & 8 qui l'accompagnent.)

Moyens moraux.

Lorfqu'on ne peut abfolument employer ce moyen, les confeils, les prieres, les exhortations, même les menaces, font de grandes reffources, qu'il faut bien fe garder de négliger. Il faut encore procurer à la malade des amufements qui occupent l'efprit & le corps, ou l'affujettir à un genre

de travail qui captive toute ſon application : il faut éloigner d'elle les images obſcenes, les livres licencieux, les perſonnes de propos libres, & ſur-tout celles qui ont donné lieu à tous ces déſordres.

Régime rafraîchiſſant. Boiſſon.

Il faut mettre la malade à un *régime rafraîchiſſant* ; lui preſcrire, pour boiſſon, de l'*orgeat*, des *émulſions*, du *petit lait*, du *ſirop de vinaigre* ou de *violette*, ou de *nénuphar*, délayé dans de l'eau ; des

Lavements.

lavements, compoſés de *décoctions* de *pourpier*, de *laitue*, ou d'eau & de *vinaigre*. On lui interdira la viande, le *vin*, les *épices*, tout ce qui eſt capable de porter de la chaleur, de l'âcreté dans les humeurs.

Aliments.

Ses *aliments* ſeront compoſés de *végétaux*, tirés ſur-tout de la claſſe des plantes potageres, & des fruits *rafraîchiſſants*.

Bains plus froids que chauds.

Les *bains*, plus froids que chauds, ſont de la plus grande importance ; il faut que la malade en prenne deux par jour, & qu'elle les continue pendant un temps très-long.

Circonſtances qui indiquent la ſaignée ;

Lorſque la Maladie eſt portée à un certain dégré, on ne peut ſe paſſer de *ſaignées*, puiſqu'il eſt démontré, par l'ouverture de femmes mortes dans cet état, que la *matrice*, les *ovaires*, &c., ſont ſouvent enflammées. On ſaignera donc la malade proportionnément aux forces, à la *conſtitution* du ſujet & aux autres circonſtances dans leſquelles elle ſe trouvera.

Celle du pied. Sang-ſues.

S'il y a *ſuppreſſion des regles*, on ſent que la *ſaignée* du pied eſt indiſpenſable. On s'eſt très-bien trouvé de l'application des *ſang-ſues* à l'*anus* ou aux grandes *levres*.

Quand la *fureur utérine* s'eſt changée en *manie*, ce qui arrive aſſez fréquemment, elle eſt alors fort difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. Au reſte, nous renvoyons, pour de plus grands détails

ſur cette matiere, à un Ouvrage écrit *ex profeſſo* ſur la *nymphomanie*, par M. D. T. DE BIENVILLE, Docteur en Médecine, à Amſterdam, 1771.

Il eſt une autre Maladie à laquelle les femmes ne ſont que trop expoſées, c'eſt la *vérole*. Mais le traitement, décrit Chapitre précédent, leur convient également, toutefois avec les modifications qu'exigent la délicateſſe du ſujet & les autres circonſtances dans leſquelles il ſe trouve. On conſultera donc le Chap. XXXVI de cette ſeconde Partie, & ſur-tout le §. VII de ce même Chapitre, avec les réflexions générales qu'on trouvera pag. 96 & ſuiv. de ce Volume.)

N. B. Les femmes ſont d'ailleurs ſujettes au plus grand nombre des Maladies qui attaquent les hommes. Lors donc qu'on voudra ſuivre le traitement d'une femme malade, & qu'on ne reconnoîtra ſa Maladie dans aucune de celles dont on vient de parler dans ce Chapitre, on conſultera le *Tableau des ſymptomes*, &c., qui eſt à la tête du ſecond Volume, &, en parcourant les articles, celui qui préſentera les mêmes *ſymptomes* que la malade, indiquera le Chapitre qu'il faudra conſulter.)



CHAPITRE XXXVIII.

Des Maladies des Enfants.

Combien les enfants ont besoin des secours de leurs peres & meres.

QUE le sort de l'homme est à plaindre dans l'enfance! Il naît plus foible qu'aucun autre animal; il a plus long-temps besoin des secours & des soins de ses pere & mere: encore ces soins & ces secours ne lui sont-ils pas toujours accordés; & quand on veut bien lui en faire part, il souffre souvent davantage par la maniere dont ils sont administrés, que s'il étoit absolument abandonné.

Ces secours mal-entendus sont les sources des Maladies des enfants.

Aussi les soins mal-entendus des pere & mere, des nourrices, des Sages-Femmes, &c. deviennent-ils les sources les plus fécondes de Maladies pour les enfants. (Voyez Tome premier, depuis la pag. 1 jusqu'à la page 15 (*a*).

Manœuvre dangereuse des Sages-Femmes de certains cantons.

(*a*) Nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner une idée des soins officieux & de l'admirable intelligence des *Sages-Femmes* : c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont de froisser & de comprimer les mamelles des enfants, pour en faire sortir, à ce qu'elles disent, le *lait*. Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfants nouveaux-nés, cependant, comme ils ne sont pas certainement faits pour être tettés, on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occasionner une *dureté*, une *inflammation*, une *suppuration* dans ces parties, & je n'ai jamais vu qu'il fût résulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le sein d'un enfant est dur, il suffit d'y appliquer un *cataplasme adoucissant*, ou un peu de l'emplâtre *diachylon*, étendu sur un morceau de peau douce de la largeur d'un écu: on réitere ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée. (Voyez Chapitre I, §. VI de la premiere Partie.)

Il n'y a perſonne, pour peu qu'il ſoit attentif, qui n'ait obſervé que les premieres Maladies des enfants ont leur ſiege dans les *inteſtins*. Cela ne doit point paroître étonnant, puiſque la plupart ſont, en quelque ſorte, empoiſonnés par les *aliments* & les *drogues indigeſtes* dont on les gorge auſſi-tôt qu'ils voient le jour. (Voyez Chap. premier, §. III de la premiere Partie.)

Les premieres Maladies des enfants ont leur ſiege dans les inteſtins.

Tout ce que l'*eſtomac* ne peut digérer, doit être regardé comme *poiſon*; &, à moins qu'il ne ſoit rejetté par le *vomiſſement* ou par les *ſelles*, il occaſionne des *maux de cœur*, des *coliques*, des *ſpaſmes* dans les *inteſtins*, ou, comme les bonnes femmes diſent, des *convulſions* internes, enfin des *convulſions* ordinaires & la mort.

Effets des drogues dont on ſurcharge l'eſtomac des enfants nouveaux-nés.

Comme il eſt évident que tous ces *ſymptomes* n'ont point d'autres cauſes, que des ſubſtances qui irritent les *inteſtins*, il n'eſt pas douteux que la méthode de les guérir ne conſiſte à chaſſer, le plutôt poſſible, ces ſubſtances : or le *remede* le plus sûr & le plus efficace, dans ces cas, eſt un doux *vomitif*. En conſéquence :

Remedes qu'exigent les accidents occaſionnes par ces drogues.

Prenez d'*ipécacuanha* en poudre, cinq ou ſix grains.

Ipécacuanha ;

Mettez dans deux cuillerées d'eau; ajoutez un peu de *ſucre* : on en donne une cuillerée à café tous les quarts-d'heure, juſqu'à ce qu'il opere : (Voyez T. II, page 368.) ou bien, & ce moyen répond encore mieux à l'*indication* :

Prenez de *tartre ſtibié*, un grain;
d'*eau commune*, trois onces.

Ou tartre ſtibie,

Faites diſſoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau; ajoutez un peu de *ſirop*. On le donne également par cuillerée à café, tous les quarts-d'heure, juſqu'à ce qu'il opere.

Ou vin émétique.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre émétique*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin d'antimoine*, (Voyez ce mot à la Table) dans une cuillerée à café d'eau ou de *gruau* léger.

Ces *remedes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* & de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, & si l'enfant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux.

Purgatif doux.

On fait fondre, en conséquence, un peu de *manne* & de *pulpe de casse*, dans de l'eau bouillante, & on en donne de petites quantités à la fois, jusqu'à ce que cette *purgation* opere; ou, ce qui vaut encore mieux, on mêle quelques grains de *magnésie blanche* dans quelqu'un des *aliments* de l'enfant, & on en continue l'usage, jusqu'à ce qu'elle ait fait effet.

Manne, ou magnésie blanche.

Frictions légeres avec la main.

Si ces *remedes* sont administrés avec soin; si l'on a l'attention de frotter le ventre & les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, plusieurs fois par jour, on réussira presque toujours à les guérir des Maladies de l'*estomac* & des *intestins*, si cruelles à cet âge.

Cette méthode est la base de tous les traitements qui conviennent dans les Maladies des enfants.

La méthode générale que nous venons d'exposer, est la base de toutes celles dont on doit faire usage pour guérir les Maladies internes des enfants. Elle concourra encore à la guérison des Maladies externes: telles sont les *gerçures*, les *rougeurs*, les *engorgements des glandes*, &c. : Maladies qui, comme nous l'avons déja fait observer, sont principalement dues à un *régime* trop *échauffant*, & doivent, par conséquent, être attaquées par de douces *évacuations*.

Les évacuations constituent presque tou-

Car les *évacuations*, de quelque nature qu'elles soient, constituent presque toute la médecine des enfants, & elles réussiront presque toujours à les

ſoulager, dans la plupart de leurs Maladies, quand elles ſeront adminiſtrées avec prudence (1).

te la Médecine des enfants.

§. I.

Du Méconium retenu dans les inteſtins; de la Conſtipation, & de la Chute de l'anus.

ARTICLE PREMIER.

Du Méconium retenu dans les inteſtins.

L'ESTOMAC & les *inteſtins* des enfants qui viennent de naître, ſont remplis d'une matiere noirâtre, de la conſiſtance d'un *ſirop*, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, dans les vingt-quatre premieres

Ce que c'eſt que le méconium : il s'évacue pour l'ordinaire dans les vingt-quatre premieres heures.

---

(1) Il eſt très-certain que la plupart des Maladies des enfants dépendent du mauvais *régime* qu'on leur fait obſerver; qu'elles ont leur ſiege dans l'*eſtomac* & dans les *inteſtins*; & qu'en conſéquence, les *vomitifs* & les *purgatifs* doux, doſés proportionnément à leur âge & à la force de leur *conſtitution*, ſont preſque les ſeuls *remedes* qu'on doive leur preſcrire : mais il ne faut jamais perdre de vue, qu'en général il faut très-peu de *remedes* aux enfants, & que la Nature, aidée d'une réforme dans le *régime* qui a occaſionné leurs Maladies, peut en ſurmonter elle ſeule le plus grand nombre.

Il faut très-peu de remedes aux enfants.

Il eſt donc de la plus grande importance de lire, avec attention, le premier Chapitre du Tome premier de cet Ouvrage, où l'on traite des moyens de conſerver les enfants en ſanté, & de prévenir leurs Maladies. Nous pouvons aſſurer avoir vu des enfants, ſur-tout de ceux qui ont été allaités par leur propre mere, & conduits d'après les préceptes, expoſés dans ce premier Chapitre, jouir de la ſanté la plus conſtante, & paſſer le temps de la *dentition*, ſans autre accident qu'une *ſalivation* plus abondante que dans l'état naturel; effet néceſſaire de la preſſion que font, ſur les *gencives*, les *dents* qui pouſſent.

heures après la naiſſance, par les ſeules forces de la Nature : dans ce cas, l'enfant n'a beſoin d'aucune eſpèce de *remedes.*

Ce qu'il faut faire lorſqu'il ne s'evacue pas dans le temps preſcrit.

Si cependant un ou deux jours ſe paſſent ſans que le *méconium* ne s'évacue, ou s'il ne ſort qu'en très-petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnéſie blanche*, comme nous l'avons conſeillé plus haut; &, ſi l'on n'eſt pas à portée de ſe procurer ces *drogues*, on lui donnera une cuiller ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel.*

Le meilleur remede dans ce cas eſt le lait de la mere.

Mais le *remede* le meilleur, pour faire évacuer le *méconium*, eſt le *lait* de la mere, que l'on appelle *coloſtrum*, (Voyez Chapitre premier, §. III, note 15 de la premiere Partie,) & qui, dans les premiers jours de la couche, a toujours une vertu *purgative*; & ſi on donnoit le tetton aux enfants dès qu'ils montrent une diſpoſition à tetter, on auroit rarement beſoin de *remedes* pour faire évacuer le *méconium.* Ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que quand on ne leur donne point le tetton de la mere, on ne doit jamais les empâter de *ſirops*, d'*huiles* & d'autres *drogues* auſſi *indigeſtes*, & qui ne font que ſurcharger leur *eſtomac* (2).

Combien eſt ridicule l'opinion de ceux qui penſent qu'il ne faut donner à tetter à l'enfant que vingt-quatre heures apres ſa naiſſance, ou quand les vuidanges ont ceſſé.

(2) Preſque tout le monde, & même des Médecins, conſeillent de ne faire tetter l'enfant que vingt-quatre heures après ſa naiſſance : il y en a même qui veulent qu'on attende que les *vuidanges* aient ceſſé. Il eſt étonnant, dit le Traducteur de M. Rosen, qui étoit lui-même de ce ſentiment, combien les opinions ont été partagées à cet égard. » Il ne s'agit, continue-t-il, que de ſavoir ſi c'eſt la mere » qui doit allaiter, ou une Nourrice étrangere à l'enfant. » Dans le premier cas, conſultons la Nature, & nous » verrons le parti le plus ſûr qu'il y ait à prendre. Dès que » la mere a repoſé après l'accouchement, on lui préſente

(Il eſt d'obſervation que les enfants que l'on emmaillotte, ſont plus ſujets que les autres à ne

Le maillot s'oppoſe à l'évacuation du méconium.

» ſon enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche pour » prendre le ſein; & le meilleur *purgatif* qu'il puiſſe pren- » dre alors pour évacuer le *méconium*, eſt, ſans contre- » dit, le *lait* très-délayé de la mere. Il faut être dans le » délire, pour prétendre que le *lait* d'une mere eſt dan- » gereux, juſqu'à ce que les *vuidanges* aient ceſſé.

» Si l'on s'appercevoit que l'enfant ouvrît la bouche pen- » dant que la mere repoſe, on ſe contenteroit de lui pré- » ſenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiede, très- » peu ſucrée, ſoit avec une petite cuiller, ſoit avec un » linge fin, roulé & bien imbibé de cette eau, & cela ſeu- » lement pour déterger la bouche & la gorge. Je ne vois » pas pourquoi la mere laiſſeroit paſſer vingt-quatre heu- » res avant de préſenter le ſein. Le moment où l'enfant » ouvre la bouche pour ſaiſir le ſein, eſt le plus inté- » reſſant pour le ſuccès de la lactation.

Le moment où l'enfant ouvre le ſein, eſt celui où il faut le faire tetter.

» Si l'enfant doit avoir une Nourrice étrangere, on dé- » laiera vingt gouttes ou environ de *ſirop de chicorée com-* » *poſé*, dans une cuiller à café d'eau chaude; ce que l'en- » fant avale très-bien : on réitere cette doſe deux ou trois » fois, pendant le premier jour ſur-tout, & on le pré- » ſente à la Nourrice lorſqu'il a évacué. En attendant, » on lui donne, dans les intervalles du *purgatif*, un peu » d'eau chaude, très-légérement ſucrée. Cette conduite eſt » la plus ſage.

Ce qu'il faut donner à l'enfant, lorſqu'on le confie à une Nourrice étrangere.

» Si l'on ne peut ſe procurer une Nourrice qui ait un » *lait* auſſi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle faſſe » prendre de cette eau ſucrée différentes fois par jour à » l'enfant, pendant les quinze premiers jours. En général, » plus le *lait* eſt délayé pendant cet intervalle de temps, » mieux l'enfant s'en trouvera. » (*Traité des Maladies des Enfants*, page 24, note *a.*)

Dans ce dernier cas, c'eſt-à-dire, lorſque l'enfant doit être livré à une Nourrice mercenaire, je me paſſe, autant que je le puis, de *ſirop de chicorée compoſé.* De l'eau tiede, dans laquelle on délaie du bon *miel de Narbonne*, autant qu'il eſt néceſſaire pour la ſucrer agréablement, & que

De l'eau miellée.

pas rendre leur *méconium* dans les premieres vingt-quatre heures, & cela ne tient qu'aux ligatures dont ils ſont garrottés : ils ne rendent leurs *ſelles* que lorſqu'ils ſont deſſerrés & dégagés de leurs bandes.

A quoi l'on reconnoît que l'enfant a rendu le méconium.

L'enfant nouveau-né doit évacuer trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours ; c'eſt à cette quantité de *ſelles* qu'on reconnoît que le *méconium* eſt entiérement rendu. Enſuite & tant que l'enfant tette, il faut qu'il aille à la *ſelle* deux fois par jour, ce qui cependant doit être proportionné à la quantité de *lait* qu'il prend ; car plus il tette, & plus il doit évacuer. La raiſon de cette multiplicité d'évacuations eſt que l'*eſtomac* des enfants a de la peine à digérer, & que leurs *inteſtins* étant proportionnément plus grands que ceux des adultes, les *aliments* y laiſſant plus de réſidu ou de *ſaburre*, leurs *ſelles* doivent donc être plus multipliées que celles des adultes.

Dans quelle proportion doivent être multipliées le ſelles des enfants.

Si l'on n'obſerve point cette fréquence dans les *évacuations* des enfants, ils ſont conſtipés.

Article II.

De la Conſtipation des enfants.

Qui ſont les enfants expoſés à la conſtipation.

L'enfant nourri par ſa propre mere, & qui ne vit que de ſon *lait* pendant les ſix premiers mois, n'eſt gueres expoſé à cet accident ; mais il eſt ordinaire à ceux qui ſucent le *lait* d'une étrangere, ſur-tout ſi ce *lait* a dix, douze, quatorze

l'on donne à ſucer, au moyen d'un morceau de mouſſeline roulé, me réuſſit le plus ſouvent. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'ai jamais été obligé de preſcrire du *beurre*, de la graiſſe, de l'*huile*, &c., qui nuiſent toujours à l'*eſtomac* des enfants.

mois & davantage, comme il n'arrive que trop ſouvent. La *conſtipation* chez ces enfants eſt douloureuſe, & conduit quelquefois à d'autres accidents plus graves.

Lorſque la *conſtipation* eſt cauſée parce que le *lait* eſt trop épais & trop ancien, il faut preſcrire à la Nourrice de boire d'une eau légere de *chiendent*, dans laquelle on fait infuſer une petite poignée de *bourrache* nouvellement cueillie. Cette *tiſane*, priſe abondamment, délaie le *lait* & le rend plus coulant. Si ce moyen ne réuſſit pas, il faut prendre une Nourrice qui ait un *lait* plus jeune, mais qui ſoit de ſix ſemaines à deux mois.

Ce qu'il faut faire lorſque cette Maladie eſt due à ce que le lait de la Nourrice eſt trop épais ou trop ancien,

Lorſque la *conſtipation* a lieu chez un enfant ſevré, elle dépend de ſon *régime*, qu'il faut changer & rendre plus *délayant* : on lui frotte en outre tous les jours le ventre & la *région de l'eſtomac* avec la main chauffée : on lui donne un peu de *lait* avec une *décoction* de *gruau d'avoine* & un peu de *miel*; on lui fait faire de l'*exercice* en plein *air*; & on le préſente à la garde-robe tous les jours à une heure déterminée.

Lorſqu'elle eſt due, chez l'enfant ſevré, à ſon régime.

Il faut ſe garder, autant qu'il eſt poſſible, de recourir aux *remedes*; c'eſt vouloir rendre le mal plus opiniâtre. Le ſeul qu'on puiſſe ſe permettre quand la *conſtipation* eſt opiniâtre, eſt une eau légere de *rhubarbe*. Les *huiles*, le *beurre*, la *graiſſe* nuiſent à l'*eſtomac*, affoibliſſent les *inteſtins* & ne rendent pas le ventre plus libre habituellement. (Voyez Chapitre premier, §. III de la premiere Partie.)

Seuls remedes qu'on puiſſe ſe permettre.

Article III.

De la Chute de l'anus.

Caufes de cet accident.

Les efforts que les enfants font pour aller à la *felle* lorfqu'ils font conftipés, occafionnent affez fouvent la *chute du rectum*, quoique cet accident foit plus fouvent caufé par le *cours de ventre*. De quelque caufe qu'il dépende, il devient quelquefois permanent, fi l'on n'y porte pas un prompt *remede*.

Fomentation avec le vin chaud. Poudre de fuie & de pin, fumigation de maftic.

» Je n'en ai pas trouvé de meilleur, dit M. Rosen, » que de fomenter la partie avec une éponge fine » trempée dans de bon *vin* chaud. La *fuie* bien fine, » ou l'écorce de *pin* pulvérifée & paffée au tamis, » font utiles : on en faupoudre la partie, que l'on » fait enfuite rentrer. Il eft encore avantageux d'ex- » pofer le fondement de l'enfant à une *fumigation* » de *maftic*.

Ce qu'il faut faire lorfque le mal eft opiniâtre.

» Si le mal eft opiniâtre, on foulage certaine- » ment l'enfant en le mettant à la *felle* fur un vafe, » foutenu par un efcabeau élevé, de maniere que » l'enfant n'ait pas les pieds pofés à terre. On em- » pêche par-là le *rectum* de tomber.

» Au refte, on ne doit pas trop s'inquiéter de » cet accident, qui fe paffe affez ordinairement de » lui-même à mefure que l'enfant prend de l'âge » & des forces. «

§. II.

Des Aphtes.

Caracteres de cette Maladie.

Les *aphtes* font de petits *ulceres* blancs, qui tapiffent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *gofier* & l'*eftomac* des enfants. Quelquefois elles s'étendent dans tout le *canal inteftinal*; dans ce cas, elles

sont très-dangereuses, & produisent souvent la mort de l'enfant.

Lorsque les *aphtes* sont pâles, luisantes, peu nombreuses, molles, superficielles, tombant aisément, elles ne sont pas à craindre ; mais si elles sont ternes, jaunes, brunes, noires, épaises ; si elles *suppurent*, elles sont dangereuses.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Aphtes.

LES *aphtes* sont ordinairement occasionnées par des humeurs *acides :* cependant il y a tout lieu de croire que le *régime échauffant*, soit de la mere, soit de l'enfant, en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin*, du *punch*, des *eaux de cannelle*, ou toute autre liqueur *échauffante* & incendiaire, aussi-tôt après sa naissance. On sait que toutes ces *drogues* peuvent occasionner des Maladies *inflammatoires*, même dans les adultes ; ainsi on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent & enflamment le *sang* des enfants, & mettent toute leur *constitution* en feu.

ARTICLE II.

Symptomes des Aphtes.

(LES *aphtes* sont accompagnées de douleurs, & peuvent devenir mortelles, comme on vient de le dire, parce que les enfants crient jour & nuit, & que, ne pouvant plus tetter, ils sont exposés à souffrir la faim & la soif. Suites dangereuses des aphtes.

Lorsqu'ils tettent ayant des *aphtes*, les bouts du sein de la Nourrice en sont endommagés, & deviennent *purulents.*

Si les *aphtes* gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler; si elles portent jusques dans l'*estomac*, il s'ensuit un vomissement violent & un *hoquet* dangereux; si elles se propagent jusques dans les *intestins*, le *lait* que l'enfant a pris, ne passe plus dans les *secondes voies*, mais sort par les selles en *dévoiement*; & pour peu que la Maladie dure, l'enfant doit mourir, faute de nourriture.

Aphtes qui sont le plus à craindre.

Les *aphtes* noires sont autant de boutons *gangréneux*. Plus elles sont denses & profondes, plus la Maladie est dangereuse: celles qui disparoissent & reviennent bientôt en plus grande quantité, sont également à craindre.

On guérit assez facilement celles qui paroissent d'abord aux levres, aux gencives, sur la langue, dans l'intérieur des joues, sur le *palais*, la *luette* & les *amygdales*; plus difficilement celles du *pharynx*, de l'*estomac* & des *intestins*; très-difficilement celles qui se portent de la gorge dans les *poumons*, par la *trachée-artere*: enfin les plus difficiles à guérir, sont celles qui, après avoir commencé dans les *intestins*, ou dans l'*estomac*, montent par l'*œsophage*, & prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le gosier.

Symptomes des aphtes dans le pharynx, l'estomac & les intestins;

On apperçoit aisément celles qui occupent les diverses parties de la bouche. On ne voit qu'en partie celles du *pharynx*; mais on les reconnoît, ainsi que celles de l'*estomac* & des *intestins*, par le *hoquet* & le *vomissement* de l'enfant, sur-tout lorsqu'il peut encore tetter, ou par un *dévoiement*, qui présente les croutes des *aphtes* & le *lait* parmi les excréments. Lorsque les *aphtes* sont dans la

Dans la gorge & dans la poitrine.

gorge & dans la *poitrine*, on est averti de leur présence par une *toux* considérable, par l'enrouement, & par le son de la voix de l'enfant, qu'on diroit

ſortir d'un tuyau de *métal.* On préſume celles qui, de l'*eſtomac* ou des *inteſtins*, remontent dans le goſier, ſous l'apparence d'une couenne de lard, par une *fievre* forte; par les ſelles fréquentes qui durent depuis pluſieurs jours de ſuite; par l'agitation, le *hoquet*, la rougeur extrême de la langue, &c.

Les enfants dont on ne tient pas la bouche propre, ſont ſur-tout expoſés aux *aphtes*, ainſi que ceux qui prennent un *lait* trop vieux, ou *aigre*, ou qui s'endorment le bout de la mamelle dans la bouche. Nombre d'enfants ont ce défaut, qui leur eſt communiqué par la Nourrice. J'ai vu des Nourrices qui avoient habitué les enfants à ne s'endormir qu'au tetton. Elles ne les retiroient pour les mettre dans leur lit, que quand elles étoient aſſurées que le tranſport ne les éveilleroit pas. En les ôtant de la mamelle, on leur voyoit couler de la bouche une liqueur claire, qui n'étoit autre choſe que le *ſérum* du *lait* qui s'étoit caillé. Pour peu que l'enfant ſoit malade, ce *petit lait* devient en peu de temps *aigre* & *acrimonieux*; il excorie tout l'intérieur de la bouche, & produit des *aphtes.*

Qui ſont les enfants expoſés aux aphtes.

Habitude dangereuſe des Nourrices de laiſſer les enfants s'endormir le tetton dans la bouche.

Les enfants qui ont de grands *dévoiements*, lors de quelque *fievre*, ſont ſujets aux *aphtes* : on les voit encore paroître lorſque les *dents* veulent percer, &c.)

ARTICLE III.

Traitement des Aphtes.

LES *remedes* qui conviennent le mieux, dans cette Maladie, ſont les *vomitifs*, de l'eſpece de ceux que nous avons recommandés au commencement de ce Chapitre, (Voyez page 209 de ce Volume,) & les doux *laxatifs*, tels que le ſuivant.

Vomitifs & doux laxatifs.

Poudre laxative.

Prenez de *rhubarbe*, cinq grains;
de *magnésie blanche*, trente grains.

Broyez & mêlez le tout ensemble; divisez en six prises égales.

Dose.

On donnera une de ces prises à l'enfant, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce qu'elles operent.

On donne ces poudres, ou dans les *aliments* de l'enfant, ou dans un peu de *sirop de roses pâles*; & on répete ce *remede*, aussi souvent qu'il est nécessaire de lui tenir le ventre libre. (Cette poudre est sur-tout indispensable lorsque l'enfant a des *tranchées*; ce qui indique des *acides* ou des *glaires*, dont il est important de débarrasser les *premieres voies*.)

On ne peut prescrire le calomélas aux enfants qu'avec précautions.

On est dans l'usage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas*; mais comme ce *remede* occasionne souvent des *tranchées*, & quelquefois même des *convulsions*, on ne peut le prescrire aux enfants qu'avec les plus grandes précautions.

On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariser* la bouche & la gorge dans cette Maladie: mais il est très-difficile que les enfants, dans ces premiers temps de leur existence, puissent en faire usage, dans l'impossibilité où ils sont de se gargariser. C'est donc aux Nourrices à qui il faut recommander de laver souvent l'intérieur de la bouche des enfants, avec un peu de *borax* & de *miel*, ou avec la *mixture* suivante.

Gargarisme, ou lotion.

Mixture détersive.

Prenez de *miel de Narbonne*, une once;
de *borax*, soixante grains;
d'*alun calciné*, trente grains;
d'*eau rose*, deux gros.

Mêlez.

Dissolu-

Un *remede* très-approprié, dans ce cas, est une

dissolution de dix ou douze grains de *vitriol blanc*, dans huit onces d'eau d'*orge*. On applique ces *remedes* avec le doigt ou avec un peu de coton, attaché au bout d'un petit bâton, (& on a l'attention de pencher la tête de l'enfant en devant, afin de lui faire rejetter les restes de ce *remede*, qu'il seroit très-dangereux qu'il avalât.

tion de vitriol blanc.

Précautions qu'exige ce remede.

Si les cris subits & violents de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup des *aphtes*, on fait prendre à la Nourrice, une ou deux fois par jour, deux gros de *sirop diacode*; on peut même aller jusqu'à trois & quatre gros, lorsque la Nourrice a beaucoup de *lait*, qui, devenu calmant par ce *remede*, appaisera les douleurs de l'enfant. Si l'on ne juge pas à propos de donner du *sirop diacode* à la Nourrice, on peut en donner quelques gouttes à l'enfant, dans une cuiller à café d'eau d'*orge*. RIVIERE n'a pas hésité de donner à son fils un grain entier de *laudanum*, & avec un grand succès.

Circonstances qui demandent les calmants.

Voici un *remede* proposé par BOYLE & adopté par M. ROSEN.

Prenez parties égales de *suc* de *grande joubarbe* & de *miel*; faites bouillir; ajoutez assez d'*alun* pour donner au mélange une saveur légérement *acerbe*. On en bassine les *aphtes* toutes les heures.

Suc de joubarbe, miel & alun.

Si l'enfant a encore quelques lésions à la bouche, après que les croutes des *aphtes* sont tombées, on les bassine avec du *mucilage de coing*, auquel on ajoute, si l'on veut, partie égale de *sirop de grande joubarbe*.

Mucilage de coing & sirop de joubarbe.

Lorsque les *aphtes* sont internes, c'est-à-dire, dans l'*estomac*, les *intestins*, &c., on prend du jus de *raves* cuites sous la cendre, auquel on ajoute un peu de *miel rosat*, & on en fait prendre sou-

Jus de raves, miel rosat.

vent une petite cuillerée à l'enfant. A la place du jus de *raves*, on peut se servir de celui de *carottes*, qu'on emploie de même. Il faut que la Nourrice prenne en même-temps, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire de la *poudre laxative* proposée ci-dessus page 220 de ce Volume.

Jus de carottes.

Lorsque les croutes des *aphtes* commencent à partir par les *selles*, il faut donner à l'enfant un doux *purgatif* qui fortifie en même-temps les *intestins*. Le *sirop de rhubarbe* convient dans ce cas. On en donne un gros à la fois, & on réitere toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive de l'effet. Si les *selles* étoient sanglantes, & qu'elles annonçassent une *dysenterie*, ou qu'elles la fissent craindre, il faudroit donner à l'enfant une cuiller à café, & souvent répétée, de l'*émulsion* de *gomme arabique* de la Pharmacopée d'*Edimbourg*. (Voyez ce mot à la Table.)

Sirop de rhubarbe.

Emulsion de gomme arabique.

Article IV.

Moyens de prévenir les Aphtes chez les enfants.

Les *aphtes* de la bouche sont les plus communes, & elles précedent ordinairement celles des autres parties. En prévenant les premieres, on peut donc venir à bout de prévenir les autres. On ordonnera à la Nourrice de regarder tous les jours dans la bouche de l'enfant, & de la tenir propre. Le meilleur *remede* pour cela, est de faire bouillir des feuilles de *sauge*, bien lavées, dans de l'eau, &, si l'on veut, un peu de *vin*. On passe & on ajoute un peu de *miel*. La Nourrice y trempe un linge, dont elle s'entortille le bout du doigt : elle porte son doigt, ainsi entortillé & imbibé de cette mixture, doucement dans la bouche de l'enfant,

Décoction de sauge & de miel.

& elle le pose sur tous les endroits où elle apperçoit des taches blanches. Elle réitere cette opération d'heure en heure, jusqu'à ce que ces taches soient disparues.

ARTICLE V.

Des Aphtes symptomatiques.

Il faut savoir que si les *aphtes* sont très-souvent une Maladie *essentielle* chez les enfants, elles sont aussi quelquefois *symptomatiques* ; qu'elles peuvent dépendre de la *vérole*, du *scorbut*, &c., & que, dans ces cas, elles ne peuvent céder qu'aux *remedes* indiqués par ces *Maladies*.

On doit soupçonner que les *aphtes* ne sont pas *essentielles*, lorsqu'elles sont noires, étendues & profondes ; & si elles pénetrent jusqu'à l'*os*, on ne peut guere alors douter qu'elles ne dépendent de quelque *vice vénérien* ; ce dont ensuite on peut s'assurer, par la connoissance qu'on a de la Nourrice, de la mere ou du pere de l'enfant : alors il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la Nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphtes* se termineroient par la *gangrene*. Caracteres des aphtes symptomatiques.

Mais nous prévenons que, dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des Médecins très-prudents & très-expérimentés, leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions, relativement à cette espece de *remedes*. Au reste, il faut consulter le Chapitre XXVIII, §. I de cette seconde Partie, & le §. XV du présent Chapitre XXXVIII, qui traite de la *vérole des enfants*.

§. III.

Des Acidités & des Maladies qu'elles produisent, telles que les tranchées & les coliques.

Les aliments des enfants sont faciles à s'aigrir, & la plupart de leurs Maladies donnent des signes d'acidités.

Les *aliments* des enfants étant, pour la plupart, de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, s'aigrissent souvent dans l'*estomac*, sur-tout des enfants dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes leurs Maladies sont-elles accompagnées de signes évidents d'*acidité :* ces signes sont des *déjections* vertes, des *tranchées*, des *coliques*, &c.

Mais ces acidités sont plus souvent l'effet que la cause de ces Maladies.

On a été porté à croire, d'après ces *symptomes*, que toutes les Maladies des enfants tenoient à une surabondance d'*acide* dans leur *estomac* & dans leurs *intestins*. Mais quiconque les observera, avec attention, verra que les *symptomes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des Maladies des enfants.

La Nature a voulu évidemment que leurs *aliments* fussent de qualité *acescente ;* &, à moins que l'enfant ne soit malade, & que ses *digestions* ne soient troublées par quelque autre cause, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *acescente* de leurs *aliments* est rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* sont aussi & même souvent des *symptomes* de Maladies chez les enfants, & comme ils en sont quelquefois incommodés, nous allons exposer les moyens de les en délivrer.

Article premier.

Symptomes des Acidités & des Maladies qu'elles produisent, telles que les tranchées & les coliques.

(Lorsque l'*estomac* & les *intestins* d'un enfant sont farcis d'humeurs *acides*, il s'agite, il est inquiet,

quiet, il crie par accès. Il se courbe, gigotte des pieds, dort mal, rit en dormant, &c.; quelquefois il crie après le tetton, le prend & le laisse aussi-tôt. Les *selles* sont alors, ou déja verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges sont teints de couleur verte, lorsqu'ils sont secs. L'enfant exhale une odeur aigre, ainsi que les rots qu'il pousse de temps en temps. Si cet état dure quelque temps, ses excréments tiennent d'une nature *dysentérique*. Lorsqu'un enfant lâche plus d'*urine* que de coutume, de sorte qu'il se mouille jusques dessous les bras, il a des *tranchées*. On doit regarder ce *symptome* comme un effet probable de la *constipation*.

Symptome particulier des tranchées.

Il est important d'user alors de prompts secours, parce que les *tranchées* se termineroient par des *convulsions*. Il est remarquable, dit M. Rosen, qu'un enfant qui a des *tranchées* & ne veut pas tetter, prend le sein volontiers & tette jusqu'à se rassasier, lorsque quelqu'un le tient droit devant sa Nourrice.)

Article II.

Traitement des Acidités de l'estomac & des intestins.

On donnera à l'enfant, au lieu de *lait*, un peu de bouillon foible, avec du pain léger, & on lui fera faire un *exercice* suffisant pour faciliter la *digestion*.

Point de lait : bouillon, pain, exercice.

On est dans l'usage de donner aux enfants, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie*, des *yeux d'écrevisse* & d'autres poudres *testacées*. Ces *drogues* peuvent, il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides*; mais elles ne sont pas sans inconvénients : un des principaux, est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfants, (& des *obstructions* dans le ventre, sur-tout

Inconvénients des remedes absorbants.

Ils ne doivent être administrés qu'avec des purgatifs.

lorsqu'ils sont donnés en grande quantité :) c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les joigne à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, &c.

Magnésie blanche.

Le meilleur *remede* que nous connoissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre insipide, appellée *magnésie blanche*. Elle *purge* en même-temps qu'elle *absorbe* les *acides*; par ces effets, non-seulement elle chasse la Maladie, mais encore elle en détruit la cause. On peut la donner dans toute espece d'*aliments*, ou sous forme de *mixture*, telle que nous l'avons recommandé à la Table. (Voyez *Mixture laxative absorbante.*)

ARTICLE III.

Traitement des Tranchées & des Coliques.

Dangers des échauffants.

LORSQU'UN enfant est tourmenté par les *tranchées* ou la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *cannelle* & autres *drogues* échauffantes, il faut au contraire lui tenir le ventre libre par des *lavements émollients* & la *mixture* dont nous venons de parler. On lui frottera en même-temps le ventre avec un peu d'*eau-de-vie* versée dans la main chauffée, & devant le feu. Ces moyens m'ont presque toujours réussi dans les *coliques* des enfants.

Lavements émollients. Magnésie blanche. Frictions avec l'eau-de-vie sur le ventre.

Circonstances qui indiquent un peu de liqueur spiritueuse.

Si cependant il arrivoit qu'ils ne fussent pas suffisants, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur spiritueuse* dans deux fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *sucre*, & on en donnera à l'enfant la dose d'une cuillerée à café, jusqu'à ce que les *coliques* soient appaisées. On a vu, dans ces occasions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réussir très-bien.

Eau de menthe poivrée.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Acidités, les Tranchées & les Coliques des enfants.

LA Nourrice ne vivra que de viande & de bouillons légers à la viande, dans lesquels on délaiera quelques jaunes d'œufs. Elle évitera tout ce qui peut avoir de la disposition à l'*acide*. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la seconder dans les soins qu'elle doit à l'enfant, afin qu'elle n'altere point son *lait* par la trop grande agitation & le manque de repos nécessaire. Il faut cependant qu'elle fasse du mouvement, pour entretenir chez elle une douce *transpiration*, si importante dans ce cas, comme en tout autre : car il est d'observation que la vie sédentaire corrompt le *lait* en quatorze jours, & qu'il reprend ses bonnes qualités dans le même espace de temps, avec un mouvement convenable. Régime de la Nourrice.

Si ces moyens ne réussissent pas, il faut changer de Nourrice, & en choisir une dont le *lait* n'ait aucune aigreur, & soit plus jeune que le précédent. Circonstances où il faut changer de Nourrice.

Les *tranchées* sont fort communes parmi les enfants de la Campagne, sur-tout pendant l'été, lorsque la nourriture de la mere ou de la Nourrice est principalement du *lait aigre* ; & nombre d'enfants en périssent : il en périroit encore une bien plus grande quantité, si les femmes de la Campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées à des travaux du labourage & des prairies ; travaux qui absorbent une partie des *acides*, dont elles sont surchargées.

Si cependant leurs enfants annonçoient des dif-

positions à en être affectés, il faudroit qu'elles changeassent de *régime*, qu'elles renonçassent absolument au *lait aigre* & à toute substance *acide*, & qu'elles vécussent de viande, comme nous venons de le dire.)

§. IV.

Des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations.

Siege de ces incommodités.

Les *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations*, incommodent beaucoup les enfants, & on dit, dans ce cas, qu'ils se coupent : elles sont ordinairement situées dans les *aines*, dans les plis des cuisses & du cou, sous les bras, derriere les oreilles, enfin dans toutes les parties humectées par la *sueur* & par les *urines*.

Article premier.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation.

La propreté en est le remede.

Comme ces *accidents* sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir, est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau fraîche; de changer les enfants souvent de linge; en un mot, de les tenir parfaitement propres.

Ce qu'il faut faire lorsque la propreté ne suffit pas.

Dans les cas où ces moyens ne suffiroient pas, on saupoudre les parties échauffées avec des poudres *desséchantes* & *absorbantes*; telles que la *corne de cerf brûlée*, la *tuthie*, la *craie*, les *pattes* d'*écrevisse* préparées, &c.

(La poussiere de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffons brûlés, &c., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des per-

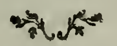
sonnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer : si elle étoit pure, & qu'il n'y entrât que de bon *amidon*, nous la trouverions également bonne; mais quel que soit l'*ingrédient* avec lequel on la mêlange depuis qu'elle est augmentée de prix, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'*inflammation*, & conduit à *suppuration* des *écorchures*, qui se seroient peut-être passées d'elles-mêmes, sans aucun secours.) Inconvénients de la poudre à cheveux.

Article II.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations, accompagnées d'inflammation.

Lorsque les parties affectées sont fort *enflammées*, & tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucre de plomb* à ces poudres, & frotter les *parties* avec l'*onguent camphré*, (ou plutôt bassiner ces *parties* avec l'*eau végéto-minérale de Goulard* : car on a observé que le *sucre de plomb* avoit occasionné des *convulsions*.) Eau végéto-minérale de Goulard.

Un moyen très-propre à fermer & à guérir ces *parties*, est de les laver avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc*. Mais un des meilleurs *remedes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraisser*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude : on laisse le tout reposer, jusqu'à ce qu'il soit refroidi, & on bassine doucement les *parties* avec cette eau, une ou deux fois le jour. Dissolution de vitriol blanc, ou de terre à dégraisser.



§. V.

De l'Epaissiſſement du mucus du nez & du Rhume de cerveau.

Article premier.

De l'Epaissiſſement du mucus du nez.

Effets de cet accident. Les narines des enfants ſont ſouvent bouchées par un *mucus* épais, qui les empêche de reſpirer librement par le nez, & qui, en même-temps, leur ôte la faculté de tetter & d'avaler. Il eſt donc de la plus grande importance de remédier promptement à cet accident.

Traitement. Il y en a qui, dans ce cas, conſeillent, après une *purgation* convenable, de fourrer de temps en temps dans le nez, des linges trempés dans une once d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a fait diſſoudre deux ou trois grains de *vitriol blanc*, & qu'on a fait filtrer. Wédélius dit, que deux grains de *vitriol blanc* & autant d'*élatérium*, diſſous dans une demi-once d'*eau de marjolaine*, & appliqués, comme nous venons de le dire, emportent le *mucus*, ſans faire éternuer.

Eau de marjolaine. Vitriol blanc. Elatérium.

Remedes qui réuſſiſſent le plus ſouvent. Dans les cas opiniâtres, on peut eſſayer ces *remedes*; mais avant que d'y venir, il faut en adminiſtrer de plus ſimples & de plus faciles à ſe procurer. Nous n'avons jamais été dans la néceſſité d'en employer d'autres qu'un peu de graiſſe, de *ſuif*, d'*huile d'amandes douces*, ou de beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il eſt au lit; par ce moyen on diſſout le *mucus*, & on rend la *reſpiration* plus libre.

ARTICLE II.

Du Rhume de cerveau.

(CETTE Maladie empêche les enfants de dormir, & les incommode beaucoup pendant qu'ils tettent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux sont exposés au passage des allants & venants, ou à quelque vent coulis, y sont très-sujets.

Qui sont les enfants qui y sont exposés.

Le *remede* est d'exposer le visage de l'enfant à la vapeur d'eau chaude, de lui frotter le nez avec du *beurre* frais ou de l'*huile d'œuf*. Si le *rhume* résiste, on introduira dans les narines un linge roulé, & trempé dans un mélange d'une demi-once d'*eau de marjolaine* chaude, d'un ou deux gros de *vitriol blanc*, & d'autant d'*élatérium*. Les enfants sont très-sujets à une espece de *toux*, appellée *nerveuse*. (Voyez-en le traitement Chap. XVIII, §. II, Art. III de cette seconde Partie. On trouvera, même Chap., §. III, le traitement de la *Coqueluche*, Maladie plus particuliere aux enfants qu'aux adultes.)

Traitement. Vapeurs d'eau chaude. Beurre. Huile. Eau de marjolaine, vitriol blanc, Elatérium.

§. VI.

Du Vomissement.

LA délicatesse des enfants & la sensibilité de leurs *organes*, les rendent sujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des substances qui irritent les *nerfs de l'estomac* ou des *intestins*. Aussi ces indispositions sont-elles plus communes dans les premieres années de la vie, que dans un âge plus avancé.

Pourquoi le vomissement est plus commun aux enfants qu'aux adultes.

Quoi qu'il en soit, le *vomissement* est rarement dangereux, & ne doit jamais être regardé comme

Il n'est pas toujours à craindre. Ce

qui le constitue Maladie. une Maladie, à moins qu'il ne ſoit très-violent, & qu'il ne continue aſſez long-temps pour épuiſer les forces de l'enfant.

Article premier.

Cauſes du Vomiſſement.

Le *vomiſſement* peut venir, ou de ce que l'enfant a trop mangé, ou de ce que les *aliments* qu'il a pris, ſont de nature propre à irriter trop vivement les *nerfs* de l'*eſtomac*, ou enfin de la ſenſibilité de ces *nerfs*, devenue ſi grande, qu'elle les met hors d'état de ſupporter la petite irritation des *aliments*, même les plus doux.

(Le *vomiſſement* peut encore être cauſé par le refroidiſſement, par quelque vapeur nuiſible, telle que celle du charbon; par la *gale* imprudemment répercutée; par des *vers*; par la *coqueluche*; par une *deſcente*; par des *obſtructions* dans les *inteſtins*; par la frayeur, le ſaiſiſſement, la peur, la crainte, &c.)

Article II.

Traitement du Vomiſſement occaſionné par trop d'aliments.

Dans ce premier cas, bien loin de chercher à arrêter le *vomiſſement*, il faut, au contraire, travailler à l'exciter, parce que ce n'eſt qu'en nettoyant l'*eſtomac* qu'on peut faire ceſſer la Maladie.

Ipécacuanha, ou de l'eau tiede, &c. On donne alors aux enfants quelques grains d'*ipécacuanha*, (Voyez Tome II, page 368;) ou une grande quantité d'eau tiede, ou une *infuſion* légere de fleurs de *camomille*, & on tâche de les faire vomir en leur chatouillant le goſier avec la barbe d'une plume.

Traitement du Vomiſſement cauſé par des aliments âcres & irritants.

Lorsque les *vomiſſements* viennent d'*aliments* de nature *âcre & irritante*, il faut changer le *régime* des enfants, & les mettre à une nourriture plus adouciſſante. Change-ment de ré-gime.

(Les enfants qui ne tettent que le *lait* de leurs meres, ſont rarement expoſés à cette eſpece de *vomiſſement*, quoiqu'ils ſoient très-ſujets à la premiere eſpece. Mais les enfants qui ſont entre les mains d'une mercenaire l'éprouvent très-ſouvent, tant parce que le *lait* de cette Nourrice eſt trop vieux, que parce qu'on le gorge de bouillons à la viande, de gâteaux, de *beurre*, de *bouillie*, &c.

Quand on a fait vomir l'enfant par les moyens qu'on vient d'expoſer, Article précédent, on examine ſi la qualité des *aliments* qui irritent l'*eſtomac*, n'eſt pas de nature *acide*, ce qu'on reconnoîtra aux caracteres que nous avons donnés §. III de ce Chap. page 225 de ce Volume, & on preſcrira les *remedes* qui y ſont conſeillés. Ce qu'il faut faire quand l'acrimonie eſt de nature acide;

Si l'*acrimonie* des humeurs de l'*eſtomac* eſt de caractere *putride*; ce qu'on reconnoît à une odeur d'œuf pourri qu'exhale la bouche de l'enfant, & ce qui annonce qu'il a mangé des ſubſtances animales, on lui donne cinq ou ſix grains de *crême de tartre*, aromatiſée avec un peu de *ſuc* de *citron* dans un peu d'eau. On les répete plus ou moins de fois par jour, & on les continue juſqu'à ce qu'on ne s'apperçoive plus de la mauvaiſe haleine. Putride;

Si cette *acrimonie* eſt d'un caractere rance, ce qui eſt commun aux enfants à qui l'on donne du lard, de la pâtiſſerie, du beurre, de la viande graſſe, &c., on leur donne le même *remede* que contre l'*acri-* Rance;

monie putride; on y ajoute ſeulement un peu de *ſucre* en poudre. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe*, pour purger légérement & prévenir le cours de *ventre* qui ſurvient ordinairement dans ce cas.

Lorſque le vomiſſement eſt dû à des phlegmes viſqueux, Lorſque le *vomiſſement* eſt occaſionné par des *phlegmes* viſqueux qui s'accumulent dans l'*eſtomac* des enfants qui ſont gorgés de *bouillie* & de pain mal fermenté, il ſuffit de leur donner quelques grains d'*ipécacuanha*, pour les faire vomir, & on leur donne enſuite l'*eau de rhubarbe* comme ci-deſſus.

A une gale rentrée ; Lorſque l'*acrimonie* qui excite le *vomiſſement* eſt due à une *gale* répercutée imprudemment, il faut faire revenir la *gale* & traiter l'enfant comme nous l'avons dit Chap. XXVIII, §. V de cette ſeconde Partie. A des vers. Lorſqu'elle eſt due à des *vers*, on ſuivra les conſeils preſcrits Chap. XXIV de cette ſeconde Partie.)

Traitement du Vomiſſement occaſionné par l'irritabilité des nerfs de l'eſtomac & la ſenſibilité du ſujet.

Quand le *vomiſſement* procede d'une ſenſibilité extrême, ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*eſtomac*, il faut employer des *remedes* capables de fortifier cet *organe*, & de diminuer par-là ſa ſenſibilité. Infuſion de quinquina, de rhubarbe & d'écorce d'orange. Sels purgatifs. Laudanum. On remplit la premiere de ces *indications*, en faiſant prendre une légere *infuſion* de *quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe* & d'*écorce d'orange*. On remplit la ſeconde avec les *ſels purgatifs*; *remede* auquel on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, ſelon les occaſions.

Regime de l'enfant ; (Il faut commencer par éloigner de l'enfant tout ce qui eſt capable d'irriter ſes *nerfs* & ſa ſenſibilité. On le réduira donc au *lait* de ſa mere pour toute nourriture, & la mere elle-même fuira tou-

tes les occasions d'irriter & d'échauffer ses humeurs. Toutes les *passions* vives, les *aliments* âcres & salés, la fatigue excessive, sont dans ce cas; elle sera donc tout ce qui dépendra d'elle pour ne s'y livrer en aucune maniere.

De la Nourrice.

D'un autre côté, il faut égayer l'enfant, jouer avec lui pour le faire jouer; fixer son attention sur des objets agréables; ne faire rester auprès de lui que ceux qu'il aime : & lorsqu'il commence à avoir un peu de raison, sa mere, ses parents, ceux qui le soignent ou l'élevent doivent se comporter avec lui de maniere à ce qu'il les regarde comme ses meilleurs amis. On évitera sur-tout de lui faire *peur*, de lui inspirer de la *crainte*, de lui occasionner des saisissements, &c. (Voyez au reste ce que nous avons dit Chap. X, §. II, & note 3 de la premiere Partie.)

Il est important dans ce cas de dissiper l'enfant, de l'égayer, &c.

Traitement du Vomissement causé par des obstructions dans le bas-ventre.

Lorsque le *vomissement* ne tient à aucune des causes dont on vient de parler, que l'enfant annonce souffrir beaucoup dans le ventre, qu'on y entend des *borborigmes*, qu'il ne rend rien par bas, malgré les *lavements émollients* & les *fomentations*; qu'il ne faut jamais manquer d'administrer, toutes les fois que le petit malade est constipé & qu'il souffre du ventre, on doit soupçonner des *obstructions* dans les *intestins*, ou une irritation causée par des humeurs déléteres, qui doivent faire craindre la *colique* appellée *miséréré*.

Ce qui donne lieu de soupçonner les obstructions.

Dans ces cas, il faut faire une petite *saignée*, s'il y a de la *fievre*. On insiste sur les *lavements émollients*, ou avec de l'*huile d'olive* seule. On administre un huitieme ou le quart d'un grain d'*opium*, pour au moins suspendre les douleurs & gagner du

Saignée s'il y a fievre. Lavements émollients. Calmant.

Infusion de manne, de séné avec du suc de citron. Demi-bain tiede.

temps. On donne de petites doses, mais souvent répétées, d'une *infusion* de *manne* ou de *séné*, à laquelle on ajoute un peu de *suc* de *citron*. On met l'enfant dans un *demi-bain* tiede, & on l'y maintient le plus que l'on peut, en continuant à lui faire boire de l'*infusion purgative*. Si l'enfant refuse de rester dans le *bain*, on lui appliquera sur le ventre des *fomentations émollientes*; on revient au *bain*, où l'on essaie de nouveau à le faire rester, & l'on continue ces alternatives de *bains*, de *fomentations*, d'*infusion purgative*, d'*opium*, &c., jusqu'à ce que l'enfant aille mieux.

Fomentations émollientes.

Traitement du Vomissement occasionné par une descente, par le froid, la coqueluche, &c.

Avant d'arrêter le vomissement, quelle qu'en soit la cause, il faut s'assurer s'il n'y a pas une descente.

Si le *vomissement* est occasionné par une *descente*, on le traitera comme nous le dirons ci-après Chap. XLI, §. II de cette seconde Partie. Il est bien important, avant d'administrer des *remedes* contre le *vomissement*, de s'assurer s'il n'est pas dû à une *descente*, à laquelle les enfants sont d'ailleurs très-exposés.

Comment on reconnoît le vomissement dû au froid subit. Moyens d'y remédier.

Lorsque le *vomissement* est dû au froid subit, procuré à l'enfant pour l'avoir deshabillé imprudemment, ce qui arrive sur-tout à ceux qu'on emmaillotte, on reconnoît cette cause à ce que le petit malade est tout-à-coup saisi d'un *hoquet*; & si la Nourrice lui donne à teter, dans cette circonstance, il ne manque pas de vomir. Il est facile d'y remédier; il suffit de frotter le creux de l'*estomac* de l'enfant avec la main chauffée, & d'y appliquer ensuite des linges chauds.

Moyens de remédier au vomissement causé

Lorsque les enfants sont dans des chambres où l'on brûle du charbon, quelque foible que paroisse l'odeur à un adulte, elle occasionne souvent un

vomiſſement chez un enfant ; mais il ceſſe ordinairement, dès qu'on a enlevé le charbon, & qu'on a répandu de l'*alkali volatil fluor* dans la chambre. Si l'on négligeoit d'employer ce moyen, l'enfant périroit.

par l'odeur du charbon.

Alkali volatil fluor.

Quant au *vomiſſement* occaſionné par la *coqueluche*, nous renvoyons au Chapitre XVIII, §. III de cette ſeconde Partie.)

Traitement du Vomiſſement opiniâtre.

DANS les *vomiſſements* opiniâtres, outre les *remedes* internes dont nous venons de parler, on applique ſur le *creux de l'eſtomac* des *fomentations aromatiques* chaudes, faites au vin : elles ſervent à aider l'effet de ces mêmes *remedes* ; ou l'on applique, dans le même endroit, l'*emplâtre ſtomachique*, auquel on ajoute un peu de *thériaque*. (Voyez ci-devant Chapitre XX, §. IV de cette ſeconde Partie.)

Fomentations aromatiques chaudes. Emplâtre ſtomachique, de thériaque, &c.

§. VII.

Du Dévoiement & de la Diarrhée, ou *Cours de ventre*.

(IL faut d'abord ſavoir ce qu'on doit appeller *dévoiement* chez les enfants. Nous avons dit, §. I de ce Chapitre, page 214 de ce Volume, que l'enfant doit évacuer deux fois par jour, & plus, s'il prend beaucoup de nourriture : il ne faut donc pas croire qu'il a un *dévoiement*, parce qu'il fait trois ou quatre *ſelles* par jour, s'il tette bien. D'ailleurs les matieres des enfants ſont toujours liquides, s'ils ne vivent que de *lait*, comme cela doit être pendant les ſix premiers mois. Pour qu'on puiſſe dire qu'un enfant a le *dévoiement*, il faut donc qu'il évacue de ſix à huit fois dans la journée, plus ou

Signes auxquels on reconnoit que l'enfant a le dévoiement & la diarrhée.

moins, proportionnément à la quantité de *ſelles* qu'il eſt habitué de rendre, & à la quantité de nourriture qu'il prend : il faut que ces *evacuations* ſoient changées de nature & de couleur ; que l'enfant annonce du dégout, &c.

Le dévoiement eſt rare aux enfants nouveaux-nes.

Auſſi les enfants nouveaux-nés ſont-ils rarement attaqués de *dévoiement* ; & lorſque cela arrive, c'eſt toujours la faute de la mere ou de la Nourrice, qui n'a pas ſoin de l'enfant, ou qui lui donne, ſoit du mauvais *lait*, ſoit du bon, mais ſans regle.) (Voyez Chap. I, §. VI de la premiere Partie.)

Signes auxquels on reconnoît que le devoiement eſt ſalutaire.

Le *dévoiement* doit être regardé comme ſalutaire chez les enfants, toutes les fois que les *ſelles* ſont aigres, glaireuſes, vertes ou caillées. Ce n'eſt point parce qu'un enfant a un *cours de ventre*, qu'il faut le traiter, mais parce que les *ſelles* ſont de telle ou telle nature ; même les *ſelles* claires & aqueuſes ne demandent point à être arrêtées trop promptement, parce que ſouvent elles ſont *critiques*, ſur-tout lorſqu'elles ſuccedent à la rentrée de quelque *éruption*, ou après que l'enfant a pris du froid.

On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides : dans ces cas, ils ne peuvent être qu'avantageux, en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuſes, qui, autrement, auroient contribué à relâcher la *conſtitution*. (Voyez Tome I, page 83.)

Article premier.

Cauſes du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *Cours de ventre.*

(Les Nourrices expoſent les enfants au *dévoiement*, toutes les fois qu'elles leur laiſſent impru-

demment refroidir les pieds & l'*estomac;* toutes les fois qu'elles suspendent dans la chambre, où ils sont, des linges mouillés, pour les y faire sécher; qu'elles les couchent dans des endroits humides; qu'elles les sortent à l'*air* la nuit; qu'elles leur donnent à tetter chaque fois qu'ils crient; qu'elles leur donnent des *aliments* solides, sur-tout de la viande, du lard, de la pâtisserie, du *beurre,* de la graisse, &c., avant qu'ils aient des *dents;* qu'elles leur donnent trop à manger; qu'elles leur font prendre des *purgatifs* trop forts; qu'elles font rentrer imprudemment la *gale* ou toute autre *éruption :* enfin toutes les fois que de leur côté elles se gorgent de substances salées, de fruits verds ou peu murs, de boisson *aigre,* qu'elles éprouvent des *coliques,* & qu'elles continuent de donner à tetter, sans faire de *remedes* & sans avertir.

Une autre cause de *cours de ventre* chez les enfants, qui paroît moins dépendre de la Nourrice, si elle n'étoit responsable du *régime* que l'enfant suit tant qu'il est entre ses mains, est la foiblesse des *intestins*, dont les orifices des *glandes* ou des *pores inhalants & exhalants,* flasques & relâchés, laissent couler les humeurs *séreuses* dans le canal, sans qu'elles puissent être pompées par les *vaisseaux absorbants.* Ce *cours de ventre* n'est accompagné, ni de douleurs, ni de *tranchées.* On n'apperçoit aucune marque de purulence, ni aucun signe de crudité. Les enfants qui en sont attaqués, sont foibles, pâles & abattus; ils sont bientôt épuisés. Mais ce *cours de ventre* est souvent la suite d'un *dévoiement,* qui a été négligé, ou mal traité, ou qui a duré trop long-temps, comme on l'observe assez souvent chez les pauvres, & particuliérement dans les Campagnes.)

Article II.

Traitement général du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *Cours de ventre.*

Principale indication à remplir dans ce traitement.

Comme la principale *indication*, dans le traitement des *cours de ventre*, eſt d'évacuer la matiere morbifique, on a pour habitude de donner au petit malade un doux *vomitif d'ipécacuanha*, & enſuite de petites doſes, répétées ſouvent, de *rhubarbe*; plaçant, dans l'intervalle, quelques remedes *abſorbants*, pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif*, dans ce cas, eſt la *magnéſie blanche* : elle eſt en même-temps *abſorbante* & *laxative*, & elle opere ſans cauſer de *coliques*.

Magnéſie blanche.

Vin d'antimoine.

Le *vin d'antimoine* (Voyez ce mot à la Table) qui agit, & comme *émétique*, & comme *purgatif*, eſt encore alors un excellent *remede*. Pour le proportionner à la foibleſſe de la *conſtitution*, on en délaie une certaine quantité dans de l'eau; & comme il n'a pas de gout déſagréable, on le répete auſſi ſouvent que l'occaſion le demande. Une ſeule doſe de ce *remede* a très-ſouvent calmé la violence de cette Maladie, & préparé le corps à l'uſage des *abſorbants*.

Maniere de l'adminiſtrer.

Si cependant les forces du malade le permettent, on répétera ce *remede* toutes les ſix ou huit heures, juſqu'à ce que les *ſelles* prennent un caractere plus naturel; enſuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorſque les circonſtances exigent qu'on répete ce *remede* fort ſouvent, il faut toujours que les doſes aillent un peu en augmentant, parce qu'en général l'habitude lui fait perdre de ſon efficacité.

On

On voit des perſonnes qui, ſur les premieres apparences de *cours de ventre*, courent aux *remedes abſorbants & aſtringents*; mais lorſqu'on donne ces *remedes*, avant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la Maladie paroiſſe appaiſée pendant quelque temps, elle reparoît bientôt avec plus de violence, & devient ſouvent fatale : au lieu que lorſqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, ſans crainte, donner ces *remedes* qui réuſſiſſent toujours très-bien. (Voyez Chap. XX, §. II & III de cette ſeconde Partie.) Les abſorbants & les aſtringents ne peuvent point être donnés ſans avoir fait précéder les purgatifs.

Lorſqu'après avoir purgé *l'eſtomac* & les *inteſtins*, il reſte des *coliques* ou des *inſomnies*, on donne une cuillerée à café de *ſirop de pavot*, dans un peu d'*eau de cannelle ſimple* : on réitere ce *calmant*, trois ou quatre fois par jour, juſqu'à ce que les *ſymptomes* ſoient modérés. Cas qui indique les calmants.

Traitement des principales cauſes du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *Cours de ventre.*

(Nous avons déja dit qu'il ne falloit pas ſe hâter d'arrêter les *cours de ventre* occaſionnés par le froid, l'humidité, la *gale* ou toute autre *éruption* rentrée. Il en eſt de même lorſqu'il eſt cauſé parce que l'enfant mange trop. Dans ces cas, il faut ne s'occuper que du *régime*, c'eſt-à-dire, tenir l'enfant très-propre & chaudement; le mettre dans un lieu ſec, & ne lui donner à tetter que modérément & à des heures réglées. Cependant ſi le *cours de ventre* devient opiniâtre & qu'il affoibliſſe l'enfant, il faut lui adminiſtrer les *remedes* généraux qu'on vient de preſcrire ci-deſſus : on les fera précéder d'un peu d'*ipécacuanha*, ſi le petit malade a du dégout, comme il arrive le plus ſouvent. Dans le cas d'*éruption* rentrée, il faut la rappeller, ou y Traitement lorſque l'enfant mange trop; Dans le cas d'une éruption rentrée.

ſuppléer par un *cautere*. (Voyez Chap. XXVIII, §. V de cette ſeconde Partie.)

Lorſque le cours de ventre eſt cauſé par des purgatifs trop forts, il faut ſe hâter de l'arrêter. Pourquoi ?

Mais lorſque le *cours de ventre* eſt occaſionné par des *purgatifs* trop forts, qui ſuſcitent une *ſuper-purgation*, de violentes *tranchées*, des *convulſions*, & qui pourroient occaſionner la mort, il faut ſe hâter de l'arrêter : en conſéquence on leur preſcrira la *potion* ſuivante.

Emulſion aſtringente.

Prenez d'*eau de cannelle ſimple*, ſix onces;
de *gomme adragante*, trente grains;
d'*amandes douces*, ſix.

Faites diſſoudre la *gomme* dans l'*eau de cannelle*; pelez les *amandes*; pilez-les dans un peu d'eau commune; paſſez & mêlez ce *lait d'amandes* avec l'*eau de cannelle gommée*.

Donnez une cuiller à café de cette *potion* toutes les demi-heures à l'enfant, ayant ſoin d'agiter la bouteille chaque fois.

Lavement d'empois.

On donnera en même-temps un *lavement*, tels que ceux preſcrits ci-devant, Tome III, page 80. On les doſera proportionnément à l'âge de l'enfant & à la force de ſa *conſtitution*, & on le répétera ſelon les circonſtances.

Circonſtances qui indiquent le laudanum. Avec quelles précautions il faut l'adminiſtrer.

Lorſque les *ſelles* commenceront à diminuer, on donnera une ou deux gouttes de *laudanum*, s'il y a des *convulſions* & de l'agitation. Il faut être très-circonſpect avec ce *remede* : on ne le répétera que lorſqu'il ſera très-néceſſaire. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe* légere, dont on lui donne de temps à autre de petites cuillerées.

Eau de rhubarbe.

Traitement lorſque le cours de ventre eſt cauſé par la foibleſſe des inteſtins;

Quand le *cours de ventre* tient à la foibleſſe des *inteſtins*, l'*évacuation* eſt très-abondante, & les humeurs du corps ſe diſſiperoient en peu de temps, ſi on ne l'arrêtoit promptement. Cette *diarrhée* tient, comme nous l'avons déja fait connoître, à des cau-

ſes plus éloignées. Une d'entre elles, plus commune qu'on ne penſe, eſt le mécontentement que les enfants éprouvent, de ce qu'on a plus d'égards & d'amitié pour leurs freres & ſœurs, que pour eux : une autre non moins ſréquente eſt la *peur*, qu'on ſe plaît à leur inſpirer, (Voyez Tome I, page 282, note 3.) ſans parler d'un *dévoiement* précédent, qu'on a négligé ou mal traité.

Par la jalouſie, &c.

Cette eſpece de *cours de ventre* demande, comme toutes les autres Maladies, qu'on éloigne d'abord la cauſe qui l'a fait naître; enſuite il n'y a plus qu'à fortifier le petit malade, au moyen d'un peu de *vin chalybé :* on leur en donne une cuiller à café, dans un peu d'*eau de cannelle ſimple ;* on réitere ce *remede* deux ou trois fois dans la journée.

Remedes fortifiants. Vin chalybé, avec l'eau de cannelle.

On leur donne en outre, pour boiſſon, une *infuſion de cannelle*, ou d'*écorce d'orange*. S'il tette encore, on ne lui donnera, pour aliment, que le *lait* de ſa mere ; & s'il eſt ſevré, il ne mangera que du pain rôti, avec un peu de confiture de *coing*, ſans bouillon, ſans *beurre*, &c., qui ne feroient qu'augmenter la flaccidité des vaiſſeaux du *canal alimentaire*.

Régime. Boiſſon.

Quant au *cours de ventre* qui accompagne les *aphtes*, il en a été queſtion §. II de ce Chapitre. (Voyez ci-deſſus, page 222 de ce Volume.) Pour celui qui accompagne la *petite vérole* & la *rougeole*, on conſultera les Chapitres XII & XIII de cette ſeconde Partie.

Les enfants ſont ſujets aux *évacuations*, connues ſous le nom de *lienterie* & de *flux cœliaque*, dont on a traité Chapitre XXII, §. VIII de cette ſeconde Partie. On conſultera ce Paragraphe, & on proportionnera les doſes des *remedes* à l'âge & à la *conſtitution* du petit malade.

Article III.

Moyens de prévenir le Dévoiement & la Diarrhée, ou *Cours de ventre.*

Les préservatifs de ces Maladies sont les bons soins & la santé de la Nourrice.

Les *préservatifs* de ces Maladies, & du plus grand nombre de celles dont sont attaqués les enfants, sont les bons soins & la santé de la Nourrice. Une Nourrice, qui s'est conduite comme il est prescrit Chapitre I de la premiere Partie de cet Ouvrage, verra rarement son nourrisson malade, & sera encore plus rarement malade elle-même.

Cependant si, malgré l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs, la Nourrice s'appercevoit que l'enfant eût des dispositions au *dévoiement*, ou que l'ayant déja eu, elle a lieu d'en craindre le retour, elle prendra elle-même la poudre suivante.

Poudre absorbante & fortifiante pour la Nourrice.

Prenez de *magnésie blanche*, une once;
d'*écorce d'orange*,
de *semences de fenouil*,
de *sucre blanc*, } en poudre, de chaque deux gros.

Mêlez.

La Nourrice en prendra dix à douze grains, cinq ou six fois par jour, dans une cuillerée d'eau chaude.)

§. VIII.

Des diverses especes d'Eruptions particulieres aux enfants à la mamelle; de la Croute laiteuse; de la Teigne & des Engelures.

But qu'on se propose dans ce Paragraphe.

(Il ne s'agit ici, ni de la *petite vérole*, ni de la *rougeole*, ni de la *fievre scarlatine*, *rouge*, *mi-*

liaire, &c.; ni de l'*éréſipelle*, des *dartres*, de la *gale*, des *échauboulures*, des *ébullitions*, &c., toutes *Maladies éruptives*, également communes aux adultes & aux enfants, dont nous avons déja traité. (Voyez ci-devant les Chapitres X, XII, XIII, XIV & XXVIII, avec les Paragraphes & Articles qui les accompagnent.) Il ne ſera queſtion dans ce premier Article, que de ces *éruptions*, ſur-tout de la tête, qui n'ont pas de noms particuliers, & que les femmes appellent improprement du nom de *gale*, puiſqu'elles en different eſſentiellement. Nous parlerons dans les trois Articles ſuivants, de la *Croute laiteuſe*, de la *Teigne* & des *Engelures.*)

ARTICLE PREMIER.

De diverſes Eruptions particulieres aux enfants à la mamelle.

Les enfants à la mamelle ſont rarement exempts d'*éruptions* d'une eſpece, ou d'une autre. (Il ne faut pas confondre ces *éruptions* avec les *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations* dont il eſt parlé §. IV de ce Chapitre. (Voyez page 228 de ce Volume.) Cependant elles ſont, pour l'ordinaire, peu dangereuſes : elles ne doivent néanmoins jamais être deſſéchées ſans les plus grandes précautions, parce qu'elles tendent à délivrer les enfants d'humeurs *âcres* & brûlantes, qui, retenues dans le corps, produiroient des Maladies fatales.

Ces éruptions ſont aſſez communes.

Mais elles ſont peu dangereuſes, & ne doivent point être deſſéchées ſans précautions.

Cauſes des Eruptions particulieres aux enfants.

Les *éruptions*, chez les enfants, ſont ſur-tout occaſionnées par les *aliments* mal-ſains & par la mal-propreté. Si un enfant eſt gorgé, à toutes les heures du jour, d'*aliments* que ſon *eſtomac* ne peut

Aliments mal-ſains.

pas digérer, ces *aliments*, ne pouvant être élaborés convenablement, au lieu de le nourrir, le surchargent d'humeurs grossieres : ces humeurs, une fois produites, ou sortent sous forme d'*éruption* à la *peau*, ou restent dans le corps, & y occasionnent des *fievres* & d'autres Maladies internes.

La mal-propreté.

Enfin, la mal-propreté est une cause si générale, de Maladies *éruptives*, qu'il n'y a personne qui n'en puisse produire des exemples. Les enfants des pauvres & de tous ceux qui négligent la *propreté*, ne sont pas seulement presque toujours couverts de *vermine*, mais, pour l'ordinaire, ils ont encore la *gale*, la *teigne* & d'autres *Maladies de peau*.

Traitement des Eruptions particulieres aux enfants.

Dans les cas d'aliments mal-sains & de mal-propreté, moyens d'empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses & de les prévenir.

Lorsque les *éruptions* viennent, ou d'*aliments* mal-sains, ou de mal-propreté, l'éloignement de ces deux causes suffit ordinairement pour les guérir. (Une attention scrupuleuse à changer l'enfant de linge aussi-tôt qu'il est sali; à lui laver la tête tous les jours avec un linge fin trempé dans de l'eau tiede, & à ne lui donner pour *aliment* que le *lait* de sa mere, suffira, non-seulement pour empêcher que ces *éruptions* ne deviennent dangereuses, mais encore pour les prévenir.)

Dans les autres cas, dessicatifs. Precautions que cette espece de remedes exige.

Dans les autres cas, il faut employer les *remedes dessséchants*; mais il ne faut jamais les administrer sans la plus grande précaution. Pendant qu'on fait usage de ces *remedes*, il est important de tenir le ventre libre, & de prendre garde que l'enfant n'amasse du froid. Nous ne connoissons pas de *remede* plus sûr pour guérir les *éruptions cutanées*, que le *soufre*, pourvu qu'on en use avec ménagement.

Soufre en onguent.

On mêle un peu de *fleurs de soufre* avec du beurre frais, de l'*huile* ou du *sain doux*, & on en frotte

légérement & ſouvent, dans la journée, la partie affectée. (Voyez T. I, pages 82, 83, 251 & ſuiv.)

Les *éruptions* les plus opiniâtres, auxquelles ſont ſujets les enfants, après celles dont on vient de parler, ſont la *croute laiteuſe*, la *teigne* ou la *gale* de la tête, & les *engelures*.

ARTICLE II.

De la Croute laiteuſe.

(ON donne le nom de *croute laiteuſe* à une éruption crouteuſe épaiſſe qui recouvre le viſage & quelquefois d'autres parties du corps des enfants : on l'appelle *laiteuſe*, parce qu'elle attaque plus ſouvent les enfants qui tettent encore, que ceux qui ſont ſevrés. Les enfants de ſix mois y ſont plus ſujets que ceux qui ont leurs *dents* : & elle ſe diſſipe ordinairement à la fin de l'année, terme où l'on a coutume de ſevrer les enfants. Chez quelques-uns cependant elle ſe manifeſte plus tard, & ſe continue au-delà de l'éruption entiere des premieres *dents*. L'Auteur que nous allons citer, a vu, (ce qui néanmoins eſt rare,) des enfants de ſix ans en être incommodés : & le fils d'un Marchand éprouva à quatre ans le retour de cette Maladie.

Caractere de cette éruption.

A quel âge les enfants y ſont expoſés.

Ce que nous allons dire de la *croute laiteuſe* eſt tiré d'une excellente Diſſertation, couronnée à l'Académie de Lyon en 1776. Nous la devons au ſavant M. STRACK, Médecin de Maïence, qui ſe plaint, avec raiſon, du ſilence de la plupart des Médecins ſur cette Maladie, même des Médecins qui ont écrit ſur les Maladies des enfants. » Ou ils » n'en ont point parlé, dit-il, ou ils l'ont fait d'une » maniere peu utile. » Cette Diſſertation eſt intitulée, *Caroli* STRACK, *Med. Doct. & in Univ. Mogunt.*

instit. Med. Profess. publ. ord. Eminentiss. ac Celsiss. Princip. Elector. Mogunt. &c. De crusta lactea infantum ejusdemque specifico remedio Dissertatio quam Scientiarum, Artium atque Litterarum Academiæ, quæ Lugduni in Galliis est, altero duplici Præmio coronavit, die 3 Decembr. an. 1776. Francofurti ad Mœnum. Typis Andreæis, 1779.

Causes de la Croute laiteuse.

La cause de la *croute laiteuse* est encore un mystere. M. Strack déclare avec franchise qu'il ne la connoît pas : que si on le presse de répondre, il dira que c'est la *contagion*, & que bien qu'il ne puisse en donner la raison, cette opinion est fondée, 1°. sur ce que les enfants, nés d'une mere qui a eu dans son enfance cette Maladie, ont la *croute laiteuse*, qu'ils soient allaités par leur mere ou par une Nourrice étrangere, qu'ils soient nourris avec du *lait de vache* ou avec tout autre *aliment :* 2°. sur ce que la Nourrice qui a éprouvé la *croute laiteuse*, la communique à l'enfant, quoique celui-ci soit né de pere & de mere qui ne l'ont point eue; de sorte, dit l'Auteur, que j'ai vu souvent une même Nourrice avoir infecté de ce mal plusieurs enfants appartenant à des familles différentes. Mais une Nourrice étrangere qui a autrefois éprouvé la Maladie, la communique plus surement que la mere qui ne nourrit point.

La contagion.

L'allaitement est la voie par laquelle se communique le plus surement la croute laiteuse.

Symptomes de la Croute laiteuse.

Elle attaque le plus souvent les joues de l'enfant. Il s'en éleve des *pustules*, tantôt larges & tantôt en pointe, remplies d'une humeur limpide & glutineuse. Une *pustule* qui se creve répand une eau rousseâtre, glutineuse qui, par sa ténacité, s'arrête

à la pellicule qui la renfermoit, & l'une & l'autre ſe collent à la *peau*. Comme ces boutons ſe crevent ſouvent & en différents ſens, la *peau* ſe couvre d'une croute d'un rouge jaune. Mais cette *croute* ſe fend ſouvent, & de ſes fentes ſort encore une humeur glutineuſe qui, ſe durciſſant à ſon tour, augmente l'épaiſſeur & la dureté de la *croute* totale. La *peau* elle-même, à l'endroit du mal, devient dure comme du cuir, & les parties qui ſont deſſous ſe tuméfient. Les *glandes jugulaires* ont coutume de ſe gonfler, ce qui arrive rarement aux *parotides*.

Dans les uns, ces croutes n'occupent que les joues, & s'y fixent : dans les autres, le mal ſe porte en même-temps ſur d'autres parties : il s'étend juſqu'à la partie antérieure des oreilles, il gagne même leur partie poſtérieure. Le menton en eſt enſuite infecté, puis le front, & tout le viſage en eſt enfin couvert comme d'un maſque. Il n'y a d'épargné que les paupieres, qui, blanches & dénuées des *cils*, paroiſſent de loin comme à travers les ouvertures d'un maſque.

Rarement le mal attaque le globe de l'*œil*. Cet accident n'arrive que quand les *puſtules* ſont diſperſées ſur les joues, ou qu'il n'y en a que fort peu. C'eſt pourquoi cette eſpece d'*ophthalmie* eſt difficile à connoître, & ne peut l'être que par une longue expérience. Quelquefois ce vice laiteux ſourde des oreilles & verſe de la *ſanie* par le *méat auditif*.

Mais les *croutes laiteuſes* n'occupent pas ſeulement la face, elles ſe répandent encore ſur d'autres parties, en ſorte qu'il n'y a preſque aucun endroit du corps qui en ſoit à l'abri. J'en ai vu autour du cou, ſur la poitrine, ſur le ventre, le

long des bras, des cuiſſes, ſur les feſſes même & ſur les *lombes*.

Erreurs ſur les ſuites de la croute laiteuſe.

Les meres de familles, les commeres & quelques Médecins penſent que la *croute laiteuſe* n'a rien de dangereux, & qu'après ſa guériſon, les enfants y gagnent, que leur viſage en eſt plus beau, & que s'ils viennent à avoir la *petite vérole* par la ſuite, ils n'en ſont pas marqués. Ce ſont des erreurs. Bien loin d'être plus belle, la *peau* du viſage demeure blanche, liſſe, luiſante; & la *petite vérole*, ſoit *diſcrete*, ſoit *confluente*, les marque auſſi-bien que ceux qui n'ont point eu la *croute laiteuſe*. Enfin cette derniere Maladie n'eſt pas exempte de danger; elle a au contraire été ſouvent funeſte, ou parce que les boutons ſe ſont affaiſſés naturellement, ou parce qu'étant ſortis à l'extérieur, une partie de la matiere morbifique s'eſt fixée dans les *glandes*, ou parce qu'un traitement contraire a fait rentrer en-dedans l'humeur qui ſe faiſoit jour au-dehors. M. STRACK en rapporte pluſieurs exemples, qu'on peut voir dans ſa Diſſertation, mais que nous ſupprimons, crainte de trop alonger cet article.

Elle n'eſt pas ſans danger.

Ce qui la rend dangereuſe.

La *croute laiteuſe* eſt dangereuſe ſi elle dure longtemps: elle l'eſt encore davantage, ſi les boutons ne ſortent pas dans la quantité convenable. Car alors la portion d'humeur qui reſte, ſe jette ſur les *glandes méſentériques*: de-là l'enflure du ventre & la *tympanite*. Bientôt l'enfant maigrit, parce que le *chyle* ne peut point parvenir à la maſſe du *ſang*, & il tombe dans un *maraſme* qui le tue.

Elle eſt plus longue à guerir ſi on l'abandonne à la Nature,

Cette Maladie ſe guérit, ſoit naturellement, ſoit par le ſecours des *remedes*. Mais la guériſon, abandonnée à la Nature, eſt plus lente que celle qui eſt procurée par l'art, puiſqu'on l'a vu durer ſix mois,

même un an, lorſqu'elle a été abandonnée à elle-même; tandis qu'elle eſt l'affaire de quinze jours, plus ou moins, lorſqu'on la traite avec le *remede* dont nous allons parler.

que par le ſecours de l'art.

En général, l'éruption marche avec d'autant plus de rapidité, & les croutes tombent d'autant plus promptement, que le petit malade rend plus promptement une *urine* d'une odeur inſupportable, telle que celle de l'urine de chat. Que cette Maladie ſoit traitée ou non, le malade ne guérit point qu'il n'ait rendu cette *urine* à pluſieurs repriſes : plus elle tarde à paroître, plus la Maladie traîne en longueur. Cette Maladie eſt donc une de celles où il faut adminiſtrer des *remedes* le plutôt poſſible.

Caracteres de l'urine lors de la terminaiſon de la Maladie.

Traitement de la Croute laiteuſe.

Dès qu'on s'eſt aſſuré de l'exiſtence de cette Maladie, & il eſt important de le faire le plutôt qu'il eſt poſſible, relativement aux ſuites auxquelles elle donne lieu, on adminiſtrera le *ſpécifique*, c'eſt-à-dire, la *jacée*, qu'on appelle encore *herbe de la Trinité*, *penſée*, &c. : *remede* qui, dit M. Strack, conduit à une guériſon parfaite, prompte & ſure. Ce ſont les feuilles de cette plante dont on fait uſage. On les emploie fraîches ou ſeches. Lorſqu'on veut les preſcrire fraîches, on en ôte les racines, les fleurs & les graines, pour ne conſerver que les feuilles; on en prend la valeur d'une poignée, que l'on a coupées menues; on les fait bouillir dans une demi-taſſe de *lait*, qu'on fait prendre à l'enfant dans ſa matinée : on réitere cette doſe le ſoir. Si l'on aime mieux les employer après qu'elles ont été ſéchées à l'ombre, on les réduit en poudre : on prend un demi-gros de cette poudre, qu'on laiſſe infuſer pendant deux heures dans une demi-

La jacée en eſt le ſpécifique.

Maniere d'en employer les feuilles fraîches;

Seches & en poudre.

taſſe de *lait;* enſuite on les fait bouillir quelque temps, & on paſſe. On donne cette doſe le matin, & on la réitere le ſoir, de ſorte que l'enfant prend un gros de cette poudre par jour.

Maniere de faire prendre ce remede à l'enfant.

Quant à la maniere de donner cette demi-taſſe de *lait* à l'enfant, on peut la lui faire prendre à la cuiller, ou en faire une ſoupe, une *panade*, &c., parce que la *jacée* n'aigrit point le *lait* & n'altere point ſa ſaveur agréable; elle le rend au contraire plus pur, & elle en fait une crême.

Effets de ce remede dans les premiers huit jours;

Dans les huit premiers jours de l'uſage de ce *remede*, il ſort des boutons en grande quantité, même chez les enfants qui n'avoient que peu ou point de croutes auparavant: bientôt tout le viſage forme une croute très-épaiſſe, (ce dont il convient de prévenir les parents;) & quoique l'*urine* n'ait encore donné aucune odeur, elle en prend alors une déteſtable, ſemblable à celle de chat, comme nous l'avons dit plus haut.

Dans la ſeconde ſemaine.

On continue l'uſage de ce *remede* tant que l'humeur ſort au-dehors: lorſque l'éruption s'eſt bien faite, que les *croutes* ſont très-épaiſſes, & qu'il ne reſte plus de vice laiteux au-dedans du corps, les *croutes* tombent & ſe détachent, pour l'ordinaire, en larges fragments après la ſeconde ſemaine, & elles quittent la *peau*, ſans y cauſer de dommages.

Il faut continuer le remede encore quinze jours après que les croutes ſont tombées.

Quoique les *croutes* ſoient tombées & que le viſage ſoit parfaitement nettoyé, il ne faut pas pour cela ceſſer ſur le champ l'uſage du *remede;* il faut au contraire le continuer encore une quinzaine de jours, afin qu'il puiſſe chaſſer au-dehors toute l'humeur qui pourroit encore être au-dedans. Car M. Strack a obſervé ſouvent que la *peau* s'étant bien nettoyée par l'uſage de ce *remede*, & étant reſtée telle pendant quelque temps, ſe recouvroit enſuite de nouvelles *croutes*.

Voici les marques auxquelles on reconnoît que toute l'humeur est entiérement sortie du corps, & qu'il n'en est rien resté dans l'intérieur : le visage de l'enfant reste souple & sans bouffissure; la *peau* du visage est fine; on peut lui faire contracter des plis en la maniant entre les doigts; elle n'est, ni dure, ni coriace, ni rude, ni écailleuse; enfin les *urines* de l'enfant ressemblent à celle d'un autre enfant en santé.

Signes qui annoncent que la Maladie est entiérement guerie.

Moyens de préserver les enfants de la Croute laiteuse.

Comme la cause de la Maladie est la *contagion*, le moyen d'en préserver les enfants, est de ne pas les exposer à cette *contagion.* Or nous avons vu que la voie par laquelle elle se communique particuliérement, est l'allaitement : il faut donc se garder de faire tetter les enfants par une mere ou une Nourrice qui a eu cette Maladie. Car un caractere particulier à la *croute laiteuse*, est de laisser dans la personne qui l'a éprouvée, un levain qui subsiste pendant de longues années, & qu'elle transmet à ses enfants, ou à ceux qu'elle allaite.

Il ne faut pas faire tetter l'enfant par une Nourrice qui a eu cette Maladie. Pourquoi?

Ce phénomene explique pourquoi la *jacée* ne guérit pas toujours la *croute laiteuse.* En effet, si l'enfant, qui a la Maladie, est entre les mains d'une Nourrice qui l'a eue dans son enfance, on sent qu'il ne peut pas guérir, puisqu'il est sans cesse exposé à la cause qui peut la faire naître. Il étoit donc de la plus grande importance d'avoir des signes ou des caracteres auxquels on pût reconnoître que la mere ou la Nourrice a eu la Maladie; & ces caracteres, nous les devons encore à M. Strack. Il ne faudroit pas se contenter d'interroger la Nourrice : elle a trop d'intérêt à cacher la vérité, lorsqu'il est question

d'un objet de lucre. D'ailleurs elle peut elle-même l'ignorer, parce qu'elle ne l'a eue qu'étant enfant, qu'elle jouit d'une bonne ſanté, que les caracteres qu'elle porte ne ſont que peu ou point connus du vulgaire. Il faudra donc l'examiner avec attention, & on ſera aſſuré qu'elle a eu la Maladie :

Caracteres qui annoncent que la Nourrice a eu autrefois la Maladie.

Si la *peau* du viſage de cette Nourrice eſt beaucoup plus liſſe qu'elle ne l'eſt chez les autres femmes; ſi elle eſt beaucoup plus blanche que celle du reſte du corps, ce caractere eſt un des plus certains : c'eſt d'après cet état de la *peau*, que le peuple, comme nous l'avons fait obſerver, prétend que la *croute laiteuſe* rend les enfants plus beaux. Si le tour des joues eſt très-uni & luiſant; ſi, expoſé au feu ou à toute autre cauſe qui fait rougir, le viſage ne prend point une couleur de roſe ou de carmin, mais celle de pourpre ou d'écarlate; enfin ſi cette couleur foncée n'eſt pas répandue uniformément ſur les joues, mais par taches larges, diſtinctes les unes des autres par des places blanches.

Ces caracteres reconnus, il faut retirer l'enfant de la Nourrice.

Dès que la Nourrice préſente ces ſignes ou quelques-uns d'entre eux, il faut lui retirer l'enfant, parce qu'il gagneroit indubitablement la Maladie : & l'on ne pourra douter que l'enfant n'en ſoit déja infecté, quoiqu'il ne paroiſſe encore aucune puſtule à l'extérieur :

Caracteres qui annoncent que l'enfant qui a tetté une Nourrice ſuſpecte, eſt attaqué de la Maladie, quoique les croutes ne paroiſſent pas à l'extérieur.

Si cet enfant a le viſage extraordinairement gros; s'il a les joues enflées, rondes & bouffies; ſi elles ne ſont point de couleur de roſe, mais d'un rouge très-foncé depuis la pommette juſqu'à la mâchoire inférieure; ſi la *peau* paroît au toucher dure comme du cuir; ſi en la maniant avec les doigts, on ne peut pas y former des rides ou des plis, caractere qui en impoſe aux meres de famille qui, dans ce cas, ſe glorifient de la chair ferme & de la graiſſe

de leurs enfants; si l'*épiderme* paroît rude au toucher, & comme légérement écailleux, sur-tout dans les endroits du visage qui ont de la couleur; si cet enfant a coutume de se frotter le visage sur les oreillers de son berceau, ou sur les vêtements de sa Nourrice; enfin, & ce caractere ne permet plus d'en douter, si l'*urine* a l'odeur détestable de celle d'un chat.

Que si l'on remarque ces signes ou quelques-uns d'eux chez un enfant, il faut le retirer d'entre les mains de la Nourrice, & lui donner aussi-tôt le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée*, comme il est prescrit ci-dessus page 251 de ce Vol. Ce *remede*, en faisant sortir le *virus* au-dehors, ne tardera pas à manifester la *croute laiteuse*.

Nous finirons, en observant que la *jacée* est un *remede* très-doux; qu'une personne en santé peut le prendre impunément & sans qu'il en résulte le moindre inconvénient: de sorte que dans le cas où les signes que nous venons d'exposer ne seroient pas bien marqués, ou paroîtroient équivoques, il ne faudroit pas être arrêté par la crainte d'administrer un *remede* dont l'indication ne seroit pas bien évidente. Il ne peut point faire de mal, & l'expérience a prouvé qu'il a fait sortir la *croute laiteuse* chez des sujets qui ne donnoient point lieu de la soupçonner.)

La jacée est un remede très-doux incapable de nuire aux personnes en santé.

ARTICLE III.

De la Teigne.

La *teigne* est souvent très-difficile à guérir, & quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfants, attaqués de Maladies internes, dont ils sont morts, parce

qu'on les avoit guéris de la *teigne*, par l'application de *remedes desséchants* (*b*).

Ce qu'il faut faire avant que d'administrer les remedes internes.

On ne doit jamais commencer la cure de cette Maladie, qu'on n'ait nettoyé la tête, coupé les cheveux, peigné & brossé les galons, &c.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut raser la tête une fois par semaine, ou plus souvent, & la laver, tous les jours, avec une eau de *savon* ou de *chaux*. Si l'on ne réussit pas encore, il faut appliquer, sur la tête, un *emplâtre de poix noire* pour arracher la racine des cheveux. Lorsque les chairs sont baveuses, on les touche avec un peu de *vitriol bleu*, ou on les saupoudre avec de l'*alun calciné*.

Eau de savon ou de chaux. Emplâtre de poix noire.

Vitriol bleu. Alun calciné.

Régime.

Pendant l'usage de ces *remedes*, il faut que l'enfant observe un *régime* régulier & léger; il faut lui tenir le *ventre* libre, & le garantir, le plus qu'il est possible, du froid.

Moyens de prevenir les suites de cette guérison.

Pour prévenir les suites dans lesquelles pourroit entraîner

Importance de la propreté & des aliments sains pour guérir cette Maladie. Observation.

(*b*) Il y a quelque temps que dans l'Hôpital des Enfants-Trouvés d'Ackworth, où les enfants étoient violemment attaqués de la *teigne* & d'autres *Maladies éruptives*, je vis un exemple frappant du danger d'employer des *remedes* dessicatifs, au lieu de la propreté & des *aliments* sains : car ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeoit totalement la *propreté* dans ces enfants, & qu'on s'occupoit fort peu de la salubrité & de la nature des *aliments* qu'on leur administroit, on donna des ordres pour y remédier. Mais ces ordres ayant été négligés, comme trop fatigants pour les Domestiques, les Directeurs, &c., on décida qu'il falloit guérir ces enfants avec des *remedes* : en conséquence on leur en donna, & ils penserent devenir funestes à tous ces malheureux enfants : on vit bientôt paroître des *fievres* & d'autres Maladies internes, & ensuite une *dysenterie putride*, si *contagieuse*, qu'elle en fit périr le plus grand nombre, & causa les mêmes ravages, dans une partie considérable des environs.

entraîner la guérison de cette *éruption*, il faut, sur-tout aux enfants gros & gras, leur faire un *cautere* au cou ou au bras, & le tenir ouvert, jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, & que sa *constitution* soit un peu améliorée. Cautere.

Article IV.

Des Engelures.

Les enfants sont sujets aux *engèlures*, dans les temps froids. (Elles sont même assez communes chez les adultes, sur-tout à ceux qui sont exposés à des alternatives de froid & de chaud, & qui mettent les mains, tantôt dans l'eau froide, & tantôt dans l'eau chaude, tels que les Cuisiniers, Cuisinieres, Blanchisseuses, &c., ceux qui se lavent les mains à l'eau chaude l'hiver, &c.) Qui sont ceux qui y sont sujets.

Cause des Engelures.

Une cause générale de cette Maladie, est qu'après avoir eu froid aux pieds & aux mains, ou les avoir eu mouillés, on va aussi-tôt les chauffer. Quand les enfants ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, tandis qu'on devroit leur faire faire de l'*exercice*, pour qu'ils s'échauffassent graduellement; car la chaleur du feu cause une *raréfaction* subite des humeurs, & une *distention* des *vaisseaux*; &, si on répete souvent la même chose, cette *distention* devient à la fin excessive, & les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre & de s'ouvrir.

Moyens de prévenir & de guérir les Engelures.

Pour prévenir les *engelures*, il faut se garantir, avec le même soin, & du froid violent, & de la Se garantir de la chaleur subite après avoir eu froid.

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a eu très-froid aux pieds ou aux mains ;

chaleur subite. (Lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains, il faut les agiter, les frotter, ou les faire agiter & frotter par quelqu'un, plutôt que de les présenter au feu.) (Voyez ci-après Chap. XLII, §. IV, fin de l'Article II.)

Lorsque ces parties commencent à être rouges & gonflées ; laxatif, moutarde & eau-de-vie ;

Mais lorsque les parties affectées commencent à être rouges & gonflées, il faut donner un *laxatif* au malade, & frotter souvent, dans la journée, ces parties avec de la *moutarde* & de l'*eau-de-vie*, ou quelque autre substance de nature *échauffante*. Il faut les couvrir avec de la flanelle & les entretenir chaudes & seches. Il y en a qui appliquent sur les *engelures* des cendres chaudes, renfermées dans des linges ; ce qui contribue souvent à leur guérison.

Lorsqu'elles suppurent : cérat, onguent de tuthie, emplâtre de céruse.

Baume de Genevieve : baume tranquille de M. Chomel.

Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le *cérat de Turner*, l'*onguent de tuthie*, l'*emplâtre de céruse*, ou quelque autre *onguent dessicatif*. Ces petits *ulceres* sont très-incommodes, mais rarement dangereux : ils se guérissent ordinairement aussi-tôt que la belle saison reparoît. (Le *baume de Genevieve*, dont nous parlerons note 2 du Chapitre suivant, est souverain contre les *engelures ulcérées* ; & lorsqu'elles ne sont seulement qu'*enflammées*, il n'est rien de mieux que de se frotter les mains ou les pieds avec le *marc du baume tranquille* de M. Chomel, décrit T. II, note 3, page 326.)

§. IX.

D'une espece d'Asthme, appellée en Anglois, Croup ; *ou plutôt de l'Esquinancie membraneuse.*

Les enfants sont souvent attaqués, & très-subitement, de cette Maladie, qui, si on n'y remédie pas promptement, devient mortelle. Elle est

connue sous différents noms, dans différentes parties de la Grande-Bretagne : on l'appelle *croup*, dans l'Est de l'Ecosse, & dans l'Ouest, *stuffing*, ou *étouffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre, où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms ; mais elle ne paroît être autre chose qu'une espece d'*asthme* accompagné de *symptomes* très-*aigus* & très-violents. (Voyez ci-après page 265 de ce Volume.)

Cette Maladie regne ordinairement dans les saisons froides & humides : elle est plus commune dans les lieux bas, marécageux & qui avoisinent la mer. Les enfants gras & qui ont la *fibre* lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle étoit héréditaire. Elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'Est froids & humides.

Saison, lieux où elle est commune. Enfants qui y sont sujets.

Article premier.

Causes de la Croup.

L'humidité des maisons, des habits & des pieds, causée par des souliers trop minces, enfin tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette Maladie.

Article II.

Symptomes de la Croup.

Les *symptomes* sont, un *pouls fréquent*, une *respiration prompte & laborieuse*, accompagnée d'une espece de *râlement*, qui se fait entendre à une distance considérable ; la voix est claire & glapissante ; les joues sont d'un rouge fouetté ; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide. (Voyez ci-après page 266 de ce Volume.)

Article III.

Traitement de la Croup.

Bains de pied, saignée & lavement. Vapeurs d'eau chaude & de vinaigre. Cataplasmes, fomentations, &c.

Dès qu'on apperçoit ces *symptomes* dans un enfant, il faut aussi-tôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude; il faut encore le *saigner* & lui donner un *lavement émollient* le plutôt possible. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude & du *vinaigre*, ou l'on appliquera des *cataplasmes*, & l'on fera des *fomentations* autour du cou avec des *décoctions émollientes*.

Véficatoire.

Si les *symptomes* ne se calment pas, on appliquera sur la même partie, ou entre les deux épaules, un *emplâtre véficatoire*, & on donnera fréquemment à l'enfant une cuillerée du *julep* suivant.

Prenez d'*eau de pouillot*, trois onces;
de *sirop de guimauve*, } de chaque une
de *sirop balsamique*, } once.

Mêlez.

Assafœtida.

On a éprouvé de bons effets de l'*assafœtida* dans cette Maladie; on le donne en *lavement*, & par la bouche de la maniere suivante.

Prenez d'*assafœtida*, deux gros;
d'*esprit de Mendérérus*, une once;
d'*eau de pouillot*, trois onces.

Dissolvez l'*assafœtida* dans ces deux liqueurs; on en donne une cuillerée toutes les heures, ou plus souvent, si l'*estomac* de l'enfant peut le supporter; mais s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera dissoudre les deux gros d'*assafœtida* dans un *lavement* commun, qu'on répétera toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la violence des *symptomes* soit appaisée. (Voyez ci-après page 270 de ce Vol.)

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir le retour de la Croup.

POUR prévenir le retour de cette Maladie, il faut mettre les enfants à l'abri de toutes les causes qui sont capables de la donner, comme d'avoir les pieds humides, & d'être exposés aux vents froids & humides de l'Est, (&, en France, aux vents d'Ouest, Nord-Ouest.)

Les enfants qui sont sujets aux retours fréquents de cette Maladie, ou dont la *constitution* y paroît disposée, doivent être très-réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*aliments visqueux*, ou de difficile *digestion*, jamais de fruits cruds, verds, ou de mauvaise qualité. Régime.

Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un écoulement continuel, par le moyen d'un *seton* ou d'un *cautere*. J'ai vu quelquefois l'*emplâtre* de *poix de Bourgogne*, avoir les plus heureux effets, & prévenir le retour de cette Maladie cruelle. On le place entre les deux épaules; mais il faut l'y laisser pendant plusieurs années. Seton ou cautere. Emplâtre de poix de Bourgogne.

Supplément à l'article Croup, ou Esquinancie membraneuse.

(LORSQUE je publiai la premiere Edition de cette Traduction, je pensois, d'après ce qu'en dit M. BUCHAN, que la *croup* étoit une Maladie de l'Ecosse & du Nord-Ouest de l'Angleterre, & je la regardois comme *endémique*, ou propre uniquement à ces contrées. Je ne croyois pas qu'elle portât ses ravages parmi nous, ou ailleurs. J'ai appris depuis combien je me trompois : non-seulement elle s'observe en France, mais encore en Italie, en

Allemagne & en Suede (3). Je ne puis en douter aujourd'hui par les connoiſſances que j'ai acquiſes ſur cette cruelle Maladie, à l'occaſion de la mort d'un jeune enfant (4) qu'elle enleva ici l'année derniere en deux fois vingt-quatre heures.

---

(3) C'eſt ce qui réſulte des obſervations rapportées dans les Ouvrages de pluſieurs Médecins, publiés derniérement & particuliérement dans ceux de MM. Rosen & Michaélis; enſorte qu'on ne peut preſque plus douter aujourd'hui que cette Maladie n'attaque les enfants dans preſque toute l'Europe. Mais, demandera-t-on, comment arrive-t-il que l'on n'ait appris que depuis ſi peu de temps qu'elle eſt ſi générale? Seroit-elle nouvelle? Il y a tout lieu de croire que non, bien que les Auteurs les plus exactes, dans leurs deſcriptions des Maladies, n'en parlent pas. En effet, quoique l'illuſtre Boerrhaave ait décrit d'une maniere particuliere les différentes *eſquinancies*, il n'en dit pas un mot; & ſon digne Commentateur (Van-Swieten,) garde un égal ſilence ſur cette Maladie.

Sa marche obſcure, & la rapidité de ſes progrès, l'auront ſans doute fait méconnoître, & fait prendre pour une *eſquinancie gangréneuſe*, avec laquelle il paroît qu'on l'a ſouvent confondue. Il ſemble qu'il y ait dans la connoiſſance des Maladies, comme dans pluſieurs ſciences, des eſpeces de *criſes* ou d'*époques*, où l'on voit éclater tout-à-coup une nouvelle lumiere. M. Home, Médecin Ecoſſois, paroît avoir donné le ſignal & excité l'attention des Médecins ſur la *croup*, par ſon excellent Ouvrage Anglois, publié en 1765, dont le titre en François eſt: *Recherches ſur la nature, la cauſe & la guériſon de la Croup.* Car depuis on a vu paroître pluſieurs Traités de différents Médecins ſur cette Maladie, qui ont ajouté aux lumieres qu'il nous avoit données, & entre autres ceux que nous avons cités au commencement de cette note.

(Voyez le *Traité des Maladies des enfants*, *de M. Rosen*, traduit du Suédois en François, & la Theſe de M. Michaélis, intitulée: *Diſſertatio inauguralis de anginâ polypoſa ſeu membranacea. Argentorat.* 1778.

(4) Cet enfant, âgé de ſix ans & demi, étoit le fils uni-

Porté même à croire qu'elle n'eſt pas fort rare dans ce pays-ci, je me ſuis déterminé à ajouter

---

que du ſavant M. le Roy, de l'Académie Royale des Sciences, dont j'ai parlé plus d'une fois dans la traduction de cet Ouvrage, & à qui je dois, non-ſeulement cette intéreſſante & malheureuſe obſervation, mais encore les recherches & les réflexions qui compoſent ce ſupplément à la *croup*. Jamais enfant ne parut deſtiné à une plus longue carriere, par la ſanté dont il jouiſſoit. Fort & robuſte, il joignoit aux graces de la figure, un caractere aimable, un eſprit très-avancé, & enfin il donnoit les plus grandes eſpérances, lorſqu'il fut ſaiſi, le Dimanche 6 Septembre de l'année 1778, d'un *enrouement* avec un ſi léger *mal de gorge*, qu'il ne lui cauſoit aucune difficulté d'avaler. Cependant il avoit une *toux* ſeche & rauque, ſemblable à celle dont nous parlerons plus bas, & qu'on prenoit pour une *toux* de *coqueluche*, parce qu'on étoit très-éloigné de penſer à la *croup*. On le traita comme on fait ordinairement dans un léger *mal de gorge* : on le tint chaudement : on lui fit boire beaucoup d'*eau de veau*. Obſervation.

Les choſes paroiſſoient en ſi bon état le Samedi d'enſuite, que l'enfant dit lui-même à ſa mere, *que ſa Maladie ſe civiliſoit*, & que, levé, il paſſa une grande partie de la journée à jouer avec les Domeſtiques. Mais dans la nuit ſuivante, tout changea de face. Vers les onze heures il fut ſurpris d'une grande difficulté de reſpirer, avec de la *fievre*. Cette difficulté ne fit qu'augmenter toute la nuit, avec de grands accès de *toux*. Sur le matin cependant cette *toux* lui donna un peu de relâche; mais bientôt vers les neuf heures, elle revint avec une nouvelle force. Les accès étoient ſi violents, qu'ils le mettoient en *ſueur*.

On le ſaigna au pied, & on lui donna une boiſſon *émétiſée :* cette boiſſon l'ayant fait vomir, il rendit en même-temps, par les efforts de la *toux* & du vomiſſement, une matiere qui avoit l'air *purulent*, & environ une heure après il rejetta, par les mêmes efforts, une eſpece de *peau membraneuſe*, d'un blanc ſale, d'une forme ovale, & dont la plus petite largeur étoit à peu près égale au diametre d'une piece de vingt-quatre ſols. Cette *peau* ſortit, accompagnée

à l'article de M. Buchan, ſur cette Maladie; tout ce que j'ai pu recueillir de plus conſtant ſur ſes

---

de la même matiere que dans le premier *vomiſſement*. On verra dans la ſuite que cette *peau* & cette matiere ſont les *ſymptomes* les plus marqués de la *croup*. A l'inſtant où l'enfant eut rendu la *peau*, qui, vraiſemblablement ſe trouvant à l'entrée de la *glotte*, l'étouffoit, il parut fort ſoulagé, & tellement qu'on le crut ſauvé.

Il paſſa l'après-midi d'une maniere très-tranquille, quoiqu'avec de la chaleur & un *mal de tête* qui ne l'a pas quitté: mais dans la nuit le redoublement reparut, la *reſpiration* devint de plus en plus difficile & avec ſifflement. Il paſſa une très-mauvaiſe nuit. On le ſaigna le matin au pied pour la ſeconde fois. Mais dès ce moment ſes forces baiſſerent, &, malgré tous les ſecours, il mourut la nuit ſuivante.

On conçoit tout ce qu'a dû éprouver ce pere, en perdant, d'une maniere auſſi cruelle & auſſi rapide, un enfant qui devoit lui être ſi cher. Plongé dans la plus grande douleur, il ne put s'occuper long-temps que de ce malheur, & de la Maladie extraordinaire qui l'avoit cauſé. Il apprit bientôt, par ſes recherches & par ſes informations, que cette Maladie étoit la *croup*, comme on le verra évidemment par ce que nous dirons dans la ſuite; & toujours plein du deſir de ſervir l'humanité, il réſolut de recueillir & de publier tout ce que l'on auroit écrit & découvert ſur cette ſinguliere Maladie, pour la faire connoître dans ce pays-ci, & pour épargner par-là, s'il étoit poſſible, à d'autres peres, un malheur auſſi cruel que le ſien. Ce ſont ces matériaux qu'il a bien voulu me communiquer, & qui m'ont ſervi à faire & rédiger cet article, ſervant de ſupplément à celui de M. Buchan.

Cette Maladie étant particuliere aux enfants, il convenoit mieux de la laiſſer où il l'avoit placée, & de joindre dans cet endroit ce que nous nous propoſons d'y ajouter.

Nous prendrons même occaſion de dire ici, comme par addition à l'Article de l'*eſquinancie* & des *maux de gorge*, qu'on ne peut trop prendre garde à cette Maladie chez les enfants, parce qu'ils y ſont beaucoup plus ſujets qu'on ne le ſuppoſe ordinairement. Cette réflexion eſt d'autant

ſymptomes & ſur ſon traitement, afin d'en prévenir, ou au moins d'en diminuer, autant qu'il eſt poſſible, les funeſtes effets.

M. Buchan & pluſieurs autres Médecins, regardent la *croup* comme une Maladie *ſpaſmodique*, ou comme une eſpece d'*aſthme* particuliere. Mais ſi elle en a les apparences dans certaines occaſions, il paroît bien prouvé aujourd'hui que ce n'en eſt point un; que c'eſt une *eſquinancie* d'une eſpece ſinguliere & très-dangereuſe, qui, malheureuſement, eſt plus commune chez les enfants qu'on ne l'imagine, mais qui ne les attaque guere paſſé l'âge de douze ans (5).

Caracteres de la croup, ou eſquinancie membraneuſe.

Dans les *eſquinancies inflammatoires* ordinaires,

plus importante, que lorſque cette Maladie n'eſt pas bien traitée, ou qu'on en a de fréquentes rechutes, les *amygdales* reſtent ſouvent tuméfiées, & deviennent quelquefois même *ſquirrheuſes*. Il arrive de-là qu'on reſte toute ſa vie ſujet à des *maux de gorge* au moindre échauffement, & que lorſqu'ils ſont un peu conſidérables, on eſt preſque dans le cas d'en être étouffé.

(5) Les Auteurs qui ont traité de cette Maladie, prétendent, en général, comme nous l'avons dit, qu'elle n'affecte que les enfants, & rarement ceux qui ont paſſé l'âge de douze ans. Cependant il eſt important de remarquer qu'il paroît, par pluſieurs obſervations, qu'on a trouvé encore cette *membrane* dans des ſujets plus âgés, & morts d'*eſquinancie*. M. Portal en rapporte deux exemples dans le Mémoire qu'il lut à la rentrée publique de l'Académie, à Pâques 1779; l'un, d'une femme qu'on apporta dans ſon Amphithéâtre, & l'autre, d'une fille, âgée de dix-neuf ans, morte d'une *eſquinancie*, qui avoit rendu pluſieurs morceaux de *membrane*, & dans laquelle on trouva pareillement après l'ouverture, une concrétion *membraneuſe* dans la *trachée-artere*, qui paroiſſoit interrompue dans pluſieurs endroits, apparemment par l'effet de ceux qu'elle avoit déja rendus.

l'*inflammation* attaque les parties de la *gorge* ou de la *trachée-artere*. Dans la Maladie dont nous parlons, ce n'eſt point cela : tous les accidents ſont produits par une fauſſe *membrane*, ou une *membrane* morbifique, en forme de tuyau, & ſouvent très-mince, qui remplit ou double ce canal. Cette fauſſe *membrane* y eſt ſi peu adhérente, qu'y flottant, en quelque façon, elle n'y tient ſouvent que par des filets très-déliés. On obſerve encore, dans cette *eſquinancie*, une matiere qui a quelquefois l'air *purulent*, & non-ſeulement qui remplit l'eſpace qui ſe trouve entre la fauſſe *membrane* & la *trachée-artere*, mais encore qui ſe répand dans les *bronches*. Enfin, ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que ſouvent la *trachée-artere* ſe trouve ſous cette *membrane* ſaine & entiérement exempte d'*inflammation*. La cauſe de cette Maladie indique aſſez pourquoi nous l'avons appellée *eſquinancie membraneuſe* : & c'eſt le nom que nous lui donnerons dans la ſuite.

Pluſieurs Médecins ont prétendu que cette Maladie ne ſe trouvoit que dans les lieux bas, près des bords de la mer, ou des grands étangs; mais il eſt bien prouvé aujourd'hui qu'elle attaque les enfants dans des endroits fort avancés dans les terres & très-éloignés d'étangs ou d'autres amas d'eau conſidérables. Il eſt également prouvé qu'elle n'eſt point *contagieuſe*, contre ce que pluſieurs Auteurs ont avancé.

Symptomes de l'Eſquinancie membraneuſe.

Cette *eſquinancie* commence malheureuſement d'une maniere équivoque. Sa marche eſt fort obſcure, ce qui fait que le plus ſouvent on ne s'ap-

perçoit que les enfants en ſont attaqués, que lorſqu'il n'y a que peu ou point de remede. Car quand le mal a fait un certain progrès, tous les ſecours deviennent inutiles, & les malades en ſont preſque toujours les victimes.

Il ſeroit ainſi bien à ſouhaiter qu'on eût la connoiſſance des premiers *ſymptomes* de cette Maladie, ou de ſes ſignes avant-coureurs, & qui l'annonceroient aſſez tôt pour qu'on pût la reconnoître dans ſa premiere invaſion. Mais quelques efforts que nous ayons faits pour nous aſſurer de ces *ſymptomes* & les déterminer, nous n'avons pu y parvenir : nous n'avons pu en découvrir d'aſſez marqués ou d'aſſez généralement conſtants pour les donner comme tels; c'eſt ce qui nous a décidé, pour y ſuppléer en quelque façon, à réunir ici toutes les circonſtances qui peuvent donner lieu d'appréhender cette fâcheuſe Maladie.

Circonſtances qui donnent lieu de craindre la croup, ou eſquinancie membraneuſe.

Lorſqu'un enfant ſe plaint d'un *mal de gorge*, dont le caractere ne paroît pas décidé, on obſervera donc ſoigneuſement :

1°. Si la ſaiſon eſt froide & humide, ou ſi elle l'a été peu de temps auparavant.

2°. S'il court des *maux de gorge*, & de quelle nature ils ſont.

3°. Si l'enfant a eu, quelque temps auparavant, un *rhume* qui l'ait fatigué, la *coqueluche*, la *rougeole* ou la *petite vérole*.

4°. S'il n'a point eu les pieds mouillés, ou porté des habits qui l'étoient.

5°. S'il n'a pas fait de grands cris en jouant, ou autrement.

Que ſi toutes ces circonſtances, ou le plus grand nombre, ſe trouvent réunies, on redoublera d'attention, pour examiner cet enfant, & voir :

Symptomes du premier degré de la croup, ou esquinancie membraneuse.

1°. Si son *mal de gorge* est accompagné d'une douleur sourde au *larynx*.

2°. S'il y a tumeur ou enflure à l'extérieur, à l'endroit qui y répond.

3°. Si, en appuyant dans cet endroit, ou en le pressant avec le doigt, on y cause de la douleur, ou on l'augmente.

4°. Si, malgré son *mal de gorge*, l'enfant avale facilement ou avec peu de difficulté; quoique quelquefois aussi, la *déglutition* soit difficile.

5°. Si l'enfant est altéré, s'il est bouffi, s'il a une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire.

6°. Si, en avalant facilement, il a cependant de la difficulté de respirer.

7°. S'il est assoupi, ou s'il lui prend quelquefois, au milieu de la journée, des envies de dormir.

8°. S'il a une voix tout-à-fait étrange, rauque & dure, que les uns comparent au chant d'un jeune coq, & que d'autres regardent comme intermédiaire entre ce chant & l'aboiement du chien. Ceux qui ont observé cette voix singuliere, prétendent que, quand une fois on l'a entendue, on ne s'y trompe pas.

9°. Si l'enfant a, sur-tout la nuit, une *toux* singuliere : *toux* qui est plus précipitée & plus étouffée, si cela peut se dire, que la *toux* ordinaire, & avec peu ou point d'*expectoration* (6) : on l'imite, en quelque maniere, en retirant la langue au fond de la bouche & en toussant de la gorge.

10°. Si, malgré ces différents *symptomes*, on ne remarque que peu ou point de rougeur ou d'*inflammation* dans la gorge & aux amygdales : enfin, si

(6) Le fils de M. LE ROY avoit cette *toux*.

ces parties paroiſſent dans leur état naturel.

Que ſi l'on obſerve ces différents *ſymptomes* réunis ou combinés, avec les circonſtances que nous avons rapportées, il y a tout à craindre que l'enfant ne ſoit attaqué de l'*eſquinancie membraneuſe* dans ſon premier dégré.

On en ſera encore plus convaincu, ſi le *pouls*, devenu plus fort, bat de cent trente à cent quarante fois par minute; ſi le viſage eſt enflammé; ſi le malade a beaucoup de ſoif; enfin, ſi la *reſpiration* commence à être difficile, & ſi les *urines* ſont ſans *ſédiment* & en petite quantité.

Lorſque les ſecours manquent, la Maladie paſſe promptement de ce premier dégré au ſecond, où rarement y a-t-il du remede. Il eſt important même de remarquer qu'il n'y a ſouvent aucun intervalle bien caractériſé, par les *ſymptomes*, entre le premier dégré & le ſecond.

Le *pouls* devient encore plus vif, battant de cent cinquante juſqu'à cent ſoixante-dix fois par minute. Mais, le plus ſouvent, il eſt moins fort & plus mou. La *membrane* paroît alors formée. On rend dans l'*expectoration*, ou dans les efforts de la *toux*, de cette matiere que nous avons dit avoir l'air *purulent*, & auſſi quelquefois des morceaux de cette *membrane*. La *reſpiration* eſt extrêmement difficile & laborieuſe: elle eſt accompagnée d'un ſifflement qui ſe fait entendre même de loin. Les anxiétés, l'impoſſibilité de reſter dans la même place, tout annonce le danger du malade. Cependant telle eſt quelquefois la marche irréguliere & funeſte de cette Maladie, que l'enfant meurt ſans avoir éprouvé ce dernier état & preſque ſubitement, au moment où l'on s'y attendoit le moins. (Symptomes du ſecond dégré.)

Une obſervation extrêmement importante, & (Symptom…)

qui différencie cette espece d'esquinancie de celle qui est gangreneuse.

sur laquelle il est essentiel d'insister, c'est qu'au milieu de tous ces *symptomes* alarmants, on ne remarque, en général, aucune mauvaise odeur dans l'haleine du malade : il l'a aussi douce & aussi pure qu'on l'a ordinairement à cet âge ; ce qui caractérise & différencie absolument cette Maladie de l'*esquinancie gangréneuse*, qui donne à l'haleine des malades qui en sont attaqués, une odeur fétide & souvent empestée.

Traitement de la Croup, ou *Esquinancie membraneuse.*

Traitement du premier dégre. Bain de pied.

On commencera par faire mettre à l'enfant les pieds dans l'eau chaude ; ce *remede* étant d'autant plus indiqué, que c'est souvent pour avoir eu les pieds humides que les enfants gagnent cette Maladie.

Saignées. Sang-sues ;

Ensuite on tirera du *sang* en proportion de l'âge & des forces du malade. On lui appliquera après des *sang-sues* à la partie supérieure & antérieure de la gorge, qu'on y laissera jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes, afin de désemplir particuliérement les *vaisseaux* de ces parties. On aura même soin d'en entretenir les petites *plaies* ouvertes, en les lavant avec des linges trempés dans de l'eau chaude : au moyen de quoi le *sang* en coulera ou suintera pendant plusieurs heures ; & si les *sang-sues* manquent, on aura recours aux *scarifications*.

Ou scarifications.

Lavements.

Il est presqu'inutile de parler de *lavements*, qui sont toujours nécessaires dans les Maladies *inflammatoires*. Mais, comme dans toutes les affections *catarrales* il y a presque toujours de la *saburre* dans les *premieres voies*, il faudra tâcher de purger l'enfant, en employant des *purgatifs*, pour lesquels il n'ait pas trop de dégout, afin de ne pas le mettre

dans le cas de les rejetter ou de crier, les cris devant sur-tout être prévenus. On emploiera pour cela de la *magnésie blanche* avec du *sucre*; l'*électuaire lénitif*, la *casse*, la *manne* dans du *lait*, ou quelque autre *purgatif* doux. Purgatif.

La meilleure maniere d'administrer ces *purgatifs*, est de les étendre dans un liquide quelconque, & de les donner à petits coups & souvent, jusqu'à ce qu'ils aient évacué. Ainsi on donnera une cuillerée à café de *magnésie blanche*, mêlangée de partie égale de sucre en poudre. Une heure après, on la réitérera, & ainsi d'heure en heure, jusqu'à ce que l'enfant ait évacué trois ou quatre fois. Magnésie blanche. Dose.

Ou bien on fera bouillir une once de *pulpe de casse*, ou demi-once d'*électuaire lénitif*, dans une chopine d'eau, & on en donnera une demi-tasse à l'enfant, toutes les demi-heures. Pulpe de casse, ou électuaire lénitif.

Ou, enfin, on fera fondre deux onces de *manne en sorte*, dans la même quantité de *lait*, c'est-à-dire, dans une livre, & on en donnera toutes les demi-heures à l'enfant, comme ci-dessus. Manne en sorte.

Comme il est important d'exciter la *secrétion* de l'*urine*, on aura soin de mettre vingt ou vingt-quatre grains de *nitre*, dans une pinte de sa boisson. Cette boisson sera de l'eau & du *sucre*, ou une *infusion* de fleurs de *tilleul* ou de *camomille*, ou plutôt de l'*oxymel*, délayé dans de l'eau. Moyens d'exciter les urines : boisson nitrée.

Après ces *évacuations*, & non avant, on appliquera un *vésicatoire* à la nuque du cou, qui en embrassera toute la partie postérieure & latérale, & on l'entretiendra avec un *onguent aiguisé*, afin d'établir un écoulement abondant & continu de ce côté. Il faut faire respirer au malade une vapeur, en même-temps *émolliente* & *antiputride*; & celle de l'eau & du *vinaigre*, comme on l'a souvent obser- Vésicatoire. Vapeurs d'eau & de vinaigre.

vé, produit de très-bons effets (7). Enfin il faut employer tous les moyens possibles pour que le dépôt de l'humeur dans la *trachée-artere* n'augmente pas, & au contraire diminue, afin d'éviter la formation de cette *membrane* meurtriere.

Nous n'avons point parlé des *vomitifs*, parce que, dans cette premiere période, leurs avantages sont fort incertains, en ce que si, d'une part, ils peuvent nettoyer l'*estomac*, l'*œsophage* & la *gorge*, de la mucosité qui les enduit, ils portent, d'un autre côté, le *sang* à la tête & dans toutes les parties supérieures; ce dont l'effet est à redouter dans cette *esquinancie*.

Lorsque tous ces *remedes* n'ont produit aucun soulagement au malade, ou que l'on a été appellé trop tard, la Maladie passe à son second dégré. On le reconnoît, soit par les *symptomes* que nous avons exposés, soit par la nature de la matiere expectorée.

Traitement du second dégré.

On administrera une cuillerée d'*oxymel scillitique* dans chaque demi-tasse de la boisson du petit malade;

Introduites dans la poitrine, au moyen de l'inspiratoire.

(7) Il est incroyable qu'on ait négligé jusqu'ici, comme on l'a fait, les moyens de porter les vapeurs nécessaires dans la *trachée-artere* & dans les *poumons*. Car quel circuit un *remede* que l'on prend, ne doit-il pas faire, avant d'arriver de l'*estomac* à la *poitrine*, tandis que, par la *respiration*, on peut porter dans les Maladies qui affectent ces parties, un *remede topique* ou *local*, qui produit directement l'effet que l'on cherche à produire? En conséquence, on trouvera à la Table générale de cet Ouvrage, la description d'un *inspiratoire*, que j'exhorte tout le monde à avoir chez soi, comme un excellent instrument, aussi simple que précieux dans les *esquinancies*, les *rhumes*, les *inflammations de poitrine*, &c. Nous donnerons en même-temps la maniere de l'employer, c'est-à-dire, d'introduire les différentes vapeurs dans la *poitrine*, & particuliérement celles de l'*eau* & du *vinaigre*, dont nous parlons ci-dessus.

malade; on lui fera reſpirer de la vapeur du *vinaigre;* on lui donnera huit grains d'*ipécacuanha* dans une taſſe de ſa boiſſon ordinaire, ou la potion *émétiſée* preſcrite Tome II, pag. 368. Ce *vomitif*, placé dans ce temps de la Maladie, peut, ainſi qu'il eſt arrivé pluſieurs fois, faire rejetter la *membrane.* Cependant le ſuccès de tous ces moyens eſt, comme nous l'avons fait obſerver, très-incertain. Ipécacuanha, ou potion émétiſee.

Mais nous nous empreſſons de donner ici un traitement (8) qu'on nous aſſure avoir été employé heureuſement à Liverpool, en Angleterre, par un habile Médecin de cette Ville. Après les *évacuations* néceſſaires, procurées par les *ſaignées*, les *purgatifs* & les *véſicatoires*, ſelon l'urgence des *ſymptomes*, il faut frotter le cou avec demi-gros d'*onguent mercuriel*, & donner intérieurement, toutes les deux heures, un *bol*, compoſé d'un grain de *calomélas*, avec un peu de mie de pain & de *ſucre.* Ce traitement, ſuivi de maniere à ſoutenir l'action du *mercure*, ſans cependant produire la *ſalivation*, favoriſe la ſéparation de la *membrane* meurtriere: on la rejette enſuite, ou par morceaux, ou ſous la forme d'un doigt de gant. Il n'eſt pas inutile d'ajouter que tous ceux que le Médecin, dont nous venons de parler, a eu le bonheur de réchapper de cette cruelle Maladie, ont tous été traités avec le *mercure.* Onguent mercuriel. Calomélas.

(8) Ce traitement eſt de M. DOBSON, Médecin de l'Hôpital de Liverpool. Il a été envoyé à M. LE ROY, par M. HOULSTON, Médecin diſtingué de cette Ville, & le Collegue de M. DOBSON dans cet Hôpital, qui lui a marqué qu'il en avoit vu de très-bons effets. Comme, en général, le *mercure* porte aux parties ſupérieures, & qu'il diviſe & fait expectorer la *lymphe* qui y circule, le ſuccès de ce *remede* paroît, en effet, fondé ſur une analogie propre à y donner beaucoup de confiance.

Broncho-tomie.

On a proposé la *bronchotomie* pour enlever cette funeste *membrane*. Mais, outre la difficulté de cette opération, car tous les Chirurgiens ne sont pas en état de la faire, son succès est fort incertain, par la difficulté d'enlever toute la *membrane*, & puis par l'impossibilité de dégager les *bronches* de cette matiere *purulente*, dont elles sont si souvent remplies, & qui suffit seule pour occasionner la mort du malade.)

§. X.

De la Dentition difficile.

La dixieme partie des enfants meurent dans la dentition.

Le Docteur Arbuthnot observe que plus de la dixieme partie des enfants meurent dans la *dentition*, ou dans la *pousse des dents*, parce que les *symptomes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties* tendres & *nerveuses* des *gencives*, occasionnent des *inflammations*, des *fievres*, des *convulsions*, la *gangrene*, &c.

Causes de ce malheur.

Ces *symptomes* viennent, pour la plupart, de la grande délicatesse & de l'extrême sensibilité du *systême nerveux* dans les enfants; sensibilité qui n'est que trop souvent augmentée par une éducation efféminée. Aussi tout le monde convient-il que les enfants qui sont élevés trop délicatement, souffrent toujours plus de la *dentition*, & succombent souvent à la violence des *convulsions*.

A quel âge s'annoncent les dents, & ordre dans lequel elles poussent.

Les *dents* commencent à paroître chez les enfants, pour l'ordinaire, vers le sixieme ou septieme mois; d'abord les *incisives*, ou les *dents* de devant; se montrent ensuite les *canines*, ainsi appellées, parce qu'elles ressemblent aux dents des chiens; enfin les *molaires*, *machelieres* ou les *grosses dents*. Toutes ces *dents* tombent à sept ans, ou à peu près, pour

faire place à d'autres; & à vingt ans, environ, paroissent les deux dernieres *dents*, appellées *dents de sagesse*.

(Il est évident, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il est impossible de fixer, d'une maniere précise, l'époque de la *dentition* & de la pousse de chaque espece de *dents*. En effet, on voit assez fréquemment des enfants naître avec des *dents* : on en voit d'autres qui n'en ont pas encore à dix, douze & quinze mois. Je connois une petite fille, très-délicate, à la vérité, qui a seize mois & n'a aucune apparence de *dents*.

Le temps de la pousse des dents est très-incertain.

Cette incertitude est réellement un malheur, parce que, dès qu'un enfant de quatre, cinq ou six mois annonce éprouver un mal-aise, on le rapporte sur le champ à la *dentition*, & on l'abandonne. Cependant très-souvent ces incommodités ont pour cause une Maladie qu'on laisse se fortifier, & dont les enfants ne tardent pas à être les victimes.

Inconvénients qui sont les suites de cet accident.

Puisqu'il n'est pas possible de fixer immuablement l'époque de la pousse des *dents*, de quelque espece qu'elles soient, il faut donc ne pas précipiter son jugement, & examiner avec attention & prudence les indispositions des enfants, pour savoir au juste si elles doivent être attribuées ou non à la *dentition*. C'est en réfléchissant murement sur les *symptomes* des Maladies décrites dans ce Chapitre, ainsi que dans ceux, des précédents, qui traitent des Maladies communes aux enfants & aux adultes, & sur les *symptomes* qui annoncent & accompagnent la *dentition*, que l'on pourra espérer de ne pas se tromper à cet égard.

Combien il est important d'examiner avec attention les symptomes que présentent les enfants malades.

Article premier.

Symptomes de la Dentition difficile.

Le premier ſigne, ſelon Van-Swieten, eſt que le bord ſupérieur de la *mâchoire* commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet *os*, ſe ſéparent un peu l'une de l'autre, pour donner paſſage à la *dent*. Alors l'enfant porte ſouvent à la bouche ſes doigts, tout ce qu'il a dans la main, ou preſſe fermement les bouts du ſein de ſa Nourrice. La *gencive* eſt douloureuſe, enflée ou déja enflammée; ce qu'on peut voir & même ſentir: car l'enfant a la bouche chaude, & pleure lorſqu'il veut prendre le tetton: les *amygdales*, les joues, les yeux paroiſſent rouges & tuméfiés.)

Les enfants *ſalivent* beaucoup dans les temps où les *dents* veulent pouſſer, & ils ont, pour l'ordinaire, le *dévoiement*. Lorſque la *dentition* eſt difficile, & particuliérement quand les *dents canines* commencent à ſe montrer, on voit les enfants treſſaillir pendant le ſommeil; leurs *gencives* ſe *tuméfient*; ils ont des *inquiétudes*, des *inſomnies*, des *tranchées*; leurs *déjections* ſont vertes; ils ont des *aphtes*, la *fievre*; ils reſpirent difficilement, & ont des *convulſions*.

(On ſent que les *ſymptomes* de la *dentition* ne ſont auſſi graves que quand pluſieurs *dents* veulent percer à la fois, comme il arrive aſſez ſouvent; que ſi, au contraire, une ſeule s'annonce, il n'y a que ceux que nous avons décrits les premiers qui ſe faſſent reconnoître. D'ailleurs, il ne faut jamais perdre de vue que ces accidents, trop ſouvent mortels, n'ont que très-rarement lieu chez les enfants allaités par leurs meres, & élevés d'après les principes expoſés Chapitre I de la premiere Partie.)

Article II.

Traitement de la Dentition difficile.

La *dentition laborieuſe* demande, à peu de choſe près, le même traitement qu'une *Maladie inflammatoire.* Si l'enfant eſt reſſerré, il faut lui lâcher le ventre, ou avec des *lavements émollients*, ou par de *doux purgatifs*; tels que la *manne*, la *magnéſie blanche*, la *rhubarbe*, le *ſéné*, &c. Les *aliments* doivent être légers & en petite quantité, & la boiſſon abondante, mais légere & *délayante*; telle qu'une *infuſion* de *menthe* ou de *fleurs de tilleul*, à laquelle on peut ajouter le tiers ou un quart de *lait*.

Lavements. Doux purgatifs. Aliments & boiſſon.

Lorſque la *fievre* eſt forte, il faut *ſaigner*; mais chez les petits enfants, il faut toujours que la *ſaignée* ſoit très-petite; car c'eſt l'eſpece d'*évacuation* qu'ils ſupportent le moins bien. Les *purgatifs*, les *vomitifs*, les *ſueurs* leur conviennent davantage, & leur ſont, en général, plus avantageux. Harris cependant obſerve, que, dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation*, le Médecin travaillera en vain, s'il ne commence pas le traitement en appliquant des *ſang-ſues* au-deſſous de chaque oreille.

Cas où il faut ſaigner, ou plutôt appliquer les ſang-ſues;

Lorſque l'enfant éprouve des *convulſions*, il faut lui appliquer un *véſicatoire* entre les deux épaules, ou derriere chaque oreille.

Les véſicatoires.

Sydenham rapporte que, dans les *fievres* occaſionnées par la *dentition*, il n'a jamais trouvé de *remede* auſſi efficace, que deux, trois ou quatre gouttes d'*eſprit de corne de cerf*, données toutes les quatre heures, dans une cuillerée d'eau ſimple, ou dans tout autre liquide convenable. On peut répéter cette doſe juſqu'à quatre, cinq ou ſix fois.

Eſprit de corne de cerf.

J'ai ſouvent employé ce *remede* avec ſuccès;

mais j'ai toujours trouvé qu'il en falloit une dose plus forte que celle que Sydenham prescrit. On peut le donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & même vingt, selon l'âge & la force de l'enfant; & lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter, à chaque dose, trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide*.

Dose.

Laudanum.

(L'*esprit de corne de cerf* étoit également le *remede* de Boerrhaave, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais dans nos pays; mais, dit M. Lieutaud, il ne m'a pas paru qu'il eût le même succès dans nos climats.)

Emplâtre de poix de Bourgogne.

En Ecosse, il est très-ordinaire d'appliquer, dans la *dentition*, un *emplâtre de poix de Bourgogne*, entre les deux épaules de l'enfant : cet *emplâtre* calme singuliérement la *toux* qui accompagne cette crise de la Nature, & n'est pas un *remede* à négliger. Lorsque les *dents* sortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, selon que les circonstances l'exigent, & on le renouvelle au moins une fois en quinze jours. (Voyez Tome II, pages 356, 357, & note *b*.)

On recommande beaucoup de *drogues* pour frotter les *gencives* des enfants, comme les *huiles*, les *mucilages*, &c.; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le seul *remede*, de cette classe, que nous puissions recommander, est du très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour, (même avec le bout du doigt, sans addition d'aucune drogue; ce qui suffit lorsque les *symptomes* sont très-légers.) Les enfants ont, pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propension à mâcher tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains : il faut, en conséquence, qu'ils aient tou-

Miel appliqué sur la gencive.

jours dans la bouche quelque chose qu'ils puissent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croute de pain, une *bougie*, un morceau de racine de *réglisse*, &c. (Voyez Tome I, pag. 41.) Croute de pain, bâton de réglisse, &c.

Quant aux *scarifications* sur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles: on les fait avec les ongles des doigts, avec une piece de dix-huit deniers, ou avec tout autre corps tranchant qui puisse être introduit dans la bouche sans danger. (Voyez Chap. XVIII, §. II, Art. IV, note 6.) Scarifications.

(Lorsque l'*inflammation* est telle que la couleur violette ou noirâtre de la *gencive* donne lieu de craindre la *gangrene*, on la frottera avec du *miel rosat*, auquel on ajoute quelques gouttes d'*esprit de sel marin*, (Voyez Van-Swieten,) ou avec un peu du *baume de Genevieve*. (Voyez ce mot à la Table.) Ce qu'il faut faire lorsqu'on craint la gangrene.

On peut travailler à diminuer la violence des douleurs, en donnant à l'enfant de petites doses de *sirop diacode*, comme huit ou dix gouttes, toutes les heures, & dont on augmente la dose jusqu'à ce qu'on en voie de l'effet. Cependant il faut donner & administrer les *remedes délayants* & *rafraîchissants* prescrits ci-dessus.) Calmants.

Article III.

Moyens de rendre la Dentition facile.

Les moyens de rendre la *dentition* moins difficile, sont, de ne donner aux enfants que des *aliments légers* & *sains*; de fortifier leurs *nerfs*, en leur faisant faire un *exercice* convenable en plein *air*; en leur faisant faire usage du *bain froid*, &c. Bon lait. Exercice. Bain froid.

Si les peres & meres apportoient une attention convenable à tous ces objets, on verroit la *dentition* être infiniment moins funeste aux enfants. (Voyez note 1, pag. 211 de ce Vol.)

§. XI.

Du Rachitis, *Noueure*, ou *Chartre*.

A quel âge les enfants sont exposés à cette Maladie.

Le *rachitis* attaque ordinairement les enfants depuis neuf mois jusqu'à deux ans. Cette Maladie parut en Angleterre à peu près vers le temps où les Manufactures commencerent à prendre vigueur; jusqu'alors elle y avoit été inconnue, (Voyez Tome I, note 25, pag. 51.) & elle continue toujours à être plus commune dans les Villes, où les habitants occupés de travaux sédentaires, négligent absolument, & de faire de l'*exercice*, & d'en procurer à leurs enfants.

Article premier.

Causes du Rachitis, ou *Noueure*, ou *Chartre*.

Mauvaise santé des peres & meres.

Une des causes du *rachitis*, est la mauvaise santé des peres & meres. Les meres d'une *constitution* foible & relâchée, qui ne font pas d'*exercice*, qui vivent d'*aliments* aqueux & trop peu nourrissants, ne peuvent espérer d'avoir des enfants forts & bien portants, & de pouvoir les nourrir, après les avoir mis au monde. Aussi voyons-nous que les enfants de pareilles meres meurent, en général, du *rachitis*, des *écrouelles*, de la *consomption*, &c. Les enfants, dont les peres sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *Maladies chroniques*, ou qui ont été plusieurs fois infectés

de *Maladies vénériennes*, dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette Maladie.

(La *Maladie vénérienne* paroît être une des causes les plus fréquentes du *rachitis*; car, dit M. LORRY, *de Morbis cutaneis*, » quoique ce soit peut-être » parler trop généralement que de toujours déduire » cette Maladie du vice *vénérien*, cependant il n'y a » pas d'homme un peu instruit sur cette matiere, » qui ne convienne que ceux qui ont eu la *vérole*, » ont la plupart du temps des enfants *rachitiques*: » ces enfants sont si impregnés d'un *mucus acide* & » abondant, que le *suc osseux* ne peut jamais parvenir chez eux à une consistance solide & comme *calcaire*; au contraire il n'acquiert qu'une » texture mollasse & *séléniteuse*. De-là vient que les » *os* augmentés en volume, sont privés de force, » prominent de toutes parts, & ne forment que des » appuis très-foibles qui ne peuvent soutenir le » poids du corps; cause de la figure informe qu'ils » prennent. «

Maladie vénérienne.

Une autre Maladie, qui paroît encore être une cause très-commune du *rachitis*, est celle qui est si familiere aux femmes sédentaires & qui vivent dans l'abondance, sur-tout dans les grandes Villes, c'est-à-dire, les *fleurs blanches*. » Les enfants, dit VAN-SWIETEN, conçus d'une mere sujette à des *fleurs* » *blanches* opiniâtres & acrimonieuses, sont attaqués d'un *rachitis* très-malin, & qu'on n'a encore guéri que très-rarement jusqu'ici. «)

Fleurs blanches.

Toute Maladie qui affoiblit la *constitution* ou qui relâche le *tempérament* des enfants, comme la *petite vérole*, la *rougeole*, la *dentition difficile*, la *coqueluche*, &c., les dispose au *rachitis*. Il peut encore être occasionné par un *régime* mal dirigé, par des *aliments* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont si

Autres Maladies.

Mauvais régime.

visqueux, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Mauvais nourrissage. Mais le mauvais *nourrissage* est une des principales causes de cette Maladie. Lorsque la Nourrice est malade, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenrer l'enfant, il ne peut profiter.

Cependant on ne peut trop le dire, les enfants souffrent plus souvent encore du manque de soin des Nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis, ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtements, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Défaut d'exercice. Mal-propreté.

Mauvais air. Le défaut d'un *air* pur est encore très-nuisible aux enfants à cet égard. Quand une Nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'*air* est humide & stagnant, & qu'elle est si indolente, qu'elle ne porte pas son enfant en plein *air*, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant, à moins qu'il ne dorme : si on le force à rester couché ou assis, au lieu de le promener, de le mouvoir, &c., il ne prospérera jamais. (Voyez le Chap. premier de la premiere Partie, & sur-tout le §. IV de ce même Chapitre.)

Article II.

Symptomes du Rachitis, ou *Noueure*, ou *Chartre*.

Au commencement de cette Maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles & flasques ; ses forces diminuent ; il perd sa gaieté ordinaire ; il paroît plus grave & plus composé que ne le comporte son âge ; le mouvement lui répugne bientôt ; la tête & le ventre acquierent un volume considérable relativement aux autres parties du corps ; le

visage paroît plein, & le teint semble fleuri.

Les *os* commencent ensuite à s'affecter, sur-tout dans leurs parties les plus molles & les plus spongieuses : de-là les poignets & les *chevilles* des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel; l'*épine du dos* se courbe & fléchit en divers sens. La *poitrine* est comme renfoncée vers les *côtes* ; (le *sternum* s'éleve & la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette tout d'un côté. Les *côtes* s'élargissent ; il s'y forme des nœuds, sur-tout à la rencontre des *cartilages*, qui joignent le *sternum*. Les *clavicules* se courbent considérablement. Quelques *os* s'applatissent & se contournent, tels que le *fémur*, le *tibia*, &, quand la Maladie est très-grave, les deux *os* de l'avant-bras.

Ceux du *bassin* se renfoncent, se dévoient, en retrécissent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroissement naturel, &, ce qui arrive quelquefois, ils se ramollissent & perdent la consistance *osseuse* qu'ils devoient avoir : de-là vient ce raccourcissement sensible qu'on a remarqué à quelques enfants. Souvent aussi les *os* s'amincissent ou ne sont qu'une espece de *cartilage* très-foible & très-cassant : d'où vient que des enfants, en qui l'on ne soupçonne pas le *virus rachitique*, se cassent la jambe ou la cuisse à la moindre chute ; ce qui est rare aux enfants sains : ou les *os* sont souples en un endroit, friables en un autre, &c.

Les *muscles* s'affoiblissent peu à peu, au point que le petit malade n'est plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il est continuellement dévoré par une petite *fievre hectique*, sur-tout la nuit, & qui acheve d'absorber le peu de graisse qui reste à la *peau*. Quelques sujets ont un râlement, une

toux humide, & avalent les *phlegmes* qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une *toux* seche.

A tous ces *symptomes* survient une difficulté de respirer, qui s'augmente au point que les malades sont prêts de suffoquer, si on ne les met sur leur séant. Quelquefois ils se bouffissent tout-à-coup, comme s'il étoit entré de l'*air* entre cuir & chair. La *sueur* sort par gouttes, ou les yeux pleurent & le visage désenfle. Enfin viennent les *convulsions*, la *paralysie*, qui terminent cet état déplorable.)

Cependant tous ces *symptomes* varient considérablement selon la violence de la Maladie : le *pouls* est ordinairement *vîte*, mais *foible*; l'appétit & les *digestions* sont, la plupart du temps, mauvais : les *dents* sortent avec lenteur & difficulté; souvent elles se pourrissent & tombent après.

Une chose remarquable, est que les enfants *rachitiques* ont, pour l'ordinaire, une grande pénétration d'esprit, & sont, en général, au-dessus de leur âge, pour l'intelligence. Or que cela vienne de ce que ces enfants vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'agrandissement contre Nature de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer.

(On a encore observé que les *dents* venoient plutôt aux enfants qui doivent devenir *rachitiques*. Ainsi, quand chez un enfant de six à dix mois, sain, gai, paroissant déja vouloir marcher, la *peau*, lors de l'éruption des *dents*, devient flasque; quand l'*estomac* se météorise, & que la *poitrine* promine, on a lieu de craindre le *rachitis*. Il faut donc observer avec attention les enfants à cette époque, sur-tout depuis le neuvieme mois jusqu'à deux ans.

Signes qui doivent faire craindre cette Maladie.

La septieme ou la quinzieme année est redoutable pour les *rachitiques* : c'est à ces deux périodes

qu'ils en reviennent, ou que la Maladie empire sans ressource.

Toute *hémorrhagie* est dangereuse dans cette Maladie, même le *saignement de nez*, d'ailleurs si peu à redouter chez les enfants. C'est un mauvais signe lorsque l'enflure quitte un côté pour se porter sur un autre; lorsque l'œil pleure du côté de l'enflure, & que la *fievre*, quoique petite, s'y joint; lorsque le visage s'affaisse & se ride; lorsque les *selles* augmentent, & qu'il se manifeste des *symptomes convulsifs*. Symptomes dangereux.

Les *rachitiques* approchent encore du terme de leur triste existence, lorsqu'il se fait chez eux des changements considérables. Si, par exemple, leur ventre se resserre, après avoir été libre auparavant; si les *urines* ne coulent plus librement. Lorsque le visage se contracte sensiblement, dit M. Rosen, ils n'ont guere plus que quatorze jours à vivre. Si le visage s'obscurcit & que les pieds perdent le sentiment, ils n'ont plus que trois ou quatre jours à vivre : il en est de même si l'haleine est devenue très-fétide.)

Article III.

Régime qu'il faut prescrire aux enfants rachitiques, noués, ou en chartre.

Comme cette Maladie est toujours accompagnée de signes évidents de foiblesse & de relâchement, nous devons avoir pour but principal, dans son traitement, de resserrer & de fortifier les *solides*; de faciliter les *digestions* & la préparation des liqueurs. Or nous ne pouvons remplir ces *indications* importantes, que par des *aliments* sains & nourrissants, appropriés à l'âge & aux forces de But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette Maladie.

l'enfant ; par la jouissance d'un *air* libre & sec ; par la *propreté* & par un *exercice* suffisant. Si l'enfant est entre les mains d'une mauvaise Nourrice, qui néglige ses devoirs, ou qui ne les connoisse pas, il faut en changer.

Dans les saisons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *sueurs* l'affoibliroient ; & dans les temps froids, il faut le tenir chaudement ; un grand froid lui étant aussi contraire que la grande chaleur. L'été est cependant la saison qui leur est la plus avantageuse, sur-tout si elle est seche. On frottera souvent les membres de l'enfant avec la main chaude, (ou avec un morceau de flanelle, imbibé de la vapeur du *thym*, de la *lavande*, du *mastic en larmes*, de l'*encens*, &c. On exposera même les habits, les linges & les couvertures de l'enfant à ces mêmes vapeurs,) & on le tiendra le plus gai qu'il sera possible.

Aliments. Les *aliments* doivent être secs & nourrissants ; tels sont le bon pain, la viande rôtie, &c. Le *biscuit de mer*, dans ce cas, est regardé, en général, comme meilleur que le pain ; les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin*, ou le *mouton rôti* & *hâchés*, sont les viandes qui conviennent le mieux. Si l'enfant est trop jeune pour manger de la viande, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bouilli avec des *raisins*, auxquels on peut ajouter un peu de *vin* & d'*épices*.

Boisson. On lui donnera du *vin* de Bordeaux, mêlé avec une égale quantité d'eau ; & ceux qui n'ont pas le moyen de se procurer cette espece de *vin*, donneront à la place du bon *vin* de Bourgogne, ou de toute autre qualité, pourvu qu'il soit pur & vieux : ceux enfin qui ne pourront avoir de *vin*, lui donneront, de temps en temps, un verre d'*aile*, ou de bonne *biere* douce, ou de *cidre*, ou de *poiré*, &c.

ARTICLE IV.

Remedes qu'il faut prescrire aux enfants rachitiques, noués, ou en chartre.

LES *remedes* sont ici de peu d'utilité. Le *régime* peut souvent guérir cette Maladie; mais rarement les *remedes*. Chez les enfants replets, on peut employer quelques doses de *rhubarbe*, & les répéter; mais rarement emporteront-elles la Maladie. Les remedes sont peu utiles.

Le traitement essentiel consiste à fortifier: c'est pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, surtout dans les temps chauds. Il ne faut cependant les employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfants *rachitiques* qui ne peuvent le supporter. Le matin est le meilleur temps pour le prendre; & immédiatement après que l'enfant en sera sorti, on le frottera avec un linge bien sec: il est comme inutile de dire que si, par hazard, le *bain froid* affoiblissoit, il faudroit le discontinuer. Bain froid.

On a plusieurs fois tiré de grands avantages du *cautere* dans cette Maladie. Il est sur-tout nécessaire aux enfants qui abondent en humeurs. Une *infusion* de *quinquina* dans du *vin* ou de la *biere*, convient encore; mais il est rarement possible de porter les enfants à en boire. Cautere. Infusion de quinquina;

(Lorsqu'on ne peut parvenir à leur faire prendre le *quinquina* dans le *vin*, il faut leur donner le *sel essentiel* de cette écorce, à la dose de cinq à dix grains, enveloppé dans du *sirop d'absynthe*, & couvert de pain à chanter. On leur donnera pour boisson de l'*eau de boule*. Il faut d'autant plus insister sur le *quinquina* & l'*eau de boule*, ou toute autre préparation *ferrugineuse*, que l'on soupçonne Ou sel essentiel de quinquina. Eau de boule.

davantage l'exiſtence des *fleurs blanches* chez la mere de l'enfant.

Préparations mercurielles.

Mais les *remedes* qui ont réuſſi le plus ſouvent dans cette Maladie, ſont les préparations *mercurielles*, par la raiſon que la *Maladie vénérienne* en eſt une des cauſes les plus générales.) (Voyez ci-après §. XV de ce Chapitre.)

Nous pourrions parler ici de beaucoup d'autres *remedes* qui ont été vantés pour cette Maladie; mais comme on court plus de riſque à les employer, qu'à s'en paſſer, nous n'en parlerons pas: nous nous en tiendrons à recommander le *régime*, comme le ſeul moyen capable de guérir le *rachitis*.

Le régime eſt le ſeul moyen capable de guérir le rachitis.

Il faut de la perſévérance dans ſon uſage.

(Au reſte, il n'eſt point de cure qui donne moins d'eſpérance pendant long-temps. Il faut donc de la perſévérance: avec elle on eſt ſûr au moins d'arrêter l'énergie du *virus*, ſi on l'attaque de bonne heure. Un enfant, qu'un Médecin traitoit depuis trente mois ſans ſuccès apparents, fut abandonné; mais il fut guéri par la perſévérance de la mere.

On a beaucoup déclamé contre les machines propoſées pour redreſſer les courbures de l'épine & de l'os de la cuiſſe, de la jambe, &c., & l'on a eu juſqu'ici raiſon. Les corps de fer ſur-tout, étoient plus capables de favoriſer l'incurvation, que de la détruire, ſans parler des douleurs atroces qu'ils occaſionnoient aux malheureux enfants à qui on les faiſoit porter. Mais nous devons à l'intelligence de M. Tiphaine, Chirurgien-Herniaire, à Paris, rue des Prouvaires, qui s'eſt conſacré depuis des années à ce genre de traitement, des machines, dont le moindre avantage eſt de ſauver aux malades toute eſpece de douleur. Il a fait des cures, dont on ne peut entendre parler ſans étonnement; & j'ai été témoin de deux guériſons qui

Machine propre à redreſſer les os.

avoient

avoient été jugées impoſſibles par les gens de l'Art les plus expérimentés. La ſimplicité des moyens qu'il met en uſage, fondée ſur les loix invariables de la méchanique, répond de ſes ſuccès. L'Académie Royale des Sciences, dont il eſt déja connu, va être dépoſitaire des détails de ſa théorie & de ſa pratique.

§. XII.

Des Convulſions des enfants.

Quoique l'on diſe qu'il meurt plus d'enfants de *convulſions* que de toute autre Maladie, cependant il eſt sûr qu'elles ne ſont, pour la plupart du temps, que des *ſymptomes* d'autres Maladies. Nous traiterons donc des *convulſions* comme Maladie *ſymptomatique* & comme Maladie *eſſentielle.*

Article premier.

Des Convulſions ſymptomatiques.

Cauſes.

En général, tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerſs*, peut cauſer des *convulſions.* De-là les enfants, dont les *nerſs* ſont *irritables*, éprouvent ſouvent des *convulſions*, ſoit par des choſes qui irritent le *canal alimentaire*, ſoit par la *dentition*, les vêtements trop ſerrés, ou les approches de la *petite vérole*, de la *rougeole* & d'autres Maladies *éruptives.*

(La *conſtipation*, les *tranchées*, les *paſſions* violentes de la Nourrice, telles que la *colere*, l'emportement, la joie exceſſive, &c.; la rentrée d'une *éruption* quelconque, les *vers*, les *accès* de *fievres intermittentes*, la *pierre* dans la *veſſie*; les drogues

échauffantes, telles que la *thériaque*, le *diaſcordium*, l'*opium*, &c., dont n'abuſent que trop ſouvent les mauvaiſes Nourrices, & en général les mercenaires; la *Maladie vénérienne*, la *diarrhée*, le *vomiſſement*, &c., ſont autant de cauſes qui peuvent occaſionner des *convulſions* chez les enfants.

On voit que les *convulſions* ſont le plus ordinairement une *Maladie ſymptomatique*, & que le traitement qui leur convient le plus généralement eſt celui de la Maladie, dont elles ne ſont qu'un *ſymptome*. Nous renvoyons donc aux Chapitres de cet Ouvrage qui traitent des Maladies que nous venons de dénommer; nous nous contenterons de parler du traitement des cauſes les plus communes.)

Traitement des Convulſions ſymptomatiques, occaſionnées par des matieres qui irritent l'eſtomac & les inteſtins.

Lorsque les *convulſions* viennent d'une *irritation* de l'*eſtomac* & des *inteſtins*, on les guérit, pour l'ordinaire, avec les *remedes* qui peuvent nettoyer ces *organes* des matieres *âcres* qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces matieres plus douces & incapables de nuire. C'eſt pourquoi, lorſque l'enfant eſt conſtipé, le meilleur moyen eſt de lui donner d'abord un *lavement*, enſuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter, ſelon l'occaſion. (Voyez ci-devant page 209 de ce Volume.) On doit en même-temps tenir le ventre lâche par des doſes modérées de *magnéſie blanche*, ou de petites quantités de *rhubarbe*, mêlée à la poudre de *pattes d'écreviſſes* préparées. (Voyez les §. I & III de ce Chapitre.)

Lavement. Vomitif doux.

Magnéſie blanche. Rhubarbe.

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par l'éruption de la petite vérole, ou *de la rougeole.*

Les *convulsions*, qui précedent l'*éruption* de la *petite vérole* ou de la *rougeole*, cessent, pour l'ordinaire, dès que cette *éruption* a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur & de la crainte de ceux qui soignent l'enfant. Comme les *convulsions* sont très-alarmantes, il faut, pour complaire aux peres, meres & Nourrices effrayés, & les tranquilliser, employer quelques moyens pour dissiper ces *convulsions*. En conséquence, dès qu'un enfant en a, on le *saigne*, on lui applique des *vésicatoires*, & on emploie plusieurs autres *remedes*, qui mettent la vie de l'enfant en grand danger, tandis qu'un *bain de pieds* & un *lavement émollient* auroient, en peu de temps, remis toutes les choses dans leur état ordinaire. (Voyez Tome II, pages 208, 209, & note *a.*)

Bain de pieds, lavement émollient.

Traitement des Convulsions symptomatiques, causées par la dentition difficile.

Lorsque les *convulsions* sont occasionnées par la pousse des *dents*, outre les douces *purgations*, nous conseillons encore les *vésicatoires* & l'usage des *antispasmodiques*; tels sont les *teintures de suie*, d'*assafœtida*, de *castoreum*, &c. On met quelques gouttes de l'une ou l'autre de ces *teintures* dans un peu de *petit-lait au vin*, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande. (Voyez le §. X de ce Chapitre.)

Purgatif doux, vésicatoires; teinture de suie, d'assafœtida, de castoreum, &c. dans du petit-lait au vin.

Traitement des Convulsions symptomatiques, dues à des causes externes.

Les *convulsions* qui procedent de causes externes, comme de la pression occasionnée par des vêtements trop serrés, par des bandes, &c., demandent qu'on débarrasse, sur le champ, l'enfant de ses liens. Quoique, dans ce cas, en ôtant la cause, on n'ôte pas toujours l'effet, cependant il ne faut jamais manquer de le deshabiller, parce qu'on tenteroit en vain de calmer les *convulsions*, si la cause, à laquelle elles sont dues, continuoit d'agir. (Voyez Tome I, page 29, & note 11.)

Il faut deshabiller l'enfant.

Article II.

Des Convulsions essentielles chez les enfants.

Caracteres des convulsions essentielles.

Lorsqu'un enfant éprouve des *convulsions* sans ressentir des douleurs dans le ventre; sans aucun des *symptomes* de la *dentition*, sans qu'aucune *éruption*, ni qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée subitement, enfin sans qu'aucune des causes mentionnées ci-dessus y ait donné lieu, on est dans le cas de conclure qu'elles forment une Maladie primitive ou *essentielle*, & qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas ne se rencontre que très-rarement, heureusement pour l'humanité, parce qu'alors il y a bien peu de choses à faire pour soulager un malheureux enfant.

Traitement des Convulsions essentielles.

Quand elles dépendent d'un vice du cerveau.

Lorsque les *convulsions* dépendent d'un vice originaire dans la structure ou conformation du *cerveau*, on ne peut se flatter de les guérir par les *remedes*. Mais comme les *convulsions* qui procedent

même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces causes, il faut donc tenter de donner quelques *remedes*. L'objet principal qu'on doive alors se proposer, est d'occasionner une *dérivation* des humeurs du *cerveau*. Il faut, en conséquence, employer les *vésicatoires*, les *purgatifs*, &c.; & lorsque ces *remedes* ne réussissent pas, faire un *cautere* ou un *seton* au cou, ou entre les deux épaules.

Vésicatoires, purgatifs, cautere, seton, &c.

(Les enfants sont encore sujets à l'*épilepsie* & au *cochemare* ou *incube*. Il faut consulter les Paragraphes qui traitent de ces deux Maladies. (Voyez ci-devant Chap. XXXII, §. III, & VII de cette seconde Partie.)

§. XIII.

De l'Hydrocéphale, ou *Hydropisie de la Tête.*

Quoique l'eau dans la tête, ou l'*hydropisie du cerveau*, soit une Maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfants, cependant ces derniers y étant généralement plus sujets, nous avons cru devoir placer cette Maladie au rang de celles des enfants.

(Bien que l'on confonde ici l'*hydropisie du cerveau*, avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette *tumeur aqueuse* des *téguments* de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps & à demi transparente, cependant ce sont deux Maladies très-distinctes, puisque dans l'*hydropisie de la tête*, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, & que l'*hydropisie du cerveau* n'augmente pas le volume de la tête.

Caracteres de l'hydropisie de la tête & de l'hydropisie du cerveau.

Les enfants sont plus sujets à l'*hydropisie des téguments de la tête*, & les adultes, à l'*hydropisie du cerveau*.)

Article premier.

Causes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la Tête.

L'HYDROCÉPHALE peut être occasionnée par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chutes, des coups, des blessures, &c. : elle peut encore venir d'un relâchement & d'une foiblesse naturelle du *cerveau*; ou de *tumeurs squirrheuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un *sang* dissous & aqueux; de la *suppression*, ou de la diminution des *urines*; enfin des Maladies lentes & opiniâtres, qui minent & consument le malade.

(Une *contusion*, occasionnée par un *accouchement laborieux*, par quelque mauvaise manœuvre de la *Sage-Femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être due à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, &c.)

Article II.

Symptomes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la Tête.

Cette Maladie a, dans les commencements, les apparences d'une *fievre lente*. Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumiere; il a des *maux de cœur*, & vomit quelquefois; son *pouls* est *irrégulier*, & pour l'ordinaire *lent*; & quoiqu'il paroisse lourd & accablé, cependant il ne peut dormir : il a quelquefois du *délire*; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette Maladie, communément mortelle, le *pouls* de-

vient plus *fréquent*; la *pupille* se dilate; les joues sont d'un rouge foible; le malade devient *comateux*, & les *convulsions* & la mort terminent la Maladie.

(Les enfants attaqués d'*hydrocéphale*, dans le ventre de leur mere, périssent ordinairement dans l'*accouchement*. Il est presqu'impossible de remédier à cette Maladie, lorsque le *cerveau* est inondé: mais on peut espérer, lorsque toute l'eau est ramassée sous la *peau* de la tête & absolument hors du *crâne*.)

ARTICLE III.

Traitement de l'Hydrocéphale, ou *Hydropisie de la Tête.*

ON ne connoît pas encore malheureusement de *remedes* capables de guérir l'*hydropisie du cerveau*. L'humanité exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps ou le hazard peuvent nous faire découvrir ce dont, quant à présent, nous n'avons pas d'idée. Les *remedes* qu'on emploie ordinairement, sont, les *purgatifs* de *rhubarbe* ou de *jalap*, avec le *calomélas*; les *vésicatoires*, appliqués au cou ou à la partie inférieure de la tête.

Rhubarbe ou jalap, avec le calomélas.

A ces *remedes* nous conseillons de joindre les *diurétiques*, ou les *remedes* qui facilitent la *secrétion* des *urines*, tels que nous les avons recommandés dans l'*hydropisie* ordinaire. (Voyez Chap. XXVI de cette seconde Partie.) Il faut encore tenter d'exciter les *secrétions* du nez; ce à quoi l'on parvient en faisant prendre au malade de la poudre d'*asarum*, d'*ellébore blanc*, &c.

Diurétiques.

Poudre sternutatoire.

Un moyen bien simple seroit, conjointement

avec les *remedes* propres à corriger le vice du *ſang* & des humeurs, & à fortifier les *ſolides*, de faire la *ponction* ou des *ſcarifications* ſur les *téguments de la tête*; mais malheureuſement les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuſes; on a vu, au contraire, de bons effets des *véſicatoires*, du *cautere* & du *ſeton*, après avoir fait précéder les *remedes* dont nous venons de parler.)

Véſicatoires, cautere, ſeton.

§. XIV.

Du Gonflement du ventre & de la Dureté de cette partie, appellée vulgairement Carreau.

(Les enfants ſont très-ſujets au *gonflement du ventre* & à ſa *dureté*. La premiere Maladie, qui vient des *vents* renfermés dans les *inteſtins*, n'eſt pas beaucoup à craindre : elle peut cependant donner quelquefois lieu à des *deſcentes*, tant dans les *aines*, qu'au *nombril*. Mais l'élévation du ventre avec *dureté*, que les femmes appellent *carreau*, cauſée par l'engorgement du *méſentere* & des autres *viſceres*, eſt toujours une Maladie très-grave, à laquelle on a remarqué que les filles étoient plus ſujettes que les garçons.

Article premier.

Cauſes du Gonflement du ventre & du Carreau.

Ces Maladies ſont occaſionnées, le plus ſouvent, par de mauvais *aliments*, par des *vers*, ou la rentrée de quelque *éruption*, & cette cauſe eſt une des plus communes; par les *écrouelles*; quelquefois par le *ſcorbut*, la *vérole*, &c.

ARTICLE II.

Symptomes du Gonflement du ventre & du Carreau.

LES enfants, dans cet état, ont le visage pâle & le corps *œdémateux :* la tristesse, le dégout, la peine à marcher, l'*insomnie*, la *fievre lente* qui redouble tous les soirs, les douleurs au *nombril*, &c., sont encore des *symptomes* familiers au *carreau.* Enfin, quelques enfants deviennent *rachitiques*, ou se *nouent.* Le *dévoiement*, dans ce cas, est un accident des plus alarmants.

Comme le *nourrissage* est la cause la plus ordinaire de cette Maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri; quelle est la *constitution* de la Nourrice; quelle est même celle du pere & de la mere, parce qu'il est évident que le *carreau* peut dépendre du *virus vénérien*, *scrophuleux*, ou *scorbutique*, autant que de toute autre cause, & que, dans ces derniers cas, on ne peut guérir le *carreau*, qu'en employant les *remedes* propres aux Maladies dont il est l'effet.

ARTICLE III.

Traitement du Gonflement du ventre & du Carreau.

QUAND on s'est assuré qu'il ne tient qu'aux mauvais *aliments*, il faut commencer par faire changer le *régime*, donner à l'enfant du bon *lait*, pour toute nourriture; lui interdire les bouillons gras, les soupes & la viande; lui appliquer des *fomentations émollientes* sur le ventre; lui donner des *lavements émollients :* on lui fera prendre pour boisson du *petit-lait*, coupé avec une *infusion* de feuilles

Lorsqu'il est dû aux mauvais aliments.

Bon lait, fomentations, lavements, petit-lait coupé avec une in-

fusion d'oseille, de cresson, &c. de *cresson*, d'*oseille*, &c.; on lui fera faire le plus d'*exercice* qu'il sera possible.

Rhubarbe. On purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paroît le mieux convenir dans cette Maladie.

Dose. La dose est depuis six jusqu'à douze grains, en poudre, enveloppée dans des confitures. On prescrit d'ailleurs les autres *remedes* que nous avons proposés contre les *obstructions*, parmi lesquels le

Sel de Mars de Riviere. *sel de Mars de Riviere* a paru le plus propre aux enfants. (Voyez Chapitre XXXIV, §. I de cette seconde Partie.)

Eaux martiales. Lorsque la Maladie avance vers la guérison, on met le petit malade à l'usage des *eaux martiales*, & on lui donne des *aliments* fortifiants. Lorsque la dureté du ventre est considérable, on applique

Emplâtre diabotanum, de ciguë, ou de Vigo. sur le ventre, pendant le traitement, l'*emplâtre diabotanum*, l'*emplâtre de ciguë*, ou l'*emplâtre de Vigo*, &c.)

§. XV.

De la Maladie vénérienne chez les Enfants.

(Nous avons dit, Chapitre XXXVI de cette seconde Partie, que le *virus vénérien* ne se bornoit point à infecter les coupables, & que les innocents en étoient souvent les victimes. Parmi ces derniers, on voit sur-tout des enfants, parce que le *poison*, qu'ils ont reçu avec la vie, ou qu'ils sucent avec le *lait* de la Nourrice, en circulant dans leurs *vaisseaux* tendres & délicats, ravage, corrode & détruit les *visceres*, souvent sans présenter à l'extérieur aucun des *symptomes*, par lesquels il se fait reconnoître chez les adultes. D'ailleurs il n'est pas toujours facile, même il est quelquefois impossible d'avoir, sur la conduite des peres & meres, tous les renseignements dont on a besoin, pour asseoir

le *diagnoftic* des Maladies des enfants, pour peu qu'elles foient compliquées. Les Nourrices elles-mêmes peuvent être entachées de cette Maladie, fous les apparences d'une fanté brillante, puifque, comme nous l'avons encore dit, le *virus* peut refter caché pendant plufieurs années, fans donner aucun figne de fon exiftence. (Voyez page 55 de ce Vol.)

Il n'eft donc perfonne qui ne fente combien il eft important d'avoir une idée claire & précife des caracteres fous lefquels la *vérole* peut fe préfenter chez les enfants, parce que, prenant, chez ces petits individus, la forme de prefque toutes leurs Maladies, on fe trouveroit expofé à méconnoître non-feulement la *Maladie vénérienne* exiftante, mais encore les autres Maladies dont elle auroit dérangé la marche, ou défiguré les *fymptomes*. Nous croyons devoir, pour toutes ces raifons, ajouter ce Paragraphe à ceux dont eft compofé ce Chapitre des Maladies des enfants.

ARTICLE PREMIER.

Symptomes de la Maladie vénérienne chez les Enfants.

LES enfants qui naiffent d'une mere, ayant la *vérole*, ne s'étant point fait traiter, & n'ayant pris aucune précaution dans fon *régime*, pour adoucir la rigueur de fon état, viennent ordinairement au monde couverts de *puftules*, de *gale*, d'*ulceres*, en différentes parties du corps. On en a même vu quelquefois avec un *phimofis*, des *chancres* aux parties naturelles, à la gorge, &c. Dans ces cas, la Maladie n'eft pas équivoque; & pour peu que les *fymptomes* foient graves, elle tue ces petits malheureux en peu de temps.

Qui naiffent d'une mere, ayant la vérole.

Qui naissent d'une mere qui a pallié cette Maladie pendant sa grossesse.

D'autres fois l'enfant ne présente aucun *symptome vérolique*; & cela arrive lorsque la mere a suivi, pendant sa grossesse, un *régime* adoucissant, capable d'émousser la férocité du *virus*, ou lorsqu'elle a pris quelques *remedes* qui en ont pallié les accidents. Dans ce cas il n'est que trop certain que l'enfant est infecté du *virus*, puisque nous supposons que la mere n'est point guérie radicalement; mais il est chez lui comme dénaturé, & il produit, par la suite, des maux d'autant plus rebelles, qu'on n'en soupçonne pas la cause : d'ailleurs cet enfant croît à peine; il est foible & maladif.

Signes qui doivent faire présumer la vérole chez l'enfant de cette derniere femme;

Il est cependant essentiel de l'arracher aux malheurs qui l'attendent. Mais l'on ne veut pas risquer le *mercure*, sans avoir au moins quelque probabilité, & l'on a grande raison. Heureusement que cet enfant, qui ne présente point de *symptomes véroliques*, ne présente pas non plus les caracteres de la santé, Il a le teint d'un jaune pâle; ses yeux sont enfoncés, & entourés d'un cercle bleuâtre & tuméfié : il est maigre, & on le voit maigrir de jour en jour. Il jette par le nez une humeur claire, comme dans le *rhume de cerveau*, & à mesure qu'il avance, on apperçoit un enrouement habituel. Il tette & avale difficilement, & le *lait* revient souvent par les narines. Il ne gigotte point comme les autres enfants, lorsqu'on le débarrasse de ses liens. Il se plaint & crie fréquemment, sur-tout la nuit, lorsqu'il est dans son lit. (Voyez pag. 53 de ce Volume.)

Signes qui changent cette présomption en certitude.

Si l'enfant présente tous ces *symptomes*, on a une forte présomption qu'il est infecté de la *vérole*. Mais cette présomption se change en certitude, s'il survient insensiblement des plaques jaunâtres, rougeâtres au cou, à la poitrine, au ventre; des

gerçures, des crevasses aux pieds & aux mains; des boutons dans la gorge, qui se convertissent en petits *ulceres* blanchâtres; des boutons *purulents*, dans les cheveux & sur le front; des excroissances, des *poireaux*, des *chancres* aux parties naturelles & au fondement : ces *chancres* sont plus ou moins gros, applatis, ou creux; le plus souvent d'un rouge clair au bord, & plus ou moins durs : ils sont blancs dans l'intérieur, & deviennent livides & noirâtres, lorsqu'ils ont déja rongé pendant quelque temps : quelquefois ils ressemblent à des *verrues* qui rendent un *pus* blanchâtre, mais qui tache le linge en jaune. Enfin on ne doutera plus de l'existence de la Maladie, si les bouts des mamelles de la Nourrice sont rouges & douloureux, si le sein & les glandes des aisselles deviennent durs, &c.

Mais un enfant qui appartient à des parents très-sains, & qui n'ont jamais eu la *Maladie vénérienne*, peut la gagner de sa Nourrice, & l'expérience ne prouve que trop souvent que cela est très-commun, sur-tout aux enfants nourris dans le voisinage des grandes Villes, ou dans le sein même de ces Villes. Combien ce malheur, dont les exemples sont si multipliés, ne devroit-il pas rendre attentif sur le choix des Nourrices? ou plutôt ne devroit-il pas faire renoncer pour toujours à ces mercenaires, dont le premier intérêt est de se taire sur leurs Maladies passées, & dont l'examen ne découvre pas toujours la Maladie, quoiqu'existante, & capable de se communiquer à l'enfant?

Signes que présente l'enfant qui gagne la

Au reste, comme les *symptomes* de la *vérole* se manifestent généralement sur les parties exposées au contact du *virus*, il faut toujours commencer

Maladie de sa Nourrice; par regarder la bouche de l'enfant. Si la Nourrice est gâtée, on apperçoit des boutons, sur-tout au fond de la gorge & aux *amygdales*, qui s'enflent & se durcissent.

Ou parce qu'on l'a couché avec des personnes infectées. Si l'enfant a gagné la Maladie parce qu'on le met coucher avec une personne infectée, c'est sur la *peau* que le *virus* se montre, par des *vésicules*, des *gales*, des *pustules*, des *tumeurs*, des *abcès*, &c. Cependant il ne se déclare pas aussi promptement quand il est communiqué de cette maniere que par la succion. On a même observé qu'après être resté assez long-temps caché, il ne s'est manifesté que par des *ulceres*, ou des *chancres* à la gorge.

De quelque maniere que la *vérole* soit communiquée aux enfants, ils en sont attaqués plus aisément que les adultes, parce que leur *peau* est d'une texture plus lâche, plus fine & que les *pores* en sont plus ouverts. On ne sauroit donc trop veiller à ce que les enfants ne se servent jamais pour boire & manger de ce dont font usage les adultes qui sont suspects.

La *vérole* se guérit plus facilement chez les enfants qui tettent, que chez ceux qui sont sevrés. Elle est plus rebelle lorsqu'elle est héréditaire que lorsqu'elle vient de la Nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne heure, plus il est aisé de le guérir.

Article II.

Traitement de la Maladie vénérienne chez les enfants.

Il faut se hâter de traiter une femme grosse, pourvu qu'el- Lorsqu'une femme enceinte déclare qu'elle a la *vérole*, il faut se hâter de la guérir, si l'on veut prévenir la *fausse couche*, ou la mort de l'enfant. Cependant la prudence exige qu'on ne l'entreprenne

point, si elle est à son huitieme mois; dans ce cas il faut attendre qu'elle soit accouchée. le ne soit point à huit mois.

La méthode de traitement qui paroît le mieux convenir aux femmes grosses, est celle des *lavements antivénériens*. Une expérience souvent répétée, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 2 du Chap. XXXVI de cette seconde Partie, a prouvé que les *lavements antivénériens* ne nuisent pas à la *grossesse*, & qu'ils ne procurent pas l'*avortement*; ce qu'on ne peut absolument dire de quelques autres méthodes. En conséquence, dans le grand nombre de ses observations, il en rapporte plusieurs de femmes enceintes guéries parfaitement au moyen de cette méthode. Il rapporte entre autres celle d'une jeune femme, dont la Maladie étoit formidable, & qui prit jusqu'à cent cinquante-huit *lavements antivénériens* dans l'espace de deux mois & demi, sans avoir éprouvé pendant tout ce temps d'autre accident, qu'une *difficulté d'uriner*, dépendante de sa *gonorrhée virulente*, & qu'on calma avec les *émulsions* & le *sel de nitre*. (Voyez la *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens*, page 72 de ce Volume.)

Avantages de la méthode des lavements pour les femmes grosses.

Cette méthode n'est cependant pas exclusive. On guérit tous les jours des femmes grosses par le moyen des *frictions mercurielles*, du *sublimé corrosif*, du *mercure insoluble*, &c. Ainsi lorsqu'on ne peut se procurer de la liqueur qui entre dans la composition des *lavements antivénériens*, ou que la malade ne peut garder ces *lavements* pendant le temps convenable, ou que toute autre considération s'oppose à leur administration, on procédera à l'administration de l'une ou l'autre des méthodes, soit seule, soit combinée, & que nous avons exposées §. VII du Chap. XXXVI de cette seconde Partie,

Méthode des frictions, du sublimé corrosif, du mercure insoluble, lorsqu'on ne peut employer celle des lavements.

avec les précautions & modifications qu'exigent la malade & les circonſtances dans leſquelles elle ſe trouve.

A quel temps de la couche on peut entreprendre de traiter une mere, ayant la verole.

Lorſque la *groſſeſſe* étant trop avancée, on a été obligé d'attendre, pour traiter la malade, qu'elle fût accouchée, on peut l'entreprendre au bout de ſix ſemaines de ſa couche, & même plutôt, c'eſt-à-dire, lorſque les *lochies* ſont ceſſées, ſi les accidents ſont preſſants. On choiſit la méthode qui eſt la plus appropriée aux circonſtances, & le *lait* de la mere eſt preſque toujours aſſez imprégné de particules *mercurielles*, pour guérir en même-temps la mere & l'enfant, ſans être obligé de lui donner de *remedes* particuliers. Quoique l'enfant ſoit plus âgé, il guérit également par le ſeul *lait* de ſa mere. M. de Horne rapporte l'obſervation d'un enfant de ſix mois, guéri parfaitement par le ſeul allaitement, la mere ayant été ſoumiſe à l'adminiſtration du *ſublimé corroſif*.

L'enfant ſe guerit en même-temps que la mere, ſans qu'on ſoit obligé de lui donner de remede.

Ce que nous diſons ici de la mere, doit également s'entendre de la Nourrice, qu'il faut traiter dès qu'on apperçoit quelques *ſymptomes vénériens*, ou ſur elle, ou ſur l'enfant. Il ne faut pas s'amuſer à le changer de Nourrice : il eſt gâté, il faut donc travailler à le guérir; & le plus ſûr moyen, comme le plus facile, eſt de lui faire prendre le *lait* d'une Nourrice actuellement dans le traitement. D'ailleurs cet enfant déja infecté de la Maladie, la communiquera indubitablement à la nouvelle Nourrice, & la probité, l'humanité s'oppoſent également à ce coupable procédé.

Il ne faut pas s'amuſer à retirer l'enfant d'une Nourrice gâtée; il faut traiter la Nourrice.

Mais lorſque la *Maladie vénérienne* ne ſe déclare chez l'enfant que lorſqu'il eſt ſevré, que lorſqu'il a deux, trois, quatre ou cinq ans, il faut le traiter par l'une des méthodes citées ci-deſſus. Le *ſublimé*

Quand l'enfant eſt ſevré, il faut le traiter. Méthode qui convient.

corroſif,

corrosif, dit le même M. DE HORNE, est la forme la plus heureuse & la maniere la plus sure de faire prendre le *mercure* aux enfants : car il s'allie bien & aisément avec leurs boissons, leurs *aliments*, & on le manie comme on veut. Mais il faut commencer par de très-petites doses, comme un huitieme de grain, même encore moins pour les enfants de deux ou trois ans. Ce Médecin l'a donné à un sixieme de grain par jour à une petite fille de cinq ans. Elle le prenoit dans un demi-setier de *lait*, coupé avec une pareille quantité d'eau d'*orge*. Huit jours après on alla jusqu'à un quart de grain, & on augmenta insensiblement jusqu'à un demi-grain, dans la même quantité de boisson, dont elle prenoit les deux tiers le matin, & l'autre tiers l'après-midi. Cette enfant fut parfaitement guérie, sans que ce traitement lui eût occasionné la plus légere incommodité.

Dose du sublimé pour un enfant de deux ou trois ans ; de cinq ans.

Observation.

Quelque heureuse que soit cette méthode, il peut cependant arriver qu'on soit forcé de l'abandonner, pour les mêmes raisons que celles qui obligent de recourir à d'autres chez les adultes. Dans ce cas, on choisira celle des autres méthodes, soit seule, soit combinées, qui paroîtra la plus appropriée à l'enfant, observant de n'administrer les *remedes* choisis, qu'à une dose plus foible d'un quart, que celle qui est indiquée pour les adultes. On se comportera d'ailleurs comme il est prescrit §. VII du Chapitre XXXVI de cette seconde Partie, & on lira les réflexions générales qui suivent ce Paragraphe.)

La dose des remedes pour les enfants, doit être d'un quart plus foible que pour les adultes.

N. B. Indépendamment des Maladies dont il est traité dans ce Chapitre, les enfants sont encore sujets à la plupart de celles auxquelles sont exposés les adultes : il y en a même parmi elles qui leur sont

très-familieres. Nous en avons fait l'énumération à l'article *Enfants* de la Table générale. (Voyez ce mot, Tome V.)

Comme nous avons eu soin de spécifier, dans chacun des traités, les circonstances dont la Maladie est accompagnée chez les enfants, & la dose à laquelle il faut porter les *remedes* qu'on doit leur administrer, nous ne pouvons, sans nous répéter, entrer ici dans un plus grand détail. Nous renvoyons le Lecteur à celui des Chapitres, Paragraphes ou Articles, qui traite de la Maladie dont l'enfant est attaqué, après toutefois qu'il aura cherché dans le Tableau des Symptomes, placé à la tête du second Volume, les *symptomes* qui ressemblent à ceux que présente l'enfant : seule maniere, en effet, de s'assurer du véritable nom de la Maladie.)



CHAPITRE XXXIX.

De la Chirurgie, ou *des Maladies Chirurgicales les plus communes, & des opérations qu'elles exigent.*

Plan de l'Auteur relativement à ce Chapitre & aux deux suivants.

SI nous entreprenions de décrire toutes les *opérations* de *Chirurgie*, & toutes les Maladies dans lesquelles ces *opérations* sont nécessaires, nous nous étendrions bien au-delà des limites que nous nous sommes prescrites. Nous devons, en conséquence, ne parler que des cas les plus généraux, sur-tout de ceux dans lesquels on peut se passer du ministere du Chirurgien : nous dirons même quelque chose de ceux dans lesquels ce ministere étant nécessaire, on ne peut toujours l'obtenir, soit parce qu'on n'est point à la portée d'un Chirurgien, soit parce que toute autre raison s'oppose à ce qu'il vienne au secours du malade.

(Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ce Chapitre & dans les deux suivants qui en sont la suite, un traité complet de Chirurgie : ce n'est pas là notre but. Nous n'écrivons pas ici pour les Chirurgiens, que nous supposons instruits de la partie de la Médecine, à laquelle ils se sont destinés ; & comme ils sont très-multipliés, puisqu'il n'est presque pas de Paroisses qui n'en possedent au moins un, il est impossible qu'on soit absolument privé de leurs secours dans les Maladies chirurgicales. Au moins est-on certain d'en avoir lorsqu'on en a la volonté & les facultés. Notre but est uniquement de fixer les idées des hommes, en général, sur les principales opérations de la Chirur-

gie, afin que, dans les cas preſſés, & en attendant le Chirurgien, on puiſſe être utile au malheureux à qui il vient d'arriver un accident, & qu'on n'ait pas à ſe reprocher de l'avoir laiſſé périr, faute d'avoir ſu comment s'y prendre.)

Quoique la connoiſſance du corps humain ſoit indiſpenſablement néceſſaire pour former un habile Chirurgien, cependant on peut, dans des cas preſſants, faire encore beaucoup de choſes pour ſauver la vie à ſes ſemblables, ſans être fort verſé dans l'*Anatomie*. Rien n'eſt plus ſurprenant que de voir les opérations que font journellement les Payſans ſur des animaux; opérations qui réuſſiſſent ſouvent très-bien, & qui ne ſont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait ſur le corps humain.

La ſenſibilité force, pour ainſi dire, tout homme à être Chirurgien dans l'occaſion.

Il faut en convenir, tout homme eſt en quelque façon Chirurgien, dans certaines occaſions, ſoit qu'il le veuille, ou ne le veuille pas. En effet, nous ſommes tous naturellement portés à ſecourir nos ſemblables dans le malheur, & il arrive, à chaque inſtant, des accidents qui nous mettent dans le cas d'exercer cette ſenſibilité.

Cependant, ſi elle n'eſt pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funeſtes. Ainſi tel qui deſire ſauver la vie à ſon ami, peut lui cauſer la mort par une tentative téméraire; & tel autre, dans la crainte d'agir inconſidérément, reſte tranquille & le laiſſe périr, ſans tenter de le ſecourir, lors même que les ſecours ſont ſous ſa main.

Comme tout homme ſenſible ſouhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne ſoit lui faire plaiſir, de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occa-

ſions, où le beſoin de ſecours devient très-preſſant (1).

---

(1) La Chirurgie & la Médecine ſont deux ſœurs qui ont l'humanité pour mere : toutes deux ont le même motif, & tendent au même but, la conſervation de la ſanté & la guériſon des Maladies. L'une s'eſt emparée des Maladies externes & des opérations que rendent néceſſaires les accidents ſans nombre auxquels nous ſommes ſans ceſſe expoſés : l'autre s'eſt réſervé les Maladies internes & les moyens d'y remédier ; & toutes deux ſe réuniſſent & agiſſent de concert, lorſqu'une Maladie de l'une ou l'autre eſpece, exige, à la fois, le concours de la main & des *médicaments* internes.

Quand on réfléchit ſur cette unanimité néceſſaire, ſur cette réunion indiſpenſable, dans le traitement du plus grand nombre des Maladies, on eſt fâché de voir les diſputes & la méſintelligence qui regnent entre deux Corps, qui ne doivent avoir qu'une même ame, qu'un même eſprit, que les mêmes vues & les mêmes deſirs, le ſoulagement des hommes.

Il ſeroit bien à deſirer, dit un Médecin Philoſophe, (J. Z. PLATNER, *Inſtitutiones Chirurgicæ rationalis*, &c., page 3, n°. XX,) que les querelles odieuſes, nées de la haine que ſe portent les Médecins & les Chirurgiens en France, fuſſent anéanties.

Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modeſtement la profeſſion à laquelle il s'eſt deſtiné ; que le Médecin mette ſon application à s'inſtruire des principes de la *Chirurgie* & de la pratique de cette ſcience, ſans leſquels il ne peut juger du travail du Chirurgien, lorſqu'il eſt appellé pour en être témoin ; ni le guider, lorſque les circonſtances l'exigent ; ni même connoître les cauſes d'un grand nombre de Maladies internes. Que le Chirurgien, de ſon côté, ſe déſiſte de cette prétention folle & orgueilleuſe qui le porte à entreprendre imprudemment le traitement des Maladies les plus dangereuſes, même de celles qui ſont purement internes. Sans ce dévouement de part & d'autre, les travaux du Chirurgien & du Médecin ne peuvent être que nuiſibles & pernicieux aux malades.

Un Médecin ſage & expérimenté, un Chirurgien mo-

§. I.

De la Saignée, considérée comme remede & comme opération.

La saignée est l'opération de Chirurgie la plus commune & celle qu'on sait le moins appliquer.

Il n'y a pas d'opération de *Chirurgie* plus souvent nécessaire que la *saignée* : c'est pourquoi il n'y en a point qu'on doive mieux connoître & savoir mieux appliquer. Cependant quoique les *Sages-Femmes*, les Jardiniers, les Forgerons, (& en France, les Frater, les Religieuses Hospitalieres, les Sœurs-Grises, &c.,) la pratiquent tous les jours, nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider quand elle est nécessaire, ou quand elle ne l'est pas. Les Médecins, eux-mêmes, ont été tellement les dupes de la mode, à cet égard, qu'ils ont par-là beaucoup prêté au ridicule & à la plaisanterie. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance, & qui doit, lorsqu'elle est faite à propos & convenablement, être de la plus grande utilité dans les Maladies.

---

deste & instruit, seront toujours d'intelligence entr'eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution. Mais un Médecin, ami de l'humanité, ne peut voir, sans indignation, la témérité indiscrete de certains Chirurgiens, & toujours les plus ignorants ; la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur Art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la Médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, & qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps & toutes leurs études à la *Chirurgie* ou à la Médecine externe : de même un Chirurgien habile ne pourra qu'être offensé toutes les fois qu'il se trouvera avec certains Médecins, prévenus & peu honnêtes, qui se refuseront à écouter ses observations.

ARTICLE PREMIER.

Des Indications de la ſaignée.

Toutes les Maladies inflammatoires & tous les ſymptomes d'inflammation.

LA *ſaignée* convient dans le commencement de toutes les Maladies *inflammatoires*, comme la *pleuréſie*, la *péripneumonie*, &c. : elle convient également dans les *inflammations* locales ; dans celle des *inteſtins*, de la *matrice*, de la *veſſie*, de l'*eſtomac*, des *reins*, de la *gorge*, des *yeux*, &c. ; dans l'*aſthme*, les *douleurs ſciatiques*, les *toux*, les *maux de tête*, les *rhumatiſmes*, l'*apoplexie ſanguine*, l'*épilepſie*, le *flux de ſang*, les *pertes*, &c.

Après des *chutes*, des *contuſions*, des *meurtriſſures*, ou d'autres coups violents reçus, ſoit extérieurement, ſoit intérieurement, la *ſaignée* eſt néceſſaire : elle l'eſt encore lorſque les perſonnes ont eu le malheur d'être étranglées, *noyées*, ou ſuffoquées par un mauvais *air*, ou *méphitique* ; par les vapeurs des *métaux*, &c. En un mot, il faut ouvrir la *veine* toutes les fois que le mouvement vital a été arrêté ſubitement, par une cauſe quelconque. (Voyez cependant ci-après Chapitres XLII & XLIII.)

ARTICLE II.

Des Contre-indications de la ſaignée.

La foibleſſe, la diſſolution du ſang, les hydropiſies, &c.

IL faut excepter les cas où le mouvement vital eſt arrêté ſubitement par la *ſyncope*, occaſionnée par la foibleſſe, ou par les *affections hyſtériques*. La *ſaignée* eſt dangereuſe dans toutes les Maladies cauſées par le relâchement des *fibres* ou des *ſolides* ; par un *ſang* diſſous, appauvri, corrompu,

V 4

comme dans le *ſcorbut*, l'*hydropiſie*, la *cacochymie*; les *fievres lentes*, *nerveuſes*, *malignes*, *putrides*, &c.

Article III.

De la partie du corps où doit ſe faire la ſaignée, & avec quel inſtrument on doit ſaigner.

Dans les *inflammations locales*, la *ſaignée* doit être faite, le plus près qu'il eſt poſſible, de la partie affectée. Au reſte, toutes les fois qu'on ne ſaigne que pour diminuer la quantité du *ſang*, le bras eſt la partie la plus commode pour faire cette opération. Quand on peut la faire avec la lancette, il faut la préférer à tout autre moyen; mais lorſque la choſe n'eſt pas poſſible, il faut avoir recours aux *ſang-ſues*, ou aux *ventouſes*. (Voyez ces mots à la Table générale.)

Il feroit dangereux de piquer une artere ou un tendon. Signes extérieurs auxquels on les reconnoit.

Les perſonnes qui ne ſont pas verſées dans l'*anatomie*, ne doivent jamais piquer une *veine* qui paſſe ſur une *artere* ou ſur un *tendon*, quand elles peuvent en choiſir une autre. On reconnoît facilement qu'une *veine* eſt placée ſur une *artere*, aux *pulſations* & aux battements, qu'elle fait ſentir, & qui ſont quelquefois ſenſibles à l'œil. On reconnoît les *tendons* à une dureté & une roideur ſemblable à celle d'une corde de fouet qu'on toucheroit avec le doigt.

Article IV.

Du lieu où il faut appliquer la ligature.

Dans quelque partie du corps qu'on faſſe la *ſaignée*, il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on ſaigne & le *cœur*, (c'eſt-à-dire, au-deſſus de l'endroit que l'on va piquer, ſi c'eſt le

bras ou la jambe, & au-dessous, si c'est la gorge, les tempes, &c.) Comme il est souvent nécessaire, pour faire saillir la *veine*, de serrer la ligature un peu fortement, il faut, dans ce cas, aussi-tôt que le *sang* commence à couler, desserrer un peu la bande : cette bande doit être appliquée au moins à un pouce, un pouce & demi de l'endroit de la *veine* qu'on a intention d'ouvrir.

ARTICLE V.

De la quantité de sang qu'il faut tirer par la saignée.

La quantité de *sang* que l'on tire par la *saignée*, doit toujours être réglée sur les forces, l'âge, la *constitution*, la maniere de vivre, &c. du malade. Il seroit autant ridicule que nuisible de vouloir tirer la même quantité de *sang* à un enfant qu'à un adulte; à une femme délicate, qu'à un homme robuste, &c. Elle doit être relative à la constitution, à l'âge, à la maniere de vivre, &c.

C'étoit une loi, autrefois, même parmi ceux qui avoient la réputation de faire la Médecine avec le plus de méthode; c'étoit, dis-je, une loi, dans certaines Maladies, de faire saigner les malades jusqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvoit proposer rien de plus ridicule; car une personne tombera en *syncope* à la simple ouverture de la *veine*, tandis qu'une autre perdra tout son *sang*, avant qu'elle éprouve la moindre foiblesse. En effet, la *syncope* dépend de l'état de l'ame plus que de celui du corps, & on la produit, ou on la prévient souvent par la seule maniere dont se fait la *saignée*. Ce qu'on doit penser des saignées jusqu'à défaillance.

(Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines Maladies où les *saignées* jusqu'à *défaillance* ne soient très-importantes : par exemple, le *délire phrénétique*, causé par une *constriction* des *vaisseaux* du *cerveau*; Maladies où elles sont nécessaires.

constriction qui est telle, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détente se fasse, &c. Mais nous nous garderons bien de conseiller, à qui que ce soit, d'employer ces *saignées* : si nous faisons cette mention, c'est pour que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un Médecin éclairé qui les prescrit, parce qu'elles lui paroissent nécessaires.)

Article VI.

De la maniere dont il faut saigner les enfants.

Les *saignées* des enfants se font, en général, avec les *sang-sues* : ces *saignées*, quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, sont très-*critiques*, & d'un succès très-incertain. Il est impossible de déterminer la quantité de *sang* qui peut être tiré par les *sang-sues*. Le *sang* est très-difficile à arrêter, & les *plaies* que font ces animaux, ne sont pas faciles à guérir. Il faudroit que ceux qui s'abandonnent à saigner, prissent un peu plus de peine, & qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfants; ils ne trouveroient pas cette opération aussi difficile qu'ils se l'imaginent.

(Nous devons cette justice à nos Chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont avoués pour tels, qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles, même chez les enfants : aussi les *sang-sues* ne sont-elles guere employées que lorsqu'il faut saigner aux *tempes*; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant voyez à la Table générale le mot *Sang-sue*.)

Article VII.

Des préjugés du peuple ſur la ſaignée.

De telle ou telle veine ;

Il regne encore, parmi les gens de la campagne, pluſieurs préjugés fâcheux ſur la *ſaignée*. Par exemple, vous les entendez parler de *veine* de *tête*, de *veine* de *cœur*, de *veine* de *poitrine*, & vous dire que la *ſaignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les Maladies des parties dont ils ſuppoſent que ces *veines* tirent leur origine, parce qu'ils ignorent que tous les *vaiſſeaux ſanguins* partent du *cœur* & retournent au *cœur*. (Voyez premiere Partie, Chapitre I, note 28.) Or, il ſuit de cette diſpoſition du corps humain, qu'à moins que l'*inflammation* ne ſoit locale, peu importe de quelle partie on tire du *ſang*.

Sur les avantages de la premiere ſaignée ;

Mais, quelqu'abſurde que ſoit ce préjugé, il n'eſt pas encore auſſi nuiſible que cette autre opinion, malheureuſement trop générale ; c'eſt qu'une premiere *ſaignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait ſouvent différer cette opération, lorſqu'elle eſt néceſſaire, afin de la réſerver pour une occaſion qu'on croit plus importante ; & lorſque les malades ſont dans un danger extrême, on les voit demander, avec empreſſement, la *ſaignée*, ſoit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas; de plus, la *ſaignée*, dans certaine *période* d'une Maladie, ainſi que dans certaine ſaiſon, a encore des effets très-nuiſibles.

Sur la ſaignée du pied.

On croit encore communément que la *ſaignée du pied* attire les humeurs en en-bas, & qu'en conſéquence, elle guérit les Maladies de la *tête* & des autres parties *ſupérieures*. Mais nous avons déja obſervé, que, dans les Maladies locales, il

falloit ſaigner, le plus près qu'il étoit poſſible, de la partie affectée.

Ce qu'il faut faire avant de ſaigner du pied ou de la main;

Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'il eſt néceſſaire de *ſaigner*, ou du pied, ou de la main, comme les *veines* de ces parties ſont ſituées profondément, & que le *ſang* eſt diſpoſé à s'arrêter promptement, il faut faire plonger ces parties dans l'eau chaude, & les y maintenir juſqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *ſang* néceſſaire.

(Il eſt bon de prévenir que quelquefois il eſt néceſſaire de tenir le pied ou la main très-long-temps plongés dans l'eau chaude, avant que de ſaigner à ces parties, parce que ſouvent on a abandonné des *ſaignées* de cette eſpece, qui auroient été faciles, ſi on eût eu cette précaution.

Même du bras chez certaines perſonnes.

Il eſt des perſonnes chez leſquelles les *veines* du bras ſont également petites & profondes; il faut alors employer le même moyen, ou ſimplement une éponge, ou des compreſſes imbibées d'eau chaude, qu'on tient ſur la *veine* qu'on veut ouvrir, pendant plus ou moins de temps, ou juſqu'à ce qu'elle ſoit aſſez dilatée.

Il eſt preſque inutile, à ceux pour qui nous écrivons, de dire que la *veine* du bras, qu'on pique le plus ſouvent, s'appelle *médiane*, & que les deux autres ſe nomment *baſilique* & *céphalique*; que celle de la main eſt nommée *ſalvatelle*, & celle du pied *ſaphene*, parce que les perſonnes qui ne ſont point de l'Art & qui s'adonnent à ſaigner, ſoit par gout, ſoit par humanité, n'ont beſoin de les connoître que par les caracteres qu'elles préſentent extérieurement; & l'inſpection du bras & du pied, guidée par un Chirurgien de bonne volonté, inſtruira plus en un inſtant, que les deſcriptions les plus étendues qu'on pourroit en faire.)

Nous ne nous occuperons pas à décrire la maniere de faire l'opération de la *ſaignée :* il eſt plus facile de s'en inſtruire par l'exemple, que par les préceptes ; une deſcription de douze pages, ne donneroit pas une idée auſſi juſte de la *ſaignée*, que l'inſpection d'une *ſaignée* faite par une main habile.

Ce n'eſt qu'en voyant ſaigner, qu'on peut apprendre à ſaigner.

Il eſt également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *ſaigner* comme les bras, les pieds, le front, les tempes, &c. Ces parties ſont connues de tout le monde ; &, d'après les réflexions précédentes, les perſonnes intelligentes pourront, dans quelques occaſions, déterminer celle de ces différentes parties où il eſt le plus à propos de faire la *ſaignée*.

(Quoique la *ſaignée* ne ſoit point une opération indifférente, & que quelquefois elle ſoit ſuivie d'accidents, cependant que la crainte n'arrête point les perſonnes bienfaiſantes. Je n'ai jamais oui dire que les Religieuſes Hoſpitalieres, les Sœurs-Griſes, &c., qui toutes ignorent abſolument l'*anatomie*, aient piqué un *tendon*, un *nerf*, ou une *artere*, & il eſt de fait qu'elles ſaignent la plus grande partie des pauvres.

Quoique la ſaignée ſoit une opération délicate, elle eſt cependant facile, puiſqu'elle eſt faite tous les jours par les perſonnes les plus ignorantes.

On m'a rapporté qu'une Dame de Paroiſſe, guidée par le ſeul amour de l'humanité, s'étoit appriſe à ſaigner toute ſeule, & qu'elle faiſoit cette opération avec tant de ſuccès & de dextérité, que, non-ſeulement les habitants de ſon village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aiſés, ne vouloient qu'elle, & ne ſe faiſoient ſaigner que par elle.

Tout ce que nous devons conſeiller à ces perſonnes charitables, eſt de ne jamais ſaigner ſur la ſeule demande des gens qui ſe préſentent à elles,

On ne doit jamais faire de ſaignées, qu'elles ne

soient indiquees par les symptomes de la Maladie.

ou qui les envoient chercher; mais uniquement par l'*indication* que présentent les *symptomes* de la Maladie, dont ils sont attaqués : car il est nombre de personnes qui se font saigner par pure fantaisie, & il est rare qu'alors la *saignée* ne soit nuisible. Il n'y a que la Maladie & les *symptomes* qui l'accompagnent, qui puissent & doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, & combien de fois il faut saigner. Ce n'est donc point d'après la lecture de ce Paragraphe qu'on se déterminera à faire cette opération; ce n'est que d'après la lecture du Chapitre où il est parlé de la Maladie qu'on a à traiter.) (Voyez en outre Chap. II, §. II de cette seconde Partie, fin de la note 6.)

§. II.

Des Tumeurs inflammatoires externes, ou Phlegmons; des Abcès, des Panaris & de la Gangrene.

Une tumeur inflammatoire externe se termine par la résolution, la suppuration, la gangrene ou le squirrhe.

De quelque cause que procede une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*; elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrene*, (ou par le *squirrhe*.) Quoiqu'il soit impossible de prédire, avec certitude, laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connoissance de l'âge & de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'événement.

Signes qui annoncent la résolution;

Les *inflammations* qui ne sont que légeres, ou simplement le produit du froid qu'on aura éprouvé, & sans qu'aucune Maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront par la *résolution*.

La suppuration;

Celles qui succedent immédiatement à une *fievre*, ou qui se manifestent chez des personnes grasses & repletes, *suppurent*, pour l'ordinaire.

Celles, enfin, qui attaquent les vieillards, ou les perſonnes qui ſont menacées d'*hydropiſie*, doivent faire craindre qu'elles ne ſe terminent par la *gangrene*, (ou que, s'endurciſſant, elles ne ſe convertiſſent en *ſquirrhe*.)

La gangrene ou le ſquirrhe.

(Une *tumeur inflammatoire externe* ſe reconnoît à l'élévation, à la *tenſion* luiſante & à la rougeur, dans une partie d'une certaine étendue, accompagnées de douleur, ſouvent *pulſative* & de chaleur manifeſte. Ainſi les *clous*, qui peuvent venir ſur toutes les parties du corps, & ſouvent en aſſez grand nombre à la fois; les *bubons* non *vénériens*, dont le ſiege eſt ſur-tout dans les *aines*, & aſſez ſouvent ſous les *aiſſelles*; (Voyez ci-devant pag. 39 de ce Vol.) les *maux d'aventure* qui ne viennent qu'aux doigts, &c., ſont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les Médecins appellent du nom générique de *phlegmon*.

Caracteres des tumeurs inflammatoires externes.

Chacune de ces *tumeurs* peut ſe guérir par la *réſolution*, c'eſt-à-dire, ſans s'ouvrir naturellement, ou ſans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *cauſtique*; mais dès l'inſtant qu'elle s'ouvre, ou qu'on eſt forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.)

La tumeur inflammatoire prend le nom d'abcès, dès l'inſtant qu'elle s'ouvre ou qu'on l'ouvre.

Traitement pour amener à réſolution les tumeurs inflammatoires externes, telles que les Clous, les Bubons non vénériens & les Maux d'aventure.

Lorsque l'*inflammation* eſt légere, & que la *conſtitution* du ſujet eſt bonne, il faut toujours tenter la *réſolution*.

Les meilleurs moyens de la favoriſer, eſt de mettre le malade à une *diete* légere & *délayante*; de le *ſaigner* copieuſement, & de le purger à pluſieurs repriſes.

Diete legere, ſaignées, purgatifs.

Fomentations, embrocations.

On doit encore faire des *fomentations* ſur la partie affectée : ſi la *peau* eſt très-tendue, on y fera des *embrocations* avec trois parties d'*huile d'amandes douces*, ſur une de *vinaigre*, & on couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire*. (Voyez ce mot à Table.)

Modifications à ce traitement. Quel doit être celui des clous.

(On ſent que ce traitement ne peut être celui de toutes les eſpeces de *tumeurs inflammatoires*. Les *clous*, par exemple, demandent rarement de *remedes*; & ſouvent ils ſe guériſſent ſans qu'on s'en apperçoive : cependant lorſqu'ils ſont volumineux & multipliés, alors la *diete*, la *ſaignée* & les *purgatifs* deviennent néceſſaires. Mais, dans ces cas, ils ſe convertiſſent ordinairement en *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on eſt obligé d'ouvrir. (Voyez l'Article ſuivant.)

C'eſt dans les *tumeurs inflammatoires* conſidérables, telles que celles qui viennent aux cuiſſes, aux feſſes & autres parties charnues, que la *ſaignée*, & répétée ſelon les occaſions, devient indiſpenſable, ainſi que les *fomentations*, les *embrocations*, &c.)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès, ou *des Tumeurs inflammatoires externes, qu'on n'a pu amener à réſolution.*

Signes qui indiquent que la tumeur ſe convertit en abcès.

(On doit s'attendre que la *tumeur inflammatoire externe* ſe terminera par la *ſuppuration*, ou ſe convertira en *abcès*; terminaiſon au reſte très-ordinaire de cette eſpece de *tumeurs*, ſi la douleur, la chaleur & le battement vont en augmentant juſqu'au quatrieme jour.

D'ailleurs il ne ſera pas permis d'en douter, ſi l'on voit la *peau* ſe relâcher, le centre de la *tumeur* blanchir, & ſi l'on y ſent une *fluctuation*. Ces caracteres

racteres ne sont cependant aussi marqués que dans les *abcès* superficiels; car lorsqu'ils sont profonds, la *peau* ne change pas ou peu de couleur, & la *fluctuation* n'est pas aussi sensible : alors la *suppuration* est plus tardive. Mais la maturité du *pus* est toujours annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation* & la diminution de la *fievre*, dont il faut toujours un certain dégré pour la formation du *pus*. Car lorsqu'il n'y a plus de *fievre* du tout, ou qu'elle est trop foible, la *suppuration* est imparfaite, & il est à craindre que la *tumeur* ne prenne le caractere du *squirrhe* : si au contraire elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, & excite quelquefois la *gangrene*.)

Il faut un certain dégré de fievre pour la formation du pus; mais il ne faut pas qu'elle soit trop forte.

Traitement pour amener à suppuration les Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu terminer par la résolution, ou *traitement des Abcès.*

Si, malgré les *remedes* qu'on a prescrits page 319 de ce Volume, la *fievre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente & de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration*.

Le meilleur moyen, dans ces cas, est un *cataplasme adoucissant*, qu'il faut renouveller deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon* crud, on le coupera en petits morceaux, on l'écrasera, & on l'étendra sur le *cataplasme*.

Cataplasmes adoucissants; Aiguisés avec l'oignon crud;

(Les conseils, quelque simples qu'ils soient, qu'on donne ici pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas.

Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la *tumeur* est très-considérable, est de renouveller les

cataplasmes toutes les quatre heures; &, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou quatre à six grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers *remedes* qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrene*.

Ou rendus calmants avec l'opium.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commeres & aux ignorants, toujours fournis de *cataplasmes*, d'*onguents*, d'*emplâtres* sans nombre, tous merveilleux, à ce qu'ils disent, pour favoriser la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi peu compliqués.

La suppuration & la guérison des abcès sont l'ouvrage de la Nature : il ne s'agit que de l'aider.

Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la Nature & de ses propres forces, & que tout ce qu'il y a à faire, dans ces cas, pour l'aider, est, ou d'entretenir, dans une douce chaleur, la partie qui se dispose à *suppurer*; ou de relâcher les *vaisseaux*, lorsqu'il y a trop de tension; ou de communiquer une espece de mouvement salutaire aux parties, lorsqu'elles sont languissantes & sans action; ou enfin de calmer les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes : ils seront persuadés que par le moyen des *fomentations* & du *cataplasme adoucissant*, on satisfait aux premieres & secondes *indications*; que par l'addition de l'*oignon* au *cataplasme*, on satisfait à la troisieme, & que les *calmants* qu'on conseille d'ajouter à ces *cataplasmes*, satisfont à la quatrieme.

Signes auxquels on reconnoît que l'abcès est mûr.

Lorsque la *tumeur* est mure ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnoît facilement à la minceur de la *peau*, dans la partie la plus élevée de la *tumeur*, à la *fluctuation* de la matiere qu'on peut sentir sous le doigt, & pour l'ordinaire à la cessation des douleurs, il faut l'ouvrir, ou avec la lancette, ou avec le *caustique*.

Lorsque l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive assez fréquemment aux *clous*, aux *bubons* des *aines* & des *aisselles*, aux *maux d'aventure*, &c., il suffit d'ajouter au *cataplasme*, dont on s'est servi jusques-là, un peu d'*onguent de la mere*, ou de *baume de Genevieve*, (Voyez ci-après page 331 de ce Vol.) ce qu'on continue de faire jusqu'à ce que la *tumeur* soit entiérement disparue, qu'on n'y sente plus de *fluctuation*, & que l'ouverture, qui est toujours très-petite, soit fermée, & alors l'*abcès* est entiérement guéri. Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès perce de lui-même. Onguent de la mere, baume de Genevieve.

Lorsque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, & qu'il est en maturité, ce qu'on connoît aux signes que nous venons d'énoncer, il faut l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le *caustique*: la préférence de l'un de ces moyens doit être tirée de la connoissance des parties, qui appartient absolument au Chirurgien, qu'il faut appeller, & auquel il faut s'en rapporter: il doit aussi diriger l'*incision* relativement aux circonstances. Lorsqu'il ne perce pas de lui-même.

Il est important d'être très-attentif à l'instant de la maturité de l'*abcès*; car si on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guérison: si, au contraire, on laisse trop croupir le *pus*, on expose les parties voisines. Cette attention, toujours nécessaire, l'est sur-tout pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine* & de tous ceux qui sont situés sur les *ligaments*, le *périoste*, les *sutures*, la *poitrine*, le *bas-ventre*, &c., parce que, dans tous ces cas, le *pus* pourroit attaquer les parties voisines, ou se répandre dans les cavités qui sont à sa portée. Il faut savoir saisir l'instant de la maturité du pus. Pourquoi?

Lorsque l'*abcès* est ouvert, on le panse avec le *cataplasme* prescrit, auquel on ajoute l'*onguent basilicum*, ou celui de la *mere*, ou le *baume de Genevieve*, &c., qu'on entretient jusqu'à ce que la *tu-* Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès a été ouvert avec

l'instrument ; onguent de la mere, baume de Genevieve.

meur ſoit fondue, & que ſes bords ſoient dégorgés : on doit peu s'inquiéter de deſſécher & de cicatriſer, parce que, comme nous l'avons déja dit, cette opération eſt plutôt celle de la Nature, que de l'art.

Tous ces *abcès*, comme il eſt facile de le penſer, ne doivent pas tous ſe guérir avec la même facilité : ils ſont très-rebelles chez les ſujets *cachétiques*, *ſcorbutiques*, *ſcrophuleux* & *vérolés* : or, dans ces cas, on ne parvient jamais à les guérir, qu'on n'ait auparavant guéri la Maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.)

Traitement des furoncles, des clous, des maux d'aventure, &c.

Le traitement que nous venons d'expoſer renferme celui de toutes ces Maladies externes, que, dans les différents cantons de la Campagne, on appelle *furoncles*, *clous*, *maux d'aventure*, &c. Lorſqu'ils ne ſe terminent pas par la *réſolution*, qu'il faut toujours tâcher d'exciter & de favoriſer, par les moyens décrits ci-devant page 319 de ce Vol., ce ſont autant d'*abcès*, ſuites ordinaires des *inflammations* externes : il faut donc en faciliter la *ſuppuration* & les ouvrir, s'il eſt néceſſaire. (Il eſt, en général, néceſſaire d'ouvrir le *mal d'aventure* dont le ſiege eſt deſſous l'ongle, parce qu'il y auroit à craindre que le *pus*, par un trop long ſéjour, ne ſe corrompît, ne fît des fuſées & n'occaſionnât la *carie* de la *phalange*.) Enſuite on panſe avec le *baſilicum jaune*, le *baume de Genevieve*, ou tout autre *onguent digeſtif*.

Il faut ouvrir le mal d'aventure qui eſt deſſous l'ongle. Pourquoi ?

Baſilicum. Baume de Genevieve.

Article II.

Des Panaris.

Le panaris de la premiere eſpece n'eſt autre

Le *mal d'aventure*, appellé par les Chirurgiens *panaris* de la premiere eſpece, ſe guérit facilement, parce qu'il n'eſt que ſuperficiel, & qu'il n'attaque

que les *téguments*. Mais il n'en eſt pas de même des *panaris* de la ſeconde, troiſieme & quatrieme eſpece, c'eſt-à-dire, de ceux qui ont leur ſiege dans le *tiſſu graiſſeux*, dans la gaîne des *tendons*, ou entre le *périoſte* & l'*os*, même dans l'*os*.

choſe que le mal d'aventure.

Siege des panaris.

Le mal alors eſt de la plus grande conſéquence, & demande tout le ſavoir d'un habile Chirurgien. Il faut donc l'appeller dès qu'on s'apperçoit que le *mal d'aventure*, loin de ſe guérir par les moyens propoſés pages 321 & ſuiv. de ce Vol., préſente au contraire des douleurs plus vives & des *ſymptomes* plus graves. Nous nous contenterons de donner les caracteres de chacune de ces eſpeces, & le traitement général qu'elles exigent.

Symptomes du Panaris de la ſeconde eſpece.

Les *douleurs pulſatives* ſont plus aiguës & plus profondes que dans le *panaris* de la premiere eſpece, ou *mal d'aventure* proprement dit. Le doigt eſt dans une tenſion conſidérable : fort ſouvent la *fievre* s'empare du malade.

Traitement du Panaris de la ſeconde eſpece.

Cette eſpece ne ſe guérit gueres ſans *ſaignées*, qu'il faut ſouvent réitérer à proportion de la violence des accidents. Il faut que le malade ſoit à la *diete*. On lui appliquera des *cataplaſmes adouciſſants*, *émollients* & *réſolutifs*, tels que ceux preſcrits Article I de ce Paragraphe. Si l'on voit que ces ſecours ne procurent point de ſoulagement, on applique un *emplâtre d'onguent de la mere*, & pardeſſus un *cataplaſme* de *mie de pain* & de *lait*. On ſent bientôt la *fluctuation* de l'humeur; alors on ouvre la *tumeur*, & on panſe comme nous l'avons dit ci-deſſus page 323 de ce Volume.

Saignées.

Cataplaſmes.

Onguent de la mere avec le cataplaſme.

Feuilles de tabouret écrafées & appliquées en cataplafmes.

Un Chevalier de Saint-Louis, refpectable par fon âge, par fa probité & par fes mœurs, m'a affuré qu'il n'avoit jamais vu manquer les feuilles de *tabouret* écrafées & appliquées crues, en *cataplafme*, fur la *tumeur*; qu'il avoit été guéri lui-même par ce *remede* fimple, d'un *panaris*, qui lui caufoit les douleurs les plus vives, & que l'ayant confeillé depuis à nombre de perfonnes, il l'avoit toujours vu réuffir.

Symptomes du Panaris de la troifieme efpece.

Siege de cette efpece de panaris.

Indépendamment de tous les moyens que nous venons de propofer, les douleurs dans le *panaris* de la troifieme efpece, qui a fon fiege dans la gaîne des *tendons*, perfiftent & deviennent même de plus en plus intolérables. Elles fe font reffentir dans la main, le poignet, le bras, & jufqu'à l'épaule : la main & le bras enflent, ainfi que les doigts aux *articulations* : la *fievre*, l'*infomnie*, le *fpafme* fe mettent de la partie. La *tumeur* n'eft pas toujours apparente dans cette efpece de *panaris*, & on n'y fent pas toujours de la *fluctuation* : mais le caractere des *fymptomes* doit empêcher de fe tromper fur cette efpece très-dangereufe, puifque fouvent la *gangrene* vient fe joindre aux autres accidents & tue le malade.

Traitement du Panaris de la troifieme efpece.

Incifion.

Le grand *remede* contre ce *panaris* eft l'incifion, parce qu'on ne peut efpérer de guérir la Maladie & de faire ceffer le danger, fans donner iffue à la matiere, caufe de tous ces accidents; il faut donc appeller un Chirurgien habile, & s'en rapporter à fon favoir.

Nous préviendrons feulement que la matiere à

laquelle donne iſſue cette opération, n'eſt pas du *pus*, mais une liqueur *ichoreuſe*, âcre & rongeante, & que, ſi le Chirurgien eſt inſtruit, il n'attend pas pour opérer qu'il ſente de *fluctuation*, qui eſt preſque toujours inſenſible dans ce cas, parce que la matiere eſt trop comprimée dans la gaîne des *tendons*, qui eſt formée par des bandes *ligamenteuſes* très-fortes.

Nous préviendrons encore que ſouvent une ſeule inciſion ne ſuffit pas, que ſouvent il faut y revenir, la prolonger, quelquefois juſques dans la main, où il ſurvient un *abcès* : que d'autres fois les *abcès* qui ſurviennent ne ſe bornent pas à la main, qu'on en voit à l'avant-bras, au bras, même juſques ſous l'aiſſelle ; & qu'il faut les ouvrir.

Ouverture des abcès qui ſurviennent.

Nous faiſons ces obſervations, afin que le malade & les aſſiſtants ne contrarient pas le Chirurgien qui fait ſon métier & ſon devoir. J'ai vu des gens qui ne pouvoient point ſe perſuader qu'un mal de doigt pût occaſionner tant de déſordres & de travail de la part de l'opérateur, & qui avoient l'injuſtice d'accuſer le Chirurgien d'ignorance, ou de vouloir prolonger la Maladie, pour multiplier ſes opérations. Il n'en eſt pas moins vrai qu'indépendamment de toutes ces ouvertures, qui ſont de la plus grande importance, on eſt quelquefois encore obligé de couper le *tendon*, quoiqu'on ſache que le malade en doive reſter eſtropié ; parce que c'eſt ſouvent le ſeul moyen de conſerver la partie & même la vie du malade. Lorſque la *gangrene* ſe met de la partie, il faut employer le *baume de Genevieve* à grande doſe. (Voyez ci-après note 2 de ce Chap.)

Baume de Genevieve.

Quoique l'opération ſoit ici le *remede* eſſentiel, cependant il ne faut pas négliger d'adminiſtrer les *ſaignées*, les *lavements*, & intérieurement les boiſ-

ſons *rafraîchiſſantes* & humectantes, en un mot le traitement que nous avons preſcrit au commencement de ce Paragraphe contre l'*inflammation*. (Voyez ci-devant page 318 & ſuiv. de ce Volume.)

Symptomes du Panaris de la quatrieme eſpece.

Siege de cette eſpece de panaris.

Cette eſpece de *panaris*, non moins dangereuſe que celle dont nous venons de parler, a ſon ſiege entre le *périoſte* & l'*os*, & ſouvent dans l'*os* même.

On le reconnoît à une douleur profonde & vive, que le malade ſent au doigt. La tenſion, le gonflement & l'*inflammation* ne ſont pas conſidérables dans les commencements, & ſe bornent preſque toujours au doigt. Mais bientôt il ſurvient des accidents fâcheux, de la *fievre*, des *convulſions*, des *inſomnies*, des agitations, ſouvent même le *délire*, qui mettent la vie du malade en danger.

On diſtingue ce *panaris* des précédents, en ce que la douleur ne s'étend pas juſqu'au coude. La cauſe du mal eſt une petite quantité de matiere *ichoreuſe*, *âcre* & rongeante, qui eſt au-deſſous du *périoſte*, & qui ſouvent carie l'*os*. On voit quelquefois à l'extérieur de petites *phlyctaines*; le doigt paroît livide, & tombe même en *mortification*, en *gangrene*, ſi l'on n'y remédie promptement. Si même on néglige de le traiter à temps, le mal gagne toute la main.

Traitement du Panaris de la quatrieme eſpece.

Inciſion.

Il faut donc ſe hâter d'appeller un Chirurgien, qui fera une inciſion qui doit pénétrer juſqu'à l'*os*. Il obſervera ſi l'*os* n'eſt pas *carié*, afin de diriger ſon panſement en conſéquence; & ſi, malgré ce traitement méthodique, le doigt vient à ſe gangréner, il faut qu'il faſſe des *ſcarifications* juſque dans

Scarifications.

le vif ; il faut qu'il réitere & multiplie ces *scarifications* selon l'urgence des cas, & qu'il emploie le *baume de Genevieve*, le *quinquina*, à grande dose, intérieurement ou extérieurement, ou le nitre, comme nous allons le dire ci-après, Art. III de ce §. En un mot, il se comportera d'après les préceptes du sage & savant BILGUER, exposés dans sa Dissertation sur l'*Inutilité de l'Amputation des Membres*, Dissertation que M. TISSOT a traduite en François, & qu'il a enrichie de notes. (Voyez le IV[e] Volume de la Collection des Œuvres de M. TISSOT.)

Baume de Genevieve : quinquina, nitre.

Moyens de prévenir les Panaris.

LES *panaris* sont sujets au retour : il n'est pas rare de voir ceux qui en ont déja éprouvé, en être attaqués de nouveau, & quelquefois dans des intervalles très-courts. J'en ai vu un de la seconde espece, parcourir successivement tous les doigts des deux mains.

Un moyen de les prévenir, & qui m'a réussi nombre de fois, est de tremper le doigt du malade dans de l'eau aussi chaude qu'il est possible de la supporter. Mais il faut employer ce moyen simple dès qu'on ressent les premieres douleurs ; car si la matiere est déja formée, il n'est plus temps. On laisse le doigt, dans cette eau presque bouillante, une, deux & trois heures de suite : on recommence bientôt après, pendant le même temps, & on ne cesse que lorsque les douleurs sont entiérement dissipées. Il est bon encore, lorsqu'on a de fréquentes récidives de ces especes de maux de doigt, de se purger de temps en temps.)

Immersion du doigt dans l'eau très-chaude.

Article III.

De la Gangrene.

La *gangrene*, qui est la troisieme maniere dont se termine une *inflammation*, se manifeste par les *symptomes* suivants.

Symptomes de la Gangrene.

La *peau* de la partie enflammée perd sa rougeur. Elle devient d'une couleur obscure & livide, molle & flasque : elle se couvre de petites vessies, pleines d'une humeur *ichoreuse* de différentes couleurs. La *tumeur* s'affaisse, & d'obscure qu'elle étoit, devient noire. Le *pouls* est *vîte*, foible & enfoncé. Le malade a des sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort.

Traitement de la Gangrene.

Thériaque extérieurement, ou cataplasme avec la lessive & le son.

Scarifications, onguent basilicum avec l'huile de térébenthine chauds.

Aux premieres apparences de ces *symptomes*, il faut panser la *tumeur* avec de la *thériaque*, ou la couvrir avec un *cataplasme* fait avec une *lessive* & du *son*. Si les *symptomes* augmentent d'intensité, il faut scarifier la *tumeur*, & la panser avec l'*onguent basilicum*, adouci avec de l'*huile de térébenthine* : tous ces *remedes* doivent être appliqués chauds.

Quinquina en cataplasme.

(Un *cataplasme* excellent, dans ce cas, est le marc d'une forte *décoction de quinquina*, qu'on humecte fréquemment avec cette même *décoction* chaude. Ce *cataplasme* se fait de la maniere suivante.

Maniere de le faire.

Prenez du meilleur *quinquina*, en poudre, quatre onces.

Faites bouillir dans une chopine d'eau, jusqu'à réduction de moitié : tirez la *décoction* à clair, &

appliquez ce marc chaud, en guise de *cataplasme* (2).

Quant aux *remedes* internes, ils doivent être pris Remedes internes.

(2) Le *baume de Genevieve* est singuliérement recommandable contre la *grangrene*. Voici une observation trop intéressante, pour ne pas trouver place ici. Nous la devons à M. Duverney, le jeune, qui l'a consignée dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, pour l'année 1702. Baume de Genevieve.

» Un homme, âgé de 40 à 42 ans, de bon *tempérament*, » fut blessé, la veille de saint Thomas 1701, d'un coup d'é» pée à la partie moyenne inférieure & interne du bras » droit. Le coup pénétroit, en montant obliquement de qua» tre à cinq travers de doigt : le *sang* sortit avec impé» tuosité, & le blessé tomba bientôt en foiblesse. En cet » état, il fut porté chez le premier Chirurgien qu'on ren» contra. On s'assura de l'*artere*, par une compresse & une » forte ligature appliquée au-dessus du coude. Le blessé, » revenu de sa foiblesse, fut conduit chez lui : on ouvrit » l'entrée de la *plaie* ; on porta dans le fond du *charpi*, bai» gné dans des liqueurs *astringentes* ; on tamponna bien, & » on fit tenir l'appareil par un fort bandage. Le malade fut » saigné, réduit à des bouillons très-légers & à la *tisane*. Il » ne fut pansé que deux fois vingt-quatre heures après. On » découvrit jusqu'aux plumaceaux, pour humecter seule» ment les linges & les bandes : on apporta pour le ban» dage la même précaution qu'au premier pansement ; on » continua, à-peu-près de même, jusqu'à la veille de sainte » Genevieve. Le *sang* donna abondamment ; on fit encore » une petite *incision*, & on pansa le blessé presque comme » au premier *appareil*, quoiqu'il y eût déja quelques jours » que le malade s'apperçut que l'avant-bras changeoit de » couleur, néanmoins sans douleur. Observation.

» La *fievre* étoit *continue* & *ardente*, l'inquiétude & l'*in*» *somnie* très-grande. Enfin le jour de sainte Genevieve, » on trouva non-seulement l'avant-bras *gangréné*, mais » encore que la pourriture avoit gagné la partie interne du » bras. Le malade & les assistants effrayés, on demanda du » conseil, & on choisit trois Chirurgiens, accoutumés à avoir » de grosses affaires. Ils examinerent le malade & la Ma» ladie. L'avant-bras étoit entiérement cadavéreux, de mê-

Cordiaux & quinquina. dans la classe des *cordiaux*, & il faut donner le *quinquina* à aussi grande dose que l'*estomac* du malade peut le supporter.

» me que la partie interne du bras jusqu'à l'aisselle, & l'*os* » du bras découvert par la pourriture jusqu'à trois ou qua» tre travers de doigt de l'aisselle. Le progrès de la pour» riture, la *fievre* avec oppression, les joues livides, le » *pouls petit* & chancelant, firent conclure d'écouter la Na» ture, & d'employer des *remedes* capables de l'aider, tant » intérieurement, qu'extérieurement.

» Le même jour, il se présenta une femme, nommée » *Genevieve*, qui promit de guérir le malade. Les deux » Chirurgiens qui le traitoient, le lui abandonnerent. *Ge-* » *nevieve* commença par frotter tout le bras & l'avant» bras, sans égard à ce qui étoit cadavéreux, d'un *on-* » *guent*. Ensuite elle couvrit le tout avec des linges qu'elle » arrêta avec des épingles jusqu'au soir, qu'elle pansa le » malade de la même maniere. Elle ordonna des *aliments* » succulents & du meilleur *vin*. En vingt-quatre heures, la » *suppuration* commença à paroitre : elle continua mêmes » pansements, & chaque fois la *plaie* étoit plus belle, la » pourriture se séparant sans peine, restant attachée aux » linges, ou au papier brouillard dont elle se servoit sou» vent. On proposa à *Genevieve* de séparer l'avant-bras dans » la jointure, tant à cause de la mauvaise odeur, qu'à cause » qu'il étoit presque séparé par la pourriture. Elle ne vou» lut pas, disant qu'il ne falloit point y toucher, que son » *remede* feroit tout ce qui étoit nécessaire.

» Enfin tout l'avant-bras se détacha entiérement du bras, » dans la jointure, six semaines après, à compter du jour » que *Genevieve* commença à traiter le malade. Elle con» tinua à mettre sur l'*os* du bras découvert, comme sur » tout le reste, son *onguent*, sans avoir égard à la boue » qui paroissoit suinter entre l'*os* & les chairs, ni à aucune » autre circonstance. Les suites n'en furent pas moins heu» reuses : car un mois après la chute de l'avant-bras, l'*os* » du bras qui avoit été découvert tomba, & se sépara en» tiérement du reste de l'*os* sain.

» Avant cette séparation, on ne savoit ce que devien-

(Un célebre Chymiste m'a rapporté que, dans une affection *gangréneuse* aux jambes, occasionnée par du pain fait avec des grains gâtés, il avoit éprou-

---

» droit cette grande portion d'*os*, ni le lambeau de *peau* » de la partie postérieure du bras : on avoit aussi appré- » hendé l'*hémorrhagie ;* tout cela n'embarrassoit pas *Gene-* » *vieve.* Elle continua ses pansements : il coula des sucs » nourriciers de chaque *fibre* restante ; chaque tuyau s'al- » longea. Enfin le bras a acquis sa longueur naturelle ; l'ex- » trémité paroît figurée comme elle doit être naturellement, » & le bout du lambeau de la *peau*, s'est renversé sur la par- » tie inférieure de l'*os*, & le couvre à demi. Il reste seu- » lement le long de la partie interne, une *cicatrice* diffor- » me, en maniere de croute un peu écailleuse : ce qu'on » auroit aisément évité, si on avoit empêché les bords de » la *peau* de se renverser en-dedans ; & cela est arrivé, » parce qu'elle ne pouvoit s'attacher à l'*os*, & qu'on n'a pas » eu soin d'approcher les bords après la chute de l'*os*.

» Tout cela s'est passé pendant quatre mois, sans que le » malade ait eu un accès de *fievre*, ni aucune incommodi- » té. Il a été purgé deux fois, & jouit d'une parfaite santé. «

Ce fait important étoit enfoui dans le Trésor Académique, & absolument ignoré ou négligé des gens de l'Art, lorsque Dom PERNETTY, Bibliothécaire du Roi de Prusse, rapporta le *baume de Genevieve* du fond de l'Amérique Méridionale, où il lui fut donné par le Gardien des Cordeliers de *Montévidéo.* Il en fit imprimer la recette à la fin d'une Histoire de ses voyages aux Isles Malouines, en 1763 & 1764. Les éloges que Dom PERNETTY donne à ce *baume*, d'après ses propres observations & celles du Général des Cordeliers, frapperent le respectable Auteur du *Journal Ecclésiastique.* M. l'Abbé DINOUART, Chanoine de l'Eglise de Saint-Benoît, qui, se rappellant l'observation de M. DUVERNEY, vit que la recette du Cordelier étoit la même que celle de cet Académicien, & que le *baume*, prétendu amériquain, étoit très-françois, & parfaitement le même que celui dont la bonne *Genevieve* s'étoit servi, pour opérer la guérison surprenante dont nous venons de donner le détail.

Cet Ecclésiastique charitable se hâta de composer ce *bau-*

Nitre à grande dose. vé des effets merveilleux du *nitre*, pris à grande dose. Son *estomac*, qui ne put s'accommoder du *quinquina*, à la dose nécessaire dans ce cas, & qu'il

---

me, pour en donner aux malheureux à qui il jugea qu'il pourroit être salutaire, & il a eu le bonheur de le voir toujours réussir.

» Il me seroit impossible, m'écrivoit-il derniérement, de » vous dire toutes les guérisons dont je suis le témoin. Je » ne vous en citerai que quatre. Un pauvre ouvrier por- » toit, depuis quatre ans, quatre *ulceres* à une jambe, » enflée du double ; les gens de l'Art lui avoient toujours » dit qu'il n'y avoit de *remede* que dans l'*amputation* : il » a été guéri parfaitement en six semaines. Un jeune homme » avoit trois *ulceres* profonds au talon, & qui étoient l'effet » d'*engelures* négligées ; il étoit forcé de garder le lit : il » a été guéri en trois semaines. Mon Tailleur reçut, il y » a douze jours, dans la rue, un coup de pied de cheval, » qui lui causa une *plaie* très-grave : il a été guéri en trois » jours. Un *panaris*, qui, depuis trois mois, rongeoit le » pouce de la main d'un ouvrier, & pour lequel on ne par- » loit que de l'*amputation*, a été guéri en trois semaines, » & le *baume* a fait sortir une *esquille* de l'*os* du pouce, » que le *panaris* avoit déja attaqué violemment.

» Combien de bons *remedes*, continue-t-il, aussi excel- » lents que celui-ci, n'existent plus que dans les anciens » Ouvrages ? J'ai lu ces *Mémoires de l'Académie*, où est » consigné le rapport de la guérison par *Genevieve*. J'ai » lu ensuite les voyages de Dom Pernetty ; je fus frappé » de ses effets. J'ai composé ce *baume*. Des personnes pau- » vres m'ont fourni l'occasion de l'employer : j'ai toujours » réussi. Vous voulez bien lui donner, à ma priere, une » nouvelle existence. Y fera-t-on l'attention nécessaire ? je » le souhaite, pour le bien de l'humanité. Il est certain » qu'il devroit avoir sa place dans la boutique des Apo- » thicaires, de préférence à tant d'*onguents* qu'on y trou- » ve, &c. «

Dans le moment où je recevois cette Lettre, je venois de faire appliquer les *vésicatoires* à un homme attaqué d'une *fievre nerveuse* très-grave. Au premier pansement, on avoit

abandonna dès les premiers jours, ſupporta très-bien le *nitre*, à un gros par jour, diſſous dans une pinte d'eau, à laquelle il ajoutoit du ſucre, pour en corriger le gout âcre. La *gangrene* s'eſt entiérement & parfaitement diſſipée, ſans aucun autre *remede*. Il a ajouté que ce *remede* lui avoit été recommandé par un Médecin très-ſavant, qui en a toujours obtenu des effets auſſi ſalutaires contre la *gangrene*.)

Lorſque la partie *gangrénée* ſe ſépare des parties ſaines, la *plaie* devient un *ulcere* ordinaire; & il faut le traiter, comme nous le dirons ci-après, §. VI de ce Chapitre.

(Quant à la quatrieme maniere dont ſe termine l'*inflammation externe*, c'eſt-à-dire, le *ſquirrhe*, auquel ſont ſur-tout expoſés les *phlegmatiques*, les *ſcrophuleux*, les *ſcorbutiques*, les *cachétiques*, &c.; on conſultera le Chapitre XXXIV, §. II de cette ſeconde Partie.)

---

obſervé une *eſcarre gangréneuſe*, de la largeur d'un écu de ſix livres; au ſecond panſement, on en obſerva deux autres, dont une avoit trois doigts de largeur, ſur quatre pouces de longueur : je priai ſur le champ M. l'Abbé DINOUART de m'envoyer du *baume de Genevieve*, & je le fis employer, par le Chirurgien, à la maniere de *Genevieve*, que je lui expliquai. En vingt-quatre heures, deux des *eſcarres gangréneuſes* étoient diſparues; & le troiſieme jour la derniere, qui étoit la plus conſidérable, fut emportée, avec le papier brouillard qui la recouvroit. Il réſulta un autre avantage de ce *baume*; c'eſt que les *plaies*, qui, comme on le croit facilement, étoient ſeches & livides, s'humecterent peu-à-peu, & prirent une couleur favorable, de ſorte que le troiſieme jour elles fournirent une *ſuppuration* abondante. (Voyez le mot *Baume de Genevieve* à la Table, où l'on trouvera la recette, la maniere de l'employer, & les différentes eſpeces de Maladies dans leſquelles il eſt indiqué.)

§. III.

Des Blessures, ou des Plaies.

Caracteres des blessures & des plaies.

(Il n'y a point de différence entre une *blessure* & une *plaie*. On donne l'un ou l'autre nom à une division récemment faite aux parties molles, par un corps piquant, tranchant ou contondant, avec effusion de *sang*. Le caractere d'une *plaie* est d'être sanglante & récente; autrement ce ne seroit plus une *plaie*, mais un *ulcere*, dont nous parlerons, §. VI de ce Chapitre. Ainsi, une déchirure, une coupure, une piquure, enfin, une ouverture quelconque faite à la *peau*, dans quelque partie du corps, & par quelqu'instrument que ce soit, est, ou une *blessure*, ou une *plaie*.

Ce qui rend les plaies plus ou moins dangereuses.

Les *plaies* sont plus ou moins dangereuses, relativement à l'instrument qui les a faites, à la force avec laquelle cet instrument a été poussé ou dirigé; à la grandeur, la dureté, la mollesse, &c. de la partie blessée; enfin à la qualité & à la quantité des fluides qui y coulent. Ainsi, il y a des *plaies* dont la mort est une suite inévitable, tandis qu'il y en a d'autres qui ne demandent aucune espece de traitement.

Plaies qui sont mortelles,

Les *plaies* nécessairement mortelles sont celles du *cervelet*, de la *moëlle alongée*, & celles du *cœur*, pour peu qu'elles soient profondes : car on a vu des cas où le *cœur* avoit reçu quelque légere atteinte, sans que le sujet fût mort de cet accident.

Ou presque toujours mortelles;

Les *plaies* profondes du *poumon*, du *foie*, de l'*estomac*, des *intestins*, de la *rate*, du *pancréas*, du *mésentere*, de la *matrice*, de la vessie, de l'*artere aorte*, & généralement de tous les grands *vaisseaux*, sont le plus souvent, pour ne pas dire toujours, mortelles.

Les

Les *plaies* des *vaisseaux artériels* & *veineux* superficiels, ne sont pas nécessairement mortelles, lorsqu'elles sont peu considérables; mais elles peuvent le devenir par négligence. Telles sont encore les *plaies* pénétrantes dans la *poitrine* ou le *bas-ventre*; celles des gros *nerfs*, des *aponévroses* & des *tendons*. Très-dangereuses.

Une *plaie* qui n'est pas mortelle par elle-même, peut le devenir par ses effets : tels que la douleur plus ou moins vive, la *fievre* plus ou moins forte, les *convulsions*, le *hoquet*, &c.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est évident que le traitement des *plaies* exige souvent des connoissances & des lumieres qu'on ne doit espérer de rencontrer que dans un Chirurgien expérimenté. Aussi nous contenterons-nous, dans ce Paragraphe, d'exposer les secours qu'il convient d'employer contre les *plaies* légeres ou peu considérables, & nous nous bornerons à indiquer ce qu'il convient de faire dans les *plaies* graves, en attendant le ministere du Chirurgien, dont on ne peut alors se passer.)

Traitement des Blessures, ou des Plaies.

Il n'est pas de traitement dans la Médecine, sur lequel on se soit plus trompé que sur celui des *blessures* & des *plaies*. On croit universellement que certaines *plantes*, que certains *onguents*, que certains *emplâtres* possedent des vertus merveilleuses, pour guérir & fermer les *plaies*. On s'imagine qu'il n'est pas possible de guérir de *blessures* sans leur application.

Il est cependant de fait qu'aucune application externe, telle qu'elle soit, ne contribue à la guérison d'une *plaie*, autrement qu'en entretenant les A quoi servent les onguents, les emplâ-

tres dans la guérison d'une plaie ; parties proprement, & en les défendant de l'*air* extérieur ; & on y parvient aussi-bien par l'interposition de *charpie* seche, que par les applications les plus pompeuses : ce qui d'ailleurs est exempt de la plupart des mauvaises conséquences auxquelles exposent ordinairement les *remedes*. (Tous les éloges prodigués à cette foule énorme d'*onguents*, dont est surchargée la *matiere médicale*, sont donc une pure charlatanerie.)

Les remedes internes dans ce même cas.

Cette réflexion est également applicable aux *remedes* internes. Ils ne sont utiles dans la cure des *plaies*, qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fievre*, & à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou s'opposer à l'ouvrage de la Nature : car c'est elle, elle seule, qui guérit les *plaies*. Tout ce que l'Art peut faire, c'est d'éloigner les obstacles qui pourroient s'opposer à la guérison, & mettre les parties dans la situation la plus favorable, aux efforts de la Nature.

La Nature seule guérit les plaies.

Après ces courtes réflexions, nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies*, & nous tâcherons d'indiquer le vrai chemin qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

Article premier.

Secours externes.

Premiere attention qu'on doit avoir dans ce traitement.

La premiere attention qu'on doit avoir, quand une personne vient d'être blessée, c'est d'examiner s'il n'y a pas, dans la *plaie*, quelque corps étranger, comme des fragments de bois, de pierre ; du *plomb*, du verre, de la boue ; des morceaux d'étoffes, &c. Il faut, s'il est possible, les retirer, & laver la *plaie*, avant que de la panser. Lorsque la foiblesse du malade, l'*hémorrhagie*, &c., s'opposent à

ce qu'on retire ces corps ſans cauſer d'accident, il faut les laiſſer dans la *plaie*, & attendre, pour en faire l'extraction, qu'il ſoit en état de ſupporter l'opération néceſſaire dans ce cas, mais qui ne peut être faite que par un Chirurgien.

Lorſque la *bleſſure* pénetre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, &c., ou lorſqu'un gros *vaiſſeau ſanguin* a été déchiré, il faut, ſur le champ, appeller un Chirurgien expérimenté; autrement le malade eſt en danger de perdre la vie.

Cependant quelquefois l'*hémorrhagie* eſt ſi conſidérable, que ſi on ne l'arrête pas ſur le champ, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du Chirurgien, quelque peu éloigné qu'il ſoit. Dans ce cas, les aſſiſtants peuvent être utiles. Si la *bleſſure* eſt au bras, à la jambe, ou à la cuiſſe, on peut arrêter le *ſang*, en appliquant une forte ligature un peu au-deſſus de la *plaie*. Comment il faut s'y prendre pour arrêter l'hémorrhagie, lorſqu'elle eſt trop conſidérable.

La meilleure maniere eſt de prendre une jarretiere fort large, & de la rouler autour de la partie, mais aſſez peu ſerrée pour pouvoir paſſer enſuite, entre cette partie & la jarretiere, un petit rouleau de bois qu'on diſpoſe à peu près comme ceux qui aſſujettiſſent des marchandiſes ſur les voitures : alors on le tourne juſqu'à ce que le *ſang* ſoit arrêté : cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie ſerrée, dans la crainte qu'une trop forte preſſion n'y occaſionne une *inflammation* qui dégénéreroit en *gangrene*. Ligature.

Lorſque la partie bleſſée eſt telle qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler, il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le *ſang*, comme l'application des *ſtyptiques*, des *aſtringents*, &c. On trempe des linges dans une *diſſolution de* Diſſolu-

tion de vitriol bleu. Eau ſtyptique.

vitriol bleu, dans l'*eau ſtyptique*. Au défaut de ces ſubſtances, on peut employer de l'*eſprit-de-vin* très-fort.

Agaric de chêne.

Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* comme préférable à tous les autres *ſtyptiques ;* &, à la vérité, il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement ; & dans chaque maiſon, on devroit en conſerver, en cas d'accident. On en met un morceau ſur la *plaie ;* on le couvre d'une grande quantité de *charpie*, & on applique par-deſſus un bandage, de maniere à tenir le tout en reſpect.

(M. TISSOT, dans ſon *Avis au Peuple*, conſeille de cueillir, préparer & appliquer l'*agaric* de la maniere ſuivante.

Maniere de le cueillir, de le préparer & de l'appliquer.

» Cueillez l'*agaric de chêne* en automne, lorſ- » que la belle ſaiſon eſt ſur ſa fin : c'eſt une eſpece » de *champignon* ou d'excroiſſance attachée à l'é- » corce du *chêne ;* il eſt compoſé de quatre parties » qui ſe préſentent ſucceſſivement. 1°. L'écorce ou » la peau, qu'on voit à l'œil : 2°. la partie qui ſuit » immédiatement l'écorce, laquelle eſt la meilleure » de toutes : on la bat fortement avec un marteau » juſqu'à ce qu'elle devienne douce & ſouple. Voilà » toutes les préparations qu'elle demande. On en » prend un morceau d'une grandeur appropriée, on » l'applique exactement ſur l'ouverture qui donne » le *ſang :* il reſſerre les *vaiſſeaux* en même-temps » qu'il les bouche ; il arrête le *ſang*, & tombe, » pour l'ordinaire, au bout de deux jours. La troi- » ſieme partie qui eſt adhérente à la deuxieme, » peut encore ſervir à arrêter le *ſang* des petits » *vaiſſeaux*. Pour la quatrieme, on la réduit en » poudre, & s'emploie au même uſage. «

Eponge.

Si l'on ne peut avoir d'*agaric*, on peut y ſubſtituer un morceau d'*éponge :* elle s'applique de la

même maniere, & a preſque les mêmes effets.)

Quoique les *liqueurs ſpiritueuſes*, les *teintures*, les *baumes échauffants* puiſſent être employés pour arrêter les *hémorrhagies*, lorſqu'elles ſont exceſſives; cependant ces ſubſtances ne conviennent nullement dans un autre temps; car, loin de faciliter la guériſon, elles la retardent, & convertiſſent ſouvent une *plaie* ſimple en un *ulcere*. On s'imagine, parce que les *baumes naturels* coagulent le *ſang*, & paroiſſent par-là *cicatriſer* les *plaies*, qu'ils doivent les guérir; c'eſt une erreur. Ils arrêtent, il eſt vrai, le *ſang* qui coule, en reſſerrant les ouvertures des *vaiſſeaux*; mais, en même-temps, ils retardent la guériſon, en rendant les parties *calleuſes*.

Dangers des liqueurs ſpiritueuſes, des teintures, des baumes, &c.

(Un autre défaut des *baumes naturels* & des autres *vulnéraires* ſi vantés, c'eſt que leur uſage intérieur donne la *fievre*, qu'il eſt ſi important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.)

Le meilleur *remede* contre les *bleſſures légeres*, qui ne pénetrent pas au-delà de la *peau*, eſt l'*emplâtre agglutinatif commun*. En tenant les deux levres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'*air* d'y pénétrer; c'eſt tout ce qu'il faut.

Ce qu'il faut faire pour une plaie legere;

Lorſque la *plaie* eſt profonde, il ne feroit pas avantageux de tenir les levres de la *plaie* abſolument rapprochées, parce qu'en retenant le *ſang* dans l'intérieur, cela diſpoſe la *plaie* à la *ſuppuration*. Dans ce dernier cas, le parti le plus ſage, eſt de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie* douce; mais il ne faut point qu'elle ſoit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une maſſe dure; car alors elle deviendroit nuiſible. On couvre la *charpie* avec des compreſſes trempées dans de l'*huile*, ou ſur leſquelles on a étendu de l'*emplâtre de cire*

Pour une plaie profonde.

commune, ou du *baume de Genevieve*, & on assujettit le tout avec des bandes.

Nous ne nous amuserons point à décrire les différents *bandages* propres aux *plaies*, de toutes les différentes parties du corps. Le bon sens suffit pour faire imaginer celui qui convient le mieux, dans telle ou telle occasion. De plus, des descriptions de cette espece ne sont, ni faciles à entendre, ni aisées à retenir.

Combien de temps doit rester le premier appareil.

On laisse le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, & on remet de la *charpie*, comme la premiere fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puisse l'ôter sans fatiguer, ou sans nuire au malade, il faut le laisser, & remettre par-dessus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces*: cette *huile* imbibera la portion de *charpie* qui est restée, & la rendra facile à être tirée dans le pansement suivant. On panse ensuite la *plaie* deux fois par jour de la même maniere, jusqu'à ce qu'elle soit guérie (3).

Combien l'on doit panser de fois par jour.

(3) Ces pansements ne sont-ils pas trop fréquents? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes, dit M. Lieutaud, & l'usage n'a que trop appris que les pansements fréquents, ainsi que les *tentes* & les *bourdonnets*, dont quelques Chirurgiens se servent encore, ne peuvent que retarder leur guérison. (*Précis de Médecine pratique*, Tome II, page 111.) On laisse cet appareil vingt-quatre heures, dit M. Tissot; les *plaies* étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent. (*Avis au peuple*, Tome II, page 128.) Les préceptes de ces deux Maîtres sont scrupuleusement suivis par les meilleurs Chirurgiens.

Il faut cependant convenir que quand la *plaie* suppure beaucoup, & que les chaleurs de l'été sont fortes, il est nécessaire de panser deux fois en vingt-quatre heures, pour prévenir la *gangrene*.

(Si la *bleſſure* pénetre dans quelque cavité du corps, on aura ſoin, à chaque panſement, d'injecter une petite quantité de *baume de Genevieve* dans la *plaie*, d'en frotter les parties voiſines, & d'en faire avaler au malade deux gros environ dans un bouillon de veau ou de poulet. (Voyez à la Table le mot *Baume de Genevieve.*)

Ce qu'il faut faire lorſque la plaie pénetre interieurement.

Ceux qui ont la manie des *onguents*, des *emplâtres*, pourront, lorſque la *plaie* eſt devenue ſuperficielle, la panſer avec le *baſilicum jaune*.

Baſilicum jaune.

Quand elle eſt fongueuſe, c'eſt-à-dire, quand il y croît des chairs irrégulieres, on les détruit avec de l'*alun calciné*, ou du *précipité rouge*, qu'on mêle à l'*onguent*.

Moyens de détruire les chairs fongueuſes.

Lorſque la *plaie* eſt très-*enflammée*, le meilleur *remede* eſt un *cataplaſme de mie de pain* & de *lait*, adouci avec de l'*huile d'olive* douce, ou du *beurre frais* : on l'applique à la place de l'*emplâtre*, & on le change deux ou trois fois par jour.

Ce qu'il faut faire lorſqu'elle eſt très-enflammée.

(Il faut changer ces *cataplaſmes*, ſans toucher à la *plaie*. Souvent on trouve des malades qui ont la *peau* ſi délicate, que les *cataplaſmes* où il y a un peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *éréſipelles* ; il faut alors ſe borner aux ſeuls *cataplaſmes* de *mie de pain* & d'eau. Les *cataplaſmes* gras & *huileux*, ſont même nuiſibles à toutes les *plaies* où il y a *inflammation* ; ils bouchent les *pores*, ſuppriment la *tranſpiration* & augmentent l'engorgement. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'emploient jamais d'autres *cataplaſmes* que ceux de *mie de pain* & d'eau ; mais il faut, ou les renouveller plus ſouvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un taffetas, ou une toile très-fine cirée, qui ſert à conſerver très-long-temps l'humidité de ces *cataplaſmes*.)

Cataplaſmes de mie de pain & d'eau. Cas où ils méritent d'être préférés à ceux de mie de pain & de lait.

Article II.

Secours internes.

Diete févere, dans les plaies confidérables.

Lorsque la *plaie* eft confidérable, & qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade foit mis à une *diete* févere, & qu'on ne lui permette, ni viandes, ni *liqueurs*, enfin, rien de tout ce qui eft capable d'échauffer.

Cas où il faut faigner.

S'il eft d'un *tempérament fanguin*, & qu'il n'ait perdu que très-peu de *fang* par la *plaie*, il faut le *faigner*, & lorfque les *fymptomes* font urgents, répéter la *faignée*. Mais dans le cas où le malade eft très-affoibli à caufe de la grande quantité de *fang* qu'il a perdu par la *bleffure*, il eft dangereux de le *faigner*, quand même la *fievre* fe mettroit de la partie. Car il ne faut jamais trop épuifer la Nature : il eft toujours plus sûr de la laiffer combattre la Maladie à fa maniere, que de lui ôter fon énergie, en diminuant les forces du malade par des *évacuations* exceffives.

Importance de la tranquillité du corps & de l'efprit.

Il faut que les bleffés foient tenus parfaitement tranquilles & à leur aife : tout ce qui peut troubler l'efprit, émouvoir les *paffions*, comme l'*amour*, la *colere*, la *crainte*, la joie exceffive, &c., leur eft très-dangereux. Ils doivent, fur toutes chofes, s'abftenir des plaifirs de l'amour.

Laxatifs.

Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavements laxatifs*, ou par des *végétaux rafraîchiffants*, comme des *pommes cuites*, des *pruneaux*, des *épinards*, &c.

§. IV.

Des Brûlures.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes.

LES *brûlures* légeres, qui ne ſont que ſuperficielles, ne demandent, pour l'ordinaire, que de tenir la partie malade devant le feu un temps ſuffiſant, de la frotter de ſel, ou d'y appliquer une compreſſe trempée dans de l'*eſprit-de-vin*, ou de l'*eau-de-vie*.

Lorſque la brûlure n'eſt que ſuperficielle ;

Mais lorſque les *brûlures* ont aſſez pénétré pour *cautériſer* & entamer la *peau*, il faut les panſer avec le *baume de Genevieve*, ou avec un *onguent émollient* & légérement *deſſicatif*, appellé communément *cérat de Turner*. On peut y mêler une égale quantité d'*huile d'olive nouvelle :* on étend ce *cérat* ſur un linge doux, & on l'applique ſur la *brûlure*.

Lorſqu'elle a cautériſé & entamé la peau.

Si l'on n'a pas de ce *cérat* ſous la main, on ſe ſervira d'un blanc d'œuf battu, avec une égale quantité d'*huile d'olive* douce ; il peut très-bien être employé juſqu'à ce qu'on ſe ſoit procuré le *cérat de Turner*.

(Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive*, eſt un des meilleurs *remedes* qu'on puiſſe employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de ſi bons effets, depuis pluſieurs années, dit M. TISSOT, que c'eſt preſque le ſeul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de ſe trouver par-tout, & d'être prêt ſur le champ ; ce qui eſt très-important dans les *brûlures*, qui ſont d'autant moins fâcheuſes, qu'on applique le *remede* plus promptement.

Blanc d'œuf battu avec de l'huile.

Un autre *remede*, non moins important & dont

Alkali volatil fluor. les ſuccès ſe multiplient tous les jours, eſt l'*alkali volatil fluor*, dont on doit l'application au célebre M. Sage, de l'Académie Royale des Sciences. Rien d'auſſi facile que l'emploi de ce *remede*.

Lorſque la *brûlure* n'eſt point accompagnée de cloches, il ſuffit de tremper des compreſſes dans l'*alkali volatil fluor* fort, & d'appliquer ces compreſſes ſur la partie brûlée. Huit ou dix minutes après il n'y a plus, ni douleur, ni veſtiges de *brûlure*.

Lorſqu'elle eſt accompagnée de veſſies ou cloches, il faut commencer par crever ces veſſies, & on trempe des compreſſes dans un mélange d'eau & d'*alkali volatil fluor*, dans la proportion, de deux gros de cette liqueur, ſur une chopine d'eau, & l'on applique ces compreſſes ſur la partie brûlée : on renouvelle ce panſement trois fois par jour.)

Ce qu'il faut faire lorſque la brûlure eſt profonde ; Quand la *brûlure* eſt profonde, après les deux ou trois premiers jours, on la panſera avec le *baume de Genevieve*, ou le *baſilicum jaune* & le *cérat de Turner*, mêlés enſemble, à parties égales.

Très-conſidérable. Lorſque la *brûlure* eſt très-conſidérable, qu'elle eſt tellement enflammée, qu'on a lieu de craindre la *gangrene*, ou la *mortification* de la partie, il faut, pour prévenir ces accidents, employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations* violentes. (Voyez ci-devant page 319 & ſuivantes de ce Volume.)

Article II.

Secours internes.

Lorſque la brûlure eſt grave. Diete ſévere. Dans les *brûlures* conſidérables, qui ſont accompagnées de *fievre* & d'autres accidents, on ne peut pas s'en tenir aux *remedes* externes qu'on vient de preſcrire : il faut, dans ce cas, faire obſerver

une *diete* févere, & ordonner au malade de boire de grandes quantités de *tifanes* légeres & *délayantes*. Il faut le faigner & lui tenir le ventre libre. Saignée, laxatifs.

Mais lorfque la partie brûlée devient livide, noire, & qu'elle préfente tous les *fymptomes* de la *gangrene*, il faut étuver très-fouvent la partie avec de l'*efprit de vin camphré* chaud, de la *teinture de myrrhe*, ou d'autres *antifeptiques*, mêlés à une forte *décoction* de *quinquina*. Dans ce cas, on donne encore le *quinquina* intérieurement, & on fait prendre au malade des boiffons fortifiantes. (Voyez Article III, §. II de ce Chapitre.) Lorfqu'elle menace de gangrene. Quinquina.

Comme l'exemple inftruit mieux que les préceptes, je vais rapporter le traitement d'une *brûlure* la plus dangereufe de toutes celles que j'aie jamais rencontrées dans ma pratique.

Un homme de moyen âge, d'une bonne *conftitution*, tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante, & s'échauda, d'une maniere effrayante, la moitié du corps. Comme il étoit tout habillé, la *brûlure cautérifa* profondément quelques parties avant qu'on lui eût ôté fes habits. Les deux premiers jours, on étuva, & très fouvent, les parties brûlées, avec une *mixture d'eau de chaux* & d'*huile*, *liniment* très-convenable contre les *brûlures* récentes. Obfervation. Mixture d'eau de chaux & d'huile.

Le troifieme jour, jour auquel je fus appellé, il avoit beaucoup de *fievre*, & il étoit *conftipé*: je le fis faigner; j'ordonnai un *lavement émollient*, & je fis appliquer, fur toutes les parties brûlées, un *cataplafme de mie de pain & de lait*, adouci avec du *beurre* frais, afin de diminuer la chaleur exceffive & l'*inflammation*. Comme la *fievre* perfiftoit dans fa violence, il fut faigné une feconde fois: je le mis à une *diete* févere & *rafraîchiffante*. J'ordonnai la *mixture faline*, de petites dofes de Mixture faline.

Nitre. *ſel de nitre*, & il prit un *lavement émollient* tous les jours.

Lorſque l'*inflammation* fut tombée, on panſa les *brûlures* avec un *digeſtif* composé de *cérat* & de *baſilicum jaune* : où l'on vit quelques plaques noires, Scarifications. j'ordonnai de légeres *ſcarifications* ; on toucha ces parties avec la *teinture de myrrhe*, & pour empêcher Quinquina. qu'elles ne s'étendiſſent, le malade prit le *quinquina*. Au moyen de ce traitement, cet homme ſe trouva ſi bien au bout de trois ſemaines, qu'il fut en état de vaquer à ſes affaires.

(J'ai répété ce traitement & avec un ſuccès auſſi prompt, ſur un homme qui reçut ſur les deux jambes de l'*eau-de-vie* qui étoit à diſtiller, & à laquelle le feu avoit pris.)

§. V.

Des Contuſions, ou *Meurtriſſures*.

Les *contuſions* ont, pour l'ordinaire, des ſuites plus fâcheuſes que des *bleſſures* ; car leur danger ne ſe manifeſtant pas d'abord, il arrive ſouvent qu'on les néglige. Il ſeroit inutile de décrire un accident auſſi commun ; nous allons tout de ſuite paſſer à la maniere de le traiter.

Article premier.

Traitement des Contuſions ſimples.

Secours externes.

Lorſque la meurtriſſure eſt légere. Dans les *contuſions* légeres, il ſuffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de-vie* ou de *rum*, ſelon l'occaſion, & on tient conſtamment, ſur la partie,

des compreſſes trempées dans ce mêlange. Une partie de *vinaigre* ſur ſix ou huit parties d'une *infuſion* de *ſcordium* & de *mille-pertuis*, eſt une des *fomentations* des plus convenables dans ce cas. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contuſion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*eſprit de vin*, ou d'autres *eſprits ardents*, dont on fait ordinairement uſage dans ce cas.

Fomentations avec l'infuſion de ſcordium, de mille-pertuis & le vinaigre.

Les payſans, dans quelques cantons, ſont dans l'uſage d'appliquer ſur les *contuſions* récentes, un *cataplaſme de bouſe de vache*. J'ai ſouvent vu faire uſage de ce *cataplaſme*, contre des *contuſions* conſidérables produites par des coups, des chutes, des chocs, &c., & je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Bouſe de vache en cataplaſme.

Secours internes.

Lorſque la *contuſion* eſt violente, ces ſeuls moyens ne ſuffiſent pas; il faut *ſaigner* ſur le champ le malade, & le mettre à un *régime* approprié : il ne prendra que des *aliments* légers & *rafraîchiſſants*.

Lorſque la contuſion eſt violente.

Saignée.

Sa boiſſon doit être légere & de nature *apéritive*, comme du *petit-lait* édulcoré avec du *miel*, ou une *décoction* de *tamarins* ou d'*orge*; du *petit-lait* à la *crême de tartre*, &c. Il n'eſt pas de meilleure boiſſon contre les *contuſions* que l'*oxymel*.

Oxymel.

On étuvera la partie *meurtrie* avec la *fomentation* de *vinaigre*, comme nous venons de le dire, page précédente. On y appliquera un *cataplaſme de mie de pain*, de fleurs de *ſureau* & de *camomille*, dans partie égale d'eau & de *vinaigre*. Ce *cataplaſme* convient particuliérement lorſque la *contuſion* eſt accompagnée d'une *plaie*. On le renouvelle trois ou quatre fois par jour.

Cataplaſme de mie de pain, de fleurs de ſureau, de camomille, de vinaigre & d'eau.

(Souvent après une *contuſion* violente, cauſée

Ce qu'il

faut faire lorsque le malade a perdu connoissance par l'effet de la contusion.

par une chute, ou de toute autre maniere, le malade est très-oppressé & a perdu connoissance : mais il faut se garder de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeller le sentiment. Comme, dans ce cas, il y a toujours à craindre un *épanchement* dans la *tête*, la *poitrine* ou le *bas-ventre*, cette agitation le tueroit en augmentant l'*épanchement*.

Tranquillité.

Ainsi donc, sans s'impatienter, s'il est sans connoissance & sans sentiment, il ne faut, ni le mouvoir, ni lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ni rien de ce qui est capable de ranimer. Tous ces moyens lui seroient funestes. Les *saignées* répétées, selon l'urgence des cas, les *fomentations*, les *cataplasmes*, & les boissons légeres & *apéritives*, qu'on vient de prescrire, sont suffisants.)

Saignées, fomentations, cataplasmes, &c.

Article II.

Traitement des Contusions compliquées avec fracture des os & avec ou sans perte de substance.

Comme la structure des *vaisseaux* est totalement détruite dans les *contusions* violentes, il s'ensuit souvent une perte considérable de substances, qui produit un *ulcere* très-difficile à guérir. Lorsque l'*os* est brisé, la *plaie* ne se guérit pas que l'*exfoliation* ne soit faite, c'est-à-dire, que la parrie de l'*os* endommagée, ne se soit séparée & ne soit sortie par la *plaie*.

Cette opération de la Nature est souvent très-lente, & peut même demander plusieurs années avant qu'elle soit achevée. (Voyez ci-après Chap. XLI, qui traite des *fractures*.) De-là il arrive qu'on prend souvent ces *ulceres* pour des *symptomes d'écrouelles*, & qu'on les traite en conséquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cause

que le choc qu'a éprouvé l'*os* par le coup.

On voit les malades, dans cette situation, assaillis de toutes sortes d'avis : chaque personne propose un *remede* nouveau, jusqu'à ce qu'enfin l'*ulcere*, empoisonné, pour ainsi dire, par une foule de *remedes* opposés, devienne quelquefois absolument incurable.

Le seul parti qu'on doive prendre pour guérir ces sortes de maux, est d'empêcher que la *constitution* du malade ne souffre de la vie renfermée qu'il mene, ou par des *remedes* contraires.

(Ainsi donc, si la *contusion* a brisé quelques *os*, sans avoir fait d'*escarre*, ou sans avoir occasionné de perte de substance, il faut appeller sur le champ un Chirurgien, qui se gardera bien de faire des incisions, qui travaillera, au contraire, à rapprocher les extrêmités de l'*os* brisé, & à les remettre dans leur situation naturelle, dans laquelle il les maintiendra par des compresses & des bandages, comme dans les *fractures* ordinaires simples; & il fomentera continuellement tout l'*appareil* avec le mêlange de *vinaigre*, & d'*infusion* de *scordium* & de *mille-pertuis*, prescrite ci-dessus, page 349 de ce Volume.

Fomentations.

Mais lorsque la *contusion* a fait *escarre gangréneuse* & brisé en même-temps des *os*, le Chirurgien commencera par séparer la croute *gangréneuse* des parties saines; il fera de profondes incisions, & ne négligera aucun des secours propres à faciliter la *résolution* ou la *suppuration*. Il traitera les *fractures* comme nous le dirons ci-après Chap. XLI.)

Dans le cas d'escarres gangréneuses.

Scarifications profondes.

Il aura l'attention de ne rien appliquer sur l'*ulcere*, que des *onguents* simples, ou le *baume de Genevieve*, étendus sur des linges doux & recouverts de *cataplasmes de mie de pain & de lait*, dans

Baume de Genevieve, cataplasmes adoucissants.

lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille*. Ce *cataplasme* nourrit la partie, l'adoucit & la tient chaudement. La Nature aidée de cette maniere, opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir la partie de l'*os* qui a été brisée; après quoi la *plaie* se guérira promptement.

§. VI.

Des Ulceres.

Caractere des ulceres.

On donne le nom d'*ulcere* à toute solution de continuité dans les parties molles, avec érosion de substance & écoulement de *pus*. Ainsi tout *abcès*, ouvert de lui-même, ou par la main d'un Chirurgien, ou par le *caustique*; toutes les *blessures*, toutes les *plaies*, toutes les *contusions*, avec perte de substance, prennent le nom d'*ulcere*, dès qu'il y a écoulement de matiere *purulente*.

Article premier.

Causes des Ulceres.

Les *ulceres* peuvent, non-seulement venir de *blessures*, de *contusions*, d'*abcès* mal traités, mais encore du mauvais état des humeurs, ou de ce qu'on appelle une *constitution viciée*; &, dans ce dernier cas, il faut bien se garder de les guérir promptement: car cette guérison deviendroit fatale au malade.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les vieillards sont les plus sujets aux *ulceres*, ainsi que les personnes qui ne font pas d'*exercice*, & qui se nourrissent d'*aliments grossiers*.

Comment on pourroit les prévenir.

On les préviendroit souvent, en se retranchant quelques *aliments*, ou en établissant un écoulement artificiel, par le moyen d'un *cautere*, d'un *seton*, &c.

L'*ulcere*

L'*ulcere* differe de la *plaie* en ce qu'il rend une humeur, tantôt claire & séreuse, tantôt muqueuse & gluante; & tantôt âcre, au point de corroder & enflammer la *peau* : ses bords sont durs & perpendiculaires au fond de la *plaie*. On le distingue encore par le temps qu'il y a qu'il existe.

En quoi l'ulcere differe de la plaie.

ARTICLE II.

Traitement des Ulceres.

Il faut beaucoup de savoir & d'expérience pour décider quand un *ulcere* peut être guéri, & quand il faut le laisser subsister. En général, tout *ulcere* qui a pour cause une *constitution* viciée, doit être entretenu, au moins jusqu'à ce que cette *constitution* ait été améliorée par un *régime* convenable, ou par des *remedes*, & qu'il paroisse disposé à se guérir de lui-même.

Il est difficile de decider quand un ulcere doit etre guéri, & quand il doit être entretenu.

Les *ulceres* qui sont la suite des *fievres malignes*, ou d'autres *Maladies aiguës*, peuvent être guéris avec sureté, lorsqu'il y a quelque temps que le malade est rétabli : car il ne faut pas entreprendre cette guérison trop tôt, ni avant qu'on y ait préparé le malade par des *purgatifs* & un *régime* approprié. Les *ulceres*, qui sont occasionnés par des *blessures*, des *contusions* mal traitées, peuvent, en général, être guéris, pourvu que la *constitution* soit bonne. Il faut absolument les guérir, & travailler à en délivrer le malade au plutôt, lorsqu'ils affoiblissent la *constitution* & la consument par une *fievre lente*.

Qui sont les ulceres qu'il faut guérir;

Lorsque les *ulceres* accompagnent des *Maladies chroniques*, ou qu'ils surviennent pendant ces Maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution.

Qu'il ne faut guérir qu'avec précaution;

Si un *ulcere* entretient la santé du malade, quelle

Qu'il ne

faut point guérir du tout.

qu'en soit la cause, il ne faut point le guérir.

Que toutes les personnes qui ont le malheur d'avoir des *ulceres*, sur-tout les vieillards, fassent de sérieuses réflexions sur les conseils que nous venons de leur donner. Car je n'ai vu malheureusement que trop de ces personnes qui, faute d'y faire attention, se sont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantoient & récompensoient généreusement des gens qu'elles auroient dû regarder plutôt comme leurs assassins.

Secours internes.

Régime.

LE *régime* le plus convenable pour hâter la guérison des *ulceres*, est de se priver d'*aliments épicés*, salés, de haut gout; de *liqueurs fortes*, & de diminuer la quantité de viande que l'on mange.

Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des *végétaux rafraîchissants & laxatifs*, & par du *petit lait de beurre*, édulcoré avec du *miel*, &c.: il faut qu'il soit gai, & qu'il prenne autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre.

Importance du repos pour les ulceres des jambes.

(Quand les *ulceres* sont aux jambes, ce qui est fort ordinaire, il est très-important, dit M. TISSOT, aussi-bien que pour les *plaies* des mêmes parties, de marcher peu, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour le persuader de la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que, bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le mieux employé. La négligence, à cet égard, change les *plaies* les plus légeres en *ulceres*, les *ulceres* les moins fâcheux en *ulceres* incurables. J'ai vu des *ulceres* aux jambes, très-invétérés, se gué-

rir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de *charpie*, & en couvrant l'*ulcere* & le voisinage d'un *cataplasme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* & d'eau.

Secours externes.

Lorsque les *ulceres* sont récents, c'est-à-dire, lorsqu'ils succedent à quelque *abcès*, ou *plaie* prolongés ou mal traités, il suffira de les mondifier avec l'*eau* de fleurs de *sureau*, de les oindre avec le *baume de Genevieve*, & d'y appliquer des compresses ou du papier brouillard, imbibé de ce même *baume*.) (Voyez ci-devant note 2 de ce Chapitre, page 331 de ce Volume.) Infusion de fleurs de sureau, baume de Genevieve.

Lorsque le fond & les bords de l'*ulcere* paroissent durs & *calleux*, il faut les saupoudrer, deux fois par jour, avec un peu de *précipité rouge*, & les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette. Précipité rouge, basilicum. Scarifications.

On a souvent éprouvé d'excellents effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulceres* opiniâtres. Il faut l'employer, comme nous l'avons conseillé contre la *pierre* & la *gravelle*. (Voyez Tome III, page 25.) Eau de chaux.

Le savant M. Whytt, mon ami, recommande fortement la *dissolution de sublimé corrosif* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulceres* opiniâtres & de mauvais caractere. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant Médecin. La dose de ce *remede* est une cuillerée ordinaire soir & matin, & on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marque, qu'il avoit observé, qu'en lavant les Sublimé corrosif. Dose.

ulceres avec une *dissolution* trois fois plus forte, ce *remede* n'en devenoit que plus efficace.

On ne peut guérir un ulcere ancien, sans y suppléer par un cautere.

(Quand un *ulcere* a duré long-temps, il est on ne peut pas plus dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette *évacuation*, qui est devenue presque naturelle, par l'application d'un *cautere* au bras ou à la jambe. On voit tous les jours des morts subites, ou des Maladies cruelles & souvent incurables, survenir après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulements, qui duroient depuis long-temps; & quand quelque Charlatan promet de guérir en peu de jours un *ulcere* invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un service mortel.

Maladies qui en seroient les suites, sans cette précaution.

L'*asthme*, les *vertiges*, l'*apoplexie* sont ordinairement les suites des *répercussifs* & des forts *dessicatifs* appliqués sur les *ulceres*. L'expérience a démontré que les *ulceres* habituels qui se desséchoient d'eux-mêmes, sur-tout chez les vieillards, annonçoient une mort prochaine. Or, comme il est impossible de prévenir toujours ce desséchement, & que quand une fois il est arrivé, le malade est presque toujours sans ressource, il seroit donc important de conseiller un *cautere*, dès qu'on voit un *ulcere* s'établir chez un sujet, sur-tout chez un vieillard. Il devient alors préservatif des Maladies dont nous venons de parler, & souvent d'une mort précipitée.

Lorsque l'*ulcere* est entretenu par un vice *scorbutique*, *dartreux*, *écrouelleux*, *cancéreux* ou *vénérien*, il faut toujours commencer par administrer les *remedes* propres à ces Maladies, & qu'on trouvera exposés Chap. XXVIII, §. I, II & IV, Chap. XXXIV, §. II, & Chap. XXXVI, §. VII de cette seconde Partie.

§. VII.

Des Fistules.

On donne le nom de *fistule* à un *ulcere* quelconque, dès qu'il est devenu profond & sinueux, qu'il a une entrée étroite & un fond plus large : il est en outre souvent accompagné de *callosités* & de duretés. Comme toutes les parties du corps peuvent être le siege des *ulceres*, les *fistules* peuvent aussi se rencontrer dans toutes les parties du corps. Mais on n'appelle proprement *fistule* que l'*ulcere* du fondement, Maladie connue sous le nom de *fistule à l'anus*, & l'*ulcere* du *sac lacrymal*, connue sous le nom de *fistule lacrymale*. Les *fistules* des autres parties du corps se nomment simplement *ulceres fistuleux*. Caractere des fistules.

Nous allons d'abord parler des *ulceres fistuleux*, nous passerons ensuite aux deux autres especes de *fistules*.)

Article premier.

Des Ulceres fistuleux.

On peut rarement guérir un *ulcere fistuleux*, sans en venir à l'*opération*, qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses*, par le moyen de quelque *caustique*, ou en les emportant entiérement avec le *bistouri*; mais, comme cette opération ne peut être faite que par un Chirurgien expérimenté, il est inutile de la décrire. Opération.

(Indépendamment de ces moyens externes, il faut encore prescrire au malade le *régime* & les *remedes* internes dont il est question Article II du Paragraphe précédent. Il est même de ces derniers Régime.

remedes dont l'efficacité n'eſt point équivoque dans la guériſon des *ulceres fiſtuleux*. Les *eaux Bonnes*, dans le Béarn, ont guéri ſeules pluſieurs eſpeces de *fiſtules*, même très-compliquées.

Eaux Bonnes.

Cautere. On a vu encore un *cautere* appliqué à la partie oppoſée, lorſque l'*ulcere fiſtuleux* n'étoit point entretenu par la *carie*, avoir très-bien réuſſi. On change, à la vérité, dans ce cas, un *ulcere* contre un autre; mais l'avantage eſt du côté de celui qu'on place où l'on veut, & auquel on donne des bornes.

Article II.

De la Fiſtule à l'anus.

Cauſes. La *fiſtule à l'anus* eſt le plus ſouvent la ſuite d'un *abcès* ſurvenu à cette partie. Il commence par une petite dureté, qui augmente inſenſiblement, murit & s'abcede; mais l'*abcès* qui produit la *fiſtule*, marche d'ordinaire lentement. La *fiſtule à l'anus* peut encore venir de l'*exulcération* des *hémorrhoïdes*, & des environs du *rectum*; enfin d'un *phlegmon*, dont les cauſes ſont ſemblables à toutes celles des autres *inflammations*.)

Traitement de la Fiſtule à l'anus.

Les *ulceres* à l'*anus* ſont ceux qui deviennent, le plus ſouvent, *fiſtuleux*, & ils ſont très-difficiles à guérir. Il y en a qui prétendent que la *pâte de Ward contre la fiſtule*, guérit cette eſpece d'*ulcere*. Je ſais que ce *remede* n'a rien de dangereux, & qu'étant facile à trouver & à préparer, on peut l'employer; mais comme ces *ulceres* procedent, en général, du vice de la *conſtitution*, on réuſſira rarement à les guérir, à moins qu'on ne mette le ma-

Pâte de Ward.

lade à un *régime* long-temps soutenu, aidé des *remedes* propres à corriger le vice dont la *constitution* est infectée, & à apporter un changement total dans toute l'habitude du corps. Régime.

(D'ailleurs, toutes les *fistules* à l'*anus* ne sont pas susceptibles d'être guéries. Ceux qui en sont attaqués, dit M. DE BORDEU, pere, sont, pour la plupart, des sujets *mélancoliques*, qui ont été sujets aux *hémorrhoïdes*, ou qui le sont encore : leur *fistule* est un égout qui donne passage aux excréments, qui ne sauroient se faire jour au travers de la *peau*, qui est communément serrée & seche dans ces sujets; leur *foie* est mal constitué; leur *estomac* fait mal son devoir, en un mot ils ne vivent souvent que par la *fistule*. Vous la prenez pour une Maladie, tandis qu'elle n'est qu'une simple incommodité; la Nature n'a que cette ressource, & vous la lui ôtez par la guérison. Dès que la *cicatrice* sera faite, que deviendront les sucs qui s'évacuoient autrefois par la *fistule*? Combien n'y a-t-il pas de malades qui, après avoir vécu long-temps avec une *fistule* à l'*anus*, se font enfin guérir, & succombent à l'opération ou à ses suites ?

Toute fistule à l'anus n'est pas susceptible de pouvoir être guerie.

D'après ces sages réflexions, qui sont applicables aux *ulceres* de quelque nature qu'ils soient, il n'est personne qui ne sente combien il est important de ne jamais faire de *remedes* dans ce cas, & dans tous les cas d'*ulceres* en général, que d'après l'avis d'un Médecin ou d'un Chirurgien expérimenté. On n'a pas d'idée de la quantité de monde que tuent tous les jours les Charlatans, avec leurs *pommades*, leurs *onguents*, leurs *emplâtres* qu'ils distribuent impunément dans les petites Villes & dans les Campagnes. Cette audace mérite certainement l'attention réfléchie du Gouvernement, qui perd

On ne doit faire des remedes dans les cas de fistules & d'ulceres, que d'après l'avis d'un homme de l'Art.

plus de ſujets par ce brigandage, que par le fer de l'ennemi.

Nous conſeillons donc à ceux qui ont le malheur d'être affligés de *fiſtules*, de conſulter, avant de rien faire, un Médecin, ou un Chirurgien habile, qui ſeuls ſont dans le cas de juger ſi la Maladie eſt ſuſceptible de guériſon, & par quels moyens elle peut être guérie. Lorſque l'opération eſt néceſſaire, la ligature avec le plomb paroît être la voie la plus ſûre d'opérer. J'ai vu ce moyen réuſſir ſur un de mes amis qui avoit déja été opéré deux fois, mais en vain, par le fer.

Maniere de faire l'opération.

Il eſt ſuperflu de dire que ſi la *fiſtule à l'anus* reconnoît le *mal vénérien* pour cauſe, on ne peut eſpérer de la guérir qu'en guériſſant la *vérole :* il en eſt de même des autres vices qui pourroient y avoir donné lieu, tels que le vice *ſcorbutique*, *cancéreux*, &c. Conſultez les Chapitres qui traitent de ces Maladies.

Article III.

De la Fiſtule lacrymale.

Caractere de la fiſtule lacrymale.

On donne le nom de *fiſtule lacrymale* à un *ulcere* ſinueux formé à l'angle interne de l'œil dans le *ſac lacrymal*. Dans ce cas les larmes ne coulent point dans le nez; une partie eſt retenue dans le *ſac lacrymal*, dilate ce canal, y cauſe enſuite tenſion, *inflammation*, rupture & enfin *fiſtule*; l'autre partie des larmes & bientôt toutes les larmes coulent ſur la joue.

Cauſes.

Il eſt évident que la cauſe prochaine de tous ces effets eſt l'obſtruction du *ſac lacrymal*; le *remede* principal conſiſte donc à dégorger ce canal, afin que les larmes coulent dans le nez.

Traitement de la Fistule lacrymale.

On voit que ce traitement ne consiste que dans l'opération : mais cette opération est très-délicate, & ne peut être faite que par une main exercée, & très-exercée dans cette partie de la Chirurgie. Nous conseillons donc à toute personne attaquée de cette Maladie, de ne se confier qu'à un habile Opérateur; & si elle n'en a pas à sa portée, de se transporter dans une Ville qui possede un Chirurgien renommé pour ce genre d'opération. Si nous insistons sur ce conseil, c'est que le moindre inconvénient qui résulte de la mauvaise manœuvre d'un ignorant, est un larmoiement continuel, qu'il est impossible de tarir par la suite que par une nouvelle opération, qui ne réussit pas toujours, quoique bien faite.

Opération.

Accidents qui sont les suites de l'opération mal faite.

D'ailleurs la *fistule lacrymale* n'est pas toujours une Maladie simple : elle est très-souvent *symptome* de la *vérole*, des *écrouelles*, du *scorbut*, du vice *cancéreux*, & quelquefois la suite de la *gale*, de la *petite vérole*, &c. Dans tous ces cas elle demande un traitement combiné, qui ne peut être dirigé que par un Maître de l'Art.)



CHAPITRE XL.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Luxations des diverses parties du corps.

Ce qu'on doit entendre par luxation.

QUAND un *os* est dérangé de sa place, ou de son *articulation*, de maniere à ne pouvoir plus remplir ses fonctions, on dit que cet *os* est *luxé* ou démis. Comme cet accident arrive souvent à des personnes qui se trouvent éloignées de tout secours, & qu'alors elles sont dans le cas de perdre l'usage du membre *luxé*, & quelquefois même la vie, nous allons exposer les moyens de *réduire* les *luxations* les plus communes, & qui demandent les secours les plus prompts.

Une personne intelligente & courageuse peut être très-utile dans le cas de luxation.

Une personne de bon sens & courageuse, qui se trouve présente à l'instant où quelqu'un vient de se *luxer* un membre, peut souvent être plus utile au malade, que le Chirurgien le plus expert qui n'arrive qu'après que le *gonflement* & l'*inflammation* se sont déja manifestés. Car lorsque les choses en sont à ce point, il est très-difficile de connoître l'état de l'*articulation*, & il est dangereux d'en tenter la *réduction* : & quand on attend que ces *symptomes* soient dissipés, les *muscles* sont tellement relâchés, la cavité est tellement remplie, que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Idée générale de l'opération & du traitement qu'exige un membre luxé.

Lorsque la luxation est recente.

UNE *luxation* récente peut, en général, être réduite par l'*extension* seule, c'est-à-dire, en ti-

rant le membre *luxé*, & cette *extenſion* doit être plus ou moins forte ſelon la force des *muſcles* qui meuvent la partie; ſelon l'âge, la vigueur & autres circonſtances dans leſquelles peut ſe trouver le malade.

Lorſqu'il y a déja du temps que l'*os* a quitté ſa place, & qu'il y a *inflammation* & *gonflement*, il faut commencer par *ſaigner* le malade, enſuite *fomenter* la partie, & y appliquer des *cataplaſmes* de pain & de *vinaigre*, pendant quelque temps, avant que d'en entreprendre la *réduction* : (nom que porte l'opération par le moyen de laquelle on remet en place l'*os* qui a été *luxé*.)

Lorſqu'il y a deja quelque temps que l'os a quitté ſa place.

L'opération s'appelle réduction.

Quand on eſt parvenu à la faire, tout ce qui eſt alors néceſſaire, eſt d'appliquer, ſur la partie *réduite*, des *compreſſes trempées* dans de l'*eſprit de vin* ou de l'*eau-de-vie camphrée*, & de la tenir parfaitement à l'aiſe; car la négligence, à ce ſujet, entraîne les conſéquences les plus fâcheuſes. Il y a rarement de *luxation* ſans *tenſion* dans les *ligaments*, dans les *tendons* qui avoiſinent l'*articulation*, & quelquefois ſans déchirement de ces parties : ſi l'on tient ces parties à l'aiſe, juſqu'à ce qu'elles aient recouvré leur force & leur *ton*, tout va bien dans la ſuite; mais lorſqu'on augmente le mal en les comprimant fortement & en réitérant fréquemment ces compreſſions, il n'eſt pas étonnant qu'elles reſtent pour toujours foibles & ſenſibles.

Ce qu'il faut faire lorſque l'os eſt remis en place.

(L'opération par laquelle on réduit les *luxations*, ou, pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans ſa cavité, la tête des *os* qui ont été déplacés ou démis, mérite d'autant plus d'être connue, que les Villes & les Campagnes fourmillent d'ignorants, qui, non-ſeulement entreprennent tous les jours cette *opération*, mais en-

core la supposent nécessaire, où il n'y a point de *luxation*, même où il y a à peine une *entorse* ou *foulure*. Il étoit donc utile de la décrire dans un livre populaire, afin que les personnes sensées & raisonnables, & qui veulent s'instruire, fussent mises en état de n'être plus dupes de ces gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacements d'*os* où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties, supposées *luxées*, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une *inflammation* dangereuse, & changent souvent en un mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.)

§. I.

De la Luxation de la mâchoire.

Article premier.

Causes de la Luxation de la mâchoire.

La *mâchoire inférieure* peut être *luxée* par le bâillement, par des coups, par des chutes; en mâchant des substances dures, &c.

Article II.

Symptomes de la Luxation de la mâchoire.

On reconnoît facilement cet accident à ce que le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la *mâchoire supérieure* ne correspondent plus à celles de la *mâchoire inférieure*; de plus, le menton incline en en-bas, ou se trouve tourné de côté, & le malade ne peut parler distinctement, ni avaler sans les plus grandes difficultés.

ARTICLE III.

Maniere de réduire la Luxation de la mâchoire.

LA méthode ordinaire de *réduire* la *mâchoire luxée*, eſt de poſer la perſonne à qui cet accident eſt arrivé, ſur un ſiege bas, de ſorte qu'un aſſiſtant puiſſe lui tenir la tête ferme, en l'appuyant contre ſa poitrine : enſuite celui qui fait la *réduction*, enfonce dans la bouche de cette perſonne & auſſi avant qu'il eſt poſſible, ſes deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puiſſent pas gliſſer, & il tient les autres doigts appliqués extérieurement ſur la *mâchoire* : tenant la *mâchoire* ferme de cette maniere, il la preſſe fortement en en-bas & en arriere ; au moyen de quoi il vient facilement à bout de faire rentrer dans leurs cavités, les *condyles* de cette *mâchoire*.

Les payſans, de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une maniere particuliere. Un d'eux fait une eſpece de mentonniere au malade, avec un mouchoir ; enſuite tournant le dos à celui du malade, il tire en haut, de maniere à l'enlever de terre. Cette méthode réuſſit ſouvent ; mais comme nous la croyons dangereuſe, nous conſeillons de préférer la premiere.

Méthode dangereuſe des Payſans.

(On reconnoît que la *mâchoire* eſt réduite, à un petit bruit que font les *condyles* en rentrant dans leurs cavités, & à ce que la *mâchoire* a repris ſa poſition naturelle.

A quoi l'on reconnoît que la mâchoire eſt reduite.

Lorſque la *réduction* eſt faite, il faut que le malade reſte quelque temps ſans remuer la *mâchoire*, ni pour manger, ni pour parler. Cependant lorſqu'on n'a pas perdu de temps, & que la *réduction* a été faite auſſi-tôt que la *luxation* s'eſt déclarée,

Ce qu'il faut faire lorſque la réduction eſt faite.

il arrive ſouvent que le malade peut parler & manger dès qu'elle eſt réduite. J'ai vu un Ecolier, qui ſe luxa la *mâchoire* en voulant briſer un os avec ſes dents; ſon Précepteur fit ſur le champ la *réduction* & fort adroitement. A peine l'enfant fut-il délivré, qu'il ſe remit à manger, comme s'il n'avoit rien éprouvé.

Mais lorſqu'on a perdu du temps, ſoit par des tentatives infructueuſes, ſoit parce qu'aucun des aſſiſtants n'a voulu entreprendre de faire la *réduction*, & qu'il a fallu attendre l'arrivée d'un Chirurgien, le repos, que nous preſcrivons, devient indiſpenſable, à cauſe du tiraillement qu'ont éprouvé les *ligaments*. Il ſera même néceſſaire de fomenter les deux extrémités de la *mâchoire*, avec les *liqueurs ſpiritueuſes* preſcrites ci-deſſus, pag. 363 de ce Volume, quand ce tiraillement aura été aſſez long pour occaſionner le relâchement de ces parties.)

§. II.

De la Luxation du cou.

Article premier.

Cauſes de la Luxation du cou.

Le *cou* peut être *luxé*, ſoit par des chutes, ſoit par des coups violents, &c. Dans ce cas, ſi le malade n'eſt pas promptement ſecouru, il meurt en peu de temps; ce qui fait que le peuple s'imagine qu'il a eu le cou caſſé : cependant le cou n'eſt, pour l'ordinaire, *luxé* qu'en partie, & alors il peut être *réduit* par la premiere perſonne qui ſe ſent aſſez de réſolution pour l'entreprendre. Quant à la *luxation* complete du cou, elle tue ſur le champ.

Lorſque la luxation eſt complete, elle tue ſur le champ.

ARTICLE II.

Symptomes de la Luxation du cou.

LORSQUE le cou eſt *luxé*, le malade eſt auſſi-tôt privé de tout ſentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle; toute la face paroît gonflée; le menton pend ſur la poitrine, & le viſage eſt, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

ARTICLE III.

Méthode de réduire la Luxation du cou.

POUR *réduire* cette *luxation*, on étendra auſſi-tôt le malade à terre ſur le dos. L'Opérateur ſe placera derriere lui de maniere à tenir la tête avec ſes deux mains, en plaçant ſes deux genoux contre les épaules du malade, pour le tenir en reſpect. Dans cette poſition il tirera la tête du malade, de toutes ſes forces, en même-temps qu'il la tournera légérement, ſi le viſage eſt tourné de l'un ou de l'autre côté, juſqu'à ce qu'il s'apperçoive que la *réduction* eſt faite; ce qu'il reconnoîtra par un certain bruit que les *os* font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en apperçoit encore parce que le malade commence à *reſpirer*, & que la tête reſte dans ſa poſition naturelle.

A quoi l'on reconnoît que la réduction eſt faite.

Cette *opération* eſt une de celles qu'il eſt plus aiſé d'exécuter que de décrire. Je l'ai vu entreprendre heureuſement, même par des femmes, & ſouvent par des hommes qui n'avoient aucune teinture de Médecine.

Elle n'eſt pas auſſi difficile qu'on le croiroit.

Quand la *réduction* eſt faite, il faut ſaigner le malade : il faut encore qu'il reſte tranquille pendant quelques jours, juſqu'à ce que les parties aient

Ce qu'il faut faire quand elle eſt faite.

recouvré leur *ton* naturel : (on hâtera cet effet, en appliquant ſur le cou des compreſſes trempées dans des *liqueurs ſpiritueuſes*, comme il eſt preſcrit ci-deſſus, page 363 de ce Volume.)

§. III.

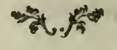
De la Luxation des côtes.

L'*ARTICULATION* des *côtes* avec l'*épine du dos* étant très-forte, il eſt rare qu'elles ſoient *luxées*. Cependant, comme cet accident arrive encore quelquefois, c'eſt une raiſon pour que nous nous en occupions.

Article premier.

Maniere de réduire la Luxation des côtes, lorſque la tête des os eſt en dehors.

Lorsqu'une *côte* eſt *luxée*, ſoit en dedans, ſoit en dehors, ſoit en en-haut, ſoit en en-bas, il faut, pour la réduire, poſer le malade à plat ventre ſur une table, & que l'Opérateur faſſe tous ſes efforts pour faire rentrer la tête de l'*os* dans ſa cavité. Si cette méthode ne réuſſit pas, il faut que le bras du côté malade ſoit ſuſpendu à une porte ou à une échelle, & tandis que les *côtes* ſont, par cette poſture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en ſont ſorties.



Article

ARTICLE II.

Maniere de réduire la Luxation des côtes, lorſque la tête des os eſt en dedans.

LORSQUE les têtes des *côtes*, par la *luxation*, ſont portées en dedans, elles ſont plus dangereuſes & plus difficiles à réduire, parce qu'on ne peut ſe ſervir, ni de la main, ni d'aucun inſtrument pour diriger intérieurement la tête de la *côte luxée*. Le ſeul parti qu'il y ait à prendre, dans ce cas, eſt de placer le malade à plat ventre ſur un tonneau, ou ſur quelque corps qui faſſe le dos, & de mouvoir la *côte* en devant & en arriere, en la ſecouant de temps en temps. Par ce moyen, les *côtes luxées* rentrent quelquefois dans leur place.

(Il eſt évident que cette eſpece de *luxation* eſt une des plus difficiles à réduire : heureuſement qu'elle eſt très-rare. Mais s'il ſe trouvoit que quelqu'un eût le malheur de l'éprouver, nous conſeillons d'appeller ſur le champ un Chirurgien expérimenté, & de ne tenter les moyens que l'on vient de propoſer, que dans les cas où il ſeroit difficile ou impoſſible d'avoir le miniſtere d'un homme de l'Art.) Cette luxation eſt une des plus difficiles à réduire.

§. IV.

De la Luxation de l'épaule.

L'*HUMÉRUS* ou l'*os du bras* peut être *luxé* de pluſieurs manieres. Le plus communément, cependant, la *luxation* ſe fait en en-bas, & très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de ſon *articulation*, & parce qu'il eſt très-expoſé aux impreſſions des corps étrangers, eſt la partie du corps qui eſt la plus ſujette à être *luxée*. Cette luxation eſt une des plus fréquentes.

Article premier.

Symptomes de la Luxation de l'épaule.

On reconnoît la *luxation* de l'*humérus* par une dépreſſion ou une cavité ſur le ſommet de l'épaule, & à l'impoſſibilité de remuer le bras.

Lorſque la *luxation* eſt en en-bas & en devant, le bras eſt alongé, & l'on ſent une maſſe en forme de boule ſous l'aiſſelle; mais lorſque la *luxation* eſt en arriere, on ſent la boule derriere l'épaule, & le bras eſt pendant le long de la poitrine.

Article II.

Méthode de réduire la Luxation de l'épaule.

Il faut deux aſſiſtants, outre celui qui opere, pour faire cette reduction.

La méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* de l'épaule, eſt de placer le malade ſur un ſiege bas. Un aſſiſtant lui tient le corps en reſpect, de maniere qu'il ne puiſſe remuer, tandis qu'un autre tient le bras un peu au-deſſus du coude, & l'étend graduellement. L'Opérateur paſſe une ſerviette ſous le bras du malade, & ſe la noue derriere le cou; enſuite il tire fortement le bras du malade, & ſouleve la tête de l'*os* qu'il dirige avec ſes mains dans ſa place.

On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération; mais la main d'un Chirurgien expérimenté eſt toujours le plus ſûr. Chez les ſujets jeunes & délicats, j'ai toujours vu que la maniere la plus facile de *réduire* cette *luxation*, étoit d'étendre le bras du malade avec une main, & de preſſer de l'autre la tête de l'*os*. Quand on fait l'*extenſion*, il faut toujours que le bras ſoit un peu plié.

(Lorſque la *réduction* eſt faite, ou que la tête de l'*humérus* eſt rentrée dans ſa cavité, il faut panſer l'épaule & le bras comme il eſt preſcrit ci-devant, page 363 de ce Volume.)

§. V.

De la Luxation du coude, du poignet & des doigts.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation du coude.

Les *os* de l'*avant-bras* ne peuvent être *luxés* que d'une ſeule maniere.

Symptomes de la Luxation du coude.

Quand ces *os* ſont *luxés*, on apperçoit une éminence au côté du bras, vers lequel l'*os* eſt pouſſé. Ce *ſymptome* & l'impoſſibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'*avant-bras*, ſont aiſément reconnoître cette *luxation*.

Maniere de réduire la Luxation du coude.

Il faut trois perſonnes pour réduire cette luxation.

Il faut, pour l'ordinaire, deux perſonnes pour *réduire* la *luxation* du coude. L'une qui tienne le bras au deſſus du coude, l'autre qui le tienne au deſſous, & le tire fortement, tandis que l'Opérateur tourne l'*os*, & le fait entrer dans ſon *articulation*; enſuite il faut plier le bras, & le ſoutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par-derriere le cou. (Voyez ci-deſſus, page 363, ce qu'il faut faire quand l'*os* eſt remis à ſa place.)

Article II.

De la Luxation du poignet & des doigts.

Ces *luxations* se réduisent de la même maniere que celle du *coude*. On fait des *extensions* dans des directions différentes, & on pousse la tête des *os* dans leurs cavités. (Voyez l'article précédent.)

§. VI.

Des Luxations de la cuisse, du genou, de la cheville & des orteils.

Article premier.

De la Luxation de la cuisse.

Symptomes de la Luxation de la cuisse.

Lorsque la cuisse est *luxée* en devant & en en-bas, le genou & le pied sont tournés en dehors, & la jambe de ce côté est plus longue que l'autre; mais quand elle est *luxée* en arriere, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte, & le pied est tourné en dedans.

Méthode de réduire la Luxation de la cuisse.

Lorsqu'elle est luxée en devant.

Lorsque l'*os* de la cuisse est *luxé* de la premiere maniere, pour en faire la *réduction*, il faut que le malade soit couché sur le dos; qu'il soit lié ou tenu fermement par des assistants, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage, attaché au bas de la cuisse, un peu au-dessus du genou, la tirent fortement.

Lorsque l'*extension* est faite, l'Opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation*.

Mais lorſque la *luxation* eſt en arriere, on poſera le malade ſur le ventre, &, pendant l'*extenſion*, on pouſſera la tête de l'*os* en dedans. (Voyez ci-devant, page 363, comment il faut ſe conduire lorſque la *luxation* eſt *réduite*.) Lorſqu'elle eſt luxée en arriere.

Article II.

Des Luxations du genou, de la cheville & des orteils.

Ces *luxations* ſe réduiſent de la même maniere que celles des *extrémités ſupérieures*, c'eſt-à-dire, en faiſant une *extenſion* dans la direction oppoſée, tandis que l'Opérateur replace l'*os*. (Voyez ci-deſſus, §. V, Articles I & II de ce Chapitre.) Cependant, dans la plupart des cas, l'*extenſion* ſeule ſuffit, & l'*os* ſe remet de lui-même en ſa place, en le pouſſant avec une certaine force.

On voit donc que la force ſeule ne ſuffit pas pour faire la *réduction* des *os luxés*. L'expérience & l'adreſſe réuſſiront ſouvent plus que la force. J'ai vu une ſeule perſonne *réduire* une *luxation* de la cuiſſe, après que ſix perſonnes avoient en vain épuiſé toutes leurs forces pour y parvenir. L'adreſſe eſt plus neceſſaire pour réduire une luxation que la force.



CHAPITRE XLI.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Fractures, des Entorſes ou Foulures, & des Hernies ou Deſcentes.

§. I.

Des Fractures.

IL n'eſt preſque pas de villages dans leſquels on ne trouve des gens qui prétendent poſſéder l'Art de remettre les *fractures*. Quoiqu'en général ces gens ſoient très-ignorants, cependant on en voit quelques-uns réuſſir; ce qui prouve évidemment qu'une légere connoiſſance, aidée d'un peu de ſens commun, & d'une tête un peu méchanique, ſuffit pour qu'un homme puiſſe être utile, à cet égard.

Nous conſeillons cependant de ne jamais ſe confier à de pareils Opérateurs, quand on eſt à portée d'un Chirurgien habile & expérimenté. Mais comme, à ſon défaut, ils deviennent néceſſaires, & qu'il faut les employer, nous allons, en leur faveur, entrer dans quelques détails ſur cette matiere.

(La connoiſſance des *fractures* & leur traitement, étant une des branches de la Chirurgie la plus étendue & des plus difficiles, par les complications & les accidents qui ne les accompagnent que trop ſouvent, on trouvera, ſans doute, ces détails très-abrégés. Mais ſi l'on veut ſe rappeller que nous n'écrivons pas pour les Chirurgiens, (Voyez ci-devant page 307 de ce Volume,) ces conſeils, quel-

que peu nombreux qu'ils ſoient, paroîtront ſuffiſants, puiſqu'on ne doit en faire uſage qu'en attendant le Chirurgien, que nous exhortons fortement d'appeller, pour peu que l'accident ſoit grave.

ARTICLE PREMIER.

Diviſion des Fractures & leurs caracteres.

LES *fractures* ſe diviſent en ſimples, en compoſées & en compliquées; en completes & incompletes; en tranſverſales, en obliques & en longitudinales.

Ce que c'eſt qu'une fracture ſimple;

Les *fractures ſimples* ſont celles où il n'y a qu'un *os* de caſſé.

Compoſée;

Les *compoſées*, ſont celles où il y a deux, trois *os*, &c. de la même partie, caſſés en même-temps.

Compliquée;

Les *fractures compliquées*, ſont celles qui ſont accompagnées de *plaie*, de *carie*, d'*abcès*, de *gangrene* & autres accidents qui demandent des traitements particuliers.

Complete;

Les *fractures completes*, ſont celles où l'*os* eſt entiérement caſſé.

Incomplete;

Les *incompletes*, celles où il reſte quelque portion *oſſeuſe* encore dans ſon entier.

Tranſverſale;

On dit qu'une *fracture* eſt *tranſverſale*, lorſque l'*os* eſt caſſé en travers, ou ſuivant une direction horizontale à ſa longueur.

Oblique;

Une *fracture* eſt *oblique*, lorſque l'*os* eſt diviſé ſelon une direction qui s'écarte, plus ou moins, de la ligne perpendiculaire : cette *fracture* eſt plus longue que la précédente, & il eſt plus difficile de contenir les portions fracturées, après qu'elles ont été remiſes en place.

Longitudinale.

La *fracture longitudinale*, eſt celle par laquelle l'*os* eſt fendu dans ſa longueur; c'eſt plutôt une fêlure,

qu'une *fracture*, puiſque les parties de l'*os* ne ſont point entiérement ſéparées.

Les extrémités de l'*os fracturé*, peuvent reſter dans leur ſituation naturelle, ſur-tout dans les *fractures tranſverſales*. Elles peuvent auſſi s'écarter un peu l'une de l'autre, mais de maniere pourtant qu'elles reſtent toujours à-peu-près l'une vis-à-vis de l'autre. Les portions *fracturées* peuvent auſſi ceſſer de ſe toucher, & gliſſer l'une à côté de l'autre : ce qui arrive preſque tous les jours dans la *fracture oblique*, & même dans la *tranſverſale*.

Enfin, ſi les portions *fracturées* ſont pointues, elles peuvent avancer comme autant de piquants dans les chairs : ce qui rend cette eſpece de *fracture* la plus fâcheuſe & la plus douloureuſe de toutes.

Les *fractures* ſont toujours accompagnées d'effets plus ou moins dangereux ; mais ces effets ſont différents, ſelon la nature de l'*os fracturé*, les différentes directions de la *fracture*, la ſituation, la figure, le nombre & la groſſeur des portions *fracturées* ; enfin, ſelon la partie où la *fracture* eſt arrivée, même ſelon les parties voiſines.

Article II.

Symptomes des Fractures.

Lorsque la *fracture* eſt à une partie inférieure, le malade eſt dans l'impoſſibilité de ſe ſoutenir ; & dans toutes les *fractures*, il éprouve la contraction & le dérangement des *muſcles* de leur ſituation naturelle ; la contorſion, la défiguration & l'alongement du membre ; le déchirement, la contuſion, ou la corruption du *perioſte* externe, ainſi que des *vaiſſeaux* logés dans les petites cellules des *os*, du *perioſte* interne, de la *membrane médullaire* & de la *moëlle* même.

Les autres effets ſont la *tumeur* & la difformité du membre *fracturé ;* le tiraillement, le déchirement, l'irritation, &c. des *membranes*, des *tendons* & des *nerfs ;* l'*inflammation* des *vaiſſeaux* adjacents, avec douleur, *échymoſe*, *ſuppuration*, *gangrene* d'une partie, & ſouvent de la totalité du membre.

Premiere attention qu'il faut avoir dans les fractures.

Les *fractures* ne ſont pas toujours faciles à découvrir. La premiere attention qu'il faut avoir, eſt d'examiner ſi la partie bleſſée eſt plus courte que celle qui eſt ſaine, & ſi le bleſſé peut ou ne peut pas s'appuyer deſſus.

On obſerve enſuite, en la touchant, s'il n'y a pas quelque inégalité contre Nature, ou ſi l'*os* plie ; ſi, lorſqu'on agite l'*os*, il craque, ou fait quelque bruit.

Signes caractériſtiques de la fracture.

Dans les *fractures*, ſur-tout *tranſverſales*, les portions *fracturées* ſe replacent ſouvent d'elles-mêmes ; & on ne peut s'aſſurer de l'exiſtence de cette *fracture*, que parce qu'on voit que le malade ne peut ſe ſervir que très-difficilement de la partie bleſſée, & qu'il ne peut la remuer ou toucher, ſans reſſentir de grandes douleurs. Mais le moyen le plus ſûr de s'en convaincre, eſt de faire tenir la partie affectée par quelqu'un, qui la remuera doucement, tandis qu'un autre examinera s'il entend quelque bruit à l'*os*, & s'il y a quelque vuide ou quelque inégalité.

La Nature pourvoit ſeule à la réunion des fractures.

Une vérité dont il eſt important que tous les hommes ſoient inſtruits, c'eſt que la Nature pourvoit ſeule à la réunion des *os fracturés*, & que l'ouvrage de la Chirurgie ſe borne à les remettre dans leur véritable ſituation, & à les y maintenir ; que les *os* de moyenne groſſeur, &, à plus forte raiſon, les petits, peuvent être réunis au bout de

quinze à trente jours; mais qu'on ne peut compter, pour les gros, sur la solidité du *cal*, qu'après quarante, cinquante & même soixante jours.

On observera qu'une *fracture* se guérit d'autant plus vîte, qu'elle est plus simple, que le sujet est plus jeune & d'une meilleure *constitution*. Les *fractures* qui viennent de causes internes, telles que le *scorbut*, la *vérole*, &c., & qui sont accompagnées de *carie*, ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit ces causes, & qu'on n'ait amélioré la *constitution* du malade.)

Article III.

Traitement des Fractures.

Secours internes.

Lorsque l'os fracturé est considérable. Lorsque c'est un *os* considérable qui est *fracturé*, il faut que le malade observe, à tous égards, la *diete* que nous avons recommandée contre la *fievre continue aiguë* ou *inflammatoire*. (Voyez Tome II, pages 68 & suiv.)

Lavements. On le tiendra tranquille & fraîchement; on lui lâchera le ventre avec des *lavements émollients*: si la *fracture* le met dans l'impossibilité d'être remué, &, par conséquent, de recevoir de *lavements*, on lui donnera, dans la même intention, des *aliments* de nature *relâchante*, comme des *pruneaux*, des *pommes cuites* dans du *lait*, des *épinards* bouillis, &c. Relâchants.

Nous devons cependant faire observer ici que les personnes qui sont habituées à faire bonne chere, ne doivent point être tout-à-coup réduites à une *diete* trop austere, qui pourroit, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes mauvaises,

en quelque façon, & même lorſque la nature de la Maladie demanderoit un traitement tout différent.

Circonſtances qui indiquent la ſaignee.

Il eſt, en général, néceſſaire de *ſaigner* le malade immédiatement après une *fracture*, ſur-tout s'il eſt jeune, repler, & s'il a en même-temps reçu quelques *contuſions & meurtriſſures* : on répétera cette *ſaignée* le lendemain, ſi le malade a beaucoup de *fievre*. La *ſaignée* eſt ſur-tout indiſpenſable, quand ce ſont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Repos du lit.

Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros *os* qui ſupportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuiſſe, il faut que le malade garde le lit pendant pluſieurs ſemaines. Il n'eſt pourtant pas néceſſaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reſte, pendant tout ce temps, couché ſur le dos. Cette ſituation épuiſe les forces, gêne le malade, lui écorche la *peau*, &c.

Quand on peut lever le malade.

Au commencement de la troiſieme ſemaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le tranſporter ſur une chaiſe longue, ſur une bergere, &c. Ce changement de poſition lui paroîtra très-agréable, & lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention lorſqu'on le leve, qu'il ne faſſe aucun mouvement, parce que l'action des *muſcles*, en général, pourroit déranger les portions d'*os* de leur place (*a*).

(*a*) On a imaginé pluſieurs machines pour ſuſpendre l'action des *muſcles*, & contenir les fragments de l'*os* caſſé. Mais comme la deſcription de ces machines, ſans figures, ſeroit de peu d'utilité, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage peu couteux & très-utile, *ſur la nature & la guériſon des fractures*, publié, il y a quelque temps, par M. Aitken, Chirurgien d'Edimbourg, mon ami, (au *Traité des Maladies des os, par feu* M. Petit, aux Ouvrages de Mrs. Louis,

Il faut que le malade ſoit tenu ſéchement & proprement.

Il eſt de la derniere importance de tenir le malade proprement & ſéchement tant qu'il eſt dans cette ſituation : ſans ce ſoin, ſa *peau* s'irrite & s'écorche tellement, qu'il eſt forcé de changer de place à tout moment pour trouver du ſoulagement, & toujours en courant beaucoup de riſques de déplacer les *os fracturés*. J'ai vu un *os* de la cuiſſe caſſé, dont les parties avoient été bien réunies, & qui étoit reſté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette ſeule cauſe, qu'il reſta enſuite plié ou courbé pendant tout le temps que la perſonne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redreſſer.

Dans quelle poſition doit être tenu le membre fracturé.

On a été long-temps dans l'uſage de tenir le membre *fracturé* étendu pendant cinq ou ſix ſemaines; mais c'eſt une poſture très-fâcheuſe, & tout à la fois fatigante pour le malade, & contraire à ſa guériſon. La meilleure poſture eſt celle dans laquelle le membre eſt un peu plié. C'eſt la poſition dans laquelle tout animal tient ſes membres quand il dort ou qu'il repoſe, & dans laquelle le plus petit nombre de *muſcles* ſe trouvent tendus. On donne facilement cette poſture au membre *fracturé*, ſoit en couchant le malade un peu ſur le côté, ſoit en faiſant le lit de maniere à la favoriſer.

---

la Faye, &c., aux Mémoires & aux Prix de l'Académie de Chirurgie.)

M. Aitken a non-ſeulement donné dans cet Ouvrage l'*Hiſtoire de toutes les Machines*, recommandées pour les *fractures* par les Auteurs qui l'ont précédé, mais encore il en a décrit pluſieurs de ſa compoſition, ſinguliérement avantageuſes pour contenir les *os fracturés*, & très-utiles dans les cas où on eſt obligé de tranſporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*,) d'un lieu dans un autre.

Secours externes.

L'Opérateur doit examiner attentivement ſi l'*os* n'eſt pas caſſé & éclaté en pluſieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper le membre, autrement on auroit à craindre la *gangrene*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte ſouvent, dans ces circonſtances, des délais, qui conduiſent ſi loin le malade, qu'il n'eſt plus temps d'opérer. Circonſtances qui indiquent l'amputation.

(Il faut bien ſe garder de trop précipiter cette *amputation*. Il y a des Chirurgiens, dit M. Bilguer, qui ont porté la précipitation, à cet égard, juſqu'à couper ſur le champ les membres fortement contus, avant que d'eſſayer aucun autre ſecours : cruauté que je ne puis en aucune façon approuver, & qui eſt condamnée par tous les Maîtres de l'Art. Il paroît bien plus conforme aux vues de l'humanité, non-ſeulement de ne pas amputer un membre ſain, mais même de chercher à conſerver celui qui eſt caſſé, en prévenant, ſoit par un traitement général, ſoit par les panſements, les accidents qui peuvent ſurvenir, & d'épargner par-là à un homme déja cruellement bleſſé, une *bleſſure* plus cruelle encore. (Voyez la Diſſertation ſur l'*inutilité de l'amputation des membres*, citée ci-devant page 329 de ce Vol. Voyez encore le Recueil des Prix de Chirurgie.) Avec quelle prudence il faut la faire.

Lorſque la *fracture* eſt accompagnée d'une *plaie*, il faut la panſer, à tous égards, comme une *bleſſure* ordinaire. (Voyez p. 337 & ſuiv. de ce Vol.)

Tout ce que l'Art peut faire pour la guériſon d'une *fracture*, c'eſt de remettre l'*os* parfaitement droit, & de le tenir abſolument tranquille. Tout bandage ſerré eſt nuiſible, ou contraire. Il vaudroit beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plu- Dangers des bandages trop ſerrés.

part des ſuites fâcheuſes qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandages trop ſerrés. Cette circonſtance eſt une de celles où l'excès de l'Art, ou plutôt l'abus, fait plus de mal que ſi l'on s'en étoit abſolument paſſé. Preſque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on ait entendu parler, ſe ſont faites ſans qu'on y ait employé aucun bandage. Il faut cependant tenir le membre en reſpect; mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes.

Moyen de tenir en reſpect le membre fracturé;

La meilleure maniere de tenir le membre en reſpect, eſt de le mettre entre deux ou pluſieurs *écliſſes* ou *attelles* de cuir, ou de carton : ſi ces *écliſſes* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles ſont appliquées, & ſuffiſent avec une bande roulée autour, ſans être ſerrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce ſoit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, eſt celui à douze ou dix-huit chefs. Il eſt plus facile à appliquer & à retirer que celui qui ſe roule, & tient également bien le membre en reſpect. Il faut que les *écliſſes* ſoient auſſi longues que le membre. Lorſque la *fracture* eſt à la jambe, on fait des trous à ces *écliſſes* pour y introduire les chevilles des pieds.

Les côtes fracturées.

Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de bandage, on ſe ſert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même ſe tenir tranquille : il doit éviter tout ce qui pourroit le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de touſſer, &c. : il faut que ſon corps ſoit dans une poſition droite, & qu'il ait ſoin que ſon *eſtomac* ſoit conſtamment tendu. Pour cet effet, il prendra très-ſouvent des *aliments* légers, & boira

de grandes quantités de liquides foibles & aqueux.

Le meilleur des *remedes* externes, contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mêlange de *vinaigre* & d'*eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade. Oxycrat.

§. II.

Des Entorses, ou Foulures.

Les *entorses* sont souvent suivies d'accidents plus fâcheux que les *fractures* : la raison en est évidente, c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé, le malade est obligé de se tenir tranquille, parce qu'il ne peut plus se servir de la partie dont les *os* sont *fracturés* ; mais lorsqu'une *articulation* n'est que forcée, la personne voyant qu'elle peut encore se mouvoir, aller, venir, seroit fâchée de perdre le temps pour si peu de chose : elle est dans l'erreur ; elle change en une Maladie incurable, ce qui auroit été guéri par quelques jours de repos & de tranquillité. Les entorses sont souvent suivies d'accidents plus fâcheux que les fractures. Pourquoi ?

Article premier.

Symptomes des Entorses, ou Foulures.

(L'*entorse* est une distention subite & violente des *tendons* ou des *ligaments* d'une *articulation*, sans qu'il y ait déplacement sensible des parties *osseuses*. Cette distention occasionne plus ou moins d'accidents, en raison du dégré de violence qui en a été la cause. La douleur & le gonflement en sont les *symptomes* principaux : l'*inflammation* est toujours proportionnée à la sensibilité des parties qui ont souffert. La *synovie* s'épanche dans l'*articulation*, quand les *ligaments* ou les capsules ont Ce que c'est qu'une entorse.

été rompus : l'*hydropisie* de l'*articulation* & la *carie* de l'*os* en sont les suites malheureuses.

Lorsque la distention a été assez violente pour occasionner un déplacement d'*os*, mais que ces *os* se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme une simple *contusion*. (Voyez ci-devant page 348 de ce Vol.) S'ils ne se remettent point, c'est une *luxation*, dont il a été parlé pages 362 & suivantes de ce Volume.)

Article II.

Traitement des Entorses, ou Foulures.

Eau froide dans le premier instant.

Dans les campagnes, les Paysans plongent ordinairement la partie qui a souffert dans l'eau froide. Ce moyen est très-bon, pourvu qu'on l'emploie sur le champ, & qu'on ne l'y laisse pas trop long-temps; mais l'usage dans lequel ils sont, de laisser la partie très-long-temps dans l'eau froide, est certainement dangereux. L'eau, dans ce cas, relâche au lieu de fortifier, & elle est plus capable d'occasionner une Maladie, que de guérir l'*entorse*.

Précautions avec lesquelles il faut l'employer.

(Cette immersion dans l'eau froide, qui est, sans contredit, un des moyens les plus surs pour prévenir l'épanchement de la *synovie* & l'*inflammation*, ne peut cependant pas être employée dans tous les cas d'*entorse*. Par exemple, on commettroit une faute impardonnable, si on l'ordonnoit à une femme qui seroit dans le temps de ses *regles*, ainsi qu'à des personnes enrhumées ou extrêmement délicates. Dans ces cas, il faut se contenter de couvrir la partie affectée de compresses trempées dans l'une ou l'autre des *liqueurs spiritueuses* qu'on va prescrire plus bas; de saigner la malade & de prescrire le repos.)

On

On eſt encore dans l'uſage de lier fortement une jarretiere, ou toute autre bande, autour de la partie qui a éprouvé l'*entorſe :* par ce moyen, on redonne du *ton* aux *vaiſſeaux ;* &, en empêchant la partie d'agir, on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant il ne faut pas que ces bandes ſoient ſerrées trop fortement. Ligature.

J'ai vu très-ſouvent qu'une *ſaignée* faite près de la partie affectée, avoit les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons ſur toutes choſes, c'eſt le repos & la tranquillité : ils ſont plus utiles dans ces cas que les *remedes*, & ne manqueront jamais d'appaiſer les douleurs. Saignée locale. Repos & tranquillité.

(Les meilleurs *remedes* contre les *entorſes* ou *foulures*, ſont, le parfait repos, l'eau froide, mais dans le premier abord; la boue noire qu'on trouve ſous le pavé des ruiſſeaux des grandes Villes, telles que Paris : cette boue contenant beaucoup de particules *ferrugineuſes*, & étant en conſéquence *vulnéraire* & *fortifiante*, ainſi que nombre d'expériences l'ont conſtaté. Boue noire des grandes Villes ;

On emploie encore une compreſſe trempée dans du *vinaigre* & de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de *ſel* qu'elle peut en diſſoudre, & on les continue juſqu'à ce que la douleur ſoit diſſipée, & qu'on ſoit sûr qu'il n'y a plus d'*inflammation* à craindre. Alors, & pas avant, on fera uſage des *remedes* preſcrits ci-deſſus. Eau & vinaigre, ou eau ſalée.

Mais une attention qu'il faut avoir, ſi la *foulure* ou l'*entorſe* eſt au *pied*, partie qui, en effet, y eſt la plus expoſée, c'eſt de le tenir bandé très-long-temps, même après que le malade ſe ſentira parfaitement guéri, parce que s'il venoit à faire de faux mouvements, il recevroit de nouvelles *entorſes*, dont il ſeroit d'autant plus incommodé, Importance de tenir la partie malade bandée tres-long-temps.

que le pied seroit moins fortifié. Aussi arrive-t-il, que lorsqu'on néglige ce mal, dans les commencements, la force ne revient jamais entiérement, & que souvent il s'y manifeste une légere enflure, qui dure toute la vie.)

Remedes externes.

On recommande un grand nombre de *remedes externes* contre les *entorses*, dont il y en a de bons & de mauvais. Ceux qu'on peut employer avec plus de sureté, sont les *cataplasmes* de *biere* aigrie, ou de *vinaigre* & d'*avoine*; l'*esprit-de-vin camphré*, l'*esprit de Mendérérus*, le *liniment volatil*, l'*esprit aromatique volatil*, délayé dans le double de son poids d'eau; & les *fomentations* ordinaires, auxquelles on ajoute de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit-de-vin*.

§. III.

Des Descentes, ou *Hernies*, ou *Ruptures*.

Ce qu'on entend par descente.

(On donne le nom de *hernie* ou *descente* à une *tumeur* formée par le déplacement d'une partie molle.

La *hernie* arrive toujours, ou presque toujours, aux parties contenues dans la capacité du *bas-ventre*; car il y a quelques exemples des *hernies* du *cerveau*.

Nous n'entrerons point dans le détail des noms divers qu'on donne à la *descente*, relativement à la partie, ou aux parties qui servent à la former, & au lieu qu'elle occupe. Ces dénominations ne peuvent être utiles qu'aux gens de l'Art, & il n'en est point de ces derniers qui ne les connoissent.)

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les enfants & les vieillards sont les plus exposés à cette Maladie.

Article premier.

Causes des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

Chez les enfants, elle est ordinairement occasionnée par les cris, la *toux*, les *vomissements*, &c. Chez les vieillards, elle est communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de sauter, de porter des fardeaux trop lourds, &c.; (des coups, des chutes, des cris forcés, une *toux* violente, le *vomissement*, les efforts qu'occasionnent les instruments à vents, peuvent encore les causer.)

Une *constitution* relâchée, l'indolence, les *aliments huileux* ou *aqueux* disposent les uns & les autres à cette Maladie.

(Toute *descente* procede, ou de l'augmentation des forces expulsives, ou du relâchement & de la foiblesse des parties qui servent à contenir les *intestins*. Ces deux especes de causes doivent, comme il est facile de le sentir, présenter des *symptomes* différents, & demander un traitement qui leur soit particulier.

Article II.

Symptomes des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

La *descente* qui est due à des efforts, de quelqu'espece que ce soit, est accompagnée de tension, d'*irritation*, de chaleur & de douleur. Dans le cas de tension;

Lorsqu'au contraire la cause de relâchement a lieu, il n'y a pas de douleur, ni d'*irritation*, ou elles sont beaucoup moindres. De relâchement.

Dans le premier cas, il est très-difficile de remettre la partie déplacée dans son lieu, & il est plus aisé de l'y retenir, lorsqu'on l'y a une fois

remiſe. Tout le contraire arrive dans le ſecond cas.

Symptomes eſſentiels.

Les *ſymptomes* eſſentiels de la *deſcente* ſont, une *tumeur*, plus ou moins alongée, mollaſſe, cédant à la preſſion des doigts : la *peau* ſous laquelle elle eſt cachée, n'eſt, ni rouge, ni enflammée, ni douloureuſe. Elle diſparoît quelquefois quand le malade ſe couche tout étendu. Quand il touſſe, on ſent une légere ſecouſſe ſous le doigt appliqué ſur la *tumeur*, &c. La *deſcente* eſt le plus ordinairement accompagnée de *vomiſſements*, ou au moins de *maux de cœur.*)

Une *deſcente* devient quelquefois mortelle, avant qu'on ſe ſoit apperçu qu'elle exiſte. Ainſi, toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomiſſements*, une *conſtipation* opiniâtre, &c., donnent lieu de ſoupçonner un embarras dans les *inteſtins*, il faut, ſans perdre de temps, examiner ſoigneuſement toutes les différentes parties où les *deſcentes* ſe manifeſtent ordinairement.

Quelles ſont les parties du corps qui peuvent être le ſiege des deſcentes.

(Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le ſiege des *deſcentes*. Mais les *anneaux des muſcles* du *bas-ventre*, ſitués dans les *aines*, ſont, ſans contredit, celles qui donnent le plus ſouvent lieu à la ſortie d'une portion des *inteſtins*, & on nomme ces *deſcentes inguinales*. Après les *deſcentes* des *aines* ou *inguinales*, les *umbilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*umbilic*, vulgairement le *nombril*, & celles qui ſe trouvent le long de la *ligne blanche*, ſont les plus fréquentes. Il y a encore des *deſcentes d'eſtomac*, de la *veſſie*, de la *matrice*; mais ces Maladies ſont très-rares, & ne demandent pas moins que l'expérience la plus conſommée, pour être reconnues & traitées convenablement; ainſi nous n'en parlerons point.

La *descente inguinale*, ou des *aines*, est de deux sortes; ou elle reste dans l'*aine*, ou elle descend jusques dans le *scrotum*, qui souvent est d'une grosseur prodigieuse. La premiere présente une *tumeur* arrondie, qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé ci-devant, (page 39 de ce Volume.) Un des principaux caracteres de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, est, quand le malade est placé dans la position qu'on va prescrire plus bas, de céder totalement, ou en partie, à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendroit que plus douloureux.

Caracteres qui distinguent la descente du bubon;

On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'*aine*, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vuide qui décelera la nature de cette espece de *tumeur*.

La *hernie*, qui descend jusques dans le *scrotum*, présente une *tumeur* alongée, qu'on a quelquefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique*. Il y a quelque temps qu'un *Chirurgien Bandagiste* tomba dans une méprise de cette nature, relativement à l'enfant d'un de mes amis. Il décida qu'il y avoit *descente* : en conséquence, il donna un bandage; mais une faute grossiere qu'il commit, fut de poser le bandage, quoiqu'il n'eût pu réduire cette prétendue *descente*. Comme cet engorgement étoit *œdémateux*, & formoit ce que nous appellons une fausse *hydrocele*, qu'on sait ne point causer de douleur, le *bandage* ne fit que fatiguer l'enfant; & comme on avoit dit qu'il falloit qu'il s'y habituât, on ne fit pas attention à ses plaintes. Au bout de dix-huit mois, ou

Avec l'engorgement du cordon spermatique.

deux ans, on s'apperçut que la *tumeur* augmentoit : on me le fit voir ; je ne vis point de *descente* ; mais comme je devois me défier de mon jugement sur cette matiere, je conseillai de le faire examiner par M. Bordenave, célebre Chirurgien, de l'Académie Royale des Sciences, qui décida que c'étoit un simple gonflement *œdémateux* du *cordon spermatique*. On supprima le *bandage*, & on n'employa que des *topiques fortifiants*, qui le guérirent parfaitement.

Avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des descentes.

On voit donc avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des *descentes* ; & si un homme qui passe pour être de l'Art, s'y est trompé, combien ne doit-on pas être réservé ! combien ne doit-on pas avoir de défiance pour ces coureurs de campagnes, assez hardis pour faire l'opération, qui n'est nécessaire que lorsqu'il y a étranglement & *inflammation* à un certain dégré !

Pratique meurtriere des Charlatans.

L'on a vu ici une femme, dit M. Tissot, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourments les plus cruels, & après l'amputation du *testicule*, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants ; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais, dans ce cas. Il court même souvent des scélérats qui font cette opération, la *castration*, sans nécessité, & mutilent impitoyablement une multitude d'enfants, que la Nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéri radicalement ; au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage.) (*Avis au Peuple*, Tome II, pages 169 & 170.)

ARTICLE III.

Traitement des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

AUSSI-TÔT qu'on découvre ou qu'on apperçoit une *descente*, il faut travailler à faire rentrer l'*intestin*, parce qu'une très-petite portion de ce *viscere*, sortie du ventre, suffit souvent pour occasionner tous les *symptomes* dont nous venons de parler : delà si on ne la fait pas rentrer sur le champ, le seul dérangement de l'*intestin* peut donner la mort. Il faut se hâter de faire rentrer l'intestin.

Lorsque le sujet est un enfant, il faut le coucher sur le dos, la tête très-basse : & si, dans cette position, l'*intestin* ne rentre point de lui-même, on y supplée facilement, au moyen d'une légere pression, c'est-à-dire, en poussant légérement la *tumeur* dans le ventre avec les doigts. Position qu'il faut donner au sujet, lorsqu'il est enfant, pour opérer la pression.

L'*intestin* une fois rentré, on applique, dessus le lieu où étoit la *descente*, un *emplâtre agglutinatif*, & on pose ensuite un bandage, qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les *bandages*, & de les appliquer sur les *descentes* des enfants, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie & ne fasse de grands mouvements, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie. Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin est rentré.

(Voici un *topique* qu'on ne sauroit trop publier, & que j'ai employé, avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de M. LOUIS & autres célebres Chirurgiens : c'est la *fleur de tan*, *remede* peu couteux & qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des Tanneurs, & il n'est pas de petites Villes & de gros Bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la maniere de l'appliquer. Fleur de tan en topique.

Prenez de *fleurs de tan*, une once. Maniere de le preparer ;

Mettez dans un petit ſac de toile douce ou un peu uſée, en forme de ſachet; couſez l'ouverture, par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan.* Il ne faut pas que ce ſachet forme une pelotte dure, mais applatie & mollette.

Ayez, d'un autre côté, du vin chaud, dans une écuelle; jettez-y votre ſachet; laiſſez imbiber pendant quelques minutes; appliquez le tout chaud ſur l'ouverture qui donnoit lieu à la *deſcente;* aſſujettiſſez avec des bandes, de maniere ſeulement qu'il ſoit tenu en reſpect : ce ſachet peut ſervir huit jours; mais il faut avoir ſoin de l'imbiber de nouveau trois fois par jour.

De l'appliquer.

Au bout de huit jours, on en fait un autre de la même forme, qu'on applique de la même maniere, & on continue ainſi juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré que la partie eſt aſſez reſſerrée & fortifiée pour ne plus donner lieu à la ſortie du *boyau.* Un enfant de ſix mois a été parfaitement guéri en moins de cinq ſemaines, & des adultes, les uns au bout de trois mois, & les autres au bout de ſix.)

Maniere de faire rentrer l'inteſtin chez les adultes.

Chez les adultes, quand l'*inteſtin* a été pouſſé hors du ventre par quelque violent effort, ou qu'il arrive par quelque autre cauſe, qu'il eſt enflammé, il eſt ſouvent très-difficile de le faire rentrer; quelquefois même cela eſt impoſſible, ſans une opération, dont la deſcription eſt étrangere à notre objet : cependant ayant été aſſez heureux pour réuſſir, dans toutes les occaſions où j'ai été appellé, à faire rentrer le *boyau*, ſans avoir beſoin de recourir à d'autres moyens, que ceux qui ſont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'expoſer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Méthode facile de faire rentrer les Descentes.

Après avoir fait *saigner* le malade, je le couche sur le dos, la tête très-basse & les fesses très-élevées par des oreillers. Dans cette position, j'applique & je renouvelle, pendant un temps considérable, sur la partie de la *descente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude. Je fais, en même-temps, donner des *lavements*, composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre* & un peu de *sel*. Saignée. Position que doit avoir le malade. Fomentations. Lavements.

Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression. (Voyez ci-dessus page 391 de ce Volume.) Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force : cependant la force seule ne suffit pas; il faut encore une certaine adresse. En même-temps que l'Opérateur presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire. Pression.

Si, par malheur, tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter les *lavements* de la fumée de *tabac* : on les a vu souvent réussir, lorsque tous les autres moyens de *réduction* avoient échoué; & il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces moyens, & sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendroit à *réduire* la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une opération cruelle, toujours très-délicate & très-difficile. Lavements de fumée de tabac.

Je conseillerois donc aux Chirurgiens de n'employer les instruments, qu'après avoir tenté tous Il faut tenter tous ces moyens

avant que d'en venir à l'opération.

les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs fois réussi à faire rentrer l'*intestin*, en persistant dans ma méthode, après que des Chirurgiens, très-expérimentés d'ailleurs, avoient déclaré que la *réduction* ne pouvoit se faire que par l'*opération*.

Quand les moyens proposés ne réussissent pas, il faut en venir à l'opération, mais sur le champ.

(Lorsqu'on a épuisé les moyens que fournit la méthode qu'on vient d'exposer, & qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'*intestin*, il est certain qu'il faut en venir à l'opération; mais il faut se déterminer sur le champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours; & il faut s'adresser au Chirurgien le plus expérimenté.

Dangers que l'on court en se mettant entre les mains des prétendus guérisseurs de Village, &c.

On ne sauroit trop inculquer au peuple qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulants, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse & l'effronterie, & que, dans aucun cas de *descente*, l'amputation du *testicule* n'est nécessaire. (Voyez les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, pour l'année 1776, page 289.)

Les adultes, après que l'*intestin* est rentré, doivent porter un bandage d'acier. Il seroit inutile de donner la description de ces *bandages*, parce que les Artistes en tiennent toujours de prêts. Ces *bandages* incommodent ordinairement dans les premiers temps; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme, parvenu à l'âge mur, qui a eu une *descente*, doit porter un bandage le reste de ses jours.

(Nous conseillons d'éprouver le *topique* que nous venons de décrire, pages 391 & suiv. de ce Vol.; & si, après en avoir fait usage pendant un temps, plus ou moins long, proportionnément à ce qu'il y a que la *descente* existe, on s'apperçoit qu'elle est guérie, alors il n'est plus besoin de bandage.)

ARTICLE IV.

Régime que doivent obſerver ceux qui ont des Deſcentes, ou *Hernies*, ou *Ruptures.*

LES perſonnes qui ont une *deſcente*, doivent ſe garder de tout *exercice* violent, de porter des fardeaux peſants, de ſauter, de courir, &c. Elles s'abſtiendront d'*aliments venteux*, de *liqueurs fortes*, & éviteront, avec grand ſoin, de s'enrhumer à cauſe des efforts de la *toux*, qui ſuffiſent ſeuls pour donner des *deſcentes.*



CHAPITRE XLII.

Des Accidents mortels, occaſionnés par des corps arrêtés dans l'œſophage ou *le goſier ; par la ſubmerſion dans l'eau, &c. ; par des vapeurs ſuffoquantes, & par le froid exceſſif.*

On ne doit jamais abandonner quelqu'un qui paroît tué par un accident, qu'on ne ſoit bien certain de ſa mort.

Il eſt certain qu'on peut ſouvent rappeller à la vie, au moyen de ſecours convenables, ceux qui paroiſſent l'avoir perdue. Les accidents qui ſont ſuivis de mort ſubite, ne deviennent, la plupart du temps, funeſtes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens néceſſaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un accident, à moins que, dans cette cataſtrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* néceſſaire à la vie, n'aient été bleſſés d'une maniere grave. (Dans tous les autres cas, on doit tenter juſqu'à l'impoſſible ; & jamais la ceſſation des *fonctions animales* ne doit mettre obſtacle aux ſecours, que l'homme réputé mort, peut recevoir, d'un génie bienfaiſant & éclairé incapable de ſe rebuter, lors même qu'il déſeſpere que ſes ſoins puiſſent devenir fructueux.)

L'action de ces *organes* peut être diminuée au point de n'être pas ſenſible pendant quelque temps, ſans que la vie ſoit pour cela éteinte. Cependant ſi, dans ces cas, on laiſſe le *ſang* & les humeurs ſe refroidir, il ſera impoſſible de rappeller le mouvement, quand même on auroit rendu aux *ſolides* leur action.

Ainsi, lorsque le mouvement des *poumons* est suspendu par des vapeurs *empoisonnées;* que l'action du *cœur* est arrêtée par un coup reçu dans la *poitrine;* que les fonctions du *cerveau* sont blessées par une *plaie* à la tête; si on laisse refroidir le malade, il est de toute probabilité qu'il restera dans le même état, c'est-à-dire, mort. Mais si on tient le corps chaudement, aussi-tôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir, les *fluides* reprendront leurs mouvements, & les *fonctions vitales* se rétabliront.

Il faut quelquefois un temps très-long avant que les liqueurs du corps humain soient refroidies au point de ne pouvoir être réchauffées.

(Il faut quelquefois un temps assez long, pour que les humeurs soient entiérement refroidies; puisque, comme nous le ferons voir plus bas, on a rappellé à la vie des *noyés* qui avoient été plus de six heures sous l'eau; puisque plusieurs faits démontrent que des personnes sont revenues à la vie, après plusieurs jours de mort apparente, même après avoir été inhumées. C'est que les fonctions apparentes de la chaleur naturelle peuvent avoir cessé dans l'individu, sans qu'il ait cessé d'exister. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord : il ne faut abandonner le malheureux qui est victime d'un accident, qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va exposer dans les Paragraphes suivants, & qu'on les aura employés de la maniere & avec la constance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.)

Dangers qu'il y a d'enterrer sur le champ les personnes qui paroissent privées de la vie après des coups, des chutes, &c.

Il est horrible d'enterrer sur le champ ceux qui ont le malheur de paroître privés de la vie, après des coups, des chutes, &c. Ces malheureux, au lieu d'être portés dans des lieux chauds, d'être exposés au feu, ou dans un lit chauffé, sont, pour l'ordinaire, transportés dans une Eglise, dans une grange, ou dans tout autre endroit froid &

humide, où, après avoir été infructueusement saignés, par une personne qui n'entend peut-être rien à son état, on les fait passer pour morts, & on les abandonne, sans qu'il en soit jamais question dans la suite.

Cette conduite paroît être dictée par l'ignorance, & soutenue par une ancienne superstition, qui veut que le corps d'une personne, qui est soupçonnée avoir été tuée par accident, soit abandonnée dans une maison inhabitée. A quoi peut tenir cette superstition? c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer : mais certainement la pratique à laquelle elle donne lieu, est contraire à tous les principes de la raison, de l'humanité & du sens commun.

Premiere attention qu'il faut avoir auprès d'une personne qui paroît privée de la vie.

Lorsqu'une personne paroît avoir été privée subitement de la vie, la premiere chose qu'on ait à faire, est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il n'y a pas de corps étrangers logés dans la *trachée artere*, ou dans l'*œsophage*. (Voyez le §. suivant.) Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'*air* chargé de vapeurs *empoisonnées*, en est la cause, il faut, sur le champ, transporter le malade dans un autre *air*. (Voyez ci-après §. III.)

Lorsque la *circulation* est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la foiblesse; il faut *saigner*. Si le *sang* ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un *bain chaud*, ou le frotter avec des serviettes chaudes, &c. Enfin quand on ne peut pas détruire sur le champ, la cause qui a jetté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est d'entretenir la chaleur *vitale*, en la

frottant avec des ferviettes chaudes, en le couvrant de fable, ou de cendres chaudes, &c.

Je devrois actuellement traiter en détail des accidents qui, lorfqu'on n'y remédie pas promptement, font le plus ordinairement mortels : je devrois même indiquer les moyens les plus capables de foulager les malheureux à qui ces accidents font arrivés : mais comme j'ai été heureufement prévenu, dans cette partie de mon travail, par l'illuftre TISSOT, je me contenterai de publier celles de fes obfervations qui m'ont paru les plus importantes, & d'ajouter quelques-unes de celles que la pratique m'a procurées. (Voyez l'*Avis au Peuple*, Tome II, page 82 & fuivantes.)

§. I.

Des Accidents mortels, occafionnés par des corps arrêtés dans l'œfophage, ou *dans la trachée-artere.*

Ces accidents ne font, pour l'ordinaire, que l'effet de la négligence.

QUOIQUE les accidents de ce genre foient très-communs, &, en général, très-dangereux, cependant ils ne font, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfants à beaucoup mâcher leurs *aliments*, à ne rien mettre dans leur bouche qu'il leur feroit dangereux d'avaler : mais les enfants ne font pas les feuls qui commettent des imprudences de ce genre.

Imprudence de ceux qui tiennent dans leur bouche des clous, des épingles, des aiguilles, &c.

Je connois des adultes qui tiennent dans leur bouche des *épingles*, des *aiguilles*, des *clous* & d'autres corps pointus tout le jour, qui quelquefois dorment même toute la nuit dans cet état. Cette conduite eft des plus imprudentes, puifqu'un accès de *toux*, & vingt autres accidents, peuvent forcer ces corps à defcendre, avant que la perfonne puiffe en être prévenue.

Exemples d'accidents mortels causés par des aliments avalés en masse trop considérable & trop goulument.

(Les *épingles*, les *aiguilles*, les corps pointus, durs, &c., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les *aliments*, eux-mêmes, occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit M. Tissot, avala une *dragée* qui s'arrêta dans l'*œsophage*, & mourut d'abord. Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté : pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de *gâteau :* un troisieme, par un morceau de peau de jambon : un quatrieme, par un œuf qu'il avoit avalé par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans la bouche : une poire a aussi tué une femme. Un morceau de *tendon*, (ce qu'on appelle vulgairement *nerf*) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'*estomac*, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'*inflammation*, la *gangrene*, la foiblesse, &c.

Ces exemples, malheureusement trop communs, ne sauroient être trop publiés, puisque la mort prompte & subite qui est la suite de ces accidents, est presque toujours due, ou à la gourmandise, ou à la voracité, défauts honteux & purement volontaires.



Article

ARTICLE PREMIER.

Symptomes des Accidents occaſionnés par des corps arrêtés dans l'œſophage ou dans la trachée-artere.

QUAND un corps eſt arrêté dans l'*œſophage* ou dans la *trachée-artere*, le malade éprouve, tantôt une douleur très-vive dans le lieu où eſt arrêté le corps, & tantôt un ſentiment plus incommode que douloureux : quelquefois des ſoulévements de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire, & ſi ce corps eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée-artere* comprimée, le malade éprouve une *ſuffocation* cruelle; il ne peut plus reſpirer : le *poumon* ſe remplit, &, le *ſang* ne pouvant plus revenir de la tête, le viſage devient rouge & livide, le cou ſe gonfle, l'*oppreſſion* augmente, & le malade périt très-promptement.

Lorſque la *reſpiration* n'eſt, ni ſuſpendue, ni gênée; que le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & que le malade peut encore avaler, il peut vivre quelques jours, & la Maladie eſt alors une Maladie particuliere de l'*œſophage*. Mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher, il en réſulte une mort cruelle.

ARTICLE II.

Traitement qu'exigent ceux qui ont quelques corps arrêtés dans l'œſophage ou dans la trachée-artere.

DU fond de la bouche, les *aliments* paſſent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *œſophage*, & qui, en ſuivant le trajet de l'épine du dos, va aboutir à l'*eſtomac*. (Voyez premiere Partie, Chapitre II, note 7.)

On ne peut que les extraire par la bouche ou les pousser dans l'estomac.

Or, lorsqu'un corps quelconque est arrêté dans le passage, il n'y a que deux manieres de l'en chasser; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le pousse dans l'*estomac*.

Le moyen le plus sûr est de les extraire; mais il n'est pas toujours possible.

Le moyen le plus sûr & le plus certain, est toujours d'en faire l'extraction; mais il n'est pas toujours le plus facile. (D'ailleurs, les efforts qu'on fait dans cette opération, fatiguent souvent le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses. Souvent aussi le danger est extrêmement pressant,) & alors il faut préférer de le pousser dans l'*estomac*, sur-tout quand le corps arrêté n'est pas de nature à endommager ce *viscere*.

Quels sont les corps qu'on peut pousser sans danger dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser dans l'*estomac* sans danger, sont tous les *aliments*, comme le *pain*, la *viande*, les *gâteaux*, les *fruits*, les portions de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains *aliments* ne soient presqu'indigestibles; mais il est rare qu'ils soient mortels.

Quels sont ceux qu'on doit extraire par la bouche.

Les substances *indigestes*, comme le *liege*, le *bois*, les gros noyaux, le verre, les *os*, les pierres, les *métaux*, &c., doivent, autant qu'il est possible, être tirés au dehors, sur-tout si ces corps sont aigus, pointus, &c., comme les *épingles*, les *aiguilles*, les *arrêtes* de poisson, les fragments de *verres*, (les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles, &c.

Quelqu'extraordinaire qu'il paroisse de nommer tous ces corps, il n'en est cependant aucun que l'expérience ne prouve avoir été avalé; & les accidents qui en résultent le plus ordinairement, sont, de violentes douleurs dans l'*estomac* & les *intestins*; des *inflammations*, des *suppurations*, des *abcès*, des *ulceres*; la *fievre lente*, la *gangrene*, des *coliques*

de miſéréré; des *abcès* extérieurs, par leſquels ces corps reſſortent; & ſouvent, après les ſouffrances les plus atroces, une mort cruelle.)

Premier & ſecond moyens d'extraire les corps arrêtés dans le goſier.

Lorsque le corps n'eſt pas deſcendu trop avant, il faut eſſayer de l'extraire avec les doigts; méthode qui réuſſit ſouvent. Quand il eſt trop avancé, on ſe ſert de pinces ou de *tenettes*, telles que celles dont les Chirurgiens font uſage; mais cette méthode eſt ſouvent infructueuſe, ſur-tout ſi le corps eſt de nature flexible, ou lorſqu'il eſt deſcendu fort avant dans le goſier.

Les doigts:

Les pinces ou tenettes.

Troiſieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le goſier.

Lorsqu'on n'a réuſſi, ni avec les doigts, ni avec les pinces, ou qu'il n'a été poſſible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets.

On fait de ces crochets, ſur le champ, en courbant par le bout, un morceau de fil de fer; on l'introduit à plat; &, pour s'aſſurer de la direction, ou pour le conduire avec plus de ſureté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure, dont on ſe ſert comme d'une anſe, & dans laquelle on paſſe le doigt pour le tenir plus fermement; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer; afin de prévenir les accidents qui ſont arrivés quelquefois, lorſque ces inſtruments ſont échappés des mains de l'Opérateur.

Les crochets. Maniere de les préparer & de les introduire.

Après que le crochet eſt paſſé par delà le corps qui eſt arrêté dans le goſier, on le retourne, & il accroche le corps, qu'on amene en le retirant.

Ils servent sur-tout à extraire les epingles, les arrêtes, &c.

Les crochets sont encore très-commodes, lorsque le corps est un peu flexible, tels qu'une *épingle*, une *arrête*, &c. : si elles sont placées en travers dans le gosier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe & les dégage; ou si elles sont de nature fort fragile, il sert à les briser.

Quatrieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Les anneaux.

Quand les corps arrêtés dans le gosier, sont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du passage, comme alors ils pourroient facilement éluder le crochet, ou le redresser par leur résistance, on se sert d'anneaux faits de *métal*, ou de laine, ou de soie.

Maniere de faire les anneaux solides & de les introduire.

Pour l'anneau de *métal*, on prend un morceau de fil de fer, fin & long; on le courbe par le milieu, en cercle, d'environ un pouce de diametre; on tient les deux bouts non courbés paralleles, & on les rapproche l'un de l'autre : on se sert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer; on introduit dans le gosier, le côté formé en anneau; on le conduit vers le corps engagé, & on le ramene.

Maniere de faire les anneaux flexibles.

Les anneaux plus flexibles se font avec de la laine, du fil, de la soie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force & plus de consistance. On attache l'un ou l'autre de ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, & pour les retirer. On peut passer plusieurs de ces anneaux, les uns dans les autres, afin d'engager plus sûrement le corps arrêté, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre.

Avantages

Cette espece d'anneau a un avantage; c'est que

quand on a une fois engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le ferrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tous sens; ce qui, dans un grand nombre de cas, peut être d'une grande utilité. de ces derniers anneaux.

Cinquieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Un autre moyen à employer, dans ces occasions, est l'*éponge* : la propriété qu'elle a de se gonfler considérablement en s'humectant, la rend très-avantageuse dans ces cas. L'éponge.

Lorsqu'un corps est arrêté dans le gosier, mais de maniere à ne pas remplir tout le passage, on introduit un morceau d'*éponge* par le vuide que laisse le corps dans le passage, & on le fait descendre par delà le corps. L'*éponge* se gonfle bientôt; & acquiert du volume dans cet endroit humide : on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler au malade quelques gouttes d'eau, dans l'instant où l'*éponge* est dans le gosier; alors on la retire par le manche auquel elle est attachée; & comme elle est devenue trop volumineuse pour le petit endroit par lequel elle a été introduite, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle. Maniere de l'introduire.

La compressibilité de l'*éponge*, ou la propriété qu'elle a de se resserrer étant seche, est une autre cause de son utilité. Dans ce cas, un morceau d'*éponge* assez considérable, peut être comprimé & resserré dans un très-petit espace, avec un fil ou un ruban, dont on l'entoure fortement, & que l'on peut desserrer & retirer très-aisément, après que l'*éponge* a été introduite. Autre maniere.

On peut encore comprimer l'*éponge* dans une Troisieme maniere.

baleine fendue en quatre par le bout; mais, de cette maniere, il est difficile de l'introduire, sans blesser le malade.

Sixieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Morceau de viande durcie.

J'ai souvent vu des épingles, ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, & retirée, sur le champ, avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'*éponge*, & peut souvent réussir également bien.

Septieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Vomissement. Circonstances où il peut être utile.

Enfin, quand tous les moyens, dont nous venons de parler, sont infructueux, il en reste un autre, c'est de faire *vomir* le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés; car, dans les cas où ils seroient accrochés, ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le *vomissement* pourroit quelquefois faire beaucoup de mal.

Ipécacuanha.

Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire *vomir*, trente ou quarante grains d'*ipécacuanha*, en poudre.

Dans le cas contraire, on essaiera d'exciter le *vomissement*, en irritant le gosier avec une plume.

Lavement avec la décoction de tabac. Maniere de le préparer.

Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* avec la *décoction* de *tabac* : ce *lavement* se fait de la maniere suivante.

Prenez de *tabac en corde*, ... une once. Faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante; ce *lavement* a souvent fait *vomir*, tandis qu'on avoit en vain tenté tous les autres *vomitifs*.

(Le *lavement* de *tabac*, regardé comme une derniere ressource, mérite, en effet, attention. Voici un fait rapporté par M. Tissot. Un homme avala un gros morceau de poumon de *veau*, (appellé vulgairement *mou de veau*,) qui s'arrêta au milieu de l'*œsophage*, & en bouchoit exactement le passage. Un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens : un second, voyant leur inutilité, & le malade ayant le visage noir & tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvements *convulsifs*, lui fit donner, en *lavement*, la *décoction* d'une once de *tabac* en corde : ce *remede* procura un *vomissement* violent, qui fit rejetter le corps étranger, qui alloit causer la mort du malade.) Son importance. Observation.

Moyens de pousser dans l'estomac les corps qui ne sont pas de nature à endommager ce viscere.

Lorsque le corps arrêté est de nature à pouvoir être poussé dans l'*estomac*, c'est-à-dire, lorsque c'est du pain, de la viande, des *fruits*, &c. (Voyez ci-dessus, page 402 de ce Volume,) on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* & un peu chauffée pour la rendre flexible, ou d'un *poireau*, qu'on trouve par-tout, mais qui est sujet à casser; ou avec une baleine, un fil de *métal*, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une éponge, &c. Il faut que tous ces corps soient unis & polis, pour qu'ils ne causent point d'irritation. Bougie huilée, poireau, baleine, &c.

(Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser dans l'*estomac*, s'engageoient dans la bougie, ou le *poireau*, ou l'éponge dont on se servoit pour les pousser, & res-

sortoient avec eux. Mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.)

Circonstances où il faut pousser dans l'estomac les corps même nuisibles.

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer, il est impossible d'extraire, même les corps qu'il seroit dangereux de pousser dans l'*estomac*; (Voyez ci-devant page 402 de ce Volume.) alors de deux maux, il faut choisir le moindre : il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'*estomac*, que d'abandonner le malade, qui périroit sur le champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

(Il arrive, dit M. TISSOT, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une : ou, 1°. ils sortent par les *selles*; ou, 2°. ils ne sortent point & tuent le malade; ou, 3°. ils sortent par les *urines*; ou, 4°. ils se font jour par la *peau*.

Ces corps sortent quelquefois par les selles;

Quand ils sortent par les *selles*, ou c'est au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou ce n'est que long-temps après, & alors cette expulsion est précédée de beaucoup de douleurs. On a vu sortir en peu de jours, sans avoir fait souffrir, un os de patte de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de *thériaque*, des épingles, des aiguilles, des pieces de monnoie de toute espèce, une petite flûte longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une boucle de soulier.

J'ai vu, continue M. TISSOT, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête

avoit plus de trois lignes de largeur : ce clou s'arrêta quelques moments au gosier ; mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit avec une *selle*, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore un os entier d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'*estomac*, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal. Il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

L'événement n'est pas toujours aussi heureux. Le plus souvent, quoique les corps sortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'*estomac* & les *intestins*. Une fille avala quelques épingles : elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans ; enfin au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an, des *évanouissements*, des *convulsions* ; elles ressortirent au bout de ce terme, & le malade fut guéri.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les *intestins*, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier.

Ou ils ne sortent pas, & tuent le malade.

Ce qui arrive en second lieu, lorsque des corps nuisibles ont été avalés, c'est d'occasionner les accidents les plus fâcheux, suivis de la mort du malade ; & il y en a beaucoup dans ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les *selles* ; mais l'autre partie perça les *intestins* & même

le ventre avec des douleurs inouies. La malade périt au bout de trois ſemaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'*eſtomac*, pénétra dans le *foie*, & fit périr le malade en *conſomption*. Une *ſonde* échappée en examinant la gorge & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

Il eſt vrai qu'on voit tous les jours avaler des pieces monnoyées de différents *métaux*, ſans qu'il ſurvienne rien de fâcheux; on a même vu avaler juſqu'à cent louis d'or, qui ſortirent tous avec les *ſelles*; mais que ces heureux haſards n'inſpirent point trop de ſécurité. Une ſeule piece de monnoie avalée, boucha la communication entre l'*eſtomac* & les *inteſtins*, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément; mais on a des exemples de gens chez leſquels il s'en eſt fait des amas, qui ſont devenus cauſe de mort, après beaucoup de douleurs.

Une femme, morte d'une *fievre* lente, rendit, ſur les derniers jours de ſa vie, quelques noyaux de prunes, & enfin deux corps irréguliers gros comme une petite noix, que je conſerve. Ce ſont deux noyaux également de prune, qui, avec le temps, ſe ſont recouverts en partie d'une ſubſtance brune, ſpongieuſe & aſſez ſolide. Ayant ouvert un de ces deux corps, on voit l'amande du noyau deſſéchée & de couleur noirâtre.

Ou ils ſortent par les urines,

La troiſieme maniere dont ces corps s'échappent, eſt par la voie des *urines*; mais ces cas ſont rares. Une épingle de moyenne grandeur ſortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée. L'on a rendu par la même voie un petit *os*, des noyaux de ceriſe, de prunes, &c, à ce qu'on dit, une pêche; on penſe bien que cela n'a pu arriver ſans occaſionner les douleurs les plus atroces.

La derniere voie par laquelle ſortent les corps indigeſtes & nuiſibles, introduits ou pouſſés dans l'*eſtomac*, eſt la *peau*. Il faut, pour que cela arrive, qu'ils aient percé l'*eſtomac* ou les *inteſtins*, & qu'ils aient occaſionné des *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on eſt obligé d'ouvrir. Ils ſont ſouvent très-long-temps à faire ce trajet: quelquefois les douleurs ſont continues; d'autres fois le malade ne ſouffre que par intervalle. L'*abcès* ſe forme, ou ſur l'*eſtomac*, ou dans d'autres parties du ventre. Quelquefois même ces corps, après avoir percé les *inteſtins*, font des routes ſingulieres, & vont ſortir loin du ventre. Une aiguille avalée ſortit, au bout de quatre ans, à la jambe; une autre à l'épaule. Ou par la peau.

Tous ces exemples, que nous avons cru néceſſaire de rapporter, & une foule de morts très-douloureuſes, occaſionnées par des corps avalés imprudemment, prouvent la néceſſité de ſe tenir ſur ſes gardes à cet égard, & dépoſent, dit le même M. Tissot, contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence, ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des *aiguilles*, des *épingles*, des *clous*, comme font tous les jours les Ouvriers, entre autres les Tapiſſiers, les Tailleurs, les Couturieres, les Marchandes de Modes, qui jaſent, font la converſation, vont & viennent, la bouche pleine de clous, d'épingles, d'aiguilles, &c., quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'ils peuvent occaſionner?)

Traitement qu'il faut employer lorſqu'on ne peut extraire, ni pouſſer dans l'eſtomac les corps arrêtés dans le goſier.

Il faut ceſſer les tentatives. Pourquoi ?

Dès qu'il eſt évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le pouſſer dans l'*eſtomac*, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'*inflammation* qu'on occaſionneroit, en inſiſtant davantage, pourroit devenir auſſi dangereuſe que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette *inflammation*, même après que ce corps avoit été retiré.

Donner des boiſſons émollientes.

C'eſt pourquoi, en même-temps qu'on emploie l'un ou l'autre des moyens que nous avons conſeillés précédemment, il faut faire avaler au malade, & ſouvent, quelque liqueur *émolliente*, comme du *petit lait*, du *lait coupé* avec de l'eau, de l'*eau d'orge*, ou une *décoction* de feuilles de *mauve*, le tout chaud.

Ou les injecter dans le goſier.

S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une pipe qu'on conduit dans le goſier. Les *injections* de ce genre, non-ſeulement adouciſſent les parties irritées, mais encore lorſqu'on les lance avec force, elles réuſſiſſent ſouvent mieux à déboucher le goſier, que tous les autres inſtruments.

Saignée. Cataplaſmes.

Quand, après avoir tenté inutilement toutes ſortes de moyens, on eſt forcé de laiſſer le corps dans le goſier, il faut traiter le malade, comme s'il étoit attaqué d'une véritable Maladie *inflammatoire*. Il faut le *ſaigner*; le tenir à une *diete* légere, & lui mettre autour du cou des *cataplaſmes émollients*. Il faut même le traiter par cette méthode, ſi on a lieu de ſoupçonner une *inflamma-*

tion dans le gosier, quoique le corps arrêté en ait été retiré.

Quelquefois l'agitation & le mouvement, portés à un certain dégré, sont plus efficaces que les instruments, pour dégager les corps arrêtés dans le gosier. Un coup dans le dos les a souvent dégagés; mais ce moyen est plus sûr & plus efficace, lorsque le corps est arrêté dans la *trachée-artere*. Dans ce dernier cas, il faut encore tenter l'*éternument* & le *vomissement*. Des épingles arrêtées dans le gosier, ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

Traitement lorsque les corps indigestes ou nuisibles, arrêtés dans le gosier, ont été poussés dans l'estomac.

Lorsque des substances *indigestes* ont été poussées dans l'*estomac*, il faut mettre le malade à un *régime* très-*adoucissant* : ses *aliments* ne doivent être que des fruits & des substances farineuses; des soupes, des potages, &c. Il s'abstiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, de *punch*, d'*huile*, de *poivre*, &c. Sa boisson doit être du *lait* coupé, de l'eau d'*orge*, du *petit-lait*, &c.

Régime.

Aliments.

Boisson.

Traitement lorsque le corps arrêté remplit entiérement le gosier.

Quand le gosier est tellement rempli par le corps qui y est arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavements* de bouillons, de *gelées*, &c.

Lavements nourrissants.

Enfin, lorsque le malade est en danger d'être suffoqué, qu'on a perdu toute espérance de le débarrasser, & que la mort paroît prochaine, si l'on

Bronchotomie; ne rétablit pas promptement la *respiration*, il faut se déterminer sur le champ à la *bronchotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture de la *trachée-artere*.

Cette opération, qui n'est pas très-douloureuse, est le seul moyen de conserver la vie. Cette opération n'est, ni difficile pour le Chirurgien expérimenté, ni très-douloureuse pour le malade. Elle est souvent le seul moyen de conserver la vie, dans ces circonstances malheureuses. Nous ne pouvons donc nous empêcher de l'indiquer, quoiqu'elle ne puisse être faite que par une personne très au fait de la Chirurgie.

(L'on a tiré, par le moyen de cette opération, des *os*, une *feve*, une *arrête*, & sauvé par-là les malades. Mais comme les préjugés sont opiniâtres; que beaucoup de gens détestent toute opération, & que, bien loin de vouloir convenir que celle-ci est légere, ils imaginent follement, dit M. TISSOT, je ne sais quoi de barbare dans une opération qui ouvre la gorge; il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé. Peut-être même seroit-il à souhaiter que la loi ôtât aux parents le droit de s'opposer à cette opération, quand elle est décidée nécessaire. Elle leur épargneroit les douleurs cruelles qu'ont éprouvées ceux qui, ayant refusé d'y consentir, ont eu le désespoir de voir, par la facilité avec laquelle on sortoit ce corps, après la mort, par une légere incision, combien il étoit aisé de sauver la personne, que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

Incision à l'œsophage. L'on doit tout tenter, quand il s'agit de la vie d'un homme. Dans le cas où un corps ne pourroit être dégagé de l'*œsophage*, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'*œsophage* même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lors-

qu'un corps, tombé dans l'*eſtomac*, ſeroit de nature à occaſionner des accidents capables de tuer promptement le malade.)

§. II.

Des Accidents mortels, occaſionnés par la Submerſion, une Chute, des Coups, &c.

Article premier.

De la Mort apparente, cauſée par la Submerſion; ou des Noyés.

☞ Lorsqu'une perſonne eſt reſtée un quart d'heure ſous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'eſpérance de la rappeller à la vie. Cependant, comme pluſieurs circonſtances peuvent concourir à entretenir la chaleur vitale dans les perſonnes qui ſe trouvent dans cette malheureuſe ſituation, il ne faut pas abandonner ces infortunés trop tôt à leur triſte ſort. Au contraire, il faut tenter tous les moyens poſſibles de les ſauver, puiſqu'il y a nombre d'exemples bien prouvés de perſonnes qui ont été rappellées à la vie, après avoir été tirées de l'eau, avec toutes les apparences de la mort, & être reſtées un temps conſidérable, ſans donner aucun ſigne de vie.

Secours qu'il faut adminiſtrer aux Noyés pour les rappeller à la vie, lorſqu'ils paroiſſent l'avoir perdue.

Deſcription de la Boîte - Entrepôt & des objets qu'elle contient.

(Avant que d'entrer en matiere, nous allons donner la deſcription des objets renfermés dans la Boîte, qu'on trouve dans tous les Corps-de-garde de la Ville de Paris & des autres Villes de France,

ainſi que chez le plus grand nombre des Seigneurs & Curés de nos Provinces. Cette Boîte, qu'on appelle *Boîte-Entrepôt*, & que nous devons à la bienfaiſance d'un Citoyen généreux, M. PIA, ancien Echevin de cette Capitale, contient :

1°. Un bonnet de laine, dont on couvre la tête du noyé.

2°. Deux frottoirs de laine pour faire les *frictions*, comme nous le dirons ci-après.

3°. Une couverture de laine, en forme de tunique, dont on couvre le noyé, après l'avoir deſhabillé.

4°. Quatre rouleaux de *tabac* à fumer, de demi-once chaque.

5°. Une petite boîte renfermant pluſieurs paquets d'*émétique*, de trois grains chaque.

6°. Deux bouteilles de pinte, remplies d'*eau-de-vie camphrée*, animée avec l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*.

7°. Un flacon de cryſtal, contenant de l'*eſprit volatil de ſel ammoniac* liquide ; ce qui eſt la même choſe que l'*alkali volatil fluor*.

8°. Une cuiller de fer étamée.

9°. Une canule à bouche pour ſouffler l'*air* dans la poitrine.

10°. Une machine *fumigatoire* dans laquelle on allume le *tabac*, par le moyen d'un ſoufflet, qui ſert également à pouſſer la fumée dans le chapiteau de la machine ; au bec duquel on a adapté un tuyau flexible, qui ſe termine par une canule qu'on introduit dans le fondement. Cette canule eſt double, pour que l'une ſupplée à l'autre, lorſqu'elle ſe trouve engorgée.

Il n'eſt perſonne qui ne ſente combien il eſt important d'être muni de cette Boîte, lorſqu'on veut

veut ſecourir un noyé. Il faut donc commencer par s'informer s'il y en a une dans le lieu où l'on a repêché le noyé, &, s'il n'y en a pas, détacher un aſſiſtant, qui ſe transportera ſur le champ dans le lieu le plus voiſin, & la demandera à celui qui la poſſede. Qui que ce ſoit ne la refuſe ; &, comme elles ſont très-multipliées, ainſi que nous venons de le dire, pour peu que celui qui ſe charge de cette commiſſion, faſſe de diligence, on ſe trouvera l'avoir à propos.

Il faut commencer par ſe procurer cette Boîte :

Il eſt encore important de s'aſſurer de trois ou quatre perſonnes intelligentes, parce que la plupart des ſecours dont nous allons parler, doivent être adminiſtrés à la fois, & chacun par une perſonne différente.)

Et deux ou trois perſonnes intelligentes.

La premiere choſe qu'il y a à faire, lorſqu'on a tiré de l'eau le corps d'un *noyé*, eſt de le tranſporter, le plutôt poſſible, dans un lieu propre à lui donner tous les ſecours néceſſaires à ſon état. Il faut bien prendre garde, en le tranſportant, de le faire d'une maniere qui puiſſe lui être nuiſible, ſoit en le heurtant contre quelque choſe, ſoit en le portant dans une mauvaiſe ſituation, comme en le tenant ſa tête en en-bas, ou dans une autre poſition contre nature.

On le poſera donc ſur un lit, ou ſur de la paille, de maniere qu'il ait la tête un peu élevée, & on le mettra dans une voiture, ou ſur les épaules de quelqu'un; mais il faut toujours qu'il ſoit dans la poſition la plus droite poſſible. Si c'eſt le corps d'un enfant, on le tranſportera ſur les bras.

(Au lieu de tranſporter le *noyé* ſur les épaules, ce qu'on ne peut faire ſans donner au corps une poſition contre nature, toujours nuiſible, il faut

Maniere de tranſporter le noyé.

que deux perſonnes, ou un plus grand nombre, portent, avec précaution, le *noyé*, ou couché ſur leurs bras entrelacés, ou aſſis ſur leurs mains jointes. Ce tranſport doit ſe faire avec célérité pour moins retarder l'uſage des ſecours, dont il va être queſtion.)

Indications qu'il y a à remplir dans l'adminiſtration des ſecours.

Lorſqu'on veut rappeller à la vie des perſonnes qui ſont mortes en apparence, le premier objet dont on doive s'occuper, eſt de ranimer la chaleur naturelle, dont dépendent toutes les *fonctions vitales*, & d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'uſage des *remedes* irritants, non-ſeulement appliqués ſur la *peau*, mais encore introduits dans les *poumons*, les *inteſtins*, &c.

Premiere indication: réchauffer.

Quoique le froid ne ſoit, en aucune maniere, la cauſe de la mort des *noyés*, cependant il devient un obſtacle très-puiſſant à leur rappel à la vie. C'eſt pourquoi, après avoir ôté au *noyé* ſes habits mouillés, on le frottera fortement & pendant un temps conſidérable, de bas en haut, & particuliérement ſur le *creux de l'eſtomac*, avec les frottoirs de laine, qu'on tiendra auſſi chaude qu'il eſt poſſible; & auſſi-tôt qu'un lit bien chaud aura été préparé, on le mettra dedans, la tête élevée, en continuant de le frotter. On lui couvrira la tête avec le bonnet de laine, & on l'enveloppera avec la couverture à laquelle on a donné la forme de chemiſe ou tunique. On lui appliquera auſſi des ſerviettes bien chaudes ſur l'*eſtomac* & ſur le ventre, & des briques chaudes, ou des bouteilles d'eau chaude à la plante des pieds ou à la paume des mains.

Raiſon pour laquelle il faut commencer

(On ne peut faire aſſez d'attention à l'ordre qu'on doit ſuivre dans le traitement des *noyés*, pour les rappeller à la vie. La raiſon pour laquelle

il faut commencer par les réchauffer, est évidente, pour peu qu'on y fasse d'attention : on ne peut se proposer de rappeller la vie dans un corps, qu'autant que le *sang* puisse y circuler ; & on sent que cet effet ne peut avoir lieu, que ce *sang* ne soit dans un état de fluidité propre à couler. Or, il ne peut acquérir cet état qu'autant que le corps a été réchauffé de maniere à avoir la température capable de lui donner cette fluidité : on ne peut donc entreprendre aucun secours aux *noyés*, qu'au préalable on ne les ait suffisamment réchauffés, pour que leur *sang* devienne fluide. par réchauffer le noye.

M. Tissot rapporte, comme on le verra plus bas, l'histoire d'une fille, qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescrire. Cette fille retirée de l'eau, après y avoir été long-temps, fut promptement réchauffée extérieurement : la parole lui étant revenue, ses premiers mots furent, *Je gele, je gele ;* preuve que, malgré ce qu'on avoit fait pour la réchauffer, elle avoit encore un froid très-considérable.

Il seroit à souhaiter, en conséquence, qu'on joignît aux instruments de la *Boîte-Entrepôt*, dont nous venons de parler pages 415 & suiv., un petit *thermometre* fort simple, où il y eût marqué uniquement le trente-deuxieme ou trente-troisieme dégré du *thermometre de M. de* Réaumur, avec ces mots, *Chaleur du sang, ou qu'on doit donner, ou procurer aux noyés.* Il faudroit joindre à la Boîte-Entrepôt un thermometre. Pourquoi ?

La chaleur naturelle & douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du *noyé*, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, & les personnes qui se couchent avec lui, appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du *noyé.*

La peau d'un mouton, qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer avec avantage, pour couvrir & réchauffer le malade.

Nécessité d'un air frais & circulant dans la chambre du noyé.

On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes à l'*air* libre. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires; le retour du *noyé* à la vie dépendant beaucoup de la pureté & de l'activité de l'*air* qui l'environne. (Voyez le *Plan de la Société formée à Londres, en faveur des noyés*, inséré dans la troisieme Partie, année 1774, du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, par M. Pia.)

Sels volatils. Alkali volatil fluor.

On lui présentera souvent sous le nez des *liqueurs volatiles spiritueuses fortes*, telles que l'*alkali volatil fluor* : on en introduira même dans les narines, par le moyen de petits rouleaux de papier, en forme de meche, qu'on fourre dans le nez, à plusieurs reprises, mais précipitées.

Frictions spiritueuses.

Pendant cette opération, un autre assistant lui frottera l'*épine du dos* & le *creux de l'estomac* avec les frottoirs trempés dans de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit de vin* chauds, animés avec l'*esprit volatil de sel ammoniac*; on frottera encore les *tempes* avec des *esprits volatils*, & on lui soufflera, dans les narines, des poudres *irritantes*, telles que celles de *tabac* ou de *marjolaine*.

Insufflation d'air dans la bouche du noyé.

Dans l'intention de rétablir la *respiration*, il faut qu'une personne vigoureuse souffle, avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même-temps qu'elle lui pincera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera apperçue, par l'élévation de la poitrine & du ventre, que l'*air* a passé dans les *poumons*, & les remplit,

elle cessera de souffler; alors pressant la poitrine & le ventre, pour faire sortir cet *air* qui y a été introduit, elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi entrer l'*air* dans les *poumons*, & l'en rechassant en comprimant la poitrine & le ventre, enfin en imitant, autant qu'il lui sera possible, par cette *respiration* artificielle, les effets de la *respiration* naturelle.

Insufflation dans les narines.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire entrer l'*air* dans les *poumons*, en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre étant exactement fermée, (ainsi que la bouche.)

Le Docteur Monro propose, à cet effet, un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, & par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour recevoir le tuyau d'un soufflet qu'on emploiera dans la même vue.

Maniere de se servir de la canule à bouche de la Boîte-Entrepôt.

(La *canule à bouche*, qu'on trouve dans la *Boîte-Entrepôt*, est très-commode pour cette opération. On introduit un des bouts de cette canule dans la bouche du noyé. L'assistant prend l'autre bout dans sa bouche & souffle: lorsqu'il veut reprendre haleine, il pince avec deux doigts le tuyau de peau de cette canule, afin que l'*air* ne sorte point de la *poitrine* du noyé: il pince également ce tuyau de peau, pour éviter les exhalaisons, qui, s'échappant de l'*estomac* du noyé, quand il commence à revenir à lui, enfileroient ce tuyau, & viendroient se perdre dans la bouche du souffleur. Ces exhalaisons sont trop désagréables & trop dégoutantes pour ne pas avoir la plus grande attention à les éviter.

Mais pour que cette insufflation ait lieu, il est quelquefois nécessaire d'écarter les dents du noyé,

lorſqu'elles ſont trop ſerrées pour pouvoir y introduire le bout de la canule. Alors on a recours au manche de la cuiller de fer, lequel, dans cette occaſion, fait l'office d'un levier; & il eſt important, en voulant faire cet écartement, d'employer la plus grande prudence, pour ne pas s'expoſer à diſloquer la mâchoire de celui qu'on voudroit ſoulager.

Quand on eſt parvenu, de cette maniere, à deſſerrer les *dents*, il faut les contenir ouvertes, en les aſſujettiſſant avec un petit morceau de bois de l'épaiſſeur de la tige de la canule à bouche, afin que l'introduction en ſoit facile. On a auſſi l'attention, pendant l'inſufflation, de pincer les narines du noyé; autrement l'*air* qu'on lui introduiroit par la bouche, pourroit ſortir par le nez, ce qui rendroit cette opération infructueuſe. Mais en même-temps qu'on recommande de ſerrer les narines du noyé, on obſerve auſſi qu'il ne faut pas les tenir ſi exactement fermées, que l'*air* ne puiſſe, de temps en temps, s'en échapper; on ne pourroit alors établir la *reſpiration* artificielle, dont nous venons de parler. Il faut donc, de temps en temps, lâcher les doigts qui pincent le nez, & faire les compreſſions ſur la poitrine & ſur le ventre, recommandées ci-deſſus, page 421 de ce Volume.)

Bronchotomie.

Mais quand on ne peut pas introduire de l'*air* dans les *poumons*, ni par la bouche, ni par les narines, il faut ouvrir la *trachée-artere*; & cette opération, qu'on appelle, comme nous l'avons déja dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un Chirurgien très-inſtruit; nous ne nous arrêterons donc pas à la décrire.

Alkali volatil fluor intérieurement. Doſe.

(Dans le temps qu'on emploie à la fois, autant qu'il eſt poſſible, les ſecours dont on vient de parler, il faut encore eſſayer de faire avaler au noyé

quelques liqueurs ſpiritueuſes, telles que l'*alkali volatil fluor*. On en met douze ou quinze gouttes dans une cuillerée d'eau; on les verſe dans la bouche du noyé, & on lui tient la tête penchée en arriere, pour en faciliter la *déglutition*. On réitere cette doſe, plus ou moins, jusqu'à ce que la connoiſſance & le *pouls* ſoient revenus.

Si, quelque temps après que le noyé a pris cette liqueur, on s'apperçoit qu'elle lui occaſionne des ſoulévements d'*eſtomac*, qui le fatigueroient en vain, parce qu'ils n'occaſionnent point de *vomiſſements* réels, dans ce cas, il faut diſſoudre trois grains d'*émétique* dans trois ou quatre cuillerées d'eau, qu'on lui fait avaler ſucceſſivement. S'il vomit, on lui donne de l'eau chaude, pour faciliter le *vomiſſement* : ſi ce *remede* opere également par les *ſelles*, alors, tant pour diminuer le *vomiſſement* que pour fortifier le noyé, il faut lui faire prendre de petites cuillerées à café d'*eau-de-vie camphrée*, telle qu'on la trouve dans la *Boîte-Entrepôt*. Elle eſt combinée de telle ſorte, qu'elle décompoſe l'*émétique* & le rend ſans effet; & alors elle équivaut à un *cordial* qui ſeroit *diaphorétique* & *diurétique*, c'eſt-à-dire, qu'elle agit par les *ſueurs* & par les *urines*. (Voyez la ſixieme Partie du *Détail des ſuccès*, &c., par M. Pia, ann. 1777 & 1778, pag. 29 & 30.)

Circonſtances qui indiquent l'émétique;

L'eau-de-vie camphrée.

L'*alkali volatil fluor* n'eſt pas ſeulement un *remede* acceſſoire, dans le traitement, qu'on doit faire éprouver aux noyés. M. Sage n'héſite pas de dire qu'il en eſt le principal & le premier qu'on doive employer, & il donne en preuve l'obſervation ſuivante, qui a été multipliée nombre de fois depuis, même en Angleterre, par M. Midfort, Chirurgien de Londres.

» Le 20 Juillet 1777, dit M. Sage, un homme » ivre, ayant apperçu des personnes en *scaphandre*, » dans la Seine, crut pouvoir, à leur imitation, » entrer & marcher dans l'eau; soit qu'il s'imagi- » nât que l'eau n'étoit pas profonde en cet endroit, » ou qu'il crût savoir assez bien nager pour s'en » tirer. Quoi qu'il en soit, ôter ses habits & se » mettre à l'eau, fut l'affaire d'un instant. On eut » beau lui crier de prendre garde à lui, il n'en » tint compte, & s'applaudissoit de ses succès, tant » qu'il eut pied; mais bientôt le courant l'entraî- » nant, il disparut. Ce ne fut que quelques mi- » nutes après qu'on vit ses pieds à la surface de » l'eau, & il disparut de nouveau. Il y avoit plus » de vingt minutes qu'il étoit submergé, quand » un Batelier le tira de l'eau, sans mouvement, » sans *pouls*, les yeux ouverts & immobiles.

» Une des personnes qui nageoit à l'aide du » *scaphandre*, se rendit au batelet, introduisit de » l'*alkali volatil fluor* dans les narines du noyé, & » lui en versa quatre ou cinq gouttes dans la bou- » che. Aussi-tôt cet homme fit une grande *expira- » tion*, rejetta une eau écumeuse, & dit, en se » redressant, *Je me porte bien.* Le Batelier le voyant » debout, dit : *J'aurois bien dû le porter au Corps- » de-garde tandis qu'il étoit noyé, j'aurois gagné » un louis.* (Voyez ci-après, pages 431 & 432, » l'*Avis des Echevins de Paris.*) L'autre ayant repris » ses habits, crut, à ces mots, qu'on vouloit le » faire mettre en prison. Il eut bientôt sauté du » batelet à terre, & prit la fuite en courant. »

Fumée de tabac introduite dans l'anus.

Si les différents secours qu'on vient d'indiquer, se trouvent sans succès, on introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *intestins*. On a inventé plusieurs machi-

nes, telle que celle qui eſt dans la *Boîte-Entrepôt*, (Voyez ci-devant pages 415 & ſuiv. de ce Volume.) pour adminiſtrer ces *lavements*, & il faut les employer lorſqu'on les a ſous la main.

Maniere de l'introduire.

Mais, à leur défaut, on peut ſe ſervir d'une pipe ordinaire. On emplit le fourneau de la pipe, de *tabac* à fumer, qu'on a humecté avant que de l'allumer; on introduit le tuyau dans le fondement; on enveloppe le fourneau allumé avec un morceau de papier, percé de pluſieurs trous; on ſouffle ſur le papier, de maniere à faire prendre à la fumée la direction du tuyau, qui eſt introduit dans le fondement; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, & on ſouffle par le tuyau de cette derniere.

On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la maniere ſuivante : on prend une canule de ſeringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite veſſie, ou un petit ſac, & on introduit la canule dans le fondement. On ferme l'ouverture du ſac ou de la veſſie avec le tuyau de la pipe, autour duquel on ſerre fortement le ſac; on allume le fourneau de la pipe, & on dirige la fumée, comme ci-deſſus.

Lavements de ſel & de vin, ou de liqueurs ſpiritueuſes.

Dans le cas où l'on ſeroit dans l'impoſſibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *inteſtins*, il faut recourir aux *lavements* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *ſel* & de *vin*, ou de *liqueurs ſpiritueuſes*, & on les renouvelle pluſieurs fois : on peut les adminiſtrer avec l'inſtrument ordinaire à donner des *lavements*, c'eſt-à-dire, avec une ſeringue, ou un ſac, ou une veſſie garnie de ſon tuyau : mais, comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux em-

ployer une seringue d'une certaine grandeur.

Bain chaud. Tandis qu'on est occupé de ces secours, quelqu'un préparera un *bain chaud*, dans lequel on mettra le *noyé*, si les moyens déja tentés, sont sans succès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de pouvoir faire usage du *bain*, il faut ensevelir le corps du malade dans du sel, du sable, du grain, des cendres, &c., le tout bien chauffé.

Observation. M. Tissot fait mention d'une fille qui fut rappellée à la vie, après avoir été retirée de l'eau, tout le corps enflé & gonflé, ayant toutes les apparences de la mort. On l'étendit nue, sur des cendres chaudes; on la couvrit d'autres cendres également chaudes; on lui mit sur la tête un bonnet, & un bas autour de son cou, qui étoient remplis de cendres, & par-dessus le tout des couvertures. Après être restée une demi-heure dans cette situation, son *pouls* revint; elle recouvra la parole, & s'écria, *Je gele, je gele.* On lui donna un peu d'*eau-de-vie de cerises*, & on la laissa huit heures ensevelie sous la cendre. Au bout de ce temps elle en sortit, sans autre mal, qu'une lassitude ou foiblesse qui se dissipa en peu de jours. Il dit encore qu'un homme fut rappellé à la vie, après être resté six heures sous l'eau, par la chaleur d'un tas de fumier (1).

Il ne faut rien mettre dans la bouche du noyé avant qu'il soit en état d'avaler. Avant que le malade donne quelques signes de vie, & qu'il soit capable d'avaler, il seroit inutile

(1) Voyez les réponses de M. Pia, aux Lettres de M. l'Abbé Jacquin, au sujet des cendres chaudes, page 83 du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés*, seconde édition, & page 16 du *supplément à ce Détail*, &c. (Voyez de plus la sixieme Partie du même Ouvrage, pages 17, 18 & 19.)

& même dangereux de lui verſer aucune liqueur dans la bouche. (Il faut excepter de cette loi générale l'*alkali volatil fluor*, qui, comme nous l'avons vu, obſervation de la pag. 424, a été le premier & le ſeul ſecours mis en uſage; & jamais réſurrection n'a été, ni auſſi ſubite, ni auſſi complete.)

Excepté l'alkali volatil fluor.

Si l'on ne doit donner qu'avec précaution des liqueurs au noyé, avant qu'il ſoit en état d'avaler, cependant on peut lui humecter ſouvent les levres & la langue avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, ou d'autres *liqueurs ſpiritueuſes fortes*; & auſſi-tôt qu'il a recouvré la faculté d'avaler, on peut lui donner, de temps en temps, une cuillerée de *vin* chaud, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Il faut lui humecter les levres & la langue avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Il y en a qui recommandent de donner au *noyé* un *vomitif* dès qu'il eſt un peu ranimé; mais il eſt toujours beaucoup mieux de le faire *vomir*, ſans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter, à cet effet, de chatouiller le goſier & la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui ne ſoit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties.

Moyens de le faire vomir ſans lui donner l'émétique.

M. Tissot recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel ſcillitique*, à la doſe d'une cuillerée, délayée dans un peu d'eau, & répétée tous les quarts d'heure, juſqu'à ſix fois; & lorſqu'on n'a pas ce *remede* ſous la main, il conſeille de lui ſubſtituer une forte *infuſion* de *ſauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon béni*, adoucie avec le *miel*, ou ſimplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *ſel commun*. Mais il faut obſerver qu'en conſeillant tous ces *remedes*, M. Tissot ne veut pas qu'on les donne en aſſez grande quantité pour exciter le *vomiſſement*; car il ne le re-

Oxymel ſcillitique.

Infuſion de ſauge, de camomille, ou de chardon béni avec le miel.

Le vomiſ-

sement n'est point nécessaire.

garde nullement comme placé dans ces occasions. (Voyez ci-dessus, page 423 de ce Volume.)

Il ne faut pas interrompre les secours, quoique le noyé paroisse ressuscité.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinuer les secours; car quelquefois il expire après ces premieres apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations* chaudes & *irritantes*, & lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappellé à la vie, il lui reste quelquefois de l'*oppression*, de la *toux*, des mouvements de *fievre*, *symptomes* qui constituent une véritable Maladie. Il faut, dans ce cas, *saigner* le malade du bras, lui faire boire de grandes quantités d'*eau d'orge*, de *fleurs de sureau*, ou de toute autre *tisane pectorale adoucissante*.

Avec quelle précaution il faut saigner les noyés.

(On observera qu'on ne conseille la *saignée* qu'après que le malade est manifestement rappellé à la vie, & lorsqu'il y a *oppression*, *toux*, *fievre*, &c. En effet, la *saignée* ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente, &, à plus forte raison, sur les corps froids & glacés. Il n'est pas raisonnable, dit le Docteur ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur : elle ne doit pas être regardée comme absolument nécessaire en pareil cas : on a même vu souvent la *saignée* retarder & rendre plus lent le retour à la vie, & quelquefois elle a été fatale au sujet qu'on s'efforçoit de ressusciter.

La saignée n'est point un secours essentiel. Elle peut dans

Quelque bon effet qu'on attende de la *saignée*, il est important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers secours employés pour ranimer la vie : l'écoulement du *sang* empêche évidemment

la continuation des opérations plus néceſſaires & plus actives : & le bandage, arrêtant le *ſang*, arrête ou détruit une partie du mouvement des *fluides* & des *ſolides* que l'on cherche à rétablir, par les ſecours auxquels on doit avoir plus de confiance.

bien des cas devenir funeſte.

Exception.

Il eſt cependant une exception à faire à cette regle, exception notée dans la ſixieme Partie du *Détail*, &c., citée ci-deſſus note 1 de ce Chapitre: c'eſt lorſqu'on s'apperçoit que les *vaiſſeaux* du noyé ſont gonflés, qu'il a le viſage pourpre ou violet, & que ſes yeux paroiſſent étincelants. Alors il faut ſaigner le malade à la *jugulaire*. Il faut donc appeller ſur le champ un Chirurgien. Il eſt important d'obſerver qu'il ne faut pas que cette *ſaignée* ſoit trop copieuſe d'abord; il vaut mieux y revenir, s'il eſt néceſſaire.

Saignée de la jugulaire.

Les ſecours que l'on donne aux *noyés*, & autres perſonnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, & au moins pendant ſix heures, ſans ſe décourager, enfin juſqu'à ce que le ſujet ait entiérement recouvré la vie, ou qu'il ſoit bien conſtant qu'on ne peut la lui rendre : ce dont on eſt aſſuré, ſi, en écartant les paupieres, on obſerve que les yeux ſont ternes & éteints, & que d'ailleurs le corps ſe refroidiſſant de plus en plus, devient roide.

Conſtance qu'il faut avoir dans l'adminiſtration des ſecours.

Moment où on peut les ceſſer.

Ils doivent être adminiſtrés tous enſemble, autant qu'il eſt poſſible, de maniere cependant que l'un ne préjudicie pas à l'autre. Il eſt donc eſſentiel, dans ces circonſtances, d'être aſſiſté de deux ou trois perſonnes, qui ſe poſſedent bien. Autrement on ſe trouveroit embarraſſé, & les ſecours perdroient de leur efficacité, parce que, malgré la meilleure volonté, ils ſeroient donnés avec une confuſion, qui nuiroit au noyé qu'on voudroit ſecourir.

Nous croirions manquer à la reconnoissance que tout bon Citoyen doit à la bienfaisance des Officiers municipaux de cette Capitale, si nous gardions le silence sur les secours gratuits, & même récompensés, que, par leur ordre, on donne & on doit donner aux *noyés.* C'est à l'humanité & au zele de M. Pia, ancien Echevin, que nous devons l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des *noyés*, à l'instar de celui d'Amsterdam, & qui a été imité par la plupart des Villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, &c.

Depuis le mois de Juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'à la fin de l'année 1778, on a sauvé deux cents soixante-dix personnes, dans la seule Ville de Paris, & beaucoup plus dans les autres Villes du Royaume, qui se sont empressées de marcher sur les traces de la Capitale : c'est donc plus de six cents personnes rendues à la société, & qui, avant cette époque, eussent péri, quoiqu'encore en vie; & il y a lieu de croire que par les soins que le Bureau de la Ville se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'il emploie, par les instructions qu'il répand, on en sauvera dans peu de temps un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter à ce que nous venons d'exposer, l'extrait de l'*Avis*, publié en 1772, par MM. les *Prévôt des Marchands & Echevins, concernant les personnes noyées qui paroissent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappellées à la vie.* On est dans l'usage de coller cet abrégé sur le devant de la *Boîte-Entrepôt*, afin qu'étant à portée d'être lu plus aisément, il s'inculque, d'autant mieux, dans la mémoire des Sergents & Soldats des Corps-de-gar-

des, & que ceux-ci, le ſachant par cœur, puiſſent être dans le cas de coopérer tous enſemble à l'adminiſtration des différents ſecours.

Avis de la Ville de Paris ſur les noyes.

Les Prévôt des Marchands & Echevins, voulant détruire l'abus funeſte de la *ſuſpenſion par les pieds*, ainſi que du *roulement dans un tonneau déſoncé*, commencent par proſcrire ces deux moyens, comme téméraires & dangereux. Inſtruits d'ailleurs des ſuccès multipliés qu'ont eu différents ſecours donnés à des perſonnes *noyées*, ils s'empreſſent de les indiquer à leurs Concitoyens, & les ſollicitent à ne pas les négliger, toutes les fois que l'occaſion ſe préſentera de les employer.

Ces moyens ſalutaires conſiſtent:

Récapitulations des ſecours qu'il faut aux noyés.

1°. A deshabiller le *noyé*, l'eſſuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différents ſens; le laiſſer peu ſur le dos, & le tenir chaudement, s'il eſt poſſible, ſans cependant lui intercepter l'*air*. (Voyez pages 417 & ſuiv. de ce Volume.)

2°. Lui faire avaler de huit à quinze gouttes d'*alkali volatil fluor* (Voyez l'obſervation p. 424); lui faire entrer de l'*air* dans les *poumons*, en lui ſoufflant dans la bouche, par le moyen d'une canule, & lui pinçant les deux narines.

3°. Lui introduire dans les *inteſtins* de la fumée de *tabac*.

4°. Lui chatouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume; lui ſouffler dans le nez du *tabac* ou de la poudre *ſternutatoire*; lui préſenter ſous le nez de l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, ou *alkali volatil fluor*, ainſi que de la *fumée de tabac*.

5°. Lui frotter toute la ſurface du corps avec de la flanelle imbibée d'*eau-de-vie camphrée*; &, ſi

l'on juge qu'il eſt en état d'avaler, lui faire prendre ſucceſſivement une ou deux cuillerées d'*eau-de-vie camphrée.*

6°. Enfin, continuer long-temps tous ces ſecours, ſans que l'un puiſſe préjudicier à l'autre. La perſévérance eſt d'autant plus indiſpenſable, que ce n'eſt ſouvent qu'après deux, quatre & même ſix heures d'un travail non interrompu, que les premiers ſignes de vie commencent à ſe manifeſter.

Ordre de fournir la Boîte à la premiere requiſition.

Le Sergent de chaque Corps-de-garde eſt tenu de fournir la *Boîte-Entrepôt*, contenant leſdits ſecours, à la premiere requiſition : il l'accompagnera lui-même, ou la fera accompagner par un Soldat au fait & intelligent.

Il fera, dans les vingt-quatre heures, ſon rapport au Bureau de la Ville, de l'uſage qui aura été fait deſdits ſecours.

Il entretiendra ſon entrepôt toujours en bon état : en conſéquence, il le fera compléter, & il aura ſoin de nettoyer les machines toutes les fois qu'on en aura fait uſage. Il s'y fera tous les mois une viſite, pour aſſurer le Bureau des ſoins qui auront été pris.

Récompenſes à ceux qui auront ſauvé un noyé.

Le Bureau de la Ville accorde une ſomme de *quarante-huit livres* à partager entre ceux qui auront ſauvé un *noyé*, en le rappellant à la vie, ſuivant la diſtribution indiquée par l'*Avis*, & aux conditions qui s'y trouvent énoncées.

Si les moyens employés n'ont pas eu le ſuccès deſiré, le Sergent ou Soldat aura ſoin de requérir la Garde de Paris, pour lui remettre le cadavre avec toutes ſes dépendances, afin que les Officiers du Châtelet ou autre à qui il appartiendra, en prennent connoiſſance.

On prévient que, dans tous les cas, les frais extraordinaires

extraordinaires seront rembourſés, pourvu qu'ils ſoient jugés néceſſaires.)

ARTICLE II.

De la Mort apparente, cauſée par une Chute, des Coups, &c.

LES perſonnes qui ont le malheur, par une chute, des coups, &c., de paroître privées de la vie, doivent être traitées par les mêmes moyens, à peu près, que celles qui ſont reſtées quelque temps ſous l'eau.

Les mêmes ſecours que pour les noyés.

J'ai vu un homme, tellement étourdi, pour être tombé de cheval, qu'il reſta pendant ſix heures abſolument privé de tout ſigne de vie. Cependant cet homme, après avoir été *ſaigné* & reçu les ſecours propres à entretenir la chaleur vitale, revint, & fut parfaitement rétabli en peu de jours.

Obſervation d'une mort apparente cauſée par une chute;

Le Docteur ALEXANDER, (dans les *Eſſais de Médecine & de Littérature d'Edimbourg*,) rapporte une obſervation à peu près ſemblable. Un homme, qui, après avoir reçu un coup dans la poitrine, avoit tous les ſignes de la mort, fut reſſuſcité par un *bain d'eau chaude*, dans lequel il reſta quelque temps.

Par un coup.

Ces exemples, & pluſieurs autres de cette nature, que je pourrois citer, nous conduiſent à tirer cette conſéquence importante : qu'une partie des perſonnes qui meurent ſubitement par des chutes, des coups, &c., pourroient être rappellées à la vie, ſi on employoit auprès d'elles les moyens appropriés, & qu'on les continuât pendant un temps convenable.

La plupart de ceux qui meurent ſubitement après des chutes, des coups, &c., pourroient être rappellés à la vie.

(Il eſt d'obſervation que les ſecours employés pour rappeller les *noyés* à la vie, (excepté celui de

Les ſecours pour les noyés con-

réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux *noyés* & à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après,) conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause; *convulsions*, *accès de colere*, *apoplexie*, *strangulation*, *étouffement par la foudre*, &c. Souvent, dans tous ces cas, il n'y a que la *respiration* d'interceptée, & il suffit de la rétablir.

viennent dans presque toutes les morts subites.

Dans la plupart de ces cas, il ne s'agit que de retablir la respiration qui est interceptée.

Il en est des hommes *noyés*, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'*air* dans la *machine pneumatique* : ces animaux paroissent morts; on les ressuscite en leur rendant l'*air*. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement; la mort dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendez la vie.)

En quoi consiste la vie;

La mort.

§. III.

De l'Asphyxie & des Accidents mortels, occasionnés par les vapeurs nuisibles & suffoquantes, telles que celles qui s'exhalent du charbon allumé; des liqueurs en fermentation; des puits & des fosses fermées depuis long-temps; des lampes & des chandelles allumées dans de petits endroits; des latrines, &c., occasionnés par la foudre, &c.

Comment l'air peut être rendu nuisible & mortel.

L'*AIR* peut être nuisible & même mortel de plusieurs manieres. 1°. Lorsqu'il est privé de ses principes vivifiants. 2°. Lorsqu'il est impregné d'exhalaisons subtiles, &c. C'est ainsi que l'*air*, qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en feu, ne peut plus, ni entretenir ce même feu, ni entretenir la vie des animaux. De-là le danger de dormir dans des

chambres fermées, & dans lesquelles il y a du charbon allumé.

Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulfureuse* qui s'exhale du charbon, & qui se répand dans la chambre; les autres prétendent qu'il vient seulement de la quantité de l'*air* de la chambre, altéré par le feu seul. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter avec le plus grand soin, les vapeurs du charbon.

Il faut éviter les vapeurs du charbon.

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Derniérement quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre, où on avoit laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé : les vapeurs du charbon de bois sont pernicieuses au même dégré.

Dangers de coucher dans de petites chambres où il y a du feu;

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*, de la *biere*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel qui tue de la même maniere que la vapeur du charbon (2) :

D'entrer dans des lieux où il y a des liqueurs en fermentation.

---

(2) Il est bien prouvé aujourd'hui que toutes ces vapeurs, qui s'élevent des substances, ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, & qu'elles forment une espece de *gas* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on a donné le nom, un peu extraordinaire, d'*air fixe*; car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on sait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gas*, ou cette vapeur *élastique*, est un véritable *acide*, & qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, crystallise avec eux. Comme on avoit nié d'abord que cette vapeur fût *acide*, on traita un peu cavaliérement M. SAGE, & ensuite M. le Comte DE MILLY, tous deux Membres de l'Académie Royale

Ce que c'est que les vapeurs du charbon & des liqueurs en fermentation.

de-là le danger d'entrer dans un cellier, ou dans une cave, dans lesquels il y a une grande quantité de liqueurs en *fermentation*, sur-tout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur le champ, en entrant dans ces lieux, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Dangers de descendre dans les lieux souterreins, dans des puits, des fosses, &c. fermés depuis long-temps.

Quand on ouvre des souterreins, fermés depuis long-temps, ou quand on nettoie des puits profonds, qui n'ont pas été vuidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les *mines*, (Voyez Tome I, page 89 & note 3,) dans les fosses, &c., dans d'autres lieux humides & profonds qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils aient été suffisamment purgés de leur air *méphitique*, en y brûlant de la *poudre à canon*, &c.

Moyens de connoître quand l'air de ces lieux est mal-sain.

Il est facile de reconnoître quand l'*air* de ces lieux est mal-sain & mortel. On y descend une chandelle allumée, du bois, de la paille enflammés, &c. Si ces corps continuent de brûler, on peut y descendre en sûreté; mais s'ils s'éteignent subitement, il faut bien se garder d'y entrer, que l'*air* n'ait été purifié par le feu, ou par l'eau, comme nous le dirons ci-après, p. 444 & suiv. de ce Vol.

Accidents occasionnés par la vapeur des lampes, chandelles, &c.

La fumée des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus foiblement & plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la seule

des Sciences, qui avoient les premiers avancé cette opinion en France : cependant on fut obligé de convenir dans la suite qu'ils avoient raison.

fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien closes; & les personnes qui ont la *poitrine* foible & délicate, sont, pour l'ordinaire, promptement saisies par de fortes *oppressions*, lorsqu'elles se trouvent dans des appartements où il y a beaucoup de lumieres.

ARTICLE PREMIER.

Traitement que doivent essuyer ceux qui ont été suffoqués par l'une ou l'autre de ces vapeurs.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ne sont que légérement affectes, ou dont la syncope est incomplete.

CEUX qui s'apperçoivent du danger auquel vont les exposer les vapeurs qu'ils respirent, & qui, en conséquence, se retirent dès qu'ils se trouvent affectés, sont ordinairement soulagés dès qu'ils sont au grand *air*. S'il leur reste un mal-aise, ils se rétablissent parfaitement, en respirant de l'*alkali volatil fluor*, & en buvant un peu d'eau & de *vinaigre*, ou de *limonnade* chaude.

Grand air

Alkali volatil fluor.

(Dans les salles d'assemblées, de spectacles, &c., où l'*air* est si promptement corrompu par les vapeurs *méphitiques* que produisent les lumieres multipliées, & la *respiration* du grand nombre de personnes qui s'y trouvent, s'il arrivoit, dit M. SAGE, que quelqu'un tombât en *syncope*, il faudroit opposer l'*alkali volatil fluor* à l'action de l'*acide méphitique* ; & on le rappelleroit beaucoup plus promptement à la vie, en lui faisant respirer de cet *alkali*, qu'en lui présentant du *vinaigre* : car la *syncope* n'est qu'un commencement d'*asphyxie* ; état dans lequel tout *acide* est plus nuisible qu'avantageux.)

Mais lorſque l'effet de ces vapeurs eſt tel que les perſonnes en perdent la connoiſſance & le ſentiment, il faut avoir recours aux moyens ſuivants, pour peu qu'on puiſſe eſpérer de les rappeller à la vie; & il ne faut jamais négliger de tenter ces moyens, à moins que la perſonne ne ſoit dans cet état depuis très-long-temps, & qu'elle ne ſoit abſolument froide & roide.

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui ont perdu la connoiſſance & le ſentiment; aux aſphyxiques.

Air froid & libre. Alkali volatil fluor.

On commencera par expoſer le malade à un *air* très-pur, froid & libre. On lui fera reſpirer des *ſels volatils*, de l'*alkali volatil fluor*, &c. On lui fera en même-temps une *ſaignée* au bras; & ſi elle ne ſuffit pas, on le ſaignera de la *jugulaire* (3).

Bains de jambes & frictions.

On lui mettra les pieds dans l'eau chaude, & on les lui frottera fortement. Enfin, dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonnade*, ou de l'eau & du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre*, ou plutôt depuis ſix jusqu'à douze gouttes d'*alkali volatil fluor*, dans une cuillerée d'eau. (Voyez ci-deſſus, page 457 de ce Vol.)

Lavements aiguiſés.

Il faut bien ſe garder d'oublier les *lavements* aiguiſés : on les prépare en ajoutant aux *lavements* ordinaires, deux onces de *ſirop de noirprun*, & autant de *teinture de ſéné*, ou, à leur défaut, demi-once de *térébenthine de Veniſe*, diſſoute dans

---

La ſaignée eſt le dernier ſecours à employer.

(3) La *ſaignée* eſt le dernier ſecours qu'on doive employer dans les *aſphyxies*. Elle y eſt quelquefois meurtriere & preſque toujours inutile, à moins que le malade ne ſoit dans le cas décrit ci-deſſus, page 429 de ce Vol. (Voyez en outre les *Mémoires Littéraires*, *Critiques*, &c., par M. Goulin, année 1776, page 19 & ſuiv.)

un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicaments* ſous la main, on mettra tout ſimplement dans le *lavement* deux ou trois bonnes cuillerées de *ſel commun*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, &c., il faut employer les moyens que nous avons recommandés plus haut, pages 418 & ſuiv. de ce Volume.)

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui ont été ſuffoqués par la vapeur du charbon allumé.

M. Tossach, Chirurgien à Alloa, rapporte l'obſervation d'un homme ſuffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé, & il dit qu'il l'a rappellé à la vie en lui ſoufflant dans la bouche, en le ſaignant au bras, en l'agitant, & le faiſant frotter fortement par tout le corps.

Le Docteur Frewen, de Suſſex, rapporte qu'un jeune homme fut ſuffoqué par la vapeur du charbon de terre; mais qu'il fut rappellé à la vie, après l'avoir plongé dans de l'eau froide, & enſuite mis dans un lit chaud.

L'uſage de plonger dans l'eau froide les perſonnes ſuffoquées par les vapeurs du charbon, paroît être dû à l'expérience journaliere, faite ſur les chiens ſuffoqués, par les vapeurs de la grotte du chien en Italie : on les jette dans le lac Agnano, qui touche à cette grotte, & ils reviennent ſur le champ.

(Les moyens de rappeller à la vie une perſonne ſuffoquée par la vapeur du charbon allumé, ſont très-ſimples, & le traitement eſt très-peu compliqué. Un flacon d'*alkali volatil fluor*, une canule à bouche, telle que celle de la *Boîte-Entrepôt*, (Voyez ci-deſſus, pag. 415 & ſuiv. de ce Vol.) & de l'eau très-froide, ſont les ſeuls agents de la réſurrection.

En quoi conſiſtent ces ſecours.

L'eau commune est le vrai spécifique de l'asphyxie causée par le charbon.

L'*eau* eſt reconnue pour être le vrai *ſpécifique* des *ſuffocations*, cauſées par les vapeurs *méphitiques* du charbon. La maniere de l'employer eſt ſimple, facile, à la portée de toutes ſortes de perſonnes, ſans en excepter les moins intelligentes & les plus pauvres.

On commence par tranſporter la perſonne ſuffoquée, dans le lieu le plus aéré de la maiſon, même dans la cour, dans le jardin, &c. On la déshabille; on l'aſſied nue ſur une chaiſe, ou ſur le pavé, le dos appuyé contre la muraille; on lui maintient la tête droite, & on la fixe de maniere à ne pouvoir vaciller pendant l'adminiſtration des ſecours : alors pluſieurs perſonnes, qui ſe ſuccedent, lorſqu'elles ſont fatiguées par cet exercice, lui jettent, ſans interruption, de l'eau la plus froide poſſible, au viſage, avec force & à une certaine diſtance, en ſe ſervant d'un gobelet, ou d'un pot quelconque : cette eau ſe puiſe dans des ſeaux qu'on a ſous la main, & que d'autres aſſiſtants ont le ſoin de remplir, à proportion qu'elle manque.

Projection d'eau la plus froide sur le visage.

Cette opération faite par pluſieurs perſonnes alternativement, doit être pratiquée avec vigueur, & continuée pendant pluſieurs heures, ſans relâche, ou juſqu'à ce qu'on apperçoive quelques ſignes de vie, qui ſe manifeſtent par de petits *hoquets*. Alors, ſi on peut ouvrir la bouche du ſuffoqué, on tâche de la contenir ouverte, en lui enfonçant, entre les dents, de petits morceaux de bois, pour pouvoir lui faire avaler une cuillerée d'eau, dans laquelle on a mis ſept à huit gouttes d'*alkali volatil fluor*. On lui introduit dans les narines de ce même *alkali*, dont on a imbibé des papiers roulés en forme de meche, & qu'on a ſoin de renouveller.

Premiers ſignes de réſurrection.

Alkali volatil fluor.

On reprend enſuite, & très-promptement, la

projection d'eau froide au visage, (car l'interruption qu'on en a faite, doit être très-courte,) & on la continue, en cessant de temps en temps, pour lui faire avaler quelques cuillerées d'eau froide avec des gouttes d'*alkali volatil fluor*, comme ci-dessus, jusqu'à ce que le malade donne des preuves décidées de connoissance, & qu'il commence à articuler des mots.

Aux *hoquets* succedent le *vomissement* & un *tremblement* universel; & si la connoissance persiste & se fortifie, on transporte le malade dans un lit légérement bassiné; on l'essuie avec des serviettes chaudes, & deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les *extrémités*; à lui faire respirer de l'*alkali volatil fluor*, & avaler quelques cuillerées d'eau avec des gouttes de cet *alkali*.

Frictions.

On a soin d'entretenir dans la chambre du malade un courant d'*air*; autrement son rétablissement pourroit n'être que momentané; & s'il retomboit dans son premier état d'insensibilité, il faudroit recommencer la projection d'eau froide, & la continuer, comme on l'a dit ci-devant.

Courant d'air frais dans la chambre.

On a attention alors de faire prendre au malade des *lavements purgatifs* avec les *tamarins* & l'eau de *savon*, ou tels qu'on vient d'en proposer; & il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent. (Voyez ci-dessus, page 438 de ce Volume.)

Lavements aiguisés.

On n'a recours à la *saignée*, que lorsque le malade a recouvré ses sens & sa chaleur; (Voyez page 428 de ce Vol.) que lorsqu'il paroît d'une *constitution sanguine*; qu'il a le *pouls plein & inégal*, & qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le *bain de pied*, &, en même-temps, on le saigne au bras : mais ces soins ultérieurs doi-

Circonstances qui indiquent la saignée.

Bain de pied.

vent être dirigés par un homme de l'Art, qu'il convient de consulter.

On voit que l'eau & l'*alkali volatil fluor* sont presque les seuls secours dont on ait besoin pour combattre les effets mortels de la vapeur du charbon allumé. L'*alkali volatil* a même suffi à M. Sage. J'ai été assez heureux, dit-il, pour rappeller à la vie un homme suffoqué par la vapeur du charbon, en introduisant dans ses narines une meche de papier imbibée d'*alkali volatil fluor*, & en lui faisant tomber dans la bouche quelques gouttes du même *alkali*. Quoique je n'aie point eu recours aux aspersions, je pense néanmoins, ajoute-t-il, qu'on ne doit point négliger de les employer, si l'*alkali* ne restitue point sur le champ le mouvement à la personne suffoquée.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont suffoqués par les vapeurs qui s'exhalent des liqueurs en fermentation; par les émanations mortelles des puits, mines, cloaques, latrines, &c., fermés depuis long-temps; par la foudre, &c.

Mêmes secours.

Ceux chez lesquels le principe de la vie est suspendu par l'effet de ces vapeurs, de ces émanations, de la foudre, &c., sont absolument dans le cas de ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon allumé : ils ont donc besoin des mêmes secours.

Les asphyxiques meurent, ainsi que les noyés dans l'inspiration.

On est généralement d'accord, dit M. D..... dans une Lettre à l'Auteur des *Mémoires* (cités, note 3 de ce Chapitre,) que les personnes noyées meurent pendant l'*inspiration*. Il en est de même de tous les *asphyxiques*. La force des *muscles* ou de contraction des *poumons*, bien qu'aidée par le poids de l'eau, ou de la colonne de l'air commun,

ne peut vaincre la réſiſtance de l'*air* naturellement ſtagnant & très-*élaſtique*, qui tient les *poumons* fort dilatés. Ceux qui ont quelque idée de la méchanique du corps humain, conviendront que tout mouvement doit être ſuſpendu juſqu'à ce que la réſiſtance de l'*air* intérieur ſoit vaincue.

Tous les *airs fixes*, les *gas*; les vapeurs *méphitiques*, la vapeur du charbon, ſont très-*élaſtiques* & ſtagnants. On a obſervé que l'agitation, un mouvement plus qu'ordinaire, en facilitoit le mêlange; que la vapeur d'eau diviſoit ces *airs fixes*, les dégageoit du *phlogiſtique* ſurabondant, les réduiſoit à l'état d'*air* commun, & que les *alkalis* les abſorboient.

La cauſe de la mort des noyés & des aſphyxiques étant la même, les ſecours qu'ils exigent ſont les mêmes.

La cauſe de la mort des noyés, des ſuffoqués par la vapeur du charbon, par le *plomb* des foſſes d'aiſance, par les *moſettes*, &c., étant ſemblable, les moyens à employer, doivent donc être les mêmes. Il ne s'agit que de dépouiller de ſa propriété ſtagnante & de ſa trop grande *élaſticité*, l'*air* qui diſtend les *poumons*; de le rendre miſcible, & de lui faciliter une communication avec l'*air* commun. Mais comment y parvenir, demande M. D.....? Le plus ſûr moyen ne ſeroit-il pas d'introduire, par petits intervalles, avec un ſoufflet approprié par la *glotte*, ou, s'il eſt abſolument néceſſaire, par la *bronchotomie* dans la *trachée-artere*, l'eau en vapeurs?

Pendant cette opération, il ſeroit très-bien de réchauffer les *extrémités* & le corps de l'*aſphyxique*. Au plus léger mouvement du *poumon*, on mettroit en uſage l'*alkali volatil fluor*, les *frictions* avec les flanelles chaudes, l'agitation, la machine fumigatoire avec la fumée de *tabac*, les *vomitifs*, l'ouverture de la *veine*; uniquement pour faciliter la

circulation, même l'aspersion d'eau froide : tous ces moyens sont très-efficaces & du plus grand secours. La projection d'eau froide sur des *asphyxiques*, produit des effets merveilleux ; mais ne nous y trompons pas : ce ne peut être par l'impression du froid sur des corps inanimés & aussi froids que l'eau, mais uniquement par le courant de vapeurs aqueuses que cette aspersion produit.

Article II.

Moyens de prévenir l'Asphyxie & les Accidents occasionnés par les vapeurs méphitiques & suffoquantes.

Comme le feu de charbon ou de braise est d'un usage journalier parmi les pauvres, & indispensable pour un grand nombre d'Artisans & d'Artistes qui ne pourroient y suppléer d'une maniere moins désavantageuse, on ne sauroit trop répéter & publier qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidents qu'occasionne ce chauffage, & que ces moyens sont aussi simples & plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer, pour en détruire les effets.

Moyens de détruire l'air méphitique produit par le charbon allumé.

L'eau. L'eau divisée en vapeurs, est, comme nous venons de le faire voir, le grand *remede* de la *suffocation* occasionnée par la vapeur du charbon allumé : elle en est également le *préservatif*. Il suffit de tenir sur la poële, sur le fourneau, sur le réchaud, &c., qui contient les matieres embrasées, une petite terrine, ou un vaisseau quelconque, à large ouverture, rempli d'eau ; cette eau échauffée

par le charbon ou la braise allumée, se réduit en vapeur, qui, se répandant dans la chambre, & se confondant avec l'air de l'*athmosphere*, en corrige l'*élasticité*, & l'empêche d'être aussi funeste, qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances, lorsqu'on n'a pas pris cette précaution : on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit, & tant qu'il y a du feu de charbon dans la poële.

Propriétés de l'eau pour rétablir l'air dans son état naturel.

L'eau paroît avoir des propriétés singulieres pour rétablir l'*air* dans son état naturel. Dans les Parties Septentrionales de l'Europe & de l'Asie, on place un seau d'eau auprès des poëles, pour prévenir l'infection de l'*air*, causée par la vapeur du charbon. Cet usage est très-commun à la Chine, où les pauvres ne se servent que de charbon de terre pour chauffer leurs poëles. La vapeur qui s'en éleve, est aussi dangereuse que celle de notre charbon végétal : elle suffoqueroit aux environs des poëles, si l'on ne tenoit continuellement auprès un bassin d'eau, qui dissout, par son humidité, ces miasmes *élastiques*, si terribles & si prompts à détruire le principe de la vie.

Observation.

M. PARMENTIER, Professeur au College Royal de Pharmacie, rapporte, dans une excellente *Dissertation physique, chymique & économique, sur la nature & la salubrité des eaux de la Seine*, qu'un pauvre homme étoit dans l'usage de mettre, pendant l'hiver, au pied de son lit, un pot rempli de braise, & qu'il plaçoit sur cette braise, sans l'étouffer, un vase plein d'eau ; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot, il fut trouvé le lendemain sans connoissance, ni sentiment ; mais on eut le bonheur de le rappeller à la vie.

Le Docteur SCHAGT, dans des temps d'*épidémie*, exposoit, durant la nuit, au grand *air*, un vase rempli d'eau : elle s'altéroit. Il s'y formoit une

écume & une espece de crême surnageante, &c, dans d'autres temps, l'eau conservoit toute sa pureté.

M. Paulet, Médecin de la Faculté de Paris, conseille de purifier les étables avec de l'eau bouillante, par préférence à tout autre moyen employé en pareil cas, persuadé que l'eau est le seul agent dans la Nature qui puisse décomposer la matiere de la *contagion*.

Il est inutile de multiplier les autorités. Les propriétés de l'eau, pour corriger l'*air* corrompu par les vapeurs *méphitiques*, sont consignées dans nombre d'Ouvrages. (Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1710; la *Bibliotheque de Médecine*, Tome X, au mot *Suffocation*; les *Mémoires de M. Goulin*, cités note 3 de ce Chapitre; le *Détail des succès*, &c., par M. Pia.)

Lors donc qu'on est averti que quelqu'un est tombé en *asphyxie* dans une chambre, dans une cave, dans un cellier, dans une mine, &c., il faut commencer par y répandre beaucoup d'eau: car si on y entroit sans cette précaution, il seroit indubitable qu'on tomberoit soi-même en *asphyxie*, comme il est arrivé dans la cave du Boulanger de Chartres, où il amassoit la braise qu'il retiroit de son four, & où cinq personnes moururent successivement, pour y être descendues dans l'intention de secourir le fils aîné du Boulanger, qui y étoit mort le premier. Ce ne fut qu'après avoir jetté dans cette cave une grande quantité d'eau, qu'on put y descendre : mais comme il s'étoit passé plusieurs jours avant qu'on se fût avisé de ce moyen, on n'en retira que des cadavres, dont aucun ne put être rappellé à la vie.

Alkali volatil fluor.

Mais l'*alkali volatil fluor* a les mêmes propriétés.

Il ſuffit d'en répandre dans le lieu infecté, juſqu'à ce qu'on puiſſe y tenir une bougie allumée. Alors on peut y entrer ſans craindre d'accident. Il ſeroit bien à déſirer que le vœu de M. SAGE fût rempli ; qu'on donnât à chaque mineur un flacon de cet *alkali*. Dès que l'un d'eux ſe trouveroit affecté par les vapeurs meurtrieres qui s'exhalent ſans ceſſe des *métaux* & des *minéraux*, (Voyez Tome I, page 89, note 3,) ſon voiſin lui feroit reſpirer ſon flacon, ou lui en feroit avaler quelques gouttes dans une cuillerée d'eau ; ou, enfin, on en répandroit dans la mine, ſi les vapeurs étoient en aſſez grande quantité & aſſez déléteres, pour affecter à la fois pluſieurs mineurs.

L'eau & l'alkali volatil fluor ſont également les préſervatifs des vapeurs méphitiques des mines ;

Les Chymiſtes ſont expoſés, dans leurs opérations, à être ſouvent affectés par les vapeurs *méphitiques* des *acides minéraux*. Lorſque l'accident eſt léger, il ſuffit que l'Artiſte ſe préſente à l'*air* libre, & qu'il reſpire de l'*alkali volatil fluor* ; mais lorſque l'accident eſt grave & qu'il eſt accompagné de *ſyncope*, il faut donner quelques gouttes de ce même *alkali* dans une ou deux cuillerées d'eau.

Des vapeurs des acides minéraux.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, le cellier, la mine, &c., autant qu'il eſt poſſible, un courant d'*air* extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on auroit à redouter, pour faciliter la ſortie de l'*air élaſtique*, tout combiné qu'il ſoit, avec les vapeurs aqueuſes, ou *alkalines*.

Importance de l'air libre.

La plupart des moyens, que nous venons d'expoſer, ſont extraits d'un Mémoire excellent *ſur les funeſtes effets du charbon allumé*, publié par M. HARMANT, de l'Académie de Nanci, & Conſeiller-Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar ; dans lequel il détaille,

d'une maniere très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. Voyez en outre l'*Avis du Bureau d'Administration de l'Hôpital-Général*, publié & affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués, non-seulement toutes les fois que la *suffocation*, par le charbon, se présenteroit, mais encore dans toutes les *suffocations*, par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, &c., cinquieme Partie du *Détail*, &c., page 124 & suivantes.

Moyens de détruire l'air méphitique des fosses d'aisance, appellé communément Plomb.

Mais les vapeurs mortelles des fosses d'aisance, qu'on appelle vulgairement *plomb*, demandent d'autres moyens. Sans doute qu'elles sont de même nature que celles qui s'exhalent du charbon allumé, des liqueurs en *fermentation*, des puits fermés depuis long-temps, des mines, &c., & que, pour cette raison, l'*eau* & l'*alkali volatil fluor* en seroient les *préservatifs*, comme ils en sont les *remedes*. Cependant la difficulté d'employer ces substances, sur-tout l'*alkali volatil*, à cause de la quantité immense qu'il en faudroit, a porté des Chymistes à s'occuper de cet objet : & après des tentatives multipliées, ils sont parvenus à trouver les *préservatifs* de ces vapeurs dans le feu & la *chaux vive*.

Le feu & la chaux vive.

C'est à MM. Laborie, Cadet, jeune, & Parmentier, Membres du College de Pharmacie, &c., que nous devons cette découverte, d'autant plus importante, que les accidents auxquels sont exposés les malheureux qui se destinent à la vuidange

dange des latrines, font très-communs, quoique le plus fouvent ignorés, parce que ces hommes ont peu de commerce avec la fociété, vu la nature de leurs travaux; parce qu'on ne fréquente guere de tels atteliers; parce qu'enfin les Vuidangeurs exercent leur profeffion de nuit.

M. Cadet, de l'Académie Royale des Sciences, a communiqué à cette illuftre Compagnie, dans la féance du 15 Mai 1779, des détails, à ce fujet, qu'on ne fauroit trop publier. Il faut mettre fouvent fous les yeux du Public les accidents fâcheux qui arrivent communément, lorfqu'on peut chaque fois lui rappeller le *remede* qui fe trouve à fa portée, qu'il oublie quelquefois, & dont il fait ufage trop tard.

M. *Faure*, Droguifte à Narbonne, faifoit creufer une foffe près d'une ancienne, qui étoit remplie, & dont l'infection avoit fait décider de ne pas la vuider. On étoit déja à dix-huit pieds de profondeur, lorfque le 16 Avril dernier, fur les neuf heures du matin, les matieres s'épancherent de la vieille foffe dans la neuve, plus baffe de neuf pieds que l'autre. Un Maçon & une jeune fille de douze ans, qui lui fervoit de Manœuvre, tombent & ne donnent plus de fignes de vie. De deux autres Maçons, établis fur un échafaud, l'un tombe dans la foffe, où les matieres s'étoient déja élevées de trois pieds, l'autre fur les planches de fon échafaud. Le fils de ce dernier accourt & eft précipité dans la foffe. Un Commerçant en laine y defcend, s'évanouit & tombe; il fe releve & gagne l'échelle, mais il tombe de nouveau. Obfervation.

Tant de malheurs épouvantent les affiftants : aucun n'ofe s'expofer à defcendre dans un lieu d'où l'on ne revient plus. M. *Faure* n'écoutant que fon

zele, descend dans la fosse meurtriere, & s'évanouit. Un Cordonnier se dévoue également à la mort. La même destinée est réservée à tous ceux qui tentent d'y descendre : un Tonnelier y périt encore.

Le courage, il en étoit temps, cede à la prudence. On essaie, mais en vain : plusieurs particuliers y renoncent : à peine ont-ils le pied sur l'échelle, qu'ils pâlissent & chancelent : on les saisit par les habits, par les cheveux & on les retire, la tête étonnée, la *poitrine* oppressée. Après un intervalle, on suppose que la vapeur sera moins meurtriere. M. *de la Forgue*, jeune homme vigoureux, veut aller au secours de M. *Faure*, son oncle, on le lie sous les aisselles, pour pouvoir l'enlever au moment où il criera; précaution souvent inutile, le son n'ayant point la faculté de se propager dans une pareille *athmosphere*. Il descend, trouve l'objet de ses recherches dans un tas de morts & de mourants : il desire, mais ne peut plus donner de nouveaux secours. Un Grenadier se présente : destiné par état à sacrifier sa vie pour ses Concitoyens, il descend & retire toutes ces victimes infortunées.

Des huit personnes, non compris la jeune fille, M. *Faure* & un des Maçons donnoient seuls des signes de vie. On leur administre l'*alkali volatil*, les *frictions* & l'*air* pur. Le Maçon est rappellé à la lumiere. M. *Faure* revenoit insensiblement, lorsqu'on s'avisa de le saigner, d'abord du bras, de lui donner des *lavements* au *tabac*, de lui ouvrir la *jugulaire*, de lui appliquer deux *vésicatoires*, des *synapismes*, des *sang-sues* aux *tempes*, de lui donner de l'*émétique*, &c. On sent qu'il devoit succomber sous ce traitement absurde.

Un événement de même nature a eu lieu à Paris

rue Pachevin, le 30 Avril. De trois Ouvriers occupés à la vuidange d'une fosse, deux ont manqué de périr, & le troisieme a été frappé de mort.

L'an passé, onze hommes ont péri, dans une nuit, à la vuidange d'une fosse, rue Saint-Louis au Marais. Une de celles qui ont servi aux dernieres expériences des Chymistes que nous venons de nommer, après avoir couté, quelques mois auparavant, la vie à plusieurs hommes, a été vuidée sans aucun danger, en faisant usage de leurs moyens.

Maniere d'employer le feu ;

Ces moyens consistent, comme nous l'avons déja dit, dans l'application du feu & l'emploi de la *chaux vive*. Le feu s'applique sur le siege le plus élevé de la maison, avec la précaution de boucher tous les sieges des étages inférieurs, de sorte que l'*air athmosphérique*, appellé dans l'intérieur de la fosse, par l'ouverture par laquelle travaillent les Vuidangeurs, est forcé, pour s'échapper, de traverser le fourneau supérieur; il entraîne avec lui, par les tuyaux, l'*air méphitique*, qu'il décompose presque entiérement : nous disons presque entiérement, parce que nos Chymistes ont été forcés, pour l'épuiser, d'établir un second fourneau dans l'intérieur d'une fosse, éminemment dangereuse, & devenue précédemment le tombeau de plusieurs Ouvriers.

La chaux.

Quant à l'emploi de la *chaux*, il se borne à la projetter dans le liquide d'une fosse. Cette substance en change tellement & si subitement le caractere, que dans un instant incommensurable, le *plomb* est détruit, l'odeur infecte cesse, & le travail devient innocent. Voyez les *Observations sur les fosses d'aisance & les moyens de prévenir les inconvénients de leur vuidange*, imprimés par ordre du Roi & aux frais du Gouvernement, &c. à Pa-

ris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du College Royal de France, rue Saint-Jacques.

Il résulte de l'emploi de ces moyens, que la vuidange des fosses d'aisance, qui a couté la vie à des milliers d'hommes, rentrera dans la classe des travaux ordinaires; que la vapeur *méphitique* & infecte qui s'éleve dans l'*athmosphere*, vapeur si dangereuse pour les *fébricitants*, les femmes en couche, les *poitrinaires*, &c., sera non-seulement détruite, mais contribuera même à purifier l'*air* par son changement en *acide sulfureux volatil*; qu'enfin la vuidange d'une fosse, si redoutable pour tout un voisinage, ne produira plus aucun danger.

Toutes ces conséquences ont été vivement senties par le Magistrat vigilant qui veille à la police de la Capitale; &, sur son rapport, Sa Majesté vient de rendre des Lettres-Patentes, enrégistrées en Parlement, qui accordent à la Compagnie connue sous le nom de *Ventilateur*, le privilege exclusif pour la vuidange des fosses d'aisance : les anciens Vuidangeurs sont, par ces mêmes Lettres-Patentes, supprimés.)

§. IV.

Des Accidents mortels, occasionnés par le très-grand froid.

Lorsque le froid est extrême, & qu'une personne y reste exposée très-long-temps, il peut lui causer la mort, parce que, en coagulant le *sang* dans les *extrémités*, & en le forçant à se porter en trop grande quantité vers le *cerveau*, le malade se trouve exposé à une espece d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable.

Les voyageurs, qui se trouvent dans ce cas,

doivent, auſſi-tôt qu'ils ſe ſentent aſſoupis, redoubler d'efforts pour ſe tirer du danger imminent auquel ils ſont expoſés. Le ſommeil, qu'ils ſont enclins à regarder comme une eſpece de ſoulagement au froid qu'ils endurent, devient mortel, s'ils ont le malheur de s'y livrer. Mais heureuſement de pareils effets du froid ne ſont pas communs dans nos climats.

vaincre le penchant au ſommeil cauſé par le trop grand froid.

ARTICLE PREMIER.

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui ont une ou pluſieurs parties du corps gelées, ou engourdies par le Froid.

Il arrive cependant très-ſouvent que les mains & les pieds des voyageurs ſont tellement engourdis ou gelés, que la *gangrene* devient à craindre, ſi on ne prend pas les précautions néceſſaires pour la prévenir.

Il faut ſe hâter de remédier à ces accidents.

Mais on ne peut trop en avertir; le plus grand danger naît, dans ces circonſtances, de l'application ſubite de la chaleur. Il eſt très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid, les approcher du feu; mais la raiſon & l'obſervation démontrent qu'il n'eſt pas de conduite plus imprudente, ni plus dangereuſe. (Voyez Tome I, page 98.)

Dangers de l'application ſubite de la chaleur.

Tous les payſans ſavent que ſi on met dans le feu, ou dans de l'eau chaude, des *aliments*, des fruits, des racines, &c., gelés, ils ſe pourriſſent & tombent dans une eſpece de *gangrene*, ſi cela peut ſe dire, & que, dans ce cas, le ſeul moyen de les rendre mangeables, eſt de les plonger, pendant quelque temps, dans l'eau froide; & lorſque les animaux ſe trouvent dans les mêmes circonſ-

On doit traiter les membres engourdis par le froid, comme les fruits gelés.

tances, ils doivent être traités de la même maniere.

Il faut les frotter avec de la neige, ou les plonger dans l'eau très-froide.

Lorſque les pieds & les mains ſont engourdis par le froid, il faut donc, ou les plonger dans l'eau très-froide, ou les frotter avec de la *neige*, juſqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur naturelle & leur ſenſibilité. Enſuite on tranſportera le malade dans un lieu un peu chaud; on lui donnera quelques taſſes de *thé* ou d'*infuſion* de fleurs de *ſureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a perſonne qui n'ait obſervé que lorſqu'on a les mains très-froides, le meilleur moyen pour les échauffer, eſt de les laver dans l'eau froide, & enſuite de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Article II.

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui ſont tellement affectés par le Froid, qu'ils ne donnent plus aucun ſigne de vie.

Neige, eau très-froide, ou bain froid.

Lorsqu'une perſonne a été expoſée au froid, pendant un temps aſſez conſidérable, pour qu'elle ne donne plus aucun ſigne de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la neige, ou de l'eau très-froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, ſi on en a la facilité. On ſe déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons aſſurer que des hommes, enſevelis ſous la neige, ou expoſés à un air glacé, pendant cinq ou ſix jours de ſuite, de ſorte qu'ils avoient été pluſieurs heures ſans donner aucun ſigne de vie, ont recouvré la ſanté par cette méthode.

Maniere de faire prendre le bain froid.

(Si l'on adopte le *bain* froid, on y laiſſera le malade pendant un quart d'heure, plus ou moins,

enſuite on le retirera de l'eau, & on lui fera des *frictions* ſur tout le corps nud, avec des flanelles, ou des linges trempés dans de l'eau froide. On continuera ces *frictions* pendant un autre quart d'heure. Enſuite on le mettra dans un lit médiocrement chauffé, par le moyen d'une baſſinoire, mais de maniere que les matelats ſoient chauds & puiſſent conſerver la chaleur qui leur aura été communiquée.

Frictions; lit moderément chaud.

Alors on a recours à de nouvelles *frictions*, que l'on fait avec des linges chauds, ou, mieux encore, avec des flanelles chaudes imbibées d'*eau-de-vie* tiede. Deux perſonnes s'occupent de ces *frictions* : l'une ſe charge de frotter la plante des pieds, les jambes & les cuiſſes, pendant que l'autre frotte les bras & le corps, ayant toujours attention de diriger de bas en haut celles qui ſe font ſur le ventre & ſur la poitrine. On doit auſſi obſerver, pendant qu'on fait ces *frictions*, de mettre dans un mouvement preſque continuel, & cependant modéré, la perſonne gelée, & de lui tenir la tête plus élevée que le corps.

Frictions avec de l'eau-de-vie. Comment doivent être dirigées celles du ventre & de la poitrine.

On eſſaiera alors de la ranimer, en lui préſentant ſous le nez de l'*alkali volatil fluor*, en lui en faiſant reſpirer, & en lui en introduiſant dans les narines, au moyen des meches qui en ſeront imbibées : ce qu'on réitérera pluſieurs fois. On l'approchera enſuite, peu à peu, d'une cheminée où il y aura du feu, pour la réchauffer ſucceſſivement; ſi même on en a la facilité, on la mettra dans un *bain* tiede. On lui fera avaler quelques gouttes d'*alkali volatil* dans une cuillerée de *vin* chaud, ou d'*eau-de-vie*, adoucie avec du *ſucre*. Enfin, lorſqu'elle paroîtra à peu près rétablie, on lui fera prendre un petit bouillon, & on la tiendra au ré-

Alkali volatil fluor.

Bain tiede.

Bouillons & vin. *gime* alternatif de *vin* à petites doſes, & de bouillons, avant que de lui faire prendre de la nourriture ſolide.

Si l'on ne commence pas le traitement par le *bain* froid, mais par les *frictions*, on les fera comme celles que nous venons de preſcrire; mais au lieu d'un quart d'heure, on les continuera pendant une demi-heure. Du reſte, on ſe comportera abſolument comme nous venons de le dire.

De pluſieurs obſervations que nous pourrions citer de perſonnes rappellées à la vie, après avoir été engourdies par le froid, & réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, auſſi intéreſſante par le ſuccès qui la caractériſe, que par l'action généreuſe qui y eſt conſignée, & qu'on ne ſauroit trop répandre. Ce fait eſt tiré de la Gazette de Deux-Ponts, année 1776, n°. 31, fol. 247, *variétés*.

Obſervation. Il y a peu de temps qu'un Chauderonnier, de ceux qui roulent le Pays pour raccommoder les vaſes endommagés, rencontra, à quelques diſtances d'Halberſtadt, un Juif étendu ſur le grand chemin, où le froid l'avoit ſurpris, & où il paroiſſoit comme mort. On voyoit auprès de lui une petite balle de mouchoirs & de rubans, dont il faiſoit ſon commerce. Le Chauderonnier ayant appris qu'un homme gelé pouvoit être rappellé à la vie, réſolut d'en faire l'expérience : il charge le Juif ſur ſes épaules, & le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par tout le corps, &c., & parvient à le dégeler par dégrés.

Après quelques heures de peine & de ſoins, l'officieux Chauderonnier voit avec joie ſon Juif donner des ſignes de vie. Il redouble de zele; & à force de perſévérance, il termine ſon ouvrage. Content de ſon ſuccès, il quitte le malade, qui n'a

plus beſoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, & remet fidélement la balle au Juif.

Celui-ci, à la vue de ſes marchandiſes, qu'il croyoit perdues, ſe leve avec vivacité, & veut forcer ſon libérateur à les prendre, en récompenſe du ſervice qu'il en a reçu : le Chauderonnier les refuſe : *Un bienfait payé*, lui dit-il, en lui ſerrant la main avec attendriſſement, *n'eſt plus un bienfait : le premier devoir que preſcrit toute Religion, c'eſt d'aimer ſon prochain.* Il part auſſi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action.

Celle-ci fit du bruit; elle devança le Chauderonnier, qui, en entrant dans la premiere Ville, fut examiné à la porte, reconnu & conduit devant le Magiſtrat. Il parut ſans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avoit pas dit pourquoi on lui faiſoit faire cette viſite. *Mon ami*, lui dit le Juge, *vous avez mérité la récompenſe que le Roi accorde à un Citoyen qui a ſauvé la vie à un autre Citoyen. Il faut que vous me diſiez votre nom, le lieu de votre naiſſance, afin qu'ils ſoient inſcrits ſur mes regiſtres.* Le Chauderonnier obéit, & reçut le prix ordinaire, en répandant ces larmes douces que fait couler le ſentiment, & qui ſont elles-mêmes la plus délicieuſe de toutes les récompenſes.)

L'application ſubite de la chaleur ſur une partie très-froide, eſt la cauſe la plus commune des maux d'aventure, des engelures, &c.

J'ai toujours penſé que les *maux d'aventure*, les *crevaſſes*, les *engelures* & les autres *inflammations* des *extrémités*, ſi communes chez les gens de la campagne de ce pays, dans la ſaiſon froide, étoient principalement occaſionnés par le paſſage ſubit du chaud au froid; c'eſt-à-dire, par l'application bruſque & précipitée de la chaleur ſur une partie très-froide. Car, après avoir eu grand froid aux

pieds & aux mains, on voit ces gens les porter subitement au feu, ou, s'ils en trouvent l'occasion, ils les plongent dans de l'eau chaude : imprudence qui, si elle ne produit pas la *gangrene*, manque rarement de causer l'*inflammation* de ces parties. On peut aisément se garantir de ces accidents, en usant des précautions mentionnées ci-dessus. (Voyez ci-devant Chapitre XXXVIII, §. VIII, Article IV; & Chap. XXXIX, §. II de cette seconde Partie.)



CHAPITRE XLIII.

De l'Evanouissement; de l'Ivresse; de la Suffocation; de l'Etouffement & de l'Etranglement; des Convulsions suivies de mort apparente; des Morts subites.

§. I.

De l'Evanouissement & de ses divers dégrés, tels que la Défaillance ou *Foiblesse, la Syncope & l'Asphyxie.*

L'*ÉVANOUISSEMENT* a plusieurs dégrés : le plus léger, dans lequel le malade entend & conserve le sentiment, sans cependant pouvoir parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*; accident très-fréquent chez les personnes qui ont des maux de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, & chez lesquelles on n'observe pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*. Caractere de la défaillance;

Quand le malade perd entiérement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement considérable du *pouls*, cet état s'appelle *syncope* : c'est le second dégré de l'*évanouissement*. De la syncope;

Si la *syncope* est telle que le *pouls* soit entiérement éteint, la *respiration* insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide; ce dernier dégré, qui est rare, mais qui est la véritable image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*. De l'asphyxie.

Les *évanouissements* dépendent d'un grand nombre de causes différentes. On ne parlera, dans ces Paragraphes, que des principales, qui sont, 1°. le Causes principales de l'évanouissement.

trop de sang; 2°. le trop peu de sang; 3°. la saignée & les purgatifs; 4°. les embarras de l'*estomac*; 5°. les odeurs chez les personnes *nerveuses*; 6°. quelques Maladies; 7°. l'accouchement, &c.)

ARTICLE PREMIER.

De l'Evanouissement causé par trop de sang.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

LES personnes fortes, robustes, bien portantes, qui ont beaucoup de *sang*, tombent souvent dans un *évanouissement* subit, après avoir pris trop d'*exercice*, ou bu avec excès des *liqueurs fortes échauffantes*; après s'être exposées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, &c.

Traitement de l'Evanouissement causé par trop de sang.

Vinaigre.

DANS ces cas, on fait flairer du *vinaigre*; on frotte les *tempes*, le front & les poignets avec du *vinaigre* mêlé à une égale quantité d'eau chaude; & si le malade peut avaler, on lui verse dans la bouche, deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux spiritueuses* nuisent dans cette espece d'*évanouissement*.)

Si l'*évanouissement* persiste, ou s'il dégénere en *syncope*, c'est-à-dire, en une perte totale du sentiment & de l'entendement, (Voyez ci-dessus, page précédente.) il faut *saigner* le malade; & après la *saignée*, lui donner un *lavement*.

Saignée. Lavement.

Alors on laisse le malade tranquille; on lui donne seulement, toutes les demi-heures, une tasse d'une *infusion* de fleurs de *tilleul*, de *camomille*, &c., ou d'une *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *sucre* & de *vinaigre*.

Moyens de prévenir l'Evanouissement occasionné par trop de sang.

Lorsqu'une personne est sujette aux *évanouissements* qui dépendent de cette cause, il faut, pour les prévenir, qu'elle se mette à un *régime* léger; que ses *aliments* ne consistent qu'en pain, en fruits & en légumes; sa boisson doit être de l'eau ou de la petite *biere*. Enfin, il faut qu'elle fasse beaucoup d'*exercice*, sans aller jusqu'à la *fatigue*, & que son sommeil ne soit pas trop long. Aliments. Boisson. Exercice.

Article II.

De l'Evanouissement causé par Anémie, c'est-à-dire, par le trop peu de sang, ou *par foiblesse.*

L'*ÉVANOUISSEMENT* est le plus ordinairement causé par trop peu de *sang*: aussi le voit-on arriver souvent après de grandes *hémorrhagies*, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, &c. Dans cette espece d'*évanouissement*, il faut suivre un traitement presque directement contraire à celui que nous venons de conseiller dans l'Article précédent.

Traitement de l'Evanouissement causé par trop peu de sang.

Il faut coucher le malade dans un lit, le couvrir, & lui frotter les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait flairer de l'*eau de la Reine de Hongrie*, de l'*alkali volatil fluor*, des *sels volatils*, des herbes fortes & odorantes, comme la *rue*, la *sauge*, la *menthe*, le *romarin*, &c. Frictions. Alkali volatil fluor. Sels volatils.

On lui met dans la bouche quelques gouttes d'*eau-*

de-vie ou de *rum*; & s'il peut avaler, on lui fait prendre un peu de *vin* chaud, avec du *ſucre* & de la *cannelle*; mêlange qui forme un excellent *cordial*. On lui applique ſur le *creux de l'eſtomac* une flanelle trempée dans du *vin* chaud, ou dans de l'*eau-de-vie*. On lui met, ſous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude.

Vin, ſucre & cannelle.

Dès que le malade eſt un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une ſoupe, ou du biſcuit trempé dans du *vin* chaud, avec du *ſucre* & de la *cannelle*.

Moyens de prévenir l'Evanouiſſement occaſionné par trop peu de ſang.

Pour prévenir le retour de ces *accès*, il faut qu'il prenne ſouvent, mais en petite quantité, des *aliments* légers & nourriſſants, comme de la *panade*, faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau, des œufs bien frais, légérement cuits, du *chocolat*, des rôties, des *gelées*, &c.

Aliments.

Article III.

De l'Evanouiſſement cauſé par la ſaignée & les purgatifs.

Les *évanouiſſements*, qui ſuivent la *ſaignée* ou le violent effet des *purgatifs*, appartiennent encore à cette claſſe.

Traitement de l'Evanouiſſement occaſionné par la ſaignée, & moyens de le prévenir.

L'*évanouissement* qui vient de la *ſaignée*, eſt rarement dangereux, & ceſſe, pour l'ordinaire, dès qu'on a couché le malade ſur ſon lit. En

conſéquence, les perſonnes ſujettes à cette eſpece d'*évanouiſſement*, doivent, pour les prévenir, être toujours *ſaignées*, couchées. Cependant, ſi cet *évanouiſſement* duroit plus long-temps que de coutume, il faudroit faire flairer au malade un peu de *vinaigre*, & lui en faire avaler avec un peu d'eau. Vinaigre.

Traitement de l'Evanouiſſement cauſé par les purgatifs, ou les vomitifs.

Lorsque l'*évanouiſſement* eſt l'effet d'un *purgatif*, ou d'un *vomitif* trop fort, trop *âcre*, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avoit été empoiſonné. Il faut donc lui donner beaucoup de *lait*, d'*huile*, d'eau d'*orge*, d'eau chaude, &c., lui adminiſtrer des *lavements émollients*, &, après qu'il ſera revenu de ſon *évanouiſſement*, lui donner des *cordiaux* & des *remedes calmants*. (Voyez ci-devant Chap. XXXV, §. I de cette ſeconde Part.) Lait, huile, eau d'orge, &c., lavements émollients. Cordiaux.

Article IV.

De l'Evanouiſſement cauſé par l'embarras de l'eſtomac.

L'*ÉVANOUISSEMENT* eſt ſouvent occaſionné par l'*indigeſtion*, qui vient, tantôt de la trop grande quantité d'*aliments*, tantôt de leur mauvaiſe qualité.

Traitement de l'Evanouiſſement occaſionné par une trop grande quantité d'aliments.

Lorsque l'*évanouiſſement* tient à la premiere cauſe, il faut avoir recours au *vomiſſement*, qui eſt le meilleur moyen de s'en débarraſſer. En conſéquence on le favoriſera, en faiſant boire au malade pluſieurs verres d'une *infuſion* légere de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, &c. Vomiſſement. Boiſſon abondante.

Traitement de l'Evanouiſſement occaſionné par de mauvais aliments.

Alkalis volatils.

Boiſſon abondante tiede.

Quand l'*évanouiſſement* procede de la qualité des *aliments*, il faut ranimer le malade, comme lorſque cet *évanouiſſement* vient de foibleſſe (Voyez ci-deſſus Article II de ce §.) : on lui fera reſpirer des odeurs fortes, &c. Mais le point le plus eſſentiel, eſt de lui faire prendre beaucoup de boiſſon tiede, pour noyer, en quelque façon, les matieres nuiſibles, & en émouſſer l'âcreté, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la ſortie par le *vomiſſement*.

Article V.

De l'Evanouiſſement cauſé par les Odeurs.

Il y a des *évanouiſſements* que les *odeurs* déſagréables (même agréables, comme celles des *roſes*, de la *tubéreuſe*, de la *violette*, &c.) occaſionnent quelquefois, ſur-tout chez les perſonnes *nerveuſes*.

Traitement de cette eſpece d'Evanouiſſement.

Grand air, ſubſtances irritantes, &c.

Dans ce cas, il faut mettre le malade en plein *air*, lui faire reſpirer des ſubſtances *irritantes*, écarter de lui tout ce qui pourroit l'affecter déſagréablement; mais, comme nous avons déja parlé des *évanouiſſements* qui ſont cauſés par les *affections nerveuſes*, nous n'en dirons pas davantage ici. (Voyez ci-devant Chapitre XXXII, §. VIII de cette ſeconde Partie.)



ARTICLE VI.

De l'Evanouissement qui arrive dans les Maladies.

IL n'est pas rare d'observer des *évanouissements* pendant le cours des Maladies. Dans le commencement des *fievres putrides*, ils annoncent ordinairement un embarras dans l'*estomac*, ou un amas d'humeurs corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque *évacuation*, soit par haut, soit par bas. Ce qu'il annonce dans le début des fievres putrides ;

Dans le commencement des *fievres malignes*, les *évanouissements* sont un mauvais *symptome*. Des fievres malignes.

Traitement de l'Evanouissement qui arrive dans le début des fievres putrides & malignes.

DANS l'un & l'autre de ces cas, on emploie le *vinaigre* intérieurement & extérieurement comme le meilleur *remède*, pendant qu'il dure ; & quand il est passé, on donne abondamment le *suc* de *citron* mêlé avec de l'eau. Vinaigre. Limonnade.

Traitement de l'Evanouissement qui survient dans le cours des Maladies, accompagnées de grandes évacuations.

LES *évanouissements* qui surviennent dans les Maladies, accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traitées comme ceux qui viennent de la foiblesse, (Voyez ci-dessus Article II de ce §.), & on doit s'occuper à modérer ces *évacuations*. Modérer les évacuations.

Traitement de l'Evanouissement qui succede à un accès de fievre intermittente, ou à un redoublement de fievre continue.

LORSQUE ces *évanouissements* arrivent vers la fin d'un violent *accès* de *fievre intermittente*, ou à Soutenir les forces.

chaque *redoublement* d'une *fievre continue*, il faut ſoutenir les forces du malade avec de petits verres de bon *vin* & d'eau.

Article VII.

De l'Evanouiſſement qui ſuccede à l'Accouchement.

Les femmes délicates & *hyſtériques* ſont fort ſujettes à l'*évanouiſſement* après être accouchées; mais c'eſt ce qu'on pourroit prévenir ſouvent par des *cordiaux* & par l'entrée d'un *air* frais dans la chambre.

Traitement de l'Evanouiſſement qui ſuccede à l'Accouchement.

Lorſqu'il eſt cauſé par une perte de ſang.

Lorsque cet *évanouiſſement* vient d'un flux de *ſang* trop immodéré, il faut tout employer pour le ralentir. Il eſt important d'obſerver, à cet égard, que l'*évanouiſſement*, chez les femmes en couches, eſt, en général, l'effet de la foibleſſe & de l'épuiſement. Le Docteur Engleman rapporte une obſervation curieuſe à ce ſujet.

Obſervation

Il raconte qu'une femme ayant été heureuſement délivrée, tomba tout-à-coup évanouie, & reſta plus d'un quart d'heure ſans donner aucun ſigne de vie. On avoit envoyé chercher un Médecin, auſſitôt ſon *évanouiſſement*; mais ſa femme-de-chambre, s'impatientant de ce qu'il ne venoit pas, tenta elle-même de ſecourir ſa maîtreſſe : elle ſe coucha ſur elle, lui appliqua ſa bouche ſur la ſienne, & lui ſouffla le plus fort qu'elle put dans la *poitrine*.

En très-peu de temps, la femme évanouie ſe réveille comme d'un profond ſommeil; & quand on lui eut donné les ſecours néceſſaires en pareils cas, elle fut bientôt rétablie. La femme-de-chambre in-

terrogée pour savoir d'où elle avoit appris ce procédé, répondit qu'elle l'avoit vu pratiquer à Altemburg, où les *Sages-Femmes* l'employoient avec le plus heureux succès sur des enfants.

Nous ne faisons mention de ce fait, que pour engager les autres *Sages-Femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfants naissent sans donner aucun signe de vie, & beaucoup d'autres expirent, qu'on pourroit, sans doute, rendre à la lumiere, en employant les moyens convenables. (Voyez Chap. XXXVII, §. IV, Art. I, pages 167 & suiv. de ce Vol.)

Article VIII.

De l'Evanouissement, quelle qu'en soit la cause.

Traitement.

De quelque cause que procedent les *évanouissements*, l'*air* pur & frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer, dans ces circonstances, on expose la vie de son ami, en s'efforçant de le sauver. Alarmés de la situation du malade, on appelle une foule de monde, ou pour le secourir, ou peut-être pour être témoins de sa mort; & la *respiration* de tant de personnes ne manque pas d'épuiser l'*air*, si cela peut se dire, & d'augmenter le danger. L'air pur & frais est le premier des secours de l'évanouissement.

Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que cette pratique, très-commune dans la classe inférieure du Peuple, devient souvent funeste, sur-tout aux personnes délicates, & à ceux qui sont évanouis par pur *épuisement*, ou par la violence d'une Maladie. L'*air* pur étant si important dans ces circonstances, on ne doit absolument admettre dans la chambre de la personne évanouie, que ceux qui On ne doit admettre dans la chambre du

malade que les personnes absolument utiles. font essentiellement nécessaires pour la secourir, & il faut toujours en tenir les fenêtres ouvertes, de maniere au moins à donner lieu à un courant d'*air* frais.

Il faut travailler à détruire la cause de l'évanouissement. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents *évanouissements*, ou qui tombent souvent en *foiblesse*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cause, parce qu'ils laissent toujours des suites qui nuisent à la *constitution*.

Suites ordinaires de l'évanouissement. Tout *évanouissement* laisse le malade abattu, épuisé : les *secrétions* sont suspendues tout le temps qu'il dure; les *humeurs* sont disposées à la *stagnation* : de-là les *coagulations*, les *obstructions*; & si la *circulation* est totalement interceptée, ou considérablement diminuée, il se forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur* ou dans les gros *vaisseaux*.

Qui sont les évanouissements les moins à craindre. Les seuls *évanouissements* qui ne soient point à craindre, sont ceux qui quelquefois marquent les *crises*, dans les *fievres*; cependant on doit chercher encore à les faire passer le plutôt possible.

§. II.

De l'Ivresse.

Les effets de l'*ivresse* sont souvent funestes. Il n'est pas de *poison* qui tue plus certainement, que les *esprits ardents*, tels que l'*esprit de vin*, l'*eau-de-vie*, le *rum*, le *rack*, le *kierchwaser*, les diverses especes de ratafiats, &c., pris à trop forte dose. (Voyez Tome I, page 246 & suiv.)

Quelquefois en détruisant l'action des *nerfs*, ils tuent sur le champ; mais, en général, leurs effets sont plus lents, & ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de l'*opium*. (Voyez ci-devant Chap. XXXV, §. II de cette seconde Partie.)

Cependant pluſieurs autres eſpeces de *liqueurs enivrantes*, comme le *vin*, la *biere*, le *cidre*, le *punch*, &c., peuvent devenir auſſi funeſtes que les *eſprits ardents*, quand on en prend avec excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le *vomiſſement*, qu'on doit toujours ſolliciter quand l'*eſtomac* eſt ſurchargé de *liqueurs* quelconques.

Cependant la plupart des malheureux qui meurent d'*ivreſſe*, périſſent plutôt faute d'être en état de ſe conduire, que par la qualité meurtriere de ces boiſſons. En effet, incapables de ſe ſoutenir, ils tombent, & ſe trouvent ſouvent dans une poſture forcée qui arrête la *circulation* ou la *reſpiration*, & trop ſouvent ils reſtent, dans cette ſituation, juſqu'à ce qu'ils meurent.

Secours qu'il faut adminiſtrer aux perſonnes ivres.

Un homme ivre ne doit jamais être abandonné à lui-même, que ſes habits n'aient été deſſerrés, & qu'il ne ſoit dans la poſition la plus favorable, pour que les *fonctions vitales* ne ſoient point interrompues, & que l'*eſtomac* puiſſe rendre facilement ce qui le ſurcharge. La poſition la plus favorable qu'un homme ivre doive avoir pour vomir, eſt de l'étendre ſur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner ſur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura une particuliere attention à ce qu'il n'ait pas le cou plié ou tordu, ni ſerré par ſon col, ſa cravatte, &c.

Deſſerrer les habits, poſition naturelle.

La ſoif exceſſive que produit la boiſſon des *liqueurs fortes*, engage ſouvent les gens à l'appaiſer par des boiſſons très-contraires. J'ai vu des exemples funeſtes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, ai-

dées par la chaleur de l'*estomac*, avoient caillé le *lait*, de maniere à l'empêcher absolument d'être digéré.

Boisson aqueuse.

La boisson la plus convenable, après une débauche, est de l'eau, dans laquelle on met une croute de pain rôti; du *thé*, des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, &c. Si la personne ivre se sent des envies de vomir, on peut lui donner une légere *infusion* de *fleurs de camomille*, ou de l'eau chaude & de l'*huile*. Mais, dans ce cas, il est, en général, facile d'exciter le *vomissement*, en chatouillant seulement le gosier avec le doigt ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différents *symptomes* de l'*ivresse* qui annoncent du danger, & de proposer un plan général de traitement pour ceux qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter en abrégé l'histoire d'une *ivresse*, que j'ai eu occasion de voir derniérement, qui étoit accompagnée de la plupart des *symptomes* les plus à craindre, & contre laquelle le traitement que j'ai employé, a réussi.

Observation sur l'ivresse causée par de l'eau-de-vie.

Un jeune homme de quinze ans, ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie* : il tomba aussi-tôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin la maniere difficile dont il respiroit, le froid des *extrémités* & d'autres *symptomes* menaçants, ayant alarmé ses amis, les engagerent à m'envoyer chercher.

Je le trouvai encore dormant : son aspect étoit effrayant, & sa *peau* étoit couverte d'une *sueur* froide. Les seuls signes de vie qui lui restoient, étoient une *respiration* profonde & laborieuse, & des mouvements *convulsifs* ou une agitation des *intestins*.

J'essayai, en vain, de le réveiller, en le pinçant, en le secouant, en lui présentant sous le nez des substances *volatiles* & *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de *sang*; on lui coula dans la bouche de l'eau & du *vinaigre*; mais, comme il ne pouvoit pas avaler, il n'en passa que très-peu dans l'*estomac*.

Rien ne réussissoit, & le danger paroissoit aller en augmentant; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, &, quelque temps après, on lui donna un *lavement irritant* : ce *lavement* lui fit rendre une *selle*, & ce fut le premier *remede* qui le soulagea. On le réitéra avec le même succès, & on doit le regarder comme la premiere cause de son rétablissement. Il commença alors à donner quelques signes de vie; il but ce qu'on lui présentoit, & recouvra peu à peu ses sens.

Lavement irritant.

Cependant il continua pendant plusieurs jours à avoir de la foiblesse, & le *pouls fiévreux*. Il se plaignoit sur-tout d'avoir les *intestins* douloureux; mais ce sentiment de douleur s'en alla peu à peu, au moyen d'une *diete* légere & de boissons *rafraîchissantes* & *mucilagineuses*.

On n'auroit vraisemblablement point appellé de secours, & ce jeune homme seroit mort faute d'en avoir, si on n'avoit été frappé quelques jours auparavant du malheur d'un de ses voisins, auquel on avoit conseillé de boire une bouteille entiere d'*eau-de-vie*, pour se délivrer d'une *fievre intermittente*, & qui périt au milieu d'accidents exactement semblables à ceux que nous venons de rapporter. (Voyez Tome II, pag. 56 & 57.)

Mort causée par de l'eau-de-vie.

§. III.

De la Suffocation, de l'Etouffement & de l'Etranglement.

Article premier.

De la Suffocation.

Causes.

Ces accidents procedent quelquefois, ou d'un *engorgement* des *poumons*, occasionné par une humeur *visqueuse*, ou de l'état *spasmodique* des *nerfs* de ce *viscere*.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui vivent d'*aliments* grossiers, & qui ont beaucoup de *sang*, sont fort exposées à la *suffocation* qui dépend de la premiere cause, c'est-à-dire, de l'*engorgement* du *poumon*.

Traitement de la Suffocation causée par l'engorgement des poumons.

Saignée, lavement, boisson nitrée.

On doit aussi-tôt les *saigner*, leur donner un *lavement émollient*, & leur faire prendre, très-souvent, un verre de boisson *délayante*, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de *nitre*. Il faut encore leur faire respirer la vapeur de *vinaigre* chaud, & leur exposer la tête à cette vapeur, pour qu'elle puisse entrer dans leurs *poumons*.

Vinaigre.

Traitement de la Suffocation causée par les affections spasmodiques des poumons.

Les personnes *nerveuses* & *asthmatiques* sont sujettes aux *affections spasmodiques* des *poumons*. Dans ce cas, il faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, & l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même-temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut

Bains de jambes, vinaigre.

ajouter, ſelon l'occaſion, de l'*élixir parégorique*, à la doſe d'une cuiller à café par taſſe de *tiſane*. On leur fait reſpirer la fumée de papier, de *plumes*, de *cuir* brûlés, & on les tranſporte à l'*air* libre.

Elixir parégorique.

Air libre.

ARTICLE II.

De l'Etouffement.

LES enfants ſont expoſés à être étouffés par la négligence & l'inattention des Nourrices. Lorſqu'un enfant eſt dans ſon lit, il faut toujours qu'il ſoit placé de maniere à ne pouvoir point gliſſer ſous ſes couvertures, & jamais il ne doit avoir le viſage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout ſimples qu'ils ſont, ſauveroit la vie à un grand nombre d'enfants, & empêcheroit que d'autres ne reſtaſſent foibles & maladifs pendant toute leur vie, par la maniere dont leurs *poumons* ſont affectés, lorſqu'on n'y fait pas d'attention.

La négligence des Nourrices y expoſe les enfants.

Secours qu'il faut adminiſtrer aux enfants étouffés & qui paroiſſent morts.

AU lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeller à la vie les enfants ſuffoqués ou étouffés, comme diſent les Nourrices, nous allons donner l'obſervation de M. JANIN, de l'Académie de Chirurgie de Paris; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le ſuccès, & cette obſervation contenant preſque tous les cas, &, par conſéquent, tous les *remedes*, dont on peut avoir beſoin dans ces circonſtances.

Une Nourrice ayant eu le malheur d'étouffer un enfant, on appella M. JANIN : il trouva cet enfant ſans aucun ſigne de vie; point de *pulſation* dans les *arteres*, point de *reſpiration*; le viſage livide,

Obſervation.

les yeux ouverts, gonflés & ternes; le nez plein de *mucus*, la bouche ouverte; en un mot l'enfant étoit presque froid : il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges & des cendres. Pendant qu'on exécutoit ses ordres, il fit désemmaillotter l'enfant, & le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins, pour ne pas écorcher sa *peau* délicate.

Aussi-tôt que les cendres eurent le dégré de chaleur convenable, M. Janin lui en fit un lit, & l'en couvrit, excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche, & étendit par-dessus le tout une couverture : il lui présentoit, de temps en temps, sous le nez, un flacon d'*eau de luce*, (l'*alkali volatil fluor* seroit encore plus efficace,) qu'il avoit sur lui; d'autres fois il lui souffloit du *tabac* dans les narines; ensuite il lui souffla de l'*air* dans la bouche, en lui serrant fortement le nez.

On ranima de cette maniere la chaleur animale graduellement; les *pulsations* de l'*artere temporale* se firent bientôt sentir; la *respiration* devint plus libre & plus fréquente, & les yeux s'ouvroient & se fermoient alternativement.

Enfin l'enfant fit quelques cris qui semblerent demander le tetton; on le lui présenta, & l'ayant saisi avec avidité, il tetta comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Quoique les *pulsations* des *arteres* parussent très-bien rétablies, & qu'il fît un temps assez chaud, M. Janin fut d'avis de le laisser encore trois quarts d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, ensuite on le nettoya & on l'habilla à l'ordinaire; & étant tombé dans un doux sommeil, il continua à se porter parfaitement bien. (Voyez ci-devant pages 167 & suiv. de ce Vol., *ce qu'il faut faire à l'enfant, qui, au sortir du sein de*

ſa mere, ne préſente aucun ſigne de vie, ou qui expire quelques inſtants après ſa naiſſance; voyez encore le §. III du Chapitre précédent, & les notes qui l'accompagnent.)

ARTICLE III.

De l'Etranglement.

M. JANIN rapporte encore l'obſervation d'un jeune homme, qui s'étoit pendu de déſeſpoir, & à qui il adminiſtra ces mêmes ſecours, avec autant de ſuccès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé. Obſervations.

M. GLOVER, Chirurgien de l'Officialité de Londres, fait mention d'un homme qui fut rappellé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu, & qui a joui enſuite, pendant beaucoup d'années, de la meilleure ſanté.

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui, par déſeſpoir ou autrement, ſe ſont pendus, & qui, paroiſſant privés de tout ſentiment, ſeroient regardés comme morts.

LES moyens qu'on employa pour rendre la vie à cet homme, furent de lui ouvrir l'*artere temporale* & la *jugulaire externe*, de lui faire des *frictions* ſur le dos, de lui donner des *lavements* de fumée de *tabac*, par le moyen des pipes, (Voyez ci-devant page 424 de ce Vol.) & de lui frotter fortement les jambes & les bras. Saignée, frictions, lavements de fumée de tabac.

On continua tous ces ſecours pendant quatre heures; alors on lui fit une *inciſion* dans la *trachée-artere*, ou l'opération, qu'on appelle *bronchotomie*, & on ſouffla fortement de l'*air* dans ſes *poumons*, par le moyen d'une canule. Bronchotomie. Inſufflation d'air.

Vingt minutes après cette opération, le *ſang*

commença à couler de l'*artere* sur son visage, & le *pouls*, qui, jusques-là, avoit été insensible, commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions*, le *pouls* devint de plus en plus *fréquent*; & après qu'on lui eut irrité le nez & la bouche avec l'*alkali volatil fluor*, ou l'*esprit de sel ammoniac*, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des *cordiaux*. Enfin, au bout de deux jours, il étoit tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit milles à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, pour faire voir ce qu'on peut faire pour rappeller à la vie les malheureux qui se sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§. IV.

Des Convulsions, suivies de mort apparente, & des Morts subites.

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions, suivies de mort apparente.

LES *convulsions* sont souvent le terme des *Maladies aiguës*, ou *chroniques*. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'*accès*.

Mais lorsqu'une personne, qui paroît jouir d'une parfaite santé, est tout-à-coup saisie de *couvulsions*, de maniere à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir n'est pas perdu; on doit toujours tenter de le rappeller à la vie.

Les enfants sont très-sujets aux *convulsions*: souvent ils périssent subitement dans la *dentition*, par un ou plusieurs *accès convulsifs*. Nous avons beau-

coup d'exemples, très-bien constatés, d'enfants qui ont été rappellés à la vie, quoique, selon toutes les apparences, ils avoient expiré dans les *convulsions*; mais nous ne rapporterons que le suivant, qu'a publié le Docteur Johnson, dans son petit *Traité sur la possibilité de rappeller à la vie des personnes visiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort.*

Secours qu'il faut administrer à ceux qui paroissent avoir expiré dans les convulsions.

Dans la Paroisse de Saint-Clément, de la Ville de Colchester, un enfant de six mois qui venoit de tetter, & qui étoit encore sur les genoux de sa mere, fut attaqué subitement d'une forte *convulsion*, qui dura si long-temps, & qui suspendit tellement la *circulation* & le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* & du *pouls*, qu'il fut regardé comme absolument mort : en conséquence, on le deshabilla, on l'exposa, & on commanda la sonnerie des morts & la biere. Observation.

Mais une Dame du voisinage, qui aimoit passionnément cet enfant, surprise d'entendre dire qu'il étoit mort subitement, accourut à la maison. L'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'étoit point froid, que ses jointures étoient flexibles, & elle s'imagina qu'une glace qu'elle avoit présentée à la bouche & au nez de cet enfant, avoit été ternie par sa *respiration*.

Aussi-tôt elle le prend sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotte & l'agite légérement. En un quart d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement : elle lui met alors un peu du *lait* de la mere dans la bouche; &, continuant à lui frotter la paume des

mains & la plante des pieds, elle s'apperçoit qu'il commence à remuer, & que le *lait* est avalé. Enfin, au bout d'un autre quart d'heure, elle eut la satisfaction de rendre à la mere désolée son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le tetton, & aussi en état de tetter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, & est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeller à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, & qui le deviendroit réellement, suivant toute probabilité, si l'on ne faisoit pas usage de ces moyens qui sont si simples.

Frictions, insufflation d'air, lavement de fumée de tabac.

Cependant, dans le cas où ils ne réussiroient pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des *liqueurs spiritueuses fortes*; de le couvrir de cendres chaudes ou de *sel*; de lui souffler de l'*air* dans les *poumons*; de lui donner des *lavements stimulants*, ou de *fumée de tabac*, &c.

Pour un enfant mort-né ou qui expire aussi-tôt après sa naissance, on emploie les mêmes moyens pour le ressusciter que s'il étoit expiré dans des *convulsions*. (Voyez pages 167 & suiv. de ce Vol.)

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge & aux autres circonstances, dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédents & les observations, dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes, mêmes qui n'ont aucune connoissance en Médecine, peuvent cependant avoir en essayant de rappeller à la vie, ceux qui sont morts subitement, par quelqu'acci-

dent, & même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il étoit nécessaire; mais nous espérons que ceux que nous avons rapportés, suffiront pour fixer l'attention du Public; pour porter l'humanité & la bienfaisance à concourir, de tous leurs efforts, à la conservation de leurs semblables.

La Société établie à Amsterdam, en 1767, pour rappeller à la vie les *noyés*, a eu la satisfaction de sauver plus de cent cinquante personnes, dans l'espace de quatre ans, par le moyen des secours qu'elle a indiqués, & qui, pour la plupart, ce qui mérite d'être remarqué, ont été administrés par des paysans, ou par le peuple, absolument ignorant de la Médecine. L'administration de la ville de Paris a été aussi heureuse. (Voyez ci-devant page 430 de ce Volume.)

Ces secours conviennent dans tous les cas où les fonctions ne sont que suspendues, & où il s'agit de les remettre en mouvement.

Mais ces moyens employés avec tant de succès, pour rappeller les *noyés* à la vie, réussiront également bien dans nombre de cas, où les puissances *vitales* paroissent, dans la réalité, seulement suspendues, &, par conséquent, capables de renouveller toutes leurs *fonctions*, quand on les remet en mouvement. On frémit quand on réfléchit que, faute de ces attentions, on a enterré nombre de personnes, chez lesquelles on auroit pu ranimer les sources de la vie.

ARTICLE II.

Des Morts subites.

Quelles sont les morts subites où l'on a à espérer le plus de succès.

LES morts subites, dans lesquelles on a le plus à espérer de l'administration des secours que nous allons proposer, sont celles qui surviennent dans une attaque d'*apoplexie*, d'*affection hystérique*, de

ſyncope, ou de telle autre Maladie de ce genre, où les cauſes de mort ne ſont pas apparentes, & où les perſonnes tombent & expirent dans l'inſtant : & les différents accidents dans leſquels on peut tenter ces mêmes ſecours avec avantage, ſont les *ſuffocations* produites par les vapeurs *ſulfureuſes* des mines de charbon, & des mines en général; par l'*air* empoiſonné des puits & des ſouterreins fermés depuis long-temps, par les *exhalaiſons* qui s'élevent des *liqueurs* en *fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *biere*, & par les vapeurs du *charbon* allumé, des *acides minéraux*, *ſulfureux*, *arſénicaux*, &c. (Voyez §. III du Chapitre précédent, pages 434 & ſuivantes de ce Volume.)

Les perſonnes *noyées*, étranglées; celles qui meurent ſubitement, après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir ſouffert la faim, après avoir été expoſées à un froid exceſſif, &c., ſont encore dans le cas d'être rappellées à la vie par ces mêmes moyens. (Voyez §. II & IV du Chapitre précédent.)

Peut-être que ceux qui paroiſſent avoir été tués par la foudre, ou par une agitation, cauſée par un mouvement de l'ame, comme celui de la *peur*, de la joie, de la ſurpriſe, &c., pourroient être également reſſuſcités, par des moyens convenables, comme de leur ſouffler fortement de l'*air* dans les *poumons*, &c.

Secours qu'il faut adminiſtrer aux perſonnes qui meurent ſubitement.

Ils ſont à peu près les mêmes dans tous les cas, & peuvent être admi-

Les ſecours néceſſaires pour rappeller à la vie les perſonnes mortes ſubitement, ſont à peu près les mêmes, dans tous les cas; ils peuvent être adminiſtrés par tous ceux qui ſont préſents à l'accident,

dent, & ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connoissance.

nistrés par tout le monde.

Le point essentiel est de rétablir la chaleur *vitale* & le mouvement; ce à quoi on parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *saignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavements*, de *liqueurs cordiales*, &c. (Voyez ci-devant page 418 de ce Volume.) Ces secours doivent être variés selon les circonstances, comme on l'imagine bien : mais l'état du malade & le simple bon sens suffiront pour suggérer la méthode qu'il faudra suivre.

Ordre qu'il faut mettre dans l'administration des secours.

Nous recommandons sur-tout la persévérance : car bien que les circonstances paroissent décourageantes, il ne faut pas se désespérer. On ne doit jamais abandonner le malade, tant qu'il reste la moindre lueur d'espoir. Toutes les fois qu'on est assuré de ne faire que du bien & point de mal, il ne faut jamais ménager sa peine.

Persévérance avec laquelle il faut les continuer.

Nous devons à M. Sage, célebre Chymiste, de l'Académie Royale des Sciences, l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-dessus, de l'*alkali volatil fluor*. (Voyez ce mot à la Table.) Cette liqueur, connue de tous les Praticiens pour un stimulant, indiqué dans les *asphyxies*, avoit besoin des travaux de ce Savant, pour être mise à sa véritable place, en la désignant comme le *remede* essentiel contre ces accidents, qui exposent tous les jours, ceux qui en sont les victimes, à passer d'une mort apparente, à une mort réelle. C'est ce qu'il a fait dans un petit Ouvrage, intitulé : *Expériences propres à faire connoître que l'alkali volatil fluor est le remede le plus efficace dans les asphyxies; avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipere, dans la brûlure, la*

Importance de l'alkali volatil fluor dans la plupart des cas exposés ci-dessus.

rage, *l'apoplexie*, &c., premiere, deuxieme & troisieme édition.)

Dans cet Ouvrage, imprimé par ordre du Gouvernement, répandu dans la Capitale & dans les Provinces, par les soins de M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, pour qui le bien public est la premiere occupation, & bientôt dans toute l'Europe, notamment en Espagne, où il a été traduit, & imprimé aux frais du Gouvernement; dans cet Ouvrage, dis-je, l'Auteur commence par prouver que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide* : & une suite d'expériences, faites, avec la sagacité qui caractérise cet excellent Artiste, sur les effets des vapeurs meurtrieres des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aisance, &c., ne doivent plus laisser de doute à cet égard. (Voyez ci-devant, note 2, page 435 de ce Volume.)

Mais, s'il en conclut, comme il devoit faire, que l'*alkali volatil fluor*, loin d'être regardé comme un simple accessoire, ou comme un simple stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit, au contraire, être employé de préférence à tout autre *remede*, il a l'attention de prévenir, que, loin de représenter l'*alkali volatil fluor* comme un *remede* universel, il dit & il répete qu'il n'y a que les affections & les Maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir; encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. » Je dis plus, ajoute-» t-il, ce même *alkali*, salubre, dans bien des cas, » peut devenir nuisible, si l'on s'en sert mal-à-» propos, lorsqu'il y a, par exemple, des miasmes » *putrides*, dans les lieux qu'on habite, ou que

» l'*économie animale* tend à l'*alkalescence*, au *scor-*
» *but*, &c. »

Nous ne suivrons pas ici M. Sage dans les nombreuses expériences qu'il a faites pour constater les effets salutaires de l'*alkali volatil fluor*, & qui ont été répétées dans toute l'Europe avec un égal succès. Nous ne pourrions le faire sans nous répéter, parce que nous avons eu soin d'indiquer ce puissant *remede* dans tous les cas où l'expérience a prouvé qu'il avoit réussi.

Nous nous contenterons donc de renvoyer au Chapitre XXX, qui traite de l'*apoplexie* ; au Chapitre XXXV, §. III, Article I, qui traite de la *rage*, Article II, qui traite de la *piquure de la vipere*, & Article III, qui traite de la *piquure des insectes* ; au Chapitre XXXIX, §. IV, qui traite des *brûlures* ; au Chapitre XLII, §. II, qui traite des *noyés*, §. III, qui traite des *vapeurs nuisibles & suffoquantes* : enfin à tous les Paragraphes & Articles du présent Chapitre XLIII.)

Il seroit bien à desirer qu'on formât en Angleterre, un Etablissement semblable à celui d'Amsterdam, & qu'on donnât une récompense à quiconque auroit rappellé à la vie une personne morte en apparence (1). Les hommes font beaucoup, sans

---

(1) Les desirs de M. Buchan doivent être satisfaits. En 1774, il s'est formé en Angleterre une Société en faveur des personnes noyées, ou frappées de mort apparente subite, par tout autre accident.

On peut en voir le plan dans la troisieme Partie du *Détail des succès*, &c., par M. Pia. Les Auteurs de cette Société s'expriment ainsi dans le préambule de ce Plan. » Il y a lieu de croire que cette Société s'accroîtra bientôt » de tous ceux dont le cœur sensible s'intéresse aux infor- » tunés, & multipliera les encouragements & les secours.»

doute, pour la gloire; mais ils en font encore plus pour l'argent.

Cependant, quand même on n'attacheroit aucune récompenſe à ces actes de bienfaiſance, le ſentiment délicieux que doit gouter un honnête homme, quand il réfléchit qu'il a été aſſez heureux pour empêcher qu'on ne précipite dans la tombe, avant le terme fatal, un de ſes ſemblables, eſt par lui-même une récompenſe aſſez puiſſante.

» pour rappeller à la vie des ſujets qui ont été très-près de » la perdre, ou par Maladie, comme dans la *phrénéſie*, » les *fievres* avec *délire;* ou par les accidents imprévus aux» quels chaque homme, & le pauvre ſur-tout, eſt expoſé; » ou par des ſuicides, que des ſenſations extrêmes font » entreprendre, même à des gens honnêtes, chers ou né» ceſſaires à leur famille. Ainſi, en contribuant à un auſſi » utile établiſſement, c'eſt pour ſoi, c'eſt pour ſa famille, » ſes amis; c'eſt pour les malheureux, enfin, qu'on fait » cette légere dépenſe. » (Voyez d'ailleurs l'*Avis des Prévôt des Marchands & Echevins de la ville de Paris*, pages 431 & 432 de ce Vol.)



CHAPITRE XLIV.

De la Courbature.

L'*ÉCONOMIE animale*, c'eſt-à-dire, cet ordre, cet enſemble des *fonctions* & des mouvements qui entretiennent la vie, eſt ſoumiſe à des loix auxquelles toute infraction eſt une cauſe de Maladie. L'homme, le mieux conſtitué, ne fait pas en vain des excès; ne ſe livre point en vain à des travaux, à des fatigues, à des plaiſirs, &c., au-deſſus des forces qu'il a reçues de la Nature : il eſt bientôt puni de ſes écarts, & la peine eſt toujours en raiſon de ſon imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le mal-aiſe, la douleur ſont ſi ſouvent à côté de la diſſipation, des jouiſſances, &c. même chez ceux à qui le délaſſement & la récréation ſont néceſſaires.

Ce que c'eſt que l'économie animale.

Elle abhorre toute eſpece d'excès.

Les ouvriers nous préſentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une ſemaine, on les voit les Dimanches & Fêtes, pour oublier leurs travaux & les fatigues auxquelles ils ſont expoſés, s'oublier eux-mêmes; faire des courſes & des promenades forcées; boire & manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; &, le lendemain, ils ſe trouvent, ou malades, ou fatigués, haraſſés & beaucoup plus que les jours précédents, qu'ils étoient dans le cours de leurs occupations; ou enfin, pour nous ſervir de leur propre expreſſion, *ils ne ſont pas en train, ils pareſſent ;* & cette inaptitude au travail les porte à faire, ce qu'à Paris, dans toutes les Villes de France, même dans toutes celles de

Exemples tirés des Ouvriers.

l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, &c., on appelle le *Lundi*.

Les Maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de les accabler de reproches, toujours mal-fondés, parce qu'ils ne ſont dictés que par l'humeur que donne à ces Maîtres le retardement de leurs ouvrages : car ils ne ſentent point que leurs ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler un lendemain de Fête, qu'ils ont travaillé avec plus d'opiniâtreté les jours qui ont précédé.

Combien il eſt important d'entremêler les travaux de récréations.

Il n'en feroit pas ainſi, ſi, comme on le leur a conſeillé, premiere Partie, Chap. II & V, ils vouloient ſe perſuader qu'il eſt de la derniere importance pour la conſervation de leur ſanté, de mêler les récréations aux travaux, & qu'il eſt également contre l'ordre de la Nature & contre les loix qui régiſſent tout être animé, de s'abandonner ſans réſerve & avec excès au plaiſir, ainſi qu'au travail. De cette conduite imprudente naît cette foule de Maladies énoncées & traitées dans cet Ouvrage, & dont une des plus légeres, eſt la *courbature*, dont nous allons nous occuper.

Ce qu'on doit entendre par courbature.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de Maladie, qu'une Maladie proprement dite. Il eſt très-certain qu'elle précede la plupart des Maladies *aiguës*, de ſorte que les premieres apparences des Maladies graves ont, le plus ſouvent, les caracteres de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*.

Caractere de la courbature.

Cependant la *courbature eſſentielle*, c'eſt-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine, par un excès quelconque, ſans reconnoître pour cauſe, aucun vice dans les humeurs, aucune léſion dans les parties; cette *courbature*, dis-je, a une marche

constante & réguliere, &, avec un peu d'attention, on y reconnoît aisément les trois périodes qu'on observe dans les Maladies *aiguës*; savoir, le temps d'irritation, l'état & la fin, qui est ordinairement une *crise* très-marquée.

A cet égard on ne peut qu'être étonné du silence de tous les Auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté l'illustre M. Lieutaud, à qui rien n'échappe, & à qui nous devons encore la connoissance de plusieurs autres Maladies, qui, jusqu'à lui, avoient été, ou méconnues, ou confondues avec d'autres. Sans doute que le silence de nos Ecrivains tient à ce que la *courbature* est, en général, une Maladie si légere, qu'elle ne demande souvent du malade que de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître.

Mais comme ce moyen, quoiqu'essentiel, n'est pas suffisant dans tous les cas; comme il est négligé la plupart du temps; comme très-souvent ce mal-aise est traité par des *remedes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en Maladie grave & mortelle; enfin comme la *courbature* est très-fréquente; toutes ces raisons nous ont porté à croire qu'elle méritoit d'être mise au rang de celles dont traite la *Médecine domestique*.

M. Lieutaud parle de la *courbature*, sous le nom d'*échauffement*, sans doute par la raison que le vulgaire la rapporte toujours au *sang* échauffé & allumé : mais les Médecins instruits, dit cet Observateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Elle est très-familiere aux jeunes gens, sur-tout à ceux qui sont vifs, ardents & laborieux; aux personnes qui s'occupent de travaux pénibles, qui font des *exercices* forcés, qui sont d'une *constitu-* Qui sont ceux qui y sont sujets.

tion ſeche & bilieuſe, qui ſont emportés, coleres, &c.; aux libertins, &c.

§. I.

Cauſes de la Courbature.

Les cauſes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées ſous quatre claſſes différentes. 1°: Les veilles, l'*exercice* immodéré, le travail exceſſif, les études opiniâtres; 2°. l'abus des *aliments* échauffants, du *vin*, des *liqueurs ſpiritueuſes*; le changement de *régime*, ſur-tout ſi on paſſe d'un genre de vie réglé à quelqu'excès; 3°. les *paſſions*, les peines d'eſprit, &c.; 4°. & enfin les plaiſirs de l'amour, le libertinage, la *maſturbation*, &c.

§. II.

Symptomes de la Courbature.

Les malades, qui ſouvent ne croient pas l'être, ſe plaignent d'accablement, de *mal à la tête*, d'un ſommeil fâcheux & inquiet, quelquefois d'*inſomnie* : ils reſſentent des douleurs ſourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les *reins*, dans le *ventre* : ſouvent ils éprouvent de la chaleur à la tête & aux entrailles; chaleur qui ſe manifeſte rarement à l'habitude du corps : leur langue eſt quelquefois ſeche; mais ils ne ſont pas toujours altérés : leur *pouls*, ſans être dans l'état naturel, n'eſt pas toujours *fébrile*. Quelques-uns ont des chaleurs & des *ſueurs* nocturnes; les autres ont le *cours-de-ventre*, & rendent des *urines* ardentes : l'appétit manque à la plupart; les *digeſtions* ſont laborieuſes, & troublent ſur-tout le repos de la nuit. On a vu

des malades avoir des *hémorrhagies*, piſſer le *ſang*, rendre des *crachats ſanglants*, &c.

Cette Maladie ſe termine ordinairement par des *ſueurs* copieuſes; quelquefois par des *échauboulures*, ou d'autres *éruptions* dont la *peau* ſe trouve couverte.

Comment elle ſe termine pour l'ordinaire.

La *courbature*, comme nous l'avons déja dit, eſt une Maladie très-légere; mais il ne faut pas qu'elle ſoit négligée : car ſi elle eſt entretenue par une mauvaiſe conduite, elle peut dégénérer en toutes ſortes de *fievres*, en *inflammation*, en Maladie de langueur, &c. Et, comme un grand nombre de Maladies graves ſont précédées par la *courbature*, on ſent qu'elle devient à craindre lorſque les humeurs ont acquis un certain dégré de corruption, qui ſe manifeſte par une chaleur *âcre*, qu'on n'avoit pas encore éprouvée; par la puanteur de la bouche, des *ſueurs* & des *urines*; par l'extrême fétidité des *ſelles*, &c.

La courbature eſt une Maladie très-légere; mais il ne faut pas la negliger.

§. III.

Traitement de la Courbature.

Il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit, & tous les Praticiens éclairés le reconnoiſſent, que la plupart des Maladies *aiguës* ſont précédées de la *courbature*. (Voyez ci-deſſus page 486 de ce Volume.) Il faut donc apporter l'attention la plus réfléchie, & aux cauſes qui l'ont fait naître, & aux *ſymptomes* qu'elle préſente. La connoiſſance de ces deux objets eſt d'une telle importance dans le traitement, que, ſans elle, on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puiſſe arriver au malade, eſt d'eſſuyer une véritable Maladie; heureux pour lui, s'il n'eſt

Combien il eſt important de faire attention aux cauſes & aux ſymptomes de la courbature.

pas précipité dans une Maladie grave qui peut le conduire au tombeau ! (Voyez ci-devant Chapitre VIII, note 3 de cette seconde Partie.)

Attention & application qu'exige la courbature de la part de celui qui veut la traiter.

La *courbature*, considérée sous cet aspect, est peut-être de toutes les Maladies celle qui exige le plus d'application; j'oserois presque dire de probité & d'humanité, s'il étoit permis à un homme quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit, dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une Maladie, ou, pour parler plus clairement, de la prévenir; & quel plaisir plus délicieux pour une ame sensible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir se dire : *J'ai sauvé à mon semblable les horreurs d'une Maladie!* Malheureusement ceux qui se disent destinés au soulagement des malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait.

Nous avons esquissé, dans quelques-unes de nos notes, le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorants, qui, foulant aux pieds tout respect humain, ne voient dans un malade, qui leur donne sa confiance, qu'une victime qu'ils peuvent & veulent sacrifier à leur intérêt. On diroit qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidents, pour se rendre plus nécessaires. (Voyez entr'autres note 7 du Chap. IV, note 3 du Chap. VIII & note 7 du Chap. XXVIII de cette seconde Partie.)

Conduite trop ordinaire des ignorants dans le traitement de la courbature.

Que l'un d'eux soit appellé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les causes & les caracteres de cette Maladie légere, sur les moyens que la Nature emploie pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade; & les inf-

truments de ſanté, dont il ſe dit dépoſitaire, deviennent dans ſes mains des inſtruments mortels.

Sans examen, il ſaigne & reſaigne; il purge & repurge; il entaſſe *remedes* ſur *remedes*, *drogues* ſur *drogues*; & ſi la *conſtitution* de cet infortuné eſt aſſez vigoureuſe pour réſiſter à ce traitement abſurde & criminel, on l'entend chánter lui-même ſon triomphe, &, pour exalter ſon mérite & groſſir ſa récompenſe, faire un tableau effrayant des dangers qu'a courus ce malade, (*qui, dans le fait, ne devoit pas l'être.*) (Voyez l'obſervation de la note 3 du Chap. VIII de cette ſeconde Partie.)

Si, au contraire, ce malheureux ſuccombe ſous les coups de ſon Bourreau; ſa juſtification ne l'inquiete guere; les préjugés du peuple viennent à ſon ſecours, & ſa conſcience, qui eſt fermée au plus utile des ſentiments, celui de l'humanité, eſt inſenſible aux remords, comme ſon front l'eſt à la honte.

Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paroiſſent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* eſt la Maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme, à proprement parler, on n'eſt pas malade, on eſt plus diſpoſé à ſuivre les avis des premiers qui ſe préſentent; & que ſi on appelle du ſecours, c'eſt rarement celui d'un Médecin.

Le *régime* eſt la partie du traitement la plus importante dans la *courbature* : c'eſt du *régime* que dépend tout le ſuccès; & s'il eſt dirigé avec attention, il ſauve la néceſſité de tout *remede*. Il faut commencer par ſouſtraire le malade aux cauſes dont dépend cette Maladie. Il eſt donc de la plus grande conſéquence d'être inſtruit de ces cauſes; d'abord parce que le moyen le plus puiſſant, pour parve-

Importance du régime dans la courbature.

nir à la guériſon, eſt d'en éloigner le malade, enſuite parce que ces cauſes impriment à la Maladie un caractere particulier à la claſſe à laquelle elles appartiennent, & qui exige un traitement qui lui ſoit propre. Voilà les raiſons pour leſquelles nous avons rangé ces cauſes ſous quatre claſſes différentes, dont nous ferons autant d'Articles, pour faciliter le traitement de la Maladie.

Article premier.

Traitement de la Courbature, occaſionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail exceſſif, les études opiniâtres, &c.

Il faut commencer par interrompre ſes travaux.

Un homme qui, éprouvant les *ſymptomes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, ne voudroit pas interrompre ſes occupations, ſeroit un fou qui courroit à la mort. Ce mal-aiſe qu'il éprouve eſt un ordre de la Nature, qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'eſt en droit d'attendre de ſa *conſtitution*.

Avantages du repos du lit.

En effet, s'il veut paſſer outre, la Nature, qui s'annonce déja comme manquant de forces ſuffiſantes, ſera bientôt opprimée, & le malade tombera dans un épuiſement contre lequel tout l'art de la Médecine pourra échouer. Si, au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme ſuccéder à l'orage, & ſa ſanté ſe rétablir, ſouvent ſans avoir beſoin d'aucune eſpece de *remedes*.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête & de *reins*, ne cedent qu'imparfaitement à ce premier moyen : il faut alors preſcrire au malade des boiſſons *rafraîchiſſantes* &

humectantes, telles que la *limonnade*, l'*oxycrat*, le *petit-lait d'orange*, ou l'*infuſion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra quatre ou cinq grains de *ſel de nitre*. Il fera de l'une ou de l'autre de ces liqueurs ſa boiſſon ordinaire, & il en prendra depuis une pinte, juſqu'à deux par jour. Limonnade, oxycrat, petit-lait d'orange, infuſion de poirée nitrée.

Il mettra matin & ſoir les pieds & les jambes dans l'eau chaude, & avant chaque *bain de pieds* on lui donnera un *lavement* à l'eau ſimple, à laquelle on peut joindre un peu d'*huile d'olive*, ou de *beurre frais*. Bains de jambes & lavements.

Si le malade a de la *fievre*, il faut qu'il s'abſtienne de toute nourriture pendant une couple de jours. S'il n'en a pas, on lui donnera des *aliments* proportionnément au dégré de fatigue dans lequel il ſe trouve. Quels doivent être les aliments ;

Ces *aliments* ſeront pris dans la claſſe des *végétaux*, tels que les *épinards*, le *riz*, le *gruau*, le *lait*, les fruits de la ſaiſon, &c.

On lui défendra le *vin* & toutes les *liqueurs ſpiritueuſes*; car ce n'eſt pas avec des *cordiaux*, qu'il faut ſe propoſer de rappeller les forces dans ces premiers moments. On peut, dit M. Lieutaud, comparer dans ces circonſtances, l'action des *cordiaux* à celle d'un ſoufflet, qui, donnant de la vivacité au feu, le conſume plutôt. La boiſſon. Les cordiaux ſeroient nuiſibles. Pourquoi ?

Il eſt rare que, dans le cas de ſimple fatigue, qui eſt celui dont nous parlons, on ait beſoin de terminer le traitement par une *purgation*, & infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la *ſaignée*. Ces deux eſpeces de *remedes*, ſi importants dans un grand nombre de Maladies, ſont, ſurtout la *ſaignée*, les ſources ordinaires des accidents qui ſuccedent ſi fréquemment à la *courbature* : ac- Les ſaignées & les purgatifs ſont contraires dans cette eſpece de courbature.

cidents qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la Maladie, que ceux qui les ont fait naître, par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir, ou d'assurer qu'ils avoient à venir.

Quoiqu'il y ait un peu de fievre, ce n'est pas une raison pour saigner. Idée qu'il faut se faire de cette fievre.

Si quelquefois le malade a un peu de *fievre*, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite *fievre* n'est qu'un instrument dont se sert la Nature, pour triompher promptement & heureusement du mal-aise dans lequel elle se trouve. Qu'on patiente un, deux jours, si ce *symptome* ne cede point au repos, aux *rafraîchissants*, aux autres moyens que nous venons de proposer; si, au contraire, il augmente d'intensité, on en conclura que la *courbature* n'est pas la Maladie *essentielle*, qu'elle n'est que le prélude d'une autre Maladie, dont on peut déja reconnoître le caractere, & par l'essence de cette même *fievre*, & par les autres *symptomes* qui sont survenus, & se seront développés dans cet intervalle.

La saignée est d'autant plus contraire, que la fatigue est plus considérable. Seul cas où elle peut être permise.

On s'abstiendra donc absolument de la *saignée*, qui est d'autant plus contraire dans la *courbature*, causée par excès de fatigue, que cette fatigue est plus considérable & que le malade est plus exténué. Le seul cas où l'on puisse se la permettre, est celui d'une *hémorrhagie symptomatique*, & encore est-ce avec les précautions indiquées, Tome III, p. 32 & suivantes.

Circonstances où la purgation est inutile & superflue.

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne soit pas toujours nécessaire, il s'en faut de beaucoup que les suites en soient aussi dangereuses que celles de la *saignée*. En général, les *purgatifs* sont inutiles & superflus, lorsque le malade a éprouvé une *évacuation* quelconque, soit une *sueur*, soit un léger *cours de ventre*, soit un *flux d'urine*, plus ou moins

chargée, soit une *éruption d'échauboulure*, ou une *hémorrhagie*, &c.; terminaisons assez ordinaires de la *courbature*, & qu'on peut regarder comme de vraies *crises*.

Cependant si, après que le mal-aise est dissipé, le malade se sent la bouche mauvaise, pâteuse; si les *selles* sont irrégulieres; s'il n'y a pas d'appétit, état assez ordinaire à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on prescrira une *purgation* douce & rafraîchissante, comme une once de *pulpe* de *tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit lait*, dans lequel on fera fondre ensuite, depuis deux, jusqu'à trois onces de *manne en sorte*; ou l'*infusion de tamarins* & de *séné*, dont on trouvera la recette à la Table; ou bien une *eau minérale* artificielle, composée de six gros de *sel de Sedlitz* ou d'*epsom*, dissous dans une pinte d'eau, qu'on boira par verrées d'heure en heure.

Où elle est indiquée.

Purgatif rafraîchissant.

Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer si on le juge nécessaire, on donnera au malade des *aliments* plus nourrissants, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon *vin*, & il fera un peu d'*exercice*.

Si, après son rétablissement, le malade est forcé de reprendre les mêmes occupations, il faut qu'il n'y retourne que par dégré, & qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir; par laquelle, en apprenant à connoître la portée de ses forces, il apprend aussi que les excès ne sont que relatifs, & qu'il est de la derniere imprudence de se mesurer avec des gens plus forts & plus vigoureux que soi, ou d'en faire autant qu'eux. (Voyez T. I, page 95, 96 & suivantes.)

Conduite que doit tenir le malade après son rétablissement.

Article II.

Traitement de la Courbature, occasionnée par l'abus des aliments échauffants, du vin, des liqueurs spiritueuses; par le changement de régime, &c.

Le traitement de la *courbature*, qui dépend de ces causes, differe un peu de celui que nous venons de donner. Il faut également conseiller au malade de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître, c'est-à-dire, de renoncer aux *aliments échauffants*, au *vin*, aux *liqueurs spiritueuses*, au *mauvais régime*, &c. Mais ces moyens ne suffisent pas en général, parce que l'*estomac* & les *intestins* sont le plus souvent empâtés de matieres *indigestes*, dont il faut les débarrasser.

Cette espece de courbature ayant beaucoup de rapport avec l'indigestion, demande le même traitement.

Aussi ce mal-aise ayant beaucoup de rapport avec l'*indigestion*, demande-t-il un traitement à peu près semblable. (Voyez ci-devant Chap. XXXI, §. III de cette seconde Partie.) Il est cependant rare que le malade ait des envies de vomir; mais comme il éprouve une chaleur considérable dans l'*estomac*, dans le *ventre* & dans les *reins*; comme il a la bouche seche, brulante & souvent soif; comme sa *peau* est aride & son *pouls vif*, sans être toujours *plein*; l'*eau tiede*, donnée à grande dose, se trouve en être également le principal *remede*.

Boisson aqueuse & abondante. Lavements.

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tiede*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, &c., à son choix. On lui donnera trois ou quatre *lavements* les deux ou trois premiers jours, & il s'abstiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire qu'il se tienne couché, comme nous l'avons conseillé dans le cas précédent : il faut, au contraire, qu'il soit levé & légérement habillé.

Le malade doit être levé.

Si

Si cependant le malade avoit des envies de vomir, il faudroit alors aider la Nature, qui, dans ce cas, ne fait presque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiede; & on en aideroit l'effet avec l'une ou l'autre des boissons indiquées. (Voyez note 4, Chap. III de cette seconde Partie.) Ipécacuanha.

La *purgation* est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, sur-tout si le malade ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, & s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte & les douleurs dissipées; ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ces *symptomes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites ci-dessus page 495 de ce Volume, & il la réitérera suivant l'exigence des cas. Purgatif.

Lorsque la *courbature* est due au changement de *régime*, il suffit, le plus souvent, de revenir à celui que l'on suivoit auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui est contraire, on n'ait déja donné lieu aux véritables Maladies qui en sont les suites, & dont il faut voir l'énumération dans le Chapitre des *aliments*, Tome I, page 146 & suivantes.

On verra dans ce même Chapitre, quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *aliments*, relativement au *tempérament* & à la *constitution*. On verra encore, Tome I, note 10, page 166, les caracteres auxquels on reconnoît que le *vin* est nuisible ou salutaire.

Nous finirons cet article par répéter le conseil bref, mais très-sage & très-approprié, que donnoit le fameux Pousse à une personne titrée, à

qui les excès de table étoient des causes fréquentes de *courbature* & d'*indigestion : Renoncez à la bonne chere & buvez de l'eau.*

Article III.

Traitement de la Courbature, occasionnée par les passions, les peines d'esprit, &c.

Cette espèce de courbature est rare.

Il est rare que l'effet des *passions* se borne à une simple *courbature*. L'impression vive, brusque & impétueuse de la plupart d'entre elles, cause le plus souvent des *fievres inflammatoires*, d'autres Maladies *aiguës* & quelquefois une mort subite. (Voyez ci-devant page 489 de ce Volume.) L'impression lente, au contraire, de quelques autres mine sourdement la machine, & jette dans des Maladies de langueur, contre lesquelles l'art n'est que trop souvent impuissant. (Voyez Tome I, page 279 & suivantes.)

Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'*irritabilité* du sujet. Une personne délicate & *nerveuse* peut être tuée d'un accès de *colere*, tandis que ce même *accès* ne fera qu'une impression légere sur un homme fort & bien constitué. De même le chagrin, les peines d'esprit, &c., glissent, pour ainsi dire, sur une *constitution* ferme & vigoureuse, au lieu qu'ils entraînent dans des accidents incurables, ceux qui ont la *fibre* lâche & qui sont *mélancoliques*.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les *passions* ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence; ou chez le petit nombre de ceux dont les *passions*

paroiſſent ſubordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raiſon.

Quoi qu'il en ſoit, le premier des *remedes* dans cette eſpece de *courbature*, comme dans les autres, eſt de ſouſtraire le malade à la cauſe qui l'a fait naître. Il eſt ſans doute difficile d'effacer l'impreſſion qu'a faite dans l'ame une *paſſion* vive & impérieuſe; cependant les conſeils ſages, réfléchis & bien dirigés d'un véritable ami; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affecté; les entretiens, les converſations ſur des ſujets directement oppoſés à ceux qui ont occaſionné la Maladie, ſont de grands moyens qu'il faut bien ſe garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont ſouvent réuſſi, c'eſt que ſans leur ſecours, les *remedes* ſont impuiſſants. (Voyez l'obſervation de la note 3 du Chapitre VIII de cette ſeconde Partie.)

Il faut commencer par ſe ſouſtraire à la cauſe qui l'a fait naître.

Si le malade a de la *fievre* & des *maux de tête*; ſi ſa *peau* eſt aride & brulante, il fera ſa boiſſon ordinaire du *petit lait d'orange* ou de *citron*, d'*orgeat*, de *limonnade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, &c.; il mettra les jambes dans l'eau tiede ſoir & matin, ou il prendra un *bain* entier, dont l'eau ſera la moins chaude qu'il ſera poſſible.

Lorſqu'il y a de la fievre *: boiſſon rafraîchiſſante. Bains de jambes & entiers.

Il n'a pas beſoin de beaucoup de nourriture les deux ou trois premiers jours: il pourra prendre quelques crêmes de *riz*, d'*orge* ou de *gruau*; & s'il éprouve des *inſomnies*, il prendra le ſoir une *émulſion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, ſelon les circonſtances, depuis trois juſqu'à ſix gros de *ſirop diacode*.

Aliments.

Emulſion calmante.

Si, au contraire, le malade eſt affaiſſé & dans l'*abattement*, ſa boiſſon ſera du *petit lait au vin*, ou de l'eau rougie avec le *vin*; ou une *infuſion* légere d'écorce de *ſaſſafras*, ou de *cannelle*, édul-

Quand il y a de la foibleſſe, petit lait au vin, infuſion de ſaſſafras, ou de cannelle.

Aliments. Boiſſon. *corée* avec du *ſucre*. On le nourrira avec les viandes de jeunes animaux; il boira à ſes repas du *vin* trempé avec moitié d'eau, & il prendra le *calmant* indiqué ci-deſſus, s'il eſt néceſſaire.

Seul cas qui indique la ſaignée; Dans ces deux cas, la *ſaignée* ne ſe trouve indiſpenſable, que lorſque la *courbature* a occaſionné une *ſuppreſſion*, ſoit des *regles*, ſoit des *hémorrhoïdes*, ſoit de toute autre *hémorrhagie périodique*, ou habituelle : il en eſt de même de la *purgation*, Les purgatifs. qu'on ne doit donner que lorſqu'on obſerve les *ſymptomes qui indiquent les purgatifs*. (Voyez à la Table *Symptomes qui indiquent les purgatifs.*)

En général, dès que les *ſymptomes* de *courbature* ſont calmés, les ſeuls *remedes* dont le malade ait beſoin, ſont, la diſſipation, la promenade, les voyages, &c. (Voyez Tome III, page 304.)

Article IV.

Traitement de la Courbature, occaſionnée par l'excès des plaiſirs de l'amour, le libertinage, la maſturbation, &c.

Combien de Maladies naiſſent de ces cauſes! Que de Maladies tirent leur origine de ces cauſes! Tel eſt le ſort de l'eſpece humaine, que les plaiſirs de l'amour deviennent la ſource d'une foule de maux, (ſans parler de ceux qui ſont connus ſous le nom de *Maladies vénériennes*,) ſi, n'écoutant que l'impétuoſité des deſirs, on ſe livre, ſans réſerve, à leur impulſion. C'eſt ſur-tout ici où le *nequid nimis*, le *rien de trop* du Sage, eſt la pierre fondamentale de la ſanté.

La plus légere eſt la courbature. Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, eſt la *courbature*; accident ſur lequel l'attrait du plaiſir ne fait que trop ſouvent fermer les yeux, & qui, par cette négligence, con-

duit d'abord à la perte des forces; de-là à un *épuisement* presque toujours incurable, & souvent à des Maladies aussi graves que violentes; telles que l'*apoplexie*, la *léthargie*, l'*epilepsie*, le *tremblement*, la *paralysie*, les *spasmes*, toutes les especes de *gouttes*, &c.

Quelles sont les autres Maladies.

Combien de jeunes gens qui, pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la Nature, trouvent leur portrait dans le tableau effrayant, mais vrai, d'Aretée, que voici!

» Ces jeunes gens, dit-il, prennent, & l'air, & » les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, » efféminés, engourdis, lâches, paresseux, stupides » & même imbécilles; leur corps se courbe; leurs » jambes ne peuvent plus les porter; ils ont un » dégout général; ils sont inhabiles à tout; plu- » sieurs tombent dans la *paralysie*, &c. » (Voyez *de signis & caus. diuturn. Morbor.* Lib. II, Cap. V.)

Suites du libertinage.

Hippocrate a décrit les suites de ces excès, sous le nom de *consomption dorsale.* » Cette Ma- » ladie, dit-il, naît de la *moëlle épiniere :* elle at- » taque les jeunes mariés & les *libidineux;* ils n'ont » point de *fievre;* &, quoiqu'ils mangent bien, ils » maigrissent & se consument; ils croient sentir » des fourmis qui descendent de la tête le long de » l'*épine.* Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou » qu'ils urinent, ils perdent, en abondance, une » liqueur séminale très-liquide; ils sont inhabiles » à la génération; ils sont souvent occupés de » l'acte *vénérien* dans leurs songes : les promenades, » sur-tout dans les routes pénibles, les étouffent, » les affoiblissent, leur procurent des pesanteurs » de tête & des bruits dans les oreilles; enfin une » *fievre aiguë* termine leurs jours. »

Le célebre Hoffmann rapporte le fait suivant,

dans son Traité des *Maladies occasionnées par l'abus des plaisirs de l'amour.* » Un jeune homme de » dix-huit ans, qui s'étoit livré fréquemment à une » servante, tomba tout-à-coup en foiblesse, avec » un tremblement général de tous les membres : » il avoit le visage rouge & le *pouls* très-*foible :* » on le tira de cet état au bout d'une heure ; mais » il resta dans une langueur générale. Le même ac- » cès revenoit très-fréquemment, & lui procura, » le huitieme jour, une contraction & une *tumeur* » au bras droit, avec une douleur au coude, qui » redoubloit toujours avec l'*accès*. Le mal augmenta » pendant long-temps, malgré beaucoup de *reme-* » *des ;* ce ne fut qu'à la longue qu'il fut guéri. »

Tableau des effets de la masturbation.

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux & le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente M. Tissot ! » J'en fus effrayé moi-même, » dit ce célebre Médecin, la premiere fois que je » vis l'infortuné qui en fait le sujet. Je sentis alors, » plus que je n'avois fait encore, la nécessité de » montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du » précipice dans lequel ils se jettent volontaire- » ment.

» L. D***, Horloger, avoit été sage, & avoit » joui d'une bonne santé, jusqu'à l'âge de dix-sept » ans. A cette époque il se livra à la *masturbation*, » qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois » fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & » accompagnée d'une légere perte de connoissance, » & d'un mouvement convulsif dans les *muscles* » *extenseurs* de la tête, qui la tiroient fortement » en arriere, pendant que le cou se gonfloit extra- » ordinairement.

» Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença

» à ſentir une grande foibleſſe après chaque acte : » cet avis ne fut pas ſuffiſant pour le retirer du » bourbier : ſon ame, déja toute livrée à ces or- » dures, n'étoit plus capable d'autres idées ; & les » réitérations de ſon crime devinrent tous les jours » plus fréquentes, juſqu'à ce qu'il ſe trouva dans » un état qui lui fit craindre la mort.

» Sage, trop tard, le mal avoit déja fait tant » de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri, & les » parties génitales étoient devenues ſi irritables & » ſi foibles, qu'il n'étoit plus beſoin d'un nouvel » acte, de la part de cet infortuné, pour faire » épancher la *ſemence*. L'*irritation* la plus légere » procuroit ſur le champ une érection parfaite, » qui étoit immédiatement ſuivie d'une évacua- » tion de cette liqueur, qui augmentoit journelle- » ment ſa foibleſſe.

» Ce *ſpaſme*, qu'il n'éprouvoit auparavant que » dans le temps de la conſommation de l'acte, & » qui ceſſoit en même-temps, étoit devenu ha- » bituel, & l'attaquoit ſouvent ſans aucune cauſe » apparente, & d'une façon ſi violente, que, » pendant tout le temps de l'accès, qui duroit » quelquefois quinze heures, & jamais moins de » huit, il éprouvoit, dans toute la partie poſté- » rieure du cou, des douleurs ſi violentes, qu'il » pouſſoit ordinairement, non pas des cris, mais » des hurlements ; & il lui étoit impoſſible, pen- » dant tout ce temps-là, d'avaler rien de liquide, » ou de ſolide : ſa voix étoit devenue enrouée ; il » perdit totalement ſes forces. Obligé de renoncer » à ſa profeſſion, incapable de tout, accablé de » miſere, il languit, preſque ſans ſecours, pen- » dant quelques mois, d'autant plus à plaindre, » qu'un reſte de mémoire, qui ne tarda pas à s'é-

» vanouir, ne ſervit qu'à lui rappeller ſans ceſſe
» les cauſes de ſon malheur, & à l'augmenter de
» toute l'horreur des remords.

» Ayant appris ſon état, je me rendis chez lui.
» Je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre,
» giſſant ſur la paille; maigre, pâle, ſale; répan-
» dant une odeur infecte; preſque incapable d'au-
» cun mouvement : il perdoit ſouvent par le nez
» un ſang pâle & aqueux; une bave lui ſortoit
» continuellement de la bouche. Attaqué de la
» *diarrhée*, il rendoit ſes excréments dans ſon lit,
» ſans s'en appercevoir. Le flux de la *ſemence* étoit
» continuel : ſes yeux chaſſieux, troubles, éteints,
» n'avoient plus la faculté de ſe mouvoir : le *pouls*
» étoit extrêmement *petit, vîte & fréquent*; la *reſpi-*
» *ration* très-gênée; la maigreur extrême, excepté
» aux pieds, qui commençoient à être *œdémateux*.

» Le déſordre de l'eſprit n'étoit pas moindre :
» ſans idées, ſans mémoire, incapable de lier
» deux phraſes; ſans réflexion, ſans inquiétude ſur
» ſon ſort, ſans autre ſentiment que celui de la
» douleur, qui revenoit, avec tous les accès, au
» moins tous les trois jours. *Être* bien au-deſſous
» de la brute; ſpectacle dont on ne peut concevoir
» l'horreur : l'on avoit peine à reconnoître qu'il
» avoit autrefois appartenu à l'eſpece humaine...
» Il mourut au bout de quelques ſemaines, en Juin
» 1757, *œdémateux* de tout le corps. » (Voyez
» l'*Onaniſme*, pag. 33 & ſuiv.)

Ces deſcriptions & ces faits, dont les Auteurs ſont remplis, & que nous pourrions multiplier, s'il étoit néceſſaire, ſeront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés, aux jeunes gens qui commencent à ſe livrer au libertinage avec les femmes, & aux *maſturbateurs?* Nous ſerions trop heureux,

ſi nous pouvions l'eſpérer. Au moins eſt-il de notre devoir de leur repréſenter les dangers auxquels ils s'expoſent, lorſqu'ils ſont rebelles à l'ordre de la Nature, qui leur enjoint de s'arrêter; & cet ordre leur eſt ſignifié par les *ſymptomes* de la *courbature*.

La courbature eſt le ſigne donné par la Nature de renoncer à toute eſpece d'excès.

Dès qu'ils éprouvent de ces *ſymptomes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage; qu'ils renoncent à des plaiſirs, dont leur *conſtitution* ne leur permet d'uſer que modérément, & que des maux ſans nombre les forceront d'abandonner bientôt. Il faut qu'ils prennent du repos proportionnément au dégré de fatigue dans laquelle ils ſont plongés : il faut qu'ils s'abſtiennent de l'approche de leurs épouſes, ou des femmes avec leſquelles ils ſatisfaiſoient leur paſſion.

Par où doit commencer le traitement de ceux qui ſe livrent aux femmes avec excès;

Il faut que les *maſturbateurs* ne ſoient jamais abſolument ſeuls, qu'ils ſe faſſent des amis & des ſociétés capables de fixer leur imagination, & de remplir le vuide de leur ame : il faut qu'ils fuient les lectures & les converſations capables de rappeller à leur eſprit des idées, dont il eſt de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Des maſturbateurs.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la ſimple *courbature*, c'eſt-à-dire, s'ils n'ont point la *fievre lente* qui caractériſe l'*épuiſement*, on les mettra aux boiſſons *rafraîchiſſantes* & *nitrées*, preſcrites Paragraphes précédents; & ſi leur *eſtomac* eſt en état de digérer, ils prendront des *aliments* légers & adouciſſants.

Lorſqu'il n'y a pas complication de fievre lente : boiſſon & aliments.

Celui qu'on doit préférer, dans ce cas, eſt le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement; parce qu'il nourrit comme le *ſuc* des viandes, ſans être ſuſceptible de *putridité*, & qu'il prévient l'altération; parce qu'il tient lieu d'*aliment* & de *boiſ-*

Il n'eſt pas d'aliment ſupérieur au lait dans ce cas. Pourquoi?

ſon; parce qu'il entretient toutes les *ſecrétions*, & qu'il diſpoſe à un ſommeil tranquille; enfin parce qu'il eſt propre à remplir toutes les *indications* qui ſe préſentent.

Zacutus Lusitanus dut, à l'uſage du *lait*, le rétabliſſement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avoient jetté dans une *fievre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une *ardeur d'urine*, qui l'avoient épuiſé au point qu'il reſſembloit plutôt à un ſquélette, qu'à un être vivant. (Voyez *Praxis med. lib.* 2, *obſerv.* 70.)

Attention qu'il faut avoir en prenant le lait.

Si le *lait* a produit cet heureux effet ſur un ſujet auſſi avancé, que ſera-ce ſur ceux qui ne font que reſſentir les premieres atteintes de l'*épuiſement?* Mais nous devons prévenir que pour que le *lait* paſſe bien, il faut, ou que le malade en faſſe ſa ſeule & unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'eſt-à-dire, à déjeûner & à ſouper, lorſque l'*eſtomac* eſt entiérement débarraſſé de la *digeſtion* des autres *aliments*.

La ſaignée eſt contraire. Pourquoi?

La *ſaignée* eſt abſolument contraire; elle peut même être funeſte dans cette eſpece de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuiſement*, & que toute *évacuation* devient nuiſible dans ce cas. Les *purgations* n'y ſont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaiſes *digeſtions*, & la *rhubarbe*, à la doſe de vingt-quatre grains, répétés juſqu'à ce qu'elle opere, eſt le *purgatif* qui convient.

Quand il faut purger, c'eſt la rhubarbe qu'il faut preſcrire.

Si le malade exténué a de la *fievre*, c'eſt une *fievre lente*, compagne ordinaire de l'*épuiſement*; &, dans ce cas, il faut s'en rapporter à un Médecin expérimenté.

Les maſ-

Les *maſturbateurs* ſont, de toutes ces eſpeces de

malades, les moins dociles. (Voyez Tome II, page 146.) Comme leur crime ne marche qu'à l'ombre du myſtere, on n'eſt jamais inſtruit de leur état, que les caracteres de l'*épuiſement* ne ſoient manifeſtes; & même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onaniſme* de M. Tissot, pour connoître le traitement qui convient à l'état dans lequel ſe trouvent ces malheureux. Le ſervice rendu à la ſociété, par ce Médecin célebre, ne pourroit être apprécié, ſi les hommes ſavoient profiter des leçons ſages qu'il y donne.

turbateurs ſont de tous ces malades les plus difficiles à traiter.

Ce que nous diſons ici des *maſturbateurs*, doit également s'entendre des *maſturbatrices*, qu'on nous paſſe ce terme : car il n'eſt que trop vrai que les perſonnes du ſexe ne ſont pas moins livrées à ce vice deſtructeur. Les grandes Villes, les Couvents, les Communautés, les Penſions, les Maiſons d'inſtitution, &c., en fourniſſent tous les jours des exemples; & les accidents qui en réſultent, ſont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *conſtitution* des femmes eſt plus foible, plus délicate & ſujette à plus de Maladies.

Il en eſt de même des maſturbatrices.

Combien de Maladies, qui, par elles-mêmes légeres, deviennent incurables chez les perſonnes du ſexe, parce que leur *tempérament* eſt affoibli, énervé par cette cauſe auſſi honteuſe que meurtriere! Combien d'autres qui ne ſont dues qu'à cette ſeule cauſe, d'autant plus difficile à découvrir, que la diſſimulation ſemble être un précepte d'éducation chez le ſexe!

Il eſt donc de la plus grande importance que ceux qui ſe deſtinent au ſoulagement de leurs ſemblables, par état, ou par inclination, ſoient inſtruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en

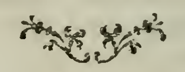
Il eſt important d'être inſtruit des effets funeſtes de ces habitudes honteuſes.

garde contre les révolutions, les irrégularités, les marches insidieuses que présentent si souvent les Maladies des femmes. On peut consulter l'Ouvrage de M. DE BIENVILLE, cité ci-devant, page 207 de ce Volume.)

Les préceptes de l'*Onanisme* sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves & les différences qu'indiquent les Maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses lumieres dans ces cas, & d'appeller constamment un Médecin sage & expérimenté.

Avis aux Meres, aux Maîtresses d'Institution, &c.

Pour nous, nous nous bornons à recommander, avec la derniere instance, aux Meres, aux Supérieures, aux Maîtresses d'Institution, de veiller, avec la plus grande attention, à ce que leurs enfants, leurs éleves, celles qui sont soumises à leur inspection, ne soient jamais seules; à ce qu'elles ne contractent de familiarité, ni avec les femmes-de-chambres, ni avec les coëffeuses, ni avec les couturieres, &c., toutes femmes perdues, pour la plupart; à ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangere, une camarade, même une amie, surtout plus âgée qu'elles, presque toutes les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution : enfin à leur procurer des récréations; à les produire dans des sociétés, dont les amusements honnêtes remplissent leur jeune cœur, & ne laissent point de place à désirer d'autres délassements, d'autres plaisirs.)



CHAPITRE XLV.

Des Coups-de-Soleil.

ON ne devroit appeller *coup-de-ſoleil* que cet effet prompt, ſubit & ſouvent mortel des rayons d'un ſoleil ardent ſur quelque partie du corps; effet manifeſte à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, & d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidents qui réſultent d'une trop forte action du ſoleil ſur la tête, même ſur d'autres parties du corps.

Ce qu'on entend par coups-de-ſoleil.

Ces accidents ſont ſouvent très-graves, puiſqu'ils peuvent tuer, ſur-tout les ivrognes, qui s'endorment la tête nue au ſoleil. La Maladie, dont ils ſont attaqués, differe peu de l'*apoplexie*, qui les enleve quelquefois ſubitement. Ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conſervent que ce qu'il leur en faut pour ſe conduire; d'autres enfin reſtent imbécilles.

Suites des coups-de-ſoleil.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-ſoleil*, ſont le plus ſouvent attaqués d'une *paraphréněſie* très-dangereuſe, que le peuple appelle *fievre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continuel, ſans *fievre* & ſans mal de tête. On en a vu qui ſont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violents maux de tête, le mal ſe jettoit ſur les paupieres, qui reſtoient long-temps rouges & fort tendues, ſans qu'on pût les ouvrir.

Les voyageurs, les Laboureurs & autres gens de

Qui ſont

ceux qui y font expofés.

la campagne; les Couvreurs, les Maçons, les Paveurs & autres Ouvriers expofés à l'ardeur du foleil, font les plus fujets aux *coups-de-foleil :* les Soldats, dans les marches & dans les fieges, peuvent en être attaqués : on peut encore en être furpris à la promenade, à des jeux d'*exercice* en plein foleil, &c.

Le célebre Tissot dit avoir vu un homme attaqué de ces accidents, pour s'être endormi, la tête découverte, près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce fujet M. Lieutaud, que les Boulangers, les Pâtiffiers, &c., n'en euffent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de Médecins auffi capables d'en juger.

§. I.

Caufes des Coups-de-Soleil.

L'action des rayons d'un foleil ardent fur quelques parties du corps, eft, comme on le fent affez, la feule caufe des *coups-de-foleil.* Mais cette caufe, toutes chofes égales d'ailleurs, fera infiniment plus active, fi elle agit fur un homme pris de vin, fur un homme enfeveli dans un profond fommeil, fur des gens épuifés de fatigue, &c., qu'elle peut tuer fur le champ, comme nous l'avons déja dit.

§. II.

Symptomes des accidents occafionnés par les Coups-de-Soleil.

Ceux qui font frappés du foleil, fe plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête; douleur qui eft fouvent accompagnée de *fievre* & de foif : ils fentent des élancements, ou des battements très-im-

portuns; il leur ſemble que le *cerveau* ballotte dans le *crâne;* les yeux ſecs & étincelants, ne peuvent ſupporter la lumiere, & ſont quelquefois fermés par le gonflement des paupieres. Il y en a qui ont des *convulſions* à la tête; d'autres tombent dans l'aſſoupiſſement, ou ſont tourmentés par une *inſomnie* cruelle, qui eſt ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fievre*, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles; quelques autres ont des mouvements *convulſifs*, ou des tremblements aux *extrêmités*, &c.

Cependant la *peau* du viſage, du *crâne*, ou de toute autre partie, paroît ſeche, & comme brulée par le ſoleil, & il s'éleve quelquefois des *tumeurs*, qui ont leur ſiege au cou & près des oreilles. Les *ſueurs* ſont ordinairement abondantes, & ſuivies d'un très-grand accablement : les *urines* paroiſſent ardentes & colorées : les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, & refuſent les *aliments*; on en a même vu qui avoient de l'horreur pour la boiſſon. Après avoir marché tout le jour au ſoleil, un homme, dit M. Tissot, tomba en *léthargie*, & mourut au bout de quelques heures, avec les *ſymptomes* de la *rage*.

Symptomes que préſentent les parties externes de la tête;

La tête n'eſt pas la ſeule partie ſur laquelle agiſſe l'action du ſoleil, quoiqu'elle ſoit celle qui en eſt le plus ſouvent affectée. Que quelqu'un s'expoſe aux rayons ardents de cet aſtre, la tête couverte de maniere à être garantie de leur impreſſion, s'il y reſte quelque temps, il éprouvera dans les bras, les jambes, les cuiſſes, les *reins*, ou dans toute autre partie du corps, un ſentiment de chaleur ſeche & mordicante, une roideur conſidérable, des douleurs violentes, &c.

Les autres parties du corps, frappées de coups-de-ſoleil.

Chez les enfants fort jeunes, le mal ſe mani-

Symptomes chez les enfants.

feſte par un aſſoupiſſement profond qui dure plusieurs jours; par des rêveries continuelles, ou le *délire*, mêlés de fureur & de frayeur, comme ſi on venoit de leur occaſionner une violente peur; par des mouvements *convulſifs*; par des maux de tête, qui redoublent par *accès*, & leur font pouſſer de hauts cris; par des *vomiſſements* continuels, &c. On a vu des enfants qui, après avoir reçu un *coup-de-ſoleil*, ont conſervé pendant long-temps une petite *toux*.

Symptomes lorſque les accidents ſont légers. Les *coups-de-ſoleil* ne ſont pas toujours ſuivis & accompagnés d'accidents auſſi graves, ni auſſi compliqués que ceux que nous venons d'expoſer. Lorſque l'impreſſion eſt légere, ſoit parce qu'on étoit bien couvert, ſoit parce que le ſoleil étoit peu ardent, ſoit enfin parce qu'on eſt reſté peu de temps expoſé à ſon action, on en eſt quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau*, pour un *enchifrenement*, un mal de *gorge*, un mal de *tête*, un gonflement dans les *glandes* du cou, ou une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait ſentir pendant un temps plus ou moins long, &c.

§. III.

Traitement des accidents cauſés par les Coups-de-Soleil.

Il doit être prompt lorſque les accidents ſont graves. Les accidents occaſionnés par les *coups-de-ſoleil*, demandent un traitement d'autant plus prompt & plus bruſque, qu'ils ſont plus violents; car lorſque les *ſymptomes* ſont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. Le point eſſentiel eſt de modérer la fougue du *ſang*, & d'éteindre le feu qui s'y eſt inſinué. Les *ſaignées*, les *bains de pieds & demi-bains*, les *bains entiers*, les *lavements*,

ments, les *rafraîchiſſants*, tant internes, qu'externes, rempliſſent ces vues.

On ouvre ſur le champ la *veine*; & ſi la *ſaignée* eſt faite à temps, & dans la proportion qu'exige la *conſtitution* & l'intenſité des *ſymptomes*, elle fait quelquefois diſparoître ſubitement tous les accidents : mais dans les cas très-graves, on eſt ſouvent forcé de la réitérer, même pluſieurs fois. M. Tissot rapporte qu'on fut obligé de ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver d'un *coup-de-ſoleil* qu'il avoit reçu à la chaſſe. Saignées.

Après la *ſaignée*, on mettra les jambes dans l'eau tiede; ce *remede* eſt un des plus puiſſants : pluſieurs malades en ont été ſoulagés ſur le champ. Il faut y reſter le plus long temps qu'il eſt poſſible, & le renouveller fréquemment. Bains de jambes.

Dans les accidents très-graves, on plonge le malade dans un *demi-bain*, même dans un *bain entier*; mais il faut avoir attention que l'eau ne ſoit que tiede, ainſi que pour les *bains de jambes*; l'eau chaude feroit beaucoup de mal. Les *lavements émollients* réitérés ſouvent, ſont encore d'un grand ſecours. Demi-bain, bain entier tiede, lavements émollients.

Pendant l'uſage de ces premiers moyens, le malade boira abondamment de l'*oxycrat*, qui paroît ſinguliérement convenir ici; de l'*orgeat*, de la *limonnade*, du *petit lait au vinaigre* clarifié, &c. Oxycrat, orgeat, limonnade, petit lait au vinaigre.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie ſur-tout qui eſt affectée par les taches ou les *tumeurs*, dont nous avons parlé plus haut, (Voyez ci-deſſus page 511 de ce Vol.) avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des ſucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, &c. Fomentations ſur la tête, avec l'oxycrat.

Nous conſeillons de tenter l'application des compreſſes trempées dans de l'*alkali volatil fluor*, plus Avec de l'alkali volatil fluor.

ou moins affoibli, relativement à l'intenſité des accidents. D'après les ſuccès de cet *alkali* contre la *brûlure*, je penſe, dit M. Sage, dans le Livre cité, page 481 de ce Vol., qu'il pourroit être employé avec ſuccès dans les *coups-de-ſoleil*; mais ne l'ayant pas éprouvé, c'eſt à l'expérience à vérifier cette conjecture.

Laxatifs.

Lorſque l'état des *premieres voies* l'exige, on adminiſtre des *laxatifs*; &, dans ce cas, on donne la préférence à la *décoction* de *tamarins*. Le malade peut prendre tous les jours, à jeun, une chopine de cette *décoction*, préparée avec trois onces de *tamarins*.

Bains froids. Obſervations.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri, dans des cas même qui avoient paru déſeſpérés. Un homme de vingt ans, dit M. Tissot, ayant été fort long-temps expoſé à un ſoleil brûlant, déliroit violemment ſans *fievre*, & étoit véritablement *maniaque*. Après pluſieurs *ſaignées*, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra ſouvent, & en même-temps on lui jettoit de l'eau froide ſur la tête. Ces ſecours le guérirent peu à peu.

Un Officier, qui avoit couru la poſte, pendant pluſieurs jours de ſuite, par les grandes chaleurs, eut, en deſcendant de cheval, un évanouiſſement qui réſiſta à tous les *remedes* ordinaires : on le ſauva, en le faiſant plonger dans un *bain* d'eau glacée.

Précaution qu'exige le bain froid.

Mais on ſent que ces *bains froids* pourroient être dangereux, ſi on n'avoit auparavant déſempli les *vaiſſeaux*, c'eſt-à-dire, *ſaigné*, & ſaigné proportionnément à l'intenſité des accidents.

Opération par laquelle le peuple prétend tirer

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple, s'imaginent pouvoir attirer le ſoleil qui eſt dans la tête; c'eſt leur expreſſion;

ils rempliſſent, à cet effet, un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent, renverſé, ſur le ſommet de la tête, de ſorte que l'eau qui s'écoule lentement, mouille la *peau*. Les Phyſiciens ſavent que l'*air* doit prendre néceſſairement la place de l'eau qui s'échappe, de ſorte qu'on doit voir néceſſairement des bulles s'élever juſqu'à la ſurface de l'eau qui répond au fond du vaſe. Comme ce mouvement inteſtin de la liqueur eſt aſſez ſemblable à celui qui eſt excité par le feu, on a cru que le ſoleil, qu'on ſe propoſoit d'enlever, faiſoit bouillir l'eau en la traverſant, & que la choſe ne pouvoit être plus évidente.

le ſoleil de la tête.

J'ai rencontré quelquefois, dit M. LIEUTAUD, des gens très-qualifiés, qui penſoient là-deſſus comme le peuple, & qui étoient ſi ſurs de leur fait, qu'ils ont voulu me convaincre, en opérant en ma préſence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me reſter le moindre doute là-deſſus. Je n'ai pas refuſé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque choſe de plus ſurprenant, qui étoit de *tirer le ſoleil d'une tête à perruque*; & procédant comme eux, la choſe a réuſſi de la même maniere. Leur ayant expliqué ce phénomene, ils ont été très-honteux d'avoir légérement adopté le préjugé du vulgaire.

Ridiculité de cette prétention.

Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle eſt, n'eſt pas inutile, pouvant tenir lieu des *fomentations*, que nous avons dit être très-avantageuſes. (Voyez *Précis de Médecine Pratique*, Tome II, page 153.)

Il n'eſt perſonne qui ne ſente que tous ces *remedes* ne doivent point être donnés indiſtincte-

Il faut proportionner les remedes

à l'intensité des accidents.

ment dans tous les cas de *coups-de-ſoleil :* les *rafraîchiſſants* & les *bains de pieds* conviennent, à la vérité, dans tous; mais les *ſaignées*, mais les *bains entiers*, & ſur-tout les *bains froids*, doivent être réſervés pour les circonſtances graves & menaçantes, comme nous avons eu ſoin de le ſpécifier. Il ſeroit auſſi dangereux que ridicule, d'aller *ſaigner* & *baigner* dans un *rhume de cerveau*, un *enchifrenement*, un ſimple mal de *tête*, &c. (Voyez ci-deſſus page 512 de ce Vol.) Il faut ſe conduire, à l'égard de ces Maladies légeres, comme il eſt preſcrit Chap. XVIII, §. I, & Chap. XXIII, §. I de cette ſeconde Partie.)

§. IV.

Moyens de ſe garantir des Accidents occaſionnés par les Coups-de-ſoleil.

Pour éviter les *coups-de-ſoleil*, il ne faut jamais ſortir, ſur-tout à la campagne, ſans avoir la tête couverte; ne jamais ſe repoſer au ſoleil, ſurtout après avoir mangé, &, à plus forte raiſon, après avoir bu plus que de coutume. Ce ſeroit une action bien digne d'éloge, que de mettre, ou faire mettre dans un endroit ombragé, ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre ſi ſouvent ſur les routes des guinguettes, couchés au ſoleil & plongés dans un ſommeil, dont quelquefois ils ne ſortent point.

Le ſoleil eſt à craindre l'été & le printemps pour les habitants des Villes.

Les ſaiſons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-ſoleil*, ſont le printemps & l'été, particuliérement l'été. Au printemps, il n'y a guere que les gens des Villes qui ſe trouvent incommodés du ſoleil: & la raiſon qu'on peut en donner, eſt que ces perſonnes n'ayant pas ſorti, une grande

partie de l'hiver, & ayant donné lieu par cette inaction, à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout-à-coup au soleil, qui a déja un certain dégré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur, se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* & d'humeurs; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, &c. seront plus froids : ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, & pendant laquelle la terre est presque toujours humide.

Cette humidité fraîche & souvent froide, gagne les pieds, dont les *vaisseaux*, se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures; & si, dans ce moment, le soleil darde sur la tête, en agissant comme *vésicatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie, en proportion de sa chaleur & de la dilatation des *vaisseaux :* delà de violents maux de tête, accompagnés souvent d'élancements vifs & fréquents, & de douleurs dans les yeux; accidents cependant toujours moins graves que ceux qui sont occasionnés par le soleil d'été.

Ceux qui ont été à l'air pendant l'hiver, n'ont rien à redouter du soleil de printemps : mais tous les hommes doivent craindre celui d'été ;

D'ailleurs les personnes des Villes qui n'ont point discontinué l'*exercice* pendant l'hiver, & à plus forte raison les gens de la campagne, ne craignent point le soleil de printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point de mauvais effet. Mais tous redoutent & doivent redouter le soleil d'été. Ce n'est pas qu'on ne s'accoutume à ses impressions comme à ceux de tous les corps qui agissent continuellement sur nous, & qu'on ne parvienne à être exposé à son ardeur comme l'on parvient à soutenir, sans être incommodé, la rigueur des plus grands froids.

A moins qu'on n'y soit en action.

Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par nécessité, ne s'y expo-

ſent pas encore impunément, ſans être en action; parce qu'ils ont obſervé, & tout le monde a obſervé, d'après eux, que ſi l'on eſt tranquille, on reçoit plus aiſément un *coup-de-ſoleil*, qu'en ſe donnant du mouvement.

Avantages du ſoleil de printemps pour les perſonnes foibles & délicates. Précautions avec leſquelles il faut s'y expoſer.

Les perſonnes foibles, délicates & qui vivent ordinairement renfermées, éviteront donc de ſe tenir tranquilles au ſoleil de printemps, à moins qu'elles ne ſoient bien couvertes, & que la terre ou le ſable ne ſoient bien ſecs; car alors cette chaleur vivifiante fait grand bien, ſur-tout aux vieillards. Mais tous les hommes, en général, fuiront le ſoleil d'été; & s'ils ſont forcés de s'y expoſer, par quelque raiſon que ce ſoit, ils auront ſoin d'y être toujours dans une action, qui, incapable de les fatiguer, ſoit cependant ſuffiſante pour émouſſer, pour ainſi dire, l'ardeur de ſes rayons.)



CHAPITRE XLVI.

De la Goutte-Rose, ou *Couperose*.

Caracteres de cette Maladie.

CEs noms singuliers, qui ne peignent, ni la nature, ni le caractere de l'*éruption* dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage accompagnée de boutons, de *pustules*, & quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur & même de *douleurs lancinantes*; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme & affreux : elles distillent une matiere, tantôt *purulente*, & tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, & même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.

§. I.

Causes de la Goutte-Rose, ou *Couperose*.

Les débauches, de quelqu'espece qu'elles soient, sur-tout celle du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* & des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, & dont le *régime* est régulier, qui s'en trouvent affectés. Mais, dans ce dernier cas, ou elle dépend d'un *vice dartreux*, *scorbutique*, &c., ou elle est due à l'échauffement, occasionné par des travaux opiniâtres, sur-tout de l'esprit; par des chagrins, &c., ou enfin à des causes externes : car il ne paroît pas douteux que le fard & les pommades, dont les femmes se servent pour appliquer leur rouge, ou

pour unir leur *peau*, ne contribuent à faire naître la *goutte-rose*, parce qu'en bouchant les *pores*, elles suppriment la *transpiration*.

§. II.

Symptomes de la Goutte-Rose, ou Couperose.

La *goutte rose* s'annonce par des feux momentanés, sur-tout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, & auxquels succedent des rougeurs légeres & superficielles, placées çà & là sur le front, sur les joues, sur le nez. Peu à peu ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargissent & se réunissent les unes avec les autres, de maniere à former des plaques larges.

Insensiblement il se manifeste de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui grossissent, s'élevent au-dessus de la superficie de la *peau*, & distillent, quand ils sont parvenus à leur dégré, les diverses especes d'humeurs dont nous avons parlé. Il y a des personnes chez qui ces boutons réunis, forment une espece de masque, qui ne laisse de libre que le tour des paupieres & des levres; chez d'autres ils sont réunis sur le nez & sur les parties supérieures des joues; & chez d'autres, ils consistent en des plaques placées irréguliérement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même des douleurs dans toutes les parties rouges; d'autres n'en éprouvent aucune, lors même que la qualité & la quantité des rougeurs sembleroient le plus les faire soupçonner, &c.

Il est facile de la guérir dans les commencements.

Il est facile d'arrêter les progrès de la *goutte-rose* & de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencements. Mais lorsqu'elle est invétérée, & que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les

remedes; il faut alors s'en tenir à la cure *palliative* : il y auroit même, dans la ſuppoſition où l'on pourroit parvenir à la guérir, du danger de le faire; car l'expérience & l'obſervation *anatomique* ont appris que la *fievre*, l'*engorgement* de quelque *viſcere*, quelquefois même des *ſpaſmes* & des *convulſions*, ſuivent d'aſſez près cette fauſſe guériſon, ſur-tout ſi elle n'a pas été préparée par un bon traitement.

Mais ſi elle eſt ancienne, il eſt ſouvent dangereux de l'entreprendre.

§. III.

Traitement de la Goutte-Roſe, ou Couperoſe.

La curation de la *goutte-roſe*, quelque récente qu'elle ſoit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de conſtance.

Il doit être long.

Le *régime* eſt ici auſſi important que les *remedes*, ſur-tout lorſque la Maladie eſt due à l'abus du *vin*, des *liqueurs ſpiritueuſes* & du travail. Si, dès qu'on s'apperçoit des premiers feux au viſage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, & enfin s'éteindre entiérement. Mais ſi l'on mépriſe cet avis de la Nature, qui, par-là, indique, de la maniere la plus éclatante, que le *vin*, les *liqueurs* ou le travail forcé, ne conviennent pas à la *conſtitution*; ſi l'on perſiſte dans ces abus, le mal prendra inſenſiblement des racines, qu'il ſera impoſſible, & même dangereux, d'arracher dans la ſuite.

Importance du régime, ſur-tout quand la Maladie eſt due à des excès.

On renoncera donc abſolument aux *liqueurs*, & on modérera l'activité de ſon travail; on s'abſtiendra de tout *aliment âcre*, *ſalé*, *poivré*, *épicé*, &c.; de *café*, de *chocolat*, &c.

On ſe nourrira de potages, de viandes de jeunes animaux, de légumes, & on boira, à ſes repas, de l'*eau* pure, ou ſimplement teinte avec un peu de *vin*.

Aliments, boiſſon.

Le régime doit durer toute la vie.

Il eſt triſte pour certaines gens d'apprendre que ce *régime* doit être obſervé long-temps, mais très-long-temps : cependant il faut qu'ils ſoient perſuadés que, ſans perſévérance, ils ne pourront jamais, ni ſe guérir de la *goutte-roſe*, ni prévenir ſon retour, lorſqu'elle ſera guérie ; de ſorte que le *régime* que nous propoſons, doit être celui de toute leur vie.

Bain de jambes. Lavements. Petit lait, orgeat, infuſion de poirée nitrée.

On mettra les jambes dans l'eau chaude, huit jours de ſuite. Si l'on ſe ſent échauffé, on prendra quelques *lavements*, & l'on boira, ſoit du *petit-lait*, ſoit de l'*orgeat*, ſoit une *infuſion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre quatre ou cinq grains de *ſel de nitre*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après leſquels on le reprendra, pour le continuer de cette maniere juſqu'à ce que ces premieres apparences de la *goutte-roſe* ſoient diſparues ; & ſi on ne s'expoſe point de nouveau aux cauſes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais.

Mais ſi les rougeurs ſont déja anciennes, ſi les boutons ſont déja exiſtants, il faut, indépendamment du renoncement aux cauſes & de l'obſervation du *régime*, indépendamment des *bains de jambes*, des *lavements* & des boiſſons, dont nous venons de parler ; il faut, dis-je, que le malade ſe *purge* à pluſieurs repriſes, & pendant un temps proportionné à l'intenſité de la Maladie. Les *purgations* ſeront *douces* & *rafraîchiſſantes*, telles que celles preſcrites Chap. XLIV, §. III, Art. I, page 495 de ce Volume.)

Purgatifs, lorſque la Maladie eſt ancienne.

Obſervation.

Une Dame de moyen âge a été guérie par l'abſtinence abſolue du *vin*, des *liqueurs*, du *café*, &c., & par l'uſage des *Eaux de Paſſi*, dont elle prenoit une pinte tous les matins, pendant huit jours de

ſuite, & qu'elle interrompoit huit autres jours. Dans cet intervalle, elle prenoit également une pinte d'eau de riviere : les *Eaux de Paſſi* la purgeoient doucement, & l'eau de la Seine lui tenoit le ventre libre.

Lorſque les boutons ſont très-multipliés, gros & diſtillant une des humeurs ſpécifiées ci-deſſus, le traitement devient difficile, parce qu'il doit être relatif à la nature de cette humeur : auſſi conſeillons-nous de conſulter, dans ce cas, un Médecin inſtruit, & de s'en rapporter à ſes conſeils.

Dangers des lotions, pommades, onguents, &c.

Il ſe comportera bien différemment de ces Charlatans, qui ne connoiſſent, contre cette Maladie, que les *lotions*, les *liniments*, les *pommades*, les *onguents*, &c. Il ſait que ces *topiques* ſont d'autant plus dangereux, qu'ils font diſparoître ce mal plus promptement : l'engorgement du *poumon* & du *foie* en ſont des ſuites très-fréquentes.

Véſicatoire, cautere, ſang-ſues.

S'il eſt quelquefois néceſſaire d'avoir recours à ces *topiques*, ce ne peut être qu'après avoir uſé très-long-temps des *remedes* internes, qu'après avoir employé les *bains* multipliés, le *véſicatoire*, le *cautere*, ou les *ſang-ſues*, appliquées derriere les oreilles & aux narines; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit M. Lieutaud, ſans exclure les autres ſecours.

Bains d'eau de mer.

On a vu ſur-tout, & aſſez conſtamment, les plus grands effets des *cauteres* ouverts aux jambes. C'eſt particuliérement à un *véſicatoire* appliqué ſur le bras, & entretenu, pendant deux ans, par le moyen de l'écorce de *garrou*, que je dois la guériſon d'une Dame, que le chagrin qu'elle éprouva de la perte de ſon époux, & les tracaſſeries que lui ſuſciterent les parents de ſon mari, jetterent dans cette Maladie. Les *bains* d'*eau de mer* paſſent pour très-avantageux dans cette Maladie.

Observation. J'ai traité une jeune femme de trente ans, qui avoit gagné cette Maladie par un travail opiniâtre. Comme ses boutons étoient violets & livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque pinte duquel on faisoit infuser une botte de *cresson* & une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, & aussi-tôt on lui appliqua un *vésicatoire* au bras, qu'on entretint avec l'écorce de *garrou*. Elle est parfaitement guérie.

Il est superflu de prévenir que la *goutte-rose*, qui est un *symptome* de *dartre*, de *scorbut*, de *vérole*, &c., ne peut être guérie, qu'en traitant celle de ces Maladies dont elle dépend. On consultera, à cet effet, les Chapitres qui traitent de chacune de ces Maladies. (Voyez Tome III, pag. 205 & suiv.; *idem*, pag. 245 & suiv.; & Tome IV, pag. 1 & suiv.)

§. IV.

Moyens de prévenir le retour de la Goutte-Rose, ou Couperose.

Il est important, dit M. Lieutaud, de savoir que cette Maladie, domptée, en apparence, ne manque guere de se renouveller dans une autre saison, & qu'il faut, en conséquence, tâcher d'en prévenir le retour, non-seulement par l'usage réfléchi des *remedes* que nous avons proposés, mais encore par le *régime* le plus exact, & continué toute la vie.)



CHAPITRE XLVII.

Des Cors aux pieds.

TOut le monde ſait qu'on donne ce nom à des durillons, & à des *excroiſſances calleuſes* qui ſe forment principalement ſur les *orteils*, ou doigts des pieds. Caractères des cors aux pieds.

§. I.

Cauſes des Cors aux pieds.

La *cauſe* ordinaire des *cors*, eſt la compreſſion que les chauſſures trop étroites exercent ſur le pied, dont la *peau* ſe durcit, & forme un nœud qui s'enfonce en partie dans les chairs, à-peu-près comme les nœuds des arbres. La compreſſion des ſouliers.

Les petits-maîtres, les petites-maîtreſſes, ceux qui penſent que, pour être bien chauſſé, il faut avoir le pied plus petit, plus étroit & plus pointu qu'on ne l'a reçu de la Nature, ne veulent pas croire que les douleurs, dont ils ſont devenus la proie, tiennent à cette cauſe. Cependant il eſt de fait qu'on n'obſerve de *cors*, ni aux Moines qui portent des ſandales, ni aux payſans qui vont ſans être chauſſés, ou avec des chauſſures très-larges.

D'ailleurs les *cors* ne ſont pas les ſeuls accidents qu'occaſionne la compreſſion des ſouliers. Qu'on examine les pieds de nos élégants, ils ne reſſemblent en rien aux pieds des habitants des campagnes. Ceux de ces derniers ſont larges, étendus, de ſorte que le *tarſe*, le *métatarſe* & les *orteils* portant, autant qu'il eſt poſſible, dans toutes leurs parties, concourent, avec le talon, à donner le Autres effets de la compreſſion des ſouliers.

plus de ſtabilité qu'il eſt poſſible à tout le corps.

Difformité qu'acquierent les pieds des petits-maîtres, par la compreſſion des ſouliers.

Il n'en eſt pas de même des pieds des petits-maîtres; tout y eſt déformé : le coudepied fait le dos, de maniere que le *tarſe* & le *métatarſe* ne poſent que ſur leurs bords; les *orteils* ne portent également que ſur le bout inférieur, qui ſe trouve rapproché de la plante du pied, &, le plus ſouvent, ils ſont raſſemblés en paquet, parce qu'ils enjambent les uns ſur les autres : auſſi les élégants ne marchent-ils qu'en chancelant. (Voyez Tome I, pages 237 & 238.)

Obſervation ſur un déplacement ſingulier du gros orteil.

Ceux qui ſont exercés dans l'*Anatomie*, ne ſe trompent point ſur le ſquélette d'un payſan & d'un citadin, à la ſeule inſpection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus ſurpris, de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entiérement couché ſur l'*orteil* voiſin, dans une dépreſſion aſſez profonde, pour que le tout fût de niveau. Qu'on ſe repréſente combien cet homme a dû ſouffrir lors de ce déplacement, & juſqu'à ce que cette ſituation contre nature lui fût devenue inſenſible! Mais tel eſt le pouvoir de la mode, qu'elle vient à bout de ſe faire des eſclaves, même par la voie des ſouffrances!

Cependant cette mauvaiſe conformation & la difficulté, même l'impoſſibilité de marcher, (Voyez Tome I, pag. 214, note 1.) ne ſont pas les ſeuls maux qui découlent de cette manie abſurde de vouloir avoir des pieds petits & pointus. Il en réſulte encore la ceſſation preſqu'abſolue de tout mouvement, de toute action, dans les *muſcles* multipliés du *tarſe*, du *métatarſe* & des *orteils*. Les *orteils*, dont les *phalanges* ſont organiſées comme celles des doigts, dont, chez les enfants, (Voyez page 237 du même

Tome I.) on apperçoit évidemment le jeu & la mobilité, ne deviennent-ils pas, en quelque sorte, inutiles chez un adulte qui a toujours porté des souliers étroits? N'est-on pas tenté de regarder cette organisation comme superflue, & d'accuser la Nature de prodigalité? Admirons plutôt sa sagesse.

En effet, qui n'a pas vu des gens privés de leurs bras, faire avec leurs pieds ce qu'ils auroient fait avec leurs mains, s'ils n'eussent point été mutilés? J'ai vu des femmes, des hommes, même des enfants, filer, tricotter, coudre, broder, lancer des pierres, &c., avec leurs pieds. Tout Paris a couru, cette année 1779, à la Foire Saint-Germain, voir le Maître d'Ecole Liégeois. Cet homme, venu au monde sans bras, taille une plume avec la plus grande dextérité, écrit très-bien, coud, bat des cartes & joue avec ses pieds. Avec les pieds, il coupe ses aliments, au moyen d'un couteau & d'une fourchette. Avec son pied, il porte à sa bouche une cuiller, une fourchette, un verre plein, & le boit. Il bêche, il balaie, il essuie, &c. Enfin l'industrie, fille de la nécessité, a conduit cet homme à tirer de ses pieds les mêmes secours que nous tirons de nos mains. Si cet homme fût né riche, ses pieds serrés dans des souliers étroits, n'eussent été bons, tout au plus, qu'à marcher, & il auroit à jamais maudit le sort qui le privoit de membres aussi importants que les bras & les mains, & qui le réduisoit à l'état d'automate, tandis qu'il bénit la Nature, qui lui fournit dans ses pieds des suppléments aux parties dont elle l'a privé.

§. II.

Effets nécessaires des Cors aux pieds.

Douleurs très-vives; difficultés & souvent impossibilité de marcher. Defaut d'exercice : inaction absolue, &c.

Les douleurs qu'occasionnent les *cors aux pieds*, sont quelquefois très-vives; souvent elles empêchent de marcher, & toujours elles font qu'on marche peu, ou mal à son aise. A cet égard, les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention : car, ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un *exercice* suffisant pour la conservation de la santé, ou ils font perdre l'habitude de ce même *exercice*; de sorte que si on vient à être délivré, par la suite, de ces *cors*, on a, à la vérité, les douleurs de moins; mais on reste plongé dans la même inaction, source de Maladies sans nombre. (Voyez premiere Partie, Chapitre V.)

Il est donc de la derniere importance de ne faire porter aux enfants que des chaussures larges, & de les forcer à suivre cet usage, à mesure qu'ils grandissent. Si, parvenus à l'âge de quinze ou seize ans, ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise, ils ne se prêteront que difficilement aux tortures que font éprouver les souliers trop étroits à tout le monde, à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais porté que d'aisés.

§. III.

Traitement des Cors aux pieds.

Il n'est point de spécifique contre les cors aux pieds.

Les *remedes* vantés pour la guérison des *cors aux pieds*, sont multipliés dans la proportion des Charlatans qui se proposent pour les traiter, & dont chacun se dit possesseur de secrets. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de *spécifique* contre ces durillons, & que tous les *onguents*,

guents, même les plus célebres, n'ont pas plus de vertus que la ſimple *cire jaune*, ou toute autre matiere molle, capable de recevoir l'empreinte du *cors*, & le garantir par-là de toute preſſion.

Si, dès les premieres ſenſations douloureuſes que donnent les *cors*, on mettoit les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, & ſi on portoit des chauſſures plus larges, il eſt certain qu'on en arrêteroit les progrès.

Moyens d'arrêter les progrès des cors commençants.

Mais on ſe contente, pour l'ordinaire, de moins marcher; & le pied étant toujours dans la même gêne, le *cors* groſſit au point, qu'il n'eſt plus de *remede* que dans ſon extraction : & c'eſt, ſans contredit, de tous les moyens employés, dans ce cas, celui qui ſoulage le plus promptement & pour le plus de temps; qui même procureroit une guériſon complete, ſi cette opération étoit faite avec les précautions qu'elle exige.

Lorſqu'ils ſont formés, l'extraction en eſt le ſeul remede.

Tous les Auteurs ſe réuniſſent pour conſeiller d'humecter & de ramollir le *cors* avant que de l'arracher, ſoit en mettant les pieds dans l'eau chaude, pendant un temps ſuffiſant, ſoit en y appliquant des *cataplaſmes*, ou quelque *onguent émollient* : ils conſeillent encore d'extirper le *cors*, ſans attaquer les parties ſaines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils préciſément le contraire?

Il faut préparer le malade à cette extraction, quoi qu'en diſent les coupeurs de cors.

J'ai vu un Invalide, qui, ſans doute incapable de toute autre choſe, s'étoit mis guériſſeur de *cors*. Il étoit aſſez imbécille pour oſer dire que ce ramolliſſement rendoit l'extirpation plus difficile & plus douloureuſe. Il prétendoit encore qu'il falloit néceſſairement déraciner le *cors*, juſqu'à le faire ſaigner. Voici un fait dont j'ai été témoin, ſuivi d'une obſervation que nous croyons utile de rapporter.

Observation sur la maniere dont les Charlatans font cette opération;

Une Dame, de mes amies, avoit un *cors* depuis bien des années, qu'elle étoit obligée de faire couper cinq ou six fois par an. J'arrivai un jour chez elle, que l'Invalide, dont je parle, étoit à faire son opération. Comme il étoit trop matin pour qu'il fût probable que cette Dame eût pu mettre les pieds dans l'eau, le temps nécessaire, je demandai avec quoi on l'avoit préparée à cette extraction. L'Invalide répondit que cette préparation étoit inutile, & ajouta, comme je l'ai dit plus haut, que le ramollissement rendoit l'extraction, & plus difficile, & plus douloureuse. Je le voyois prendre souvent une serviette pour essuyer le *sang* qui sortoit des petits *vaisseaux* qu'il déchiroit. Je voulus savoir encore pourquoi il n'épargnoit pas ces douleurs, il répondit que s'il ne faisoit pas saigner, il seroit obligé de recommencer sous quinze jours. Ces absurdités ne méritant point de discussions, je le laissai finir.

Sur la maniere dont on doit la faire.

Après qu'il fut parti, je priai cette Dame de m'avertir lorsque son *cors* lui feroit mal, & surtout de ne pas prévenir son Invalide. Au bout de deux mois, ou environ, le *cors* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conseillai de mettre le pied dans l'eau chaude trois matins de suite, pendant deux heures : le troisieme jour je déracinai ce *cors* avec un simple canif, prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas attaquer les parties saines. Aussi l'ai-je extirpé sans causer de douleur, sur-tout sans faire saigner : & depuis près d'un an, quoique cette Dame ait fait beaucoup plus d'*exercice* l'année derniere que toutes les précédentes, elle n'a pas ressenti son *cors*.

Il en est des cors comme des

En seroit-il des *cors* comme des croutes qui précedent la *cicatrice* d'un bouton, d'une coupure,

d'une petite *plaie*, &c.? Si ces croutes ſont arrachées, ou tombent, par quelque cauſe que ce ſoit, avant que la communication ſoit parfaitement interrompue entre elles & les *vaiſſeaux* de la *peau*, les *petites plaies* qu'occaſionne le déchirement de ces *vaiſſeaux*, donnent lieu à de nouvelles croutes, & la *cicatrice* ſe trouve retardée. Quoique les cauſes ſoient ici différentes, les effets paroiſſent être les mêmes. Pour ne pas ſortir du fait que je viens de rapporter, l'Invalide ne manquoit pas de tailler juſques dans le vif, & le *cors* revenoit conſtamment : moi, j'ai reſpecté les parties ſaines, & voilà un an qu'il ne donne aucun ſigne d'exiſtence.

croutes qui précedent les cicatrices des petites plaies ; on ne peut les arracher ſans retarder la gueriſon.

Cette pratique univerſelle parmi tous les coupeurs de *cors*, eſt donc une pure charlatanerie d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuſe, & qu'en ne procurant qu'un ſoulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence & dans une inaction qui deviennent, à la longue, des ſources abondantes de Maladies, toujours très-difficiles à guérir.

La pratique vulgaire de couper les cors, eſt une pure charlatanerie.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds*, conſiſte donc à les ramollir, par les moyens expoſés plus haut, & à les déraciner ſans attaquer les parties ſaines.

Les *remedes* qu'on trouve dans un grand nombre de Livres, tels que le *Dictionnaire Economique*, &c., ſont abuſifs & dangereux, dès qu'ils ne ſont plus de la claſſe des *émollients*. Les *corroſifs*, qui forment le plus grand nombre de ces *remedes*, peuvent jetter dans des accidents fâcheux, tels que des *inflammations*, des *éréſipelles*, le *cancer*, &c.

Tout autre remede que des émollients, eſt dangereux.

Il y a des perſonnes qui ſe contentent de couper toute la partie du *cors* qui eſt au-deſſus du niveau de la *peau*. Un Philoſophe, célebre dans les

Avantages d'une lime arrondie, quand on ne

veut emporter que la partie du cors qui fait saillie.

deux Mondes, se sert d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cors* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles, & avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

» J'ai vu des gens, dit M. Lieutaud, qui pré- » tendoient en avoir été délivrés entiérement par » la *lessive* ordinaire chaude, dans laquelle ils » avoient plongé le pied pendant plusieurs heures » & à différentes fois. D'autres attribuent la même » propriété à l'*ail*, à l'*emplâtre de gomme ammo-* » *niac*, à celui de *Vigo*, &c. L'écorce de l'*acajou* » passe encore pour un bon *remede*; mais il peut » produire aussi des effets pernicieux, en y exci- » tant l'*inflammation* & la *suppuration*, ainsi que je » l'ai observé plusieurs fois. Si l'on peut enfin at- » tendre quelque chose de toutes ces applications, » ce n'est qu'après avoir auparavant bien ramolli » les *cors* par le *bain*, ou par les autres moyens pro- » posés, & les avoir *ébarbés* avec un instrument pro- » pre à cet usage. «

Moyens de prévenir le retour des cors.

Quant aux moyens de prévenir la formation & le retour des *cors*, il n'en est pas d'autres que de renoncer aux souliers étroits & durs, c'est-à-dire, de renoncer aux causes capables de les faire naître.)



CHAPITRE XLVIII.

Des Remedes de précaution.

ON ſera peut-être étonné de ne pas trouver à la fin de la *Médecine domeſtique*, un article ſur les *remedes de précaution*, à l'exemple de M. Tissot, & de pluſieurs autres Médecins qui ſe ſont exercés ſur ce ſujet. Mais avant de rendre raiſon de cette omiſſion, il faut expliquer ce qu'on doit entendre par *remede de précaution* ; car il s'en faut de beaucoup que tout le monde en ait une véritable idée : nous verrons enſuite ſi M. Buchan a omis, ou rempli cet objet important.

Les *remedes de précaution* ſont ceux qu'on prend d'avance, quand on ſe croit menacé de Maladie en général, ou d'une Maladie que des circonſtances, ou des *ſymptomes* réitérés nous font regarder, avec quelque certitude, comme prochaine. On voit donc que l'expreſſion de *remedes de précaution*, priſe dans ce ſens, eſt ſynonyme avec celle de *préſervatifs*. Ce qu'on doit entendre par remedes de précaution.

Or, M. Buchan ne s'eſt pas contenté de décrire, avec le plus grand détail, dans la premiere Partie de ſon Ouvrage, les moyens de prévenir les Maladies : il a encore eu l'attention dans la ſeconde, de donner, à la fin de chaque traité de Maladie particuliere dont nous avons eu ſoin de faire un article particulier, les conſeils les plus ſages, & de preſcrire les *remedes* les plus ſalutaires, pour ſe garantir de cette Maladie.

Ainſi, quoiqu'il n'ait pas écrit un Chapitre, *ex profeſſo*, ſur les *remedes de précaution*, il ſe trouve

avoir rempli sa tâche, de la seule maniere dont on puisse le faire pour être véritablement utile, c'est-à-dire, d'après les *indications* que présente la Maladie connue, soit parce qu'on l'a déja éprouvée, soit parce qu'étant *contagieuse*, on l'a déja observée dans d'autres personnes, & qu'on craint de l'éprouver soi-même.

Idée qu'on a communément des remedes de precaution.

Mais comme ce n'est pas dans ce sens-là, que le commun des hommes prend le terme de *remedes de précaution*, on ne se trouvera pas avoir satisfait le plus grand nombre, dans cet Ouvrage.

En effet, qu'on interroge ceux qui se font *saigner*, *purger*, &c., dans certains temps de l'année: les uns, c'est à cause de la saison; les autres, parce qu'ils y sont habitués; ceux-ci par imitation; ceux-là sans cause apparente; presque tous sans aucun but réel, au moins quand ils commencent à tenir cette conduite: car il n'est pas du tout étonnant que ces *remedes*, pris ainsi, sans *indication*, ne dérangent promptement la santé, & ne conduisent bientôt à la nécessité des *remedes*, & à des Maladies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles ont pour cause le dépérissement de la *constitution*.

Il n'existe point de remedes indifférents. Ils sont utiles, ou nuisibles.

Nous avons déja dit qu'il n'existoit pas de *remedes* indifférents, & que, quand ils n'étoient point utiles, ils nuisoient; & cette vérité regarde certainement les *saignées* & les *purgatifs*; *remedes* presque les seuls employés comme de *précaution* : or les *remedes* ne peuvent être utiles, que lorsqu'ils sont indiqués, & ils ne peuvent être indiqués que par les *symptomes* d'une Maladie, ou instante, ou menaçante : donc ceux qui se font *saigner*, *purger*, d'après la seule crainte de l'influence des saisons sur le corps, ou par habitude, ou sans savoir s'ils ont tort ou raison, s'exposent, sinon à tomber malade

d'abord, du moins à contracter plus de disposition aux Maladies.

On n'a que trop d'exemples, dit M. Tissot lui-même, de gens qui, ayant malheureusement du gout pour les *remedes*, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons (les *remedes*) que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir : abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que, dans la Maladie, ce corps, à qui les *remedes* sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & se trouve par-là privé du secours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.) **Dangers des remedes pris sans indication.**

Fin de la seconde Partie & du Tome IV.



SOMMAIRE
DES CHAPITRES, PARAGRAPHES ET ARTICLES Du Tome quatrieme.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

Maladies

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

Agaric

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

Fin du Sommaire du Tome quatrieme.

FAUTES à corriger dans les quatre premiers Volumes.

Pages.	*lignes.*	TOME I.
5	3	§. III, *lisez*, §. II.
9	35	note précédente, *lisez*, note 2 de ce Chapitre.
23	31	guéris, *lisez*, guéries.
211	1 & 2	Chap. X, *lisez*, Chap. IX.
336	18	en conséquence ils, *lis.*, en conséquence elles.
		TOME II.
		Dans le Tableau des Symptomes.
28	18	§. I, Art. I, *lisez*, §. II, & retranchez Art. I.
29	21	§. III, *lisez*, §. IV.
		Dans l'Ouvrage.
37	36	note 11, *lisez*, note 7.
84	27	note 5, *lisez*, note 3.
194	26	Art. II, *lisez*, Art. III.
261	24	§. XI, *lisez*, §. X.
317	33	au lieu de : on y trouvera, &c., *lisez*, & le supplément à ce Paragraphe.
378	28	Chap. XXIII &, *lisez*, Ch. XXIII, §. IV, &.
412	21	du §. II, *lisez*, du §. III.
423	1	randicité, *lisez*, rancidité.
441	18	Chap. XXVII, §. I, *lisez*, §. II.
		TOME III.
85	21 & 22	Chap. XXXVII, §. III & IV, *lisez*, §. I, Art. III & V.
104	29	page 398, *lisez*, page 401.
187	12	la cassation, *lisez*, la cessation.
371	4	chez lesquelles cette position l'excitoit, *lisez*, chez lesquelles la position d'être couché sur le côté l'excitoit.
457	24 & 25	tant supérieures qu'inférieures, *lisez*, tant supérieure qu'inférieure.
471	4 & 5	Art. V de ce Paragraphe, *lis.*, du §. I de ce Ch.
		TOME IV.
6	29	qui forme, *lisez*, qui formât.
194	31	*lavements* d'eau de bœuf, *lisez*, de bouillon de bœuf.
391	9	peu donner, *lisez*, peut donner.





